

M^{GR} ARMAND Olichon

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DIRECTEUR DE L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ FRANÇAIS

LES MISSIONS

**HISTOIRE DE L'EXPANSION
DU CATHOLICISME DANS LE MONDE**



**A LA LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, RUE GARANCIERE, PARIS**

LES MISSIONS

HISTOIRE DE L'EXPANSION
DU CATHOLICISME DANS LE MONDE

5718.11.44.388

M^{GR} ARMAND OLICHON

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DIRECTEUR DE L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ FRANÇAIS

LES MISSIONS

HISTOIRE DE L'EXPANSION
DU CATHOLICISME DANS LE MONDE



61024

A LA LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, RUE GARANCIERE, PARIS

COTA

62913

RC 69/03

NIHIL OBSTAT :

Parisiis, 27^a septembris 1935

Fr. Paul CHAUVIN, O. S. B.

IMPRIMATUR :

Lutetiæ Parisiorum

Pndie kalendas octobris 1935

V. DUPIN, v. g.

B.C.U. Bucuresti



C61024

A SON ÉMINENCE
ILLUSTRISSIME ET RÉVÉRENDISSIME
MGR LE CARDINAL
PIETRO FUMASONI-BIONDI

PRÉFET
DE LA S. CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

EN HOMMAGE
DE RELIGIEUX RESPECT
ET
D'HUMBLE DEVOUEMENT

L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ FRANÇAIS
ET SON DIRECTEUR



PARIS, LE 28 oct. 1939

32, RUE BARBET DE JOUY (7^e)

Cher Monseigneur,

Je vous doy mes plus vives félicitations
pour le très beau livre que vous consacrez
à l'histoire des Missions !

Vous avez su donner à ce large exposé un
Caractère véritablement scientifique. Vous
y avez bien caché le P. œuvre si complexe
et à certaines heures même tragique
à l'Église par tous vos Missionnaires.

Vos lecteurs, j'en suis sûr, comprendront
mieux leur responsabilité à l'égard d'une
œuvre qui s'identifie avec la vie même
de l'Église

Vos Missionnaires vous laissent un

héritage de gloire dont vous sommes fiers
et que vous avez le devoir de défendre
et d'accroître

Que votre génération comprenne toujours
mieux qu'à l'œuvre des millions sont
intimement liés les destins de la Foi
chrétienne et de la civilisation ! Votre
livre, cher Monseigneur, auquel vous
avez su donner une allure de simplicité
et d'élégance qui en rend la lecture si attra-
chante, vous aidera tous à mieux remplir
votre devoir envers cet incomparable Millénaire

Veillez croire, cher Monseigneur
à ma fidèle affection en N. S.

+ Jean Card. Verdier
arch. de Paris



Les Pères Jésuites martyrisés par les Iroquois. Détail d'une carte de la Nouvelle France de 1657.
B. N. Collection Denville (Cl. B. G.).

INTRODUCTION

« On fait tous les jours des romans qui ne sont que des mensonges : en voici un qui est une réalité et où le merveilleux se mêle à l'héroïsme ! »

Cette réflexion qu'arrachait, en 1664, à la Reine-Régente Anne d'Autriche le spectacle du saint P. Jogues mutilé par les Iroquois et le récit de ses terrifiantes aventures, résume bien la première impression qui s'impose, à simple lecture, de l'histoire tragique des Missions.

S'il est vrai que l'héroïsme est le triomphe de l'âme sur la chair, c'est-à-dire sur la crainte de la pauvreté, de la souffrance, de l'isolement et de la mort ; s'il est vrai que cet héroïsme n'est jamais plus grand que quand il s'affirme dans l'ombre et quand il y persévère jusqu'au dernier soupir, on peut dire que nos missionnaires semblent prédestinés à maintenir à travers les générations chrétiennes le culte de l'idéal et le sens de la vie ardente.

Ils sont bien, comme chante le poète,

Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
Ayant devant les yeux, sans cesse, nuit et jour,
Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour. (V. Hugo.)

L'âme populaire ne s'y trompe pas. Autant que de pain, l'homme sent qu'il a besoin pour vivre « d'admiration, d'espérance et d'amour ». Quel qu'il soit, croyant ou incroyant, il salue, avec un respect mêlé de secrète gratitude, l'apôtre désintéressé qui incarne et rehausse à ses yeux le plus beau type de notre race d'hommes.

On trouvera dans ce livre les plus belles pages de « ce roman qui est une réalité et où le merveilleux se mêle à l'héroïsme. »

Mais on y trouvera, je l'espère, quelque chose de plus, quelque chose qui précisément enlève à cette histoire vraie toute apparence de romantisme et lui restitue son caractère de drame éternel où se jouent les destinées du monde.

*
**

Il y a en effet une forme d'admiration qui n'est qu'une forme de la paresse, plus encore une défense habile de l'égoïsme.

Déposer des palmes sur la tombe des héros ne doit pas être une manière d'étouffer leur voix et de nous dérober à leurs appels, comme si la grandeur de leur effort nous dispensait d'y ajouter le nôtre.

Ce livre qui est une histoire — et non pas un roman — a précisément pour but de dissiper quelques-unes des illusions qui empêchent un trop grand nombre de chrétiens de prendre conscience de la part qui leur incombe dans le programme d'évangélisation du monde.

Première illusion : celle qui consiste à croire que nous sommes au terme d'un développement, tandis que nous sommes en réalité au début d'un perpétuel recommencement.

Mgr de Solages, dans un récent Congrès de l'Union Missionnaire du Clergé (1933), dénonçait avec vigueur « cette illusion persistante de la plupart des chrétiens qui croient toujours achevé l'essentiel du cycle de l'histoire, qui s'imaginent toujours plus ou moins proches de la fin du monde... Illusion tenace, depuis le temps où les apôtres eux-mêmes posaient au Maître cette question naïve : Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël... Elle n'a guère cessé de peser sur l'imagination des fidèles... »

J'ajouterai : et sur celle de quelques-uns de leurs maîtres !

En réalité, l'histoire humaine, qui est l'histoire de la liberté, n'est qu'une création continuée ; rien de plus faux, dans cet ordre, que le nil novi sub sole, qui ne se vérifie guère que dans le domaine des choses matérielles.

Il nous faut, selon la remarque puissante du P. Teilhard de Chardin, nous accoutumer à vivre dans le Temps, et d'abord apprendre à le découvrir.

Ce qui signifie en l'espèce que l'histoire missionnaire, bien loin d'être une histoire révolue, une histoire rétrospective, est au plus haut point l'histoire d'aujourd'hui autant que celle d'hier, un drame dans lequel nous sommes acteurs bien plus que spectateurs, et dans lequel chaque génération engage, par ses fautes comme par ses succès, l'activité des générations qui suivent.

Pour dessiller les yeux des aveugles, ne devrait-il pas suffire de leur faire constater qu'après vingt siècles de christianisme les deux tiers de l'humanité ignorent encore le nom même de leur Sauveur ?



Il est vrai que pour les rassurer une deuxième illusion se présente plus ou moins consciemment à leur esprit.

Sans doute, avoueront-ils, le progrès de l'évangélisation est plus lent que nous ne pensions, et vous avez bien raison de nous obliger à méditer sur quelques statistiques déplorables.

Mais en revanche ce progrès n'est-il pas quelque chose d'aussi fatal, d'aussi régulier que l'extension de la tache d'huile, que la croissance d'un grand arbre ou que le cours d'un beau fleuve ?

Eh bien non ! — Là encore joue la loi mystérieuse des forces libres auxquelles le Créateur a voulu associer et subordonner sa toute-puissance, comme parle Bossuet.

L'expression de ces forces créatrices ne trouve pas son symbole dans la courbe régulière du mouvement des astres, mais dans la ligne brisée qui traduit les assauts de la maladie contre les puissances de la vie.

Que Mgr de Solages me permette de le citer encore.

« A qui regarde les événements écoulés avec plus d'attention, une seconde constatation s'impose vite : s'il y a pour l'évangélisation une loi de croissance, son mouvement n'est pas uniforme. On y discerne des périodes d'expansion rapide, comme aussi des périodes de stagnation relative, et des périodes de recul, tout au moins partiel. La propagation du christianisme dans l'empire romain s'est faite avec une puissance qui a impressionné tous les contemporains, au point que Tertullien et saint Augustin en ont tiré un argument apologétique, resté classique, en faveur de sa divinité. Par contre, durant le moyen âge, la Chrétienté a été renfermée dans le cercle de fer dont l'avait ceinte l'Islam : l'on a vu alors des régions entières, comme l'Afrique du Nord, l'Afrique de saint Cyprien et de saint Athanase, arrachées au règne de Jésus-Christ. »

En face de ces reculs, disons mieux, de ces défaites de l'apostolat, une tentation de scandale ne peut manquer de surgir. Serions-nous en présence d'une faillite du plan divin ?

Répondons hardiment : non ! S'il y a faillite, c'est seulement celle de l'instrument humain, qui a trahi les espérances que la Bonté divine avait placées en son concours.

Ne nous laissons pas de le répéter.

« En toutes choses, Dieu veut la collaboration. Il reste la cause suprême sans doute, mais il veut qu'après de Lui et sous sa dépendance, l'homme soit vraiment l'artisan

de sa propre destinée. L'activité humaine gagne à cette loi sa beauté et son mérite. »
(Cardinal VERDIER.)

*
**

A quoi l'on objectera encore : si l'œuvre missionnaire est à base d'héroïsme et de renoncement, qu'importent nos industries humaines, et que pouvons-nous faire de plus que de suivre de loin, de nos vœux et de nos prières, ceux qu'une vocation spéciale appelle à étendre le règne du Christ jusqu'aux extrémités du monde ?

C'est avec de pareils arguments qu'on a de tout temps laissé mourir les héros, retardé le succès de leurs efforts ou même rendu inutile leur sacrifice !

Précisément parce que Dieu veut notre collaboration, il veut celle de toute notre activité raisonnable. La sainteté ne dispense pas l'apôtre d'intelligence, pas plus que l'activité missionnaire ne s'exerce en dehors des conditions réelles de toute vie humaine.

Trop longtemps on s'est plu à réduire son rôle à des prises de contact émouvants avec de pauvres sauvages. Encore une illusion à dissiper.

Des sauvages, il y en a de moins en moins. Il n'y en aura bientôt plus, et le sort du christianisme se jouera parmi les civilisations asiatiques qui forment le bloc compact de l'humanité.

Déjà même certaines cités minières de l'Afrique du Sud, tout comme les centres industriels de la Chine ou du Japon, réalisent les conditions de vie sociale que l'Europe a connues aux pires époques de son évolution économique.

Conflits intellectuels, problèmes sociaux, mouvements d'opinion contraignent le missionnaire à en appeler à tous les moyens d'apostolat qui s'imposent dans les vieux pays : presse, enseignement, organisations professionnelles. La concurrence des prosélytismes adverses ne lui permet plus d'attendre. Il sent que le monde, en train de s'unifier, appartiendra demain à ceux qui se montreront non seulement les plus dévoués, mais les plus intelligents et les mieux outillés.

*
**

Dès lors commence à se dégager pour la génération présente le programme de travail auquel un impérieux devoir de gratitude et d'amour lui impose de collaborer. Comprendons-le ! Il ne s'agit pas tant pour l'apôtre d'obtenir la consolation — qui risque d'être sans lendemain — de la conversion individuelle de quelques âmes ; il s'agit de jeter, dans un milieu donné, les bases sociales d'une fondation qui tienne. Le but primordial d'une mission n'est pas tant de baptiser les premiers païens rencontrés que de mettre à la portée d'une suite de générations les moyens de connaître le Christ et de vivre de sa vie. On sacrifiera donc le succès rapide, mais passager, à l'œuvre méthodique, de longue haleine, qui cherche à implanter l'Eglise dans les milieux divers où elle devra trouver les éléments nécessaires à sa vie propre.

Il s'agit de semer, parmi les races d'hommes appelées comme la nôtre à l'héritage du Christ, les principes des croyances et des vertus évangéliques, et de laisser, sous l'action de la grâce divine, mûrir l'admirable variété de ses fruits, pour la gloire de Celui

qui, selon le mot de l'Apôtre, « sera un jour reconnu admirable dans tous ceux qui auront cru en lui ». (II Thess., I, 10.)

Ainsi se découvre et s'impose, au centre de l'action missionnaire, la doctrine des Eglises indigènes, efflorescence de l'Eglise universelle, forme de la chrétienté totale.

Beaucoup plus qu'au nombre des conversions, le succès de l'œuvre missionnaire se mesure au nombre et à la stabilité de ces centres de vie spirituelle que constituent les Eglises, dont chacune doit ajouter à la majesté de l'Eglise-mère les fruits de vertus propres à chaque race.

Puissent les pages qui suivent, en éclairant et en élargissant l'horizon des âmes de bonne volonté qui cherchent à rendre au Christ-Sauveur amour pour amour, leur inspirer une juste fierté de la grande œuvre à laquelle elles sont appelées à travailler.

Puisse leur idéal se rapprocher de celui de l'humble religieuse dont René Bazin recevait un jour la confiance : « Le monde entier tient dans chaque battement de mon cœur. »

*
**

Un mot maintenant sur l'illustration — en grande partie inédite — de ce volume.

Suivant le texte de près, l'éditeur s'est efforcé de l'éclairer par les témoignages de la prédication de l'Évangile au cours des siècles. Quelques-uns de ces témoignages nous sont familiers : les catacombes, les basiliques latines des premiers siècles. Mais les autres ? la multitude des autres ?

Il est admirable de voir avec quelle rapidité — étant donné les pauvres moyens du départ — les porteurs d'Évangile sont allés à la conquête de la terre. Derrière eux ils ont laissé des traces émouvantes de leur passage.

Ces humbles cellules de l'île d'Iona — un rocher battu par les flots — sont celles qu'occupèrent au VI^e siècle l'apôtre de l'Irlande saint Colomban et ses disciples. Mais deux siècles avant lui il y avait eu saint Patrice, dont le « purgatoire » est encore aujourd'hui le but d'un pèlerinage très fréquenté.

Voilà en Norvège la charmante église de Fantoft, qui date du temps des Vikings et, là-bas, au cœur de la Chine, une stèle nestorienne du VII^e siècle, témoin de la lointaine pénétration de l'Évangile en Extrême-Orient.

Le voyage aventureux des Franciscains au pays du grand Mogol, au XIII^e siècle, est une page d'histoire à peu près inconnue et bien extraordinaire : en voici quelques évocations presque contemporaines, empruntées au Livre des Merveilles de Marco Polo.

Voici d'étonnantes images chrétiennes de l'Afrique intérieure du XVI^e siècle, d'autres qui rappellent la merveilleuse épopée des Jésuites au Paraguay et au Canada. Et voici enfin, toutes jeunes venues dans l'histoire des Missions, les îles poétiques et dangereuses du grand archipel océanien. Au total, quatre cent cinquante clichés choisis parmi des milliers et qui composent un ensemble iconographique d'un intérêt exceptionnel.

Pour réunir cette illustration — qui fera excuser ses imperfections par sa nouveauté — nous avons fait appel d'abord aux Congrégations missionnaires. Beaucoup ont

répondu avec une générosité et une intelligence du but poursuivi qui a bien facilité notre tâche. Nous devons en particulier remercier les Congrégations des Sacrés-Cœurs (Picpu-ciens), les Franciscains, les Pères du Saint-Esprit, les Missions africaines de Lyon, les Pères Blancs, les Maristes, les Marianistes, les Jésuites des Missions des Indes et de Madagascar, les Missions Etrangères de la rue du Bac.

Des collections privées nous ont été ouvertes avec une extrême générosité. Nous devons ici des remerciements tout particuliers à M. Chadenat qui possède sans doute la plus belle collection de livres de voyages anciens et modernes. C'est son obligeance qui nous a permis, par exemple, la reproduction d'une carte rarissime dressée peu d'an-nées après la découverte de l'Amérique par le pilote de Christophe Colomb.

Nous n'aurions pu mener à bien cette œuvre iconographique, dont les éléments n'avaient jamais été rassemblés, sans les conseils d'éminents spécialistes. Les décou-vertes que nous avons faites parmi les trésors de notre Bibliothèque nationale ont été orientées par M. Ch. de la Roncière, à qui rien de ce qui regarde la géographie ancienne n'est étranger. Le R. P. Brou nous a également prodigué les conseils les plus précieux.

Pour le reste nous avons dû suppléer à certaines lacunes par les moyens à notre disposition. Nos quatre cent cinquante clichés ne prétendent pas donner un résumé complet de l'activité missionnaire. Le choix des documents, forcément un peu arbi-traire, s'explique presque toujours par leur valeur d'exemple.

Tel quel, nous espérons qu'il contribuera à donner le sens concret des réalités émouvantes dont le texte ne saurait à lui seul que donner une idée sommaire.



PREMIÈRE ÉPOQUE

LA CONQUÊTE
DE L'EMPIRE ROMAIN

I. — L'âge apostolique.

Chapitre I. — La défection du peuple élu.

Chapitre II. — De Jérusalem à Antioche. La bataille pour la catholicité.

Chapitre III. — Les Eglises de saint Paul.

II. — L'Eglise méditerranéenne.

Chapitre IV. — La conquête de l'Empire.

Chapitre V. — Les agents de la conquête.

III. — La conversion des barbares.

Chapitre VI. — Passons aux barbares.

Chapitre VII. — Evangélisation de l'Irlande.

Chapitre VIII. — Conversion des Francs.

Chapitre IX. — Evangélisation de la Grande-Bretagne.



Jérusalem, vue de l'endroit d'où Jésus la regarda en pleurant.

[Cl. Guiragossian.]

CHAPITRE PREMIER

LA DÉFECTION DU PEUPLE ÉLU

*Tota die expandi manus meas ad populum
non credentem et contradicentem.*

(Rom., X, 21. — Is., LXV, 2.)

I. Expandi manus meas... L'élection divine. — II. Ad populum contradicentem... L'élection repoussée.

Jérusalem aurait pu — aurait dû — devenir, plutôt que Rome, le centre religieux du monde.

Jusqu'à la consommation des siècles.

« Si les Juifs avaient été dociles, le règne de Dieu leur eût été confié comme à des

intendants fidèles ; et ce peuple, dont le prosélytisme était si ardent, fût resté le peuple de Dieu et fût devenu le peuple missionnaire, chargé de répandre dans le monde entier l'Évangile apporté sur terre par le Fils de Dieu. Ils ont repoussé cette mission ; ils ont été déçus de cette gloire : le règne de Dieu a été confié à d'autres (1). »

Insuffisance ou défaillance de l'instrument du salut. Ainsi se manifeste dès la première heure l'une des grandes lois qui expliquent le rythme inégal de l'épopée missionnaire.

Dieu veut que tous les hommes soient sauvés (2).

Mais il ne le veut pas sans notre collaboration. Il nous estime trop pour faire sans nous ce qui doit devenir l'œuvre de toute la famille de ses enfants.

Perpétuellement, au cours des siècles, nous assisterons à cette faillite de l'instrument humain.

I. — *Expandi manus meas...* L'élection divine

Expandi manus meas... La première expérience, la plus douloureuse, en a été faite par Jésus lui-même.

Elle lui arracha des larmes, peut-être les plus amères de sa vie : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu (3) ! »

Son message missionnaire, présenté avec l'autorité du Messie qui viendra un jour sur les nuées du ciel pour juger le monde, avait un double aspect, comme le Commandement nouveau qui le résumait : du côté de Dieu, culte filial en esprit et en vérité, rendu au Père commun par des créatures admises à la dignité de fils adoptifs ; du côté de l'homme, religion de fraternité universelle par l'établissement d'une Église ignorante des barrières de races, où les premiers se feraient les serviteurs des derniers.

Il ne manquait pas en Israël d'âmes pieuses capables d'entendre *un appel à la religion intérieure* qui était dans la tradition prophétique et que le psaume 48 avait popularisé :

Ecoute, ô mon peuple, car je veux te parler
Je ne te reprocherai pas tes sacrifices
Car tes holocaustes sont toujours devant moi.
Mais voici bien ce que je te demande
Ce ne sont pas les taureaux de ta maison
Ni les boucs de ton bercail.
Est-ce que les animaux de la forêt ne sont pas à moi
Et les milliers de bêtes des montagnes ?
Si j'avais faim, aurais-je besoin de te le dire ?
Puisque le monde est à moi, avec tout ce qu'il contient !
Est-ce que je mange la chair des taureaux ?
Est-ce que je bois le sang des boucs ?
Apporte-moi le sacrifice spirituel
Et acquitte tes vœux envers le Très-Haut
Tu pourras alors m'invoquer au jour de la détresse
Je te délivrerai et tu me rendras gloire.

Mais le second aspect du message missionnaire de Jésus touchait au cœur le *nationalisme juif* et ameutait infailliblement contre lui la coalition des instincts exclusivistes de la race.

« Au lieu de se restreindre à un groupe ethnique uni par le lien du sang ou chichement entre-bâillé à quelques prosélytes de la porte, la nouvelle justice voit un frère dans tout homme vivant : dans le rustique ignorant des finesses de la Torah, dans le publicain profiteur et méprisé, dans le païen détesté et jusque dans ce faux frère qu'est le Samaritain (*). »

Du coup, Israël se cabre.

Son orgueil national n'admet pas la perspective d'un royaume de Dieu ouvert à tous. Il prétend bien s'en réserver le privilège.

Impossible au Maître de capituler sur cette donnée essentielle. « N'essayez pas de dire en vous-mêmes : nous avons Abraham pour père. Car je vous dis que de ces pierres mêmes Dieu peut faire naître des enfants à Abraham (*). »

C'est donc l'échec en perspective ; perspective douloureuse qui s'étend jusqu'au Calvaire.



Les Juifs se lamentent au Mur des Pleurs.

(Cl. Rol.)



Jean FOUQUET. — La vocation des Apôtres : « Allez et enseignez les nations. Baptisez-les... »
Musée de Chantilly (Cl. Bulloz)

II. — Ad populum contradicentem... L'élection repoussée

Elle n'empêchera pas Jésus de poursuivre jusqu'au bout son ministère dans le cadre fixé par les desseins du Père : le salut par les Juifs d'abord ; Jérusalem, centre spirituel du monde régénéré.

Rien n'est émouvant comme de suivre, dans la vie du divin Sauveur, les étapes de cet apostolat qu'il sait d'avance voué à un échec dramatique.

Ses apôtres recevront plus tard d'autres consignes. Mais au début, c'est la voie où il a marché le premier qu'il leur impose.

« N'allez point vers les Gentils, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains. Allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël (*). »

De lui-même il déclare : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ('). »

« Les quelques relations que le Maître a eues personnellement avec les païens

accusent la même réserve ; le centurion de Capharnaüm n'ose pas se présenter lui-même : il envoie les Juifs pour le recommander : « Il est digne que tu lui accordes ce qu'il te demande ; car il aime notre nation et c'est lui qui nous a construit notre synagogue (*). »

La Chananéenne qui vient demander la guérison de sa fille est d'abord renvoyée par les apôtres et écartée par Jésus (*).

Les Grecs qui sont venus à Jérusalem pour la Pâque et qui veulent voir Jésus n'osent pas l'aborder directement ; ils expriment timidement leur désir à Philippe, « qui était de Bethsaïde en Galilée » ; Philippe avertit André, et tous deux présentent la requête à Jésus (**).

Tous ces faits sont significatifs : ils marquent clairement que les prémices de l'Évangile appartiennent aux Juifs ; mais ils font comprendre aussi que les païens doivent être, après les Juifs, appelés au royaume de Dieu.

Tel est le sens profond de la prophétie rapportée par Jean (***) : « L'heure vient où le Fils de l'homme doit être glorifié ; en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et n'y meurt, il reste seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. C'est maintenant que ce monde est jugé ; c'est maintenant que le Prince de ce monde va être jeté dehors ; et moi, quand j'aurai été soulevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi. »

(*) LEBRETON, S. J., *Les origines de la mission chrétienne*, Descamps, p. 52.

(*) *Vult omnes homines salvos fieri* (I Tim., II).

(*) *Matt.*, XXIII, 37.

(*) DE GRANDMAISON, *Jésus-Christ*, I, p. 393.

(*) *Matt.*, III, 9.

(*) *Matt.*, X, 6.

(*) *Matt.*, XV, 24.

(*) *Luc*, 7, 5.

(*) *Matt.*, XV.

(**) *Jean*, XII, 20-22.

(**) *Jean*, XII, 23... 32.

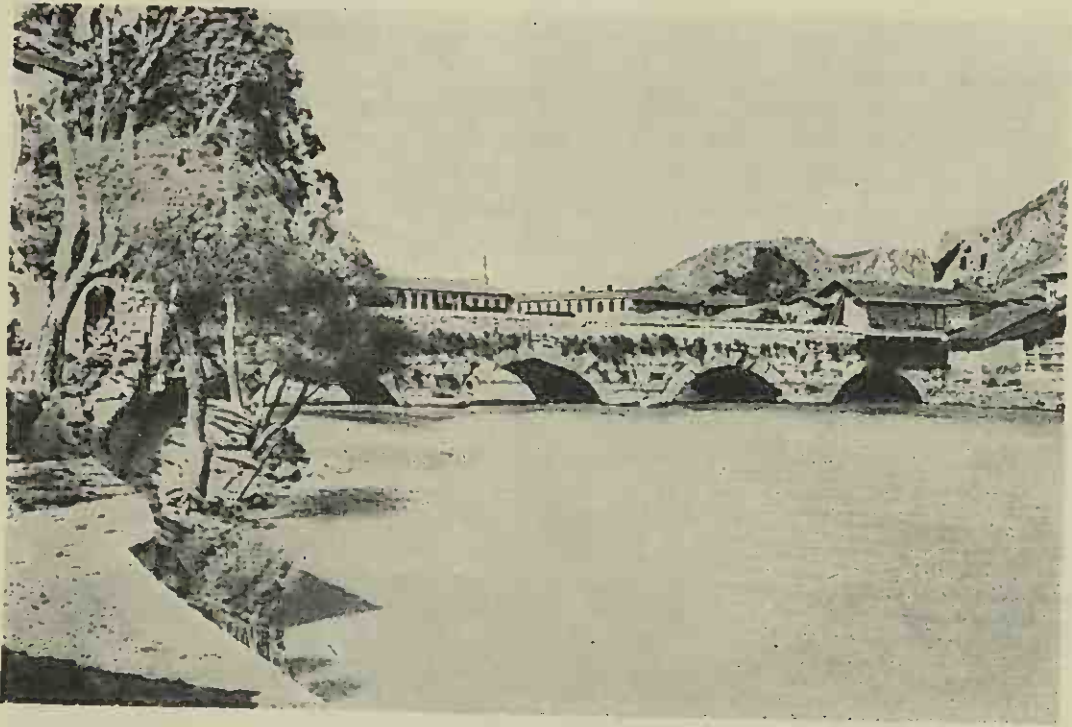


Le Christ, pèlerin
à la recherche des âmes.
Cathédrale de Reims (Cl. Doucet).



Portique du temple de Jérusalem et Tour Antonia.

(Cl. American Colony, Jérusalem.)



Vieux pont sur l'Oronte, à Antioche.
C'est à Antioche que les baptisés reçurent pour la première fois le nom de chrétiens.
(Cl. Thévenet, Alep.)

CHAPITRE II

DE JÉRUSALEM À ANTIOCHE. LA BATAILLE POUR LA CATHOLICITÉ

- I. Saint Pierre et la consigne de l'apostolat nouveau. — II. De Jérusalem à Antioche. —
III. Le Concile de Jérusalem.

I. — Saint Pierre et la consigne de l'apostolat nouveau

Dieu m'a averti de ne tenir aucun homme
pour souillé et impur.

(Actes, X, 23.)

Les historiens des origines chrétiennes font remarquer avec raison que si le titre glorieux d'Apôtre des Gentils revient à saint Paul parce que, auprès d'eux, le Christ lui réservait les travaux les plus pénibles et les plus féconds, cependant c'est à saint Pierre qu'il appartenait d'ouvrir cette voie nouvelle.

Comment saint Pierre, et comment les autres apôtres après lui ont-ils inauguré cet apostolat des Gentils ?

Comme ils font toute chose : en se laissant docilement guider par l'Esprit d'en haut, sans devancer son action : mais sans y résister, alors même que toute leur formation morale et religieuse s'en étonne !

Il semble bien que Jérusalem soit restée pendant une dizaine d'années le centre de leur apostolat : l'heure d'en sortir sonnera quand il plaira à Dieu.

Apostolat tout plein de respect pour les personnes, et même pour les institutions de l'ancienne Loi qui ne contredisent pas les prescriptions de la Loi nouvelle.

« Tous sont jaloux observateurs de la Loi. » (*Actes*, XXI, 26.)

Que de prescriptions purement négatives ou cérémonielles dont il est possible en effet de s'accommoder ! La circoncision n'est pas en soi un obstacle au baptême, à condition de ne pas être présentée comme un titre de supériorité qui relègue les incircircis au rang de chrétiens de seconde zone.

Dans toute la mesure possible, les Apôtres essaieront d'amener leurs compatriotes



Jérusalem, vue sud-est
montrant l'aire du Temple où les apôtres, après leur Maître, vinrent si souvent enseigner la foule.
(Cl. des Archives de guerre bavaroises, Munich.)

à ces vues de conciliation : jusqu'au jour où le particularisme juif leur opposera ses exigences irréductibles.

En attendant, ils montrent en Jésus crucifié, ressuscité et glorifié, la réalisation des prophéties messianiques. Par notre participation à sa vie et à sa mort, c'est-à-dire par la pénitence et le baptême, chacun de nous peut devenir membre de son Royaume.

Une chrétienté se forme où l'annaliste des Actes des Apôtres relève soigneusement le mélange et la disproportion croissante des *Hébreux* et de ce qu'il appelle les *Hellénistes*, les Grecs, c'est-à-dire ces Gentils, *craignant Dieu* (1) — demi-prosélytes — affiliés au peuple d'Israël sans avoir été incorporés à lui par la circoncision — qui formaient aux synagogues de la Dispersion une discrète clientèle. « En ces temps-là, le nombre des disciples augmentant, les Hellénistes élevèrent des plaintes contre les Hébreux, parce que leurs veuves étaient négligées dans les distributions quotidiennes (2). »

Sans doute ces Hellénistes ne sont pas tous des Grecs convertis, mais en majorité des Juifs de la Dispersion qui parlent grec (et non araméen, comme les Hébreux de Palestine). Cependant leurs relations avec les païens ont élargi leur conception du monde.

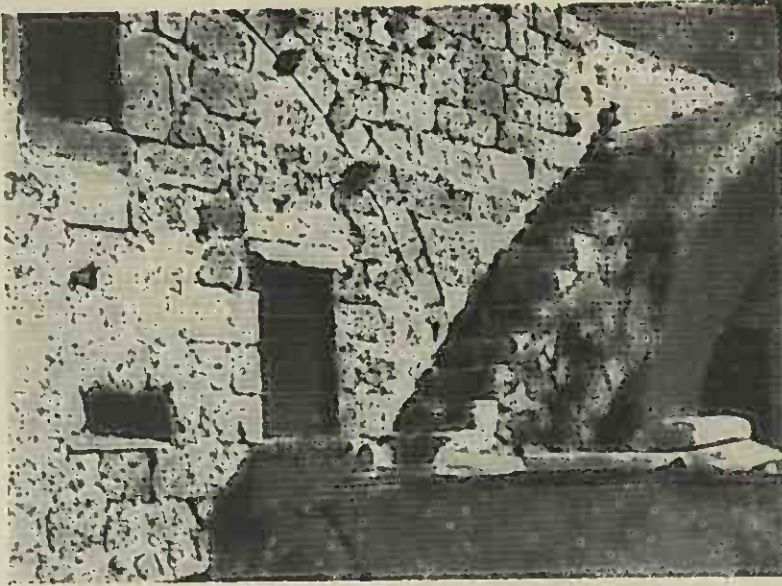
C'est parmi eux que sont choisis les sept premiers diacres, dont Etienne, Philippe et même Nicolas, « prosélytes d'Antioche », c'est-à-dire venus du paganisme à la circoncision.

Le fait est plein de conséquences pour l'Eglise de Jérusalem et pour l'apostolat missionnaire.

La première fut le martyre d'Etienne, leur porte-parole et l'adversaire déclaré du sectarisme national. La seconde fut la dispersion des chrétiens formés à son école, qui devinrent les propagateurs des mêmes tendances. « Tous, sauf les apôtres, se répandirent dans les campagnes de la Judée et de la Samarie (3). »



CHASSÉRIAU. — Baptême de l'eunuque de la reine d'Ethiopie par le diacre Philippe.
Collection du Baron Chassériau (Cl. Arch. Phot.).



La maison de Simon le Corroyeur à Jaffa.
On voit l'escalier accédant à la terrasse sur laquelle saint Pierre
montait pour prier.

Le diacre Philippe est de ceux-là. Son apostolat au pays des Samaritains, ces frères ennemis des Juifs orthodoxes, démontre que l'heure est venue de réaliser dans sa totalité le précepte du Maître. Bien plus encore, le baptême qu'il confère à un incirconcis « craignant Dieu », c'est-à-dire gagné au monothéisme d'Israël, l'eunuque de la reine d'Ethiopie : « Qu'est-ce qui em-

pêche que je sois baptisé ? » — Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible (*). »

Il convient cependant que le Collège apostolique promulgue la consigne nouvelle, et déclare que l'heure est venue d'ouvrir aux païens comme aux Juifs les portes de l'Eglise.

C'est à Pierre que revient cette mission.

Saint Luc raconte avec grand détail les circonstances de cet événement mémorable (*).

La scène se passe dans la ville païenne de Césarée, port de mer à la frontière de la Galilée et de la Samarie, à quelque 80 kilomètres de Jérusalem. Là résidaient les procureurs romains qui préféraient cette ville païenne à la farouche capitale juive. Hérode le grand, célèbre bâtisseur, l'avait construite avec magnificence, et l'historien Josèphe parle avec admiration de son môle de 200 pieds, de ses palais, de ses statues colossales, de son amphithéâtre qui pouvait contenir 20.000 personnes, de son temple d'Auguste.

C'est là que, plus tard, saint Paul sera retenu pendant deux ans en captivité, sous les gouverneurs Félix et Festus, avant d'être envoyé à Rome.

Saint Pierre n'y avait pas encore fait acte d'apostolat, lorsqu'un jour il fut amené à s'y rendre dans des conditions extraordinaires.

Un des officiers de la cohorte italienne aux ordres du Procureur, le centurion Cornélius, païen « religieux craignant Dieu (mais non circoncis), qui faisait beaucoup d'aumônes et priait Dieu sans cesse » (X, 2) avait eu vers trois heures après-midi une vision.

Un ange de Dieu était entré chez lui et lui avait dit : « Tes prières et tes aumônes

sont montées devant Dieu... Envoie donc des hommes à Joppé, et fais venir un certain Simon, nommé Pierre, qui est logé chez un corroyeur appelé aussi Simon, dans une maison située au bord de la mer. »

Le lendemain, vers l'heure de midi, tandis que ses messagers étaient déjà dans Joppé (il n'y a guère que trente kilomètres entre Césarée et Joppé, ou Jaffa) Pierre qui était monté prier, selon sa coutume, sur la terrasse de la maison, eut à son tour une vision.

Il vit le Ciel ouvert et quelque chose en descendre, comme une grande nappe attachée par les quatre coins... A l'intérieur se trouvaient toute espèce de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux. Et une voix lui dit : « Lève-toi, Pierre ; tue et mange. » Pierre répondit : « Oh ! non, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé de profane ni d'impur. » La voix lui parla de nouveau, disant : « Ce que Dieu a déclaré pur, ne l'appelle pas profane. »

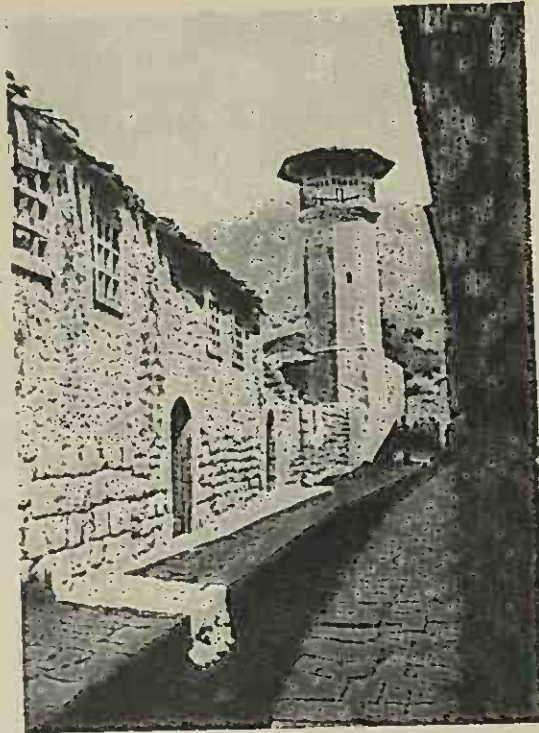
« Or cela se renouvela par trois fois, avant que la nappe fût retirée dans le ciel.

» Pierre cherchait en lui-même ce que cela pouvait signifier lorsque les hommes envoyés par Cornelius se présentèrent à sa porte.

» Et comme il réfléchissait toujours, il entendit la voix de l'Esprit lui disant : « Voici » trois hommes qui te cherchent. Lève-toi, descends et pars avec eux sans crainte, car » c'est moi qui les ai envoyés. »



La porte de la Palestine, l'antique Joppé (Jaffa moderne) au bord de la mer.



Une rue à Antioche.

(Cl. Thévenot, Alep.)

« ... Pierre les fit donc entrer, les logea, et, le lendemain, partit avec eux, ayant pris la précaution de demander à quelques-uns des frères de Joppé de l'accompagner (*). »

On voit de quelle solennité est entouré le récit. La suite en est racontée avec autant de détails minutieux.

Arrivé à Césarée, l'apôtre entre dans la maison, où il trouve beaucoup de personnes réunies. Il sent le besoin d'expliquer d'abord une démarche aussi insolite : « Vous savez qu'il est interdit à un Juif d'avoir des relations avec un étranger ou d'entrer chez lui ; mais pour moi, Dieu m'a averti de ne tenir aucun homme comme souillé et impur, c'est pourquoi je n'ai pas eu d'objection à venir. Dites-moi donc pourquoi vous m'avez appelé (*). »

Déclaration qui sera la consigne séculaire de l'Eglise missionnaire. Aucun homme ne doit *a priori* être tenu pour souillé et impur. — « Dieu ne fait point acception de personnes : en toute nation,

celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable ().* »

La cause est entendue. Ce qui ne veut pas dire qu'elle soit gagnée. La bataille pour la catholicité de l'Eglise ne fait que commencer.

II. — De Jérusalem à Antioche

A Jérusalem, on avait appris tout cela, et l'on avait été bouleversé : « Tu es entré chez des incirconcis et tu as mangé avec eux ! »

Le scandale porte d'abord non pas même sur le baptême de Corneille, mais sur ces relations de Pierre avec des païens. L'apôtre qui avait ramené avec lui les six hommes qui l'avaient accompagné à Joppé, fait en leur présence le récit de tous ces événements : la vision de Joppé, l'ordre du Ciel, la réception chez Corneille, et surtout la descente de l'Esprit Saint pendant qu'il parlait : « Puisque Dieu leur a accordé le même don qu'à nous, pour avoir cru au Seigneur Jésus-Christ, qui étais-je donc, moi, pour m'opposer à Dieu ? » Ayant entendu cela, ils se calmèrent, et ils glorifièrent Dieu en disant : « Ainsi donc Dieu a donné aussi aux païens la repentance pour le salut. »

L'évangélisation d'Antioche, ville païenne de 500.000 habitants, et la prise de possession de cette capitale de la province de Syrie par le Chef de l'Eglise (prise de



Le site d'Antioche est encore l'un des plus beaux du monde.

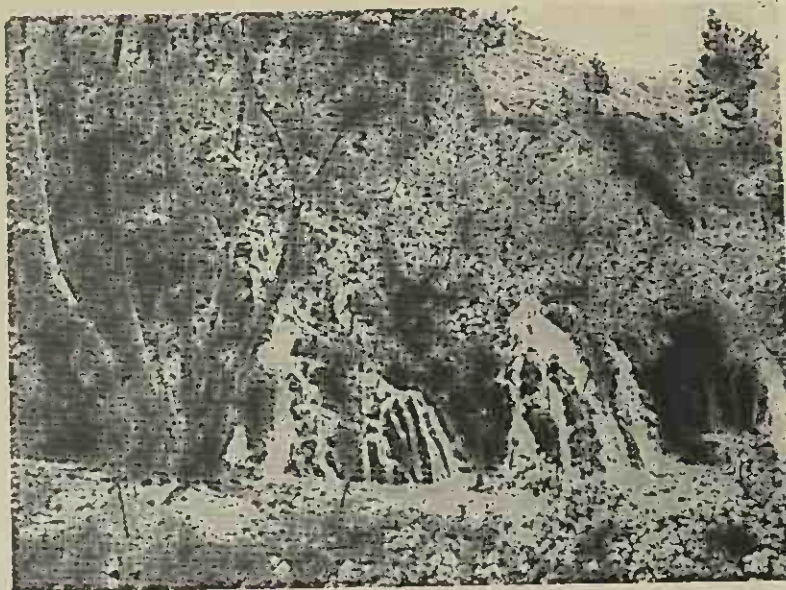
(Cl. Thévenet, Alep.)

possession désormais hors de conteste) va devenir le symbole de cette orientation nouvelle et consacrer la déchéance de Jérusalem.

Antiochus Epiphane (174-164) avait voulu faire d'Antioche le plus grand centre artistique de l'antiquité.

Le site d'Antioche est encore un des plus beaux du monde. La ville occupait l'espace entre l'Oronte et les pentes septentrionales du mont Silpios sur lesquelles les maisons s'étagaient en amphithéâtre. La douceur du climat, la transparence de l'air, l'abondance et la pureté des eaux, le pittoresque de la situation faisaient d'elle une des cités les plus délicieuses qu'on pût imaginer. L'enceinte de murailles gravissait des rochers à pic, franchissait un précipice, allait et venait de la plaine à la montagne dont elle rehaussait l'aspect sévère de sa crête dentelée du plus heureux effet. Cette enceinte avait un développement énorme, excessif, mais elle offrait de surprenantes perspectives. « Antioche avait, au dedans des murs, des montagnes de sept cents pieds de haut, des rochers à pic, des torrents, des précipices, des ravins profonds, des cascades, des grottes inaccessibles ; au milieu de tout cela, des jardins délicieux.

De longues rues droites, bordées d'une double rangée de portiques, analogues à celles qu'on trouve à Palmyre, à Gerasa, à Sébaste, à Gadare, avaient pu, semble-t-il, à raison de leur étendue et de leur magnificence exceptionnelle, contribuer à répandre le goût de ces *Corsos* ornés de quatre rangs de colonnes formant deux galeries ouvertes avec une large avenue au milieu, tel celui qui traversait Antioche de part en part sur une



Les bois et les sources de Daphné, aux portes d'Antioche.
(Cl. Thévenet, Alep.)

longueur de trente-six stades. Les édifices publics répondaient à cette magnificence. Un vaste théâtre avait été taillé en plein roc sur les pentes du Silpios ; un cirque, long de près de 200 mètres, se voyait dans la plaine au bord du fleuve ; un *forum* ; enfin, dans l'île de l'Oronte qui formait « la ville neuve », le palais impérial précédé d'un portique grandiose qu'on appelait

le Tétrapylon d'où partaient les colonnades bordant les rues de la ville (*).

Aujourd'hui encore, la vallée de l'Oronte reste une des régions remarquables de la Syrie. Les sources jaillissantes, les joyeuses cascades et les frais ombrages des bois de Daphné, aux portes de la ville, seraient partout un site enchanteur. Dans ces pays de soleil et de sèche pierraille, c'est un émerveillement et comme l'évocation d'une nature paradisiaque.

Antioche la belle ; Antioche la corrompue. Aux bois de Daphné, les cultes d'Apollon et de Vénus étaient célébrés au milieu d'initiations orgiaques telles que tout soldat romain qui y était rencontré était frappé de dégradation militaire.

Lorsque le poète Juvénal voudra flétrir la décadence des mœurs romaines, il écrira que l'Oronte est venu se jeter dans le Tibre.

C'est là pourtant que la prédication chrétienne vient établir son centre de propagande ; et c'est le siège d'Antioche qui va devenir, avant même celui de Rome, le symbole des grands desseins de l'apostolat universel.

Nous avons vu que la persécution dont Jérusalem avait été le théâtre avait conduit à Antioche quelques Juifs et quelques prosélytes (circoncis) touchés par la prédication des apôtres et des diacres.

Ils annoncèrent le Christ d'abord aux Juifs, puis à quelques *hellénistes* sympathisants.

Une communauté se forma. Le lévite Barnabé est envoyé de Jérusalem pour l'organiser. Bien qu'apparenté au milieu fervent de l'Eglise de Jérusalem (**), son origine et sa culture hellénique l'ont dégagé de l'étroitesse rabbinique et lui ont donné la compréhension de l'âme païenne.

Voyant les promesses d'une moisson abondante, il s'en va chercher Paul à Tarse (11) pour entreprendre l'évangélisation méthodique de ce milieu nouveau.

Sous leur influence la séparation s'accroît entre les fidèles de l'Ancienne Alliance et les adeptes de la Nouvelle ; c'est à Antioche que les baptisés reçoivent pour la première fois le nom de *Chrétiens*.

Rien n'est plus symptomatique : ce nom de chrétien traduit et consacre la première victoire de l'apostolat *catholique* en pays païen.

De cette victoire, le Collège apostolique va maintenant dégager les leçons pratiques.

III. — Saint Paul et le Concile de Jérusalem

Personne, plus que saint Paul, ne contribuera à libérer, doctrinalement et pratiquement, le christianisme des vieux préjugés judaïques.

Personne n'y avait été asservi davantage que lui.

« Hébreu ? Moi aussi je le suis. — Israélite ? Moi aussi. — De la postérité d'Abraham ? Moi aussi (12). »

« Je surpassais dans le Judaïsme beaucoup de ceux de mon âge et de ma nation, étant à l'excès partisan jaloux des traditions de mes pères. Mais lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils, afin que je l'annonçasse parmi les Gentils, je partis sur-le-champ, sans consulter ni la chair, ni le sang... (13). »

La conversion de saint Paul est postérieure de trois ou quatre ans à la mort du Christ.

Suivent dix ans de recueillement ; dix années de préparation coupées par un voyage à Jérusalem « pour faire la connaissance de Céphas : je demeurai quinze jours auprès de lui (14) ».

Puis dix années d'apostolat : à Antioche d'abord, ensuite dans l'île de Chypre et en Asie Mineure. La doctrine et les méthodes de l'apostolat de saint Paul sont définitives.



A Damas, la porte dite de saint Paul en souvenir de l'évasion de l'apôtre, descendu le long de la muraille dans une corbeille.

vement arrêtées. C'est alors que le conflit éclate entre les judéo-chrétiens et les chrétiens tout court.



Saint Pierre et saint Paul.
Médaille du II^e siècle.
(Cl. Amis des Catacombes.)

Ceux qu'on appelle les judéo-chrétiens voyaient dans l'Eglise une synagogue d'ordre supérieur, à qui Dieu avait révélé le sens obscur des prophéties — mais une synagogue encore, dans laquelle on ne pouvait entrer sans être membre, par naissance ou par adoption, du peuple d'Israël.

L'opposition est irréductible. La rupture est probable. Paul en perçoit toute la gravité, et porte le conflit devant le Collège des Apôtres.

« Quelques-uns (des Juifs convertis) venus de Judée troublaient les fidèles d'Antioche en leur enseignant cette doctrine : si vous n'êtes circoncis selon la loi de Moïse, vous ne pouvez pas être sauvés.

» Paul et Barnabé eurent entre eux grande contestation et discussion.

» Il fut décidé qu'ils monteraient à Jérusalem, avec quelques-uns des leurs, pour traiter cette question avec les Apôtres et les Anciens.

» ... Arrivés à Jérusalem, ils furent reçus par l'Eglise, et racontèrent tout ce que Dieu avait fait pour eux.

» Alors quelques-uns du parti des Pharisiens qui étaient venus à la foi se levèrent pour dire qu'il fallait circoncire les Gentils et leur enjoindre d'observer la loi de Moïse (15). »

Il faut lire la suite du débat dans les Actes des Apôtres. On y voit comment saint Pierre plaida avec l'autorité du Chef la cause des païens, et comment saint Jacques proposa la formule de conciliation qui fut adoptée. Elle peut se résumer ainsi :

« Il ne faut pas inquiéter ceux d'entre les Gentils qui se convertissent. Qu'on leur demande seulement de tenir compte des prescriptions qui sont lues chaque samedi dans les synagogues et qui interdisent l'usage de certaines viandes et de certaines unions impures (16). »

Le sacrifice demandé aux Gentils était médiocre. Quand on l'annonça à Antioche, « tous furent heureux de la consolation que renfermait la lettre des Apôtres (17) ».

L'apostolat allait-il désormais poursuivre pacifiquement ses progrès ?

Ce serait mal connaître l'exclusivisme, ou mieux le sectarisme des races d'Orient.

Les judéo-chrétiens s'inclinèrent devant cette décision de principe. Mais ils continuèrent à traiter leurs frères incirconcis comme des chrétiens de qualité inférieure et ils prirent leur revanche en s'abstenant de s'asseoir à leur table.

Paul de nouveau proteste et reproche même à Pierre un excès de condescendance pratique à cet égard.

C'est l'incident bien connu qui surgit lors de la visite à Antioche du chef de l'Eglise. « Avant l'arrivée de certains gens (de Jérusalem) appartenant à l'entourage de Jacques,

Pierre mangeait avec les païens. Après leur arrivée, il se tint à l'écart, par crainte des circoncis. Les autres Juifs firent de même. Barnabé lui-même se laissa entraîner (11). »

Ardeur et magnifique protestation de celui qui mérite une fois de plus son titre d'Apôtre des Gentils. « Si la justice ne s'obtient que par la Loi, c'est donc que le Christ est mort pour rien. » Non ! « Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi ! (12) »

Paul obtient gain de cause. Désormais la voie est libre.

Le dessein de Dieu est manifesté, « celui que dans sa bonté il s'était proposé, pour le réaliser lorsque la plénitude des temps serait accomplie, à savoir de restaurer toutes choses en Jésus-Christ » (13).

« Dans ce renouvellement, il n'y a plus ni Grec, ni Juif, ni circoncis, ni incirconcis, ni barbare ou Scythe, ni esclave ou homme libre ! Le Christ est tout en tous (14). »

L'universelle vocation de toute la race humaine à une même adoption d'enfants de Dieu est définie sans conteste. La catholicité de l'Eglise chrétienne est proclamée en droit. Il reste à la réaliser en fait.



Grotte dite de saint Pierre, dans la montagne, près d'Antiocho.

(1) Un « craignant Dieu » est un païen qui a abjuré l'idolâtrie, s'est converti au monothéisme, a adopté la morale biblique, mais ne pratique pas la Loi, par exemple les lois alimentaires ; s'il est homme, il ne se soumet pas à la circoncision, etc. *Actes*, XXI, 26.

(2) *Actes*, VI, 1.

(3) *Actes*, VIII, 1.

(4) VIII, 37.

(5) *Actes*, chap. X.

(6) *Actes*, X, 3-23.

(7) X, 23-29.

(8) *Actes*, X, 34 et 35.

(9) *Dictionnaire d'archéologie chrétienne*.

(10) *Col.*, IV, 10.

(11) *Actes*, XI, 25.

(12) *II Cor.*, XI, 22.

(13) *Gal.*, I, 14-16.

(14) *Gal.*, I, 18.

(15) *Actes*, XV, 1-6.

(16) *Actes*, XV, 6-30.

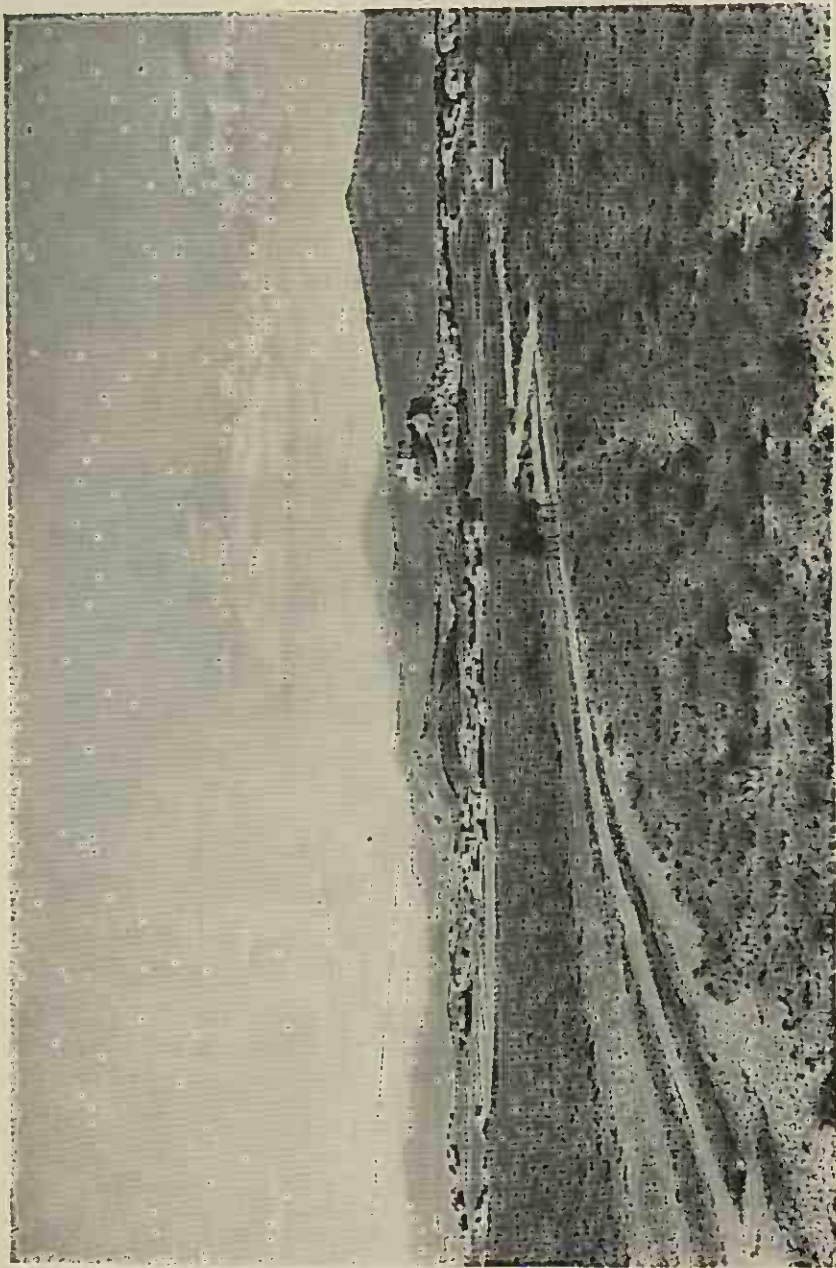
(17) XV, 31.

(18) *Gal.*, II, 12-13.

(19) *Gal.*, II, 20-21.

(20) *Eph.*, I, 9-10.

(21) *Col.*, III, 11.



Vers Athènes. - L'Acropole vue aujourd'hui de Kaisariani.

(Cl. Boissonas, Genève.)



Ancien port de Séleucie où Saint Paul s'embarqua pour son premier voyage apostolique.
(Cl. Guiragossian.)

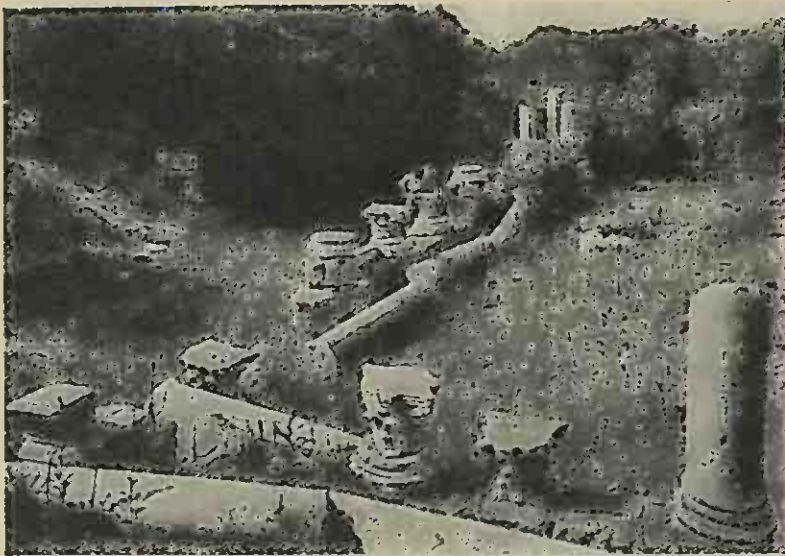
CHAPITRE III

LES ÉGLISES DE SAINT PAUL

I. L'homme et les méthodes. — II. Première mission : l'Asie Mineure. — III. Deuxième mission : la Grèce. — IV. Troisième mission : vers Rome. — V. Quatrième mission : l'Espagne.

I. — L'homme. Les méthodes

L'HOMME. — Un homme mal servi par ses dons extérieurs, petit de taille, sans prestance, quelquefois timide et embarrassé, un « vilain petit Juif », écrira Renan ; mais une âme de feu, une intelligence prodigieuse du mystère chrétien, une volonté d'action qui lui permettra d'écrire : « Mon champ d'apostolat va depuis Jérusalem, en tout sens,



Ruines de Séleucie.

(Cl. Foscolo, Limassol.)

jusqu'à l'Illyrie. A présent, je n'ai plus en ces contrées de place où m'étendre. » (*Rom.*, XV, 19-24.)

Et grâce à cet homme, les vingt années de sa prédication avancent pour des siècles l'œuvre de l'évangélisation du monde.

Non pas, nous l'avons dit, que rien d'essentiel vienne s'ajouter à la doctrine et aux méthodes apostoliques.

Les principes sont admis de tous.

Mais leurs conséquences en sont déduites avec une vigueur inouïe ; leurs applications réalisées avec une hardiesse qui ne permet plus ni hésitation, ni retour en arrière. La mystique chrétienne comprise dans sa plénitude et vécue dans sa splendeur ; l'organisation ecclésiastique réalisée dans ses formes définitives ; la chrétienté ouverte à toute l'humanité, sans distinction de « Grec ou de Juif, de circoncis ou d'incirconcis, de barbare ou de Scythe, d'esclave ou d'homme libre ». (*Col.*, III, 11) ; une chrétienté où le Christ est tout en tous...

Voilà l'homme. Et voici ses méthodes.

LES MÉTHODES. — Avant tout, il vit ce qu'il appelle son Evangile, c'est-à-dire cette union au Christ ressuscité, vivant dans chacun de ses membres et dans son corps qui est l'Eglise. Il veut faire de cette doctrine le pain des *spirituels* de son temps et de tous les temps.

Cela ne l'empêche pas de chercher le moyen psychologique de pénétrer les âmes.

Partant des vérités d'ordre naturel, il cherche à rendre le monothéisme acceptable à l'intelligence et au cœur droits, pour en venir ensuite au Christ.

Pour cela il montre l'identité du Dieu unique des philosophes avec le Dieu des Juifs ; et il démontre la réalisation des prophéties en la personne de Jésus de Nazareth.

L'argument moral achevait l'œuvre par un appel à la conscience du péché, au besoin de rédemption, à la certitude du jugement, à l'espoir de la résurrection.

Les premières conversions obtenues, l'Eglise hiérarchique est fondée. A elle, et à ses fils, de continuer l'œuvre de pénétration et de consolidation.

L'apôtre, vrai missionnaire, ne s'attarde pas plus qu'il ne convient à sa vocation. Il se hâte vers de nouvelles contrées, afin de prêcher le Christ, afin de planter son Eglise.

II. — La première mission : l'Asie Mineure (46-49)

Sa première mission fut décidée, en l'an 46, sur l'inspiration d'en haut, par le Conseil de l'Eglise d'Antioche.

« Séparez-moi Saul et Barnabé, pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. »
(Actes, XIII, 2.)

Ils se dirigèrent d'abord vers l'île de Chypre, d'où Barnabé le Cypriote était originaire.

Toutes les villes de la côte orientale de l'île comptaient de prospères synagogues, car, à Chypre, le commerce juif était florissant.

Les Apôtres trouvèrent donc devant eux les deux forces qu'ils voulaient assujettir à l'Evangile : Israël et la gentilité. C'est à Israël, selon la tradition du Maître, qu'ils offrirent d'abord le salut.

Ils débarquèrent d'abord à Salamine — vaste port marchand créé par une colonie grecque —. Leur prédication dura, semble-t-il, quelque temps. On les écouta sans hostilité. Mais ils préparèrent une Eglise plutôt qu'ils ne la fondèrent ; ils n'obtinrent pas un ensemble de conversions.

Ils suivirent les villes de la côte au nom plein d'enchantement, Cittium, Amathonte, Paphos. Le rivage de Paphos se souvient encore des voluptés défuntes. Les roses de la déesse n'ont pas cessé d'y fleurir. Les maisons blanches ont l'air de ces colombes endormies le long des eaux d'où elle émergea (1).

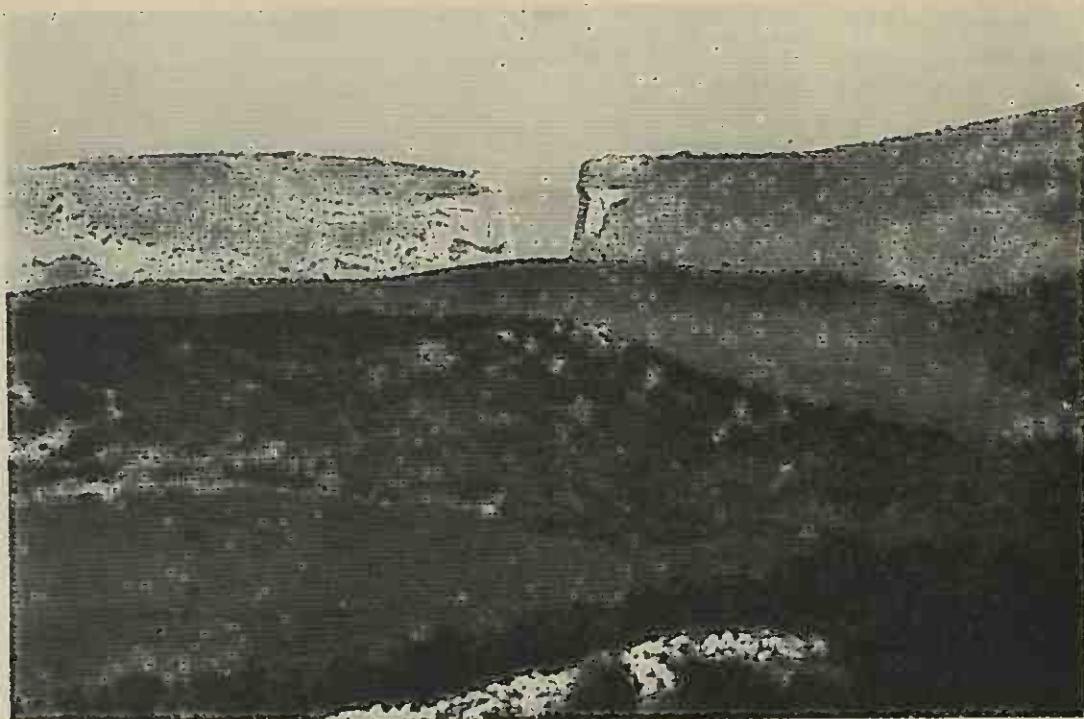
C'est à Paphos qu'ils rencontrèrent « un certain magicien, faux prophète juif, nommé Barjésus, qui vivait auprès du proconsul Sergius Paulus, homme sage », disent les *Actes des Apôtres* (XIII, 6-7), une de ces âmes qui cherchent la voie vers Dieu...

Le proconsul « manifesta le désir d'entendre la parole de Dieu. Mais le magicien... faisait opposition, cherchant à le détourner de la foi ».



Paphos. — Colonnes dites de la flagellation de saint Paul.

(Cl. Foscolo, Limassol.)



Les portes de Cilicie.

(Cl. R. Chauvelot, plaque Lumière.)

Alors Paul, foudroyant du regard le Juif imposteur, appelle sur lui (pour la première et pour la dernière fois de sa vie) le châtimeut divin. « Voici que la main de Dieu est sur toi : tu seras aveugle, privé *pour un temps* de la vue du soleil. Aussitôt d'épaisses ténèbres tombèrent sur lui ; et il cherchait, en se tournant de tous côtés, quelqu'un qui lui donnât la main. »

Le proconsul vint à la foi, prémice de ces élites de la gentilité que l'Apôtre recruterait un jour jusque dans la maison de César.

*
* *

L'APPEL DE L'OCCIDENT. — Egypte ou Asie Mineure, Chypre est indifféremment tête de ligne maritime pour ces deux directions.

Mais l'Egypte a déjà ses missionnaires. C'est donc vers les sauvages montagnes de l'Asie Mineure que l'Apôtre entraîne ses compagnons.

« Aujourd'hui encore les routes du Taurus gardent une sauvagerie inquiétante, brisées en lacets rapides, se précipitant au-dessus d'abîmes, rebondissant entre des murailles perpendiculaires qui, par endroits, veulent se toucher. Des pitons, aiguës en



RAPHAËL. — Barnabé et Paul à Lystres.

Musée du Vatican (Cl. Anderson).

cônes, se laissent entrevoir à l'infini derrière d'autres pitons. On conçoit que, dans ces repaires, même après la conquête romaine, des bandes pillardes se soient maintenues, inexpugnables.

» Paul et Barnabé y passèrent sans encombre, et parvinrent, au nord de deux laes bleus, à Antioche de Pisidie, ville grecque, devenue colonie de l'Empire, et centre d'une puissante juiverie (?). »

Prédication à la synagogue. Emeute. Les apôtres, après avoir groupé quelques croyants, descendent au sud-est sur Iconium, où ils peuvent demeurer plus longtemps. « Une grande multitude de Grecs et de Juifs embrassèrent la foi » ; mais leur succès même suscita l'opposition des Juifs incrédules.

A quelques lieues au sud-est, ils trouvèrent un refuge dans la petite ville de Lystres presque entièrement païenne.

La guérison d'un boiteux leur valut un succès redoutable. « Les dieux sous une forme humaine sont descendus au milieu de nous ! On appelait Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était lui qui portait la parole. » (*Actes*, XIV, 10-12.)

Ce n'est qu'à grand'peine qu'ils parvinrent à empêcher le peuple de leur offrir un sacrifice !

Triomphe sans lendemain. Des Juifs d'Iconium et d'Antioche les rejoignirent à Lystres et amentèrent la foule.

Paul fut traîné hors de la ville, lapidé et laissé pour mort.

Le lendemain, tout meurtri encore, il se mit en route avec Barnabé. Ils parvinrent à un gros bourg fortifié, dernier bastion de la frontière, dans la province romaine de Galatie. Le lieu s'appelait Derbé et se trouvait au pied des monts d'Isaurie, en un pays farouche que les brigands du Taurus dévastaient par des razzias. Les Juifs, semble-t-il, ne s'aventuraient pas jusque-là, et les Apôtres, sans être inquiétés, instruisirent paisiblement les montagnards au cœur simple. Un chrétien de Derbé, Gaïus, accompagnera Paul à travers la Macédoine, dans un voyage périlleux. (*Actes*, XX, 4.)

Tel fut le premier voyage missionnaire de saint Paul. Il avait duré trois ou quatre ans (46-49).

III. — Deuxième mission (51-54) : l'Église de Grèce

Au cours de sa première randonnée, saint Paul n'est pas encore sorti d'Asie Mineure.

Il élargit maintenant son champ d'action. Entre les années 51 et 54, après avoir visité les Églises précédemment fondées, il traverse l'Asie Mineure par la Galatie et pousse à l'ouest.

Le voilà sur les bords de la mer Egée (presque à l'entrée des Dardanelles d'aujourd'hui) à Troas, où, selon Suétone, Jules César eût voulu transférer la capitale de l'empire.

Il prie le Seigneur de lui montrer son chemin.

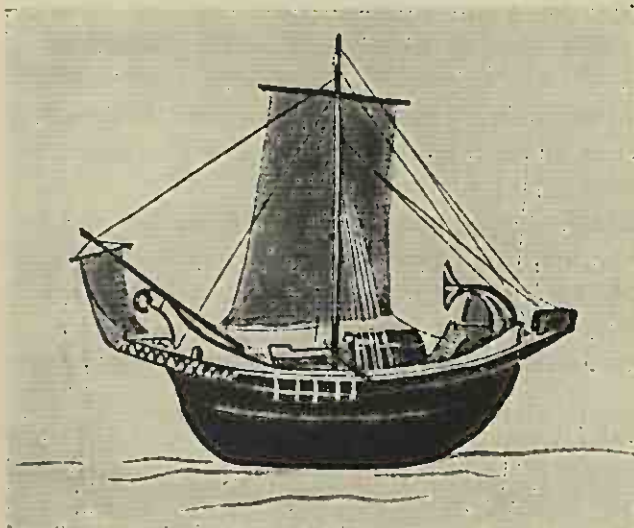
« Pendant la nuit, il eut une vision. Un Macédonien se présenta devant lui et lui fit cette prière : « Passe en Macédoine et viens à notre secours. » (*Actes*, XVI, 9.)

Faire voile pour l'Hellade, c'est quitter un monde pour un autre monde ; c'est affronter la sagesse et la philosophie d'Occident.

Paul le sait et s'en réjouit. C'est encore une des caractéristiques de son apostolat de s'attaquer hardiment aux élites.

Le hasard veut que la première cité rencontrée, Philippes, soit, non une ville grecque, mais une colonie de vétérans romains.

L'accueil ne fut point encourageant. Flagellé, jeté en prison, saint Paul ne recouvre sa liberté qu'en se servant de l'argument auquel il ne recourt qu'à la dernière extrémité : son titre de citoyen romain.



Barque de saint Paul.
Reconstitution du vaisseau marchand alexandrin qui portait saint Paul et fit naufrage à Malte en l'an 60.
Aquarelle de M. Fignal, d'après le Dr Jules Sottai.



L'Acropole et l'Illysos. - C'est à Athènes que celui qui devait être appelé l'Apôtre des Gentils vint affronter le paganisme savant. (Cl. Boissonas, Genève.)

Salonique (Thessalonique) est sa première étape sur la route d'Athènes : il y fonde une Eglise recrutée dans toutes les classes de la société et capable « de devenir un modèle pour tous ceux qui croient dans la Macédoine et dans l'Achaïe ». (I *Thess.*, I, 7.)

« Rappelez-vous, frères, écrira-t-il plus tard, notre labeur et nos fatigues : c'est en travaillant jour et nuit, pour n'être à charge à personne d'entre vous, que nous vous avons prêché l'Évangile de Dieu. » (I, *Thess.*, II, 9.)

L'œuvre était suffisamment avancée quand l'hostilité rabbinique le contraignit à fuir.

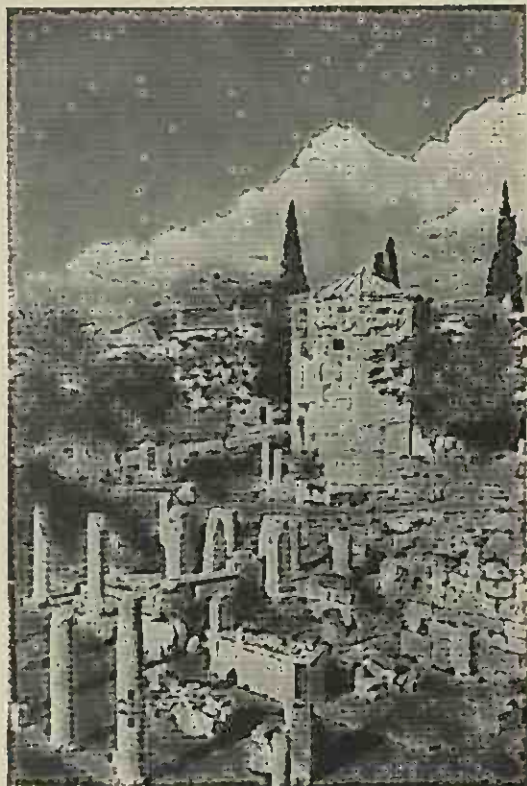
Cette fois, il descendit à Athènes.

Au cœur du paganisme savant.

« Il sentit en son âme grandir l'indignation au spectacle de cette ville pleine d'idoles. » (*Actes*, XVII, 16.)

Elles étaient là chez elles, comme dans leur Panthéon, tranquilles, triomphantes, innombrables. Depuis les portes jusqu'au Céramique, dans chaque rue, sous chaque portique, des temples, des statues. Combien de Zeus, de Pallas, de Bacchus, d'Aphrodites ! Au-dessus du Céramique, le temple d'Héphaïstos ; tout près, celui de l'Aphrodite

Ouranienne qu'avait sculptée Phidias dans un bloc de Paros. Rue des Trépieds, le Satyre de Praxitèle. Vers le théâtre, encore Bacchus. En allant du théâtre à l'Acropole, les temples d'Esculape et de Thémis, de Gè Kourotrophos et de Déméter Chloé. Et tous les héros éponymes, les hommes illustres, les déités allégoriques, et, sur l'agora, l'autel de la Pitié, déesse que, seuls d'entre les peuples, les Athéniens vénéraient.



A Athènes, l'Agora. Là Paul osa discuter avec les philosophes, personnages notoires.
(Cl. Boissonas, Genève.)

que solidement religieux. Comme au temps de Démosthène, « quoi de nouveau ? » restait la formule journalière de leur inconstance ou de leur esprit blasé. Sauf aux heures trop chaudes, les citoyens qui avaient du loisir et le goût des bavardages — c'est-à-dire presque tous — vivaient sous les portiques, autour des temples, sur l'agora. C'est là que Paul osa disputer contre des philosophes, personnages notoires : il leur exposait l'essentiel de son Evangile, Jésus et la Résurrection (2). »

Les passants s'arrêtaient. « Que raconte ce bavard ? » — « Un prêcheur de dieux étrangers. »

Certains, pris du désir de mieux connaître sa doctrine, eurent la fantaisie d'exiger

Un jour cependant Paul remarque une pierre d'autel portant cette inscription : *Au Dieu inconnu.*

Ce fut un trait de lumière.

« Auparavant déjà, il avait aperçu que le paganisme, en ses modes épurés de croyance, était un mouvement vers l'Inconnu qui demeurerait sans la Révélation, difficile à connaître.

» Dès lors, il sentit mieux où pouvait aboutir, avec la discipline chrétienne, l'effort désordonné de la philosophie grecque. La mission de l'Hellade lui apparut : conduire les âmes à la recherche d'un Dieu supra-sensible. Sans pouvoir se réconcilier avec Athènes, il y prêcha dans l'esérance.

» Au début, il parla, le jour du sabbat, à l'intérieur de la synagogue. Peu puissante, la colonie juive d'Athènes s'abstint de provoquer des émeutes, mais elle ne semble guère avoir compris sa parole. Alors il s'adressa directement aux païens...

» Les Athéniens restaient ce qu'ils n'ont pas cessé d'être, un peuple à l'humeur légère, curieux et vif d'intelligence, amoureux des spectacles éclatants et de beau langage, plus flâneur qu'agité, plus vantard que patriote, plus dévôt envers les images

qu'il la présentât dans une conférence publique. Cavalièrement, ils l'appréhendèrent et l'emmenèrent, sans lui donner le temps de la réflexion, en un lieu bien choisi pour l'orateur comme pour l'auditoire, au flanc occidental de l'Acropole, sur la colline d'Arès. Paul ne résista point, considérant que l'Esprit leur inspirait cette volonté imprévue.

Du sommet des degrés il avait devant lui tous les temples de la colline. Athènes en bas, derrière lui les montagnes de l'Hymette, à l'horizon la mer. Une foule pouvait, à son aise, s'échelonner sur la butte, sans rien perdre de sa voix sonore que renvoyait, sans doute, le mur de fond d'un portique.

Son discours, d'une portée immense, allait marquer la solennelle rencontre du dogme chrétien et de la pensée grecque.

Contemplant les idoles qui s'étaient étalées autour de l'Acropole, l'apôtre en prend occasion pour élever les esprits de ses auditeurs vers le Dieu-Esprit, créateur du monde, et qui ne peut habiter dans les temples faits de main d'homme.

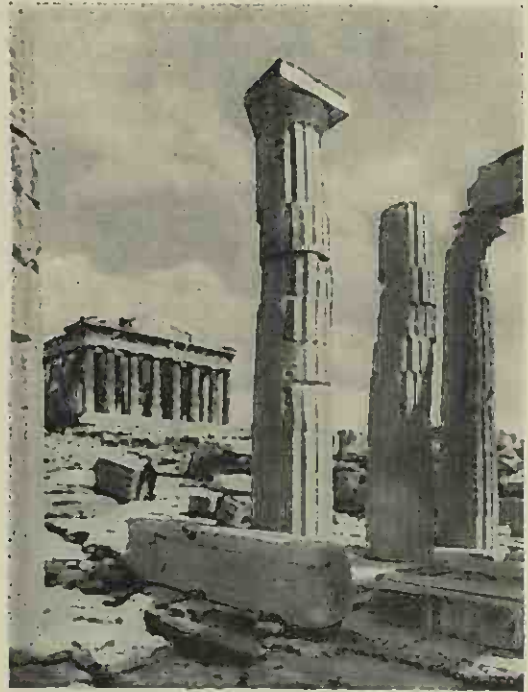
Il invite ses auditeurs à le chercher eux-mêmes, car « il n'est pas loin de chacun de nous et c'est en lui que nous avons la vie, le mouvement et l'être », et à lui offrir un culte spirituel par la pénitence et la foi en celui « qu'il a accredité auprès de tous en le ressuscitant des morts ».

A Athènes, devait se vérifier la prophétie du Sauveur : « Je vous bénis, ô Père, de ce que vous avez fait comprendre ces choses aux petits et de ce que vous en avez caché le sens aux sages et aux prudents. » (Mt., XI, 25.)

Saint Paul fit seulement quelques disciples de marque parmi les sages de la ville.

« Mais ce discours allait être, dans sa carrière d'apôtre, une date culminante. La Pallas Athéné de l'Acropole figurait la sagesse antique, selon son rêve de terrestre et courte perfection. Paul, en montant vers elle, lui avait démontré son insuffisance, sinon son néant. Désormais la déesse n'avait plus qu'à mourir, la lampe du sanctuaire devait s'éteindre. La raison ne voulait plus vivre qu'illuminée par la foi. »

« Ayant quitté Athènes, il vint à Corinthe.



L'Acropole et le Parthénon.
Sur la montagne d'Arès, au flanc de l'Acropole,
se place l'une des plus célèbres prédications
de saint Paul. (Cl. Alinari.)

» Bien avant les approches de la ville, se leva sur l'étendue, entre les deux mers, l'énorme Acro-Corinthe... comme le cône d'un volcan mort.

» Paul ne l'ignorait point : à son faite, Cypris, patronne de Corinthe, avait une chapelle servie par mille prêtresses ; des pèlerins innombrables gravissaient la montagne, et l'on prêtait aux servantes de volupté un pouvoir d'intercession. Mais il jugeait les démons de la chair moins redoutables que l'orgueil des faux sages (*). »

Un Juif expulsé de Rome, nommé Aquila, le reçut dans sa maison.

« Comme ils exerçaient tous deux le même métier (ils étaient faiseurs de tentes), il demeura chez lui pendant un an et six mois. Chaque sabbat, il discourait dans la synagogue, et il persuadait Juifs et Grecs. » (*Actes*, XVIII, 3.)

Bientôt cependant la synagogue le repéra. Il convoqua dès lors les croyants dans la maison d'un incirconcis, Titius Justus, et de ce jour connut de grandes consolations.

« Sois sans crainte, lui avait dit le Seigneur, parle et ne te tais point. Car je suis avec toi... et j'ai dans cette ville un peuple nombreux. » (*Actes*, XVIII, 10.)

De fait, sa parole eut à Corinthe un succès inégalé ailleurs. Parmi ceux qui vinrent à la foi, Paul eut la joie de compter le chef même de la synagogue, Crispus, qu'il voulut baptiser de ses propres mains. (*I Cor.*, I, 14.)

La deuxième mission est terminée.

Ayant dit adieu aux frères, il s'embarqua pour la Syrie, débarqua à Ephèse et refusa de s'y attarder. « Il faut absolument que je célèbre la fête prochaine à Jérusalem. Je reviendrai vers vous, si Dieu le veut. »

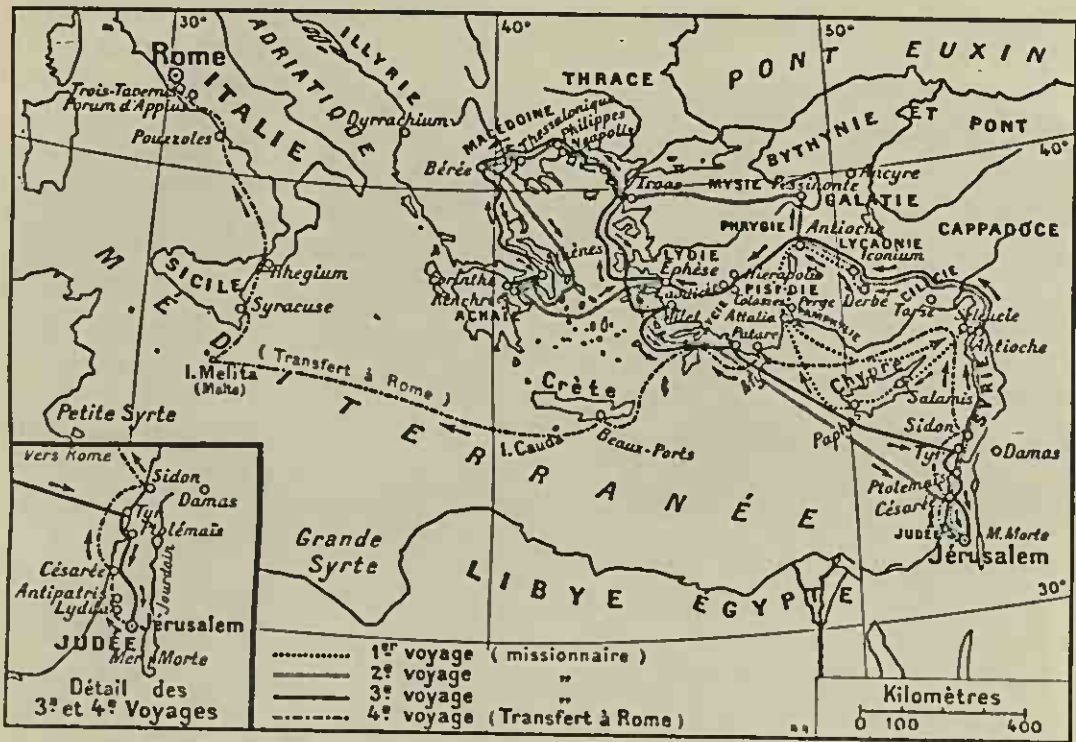
« Ayant débarqué à Césarée, il monta à Jérusalem et salua l'Eglise. » (*Actes*, XIX, 21.)

IV. — Troisième mission (55-64) : vers Rome

« Après une courte halte à Jérusalem, l'apôtre revint à Antioche, d'où il repartit bientôt pour sa troisième mission ; mission d'inspection avant le grand départ pour Rome. Elle s'étend sur quatre années : 55-59. » Il suivit les mêmes routes que dans son précédent voyage, traversa la Galatie et la Phrygie, et arriva à Ephèse vers l'automne de l'an 55. Son séjour dans cette ville fut de trois ans... jusqu'à la Pentecôte de 58.



Corinthe, la ville de saint Paul.
Au fond, l'Acro-Corinthe.
(Cl. Boissonas, Genève.)



Carte des voyages de saint Paul.

« La fin de cette année fut rempli par des courses apostoliques dans la Macédoine et dans l'Illyrie. »

« Il se retrouva, au cours de l'hiver, à Corinthe et y passa trois mois, jusqu'au printemps de l'an 59. »

Ce bref résumé nous montre saint Paul préoccupé d'affermir les Eglises fondées par lui.

Ses lettres aux Galates et aux Corinthiens nous renseignent sur les difficultés auxquelles ses chers chrétiens étaient en butte.

Sa lettre aux Romains nous dit aussi quelle ambition il nourrissait dès lors d'étendre toujours davantage un champ d'apostolat désormais borné en Asie.

Son rêve n'allait pas tarder à se réaliser, mais d'une façon bien différente de celle qu'avait rêvée l'Apôtre.

Avant le grand départ, il voulut, fidèle à sa méthode, reprendre contact avec Jérusalem, c'est-à-dire avec les colonnes de l'Eglise.

Il antise aussi sans doute de ce peuple élu, son peuple, de la vocation duquel il ne se résigne pas à désespérer.

Une fois de plus l'événement lui prouve à quel degré la haine et l'orgueil sont principe d'aveuglement.



Ephèse, ce qui reste de l'église double.

(Cl. Brassac.)

« Les Juifs d'Asie, ayant vu Paul dans le Temple, soulevèrent la foule et mettent la main sur lui en criant : « Enfants d'Israël, au secours !

» Voici l'homme qui prêche partout et à tout le monde contre le peuple, contre la Loi et contre ce lieu... »

« Aussitôt toute la ville fut en émoi, et le peuple accourut de toutes parts.

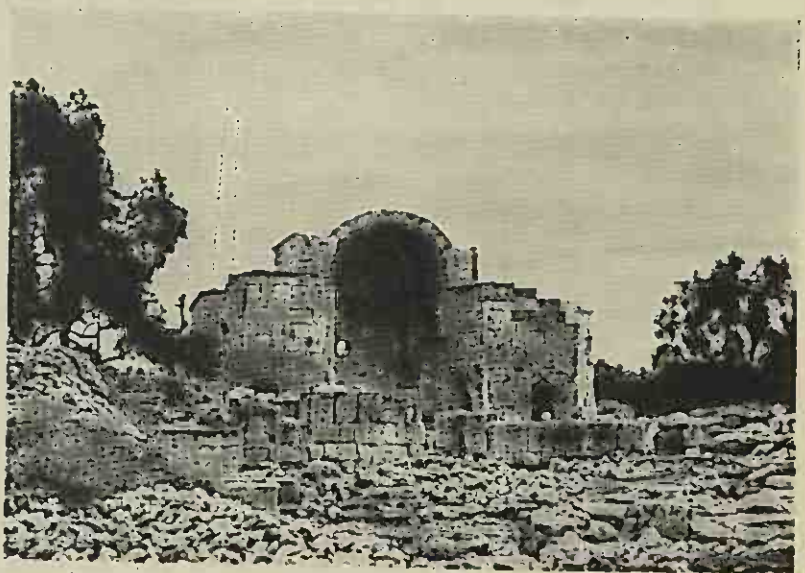
» On se saisit de Paul et on l'entraîna hors du temple dont les portes furent immédiatement fermées. » (Actes, XXI, 28-30.)

L'apôtre n'échappa à la mort que grâce à l'intervention des soldats romains, accourus au bruit de l'émeute. Les scènes qui ont marqué la Passion de Jésus et celle d'Etienne sont tout près de se renouveler au prétoire et devant le sanhédrin : mais le titre de citoyen romain sauve l'apôtre.

Quarante fanatiques ont fait vœu de ne plus manger avant de l'avoir tué. Le tribun Lysies juge prudent de l'expédier de nuit, sous bonne escorte, au procureur de Césarée, Antonius Félix.

Pendant deux ans, Félix le fait languir en prison. Las de ses atermoiements, l'apôtre en appelle à César. C'était son droit. On l'embarque pour Rome.

Après une traversée incroyablement mouvementée, et dont il faut lire les péripéties au chapitre 27 des



La petite église byzantine de Gortyne, en Crète. (Cl. Boissonnas, Genève.)



Knossos, vue générale. Emprisonné lors d'un premier séjour en Crète, Paul y revint au cours des années 65-67 pour y fonder des communautés chrétiennes.

[Cl. Boissonnas, Genève.]

Actes, Paul pénètre à Rome, où il est soumis au régime assez large de la prévention judiciaire.

Depuis longtemps déjà le regard de l'apôtre se fixait sur Rome. Un véhément désir d'y visiter la petite Eglise naissante harcelait son esprit. « Il faut que je voie Rome », [*Act.*, 19 (21); *Rom.*, 1 (11, 15); 15 (23)] se disait-il sans cesse. Ce n'était point l'espèce de fascination que la capitale du monde exerçait sur les provinciaux et sur les étrangers. Une voix intérieure l'y poussait irrésistiblement (*Act.*, 23, 11). Toujours sa tactique avait été de s'attaquer aux grandes villes, d'y frapper le paganisme au cœur, persuadé que tôt ou tard, en vertu de cette force d'attraction qui les fait graviter autour des métropoles, les campagnes suivraient. Peut-être pressentait-il, par un instinct surnaturel, que le centre de l'univers était marqué d'avance pour être le centre de l'Eglise. Et puis il semblait que son œuvre en Orient était finie. L'Évangile solidement implanté à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, dans les principales cités de la Galatie et de la Macédoine, le reste n'était plus qu'affaire de temps. La semence était jetée : elle lèverait d'elle-même au souffle de la grâce : à d'autres de recueillir la moisson.

Sous la surveillance constante d'un gardien, il est libre cependant de recevoir tous

ceux qui désirent le voir. Ainsi peut-il prêcher le royaume de Dieu, et enseigner en toute liberté ce qui touche le Seigneur Jésus. (*Actes*, XXVIII, 30-31.)

Il constate lui-même les fruits de sa parole appuyée des exemples de sa vaillance. « La plupart des frères, se rassurant à la vue de mes chaînes, ont beaucoup plus de hardiesse pour annoncer sans crainte la parole de Dieu. » (*Philip.*, I, 14.)

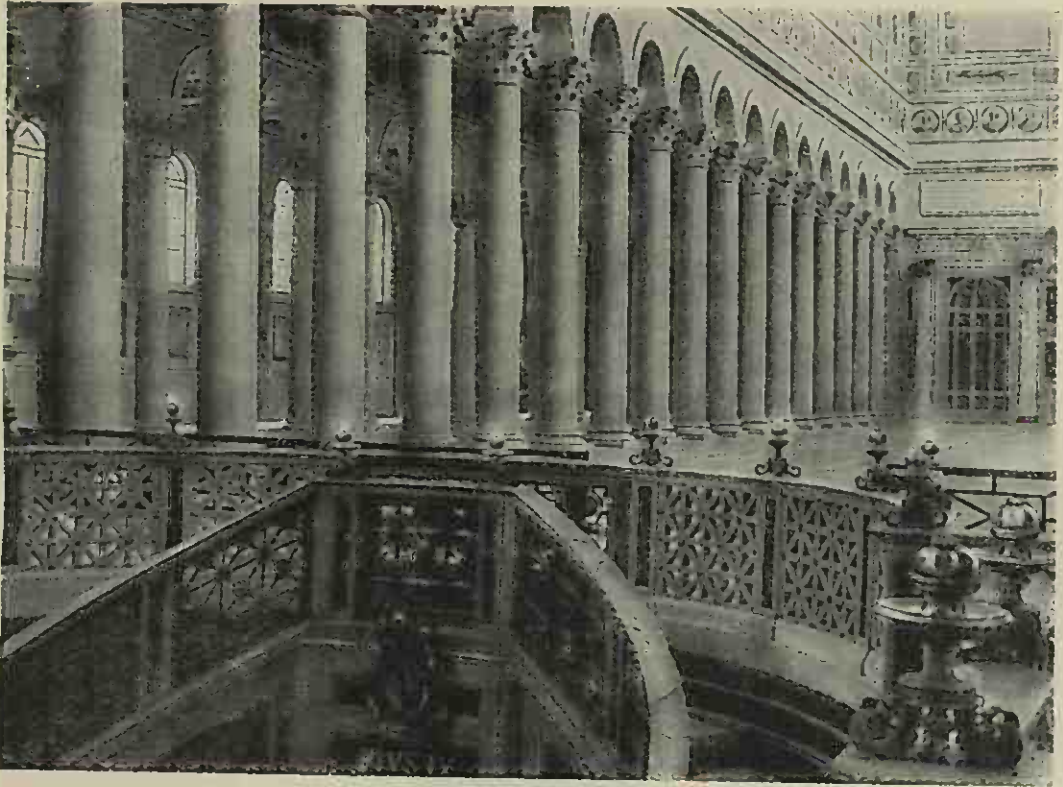
Ainsi « sa condition de captif n'était rien à la liberté de son Evangile. On dirait même que, dans les chaînes, la conscience de son autorité a grandi. Ses messagers allaient et venaient d'Occident en Orient. Sa parole continuait à courir au-dessus des peuples. Plus la puissance de l'Esprit semblait liée, plus sa vigueur d'expansion croissait. Les chaînes de Paul, comme celles de Pierre, signifiaient le règne spirituel de l'Eglise, d'autant plus forte au long des siècles, quand la Bête croit la contraindre, la réduire au silence et l'exterminer (*). »

Au bout de deux ans de ce régime, l'accusation tomba, faute sans doute d'accusateurs. Un non-lieu dut rendre la liberté à saint Paul vers le printemps de l'an 64.



Baie et Acropole de Réthymno, en Crète. Là encore, saint Paul enseigna le Christ.

(Cl. Boissonnas, Genève.)



Saint-Paul-hors-les-Murs. Vue sur la nef et départ de l'escalier allant au tombeau de l'apôtre.
(Cl. Pierre Plüster.)

V. — Quatrième mission : L'Espagne

Qu'allait-il faire de sa liberté ?

Ecrivant à Philémon, l'apôtre l'avait prié de lui préparer un logement dans quelque chrétienté d'Asie, « car j'espère vous être rendu, grâce à vos prières. » (*Phil.*, 22.)

Cependant le mouvement de l'Esprit Saint dut lui imposer une autre décision, puisqu'une ferme tradition, consacrée trente ans plus tard par le pape saint Clément, affirme que saint Paul prêcha jusquaux extrémités de l'Occident.

« De sérieuses raisons, écrit Renan lui-même, portent à croire qu'il réalisa son projet de voyage en Espagne (*). »

Nous n'en savons pas davantage, pas plus que nous ne savons à quelle époque il revint en Orient.

Au cours des années 65-67, nous le retrouvons en Crète, puis à Ephèse, enfin en Macédoine, où se place probablement sa seconde arrestation, et son retour à Rome.

C'est la fin du règne de Néron (68), marqué par les folies de l'incendie de Rome

et la persécution des chrétiens. L'apôtre comprend que son temps est venu de rendre à son Maître le témoignage suprême.

C'est alors qu'il envoie à son disciple Timothée son testament et son adieu.

« Le moment de mon départ est proche. J'ai combattu le bon combat. J'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de justice. »

Il ne se trompait pas.

La mort vint : la mort par le glaive, aux portes de Rome, — digne couronnement de cette incomparable épopée.

Les soldats conduisirent le martyr à une heure de marche de la porte d'Ostie, près d'une fontaine, dite des Eaux Salviennes, et le dépouillèrent d'abord pour le flageller.

Une dernière fois, Paul subit l'outrage des coups ; puis tendant la tête au bourreau, pour toujours il se trouva réuni à Celui dont il avait écrit si magnifiquement : « Je poursuis ma course pour tâcher de saisir ce Christ par qui j'ai été moi-même saisi. » (*Philip. III, 12.*)



Saint Paul, apôtre des Gentils.

Figure de la Cathédrale de Reims.

(Cl. Rothier.)

(¹) BAUMANN, *Saint Paul*, p. 118.

(²) *Id.*, *op. cit.*

(³) *Id.*, *op. cit.*

(⁴) FOUARD, *Saint Paul. Ses missions*, p. 478.

(⁵) BAUMANN, *op. cit.*

(⁶) RENAN, *L'Antechrist*, p. 106.



La Voie Appienne et la campagne romaine.
C'est par la Voie Appienne que le christianisme pénétra dans Rome.

(Cl. Pierre Pfister.)

CHAPITRE IV

LA CONQUÊTE DE L'EMPIRE

Un cas unique dans l'histoire de l'humanité. — I. L'expansion chrétienne au I^{er} siècle. — II. Au II^e siècle, le christianisme triomphe du mépris de ses adversaires, par la vigueur du sentiment et de la pensée de ses fils. La trêve de Commode. — III. La crise du III^e siècle : alternatives de violences et de tentatives de paix. L'ère des catacombes. Premières Eglises. L'Eglise mise hors du droit commun : persécution de Dèce et de Valérien. Trêve de Gallien. La dernière persécution. — IV. La victoire du IV^e siècle. La conversion de Constantin. Statistiques chrétiennes. La démission du paganisme.

UN CAS UNIQUE DANS L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ. — La rapide pénétration de l'empire romain par le christianisme est le fait le plus remarquable de l'histoire missionnaire.

Soixante-dix ans après que les premiers païens convertis ont été désignés à Antioche

sous le nom de chrétiens, Pline dénonce à l'empereur Trajan l'expansion inquiétante de la secte nouvelle dans sa province de Bithynie. Soixante-dix ans plus tard, une querelle liturgique relative à la célébration de la Pâque nous montre un réseau d'Églises confédérées s'étendant de Lyon jusqu'à Edesse. Encore soixante-dix ans et l'empereur Dèce déclare qu'il supporterait plutôt un rival dans Rome qu'un empereur chrétien. A nouveau soixante-dix ans et la Croix est fixée sur les étendards romains (*).

« Expansion étonnante », dit Harnack.

« Étonnant est faible, quand on voit dans quelles conditions tout s'est fait. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y a là un cas unique dans l'histoire de l'humanité (*). »

Saint Augustin n'hésitait pas à en écrire : « Si l'on croit qu'il n'y a pas eu de miracles, ce seul grand miracle me suffit que le monde se soit converti sans miracle (*). »

Plus mesuré, le Concile du Vatican inscrit ce fait parmi ceux qui accréditent le témoignage de l'Église et qui font « qu'elle est elle-même, en raison de son admirable propagation, un grand et perpétuel motif de crédibilité (*) ».

Il ne faudrait pas croire cependant que la victoire du christianisme ait été réalisée d'un seul coup, au lendemain de l'édit de Constantin, ou qu'elle ait aboli toutes les résistances.

En réalité, elle fut obtenue lentement par l'influence d'une minorité conquérante à laquelle l'avenir était promis, du fait de sa supériorité morale, sociale et intellectuelle ; et dont le pouvoir impérial assura le triomphe en s'y ralliant, dans un acte de clairvoyance politique autant que de conviction.

Ce sont les étapes de cette lutte et de cette victoire que l'histoire des Missions se doit de mettre en lumière, afin d'en dégager les leçons, toujours aussi instructives et actuelles.

I. — L'expansion chrétienne au I^{er} siècle

Au début, le christianisme grandit à l'ombre du judaïsme et se confond avec lui. C'est que les Juifs avaient obtenu de Rome des privilèges leur permettant de garder dans l'Empire leur religion nationale, sans faire acte d'obédience à l'égard des cultes officiels. Si l'on ne se faisait pas faute — alors comme aujourd'hui — de se moquer d'eux, on les laissait ordinaire-



La porte Appia,
dite aujourd'hui de Saint-Sébastien.
(Cl. Pierre Pfister.)

ment tranquilles. Ils savaient se rendre utiles, acquérir de l'influence et même se rallier à la politique romaine : les sympathies de la favorite de Néron, Poppée, sont connues.

Tant que dura cette équivoque, la prédication chrétienne put s'exercer sans trop d'entraves : c'est le cas de l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul à Rome jusqu'à la persécution de Néron.

En général les disciples du Christ se recrutent au sein des classes pauvres.

« Il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles », écrivait déjà saint Paul aux Corinthiens. (I Cor., I, 26.)

Cependant quelques allusions du même apôtre nous révèlent que, même aux temps apostoliques, la grâce avait choisi quelques-uns de ses élus dans les rangs les plus élevés de la société païenne.

Certains noms sont justement célèbres.

Plusieurs historiens identifient la pieuse Lucine qui fonda le cimetière de la voie Appienne avec la matrone Pomponia Graccina dont Tacite raconte la vie d'austérité et la citation à comparaitre devant le tribunal familial, comme suspecte d'adhésion à une secte dangereuse.

Un peu plus tard, mais toujours avant la fin du premier siècle, sous l'empereur Domitien (qui régna de 81 à 96), la persécution atteint des personnages de premier plan : le consulaire Acilius Glabrio, dont le tombeau se trouve au cimetière de Priscille, — le consul Flavius Clemens, propre cousin de l'empereur, sa femme Domitille et plusieurs autres sénateurs, « fauteurs de nouveautés » dit l'historien Dion Cassius.

« En réunissant les diverses données des écrits apostoliques, Harnack énumère quarante-trois localités où l'existence de communautés chrétiennes est historiquement attestée dans le cours du premier siècle... Le christianisme apparaît fortement répandu en Orient : Palestine, Syrie, Asie Mineure. Il s'est implanté à Alexandrie. Il a pris pied aussi en Occident : en Grèce, en Macédoine, à Rome surtout, d'où peut-être il a déjà pénétré en Espagne (1).



Le Colisée où tant de chrétiens moururent pour leur foi.
(Cl. Fl. Henry.)



Néron
Musée National de Rome.
(Cl. Anderson.)

La rupture avec le judaïsme s'affirma à l'occasion de l'incendie de Rome, que Néron jugea habile d'imputer aux chrétiens, et qui provoqua le décret légal de persécution qui pèsera désormais comme un arrêt de mort sur les disciples du Christ. *Non licet esse christianos* : il n'est pas permis d'être chrétien.

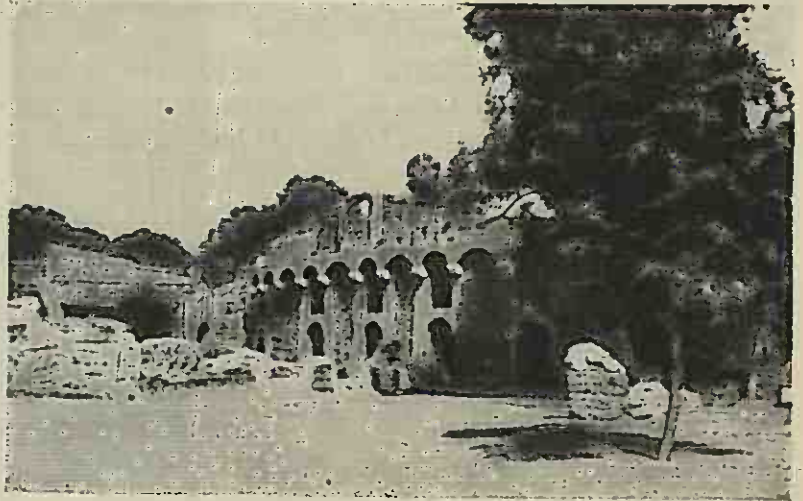
Les Juifs ne durent pas être étrangers à cette distinction, qui privait désormais leurs rivaux des bénéfices de la tolérance accordée à leur nation.

Les chrétiens, astreints à la loi commune, devront accepter le minimum de conformisme religieux exigé par la conception de l'Etat antique ou disparaître. Tel est bien le caractère de la seconde persécution, celle de Domitien, en 95, qui frappe les nouveaux convertis comme adversaires irréductibles du culte national, incarné dans celui de l'empereur-dieu.

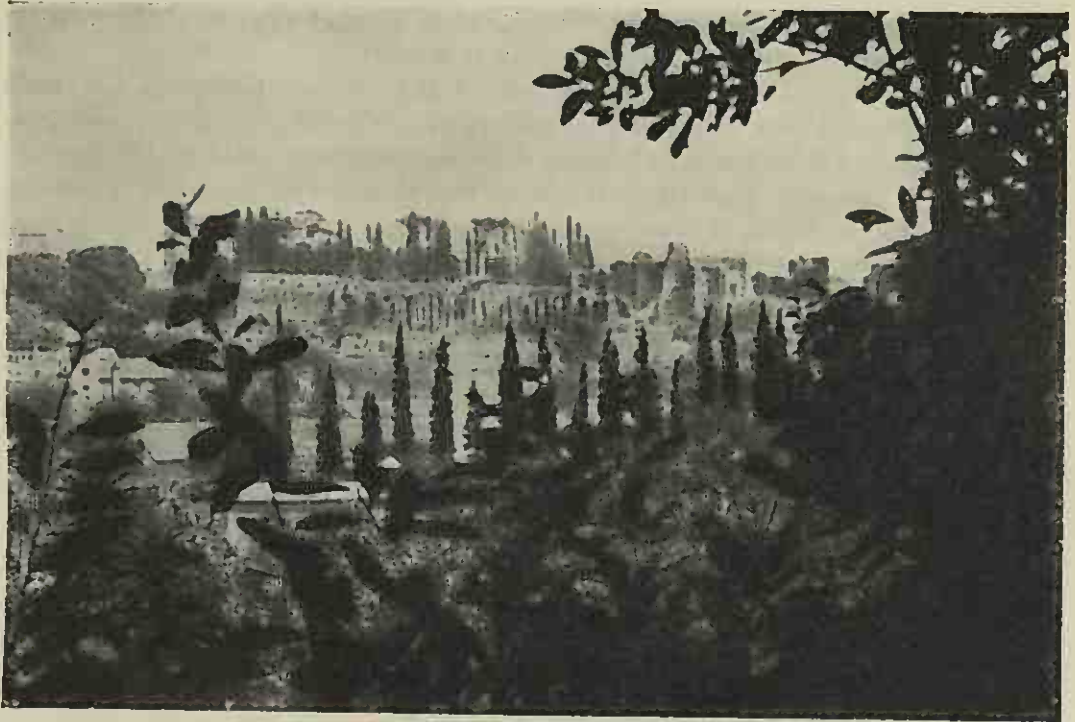
II. — Le II^e siècle

Au fond, comme on l'a fort bien dit — et ceci vaut pour tous les siècles, — le véritable ennemi de Jésus, ce n'était pas Jupiter : c'était César. Telle est bien la position des grands empereurs du second siècle, Trajan, Hadrien, Antonin, Marc-Aurèle, dont la modération et l'esprit traditionaliste étaient universellement reconnus. Les chrétiens peuvent s'attendre à être frappés par eux avec un calme méprisant, comme des perturbateurs de l'ordre social.

L'échec de la politique impériale n'en est que plus remarquable et la victoire du christianisme apparaît précisément dans le renversement total de l'attitude du pouvoir à la fin du siècle.



Ruines de la Maison Dorée de Néron.
L'empereur avait fait creuser cette fastueuse demeure sous l'Esquilin.
(Cl. Pierre Pfister.)



Le Palatin et les ruines du palais des Sévère.

(Cl. Pierre Plister.)

Rien ne peint mieux le mépris des hautes classes romaines à l'égard du christianisme que la correspondance de Pline le Jeune, ou que le journal de Marc-Aurèle.

« Pline était un esprit cultivé et délicat ; il avait lu à peu près tout ce qu'il était possible de lire à un homme de sa condition et de son rang...

« Seule, la religion du Christ est demeurée étrangère à ses préoccupations, et il est tout surpris, lorsqu'il arrive dans sa lointaine province, de constater que les chrétiens y sont assez nombreux pour mettre en péril l'existence des cultes officiels. Il est alors obligé de s'instruire, et la lettre qu'il écrit à l'empereur Trajan expose les découvertes qu'il a faites en interrogeant les chrétiens arrêtés : une superstition violente et entêtée, des cantiques adressés au Christ comme à un Dieu, des serments pour s'engager à ne pas commettre de meurtre ou de vol, voilà à peu près les seules charges qu'il a relevées contre les hommes et les femmes qu'on lui avait dénoncés comme des rebelles. Il en est tellement surpris qu'il ne sait que faire et qu'il se voit obligé d'interroger Trajan, afin d'en obtenir des instructions précises (*). »

Dans sa réponse, l'empereur définit bien l'attitude officielle de l'empire, empreinte à la fois de modération et d'hostilité irréductible.

En principe, l'autorité gouvernementale ne prendra pas l'initiative des poursuites : *christiani conquirendi non sunt !*

Mais en cas de refus des actes du culte officiel de Rome, les opposants doivent être mis en demeure de choisir entre la soumission et la mort.

Dans ses *Pensées*, l'empereur Marc-Aurèle († 180) ne mentionne qu'une seule fois les chrétiens, et c'est avec un insultant mépris : « Quelle âme, écrit-il, que celle qui se tient prête, s'il lui faut sur l'heure se délier du corps pour s'éteindre, se disperser ou survivre ! Mais cette disposition, il faut qu'elle résulte d'un jugement personnel, non d'un simple esprit d'opposition, comme chez les chrétiens. Qu'elle soit raisonnée, grave, sans fracas tragique : c'est la condition pour persuader les autres. » Ainsi, tout comme Epictète, Marc-Aurèle ne connaît du christianisme que ses martyrs... Mais ces martyrs, il les dédaigne : ce sont pour lui des fanfarons et des acteurs tragiques. Leur calme en face de la mort est une attitude commandée. Inutile par suite de s'apitoyer sur le sort de comédiens vulgaires. Et Marc-Aurèle s'apitoie si peu qu'il est lui-même un persécuteur. Son règne s'encadre entre la mort de saint Polycarpe de Smyrne et celle des martyrs de Lyon (?).

ACTIVITÉ DE LA PENSÉE CHRÉTIENNE. — Or, pendant ce temps, quelle est la situation du christianisme ?



Maison des saints Jean et Paul à Rome. Jean et Paul comme beaucoup d'autres chrétiens avant eux étaient officiers dans l'armée impériale. (Cl. Pierre Pfister.)

Les historiens nous font d'abord remarquer que « la période qui s'écoule entre 130-140 environ et 210-220 fut, en particulier dans l'Eglise de Rome, un temps de fermentation spirituelle intense. Penseurs, écrivains, professeurs, se donnent en quelque sorte rendez-vous dans la capitale et y exposent librement leurs idées. Justin habite au-dessus d'un certain Martin, près des bains de Timothée, et c'est là que ses disciples viennent le trouver. Tatien, après lui, tient école : il montre à ses auditeurs la vanité des idoles et les contradictions de la sagesse humaine. Les hérétiques coudoient les orthodoxes : Valentin, Marcion, Cerdon, Apelle, les deux Théodotes, le banquier et le corroyeur, puis Sabellius, Epigone, Cléomène, bien d'autres encore dont nous ne connaissons guère que les noms, parlent ouvertement du Christ (*) ».

Les apologistes osent en appeler à l'empereur ou à l'opinion et revendiquent pour leur religion le droit au respect.

Peu importe que pour l'instant leur voix n'ait pas été écoutée et que sur tous les points de l'empire la réaction conservatrice



Inscription de Pectorius au Musée d'Autun, début du III^e siècle. L'une des pièces les plus importantes de l'épigraphie chrétienne.

s'affirme par un appel désespéré aux traditions religieuses du paganisme.

A Rome, l'apologiste saint Justin (176) est dénoncé par le philosophe Crescent. Sainte Félicité et ses fils sont victimes de la fureur populaire.

Les mines de Sardaigne regorgent de chrétiens condamnés *ad metallâ*.

L'amphithéâtre de Lyon est illustré par le martyre de saint Pothin et de ses compagnons.

« En Asie Mineure, la fureur de la plèbe est déchaînée. Les plus pieux sont sans cesse assaillis à coups de pierre », écrit l'évêque d'Antioche, et le nombre des victimes anonymes, *quorum nomina Deus scit*, selon l'éloquente expression d'une inscription chrétienne, dépasse certainement celui des victimes connues.

Le gouverneur de Syrie fait édifier le temple majestueux et symbolique de Baal-Beek, encore visible aujourd'hui, où Jupiter apparaît paré des dépouilles du vieux Baal phénicien.

Tout cela est vain.

L'évêque de Lyon, saint Irénée († 202) originaire d'Asie Mineure, et trait d'union autorisé des Eglises d'Orient et d'Occident, peut écrire en toute vérité : « Les langues sont diverses dans le monde, mais la tradition de la foi est partout la même. Ni les Eglises de Germanie n'ont une autre croyance que celles qui sont en Ibérie ou chez les Celtes et que celles d'Egypte ou de Palestine. »

Harnack, qui a dressé une seconde liste de toutes les villes nouvelles où des documents certains permettent d'attester la présence de communautés chrétiennes, est amené à conclure que le christianisme existe *dans toutes les provinces*, et que déjà même, grâce aux Eglises de Mésopotamie, il a franchi les frontières de l'empire.

LA TRÈVE DE COMMODE. — On assiste alors à Rome à un renversement de politique qui annonce les étonnants retours de fortune du siècle suivant.

« Commode (fils de Marc-Aurèle, 180-192) avait une favorite, Marcia, entrée dans son palais comme esclave, et dont il finit par faire sa femme... Or Marcia était chrétienne, chrétienne par la foi, sinon par le baptême... âme de bonne volonté, et qui fit tout ce qu'elle put pour améliorer le sort de ses frères.

« Aussi bien y a-t-il, dès ce moment, des chrétiens à la cour impériale : l'un d'entre eux, l'affranchi Proxénès, devint même chambellan de Commode (*). »

De tels faits — et aussi le scepticisme de l'empereur — expliquent la tolérance dont jouit alors le christianisme.

Des mesures d'apaisement sont prises en faveur des chrétiens.

Marcia obtient du prince la grâce de confesseurs condamnés aux travaux forcés dans les mines de Sardaigne (peine juridiquement capitale). Le pape Victor (189-197) donna la liste de ces confesseurs, et le prêtre Hyacinthe, père nourricier de Marcia, alla délivrer les prisonniers, parmi lesquels se trouvait un futur pape, l'affranchi Calliste.



La crypte historique de Commodille dans les Catacombes de Rome. Au fond à gauche se trouve la tombe de deux martyrs.

III. — La crise du III^e siècle

ALTERNATIVES DE VIOLENCES ET DE TENTATIVES DE PAIX. — Au siècle suivant, il faut décidément composer avec l'Eglise.

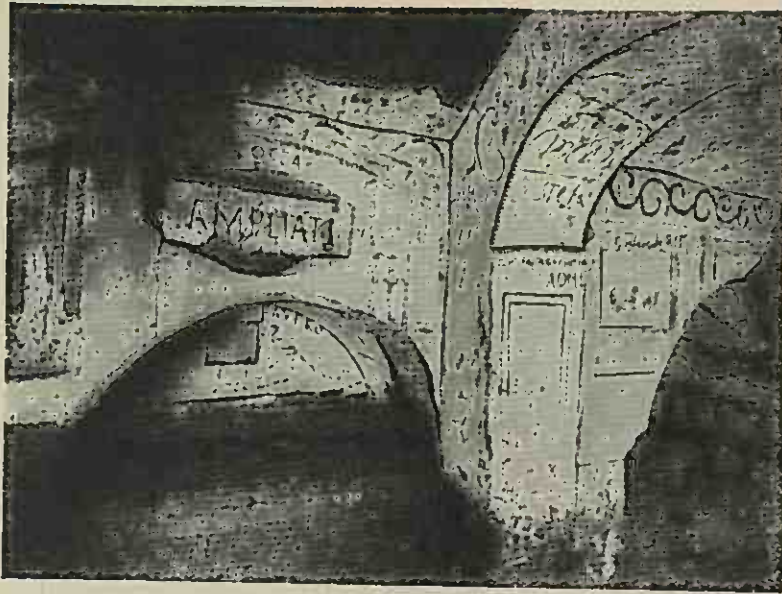
Les empereurs, qui ne sortent plus de l'aristocratie romaine, mais du peuple et des régions les plus diverses de l'empire, adoptent une politique de compromis qui laisse prévoir la capitulation finale.

Deux phases sont à distinguer dans l'histoire des rapports de l'Eglise et de l'Etat à cette époque.

La première moitié du III^e siècle présente le spectacle d'un régime équivoque sous lequel l'Eglise bénéficie d'une reconnaissance de fait, non en tant que société religieuse, mais, comme les autres associations, en tant que Collège funéraire.

Au cours de la seconde période, qui nous conduit au règne de Constantin et à l'édit de Milan (313), l'Eglise est traitée officiellement en *société religieuse*, et soumise de ce chef, soit au régime de la reconnaissance légale, soit à celui de la persécution déclarée.

L'ÈRE DES CATACOMBES. — Le droit d'association est proclamé par Septime Sévère l'Africain († 211), lorsqu'il autorise dans tout l'empire la formation des Collèges funéraires.



Crypte d'Ampliat dans la Catacombe de Domitille. Ampliatius était un chrétien du temps de saint Paul qui le nomme à la fin de l'épître aux Romains.

Sur terre ou sous terre, les emplacements consacrés au dernier repos des fidèles sont déclarés inviolables et inaliénables.

L'Eglise adopta volontiers cette plate-forme légale de la corporation comme base de son organisation temporelle. L'empire peut bien la persécuter, au titre de société religieuse, selon le caprice du prince régnant ; mais il ne se reconnaît pas assez

fort pour lui retirer sa base juridique.

C'est le beau temps des Catacombes, (il y en aura près de quarante à Rome à la fin du siècle), d'ailleurs parfaitement connues des magistrats, mais où les chrétiens sont assurés de trouver un asile provisoire.

Sous les empereurs syriens, Héliogabale (218-222), et Alexandre Sévère (222-235), cette situation donna même lieu à de singulières tentatives de rapprochement.

Héliogabale offre au Dieu des Chrétiens une place dans son temple du Soleil.

Alexandre Sévère, qui dans son oratoire privé, rapprochait dans une étrange confusion les images d'Alexandre, des Césars, d'Abraham et de Jésus, eût voulu, si l'on en croit Lampride, bâtir un temple au Christ.

Il n'y a pas que de l'ironie dans le jugement qu'il rendit au sujet de l'oratoire de Sainte-Marie-du-Transtévère, dont le terrain était disputé au Syndic du collège chrétien par celui des Cabaretiens. « Mieux vaut y laisser adorer Dieu n'importe comment, plutôt que d'y établir un repaire d'ivrognes. »

Il semble que nous soyons bien près de la tolérance officielle. On y touche en 243 (après la courte persécution de Maximin, 235-238) lorsque règne l'empereur arabe Philippe, dont on s'est demandé s'il n'était pas secrètement chrétien. Le pape Fabien (236-250) obtint de l'empereur (dont le consentement personnel était nécessaire) l'autorisation de ramener des mines de Sardaigne le corps de son prédécesseur, saint Pontien (230-235) et de l'ensevelir dans le cimetière papal de la voie Appienne. Le pape lui-même, accompagné de son clergé, fit le voyage de Sardaigne et accompagna sur le navire qui les ramenait les saintes dépouilles.

PREMIÈRES ÉGLISES. — C'est alors sans doute, du moins dans les provinces, que les premiers édifices chrétiens de culte public commencent à se bâtir avec quelque liberté. Grégoire le Thaumaturge construit sa cathédrale sur la principale place de Néocésarée.

C'est alors surtout que, la paix détendant brusquement des ressorts trop fortement tendus, la discipline chrétienne se relâche en maints endroits. Les abus se glissent parmi les fidèles ; les mariages mixtes se multiplient ; le clergé lui-même s'amollit ; on voit des évêques d'Orient vivre dans le faste et même accepter des charges publiques. Tout cela expliquera les apostasies de la terrible persécution de Dèce qui est imminente.

Car les « Vieux Romains » déploraient une politique qui, selon eux, conduisait à sa ruine la tradition nationale.

PERSÉCUTIONS DE DÈCE ET DE VALÉRIEN. — C'est l'empereur Dèce qui inaugure la politique de réaction (249-251), en exigeant de tous ses sujets un serment civique de caractère païen.

Il était de cette classe moyenne et traditionnelle, énergique et bornée, qui s'affolait de sentir le vieux sol se dérober sous ses pas.

Un mot de lui est fameux, qui peint bien la position respective de l'empereur et du Pape : « J'aimerais mieux comme rival un compétiteur à l'empire qu'un évêque à Rome ! » Son mot d'ordre dans la persécution fut : *Refaites-nous l'unité religieuse et nationale. Des apostasies plutôt que des massacres !*

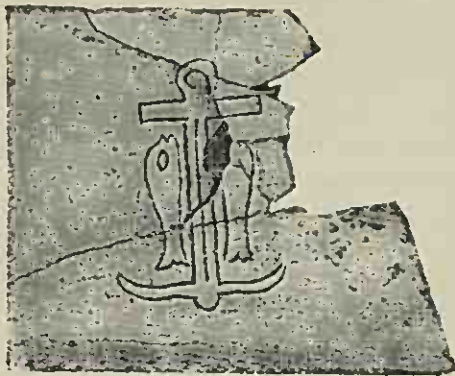
De là le caractère de tortures odieuses de cette persécution. Il explique la crise terrible qu'elle provoqua dans l'Église : crise des apostats (*lapsi*).

Dèce cependant persécutait les chrétiens, mais respectait encore leur corporation. Son successeur Valérien (254-260), fit un pas de plus, et, par une mesure nettement exorbitante du droit commun, mit la corporation chrétienne hors la loi en prononçant l'illicéité de ses *collèges funéraires*. Ce qu'il poursuit, c'est bien la destruction radicale de l'Église.

Le fait que, dans son édit de 258, il vise spécialement les sénateurs, les nobles, les chevaliers et les Césariens (c'est-à-dire les esclaves et les affranchis de la maison impériale) montre en même temps la place que les chrétiens tenaient alors dans les hautes charges et dans l'administration.



Escalier d'accès à la catacombe de Saint-Protextat où le pape Sixte II fut décapité le 6 août 258.



Emblèmes chers aux premiers chrétiens : l'ancre, symbole de la foi, les poissons, images du Christ dans l'Eucharistie.
(D'après Wilpert.)

Pour la première fois les cimetières furent mis sous séquestre et l'entrée dans les catacombes punie de mort (258). C'est le temps où le pape Sixte II est surpris et décapité dans la catacombe de Prétextat (6 août 258); où l'archidiacre Laurent subit le supplice du feu sur son refus de livrer les secrets de l'Eglise; où des fidèles suivis par des soldats dans l'arénaire de la voie Salaria, au moment où ils allaient prier sur la tombe des saints Chrysante et Daria, furent emmurés vivants par leurs bourreaux dans le souterrain où ils se croyaient en sûreté. Un siècle plus tard, quand on rouvrit cette crypte deux fois vénérable, des squelettes d'hommes, de femmes et d'enfants gisaient sur le sol autour des vases d'argent apportés pour la célébration des saints mystères. La chapelle fut

laissée par respect dans cet état : on la vénérât encore au VI^e siècle.

TRÈVE DE GALLIEN. — Après ces horreurs, voici à nouveau un temps de trêve. Elle comprend 14 années, du règne de Gallien à la quatrième année du règne d'Aurélien (260-274). Et alors, par un renversement complet de la politique impériale, c'est à une reconnaissance *quasi-officielle de la religion nouvelle que nous assistons.*

Un édit de Gallien (260-268) rend aux chrétiens leurs biens de famille et de corporation. Aussitôt le pape Denys rentre en possession du patrimoine de l'église romaine, rend les Eglises aux prêtres et reconstitue le cimetière.

Le collège chrétien est de nouveau licite, mais cette fois *en tant que collège religieux.*

S'il fallait à cette conclusion une confirmation nouvelle, on la trouverait dans l'assez étonnante intervention d'Aurélien (270-275) dans les affaires de l'Eglise.



Scène d'agapes chrétiennes.

Fresque de la Catacombe de Callixte.

Aurélien, qui devait bientôt se retourner contre les chrétiens, voyageait alors en Syrie (272). A son passage à Antioche, il trouva l'Eglise de cette ville divisée par un schisme : celui de l'évêque Paul de Samosate. L'évêque, déchu de sa dignité par un Concile, s'obstinait à garder son siège. Or, telle est la situation des chrétiens dans l'empire qu'ils n'hésitent pas à porter le débat devant



L'Eglise triomphe des dieux : deux temples romains sont utilisés comme églises. Le temple de Vesta à gauche devient Sainte-Marie du-Soleil, le temple de la Fortune Virile à droite est placé sous le vocable de Sainte-Marie-l'Egyptienne. (Cl. Pierre Pfister.)

l'empereur en personne. Le jugement impérial fut presque une sentence dogmatique. « Les biens de l'Eglise, répondit-il, doivent être remis à ceux qui sont en communion avec les évêques d'Italie et avec l'évêque de Rome. »

Il semble qu'on soit bien près de l'édit de Milan. Cependant non !

LA DERNIÈRE PERSÉCUTION. — Au lendemain de cet acte, un dernier sursaut soulève le vieux monde.

L'empire craque de toutes parts ! Les Barbares débordent ses frontières ; mais plus graves encore sont les infiltrations de tout ordre, sociales, religieuses, morales, qui le désagrègent. Une fois de plus, il essaie de refaire son unité au nom de la tradition nationale.

Mais que les temps sont changés ! Nous voici au 27 février de l'an 303. L'édit de proscription du christianisme — le dernier — vient d'être lancé. Le vieil empereur Dioclétien qui, pour mieux défendre l'empire, l'a partagé en deux, puis en quatre parties : l'Occident à Maximien et Constance Chlore, père de Constantin ; l'Orient à lui-même et à son gendre Galère, se trouve avec ce dernier sur les rives voisines du Bosphore, dans sa capitale de Nicomédie.

Dès l'aube, les deux empereurs, l'Auguste et le César, sont montés sur la terrasse de leur résidence. Au-dessus du palais impérial se dresse, comme un rival altier, le temple chrétien, la cathédrale de Nicomédie.

L'Eglise ne se cache plus sous terre ou au fond des demeures privées : elle a pris possession de la place publique.

C'est contre ce temple orgueilleux que la rage des persécuteurs va s'acharner. Les empereurs ont voulu assister à sa ruine.

Les ordres ont été tenus secrets. Dès la pointe du jour, des soldats et des agents du fisc montent par les rues désertes à l'assaut du temple, les portes en sont arrachées, les livres et les objets précieux pillés. Galère, plus haineux, voudrait qu'on le brûlât. Dioclétien consent seulement à sa démolition.

Le vieil empereur suit d'un regard mélancolique les progrès de l'œuvre de destruction et ne s'engage qu'à regret dans la voie où on l'entraîne.

A-t-il la vision de l'empire, noyé dans le sang, au cours de cette terrible année 303-304 ?

Prévoit-il son abdication prématurée, quelques mois plus tard ?

Songe-t-il que le propre fils de l'un de ses collègues, le jeune Constantin, grandit pour recueillir les débris de son œuvre et les offrir en hommage au Dieu des chrétiens?...

Il ne peut guère s'illusionner sur leur force.

Sans doute les déclarations de Tertullien ne sont pas à prendre à la lettre : « Nous ne sommes que d'hier, et déjà nous avons rempli la terre et tout ce qui est à vous : les villes, les îles, les postes fortifiés, les municipales, les bourgades, les camps eux-mêmes, les tribus, les décuries, le palais, le sénat, le forum. » (*Apol.*, XXVII.)

Tertullien parle en avocat ; mais voici un autre témoignage. Le philosophe Porphyre, qui enseigne à Rome les doctrines de Plotin, a publié en 268, *Contre les Chrétiens*, un volumineux traité en quinze livres qui résume toutes les objections de la sagesse de son temps.

Il connaît bien les chrétiens et se scandalise de leur nombre : *On les rencontre partout*, et de leur audace.

« Rivalisant, dit-il, avec la construction de nos temples, ils édifient des maisons très grandes, où ils s'assemblent pour prier, bien que personne ne les empêche de le faire en privé dans leurs maisons. Le Seigneur entend partout. »

A la cour d'Occident, s'il faut en croire Eusèbe, on se trouve en présence de tolérances significatives.

« Les princes laissaient à leurs familiers, en leur présence, en ce qui concerne la divinité, une liberté entière de parole et de conduite ; il en était de même pour les épouses, les enfants et les serviteurs ; ils leur permettaient presque de se vanter de la liberté de leur foi ; c'était d'une façon extraordinaire et plus que tous les autres officiers qu'ils les avaient en faveur (11). »

Constance Chlore, lorsque la persécution fut déclarée, loin de mettre à mort les fonctionnaires qui refusaient de renier le Christ, les préféra à d'autres, « leur fidélité à Dieu lui paraissant garantir celle qu'ils auraient pour lui (12) ».

Qu'Eusèbe dans les deux cas ait quelque peu exagéré, c'est probable ; mais des faits particuliers prouvent la vérité foncière de ses affirmations.

Ainsi dans une ville de Phrygie qui n'est pas nommée, quand il fallut appliquer l'édit de 303, on découvrit que « tous les habitants, le curateur, le chef militaire avec ceux qui avaient des charges » étaient chrétiens (13).

IV. — La victoire du IV^e siècle

Cependant, qu'on veuille bien le remarquer, au milieu du III^e siècle, Tertullien, qui pourtant voyait grand, jugeait encore chimérique l'hypothèse d'un empereur chrétien.

En 312, du fait de la conversion de Constantin, cette chimère devenait une réalité.

On ne saurait en exagérer l'importance.

« La conversion de Constantin est le fait le plus important de l'histoire du monde méditerranéen entre la constitution de l'hégémonie romaine et l'établissement de l'Islam. C'est à lui qu'est dû le triomphe du christianisme qui, en bouleversant la psychologie des hommes, a creusé un abîme entre nous et l'antiquité. Depuis l'adoption du christianisme nous vivons sur un autre plan (12). »

Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que ce renversement n'est que la consécration d'une situation de fait qui s'est imposée à un prince clairvoyant.

On épilogue sur la sincérité de la conversion de Constantin : la part même des considérations politiques qu'elle a pu comporter, et qui font que toujours aux heures de crise l'empereur prendra parti pour le christianisme, montre du moins qu'il se rend compte de la force réelle des partis en présence.

1. Ce n'est pas que les chrétiens aient pour eux la majorité numérique.

Les évaluations d'ensemble tentées par les historiens varient de dix à trente millions, sur une population de 60 à 100 millions d'habitants.

A Rome il n'y a pas plus de 50 à 100.000 chrétiens sur un total de 400.000 hommes libres et d'un million d'esclaves.

Harnack qui se contente de classer les provinces proportionnellement au nombre de leurs chrétiens les répartit en quatre groupes :

Pays où le christianisme est presque inexistant : ancienne Philistie, côtes sud et nord-ouest de la mer Noire, ouest de la haute Italie, centre et nord de la Gaule, Belgique, Germanie.



RAPHAËL. — La bataille du Pont Milvius qui décide la conversion de Constantin et, par là, la liberté de l'Eglise.

Musée du Vatican (Cl. Anderson).

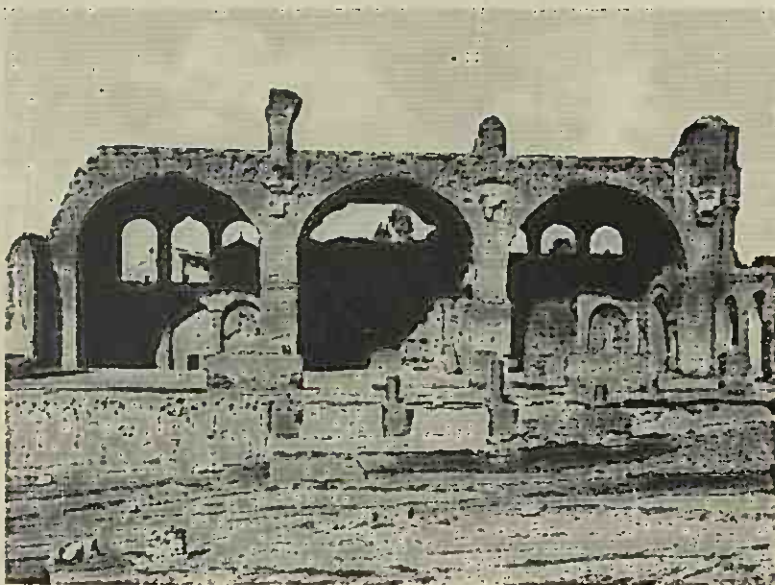
Provinces où le christianisme est peu répandu : Palestine, Phénicie, Arabie, provinces danubiennes, nord et est de l'Italie, Mauritanie et Tripolitaine.

Provinces où le christianisme peut rivaliser avec les autres religions : Syrie, Egypte, Grèce, Italie centrale et méridionale, Afrique proconsulaire, Gaule méridionale, Espagne.

Provinces où les chrétiens sont en majorité : Asie Mineure, Thrace méridionale, Chypre, Arménie, royaume d'Edesse (14).

2. Mais si le christianisme n'a pas pour lui la majorité numérique, c'est une puissance morale qui s'impose par son organisation et par sa doctrine.

Le chiffre de 1.800 évêques que l'on propose généralement comme celui de l'épiscopat catholique à la



La basilique constantinienne.

(Cl. Alinari.)

fin du règne de Constantin (8 à 900 en Occident, 6 à 700 en Orient), donne une idée de cette organisation.

Au point de vue intellectuel, le christianisme dispute hardiment au paganisme la direction des esprits.

Le iv^e siècle est à cet égard le théâtre d'une rivalité caractéristique. La littérature païenne, à la veille de disparaître, y jette ses derniers feux, avec une pléiade de rhé-

teurs, de philosophes et de pseudo-mystiques auxquels les derniers tenants de vieux monde font un succès de partisans. Mais dans le même temps, le régime nouveau favorise l'épanouissement d'un intellectualisme chrétien qui, dans tous les ordres, met au service des idées nouvelles des talents de premier ordre.

Gaston Boissier n'a pas craint de comparer du point de vue littéraire le iv^e siècle de l'ère moderne à notre xvi^e siècle, avec cette différence qu'au temps de Théodose le mélange de la culture antique et de l'inspiration chrétienne se faisait nettement au profit du christianisme.

A l'intelligence païenne, représentée par des hommes comme Libanius, Jamblique, Maxime de Tyr, Salluste (Secundus), et bien d'autres écrivains dont les noms sont oubliés, mais qui connurent le grand succès, s'opposent de l'autre côté de la barricade non seulement des théologiens comme saint Athanase († 373), saint Basile († 379),

saint Grégoire de Nazianze († 390), saint Hilaire de Poitiers († 366), saint Ambroise († 397), mais des historiens comme Eusèbe et Laclance, des poètes comme Juvencus et Paulin de Nole, qui font tomber les préventions de certaines élites contre une doctrine considérée jusque-là comme incompatible avec la *civilisation*.

LA DÉMISSION DU PAGANISME. — Rien de plus significatif de l'évolution des esprits que l'échec de toutes les tentatives de réaction qui s'efforcent à la fin du iv^e siècle d'entraver le succès de la religion chrétienne.

D'abord la brève, mais perfide persécution déclenchée par le petit-fils de Constantin, Julien l'Apostat (361-363).

L'intelligent ennemi du nom de Jésus n'entreprend rien moins que d'infuser au raide et vide formalisme païen un peu d'esprit chrétien ; quelque chose de ce qui, selon ses propres paroles, « fait le succès des impies galiléens ».

Ce quelque chose, c'est « l'humanité envers les étrangers, le soin d'inhumér honorablement les morts, la sainteté apparente de la vie, le soin des pauvres... Il serait honteux, dit-il, quand les impies galiléens nourrissent les nôtres, que ceux de notre culte fussent dépourvus des secours que nous leur devons ».

A ce compte, plus d'un païen dut penser qu'à tout prendre mieux valait passer de suite au Christ. On peut galvaniser un cadavre : on ne le ressuscite pas.

L'échec démontre du moins que le succès de la propagande chrétienne ne s'explique pas uniquement par la protection du pouvoir.

Un pas de plus détache celui-ci de ses attaches séculaires.

Gratien (375-383) refuse le titre de *Pontifex maximus* que tous ses prédécesseurs, même Constantin, ont porté. Un an avant sa mort, il fait enlever de la salle des délibérations du Sénat l'autel de la Victoire. Son hostilité déclarée contre le paganisme amène contre lui ses soldats qui l'abandonnent à la veille de la bataille. Il est massacré par un rival.

La vieille noblesse intervient alors auprès de son successeur Valentinien II (384) pour obtenir réparation.



RUBENS. — Saint Ambroise refuse à Théodosse coupable l'entrée de l'église et lui prescrit une pénitence publique.

Cette année-là, Symmaque est préfet de Rome ; Vettius Agorius Praetextatus est préfet du prétoire d'Italie : l'un et l'autre sont des païens convaincus ; et Symmaque se fait le porte-parole éloquent de ses coreligionnaires pour demander que soit restauré au milieu du Sénat l'autel de la déesse protectrice de Rome.

Mais la pétition de Symmaque arrive trop tard.

« Qu'on n'ose point parler, écrit saint Ambroise, d'une demande du Sénat ! Une poignée de païens usurpe un titre qui n'est point qu'à eux. Il y a deux ans environ, ils firent une tentative analogue : alors Damase, le saint évêque de l'Eglise romaine, élu par le jugement de Dieu, me remit un mémoire, signé par un nombre considérable de sénateurs chrétiens ; ils y déclaraient qu'ils n'avaient formulé aucune requête de cette sorte, qu'ils demeuraient étrangers aux pétitions des païens, qu'ils y refusaient leur adhésion, et ils achevaient leurs doléances en affirmant qu'ils ne se rendraient plus au Sénat, à quelque titre que ce fût, si un décret pareil était rendu. Est-il digne de notre époque — qui est une époque chrétienne — de voir ravir aux sénateurs chrétiens leur dignité, et d'exaucer les désirs impies des païens ? »

LE TRIOMPHE DÉFINITIF. — La protestation de saint Ambroise laisse aisément penser que le triomphe définitif est proche.

Il se consomme avec Théodose (392-395), qui inaugure la législation anti-païenne.

Défense est faite d'offrir des sacrifices, d'adorer les statues et d'entrer dans les temples des dieux !

C'est bien à dater de cette époque, que les temples sont détruits ou désaffectés ; que la vieille religion se réfugie dans les campagnes et devient la superstition des « pagani », sous laquelle nous la connaissons encore.

Et c'est à saint Ambroise, évêque de Milan et ancien préfet de l'empire, qu'est réservé de définir l'alliance convenable de l'Eglise et de l'Etat.

Après avoir servi de père au malheureux Gratien, il est devenu le conseiller vénéré de Théodose.

Non seulement l'empereur ne préside plus aux conseils de l'Eglise, mais Ambroise l'a fait descendre au premier rang des simples fidèles.

On connaît l'histoire. En 390, Salonique s'est rebellée contre son gouverneur. Théodose, dans une heure d'aberration, a fait massacrer dans le cirque un peuple en fête.

Saint Ambroise intervient avec une autorité renouvelée des prophètes d'Israël.

« Je n'oserais plus offrir en votre présence le saint sacrifice... Je vous écris ceci de ma propre main pour que vous le lisiez seul. » Et il lui notifiait l'indiction de la pénitence publique. L'empereur eut la grandeur d'âme de l'accepter.

Mais lorsque, réconcilié, il voulut pénétrer dans le sanctuaire pour y occuper, parmi les prêtres, la place que lui réservaient les usages de Byzance, l'évêque lui envoya dire par l'archidiaque que sa place était au premier rang des fidèles.

Ce n'est pas l'Eglise qui est dans l'empire. C'est l'empereur qui est dans l'Eglise (13).

(¹) J. RIVIÈRE, *La propagation du christianisme dans les trois premiers siècles*. (Collection Science et Religion, Bloud et Gay, 1907.) — Compte rendu de l'ouvrage d'Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*. — Plusieurs données du présent chapitre s'y réfèrent.

(²) BROC, *Dictionnaire d'Apologétique*. Propagation du christianisme.

(³) *Cité de Dieu*, XXII, 5.

(⁴) *Ecclesia per se ipsam, ob suam nempe admirabilem propagationem, magnum quoddam et perpetuum est motivum credibilitatis*.

(⁵) J. RIVIÈRE, *op. cit.*, p. 18.

(⁶) G. BARDY, *Revue apologétique*, janvier 1935.

(⁷) — *ibid.*

(⁸) — *ibid.*

(⁹) I. ZENKER, *L'Eglise primitive*, p. 319.

(¹⁰) *Hist. eccles.*, VIII, 1.

(¹¹) *Vita Constantini*, I, 16.

(¹²) *H. E.*, VIII, 11. — Lactance *Div. instit.* v. 11.

(¹³) F. LOR, *La fin du monde antique et les débuts du moyen âge*.

(¹⁴) J. RIVIÈRE, *op. cit.*

(¹⁵) DE BROGLIE, *L'Eglise et l'empire romain*, t. IV, pp. 188-311.



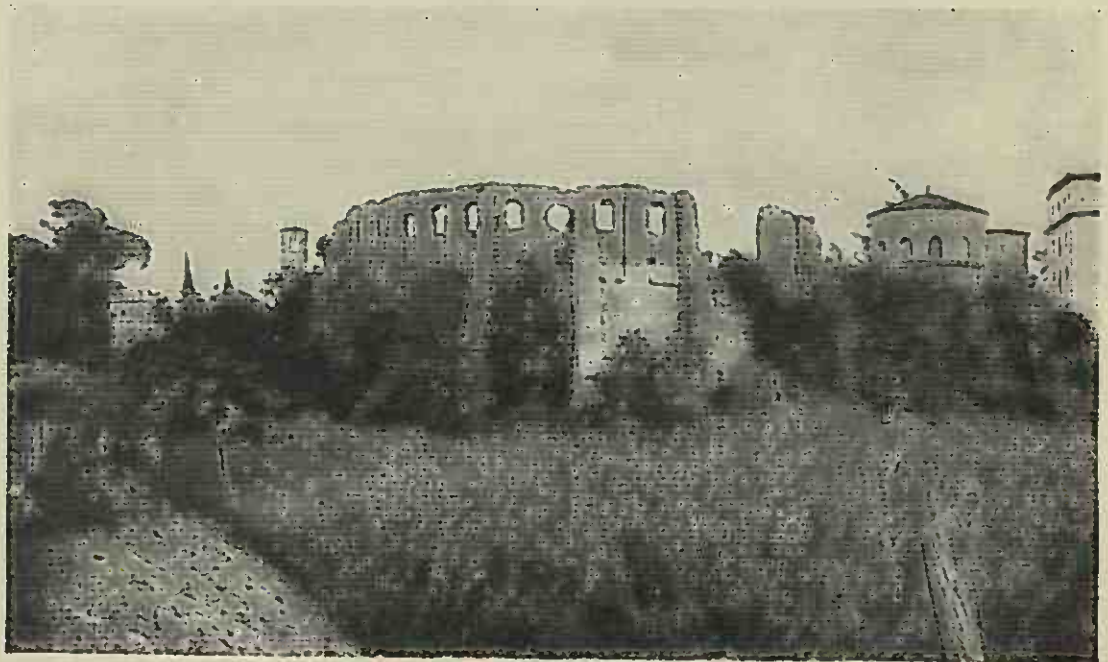
L'ancien port d'Ostie.

(Cl. Boissonnas, Genève.)



Rome. L'arc de triomphe de Constantin.

(Cl. Pierre Pfister.)



Rome. Sainte-Agnès, l'ancienne basilique cémeteriale et le mausolée de sainte Constance.

(Cl. Pierre Pfister.)



Le Forum romain vu de l'Ara Coeli.

(Cl. Pierre Pfister.)

CHAPITRE V

LES AGENTS DE LA CONQUÊTE

I. Préparations providentielles : La pax romana. La diaspora juive. Besoin de vie mystique. L'Évangile, principe de rénovation sociale. — II. Activité des Églises chrétiennes : évêques missionnaires. Sens de l'adaptation. Chrétiens apôtres. La voix des apologistes. Le témoignage des martyrs. — Conclusion.

Et maintenant, après cette vue du dehors, une vue du dedans.

Les événements ne servent que les partis qui se sont préparés et qui sont aptes à répondre à leur appel.

Tel est bien le cas du christianisme primitif.

Des circonstances providentielles ont ménagé son heure : il est réconfortant — et il est juste — de le reconnaître d'abord.

Mais ceux qui portent entre leurs mains les destinées de l'Évangile se montrent à la hauteur de leur mission : c'est le plus bel éloge que l'histoire puisse leur décerner.

I. — Préparations providentielles

Ce n'est pas minimiser l'intervention du facteur surnaturel dans le succès du christianisme primitif que de rechercher l'influence des causes secondes qui se prêtèrent si heureusement à la réalisation des desseins providentiels.

Parmi ces causes secondes, il est d'abord un certain nombre de circonstances favorables dont il est juste de tenir compte, et dont surent profiter ceux qui furent les véritables agents de la victoire.

LA PAX ROMANA. — La propagande missionnaire profita d'abord des facilités que lui procuraient l'unification et la paix de l'empire, dont la communauté de langue et de mœurs était la conséquence.

Comme le remarque Péguy dans une évocation émouvante, l'empire romain avait travaillé pour le Christ et pour ses messagers.

Les pas des légions avaient marché pour lui
Les voiles des bateaux pour lui s'étaient gonflées...
C'était lui qui marchait derrière le Romain,
Derrière le préfet, derrière la cohorte.
C'était lui qui passait par cette haute porte...
Il était le Seigneur d'hier et de demain (1).

Ce que l'on peut dire des routes solides jalonnées des bornes milliaires, il le faudrait dire de ces routes fluides, ces chemins qui marchent... qu'étaient la mer et les rivières, pourvues, elles aussi, de services réguliers de navigation, moyens de transports inappréciables pour les commerçants, et qui le furent aussi pour les premiers missionnaires. C'est parce qu'ils existaient que ceux-ci purent entrevoir comme un objectif nullement chimérique, en dépit des difficultés auxquelles ils s'attendaient, la christianisation rapide du bassin de la Méditerranée... dont les chrétiens purent dire après deux siècles : *mare nostrum* (2).



Bornes milliaires romaines conservées au Musée de la Société des Antiquaires de Poitiers.

LA DIASPORA JUIVE. — La rapide diffusion du christianisme fut encore aidée, surtout au début, par la situation que les Juifs occupaient dans l'empire et dont bénéficièrent tout naturellement les chrétiens.

Nous avons dit que des traités anciennement conclus donnaient aux Juifs le droit de pratiquer librement leur religion et leur permettaient de se refuser, sans crime, aux obligations du culte impérial.

A la faveur de cette protection, les Juifs étaient répandus en grand nombre dans le monde méditerranéen. Strabon, écrivant sous Auguste, dit d'eux : « Ils ont envahi toutes les cités, et l'on trouverait difficilement un endroit où ce peuple n'ait été accueilli (3). »

Dans le milieu des prosélytes, ou *craignant Dieu*, qui gravitaient autour des synagogues, le christianisme primitif trouva bon nombre de ses plus précieuses recrues.

PRÉPARATION MORALE. — A côté de ces circonstances matérielles, il est un ensemble de conditions morales qui facilitèrent le succès de la prédication chrétienne.

On ne peut nier en effet qu'en dépit des germes de corruption qui se multipliaient au temps de sa décadence, la civilisation romaine fut une des plus nobles de l'antiquité. L'homme y avait conscience de sa grandeur ; chez les meilleurs, la raison savait commander aux passions.

L'historien Champagny, se demandant pourquoi Dieu avait choisi pour berceau de son Eglise le monde classique, de préférence à l'Orient, répondait : c'est que la loi de la monogamie en Occident relevait la famille et servait comme de pierre d'attente à la morale chrétienne ; l'absence de caste et la faveur des affranchissements préparaient la sociabilité chrétienne ; le labeur intellectuel et philosophique avait entr'ouvert les esprits à la doctrine et à la politique chrétienne. Entre la prédication chrétienne et la civilisation de la Grèce et de Rome, il y avait des points de contact providentiels.



Le mariage romain.

Marbre du Musée Vatican (Cl. Anderson).

BESOIN DE VIE MYSTIQUE. — Bien plus, la décadence des mœurs et l'insuffisance d'une religion d'Etat qui n'exprimait guère que le loyalisme politique des citoyens avivaient en beaucoup d'âmes le besoin d'une vie mystique (c'est-à-dire d'une communion intime au divin), qui fait le fond de toute religion vraie.

Ce besoin s'affirme par le succès des cultes orientaux, qui connurent à Rome une grande vogue à partir du *n^e* siècle, et qui finirent par y recevoir une approbation légale : le culte phrygien de la *Magna mater Deum* ; le culte d'Isis l'égyptienne ; le culte du Baal syrien, dont le somptueux temple de Baal-Beek magnifie encore le souvenir ; le culte du dieu perse Mithra, qui promettait la purification de l'âme à ceux de ses fidèles — et ils étaient nombreux — qui se laissaient baptiser dans le sang du taureau sacré.

A ce besoin répondaient de même les doctrines philosophiques qui exerçaient une



Ruines du magnifique temple de Baalbeck élevé au dieu Baal dans la plaine de Syrie.

action profonde sur les élites intellectuelles de l'empire : surtout le néo-platonisme et le néo-pythagorisme qui prétendaient bien offrir aux âmes le moyen de se libérer des sujétions de la vie temporelle.

Bref, de toutes parts on perçoit des aspirations confuses auxquelles le christianisme va apporter une réponse.

L'ÉVANGILE PRINCIPLE DE RÉNOVATION SOCIALE. — Or, si le christianisme proposait aux élites un idéal séduisant de vie mystique, il apportait de plus un idéal de renouvellement social qui devait lui conquérir la masse des humbles

De fait, et on ne saurait trop y insister, ce fut de ce côté qu'il remporta ses plus belles victoires.

Le mot Évangile signifie *bonne nouvelle*. Ils comprenaient le sens de ce terme, les pauvres gens qui jusque-là avaient vécu dans la terreur des puissances tyranniques du ciel et de la terre, et à qui parvenait soudain cette révélation inouïe d'un Dieu-Père qui appelle ses *enfants* à la religion en esprit et en vérité, d'un Dieu Rédempteur qui se fait l'un d'entre eux pour les rendre semblables à lui, d'un Dieu Sanctificateur qui, de tous les éléments de la grande famille humaine, esclaves et hommes libres, veut faire « les membres d'un seul Corps en un seul Esprit ». (I Cor., XII, 13.)

L'éblouissement d'amour que



Mithra sacrifiant le taureau. Aux fidèles du dieu perse qui se laissaient baptiser dans le sang du taureau sacré, le christianisme apportait une réponse à leurs aspirations profondes.

Musée de Vatican (Cl. Anderson).

l'enfant éprouve pour sa mère, le malade pour celui qui panse ses plaies, les victimes de la tyrannie païenne l'éprouvèrent à l'égard de ce Christ qui par pitié venait les libérer de leurs chaînes.

Or ce n'étaient pas là de simples promesses !

Dans les fraternités chrétiennes, les esclaves apparaissaient bien comme *affranchis du Seigneur*, et revêtus de la dignité des enfants de Dieu ; au témoignage des païens eux-mêmes, les fidèles du Christ se considéraient comme frères et sœurs.

Les pauvres, les orphelins, les veuves, on les entretenait, on les nourrissait parfois en des repas collectifs ; les malades ou infirmes, on les assistait, comme aussi les esclaves, les prisonniers, les condamnés aux mines, et cela grâce à la caisse commune grossie des générosités de tous qui, du même coup, assuraient la subsistance des ministres de l'Évangile et le fonctionnement des bureaux de bienfaisance et de placement.

On comprend dès lors que le christianisme primitif soit apparu aux masses populaires comme le *refuge inespéré de la souffrance humaine*, le lazaret bienfaisant des âmes et des corps endoloris.

Saint Ignace d'Antioche avait pu donner aux communautés chrétiennes de Smyrne et d'Éphèse le beau nom d'Agapè. On retrouve à Carthage les ruines d'une église placée sous le même vocable : *domus caritatis*, la maison de l'amour.

L'Évangile dont elles étaient la réalisation, c'était bien celui de la fraternité et de l'amour : là est la raison profonde de son emprise sur les âmes.

II. — Activité des Églises chrétiennes

Mais les circonstances ne sont pas tout. Elles ne servent que ceux qui savent s'en servir. Le christianisme primitif fut essentiellement un christianisme conquérant. Comment se fait-il que, dans la suite des temps, ce feu de la charité se soit refroidi au sein de la chrétienté et qu'il soit devenu nécessaire de démontrer aux disciples du Christ l'existence d'un devoir missionnaire ? C'est que plus tard, lorsque le nombre et l'organisation de



Restes de la *Domus Caritatis* de Carthage.

(Cl. Boissonnas, Genève.)

leurs fidèles leur permirent de se considérer comme des Eglises *établies*, les communautés chrétiennes furent amenées à se replier sur elles-mêmes et à consacrer au travail intérieur d'éducation et de perfectionnement de leurs membres le meilleur de leurs énergies.

Tel n'est pas le cas à l'origine. L'Eglise primitive ne se conçoit guère qu'en fonction de ses possibilités dynamiques, en fonction de cette aspiration mystique qui la pousse à intégrer l'humanité entière dans le Christ.

Cet esprit anime les évêques qui assument et continuent les traditions de l'apostolat primitif.

Cet esprit anime les fidèles qui se savent témoins du Christ au regard du monde.

Cet esprit anime les martyrs qui, au témoignage de la parole, ajoutent le témoignage du sang.

EVÊQUES MISSIONNAIRES. — Dès le début du ^{II}e siècle, sous l'action de la hiérarchie locale, l'apostolat missionnaire entre dans une phase nouvelle.

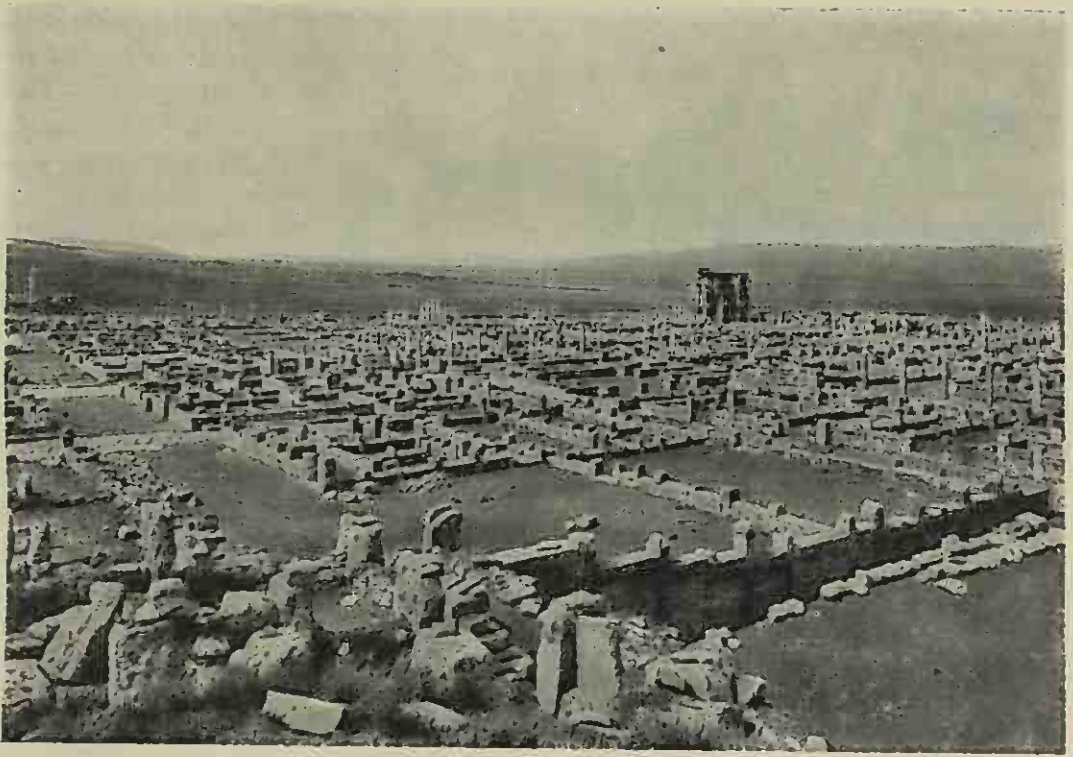
A mesure que l'élément charismatique diminuait dans l'Eglise, le rôle qu'il avait joué revenait tout naturellement aux évêques et à leurs auxiliaires, prêtres et diacres. Ils dirigeaient l'apostolat, le contrôlaient et l'exerçaient eux-mêmes, dans des conditions quelque peu différentes de celles qui caractérisent l'époque apostolique.

Ce n'est pas à dire que disparût entièrement l'activité missionnaire individuelle et que la hiérarchie, dans son œuvre d'évangélisation, n'eût pas d'auxiliaires recrutés en dehors d'elle.



Colonie romaine en Afrique : le proetorium et les scolæ de Lambèse.
(Cl. Levy et Nourdein.)

Origène fait l'éloge de ces chrétiens qui travaillent à répandre leur doctrine dans l'univers entier. Dans ce but, « quelques-uns, dit-il, ont pris à tâche de parcourir non seulement les villes, mais les bourgs et les villages, afin d'amener les autres au service de Dieu. Et qu'on ne dise pas qu'ils le font avec un espoir de lucre, quand souvent ils manquent du nécessaire. Si parfois,



La ville romaine de Timgad. Est-ce la chrétienté de Rome qui essaima en Afrique du Nord ?
On ne peut le dire avec certitude. (Cl. Levy et Neurdein.)

pressés par le besoin ils acceptent quelque chose, ils se contentent de ce qu'il leur faut strictement, bien qu'on veuille leur donner davantage ».

Mais le fait capital demeure : c'est l'Eglise même, dans ses chefs et dans ses membres, qui se sent consciente de son devoir missionnaire.

« En dehors de la génération apostolique, dit Mgr Batiffol, il est remarquable que la propagation du christianisme n'a pas été l'œuvre de missionnaires proprement dits.

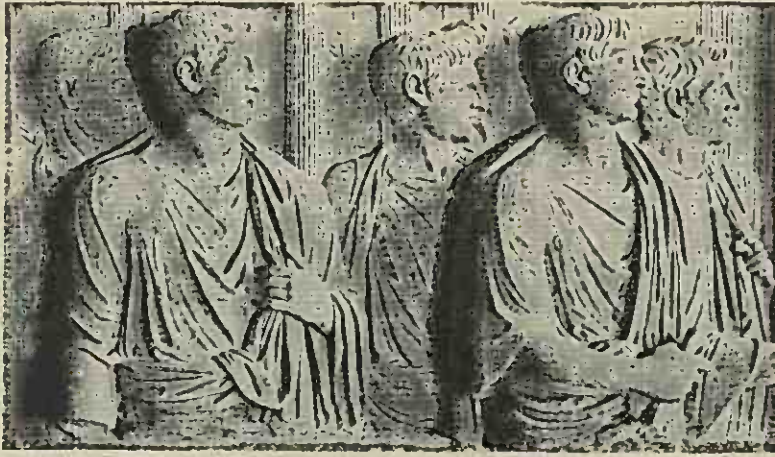
» Les successeurs des apôtres ne sont pas des missionnaires, mais les évêques.

» Le christianisme gagne dès lors, de proche en proche, obscurément, s'étendant, étape par étape, par les grandes voies romaines.

» Tertullien et Cyprien (III^e siècle) concevaient la propagation du christianisme comme une généalogie d'Eglises...

» Et vraiment, partout où le christianisme s'établit et demeure, il s'établit ainsi. La propagation de l'Evangile fut une multiplication d'Eglises, analogue à une prolifération de cellules (*). »

SENS DE L'ADAPTATION. — Les historiens soulignent avec raison la prudence habile



Le maître terrestre : l'empereur. Le cortège de Trajan.
Musée du Latran, Rome (Cl. Brogi).

avec laquelle les chefs de l'Eglise surent profiter de toutes les circonstances favorables pour christianiser le milieu romain sans le bouleverser.

Selon une fine remarque de M. Jacques Zeiller, « leur nom distingue assez les chrétiens pour qu'ils apparaissent n'être pas comme tout le monde, sans

pourtant faire d'eux, quoiqu'on l'ait dit, des étrangers à la cité (*) ».

Ils ne se différencient de leurs contemporains ni par le vêtement, ni par la culture, ni par les mœurs, ce qui facilitait bien des rapprochements.

Les plus illustres représentants de l'Eglise, un saint Ambroise, un saint Augustin, un saint Basile, un saint Grégoire, un saint Jean Chrysostôme, étaient nourris de la culture gréco-romaine.

Les enfants s'asseyaient sur les bancs des mêmes écoles que les enfants des familles païennes : et si, de-ci de-là, quelques esprits violents réclamaient le divorce entre les lettres et la foi, l'Eglise officielle se sentait assez forte pour en rendre l'union harmonieuse et féconde.

De bonne heure, les théologiens de l'Ecole d'Alexandrie (au ^{III} siècle) tentent l'alliance de la spéculation religieuse et de la spéculation philosophique. Alliance possible puisque nous avons entendu les apologistes du siècle précédent proclamer, avec saint Justin, « que la semence du Verbe est innée dans tout le genre humain ; que tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts, ils les doivent à ce qu'ils ont reçu et contemplé partiellement du Verbe ».

« Nous autres chrétiens, dit Tertullien, nous ne vivons pas à l'écart de ce monde ; nous fréquentons comme vous le forum, les bains, les ateliers, les boutiques, les marchés, les places publiques ; nous faisons les métiers de marin, de soldat, de cultivateur, de commerçant... (*) »

Pas plus qu'ils ne font d'objection au service militaire, ils ne s'attaquent de front à l'esclavage, qui semble conditionner l'existence du monde antique. « Acceptation de fait du régime social existant, mais mise en vigueur d'une morale qui en sape les bases... L'esclave d'un maître chrétien... est un homme envers qui le maître a des devoirs plus hauts et plus impérieux que ceux que lui tracent son intérêt ou celui de la cité (*). »

Sans doute il est des manifestations publiques, les jeux du cirque, dont les chrétiens

s'abstiennent, en raison de leur cruauté ou de leur impudicité. Mais l'Eglise primitive a le talent de christianiser tout ce qui ne répugne pas à ses fins spirituelles : son administration sera calquée sur les cadres de l'administration impériale ; des fêtes chrétiennes remplacent les fêtes païennes. Le Bon Pasteur lui-même est



Combats de gladiateurs. — Dans le rude monde antique où les jeux sanglants sont la joie de la foule, le christianisme apporte une douceur inconnue.

Musée Umberto, Rome (Cl. Boissonnas, Genève).

souvent représenté sous les traits de l'Hermès Griophore et le Rédempteur sous la figure d'Orphée vainqueur des enfers.

CHRÉTIENS APÔTRES. — Cependant les meilleurs agents de la victoire du christianisme étaient les chrétiens eux-mêmes. *L'Action catholique* est aussi vieille que le catholicisme.

De nos jours encore, il n'est pas rare que nos missionnaires découvrent des foyers chrétiens entretenus loin des centres à la suite d'une émigration quelconque. Combien de ces foyers sont devenus à leur tour le principe de nouvelles Eglises !

Il en est de même aux temps primitifs, alors que les chrétiens sont encore sous l'emprise de cette mystique apostolique et conquérante dont saint Paul avait enseigné la doctrine.

« Comme une flamme qui court dans les roseaux », ainsi la foi chrétienne se répand dans l'Empire.

« On ne sait comment décrire ni quel nom donner à cette propagande qui a échappé à l'observation des contemporains, tellement qu'on n'a noté nulle part son apparition, pas plus qu'on n'a retenu le nom de ses ouvriers.

» ... Un jour, à l'improviste, la chose ou le mot ou le signe de la Foi apparaît dans des chuchotements, des gestes, mettant sa douceur et son sourire parmi ces agglomérations qui bordent toutes les grandes villes. Là où il n'existe ni temples pour les dieux, ni bains pour les riches, dans les quartiers malsains et malpropres où sont relégués les abattoirs, les tanneries, les boyauderies, où végète une population sordide, on entend des femmes, des enfants parler de Jésus, de l'Homme-Dieu, du Dieu ressuscité, de l'Ami des pauvres et des humbles. Quelle bouche leur a, pour la première fois, prononcé son nom ? Quel missionnaire est venu le faire entendre ? Une femme le plus souvent, une ouvrière, une esclave fugitive sortie on ne sait d'où, une veuve qui reste sous ses haillons digne comme une matrone (*). »

Un témoignage contemporain et non suspect, celui du philosophe païen, Celse, qui écrit au II^e siècle, nous donne de cette propagande discrète un tableau vécu.

« Dans l'intérieur des familles, dit-il, on voit des cardeurs, des cordonniers, des foulons, des gens de la dernière ignorance et tout à fait dénués d'éducation, qui n'oseraient ouvrir la bouche devant leurs maîtres, hommes d'expérience et de jugement, s'ils peuvent attraper en particulier les enfants de la maison ou des femmes qui n'ont pas plus de raison qu'eux-mêmes, ils débitent leurs merveilles... ; qu'eux seuls savent à fond comment il faut vivre, que les enfants se trouveraient bien de les suivre, et que par eux le bonheur viendra dans toute la famille. Si pendant qu'ils pérorent de la sorte quelque personne de poids survient, un des précepteurs ou le père lui-même, les plus timides se taisent par crainte, mais ceux qui sont plus effrontés ne laissent pas d'exciter les enfants à secouer le joug, insinuant à mi-voix qu'ils ne peuvent ou ne veulent rien leur apprendre devant leur père ou leurs précepteurs, pour ne pas s'exposer à la colère ou à la brutalité de ces gens corrompus et enfoncés dans l'abîme du vice, qui les feraient punir ; mais s'ils veulent savoir, ils n'ont qu'à laisser père et précepteurs et à venir avec leurs femmes et leurs petits camarades dans l'appartement des femmes, ou dans l'échoppe du cordonnier, ou dans la boutique du foulon, afin d'y apprendre la vie parfaite. Voilà comment ils s'y prennent pour gagner des adeptes (*). »

On devine sans peine les effets de cette propagande discrète et ardente. Ne la voyons-nous pas aujourd'hui encore s'exercer avec une efficacité redoutable dans le monde de l'Islam ?

Mais ici, elle se doublait de la vertu de l'exemple.



Le Christ du Palatin. — Grossière caricature du dieu à tête d'âne qu'on disait être le Dieu des chrétiens. Trouvé dans le Pædagogium du Palatin, aujourd'hui au Musée Kircher, Rome.
(Cl. Alinari.)

« Nous pouvons, écrit saint Justin, vous citer comme exemple beaucoup de ceux qui ont vécu parmi nous.

» Ils ont renoncé à leurs habitudes de violence et de tyrannie, vaincus par le spectacle journalier de la vertu de leurs voisins, par la vue de l'étrange patience de leurs compagnons à supporter l'injustice, par l'expérience acquise dans les rapports avec eux (19).

» Ce qui a permis à l'Eglise de vivre sous des lois persécutrices, remarque Mgr Duchesne, de triompher du dédain et des calomnies, ce ne sont ni les arguments, ni les discours, c'est la force intérieure, révélée et rayonnant dans la vertu, dans la charité, dans l'ardente foi des chrétiens de l'âge héroïque.

» C'est cela qui amenait à Jésus-Christ.

» C'est par là que les apologistes eux-mêmes avaient été pris.

» C'est avec cela que l'on a fait adorer des Romains un Juif crucifié, et que l'on est parvenu à faire entrer dans des têtes grecques des dogmes comme celui de la résurrection (11). »

Il y a une grande part de vérité dans cet hommage rendu à la piété des humbles et cet hommage est de tous les temps.

Cependant il ne doit pas faire oublier le service rendu par les docteurs et les apologistes qui entreprirent de justifier cette foi des humbles devant les sages de ce monde.

LA VOIX DES APOLOGISTES. — Dès le milieu du II^e siècle, nous l'avons vu, le christianisme se sentait assez fort pour en appeler à l'opinion publique. Cette hardie initiative ne constitue pas pour les apologistes du II^e et du III^e siècle un mérite médiocre. S'il est vrai qu'en ces temps-là un candidat au christianisme était par le fait même un candidat au martyre, que dire de ses avocats ?

L'opinion publique lui était violemment hostile.

« Outre qu'il s'agissait... d'une façon de vivre nouvelle importée d'un pays barbare et propagée d'abord par des représentants d'une race méprisée, il courait sur le christianisme, sur les assemblées chrétiennes en particulier, des bruits aussi horribles que fortement accrédités.

» Les chrétiens étaient des athées... ou plutôt ils adoraient un dieu à tête d'âne.

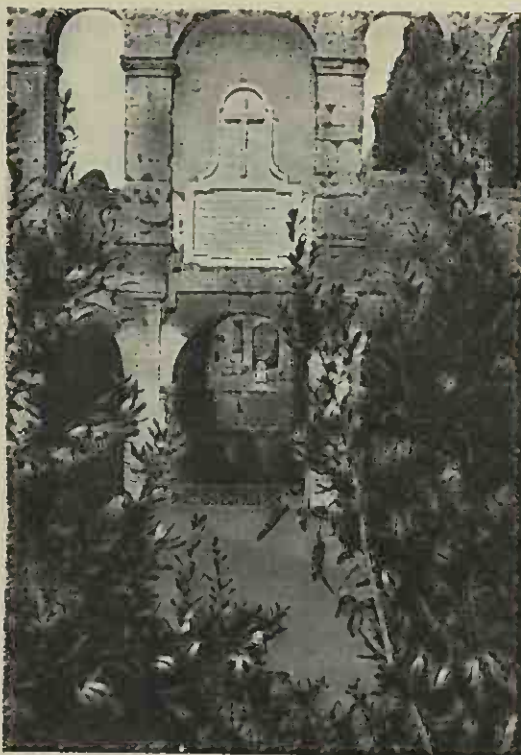
» Dans leurs réunions, quand il se sentaient bien entre eux, on disait d'eux (comme on le dira en Chine au XVIII^e siècle), qu'ils se livraient à des débauches infâmes et prenaient part à des festins d'anthropophages. »

Les gens sérieux et sages « reprochaient aux chrétiens leur désintéressement des affaires publiques, leur ségrégation, leur inertie, et comme leur apostasie non seulement de la religion romaine, mais de la vie ordinaire et des communs devoirs de la société (12) ».

Ces absurdes calomnies ne devaient pas rester sans réponse.

Les premières apologies du christianisme furent adressées aux empereurs.

L'empereur Hadrien (117-138) reçut celle d'un certain Quadratus « qui vivait en Asie... en grand renom de missionnaire et de prophète » (DUCHESNE).



Une entrée du Colisée.
On aperçoit au fond la croix, relevée par Mussolini.
(Cl. Pierre Pfister.)

A l'empereur Antonin (138-161) furent adressées les apologies d'Aristide et de Justin.

Le premier était un philosophe d'Athènes.

Le second, un Juif de Palestine, touché par l'héroïsme des martyrs et devenu Romain par attrait de la philosophie.

Voici le début émouvant de son Apologie, la plus célèbre de toutes : « Pour ceux que le genre humain tout entier hait et persécute..., l'un d'entre eux présente cette adresse et requête. »

Son argumentation est simple mais pertinente : les chrétiens ne doivent pas être persécutés pour le nom qu'ils portent, mais pour leurs crimes, s'ils en commettent. Il part de là pour expliquer les mystères tant calomniés du culte chrétien, spécialement le baptême et la messe. Il va plus loin, et affirme la possibilité d'une entente entre la raison et la foi.

« La semence du Verbe est innée dans tout le genre humain. »

« Tous les principes justes que les philosophes et les législateurs ont découverts, ils les doivent à ce qu'ils ont reçu et contemplé partiellement du Verbe. » (II *Apol.*, VIII, X.)

Et encore : « Tout ce que les philosophes ont dit de bon nous appartient... Mais leurs contradictions prouvent qu'il est possible de les dépasser. » (I *Ap.*, XII.)

Quelques années après, deux nouvelles apologies sont adressées à Marc-Aurèle par des évêques d'Asie ; puis celle d'Athénagore, philosophe athénien.

Un argument nouveau s'y fait jour, d'une hardiesse et d'une sagacité que l'avenir devait justifier : l'empire n'a pas de meilleurs soutiens que les disciples du Christ.

L'évêque Méliton de Sardes « développe cette idée que le christianisme, né sous Auguste, est contemporain de l'empire et de la paix romaine ; que seuls les mauvais princes, Néron et Domitien, ont été ses persécuteurs.

« En somme la nouvelle religion porte bonheur à l'Empire, et Méliton n'est pas loin d'insinuer qu'une entente serait possible. » (Duchesne, I, 209.)

En même temps qu'à l'autorité constituée, les chrétiens en appellent à l'opinion cultivée, à l'hellénisme de leur temps.

Une littérature copieuse de traités adressés « Aux Grecs » en témoigne, qui tient de la polémique autant que de l'apologie.

Tatien, d'origine syriaque, est le fondateur de cette apologétique agressive.

Ce ton nouveau dit assez le changement survenu en un siècle dans les rapports mutuels du christianisme et du paganisme.

Au temps de l'empereur Commode (180-192), lorsque le chrétien Apollonius est traduit devant le Sénat, le président Pérennius lui demande comment il est possible qu'un philosophe comme lui puisse être chrétien.

Cinquante ans plus tard, Pantène, Clément, Origène, l'Ecole d'Alexandrie, ont donné un tel lustre à la pensée chrétienne qu'ils disputent à Plotin et à Porphyre, et bientôt leur enlèvent, la direction intellectuelle du monde.

Cette conquête de la jeunesse intellectuelle que sut alors accomplir le christianisme est un fait capital qu'on aurait tort de laisser dans l'ombre. A toutes les époques, il est indispensable que la pensée s'allie à la foi pour décider de la victoire.



MADERNE. — Sainte Cécile, telle que le sculpteur la vit dans son tombeau lorsqu'il fut ouvert en 1599. (Cl. Pierre Pfister.)

Sans cette alliance féconde, le témoignage même des martyrs eût été sans doute inefficace.

LE TÉMOIGNAGE DES MARTYRS. — Une formule de Tertullien est devenue classique, et mérite de le demeurer, à condition qu'on lui conserve le sens et la mesure qui étaient dans la pensée de l'auteur.

« Nous devenons plus nombreux chaque fois que vous nous moissonnez : le sang des chrétiens est une semence... Cette obstination même que vous nous reprochez est une leçon. Qui en effet, à ce spectacle, ne se sent pas ébranlé et ne cherche pas ce qu'il y a au fond du mystère ! Qui donc l'a cherché sans se joindre à nous (12) ? »

Ce qui ne veut pas dire que parmi les chrétiens il n'y avait que des héros. L'histoire des « lapsi », ou des renégats de Carthage, sous la persécution de Dèce, montre qu'aux premiers temps de l'Église, comme à l'époque contemporaine, l'héroïsme ne s'improvise pas et qu'il n'était contagieux que pour les âmes généreuses.

Mais ce sont celles-là qui comptent dans l'histoire et c'est à celles-là que parlait l'héroïsme des martyrs.

« Si tu me dis : montre-moi ton Dieu, je te répondrai : montre-moi ton âme », écrivait magnifiquement à la fin du II^e siècle saint Théophile d'Antioche. Il y a en effet une préparation du cœur dont rien ne dispense ceux qui cherchent la vérité, et rien n'y dispose mieux que le voisinage d'une grande âme.

Tel est le service que rendent à la faible humanité ces héros de la vie morale qui s'appellent les martyrs. Telle est l'explication du rôle prestigieux qu'ils exercèrent sur les origines du christianisme.

Dans sa lettre de 155, l'Église de Smyrne constate qu'après le martyre de saint Polycarpe, « la foule s'étonnait qu'il y eût une si grande différence de force entre les infidèles et les élus ».

L'auteur du *De laude martyrii* (faussement attribué à saint Cyprien) écrit : « Un jour que des mains cruelles déchiraient le corps d'un chrétien, et que le bourreau traçait de sanglants sillons sur ses membres, j'écoutais les remarques des assistants :

« Les uns disaient : « Il y a là quelque chose de grand, je ne sais quoi, à ne pas

» succomber aux souffrances, à ne pas être brisé par le tourment. » Et d'autres d'ajouter : « Quand je pense qu'il a des enfants, une épouse à son foyer et cependant ne cède pas à leur souvenir, il faut convenir qu'il y a là quelque chose qui mérite attention. »
» Ce ne peut être une croyance méprisable, celle pour laquelle un homme accepte de mourir (14). »

Sur tous les points de l'empire, ce témoignage était rendu.

Impossible de tenter une statistique.

On l'a essayée dans deux directions opposées. Le P. Florès, au xvi^e siècle, voulait trouver plus de onze millions de martyrs. Gaume, en 1848, prétendait en attribuer deux millions et demi à la seule ville de Rome.

En sens inverse, Gibbon ne veut pas admettre d'autre persécution générale que celle de Dioclétien, qui n'aurait pas fait deux mille martyrs.

La vérité est que le nombre de ces témoins fut considérable (15), et que cette glorieuse phalange se recruta dans toutes les classes de la société.

Des consulaires comme Flavius Clemens et Acilius Glabrio ; des patriciennes comme Lucile, Cécile et Agnès ; des lettrés comme Justin, Athénagore et Pamphile ; des médecins comme Côme et Damien ; des négociants, des bergers, des jardiniers, des tailleurs de pierre ; des soldats comme Sébastien, Nérée et Achillée, les quarante martyrs de Sébaste ; des esclaves même qui « aiment mieux, écrit Arnobe, souffrir de leurs maîtres n'importe quels tourments plutôt que de désertir la milice du salut ». (*Ad nationes*, II, 5.)

En résumé, ce que nous voyons à toutes les époques, ce que nous avons vu récemment en Chine, pendant la persécution des Boxers : des témoins de tout âge, de tout sexe, de toute condition, prouvant par leur vie et par leur mort que le christianisme a jeté des racines profondes dans leurs âmes.

Conclusion

Ainsi s'explique, par une convergence d'efforts qui servirent généreusement les desseins providentiels, la transformation de la civilisation romaine en ce qu'il va falloir appeler désormais la civilisation chrétienne.

Cette transformation est si profonde qu'une ère nouvelle est ouverte dans l'histoire de l'humanité.

Le milieu social subit comme les âmes l'influence de l'esprit nouveau.

Les lois de Valentinien (364-375) et de Théodose (379-395) ne sont pas seulement souvent chrétiennes de pensée ; elles emploient « jusqu'aux expressions chrétiennes qu'on rencontre avec étonnement dans la langue de Papinien. Le législateur se préoccupe de la pureté des mœurs... punit du feu les amours contre nature, par respect, dit le texte, pour la sainteté du logis de l'âme humaine ». (G. KURTU, *Origines de la civilisation*, t. I, 192.)

La pudeur est remise en honneur, la prostitution réprimée, l'autorité paternelle tempérée, le régime des prisons adouci, la fureur des jeux modérée.

L'idée de la dignité humaine se fait jour à travers les préjugés séculaires. Constantin



Visages de la Rome chrétienne aujourd'hui : le Colisée, la basilique de Constantin, Sainte-Françoise Romaine, les Saints-Côme et Damien, Saint-Adrien. (Cl. Pierre Pfister.)

déclare citoyens romains les esclaves affranchis devant les prêtres, *religiosa mente*. Constance (343) permet de racheter de plein droit une esclave chrétienne, dont son maître aurait abusé. Théodose (391) rend la liberté aux enfants abandonnés et tombés en servitude.

L'esprit païen est progressivement délogé de ses positions par l'invasion pacifique d'un esprit nouveau.

VISION SUGGESTIVE. — Si l'on veut avoir de ce triomphe une image expressive, on peut la trouver aujourd'hui encore au vieux Forum romain, où l'Eglise qui jusque-là avait été reléguée dans les faubourgs de la ville, put pénétrer au lendemain de la capitulation du paganisme.

Voyez cette couronne splendide de vieux temples païens dont la fierté déchuée abrite aujourd'hui encore nos saints mystères. De tous côtés l'humble Croix domine, et dans le ciel bleu chante aux quatre points cardinaux le triomphe du Rédempteur.

Voici, au Sud, la vieille église de Santa Maria Antica, logée dans un édifice monumental du commencement de l'Empire : c'est l'ancienne bibliothèque du temple d'Auguste.

Au Nord, voici le Sénat de Jules César et de Dioclétien qui fut témoin en 383 de la dernière protestation du parti païen contre le christianisme, à propos de l'enlèvement

de l'autel de la Victoire. Il abrite aujourd'hui dans ses murs l'église de saint Hadrien.

Plus loin, en suivant le tracé de la « Via Sacra », voici le temple somptueux élevé par l'empereur Antonin à sa femme Faustine. Il porte encore sur l'architrave qui couronne ses colonnes de marbre cipollin l'inscription antique : *Divae Faustinae ex senatus consulto ! Divo Antonino !* Aujourd'hui le temple de la divine Faustine est devenu l'église de Saint-Laurent, qui fut jugé à quelques pas de là par l'un des successeurs du divin Antonin. Et sur l'une des colonnes de la façade, une main inconnue du IV^e siècle, devant la prise de possession officielle de l'Église, a gravé le monogramme constantinien qui est peut-être le plus ancien témoignage chrétien du Forum... A quelques pas, le riche et gracieux mausolée érigé par l'empereur Maxence (307) à son fils Romulus est devenu le vestibule de l'église des Saints-Côme et Damien.

Enfin, au sommet de la Velia, le magnifique sanctuaire qu'Hadrien



Monogramme constantinien sur la Voie Appia.

(Cl. Pierre Pfister.)

dédia (135) à Vénus et à Rome, a cédé la place au sanctuaire de Santa Maria Nova, aujourd'hui Sainte-Françoise Romaine.

Dans le grand silence des ruines qui ne se relèveront plus et dans la lumière rayonnante, la Croix se dresse, symbole de souffrance, symbole de charité, symbole de pardon.

(¹) Charles Féauy, *Eve*, p. 245 du tome VII des *Œuvres complètes*.

(²) DUMOUTER, *Revue Apologétique*, janvier 1935.

(³) Cité par Josèphe, *Ant. jud.*, XIV, 7, 2, 115.

(⁴) *L'Église naissante*, p. 487.

(⁵) *L'Église primitive*, chap. XIII.

(⁶) *Apol.*, 42.

(⁷) J. ZEILLEN, *op. cit.*, p. 402.

(⁸) Dom Henri LECLERCQ, *La vie chrétienne primitive*.

(⁹) Cité par Origène, *Contra Celsum*, III, 55.

(¹⁰) I. *Apol.*, 16.

(¹¹) Mgr DUCHESSNE, *Histoire de l'Église*, tome I, chap. XII, p. 213.

(¹²) *Ibid.*, p. 199.

(¹³) *Apol.*, t. 13-15.

(¹⁴) *De laude martyrii*, 15.

(¹⁵) *Dictionnaire d'Apologétique*. Article *Martyrs*.



Le monastère Saint-Catherine au Mont Sinai, fondé au IV^e siècle.

CHAPITRE VI

PASSONS AUX BARBARES

Un tournant de l'histoire de l'Église. — Le docteur de la Cité de Dieu : saint Augustin. — Les évêques de Gaule. — Les moines. — Saint Martin de Tours.

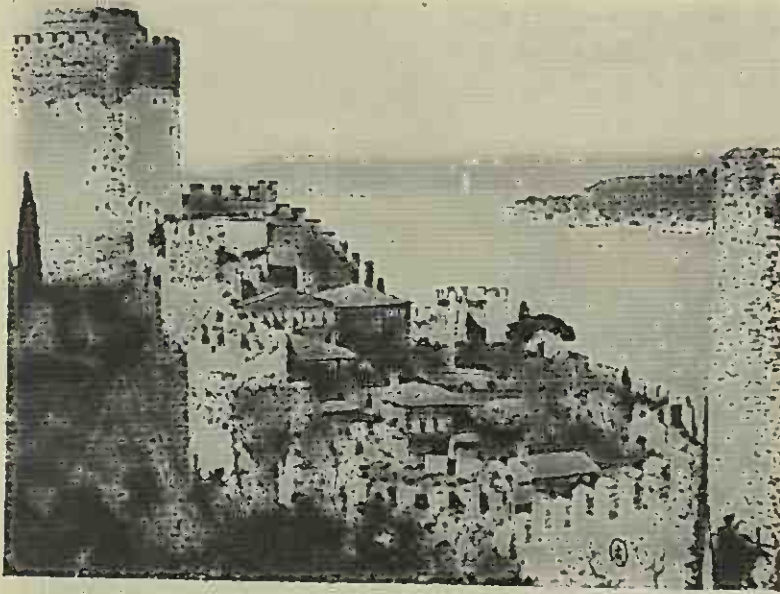
Suivons le Pape et passons aux Barbares !

La formule est d'Ozanam ⁽¹⁾. Elle est célèbre. Elle étonna en son temps quelques catholiques ignorants de l'histoire et des initiatives hardies de l'Église.

Elle avait cependant un sens historique aussi exact que profond.

Le grand historien de la civilisation chrétienne savait mieux que personne comment l'Église, rompant avec l'Empire qui succombait à Rome et qui, à Byzance trahissait ses espoirs, s'était, à partir du v^e siècle, tournée vers les peuples nouveaux qui apportaient au monde des forces jeunes, capables d'être utilisées pour l'édification du monde chrétien.

Il est du plus haut intérêt de mettre en lumière les raisons et les agents de ce mou-



Murailles de Constantinople et vue sur le Bosphore.

B. A. D. (Cl. Bloud et Gay.)

vement tournant dont les conséquences devaient être si grandes et dont la leçon est toujours si actuelle.

UN TOURNANT DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE. — La première raison est à chercher du côté de la décadence de l'autorité impériale.

Dissociation de l'Empire, à la mort de Théodose, en 395. De nouveau reparait avec ses fils *Honorius* (395-423) et *Arcadius* (395-408) la fiction

politique d'un gouvernement unique avec deux trônes distincts *commune imperium, divisis tantum sedibus* (Orose, VII, 36). De fait l'*unanimitas* des gouvernements de Rome et de Constantinople n'a guère de commun qu'une rivalité qui aboutit bientôt à la guerre ouverte.

De moins en moins à Rome, l'Église peut s'appuyer sur l'État.

En revanche à Byzance l'État plus solide qu'à Rome, prétend bien imposer à l'Église un joug qui est la rançon de la protection qu'il lui accorde.

Les Césars étaient baptisés : leur gouvernement ne l'est pas et n'abdique pas la vieille idée païenne de l'omnipotence de l'État, incarné dans le *despote*.

Comme le remarque Fustel de Coulanges, l'État devenu chrétien a plus de prise sur l'Église que n'en avait eu l'État païen. En protégeant la religion, il sera tenté de l'annexer.

Les papes du VI^e siècle le sentiront cruellement.

Jean I^{er} (523-526) paye de sa vie dans les prisons de Théodoric la fidélité qu'il entend conserver aux Grecs et à l'orthodoxie.

On est saisi de tristesse en suivant et les manœuvres par lesquelles la cour de Byzance poussa le pape Virgile (537-555) au souverain pontificat, et les traitements odieux par lesquels elle lui fit sentir le poids de ses chaînes.

En 561, le triomphe des armes de Justinien assure pour un siècle au gouvernement de Constantinople le droit de confirmation des évêques de Rome (*).

Il n'était pas besoin d'ailleurs de ces épreuves pour que l'Église du Christ tournât

les yeux avec une bienveillance maternelle vers les peuples nouveaux qui débordaient les frontières de l'Empire.

Il lui suffisait d'être fidèle à ses principes.

Pourquoi n'aurait-elle pas découvert dans les races barbares des ressources et même des vertus capables de servir à la croissance et à l'enrichissement de la chrétienté ?

Il est curieux de surprendre sous la plume de Salvien, membre du presbyterium de Marseille, des arguments analogues à ceux que nos missionnaires de Chine, des Indes ou d'Afrique, dresseront plus tard contre les civilisations dégénérées d'Europe.

Au milieu du v^e siècle (entre 439 et 451) Salvien écrit son *Traité du gouvernement divin*, pour l'édification de ceux de ses fidèles qui, à la vue des calamités qui accablent l'Empire, accusent la Providence.

C'est tout juste s'il ne leur dit pas que le flambeau de la foi doit, en raison de leurs infidélités ou de leur résistance à la grâce, passer à des nations moins coupables.

Les barbares, tout ignorants et brutaux qu'ils soient, ont plus de vertus que les Romains. Ils se soutiennent les uns les autres ; les Romains ne cherchent qu'à se nuire. Les barbares ne sont pas atteints de la folie des jeux publics : on ne les verrait pas, comme les habitants de Rome ou de Trèves (Salvien était originaire de Trèves), se consoler de la ruine de leur patrie en assistant à des courses de char. Surtout ils sont chastes : c'est une honte chez les Goths d'être un débauché ; chez les Romains, c'est un honneur. Le premier soin de Genséric, quand il eut pris Carthage, fut de fermer les lieux infâmes qui se trouvaient à tous les coins de rue... et c'est à un barbare que la ville de saint Augustin doit d'avoir été purifiée (*).

Le « saint et éloquent prêtre de Marseille », comme l'appelle Bossuet, n'hésite pas à reconnaître que « l'Empire est mort ou qu'il va mourir ». Pourquoi ? Parce que *Dieu est avec les Barbares contre les Romains, « Saül maudit et déchu, voilà Rome ; David béni et triomphant, voilà les Barbares (*) ».*

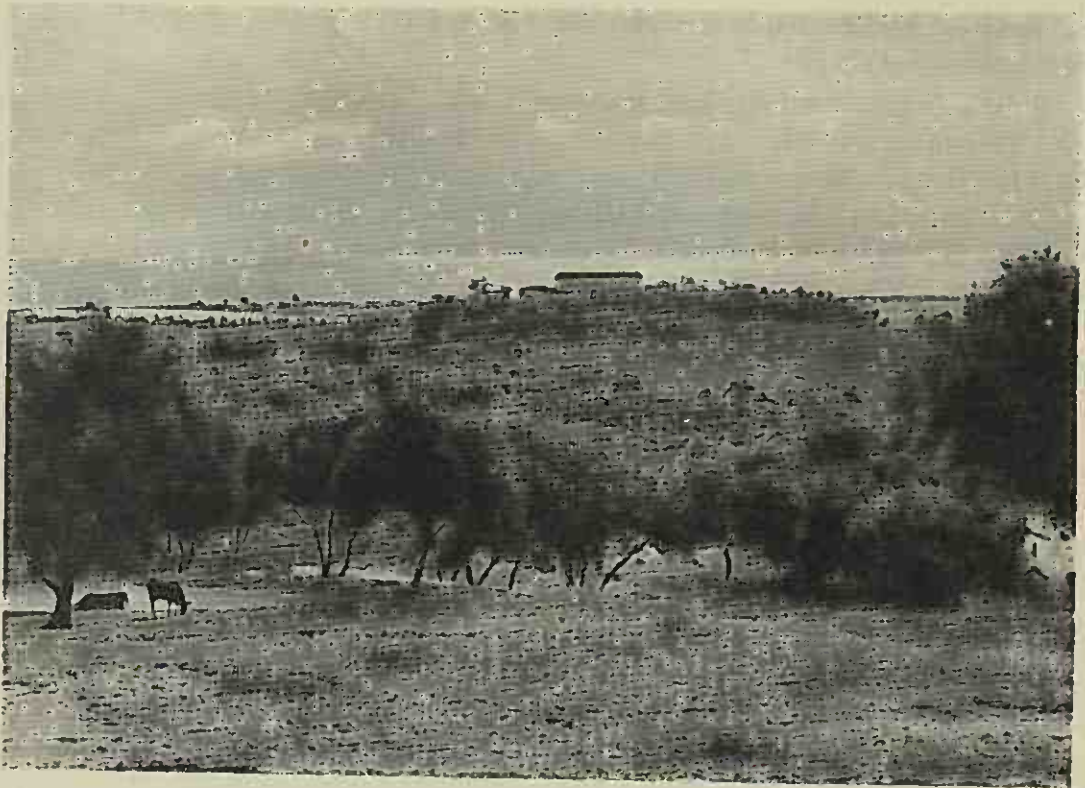
Ce que Salvien écrit avec l'amertume du polémiste, les évêques et les docteurs le pensent et l'expriment dans toute la sérénité de leur foi.

Comme il est intéressant de noter la différence d'attitude que prenaient en face des Barbares l'autorité impériale et l'autorité ecclésiastique !



Tombeau de Théodoric à Ravenne.

(Cl. Alinari.)



Hippone, la ville de saint Augustin. Au fond, le golfe.

(Cl. Boissonas, Genève.)

« L'Empire avait, vis-à-vis des Barbares, l'attitude qu'avait gardée Israël vis-à-vis des Gentils.

» Rome ne concevait la communion des peuples que sous la forme romaine : avec Rome à sa tête.

» Permettez-moi une comparaison... L'Européen d'aujourd'hui ne saurait se figurer notre civilisation moderne comme destinée à périr. Il ne lui vient pas à l'esprit qu'un jour les masses profondes des peuples asiatiques... puissent la détruire sans déclencher en même temps le chaos. Ce serait, à son sens, la fin de toute vie sociale ; ce serait le retour du genre humain aux ténèbres de la barbarie...

» Eh bien, le Romain du IV^e siècle avait un point de vue fort rapproché de celui-là : seulement pour lui la *civilisation*... s'appelait l'Empire romain.

» *C'est ainsi que, pour la seconde fois, les destinées de l'Eglise se voyaient rattachées à celles d'une institution humaine...*

» ... L'Eglise eut le regard plus ferme et l'esprit plus calme. Elle ne désespéra pas de l'humanité. Elle ne crut pas que tout était perdu parce que Rome était condamnée.

» Elle pressentit la nouveauté sublime qui n'eût pu être exprimée alors que par un

accouplement monstrueux de mots : la *civilisation barbare*, c'est-à-dire une civilisation qui pourrait se passer de Rome et qui devrait aller plus loin que Rome.

» Et sans crainte, avec la conscience de sa mission éternelle, elle alla à ceux qui étaient alors les hérauts de la destinée ; et, la main dans la leur, elle prit la direction de l'avenir ('). »

LE DOCTEUR DE LA CITÉ DE DIEU : SAINT AUGUSTIN. — Ce fut la mission des évêques chrétiens. Grâce à Dieu, dont le secours ne manqua jamais à son Eglise, ils comptaient dans leurs rangs un génie de premier ordre, issu de la vieille souche romaine, mais fécondé par l'esprit de la religion nouvelle, le fils spirituel d'Ambroise de Milan, aujourd'hui évêque d'Hippone, dans l'Afrique romaine, le plus grand Docteur de l'Eglise d'Occident, saint Augustin.

Saint Augustin avait suivi avec une émotion croissante les signes de la décadence de l'Empire. La nouvelle du sac de Rome par Alaric (410) posa clairement devant sa conscience de patriote, de chrétien et de penseur, le problème qui angoissait alors toutes les âmes. La chrétienté tout entière avait les yeux sur lui : « C'était l'opinion commune qu'il avait des lumières sur tout... on lui écrivait des parties du monde les plus éloignées sur les questions les plus diverses ('). »

Il résolut, en ces circonstances solennelles, de parler à la chrétienté tout entière. C'est alors qu'il composa la *Cité de Dieu* et imposa à son disciple Paul Orose, un projet d'histoire universelle.

La *Cité de Dieu* est un ouvrage immense auquel saint Augustin consacra les rares loisirs de la seconde moitié de sa vie. Baptisé le 25 avril 387, il commença la rédaction de cet ouvrage en 413 et ne la termina qu'en 426, quatre ans avant sa mort. *C'est là qu'il faut chercher la pensée des classes dirigeantes de l'Eglise à l'égard du monde barbare. Ce que tous pensaient confusément, l'un d'entre eux l'exprima dans des vues dont la clarté égalait l'élévation, et « le mouvement né dans la pensée d'un homme de génie trouva, dès la fin du siècle, des ouvriers qui le firent passer du domaine purement intellectuel dans celui des réalités historiques (') ».*



Saint Augustin et sainte Monique. Marbre du XV^e siècle.
Sainte-Marie-du-Peuple, Rome.

Dans les dix premiers livres de son ouvrage, saint Augustin démontre que le christianisme n'est pour rien dans les malheurs publics, dus bien plutôt à l'affaiblissement des caractères et au relâchement des antiques vertus de courage, d'énergie dans la souffrance, d'amour de la pauvreté, de dévouement à la patrie.

La seconde partie, de beaucoup la plus importante, est une sorte d'apocalypse philosophique, la proclamation d'une ère nouvelle, une tentative étrange et puissante de justification des desseins de Dieu sur le monde.

Par delà les ruines fumantes de Rome, Augustin entrevoit l'avènement d'une aube et d'un monde nouveau, d'une civilisation chrétienne triomphant de la civilisation antique, ou, comme il dit, d'une *Cité de Dieu* élevée en face de la *Cité des Hommes*. A l'horizon de ces destinées lointaines, il dresse un programme dont les siècles n'épuiseront pas les possibilités de progrès indéfini : « Ici, on voit l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris de Dieu ! Là, on verra l'amour de Dieu poussé jusqu'au sacrifice de soi-même. » L'une renferme les hommes qui vivent selon la chair, l'autre ceux qui vivent selon l'esprit.

« La Cité de saint Augustin n'a ni murailles, ni frontières. Elle est ouverte à tous ceux qui, dans le monde entier, reconnaissent le même Dieu, pratiquent les mêmes lois, nourrissent les mêmes espérances. Non seulement elle contient des gens de tous les pays,

mais elle se compose de morts et de vivants... Voici donc une division nouvelle de l'humanité... elle supprime la distinction des étrangers et des barbares... elle distingue deux sociétés, mais mêlées ensemble comme le sont le bien et le mal dans les affaires humaines (*) », celle des hommes de bonne volonté prêts à collaborer à l'œuvre du royaume de Dieu, et celle des hommes de passion qui ne veulent avoir d'autre mobile que leur intérêt d'ici-bas.

Le vieil évêque d'Hippone ne devait pas connaître l'avènement ici-bas de la Cité de Dieu. Quelques mois avant sa mort, les Vandales firent le siège de sa ville épiscopale.

Peu après, il quittait ce monde pour la Cité céleste, en répétant, j'imagine, aux amis qui entouraient son lit de mort, ce qu'il écrivait quelque temps auparavant dans la *Cité de Dieu* : « L'Empire est éprouvé : il n'est pas détruit... Qui sait les desseins de Dieu ? »



Basilique chrétienne de Tebessa.
(Cl. Boissonnas, Genève.)

SAINT EPIPHANE DE PAVIE. — Sur tous les points de l'empire, les mêmes crises soulèvent les mêmes problèmes. En Italie, l'évêque de Pavie, saint Epiphane, consume ses forces en interventions répétées entre les rivaux également acharnés à s'emparer de la future capitale de la Lombardie. Il est le type de l'évêque de cette époque.

« Cet évêque que les peuples venaient chercher pour en faire l'arbitre des princes, n'était point un fier patricien comme Ambroise, rompu aux affaires dans les préfectures du prétoire, ni comme Augustin un rhéteur expérimenté et sûr de sa parole... C'était un prêtre grandi dans l'Eglise à l'ombre de l'autel et qui ne connaissait guère du monde que l'enceinte de Pavie où il était né... Calme, ferme, juste et charitable pour les autres. Dur envers lui-même jusqu'aux pratiques les plus austères ; simple de cœur, mais gardant comme un dépôt sacré la dignité de l'épiscopat, sobre de paroles, mais d'une éloquence irrésistible dès qu'il avait rompu le silence : tel est le portrait qui nous en est resté (*). »

LES EVÊQUES DE GAULE. — Tels aussi nous apparaissent les évêques de Gaule.

Saint Germain d'Auxerre, père spirituel de sainte Geneviève de Paris, saint Loup de Troyes, saint Aignan d'Orléans, saint Avit de Vienne, saint Remi de Reims, saint Césaire d'Arles font vraiment figure de conducteurs et d'éducateurs de peuples.

Nous les retrouverons à l'œuvre.

LES MOINES. — A côté d'eux et derrière eux, il faut maintenant noter des hommes qui vont bientôt incarner l'esprit missionnaire, mais qui déjà exercent sur l'orientation de la pensée chrétienne une influence décisive.

Je veux parler des moines.

Au lendemain des persécutions, les monastères étaient devenus le refuge des âmes d'élite contre les dangers que la paix de l'Eglise faisait courir à l'esprit chrétien.

Au milieu du IV^e siècle, saint Basile (329-379) en avait peuplé l'Asie Mineure, tandis que saint Athanase les révélait à l'Occident. Chassé par les Ariens de sa ville épiscopale, le patriarche d'Alexandrie se fait accompagner à Rome de ses moines égyptiens qui excitent la surprise et l'admiration générales.

Aussitôt saint Jérôme (346-420) se fait l'apôtre de cette *vie angélique* et obtient un tel succès dans la jeune noblesse romaine que les parents le dénoncent comme un danger social.

Ses disciples s'appellent les sénateurs Pétro-



Moine égyptien.

D'après une pierre tombale de Sohâg entrée récemment au Musée de Berlin.



Basilique de saint Martin à Tours.

nus et Pammachius, les patriciennes Marcelle, Paule, Mélanie, dont le dépouillement stupéfiera le monde romain.

SAINT MARTIN DE TOURS. — En Gaule, le type du moine missionnaire du IV^e siècle sera saint Martin (316-397), initié à la vie religieuse par son évêque saint Hilaire de Poitiers, qui, exilé en Phry-

gie en 358, avait pu y admirer les merveilles de la vie monastique.

A cinq milles de Poitiers, sur les bords du Clain, au lieu appelé Ligugé, Martin vient chercher une retraite. Des disciples, désireux de se former à la vie pénitente, s'établissent dans des cellules semblables à la sienne, ou se contentent de grottes qu'ils trouvent dans les environs. Tous se réunissent, pour les exercices communs, dans un oratoire qui devient le centre de leur cité monastique.

Le monastère de Ligugé et, lorsqu'en 371, l'apôtre eut été nommé évêque de Tours, celui de Marmoutiers, devinrent bientôt une pépinière d'apôtres destinés à évangéliser la contrée. C'est de Ligugé, en effet, qu'on voit Martin partir pour entreprendre contre le paganisme d'audacieuses expéditions. Sa mission paraît avoir été surtout active dans le centre : la Touraine, l'Anjou, les pays de Chartres, Autun, Sens, Paris.

A l'énergie du zèle, à l'ascendant de la sainteté, à la puissance des miracles, il joignait une ardente charité pour le relèvement et la défense des pauvres, ce qui explique le succès populaire de son apostolat. Quatre cent vingt-cinq bourgs portent encore son nom, des milliers d'églises sont placées sous son patronage.

Toutes ces forces conjuguées, appuyées sur une doctrine nettement définie, vont permettre au christianisme de subir sans fléchissement le choc qui aura raison de l'Empire.

(¹) *Correspondant*, 10 février 1848.

(²) Cf. GUISAN, *Hist. des Papes*, t. II, pp. 49-154.

(³) *De Gub. Dei*, VII, 20-84.

(⁴) *De Gub.*, II, 6-30.

(⁵) G. KURTH, *L'Eglise aux tournants de l'histoire*. Leçon II.

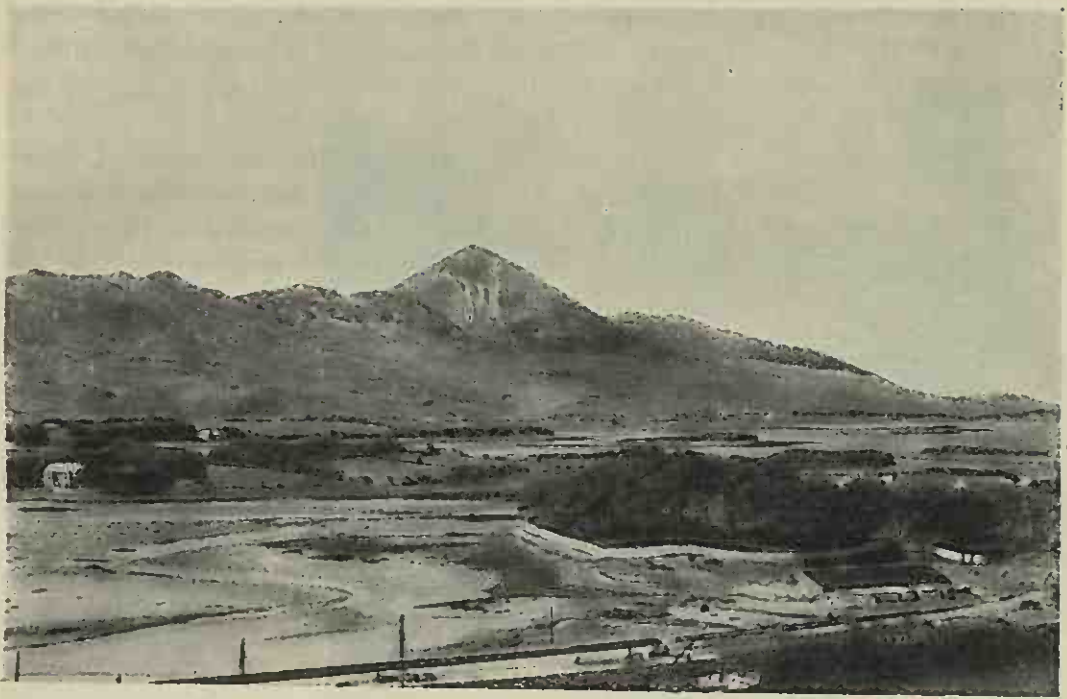
(⁶) BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. II, p. 309.

(⁷) G. KURTH, *L'Eglise aux tournants de l'histoire*, p. 48.

(⁸) BOISSIER, *La fin du paganisme*, t. II, pp. 329-330.

(⁹) *De Civ. Dei*, IV, 7.

(¹⁰) AM. THÉRY, *Récits du V^e siècle*, 115.



Le Croagh Saint-Patrick. – Sur le sommet de cette montagne, une légende veut que saint Patrice ait jeûné pendant 40 jours. (Cl. Irish Tourist Association, Dublin.)

CHAPITRE VII

EVANGÉLISATION DE L'IRLANDE (milieu du V^e siècle)

Saint Patrice, apôtre de l'Irlande. – Les moines irlandais.

L'évangélisation de l'Irlande n'est pas seulement la première manifestation de l'apostolat missionnaire auprès des barbares, elle est une de ses réussites les plus remarquables et les plus fécondes.

Quand on songe que saint Patrice trouva en 432 l'île d'Erin (Hibernie) entièrement païenne, et que cent ans après les monastères irlandais auront envahi toute la contrée, seront devenus des centres d'études où abondent les livres et les maîtres (1), mieux encore, des foyers d'apostolat d'où rayonnent à travers l'Europe des hommes comme saint Colomban et saint Gall, on mesure mieux l'importance de l'œuvre accomplie par cet illustre pionnier de l'Évangile.



Cloche de saint Patrice.
Musée de Dublin.

On pressent également quel magnifique champ de culture devait offrir à l'Évangile ce peuple épris d'idéalisme, de dévouement et d'austérité morale.

SAINTE PATRICE, APÔTRE DE L'IRLANDE. — Saint Patrice (387-465), Anglais de naissance, gallo-romain de culture, avait été, dès son jeune âge et dès le début du v^e siècle, réduit en esclavage et emmené en Irlande par des pirates de cette contrée.

Six années durant, il avait gardé les pourceaux.

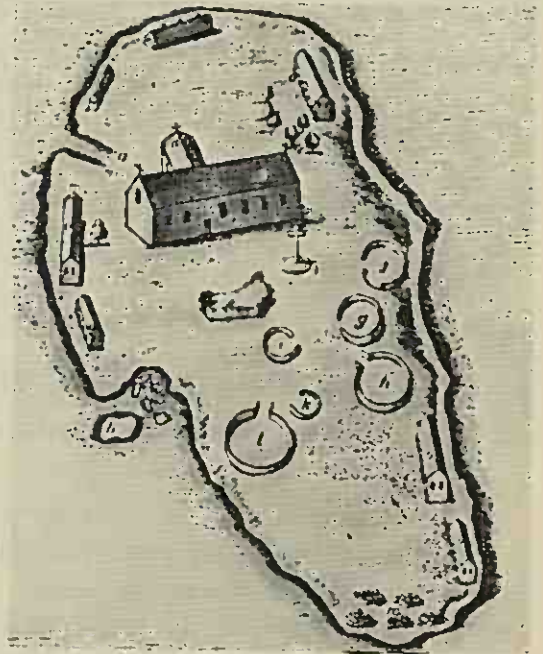
Cette vie misérable fut la grande épreuve et le salut de sa vie.

Écoutons-le retracer l'histoire de sa vocation.

« Chaque jour, je faisais pâître, et fréquemment dans le jour, je priais. De plus en plus, me venait l'amour de Dieu, la crainte de Lui, et ma foi s'accroissait et l'Esprit agissait ; en sorte qu'en un seul jour je disais jusqu'à cent prières et presque autant la nuit, tandis que je demeurais dans les forêts et dans la montagne. Avant le soleil, je m'éveillais pour prier, par la neige, par la gelée, par la pluie, et je ne ressentais aucun mal, et il n'y avait nulle paresse en moi, comme je le vois maintenant, parce qu'alors l'Esprit bouillonnait en moi. »

Ayant pu fuir et finalement rentrer en Grande-Bretagne, la pensée de l'Irlande continuait de le hanter. Il avait, là-bas, parmi les pâtres et les bouviers auxquels les pirates l'avaient mêlé, jeté quelques germes de christianisme : pourquoi ne les développerait-il pas ? Il rêvait que la voix de l'Irlande l'appelait ; il voyait, en son sommeil, la forêt dont les bûcherons lui criaient : « Nous te prions, saint enfant, de venir et de te promener encore parmi nous. » Il entendait des voix lui murmurer : « Trop longtemps tu ne songeas même pas à ton salut, songe maintenant à celui des autres. »

« Patrice alors s'en fut dans la terre de France, où de fortes écoles inculquaient la science de Dieu : il étudia à Lérins, il étudia à Auxerre. Ayant ainsi connu Dieu, autant qu'une intelligence terrestre le peut connaître, il reparut en Irlande.



« Purgatoire » de saint Patrice dans la petite île de Station Island.

Ce « purgatoire » serait le puits de la pénitence de saint Patrick. On voit autour les restes des cellules de saint Brandan, saint Coloman, etc...

(Cl. T.-H. Mason, Dublin.)

» C'était en l'année 432. Dieu a daigné se servir de moi, écrit-il dans sa *Confession*, pour accomplir de grandes choses, pour prêcher l'Évangile jusqu'au pays au delà duquel il n'y a personne. Il lui eût plu d'être martyr ; les complots des druides ne l'effrayaient point. Il n'eut point à donner son sang, mais, près de trente ans durant, sa parole et ses sueurs, jusqu'à ce qu'enfin, de son corps épuisé par les courses, la mort retirât son âme (2). »



L'une des cellules de l'ermitage des moines de saint Coloman dans l'île d'Iona. (Cl. T.-H. Mason, Dublin.)

Le succès de son apostolat fut extraordinaire et caractérisé, semble-t-il, par un triple trait : conversions en masses ; élan vers les formes les plus généreuses de l'ascétisme monacal ; orientation irrésistible du côté de l'expansion missionnaire.

LES MOINES IRLANDAIS. — « Ce qu'il y avait d'original en Irlande, dit M. Goyau (2), c'est qu'au point de départ de cet esprit d'évangélisation, on apercevait plus et mieux que la vocation de quelques personnalités ; cet esprit était *suscité, soutenu, par un élan collectif de l'âme irlandaise*.

» Les monastères fondés par saint Patrice étaient des stations de mission. Tout de suite ils abritèrent une élite d'âmes dans lesquelles le *Credo* chrétien brûla les étapes : à peine baptisé, on voulait devenir moine, et c'était pour prêcher, pour susciter d'autres baptisés et d'autres moines.

» Dans cette Irlande où il n'y avait pas de cités, les colonies monastiques se greffèrent sur les clans : qu'un chef de clan se convertît, et le petit essaim de moines qu'il recueillait devenait sur ses terres le centre de la vie nouvelle que le Christ avait introduite. L'Irlande, la veille, était le pays des chefs de clans ; elle devint le pays des Abbés. Dans une vieille enceinte fortifiée, des cellules de bois ou de pierre s'échafaudaient, puis des oratoires, une cuisine, un réfectoire, des ateliers, une hôtellerie pour les passants ; c'était une véritable petite ville, et cela s'appelait une abbaye. Au VI^e siècle, saint *Brandan* fondait l'abbaye de *Confert* ; saint *Colomba*, celle d'Iona, et saint *Congall*, celle de *Bangor* ; telle de ces abbayes possédait jusqu'à trois mille moines.

« Un certain nombre d'entre eux se dévouaient à évangéliser l'Irlande ; mais plus avançait cette évangélisation, plus reculaient devant les apôtres les perspectives de ce qu'ils appelaient le martyre rouge, le martyre qui tout de suite ouvrait le ciel. Se mortifier par le jeûne, par la fatigante posture des bras en croix, par l'immersion dans les eaux glacées, cela remplaçait mal l'effusion du sang. Pourquoi n'achèveraient-ils pas de s'acharner contre eux-mêmes, en se détachant pour toujours de ce sol même qu'ils aimaient, en s'en allant au loin, à l'aventure, porteurs du Christ ? »

Le type de ces moines irlandais qui exercèrent chez nous une si profonde et si durable influence est saint Colomban qui, vers l'an 590, se dirigea vers la Gaule, avec treize de ses compagnons.

« Gontran, le roi de Bourgogne, les vit arriver, les livres saints suspendus sur leurs épaules dans un sachet, tonsurés en forme de demi-couronne, en quête de forêts ou de ruines, où, loin des agitations humaines, leurs méditations pussent se fixer, leurs bras besogner, et leurs cantiques monter vers les cieux.

« Ce n'est pas ici le lieu de dire comment Colomban développa, dans la France, du début du vi^e siècle, un puissant mouvement monastique ; comment la fondation, entre les années 590 et 600, des monastères d'Annegray, de Luxeuil, de Fontaines, et puis, plus tard, celle des monastères de la Brie,

Faremoutiers, Jouarre, Rebais, fit rayonner chez nous les courants d'ascétisme venus d'Irlande. » (G. Goyau, *op. cit.*)

Après la Bourgogne, l'Austrasie, où le roi Théodebert montre à saint Colomban les masses



Monasterboice. — L'une des nombreuses croix celtiques que l'on trouve encore en Irlande.
(Cl. T.-H. Mason, Dublin.)

fidèles à conquérir au Christ.

Mayence, Bâle, la Suisse les verront passer et prêcher. L'un des compagnons de Colomban, saint Gall, deviendra l'apôtre des Alamans, tandis que saint Colomban ira fonder en terre latine l'abbaye de Bobbio où il devait mourir en 615.

(¹) DUCESSE, *Histoire de l'Eglise*, t. III, p. 624.

(²) G. GOYAU, *L'Eglise en marche*, 2^e série. Les moines d'Irlande et les Eglises mérovingiennes.

(³) *Id.*, *ibid.*



Clovis est baptisé à Reims par saint Rémi. Linteau d'un portail de la Cathédrale de Reims (Cl. Doucot).

CHAPITRE VIII

CONVERSION DES FRANCS

(début du VI^e siècle)

Première évangélisation des Gaules. — Les invasions barbares. — Conversion de Clovis.

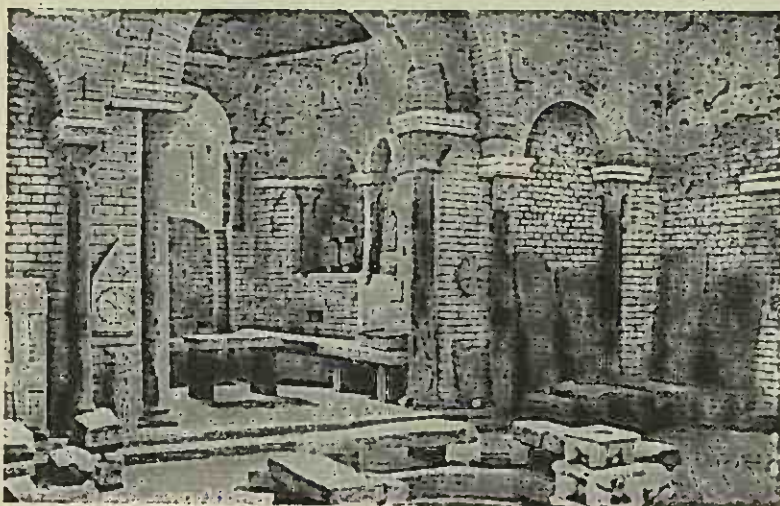
PREMIÈRE ÉVANGÉLISATION DES GAULES. — Il n'est pas douteux que la religion chrétienne ait pénétré en Gaule, dès les temps apostoliques, par la côte méditerranéenne et par la vallée du Rhône.

A la fin du II^e siècle, la ville de Lyon était la métropole administrative des trois provinces des Gaules. Le grand courant commercial établi depuis longtemps entre les ports de l'Asie Mineure et les villes gauloises de la vallée du Rhône était devenu, par la force même des choses, comme un sillon de fécond apostolat. Les chrétiens de Lyon et de Vienne se grossissaient d'éléments syriens et phrygiens, qui leur apportaient avec les traditions chrétiennes de l'Orient, un incessant regain de vitalité. Le vénérable vieillard qui gouvernait, au milieu du II^e siècle, l'Eglise de Lyon, Pothin, et son principal auxiliaire, son bras droit, Irénée, étaient l'un et l'autre originaires d'Asie ; l'un et l'autre avaient été disciples de Papias et de Polycarpe, lesquels étaient témoins de l'enseignement apostolique. Les monuments archéologiques semblent indiquer entre les Eglises d'Autun, de Langres, de Châlon, de Tournus, de Dijon, d'une part, et l'Eglise de Lyon, d'autre part, des rapports, sinon de filiation proprement dite, au moins de quelque dépendance religieuse. » (Mourret, *Origines chrétiennes.*)

D'autre part, saint Grégoire de Tours raconte que sous le règne de Dièce (249-251), sept missionnaires ordonnés évêques furent envoyés pour prêcher dans les Gaules.

Aux Tourangeaux, l'évêque Gatien.
Aux Arlésiens, l'évêque Trophime.
A Narbonne, l'évêque Paul.
A Toulouse, l'évêque Saturnin.
Aux Arvernes, l'évêque Austremoine.
Aux Limousins, l'évêque Martial.
Aux Parisiens, l'évêque Denis.

Certes il est impossible d'accepter ce texte comme un document historique à prendre



Baptistère de Poitiers, le plus ancien de nos monuments chrétiens.

à la lettre : cependant il n'est pas douteux que le III^e siècle, tel que nous l'avons décrit précédemment, n'ait favorisé la seconde vague missionnaire dont saint Grégoire de Tours indique ici quelques orientations caractéristiques.

Ce qui est indiscutable, c'est que l'Eglise gallo-romaine au IV^e et au V^e siècle était solide, nombreuse et en état de jouer

à l'heure des invasions le rôle qui incombait légalement aux *défenseurs de la cité*.

INVASIONS BARBARES EN GAULE. — Rappelons quelques dates.

Au milieu du III^e siècle (256), les Francs avaient déjà passé le Rhin ; les Burgondes et les Vandales avaient été contenus avec peine par Aurélien et Probus.

Au début du IV^e siècle (310), l'empereur Constantin avait arrêté leur marche ; mais, sous Constance, ils s'établissent définitivement en Belgique.

En 406, des tribus innombrables dévastent la Gaule jusqu'aux Pyrénées. Alains, Suèves, Vandales pénètrent en Espagne. Les Alamans s'établissent entre le Rhin et la Gaule ; les Burgondes dans la vallée du Rhône.

En 412, invasion des Wisigoths. Leur roi, Astaulf, successeur d'Alaric, s'empare de la Gaule méridionale, et offre à l'empereur Honorius de débarrasser l'Espagne des autres barbares. En récompense, Honorius lui concède en 418 l'Aquitaine et Toulouse.

En 438, pression des Francs qui, sous la conduite de Clodion, s'emparent, malgré Aëtius, des pays entre le Rhin et la Somme.

En 451, invasion des Huns. Les hordes d'Attila passent comme un torrent à travers la Gaule et se retirent aussi vite que lui, non sans avoir amoncelé des ruines. Metz, Toul, Reims, Langres, Troyes, Paris, Orléans tremblent à son approche. Le préfet romain, Aëtius, parvient à coaliser les rois germaniques de la Gaule contre le péril commun. L'invasion barbare est définitivement arrêtée aux Champs Catalauniques, le 24 juin 451. Saint Loup à Troyes, saint Germain à Auxerre, sainte Geneviève à Paris, saint Aignan à Orléans, illustrent les fastes de l'Eglise gallo-romaine.

Au milieu de ces épreuves, cette Eglise a le temps de se préparer à des heures plus graves et à l'invasion définitive qui marquera au VI^e siècle l'établissement durable des Francs sur le sol de la Gaule.

La situation est alors la suivante : au nord les Francs de Clovis, toujours païens ; à l'est, les Alamans ; dans la vallée du Rhône, les Burgondes ; au sud les Wisigoths ; tous ceux-ci déjà gagnés à l'arianisme.

En quel sens et sous quel maître se fera l'unité du pays ? Tel est le redoutable problème que résout en 496 la victoire de Tolbiac et la conversion de Clovis au catholicisme.

Les évêques en ont la claire conscience.

CONVERSION DE CLOVIS. — Au lendemain de l'avènement de Clovis (481), saint Rémi de Reims écrit au jeune chef des Francs, toujours païen : « On dit que vous venez de prendre en mains l'administration de la deuxième Belgique (l'une des 17 provinces de la Gaule dans laquelle se trouvait Reims)... Veillez à ce que le jugement de Dieu ne vous abandonne pas... Soyez chaste et honnête. Montrez-vous plein de déférence pour vos évêques, pour le bien de votre pays. Relevez les affligés, protégez les veuves, nourrissez les orphelins, faites que tout le monde vous aime et vous craigne, que la voix de la justice parle par votre bouche. Rachetez les captifs du joug de la servitude. Et si vous voulez régner, montrez-vous en digne (1). »

Par politique, autant que par conviction, Clovis était capable d'entendre ce langage. A mesure que sa puissance augmente, il se rapproche des évêques et semble comprendre que l'appui de son œuvre est de leur côté.

En 492, il épouse Clotilde, nièce de Gondobault, roi des Burgondes et catholique, bien que de famille arienne. Cette union réalisait les vœux des évêques... Mais supposer comme on l'a fait (2) que ce mariage ait été l'œuvre de leur politique, c'est une hypothèse que rien ne justifie ; et si l'on entend par politique une basse intrigue, c'est une calomnie que dément le caractère des évêques de Reims et de Vienne.

« Il ne paraît pas davantage que Clotilde ni Rémi aient usé d'exhortations directes pour porter Clovis à se convertir. Mais on comprend sans peine que l'influence quotidienne, pendant quatre années consécutives, des vertus admirables de la jeune reine s'ajoutant à l'ascendant qu'avaient déjà exercé sur Clovis les hautes qualités de l'évêque de Reims, ait ébranlé l'âme du roi barbare et qu'un jour, dans la mêlée d'une grande bataille, voyant ses troupes fléchir sous le choc des Alamans, il ait invoqué le « Dieu de Clotilde (2) ».

Telle fut la genèse de la conversion de Clovis (496) qui inaugurait une phase nouvelle de l'histoire de la France et du monde. L'évêque de Vienne la célèbre dans une lettre où passe quelque chose du souffle inspiré de saint Augustin :

« Votre foi, c'est notre victoire à tous... Vos aïeux vous avaient préparé de grandes destinées : vous avez voulu en préparer de plus grandes encore à ceux qui viendront après vous. » (Ep. 46.)

Ces destinées, c'était la fusion de l'âme antique et de l'âme barbare, l'alliance de la royauté mérovingienne et de l'épiscopat, celle de Charlemagne et de Rome, c'était l'établissement du Saint-Empire romain, clef de voûte de tout le moyen âge (*).

Désormais les progrès des Francs seront les progrès de l'Eglise catholique, et de cet accord sortiront du même coup l'unité religieuse et l'unité politique de la nation.

« O grands évêques de ces temps troublés, où tout l'avenir de notre pays était en germe, et vous surtout, Rémi, l'évêque de Reims, déjà la ville prédestinée, quelle ne fut pas votre clairvoyance, lorsqu'il vous fut donné d'entrevoir, de comprendre, de développer le rôle providentiel du peuple et du roi des Francs ! Quel trait de votre génie d'avoir saisi que, par la conversion de ces païens à la foi catholique, se referait l'unité de la Gaule et que l'unité politique aurait pour fondement principal l'unité religieuse ! Ce que vous aviez deviné se réalisa (**). »



PUVIS DE CHAVANNES. — Saint Germain d'Auxerre et sainte Geneviève.
Fresque du Panthéon, Paris (Cl. Harlingue).

(*) G. KURTZ, *Clovis*, p. 240.

(**) Aug. THIERRY, Henri Martin.

(*) MOURRET, *L'Eglise et le monde barbare*, 142, 143.

(*) LAVISSE et RAMBAUD, t. I, p. 121.

(*) Mgr BAUBRILLART, *Conférence de Notre-Dame*



Saint Grégoire le Grand baptisant.

Tapisserie de la cathédrale de Rouen.

CHAPITRE IX

ÉVANGÉLISATION DE LA GRANDE-BRETAGNE

(Fin du VI^e siècle)

Saint Grégoire le Grand et les Angles. — La mission de saint Augustin. — Programme d'apostolat.

SAINTE GRÉGOIRE LE GRAND ET LES ANGLAIS. — « L'histoire de l'Eglise, dit Bossuet, n'a rien de plus beau que l'entrée du saint moine Augustin dans le royaume de Kent, avec quarante de ses compagnons, qui, précédés de la croix et de l'image du grand Roi Notre-Seigneur Jésus-Christ, faisaient des vœux solennels pour la conversion de l'Angleterre. » (*Discours sur l'Histoire universelle.*)

Ce que Bossuet nous dit du grand missionnaire des Anglo-Saxons s'applique avec une égale vérité au pape qui, de Rome, l'avait envoyé : saint Grégoire, justement dit le Grand.

Tout est attirant chez lui : grandeur d'âme, force surnaturelle, clarté de l'intelligence, modernité des méthodes.

On a pu dire de lui qu'il fut le dernier des grands Romains.

Ancien préfet de la Ville éternelle, il en conserve le génie impérial : *Consul de Dieu*, suivant la splendide expression de son épitaphe. Il aspire à faire de tous les peuples jeunes, dont les nationalités se forment tumultueusement, les forces d'avant-garde de la République chrétienne, dont l'empire romano-byzantin resterait le centre.

Une légende, longtemps reçue au pied de la lettre, voulait qu'il ait remarqué un jour sur le marché de Rome, au forum de Trajan (entre les années 586 et 588), quelques jeunes hommes, que l'on vendait comme esclaves.

Leur beauté et leur fierté naturelles indiquaient une race supérieure. — Des *Angles*, lui dit-on. — Pourquoi pas plutôt des *Anges*, aurait-il répondu.

La vérité est (comme on le verra d'ailleurs dans une de ses lettres citées plus bas), que les premières ouvertures en vue d'une mission vinrent à Rome de l'Angleterre même (1).

Désormais le salut de ce peuple fut une de ses préoccupations intimes.

LA MISSION DE SAINT AUGUSTIN. — Le christianisme avait autrefois, au temps de l'occupation romaine, pénétré en Grande-Bretagne. Mais l'invasion saxonne en avait presque effacé le souvenir, et les survivants du culte du vrai Dieu repoussaient avec horreur l'idée d'en communiquer le bienfait à leurs envahisseurs.

Saint Grégoire est loin de partager ces préventions racistes.

« Il nous est parvenu, écrit-il à la reine Brunehaut, que la nation des Angles veut devenir chrétienne. Mais les évêques voisins n'ont pour eux aucun zèle pastoral. »

Parmi ses moines bénédictins, il leur choisit des apôtres. A leur tête, il place Augustin qu'il a sacré évêque, et il les envoie munis d'un message magnifique, avec des recommandations aux évêques et aux princes de Gaule.

« Par une méthode d'apostolat qui ne lui appartenait pas en propre, il voulut avant tout *frapper à la tête*. Les peuples barbares, comme bien des peuples jeunes,



Clivus Scauri à Rome. — Là, Grégoire le Grand avait fondé un monastère où il formait une quarantaine de moines missionnaires. (Cl. Pierre Pfister.)

agissaient par masses compactes, que ce fût pour la guerre ou pour quelque autre intérêt vital de la nation. Jamais on n'eût pu atteindre les Anglo-Saxons, pas plus que les Francs un siècle plus tôt, par des conversions individuelles : le Roi devait être gagné. La reine Berthe joua auprès d'Ethelbert le même rôle que Clotilde auprès de Clovis ; et quelques mois après l'arrivée d'Augustin,



L'église Saint-Pancrace à Canterbury, la partie la plus ancienne de l'abbaye fondée par saint Augustin en 598.

le roi de Kent demandait le baptême. Aussitôt Grégoire écrivait à la reine : « Nous avons béni le Dieu tout-puissant qui a daigné faire de la conversion de la nation des Angles votre récompense. Depuis longtemps, votre prudence chrétienne inclinait l'esprit de notre glorieux fils votre époux à embrasser votre foi, pour le salut de son royaume et de son âme... Vos mérites ne sont pas connus seulement des Romains, mais de bien d'autres encore, et, à Constantinople même, du Sérénissime Prince... »

Dans le même temps, une lettre au Roi Ethelbert apportait, en même temps que des actions de grâces, des conseils pressants : « Votre gloire n'a été mise à la tête de la nation anglaise que pour répandre sur le peuple qui vous est soumis les biens supérieurs qui vous furent concédés. »

PROGRAMME D'APOSTOLAT. — Ce qui nous semble plus significatif de l'esprit de Grégoire, plus original, plus moderne aussi, c'est l'ensemble des consultations qu'il envoya à Augustin, pour lui indiquer la conduite à tenir à l'égard des nouveaux convertis : ce sont les fameux « responsoria » dont l'authenticité littéraire a été parfois suspectée, mais dont l'inspiration générale est certainement conforme au génie de Grégoire. Le Vénérable Bède, un siècle plus tard, ne faisait pas difficulté d'attribuer au grand Pape ces directives qui nous semblent si hardies. Une lettre incontestable est celle qui fut adressée au moine Kellitus sur les temples des idoles. « Sur l'affaire du peuple anglais, j'ai arrêté dans mon esprit plusieurs points importants. En premier lieu, il faut se garder de détruire les temples des idoles : il faut les arroser d'eau bénite, y construire des autels, y placer des reliques. Si ces temples sont bien bâtis, c'est une chose bonne et utile qu'ils passent du culte des démons au service du vrai Dieu : car tant que la nation verra subsister ses anciens lieux de prières, elle sera plus disposée à s'y rendre, par un penchant

d'habitudes qu'il convient de tolérer. C'est en réservant à ces hommes quelque chose pour la joie extérieure que vous les conduirez plus aisément à goûter les joies intérieures. »

A Augustin, il écrivit à propos de la liturgie : « Votre Fraternité connaît la coutume de l'Eglise de Rome, où elle se souvient d'avoir été élevée. Mais je veux que, parmi les usages de Rome et des Gaules ou de toute autre Eglise, vous choisissiez avec soin ce qui vous semblera le plus digne du Tout-Puissant ; et vous en ferez la coutume des Eglises des Anglais encore toute neuve dans la foi. Car il ne faut pas aimer les institutions à cause des lieux, mais les lieux à cause des institutions. Donc, dans toutes les Eglises, prenez ce qu'il y a de pieux, de religieux, de raisonnable, et faites-en comme un bouquet qui soit la coutume des Anglais ⁽¹⁾. »

Avec sa largeur de vues ordinaire, saint Grégoire avait donné à son délégué le pouvoir de créer à York et à Cantorbéry deux métropoles entourées chacune de douze évêchés suffragants.

Augustin n'eut pas le temps de réaliser ce programme. On était en 601. Il devait mourir le 26 mai 605.

Ses successeurs achevèrent son œuvre.

L'Angleterre, entièrement convertie avant la fin du vi^e siècle, voyait les sept Etats de son Heptarchie réunis sous le roi Egbert le Grand par le double lien de l'unité politique et de l'unité religieuse.



Canterbury. — Nef de l'ancienne abbaye Saint-Augustin.

⁽¹⁾ BATHIFOL, *Saint Grégoire le Grand*, pp. 175-176.

⁽²⁾ BEGOUEN, *Bulletin des Missions*, septembre 1930.

DEUXIÈME ÉPOQUE (VIII·IX· SIÈCLES)

LA FORMATION
DE L'EUROPE CHRÉTIENNE

MISSIONS IMPÉRIALES ET ROYALES

Avant-propos. — L'Islam et le recul de l'évangélisation au VII^e siècle.

Chapitre I. — Charles Martel et saint Boniface.

Chapitre II. — Charlemagne et les Saxons.

Chapitre III. — L'évangélisation du Danemark et de la Norvège. Saint Anschaire et Louis le Pieux.

Chapitre IV. — L'évangélisation des Bulgares et des Moraves.

Chapitre V. — L'examen de conscience d'une génération.

Chapitre VI. — L'évangélisation des Scandinaves, des Hongrois et des Russes.



La mosquée d'Omar sur l'esplanade du temple de Jérusalem, élevée de 687 à 691
par le calife Omayyade Abdelmélîh. (Cl. American Colony.)

AVANT-PROPOS

L'ISLAM ET LE RECU DE L'ÉVANGÉLISATION AU VII^e SIÈCLE

Les conquêtes islamiques. — Ruine des Églises d'Orient. — Ruine des Églises d'Égypte. — Ruine des Églises d'Afrique. — Ruine des Églises d'Espagne. — La Gaule envahie. — La bataille de Poitiers (732). — Conclusion.

Rien ne serait plus faux, dit avec raison un grand missiologue (1), que de se représenter l'expansion missionnaire comme une sorte de courbe régulière montant de siècle en siècle depuis saint Paul jusqu'à Pie XI. Des catastrophes périodiques ont anéanti des années d'efforts et ramené bien souvent, au cours de l'histoire, la courbe du progrès tout près du zéro initial.

C'est à une de ces catastrophes que nous allons assister, avec l'apparition de l'Islam au VII^e siècle.

Des ruines lamentables, celles des Eglises d'Asie, d'Afrique et d'Egypte ; un arrêt de l'évangélisation en Orient qui durera pratiquement jusqu'aux grandes découvertes du XVI^e siècle : tel est le bilan désastreux des cent premières années de l'invasion islamique.

LES CONQUÊTES ISLAMIQUES. — En un siècle exactement, de la mort de Mahomet (632) à la victoire de Charles Martel (732), une barrière désormais infranchissable va se dresser en face de l'apostolat missionnaire. Des rives de l'Indus au cœur de l'Espagne, en passant par la côte de l'Afrique, les musulmans occupent des positions inexpugnables, d'où ils menacent la chrétienté.

Car l'Islam n'est pas seulement un mur inerte. C'est une armée de manœuvre qui tentera maintes fois au cours des siècles, d'encercler et d'étouffer la chrétienté (*).

Les conséquences de l'apparition de l'Islam du point de vue de l'histoire qui nous intéressent sont les suivantes :

- 1^o Ruine quasi-définitive des conquêtes chrétiennes en Asie Mineure et en Afrique ;
- 2^o Fermeture des voies d'accès de l'apostolat du côté de l'Orient ;
- 3^o Refoulement vers le nord de l'Europe de l'apostolat missionnaire.

RUINE DES ÉGLISES D'ORIENT. — SYRIE ET PALESTINE. — Six ans suffirent aux Musulmans (633-639) pour arracher au monde chrétien le berceau de sa religion, ces Lieux Saints où ils devaient régner en maîtres jusqu'à nos jours.

Mahomet, avant de mourir, avait donné pour consigne à ses lieutenants : « Après moi, vous ferez la conquête de la Syrie et de la Perse. »

Lui mort en 632, son successeur Omar envoie deux armées exécuter ses ordres. Son œuvre de dévastation a rendu ce général tristement célèbre. Il détruisit, dit-on, 4.000 temples et bâtit 1.400 mosquées.

Damas succombe en 633, malgré la belle défense du gendre de l'empereur Héraclius.

Le passage de l'Yarmouck, la clef de la Syrie, défendu par 70.000 Grecs, est forcé en 635.

Jérusalem capitule deux ans plus tard, à la condition que le Khalife en personne vienne en prendre possession. La splendide mosquée, dite d'Omar, bâtie sur les ruines du temple de Salomon, à l'emplacement exact de l'autel des sacrifices, perpétue encore aujourd'hui dans la Ville Sainte cette heure de désolation !

Dans la débâcle qui suivit : Alep, Antioche, Césarée, Tripoli, Tyr et Beyrouth subirent le sort de la capitale.

L'empereur Héraclius dut repasser la mer, disant aux Lieux Saints un éternel adieu.

INVASION DE LA PERSE (632-651). — Le sort de la Perse se régla en trois batailles : le choc, le secours, et la fuite, disent, dans leur langage imagé les chroniqueurs arabes.

La première livra aux envahisseurs les vallées du Tigre et de l'Euphrate.

Les deux autres les rendirent maîtres des hauts plateaux de l'Arménie et de l'Iran.

De l'Euphrate au Pamir, de la Caspienne au golfe Persique et à l'Indus, l'empire persan ne fut désormais qu'une province de l'empire arabe. Tous les peuples qui l'habitaient portent encore le joug de l'Islam.



La mosquée des Omayyades à Damas. — En 708, le calife El Oualid, de la dynastie des Omayyades, confisqua l'église Saint-Jean fondée au IV^e siècle par Théodose et la transforma en une splendide mosquée.

RUINE DES CHRÉTIENNES D'EGYPTE. —

Au moment où les soldats d'Omar se présentèrent sur les frontières d'Egypte, les

chrétiens de cette contrée se partageaient entre les indigènes, Coptes et Jacobites, en majorité acquis à l'hérésie d'Eutychès, et les étrangers ou Grecs orthodoxes.

Les premiers étaient prêts à tout pour secouer le joug des Grecs.

Ils tendirent la main aux musulmans, acceptèrent de leur payer tribut et les aidèrent à écraser leurs rivaux.

En 640, Amrou, lieutenant d'Omar, vint mettre le siège devant Alexandrie, la seconde capitale de l'empire.

Héraclius, découragé, l'abandonna à son sort.

Les habitants essayèrent de résister et sacrifièrent vingt mille des leurs. Vains efforts. « Vois-tu cette colonne ? déclara un jour Amrou au gouverneur d'Alexandrie. Nous lèverons le siège quand tu l'auras avalée. »

La ville dut se rendre. Sa fameuse bibliothèque fut brûlée, le Coran tenant lieu de tous les livres.

... Et la fameuse colonne, dite de Pompée, est toujours là, au milieu de la population musulmane, vestige mélancolique d'un glorieux passé !

RUINE DES EGLISES D'AFRIQUE. —

C'est par la région des déserts, où ils se sentaient chez eux, que les Arabes ont commencé l'établissement de leur immense empire africain.

Amrou, à peine installé à Alexandrie, inaugure sa marche en avant par deux expéditions en Cyrénaïque et en Tripolitaine.

Okba, son lieutenant, pousse au sud, jusqu'au Fezzan (642) et commence cette randonnée inouïe qui le conduira d'étape en étape jusqu'à l'Atlantique.

Une première expédition, déclenchée en 647, assura la Tunisie au calife Omar.

La seconde, la plus célèbre, fut dirigée vingt ans après par Okba, qui poussa jusqu'aux confins du Maroc et du Sous, brûlant et dévastant tout sur son passage.

Ayant atteint les rives de l'Océan, il poussa son cheval dans les flots, disant : « Seigneur, si cette mer ne m'en empêchait, j'irais dans des contrées plus lointaines encore en combattant pour ton nom et en tuant tous ceux qui adorent d'autres dieux que Toi (*). »

Une troisième expédition, sous la conduite d'Hasan, eut pour résultat la prise de Carthage (698) et la ruine définitive de la domination byzantine en Afrique.

La quatrième, dirigée par Mousa-ben-Noceïr, eut pour but de consolider ces rapides conquêtes. Rentré en 708 à Kairouan, la ville sainte, après trois années de courses aventureuses à travers l'Atlas, il ne songea plus qu'aux moyens de tenir en mains cette Afrique du Nord organisée en province arabe.

Ce n'était pas chose facile. Les Berbères n'étaient pas assimilés. Ils ne le seront jamais, même lorsque l'Islam se sera imposé à eux.

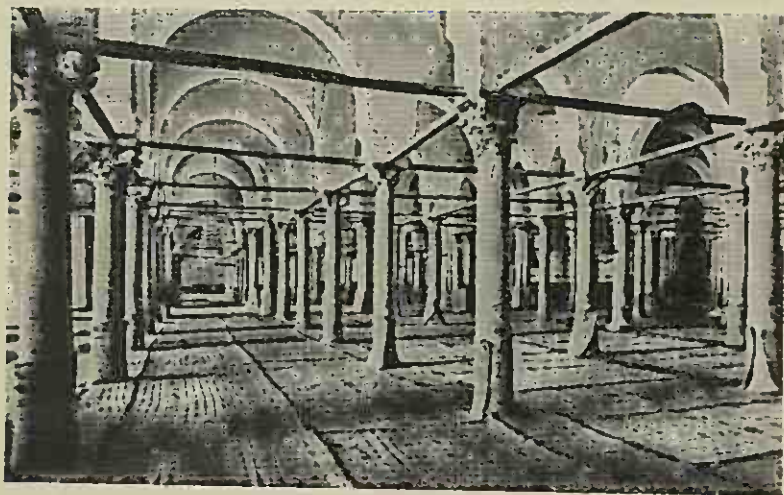
On trouve encore aujourd'hui, dans les montagnes de Kabylie, de nombreux enfants portant au front, entre autres tatouages, la croix qui rappelle à travers les siècles les traditions de leur christianisme primitif.

La suprême habileté de Mousa-ben-Noceïr fut de détourner l'ardeur guerrière des Kabyles en les entraînant à sa suite à la conquête de l'Espagne.

RUINE DES EGLISES D'ESPAGNE. — Mousa connaissait parfaitement et la prospérité de la nation espagnole et la faiblesse de l'état wisigoth en proie à toutes les rivalités des monarchies électives.

Une proie magnifique s'offrait à lui. Il demanda aux Berbères l'armée dont il avait besoin. Les Berbères la lui donnèrent de grand cœur.

Une de ces crises terribles que traversait presque infailliblement l'état wisigoth au



Kairouan. — Intérieur de la grande Mosquée. (Cl. Lévy et Neurdein.)

début ou à la fin de chaque règne, ayant éclaté dans les premiers jours de l'an 711, Mousa en profita pour lancer contre l'Espagne les bandes armées du juif Tarric (*), roi de deux peuplades berbères du Maroc, récemment converti à l'islamisme. Lui-même l'y suivit de près, à la tête de nouveaux combattants recrutés surtout en Berbérie.



Piste conduisant à In-Salah. — L'islamisme a pénétré dans le désert et au delà... (Cl. Prouho.)

Si acharnée était la lutte entre les partis qui se disputaient alors le pouvoir, que ni l'entrée de Tarik, ni même celle de Mousa et de leurs armées dans les provinces méridionales, ne purent décider les chrétiens, en ce moment aux prises, à se réunir contre l'ennemi commun. « Si, plus tard, le parti vaincu se rallia au parti vainqueur et parut

avec lui sur le champ de bataille de Quadalète, ce ne fut que pour mieux assurer sa vengeance en passant à l'ennemi au plus fort du combat. Ainsi l'Espagne périt parce qu'elle était politiquement divisée contre elle-même. Elle mourut de la maladie qui tua la Pologne au siècle dernier. » Une seule bataille décida de son sort. Vaincus sur les bords du Quadalète, à Xérès de la Frontera, grâce à la défection de l'archevêque de Tolède, les Goths s'enfuirent précipitamment vers le nord (19 juillet 711). Tarik et Mousa les poursuivirent l'épée dans les reins. De gré ou de force, toutes les villes principales se rendirent et, huit ans après avoir fait leurs premiers pas vers la Péninsule, les vainqueurs de Xérès touchaient aux Pyrénées, et ne laissaient aux descendants de Récarède, pour tout royaume, que le massif sauvage des monts des Asturies, pour tout palais, que la caverne de Cavadonga, destinée à devenir tout à la fois le tombeau de l'état gothique et le berceau de la catholique et triomphante Espagne. Arabes et Berbères se partagèrent leur commune conquête ; les premiers, de préférence s'installent sur les rivages, les seconds se fixent sur les hauteurs du sud et du centre. Quant à Mousa, l'âme de la conquête, il reprit de bonne heure (713), rappelé en plein triomphe par son maître Oualid, jaloux de ses succès, le chemin de Damas, chargé de trésors infinis et suivi d'un immense cortège de Goths enchaînés et de femmes esclaves. La vue de tant de richesses, qu'il



Enfants kabyles marqués au front de la croix qui rappelle, à travers les siècles, les traditions du christianisme primitif.

étalait complaisamment dans sa marche à travers l'Afrique et l'Asie, stimulant encore le fanatisme cupide des sujets du Khalife, l'Espagne fut en quelques années inondée d'aventuriers de toute nation : arabes, syriens, persans, berbères, égyptiens, qui, après avoir parcouru en tous sens et exploité de toutes les façons les provinces de la Péninsule s'élançèrent hardiment à la conquête du pays franc.

LA GAULE MENACÉE. — L'avant-garde de cette armée de pillards franchit les Pyrénées en 719, et se répandit sans obstacle dans tout le bassin de la Méditerranée jusqu'au Rhône. La Septimanie, l'ancienne Narbonnaise (notre Languedoc moderne), liée depuis trois siècles au sort du royaume wisigoth dont elle formait encore, au début du VIII^e siècle, une des plus importantes provinces, la Septimanie tomba sans coup férir aux mains des envahisseurs, et Narbonne devint aussitôt le rendez-vous des aventuriers et des soldats que les émirs attiraient de tous les pays pour les lancer, à leur profit, au pillage de la « Grande Terre ».

La « Grande Terre », c'était le « Pays Frank », *al-frandjat*, qui, en dehors de ses deux provinces indépendantes, la Bretagne et la Provence, comptait quatre grands duchés ou royaumes : l'Aquitaine, dans le bassin de l'Océan, des Pyrénées à la Loire ; la Bourgondie, dans le bassin de la Méditerranée (tout le pays de la Saône et du Rhône jusqu'à leur confluent) ; la Neustrie, ou France occidentale, dans le bassin de la Manche ; et l'Austrasie, ou France orientale, dans le bassin de la mer du Nord. Les deux royaumes francs avaient à leur tête un héros, Charles Martel ; l'Aquitaine obéissait à un vaillant soldat, le duc Eudes ; la Provence, à un traître, le duc Mauronte ; la Bourgogne s'effaçait derrière ses redoutables voisins.

À la nouvelle de l'installation des Arabes en Septimanie, Eudes et Charles, jusqu'alors ennemis, se réconcilièrent (720), et s'apprêtèrent de concert à donner aux aventuriers insolents que la soif insatiable du pillage attirait sur leurs terres une sanglante et décisive leçon.

BATAILLE DE POITIERS (732). — Heure solennelle entre toutes ! Deux grandes races sont aux prises dans un duel à mort ; deux civilisations, deux religions sont en lutte décisive pour s'arracher l'empire du monde. D'un côté, les Francs et derrière eux l'Eglise et tous ses bienfaits ; de l'autre, les Arabes, et dans leurs rangs l'Asie et l'Afrique. Encore une victoire, et les soldats du Prophète iront peut-être, comme ils s'en vantent, rejoindre à travers la vallée du Danube leurs frères d'Orient qui s'avancent vers Constantinople, et souder dans la capitale de l'Empire d'Orient les extrémités de cette chaîne de fer qui leur permettra de comprimer jusqu'à l'étouffement le monde chrétien.

Les deux adversaires paraissent avoir eu, à un égal degré, à l'heure décisive, le sentiment très vif de la grandeur de la lutte. Les Francs, sombres et résolus, attendirent silencieux le signal de la bataille ; les Arabes, de leur côté, pour la première fois, parurent hésiter : « Durant sept jours, l'Orient et l'Occident s'examinèrent avec haine et terreur : les deux armées, ou plutôt les deux mondes, s'inspiraient un étonnement réciproque par la différence des physionomies, des armes, des coutumes, de la tactique. Les Francs contemplaient, d'un œil surpris, ces myriades d'hommes bruns aux turbans blancs, aux burnous blancs, aux abaïa rayés, aux boucliers ronds, aux sabres courbes,



Mosquée de Cordoue. — Partout où les Musulmans ont passé, ils ont laissé des témoins grandioses de leur architecture. (Cl. Anderson.)

aux légères zagaies, caracolant, parmi les tourbillons de poussière, sur leurs cauales échevelées ; les cheikhs musulmans passaient et repassaient au galop devant les lignes gallo-tentoniques, pour mieux voir les géants du nord, avec leurs longs cheveux blonds, leurs heaumes brillants, leurs casques de peau de buffle ou de mailles de fer, leurs longues épées et leurs énormes haches.

Enfin le septième jour, qui était un samedi de la fin d'octobre, vers l'aube, les Arabes et les Maures sortirent de leurs tentes, aux cris des muezzins appelant le peuple fidèle à la prière ; ils se déployèrent en ordre dans la plaine et, après la prière du matin, Abd-er-Rahman donna le signal. L'armée chrétienne reçut sans s'émouvoir la grêle de traits que firent pleuvoir sur elle les archers berbères ; les masses de la cavalerie musulmane s'élancèrent alors, et poussant leur fameux cri de guerre *Allah abbar* « Dieu est le plus grand », tombèrent comme un immense ouragan sur le front de bataille des Européens.

La longue ligne des Franks ne ploya pas, et resta immobile sous ce choc épouvantable. Comme un mur de fer, comme un rempart de glace, les peuples du Septentrion demeurèrent serrés les uns contre les autres, tels des hommes de marbre. Vingt fois les

Musulmans tournèrent bride pour reprendre du champ et revenir avec la rapidité de la foudre ; vingt fois leur charge impétueuse se brisa contre cette zone inébranlable ; les colosses d'Austrasie, se dressant sur leurs grands chevaux belges, recevaient les Arabes sur la pointe du glaive, et, frappant de haut en bas ces petits hommes du Midi, les perçaient d'outré en outré par d'effroyables estocades.

La lutte se prolongea néanmoins tout le jour, et Abd-er-Rahman conservait encore l'espoir de lasser la résistance des chrétiens, lorsque, vers la dixième heure (quatre heures de l'après-midi), un tumulte terrible et de lamentables clameurs s'élevèrent sur les derrières des Musulmans : c'était le roi Eudes, qui, avec les restes de ses Wascons et de ses Aquitains, tournait l'armée arabe, se jetait sur le camp du Ouali et en massacrait les gardiens. Aussitôt une grande partie de la cavalerie musulmane, probablement les Berbères, quitte le combat pour voler à la défense des richesses entassées sous les tentes : tout l'ordre de bataille d'Abd-er-Rahman est bouleversé ; l'Ouali, désespéré, s'efforce en vain d'arrêter le mouvement rétrograde et de reformer ses lignes ; le mur de glace s'ébranle enfin ; Karle et ses Austrasiens chargent à leur tour, culbutent, sabrent, écrasent tout ce qui se trouve devant eux.

Abd-er-Rahman et l'élite de ses compagnons, renversés de leurs chevaux, disparaissent, broyés sous cette masse de fer. A l'instant où le soleil descendit sous l'horizon, la foule des Musulmans se précipitait vers ses tentes, pressée dans toute la largeur du champ de bataille par une forêt mouvante de glaives qui s'élevaient et s'abaissaient incessamment, abattant à chaque pas sur le champ de carnage, une nouvelle file de cadavres. La fin du jour arrêta les Franks ; Karle n'essaya pas de pénétrer de nuit parmi ces tentes innombrables, qui ressemblaient de loin à une grande cité ; les Aquitains avaient été repoussés par les premiers escadrons accourus au secours du camp. Karle fit sonner la retraite, et les Européens, brandissant leurs glaives avec dépit, passèrent la nuit dans la plaine, s'attendant à livrer une nouvelle bataille le lendemain pour la conquête des campements arabes.

Au point du jour, les Franks revirent blanchir les tentes ennemies à la même place et dans le même ordre que la veille : aucun bruit ne s'entendait, aucun mouvement n'apparaissait dans les quartiers arabes. Karle, pensant que les Musulmans allaient sortir en armes, d'un instant à l'autre, fit tous les préparatifs de l'attaque et envoya des éclaireurs à la découverte. Ceux-ci s'avancèrent à travers les milliers de corps morts, entrèrent dans les premières tentes : elles étaient vides ; il ne restait par un seul homme en vie dans ce vaste camp ; les débris harassés de l'armée musulmane étaient partis en silence à la faveur des ténèbres, abandonnant tout, hormis leurs chevaux et leurs armes. La grande querelle était décidée (4). »

Telle fut cette bataille de Poitiers dont l'importance est si grande au point de vue de l'histoire missionnaire.

Certes, elle ne suffit pas, à elle seule, à arrêter les Arabes. En 733, il fallut les combattre sur la ligne des Pyrénées ; de 735 à 740, ils écumèrent la Provence et les pays du Rhône, si bien que Karle envoya son fils Pépin en Italie demander aux Lombards leur alliance contre eux.



STEUBEN. — Charles Martel bat les Arabes à Poitiers. Galerie des Batailles à Versailles (Cl. Arch. Phot.).

CONCLUSION. — Cependant cette date est décisive.

Elle marque un arrêt définitif dans l'expansion septentrionale de l'Islam.

Elle explique aussi l'arrêt de l'expansion missionnaire au VII^e et au VIII^e siècles.

Aux temps mérovingiens, l'Eglise est trop occupée à s'affermir au dedans et à se défendre au dehors pour songer à s'étendre comme elle pouvait le faire au temps de la *pax romana*.

Cependant sur les tristesses de cette époque, quelques figures d'apôtres jettent un rayon de fugitive lumière.

Les moines de Luxeuil, fils spirituels de saint Colomban, rayonnent autour de leur monastère du côté de la Suisse alémanique, de la Thuringe, de la Bavière.

La ville et le diocèse de Saint-Gall redisent encore aujourd'hui les mérites de celui qui fut l'apôtre des Alamans.

Deux autres moines de Luxeuil, Eustaise et Aile s'aventurèrent les premiers en Bavière, et préparèrent les voies aux évêques francs, saint Emmeran (de Poitiers), saint

Corbinien (d'Arpajon), saint Rupert, du sang royal des Mérovingiens, qui fondèrent, à la fin du vi^e siècle, les sièges épiscopaux de Frisingue, Ratisbonne et Salzbourg.

À la même époque, douze moines irlandais, à la suite de saint Killian, évangélisent la Thuringe. Le duc Gozbert eût bien voulu devenir chrétien, s'il avait pu en même temps demeurer incestueux. En 689, saint Killian paya de son sang, à Wurtzbourg, ses résistances aux caprices du duc.

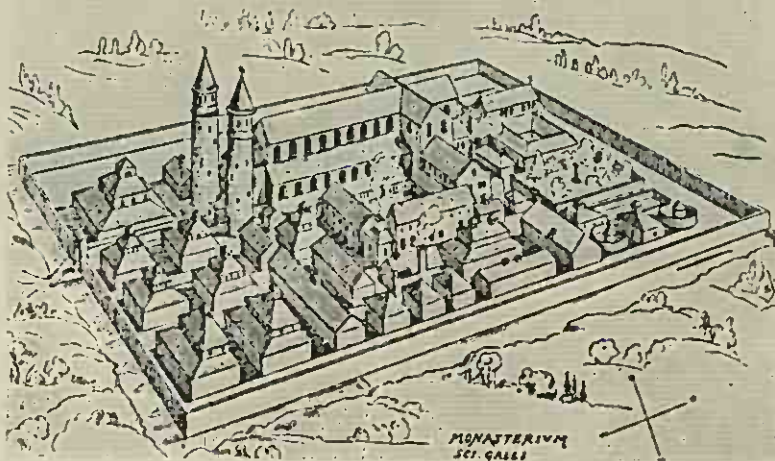
Mais c'est peut-être la figure de saint Amand, le plus grand missionnaire de l'époque mérovingienne, qui domine cette triste période.

Né en Aquitaine, il emplît des exploits missionnaires de sa vie vagabonde les trois premiers quarts du vi^e siècle.

Tout le nord de la France, de la Belgique et de la Hollande, furent évangélisés par lui.

Il commence à prêcher sur les bords de l'Escaut et de la Meuse en 630 ; devient en 647, évêque de Maestricht et se retire pour mourir dans le monastère d'Elnon-sur-la-Scarpe, fondé par lui.

Mais ce sont là des initiatives sans lendemain. Il faut attendre l'ère carolingienne pour voir reprendre un vrai travail d'organisation des Eglises nouvelles en pays infidèle.



Monastère de saint Gall.

(1) P. CHARLES, S. I., *Conférence de Louvain*.

(2) « L'Islam est la seule religion non-chrétienne qui soit (aujourd'hui encore) puissamment missionnaire... La seule qui ait pu enlever au christianisme d'immenses territoires et des millions de fidèles. La seule qui ait entamé profondément toutes les races qu'elle a trouvées sur son passage et qui ait réuni dans le *Dâr ul Islam* — la maison de l'Islam — des blancs, des noirs, des jaunes, des bruns ; européens, nègres, hindous, malais, chinois. » (P. CHARLES, *Dossiers de l'A. M.*, N° 50).

Après treize siècles, nous sommes fixés sur l'importance qu'il convient d'attacher à l'apparition de l'Islam : 250 millions d'adeptes toujours en progrès en témoignent éloquentement.

(3) En souvenir de cette expédition, les colonnes d'Hercule ont été désignées par les Arabes par le nom de Djebel-Tarik, « montagne de Tarik », d'où nous avons fait Gibraltar.

(4) Henri MAURIN, *Histoire de France*, édit. Furne, 1844, t. II, pp. 275-278.



Fulda, la ville de saint Boniface.

Phot. Schumacher, Berlin.

CHAPITRE PREMIER

CHARLES MARTEL ET SAINT BONIFACE

Caractéristiques de l'action missionnaire sous la dynastie carolingienne. — Origines de l'évangélisation en Germanie. — Apostolat de saint Boniface.

CARACTÉRISTIQUES DE L'ACTION MISSIONNAIRE SOUS LA DYNASTIE CAROLINGIENNE. — Impossible de ne pas signaler de suite le caractère nouveau que vont prendre avec les Carolingiens les méthodes de l'apostolat missionnaire : l'alliance du pouvoir civil et des autorités religieuses.

C'est dire qu'il s'engage dans une voie délicate et dangereuse.

Trois étapes en marquent les vicissitudes.

1. A la première génération, celle de Charles Martel (714-741) et de Pépin le Bref (741-768), l'apostolat requiert l'appui du pouvoir politique.

« Sans le patronage du prince des Francs, écrit saint Boniface, je ne puis défendre les prêtres et les moines. Sans la crainte qu'il inspire, je ne puis interdire l'adoration sacrilège des idoles. »

2. A la génération suivante, avec Charlemagne (768-814), le pouvoir temporel fraye la route aux missionnaires, et la conquête spirituelle, celle des Saxons en particulier, apparaît trop facilement comme une conséquence de la conquête militaire.

L'Eglise sera obligée de protester contre cet abus.

3. Avec Louis le Pieux (814-840), un opportun redressement des méthodes s'affirme. L'empereur, conscient de ses obligations de chrétien, envoie des missionnaires en des pays dont il n'envisage nullement la conquête et il renonce aux méthodes de coercition que réprouve l'esprit de l'Évangile.

Pour la seconde fois l'Église et l'Empire se rencontrent. Pour la seconde fois leurs destinées vont s'associer. L'empereur, dit le Capitulaire de 802, est non seulement le défenseurs, mais le propagateur de la religion chrétienne, *propagator ac defensor christianae religionis*.

On peut discuter, — et on doit le faire, — les méthodes que la volonté impériale imposera bon gré mal gré à la propagation de la foi. On ne peut pas ne pas s'incliner devant la noblesse de cet idéal et devant la grandeur des services rendus.

ORIGINES DE L'ÉVANGÉLISATION EN GERMANIE. — La Germanie barbare comprenait tous les pays situés entre le Danube et la presqu'île scandinave (Danemark).

C'est la région qui va devenir le champ de l'évangélisation missionnaire sous les Carolingiens.

N'oublions pas en effet que l'axe de leur empire (comme celui de l'ancien royaume d'Austrasie) se trouve sur le Rhin, à Aix-la-Chapelle, et que le gros effort de Charlemagne sera de réduire les hommes du Nord, Northmen ou Normands, c'est-à-dire Danois et Saxons.

Les rois d'Austrasie, et surtout leurs *maires du palais*, desquels devaient sortir les Carolingiens, avaient toujours favorisé l'apostolat missionnaire du côté des frontières septentrionales des pays soumis à leur contrôle.

Pépin d'Héristal, (678-714) et son fils Charles Martel (714-741) accordèrent toute leur protection aux moines anglo-saxons qui des côtes d'Angleterre débarquaient sur les côtes de la Frise.

Wilfrid, archevêque d'York, fut le premier missionnaire des Frisons. Chassé de son siège par de puissants ennemis, il se rendait à Rome pour obtenir justice, lorsqu'en 678, il fut jeté sur les côtes de Frise.

Mais la conversion définitive de cette nation fut l'œuvre d'un autre Anglo-Saxon, saint Willibrord.

L'apôtre passa la mer avec onze compagnons vers 690, et fut reçu avec faveur par Pépin d'Héristal, qui proposa pour champ d'action à son zèle le pays de la Meuse et de la Moselle.

En 696, Willibrord, nommé évêque des Frisons, fonda l'évêché d'Utrecht.

Sous la protection des Francs, il put étendre son action jusqu'aux frontières du Danemark.

Mais, après cinquante années de travaux apostoliques, la situation religieuse de la mission était encore si peu stable qu'il dut se retirer dans son couvent d'Echternach, en Austrasie, où il mourut vers 739.

APOSTOLAT DE SAINT BONIFACE. — Les travaux apostoliques définitifs reprennent sous Charles Martel et se concentrent autour de saint Boniface, le véritable fondateur de l'Église chez les Germains.

Boniface, de son vrai nom Winfrid, est aussi un moine anglo-saxon. Né en 680, dans le Devonshire, il se donne comme oblat à l'abbaye Nursling, entre Winchester et Southampton.

Ses vertus égalent sa science.

Une absolue droiture de conscience, une austérité de mœurs à toute épreuve, un loyalisme total envers le siège romain, la vue la plus nette de la nécessité de l'unité dans l'Eglise, tels sont les traits fondamentaux de son caractère, l'un des plus beaux des annales ecclésiastiques.

Un premier pèlerinage le conduit à Rome en 718. Il en revient avec une mission officielle du Pape et le nom de Boniface, rejoint son compatriote Willibrord en Frise et s'associe à son ministère.

En 722, le Pape Grégoire II l'appelle à Rome et le sacre évêque. Il a quarante-deux ans.

Pendant trente-trois ans, jusqu'à la date de son glorieux martyre (5 juin 755), il va se dépenser en des travaux admirables.

Après une visite à la cour de Charles Martel, pour qui le Pape lui a donné des lettres de recommandation, Boniface commence son apostolat.

Une précieuse lettre d'un de ses amis d'Angleterre, l'évêque Daniel de Winchester, qu'il consultait volontiers, nous renseigne sur les méthodes d'apostolat qui devront être les siennes.

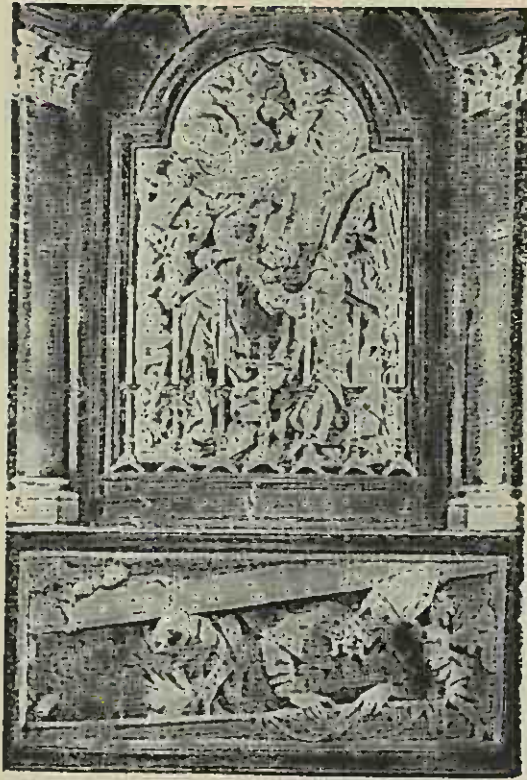
Avant tout, éclairer les intelligences : « Il faut procéder par questions discrètes et faire que les païens s'expliquent sur leurs croyances... Le monde a-t-il existé de tout temps ? S'il a commencé, qui est-ce qui l'a créé ?... S'ils disent qu'il n'a pas commencé, il faut leur montrer que c'est impossible... Quelle est l'origine du premier dieu ? Les dieux et les déesses continuent-ils de se reproduire ?... En vue de quoi adore-t-on les dieux ? Des biens qu'on en reçoit, ou de la félicité éternelle ?... En quoi fait-on plaisir aux dieux par les sacrifices ?... Si les dieux (des païens) sont tout-puissants..., comment expliquer la prospérité des chrétiens, qui leur ont enlevé le monde entier ? » (Ep. 15.)

Cependant l'apôtre se rend compte des résistances qu'il va rencontrer, et au vieil évêque de Winchester, il écrit :

« Sans le patronage du prince des Francs, je me sens incapable de gouverner



Saint Boniface abat l'antique chêne du Tonnerre, symbole du paganisme germanique.
(Grav. allemande anonyme.)



Tombeau de saint Boniface dans la cathédrale de Fulda. (Cl. Mollenhauer.)

mon peuple. Sans m'abriter sous son commandement et l'ascendant redoutable de son nom, je ne pourrai jamais mettre un terme aux rites sacrilèges des païens. »

Son premier acte d'autorité est de faire abattre, près de Geismar, devant tout le peuple assemblé, le symbole du paganisme germanique, l'antique chêne du Tonnerre... Sans le sauf-conduit du maire d'Austrasie, qui fit trembler les païens, il aurait sans doute payé son audace de sa vie.

Cependant jamais il ne voulut employer la force du prince pour obtenir des conversions.

Sa méthode est la méthode monastique : fonder des couvents qui sont à la fois les bastions de la civilisation et ceux de la religion sur ces terres sauvages.

C'est d'Angleterre qu'il fait venir ses coopérateurs. Pendant plusieurs années, de l'Angleterre méridionale à la Thuringe et à la Hesse, ce fut un exode calme et continu de prêtres, de simples moines, de maîtres d'école.

Et non seulement des hommes, mais des femmes. Elles fondèrent, sous la direction de Boniface, trois grands monastères, dont le plus célèbre fut celui de Bischeffein, qui avait pour abbesse la pieuse et savante Lioba.

Ces monastères d'hommes et de femmes répandirent en Germanie le goût des lettres. On envoyait en Angleterre des produits du pays, des tissus de poil de chèvre, une fourrure pour le vieil évêque de Winchester, des boucliers et des faucons pour le roi Ethelbald, un peigne d'ivoire et un miroir d'argent pour la reine ; mais, en revanche, les abbés, les abbesse, et Boniface lui-même demandaient qu'on leur communiquât la copie des ouvrages de science, de poésie et de piété qui se publiaient en Angleterre. « Transcrivez-moi, écrivait Boniface, quelques écrits de Bède ; envoyez-moi quelques étincelles du flambeau qui brille dans notre pays. »

« Un échange de lettres plus graves était celui que l'évêque de Germanie entretenait avec le pape Grégoire II, le tenant au courant de tous ses travaux, le consultant sur toutes les questions douteuses. Une réponse de Grégoire II, datée du 22 novembre 726, résoud douze cas de conscience ; et rien ne nous fait entrer plus avant dans l'intimité de la vie religieuse, liturgique, familiale et sociale de ces premières chrétiens d'Allemagne. Moins importante que la correspondance de saint Grégoire le Grand avec saint Augustin, la correspondance de saint Grégoire II avec saint Boniface

mérite de lui être comparée. Elle avait le même objet ; elle eut le même résultat : la conversion et la civilisation chrétienne d'une grande nation. » (MOURRET.)

En 738, Boniface, de nouveau à Rome, est nommé archevêque de Germanie. De retour en Allemagne, il fonde en Bavière la hiérarchie régulière par l'érection canonique des évêchés de Ratisbonne, Frisingue, Salzbourg et Passau.

La mort de Charles Martel et l'avènement de Pépin le Bref augmentent les libertés et le champ de son apostolat.

C'est alors (742) que l'on voit s'organiser la célébration presque annuelle des Conciles mixtes, réunissant les ecclésiastiques et les chefs politiques du pays.

La fondation du célèbre couvent de Fulda est de cette époque.

En 746, âgé de soixante-six ans, Boniface est promu archevêque de Mayence. En 754, à 74 ans, il se démet de sa charge en faveur d'un de ses moines, le très cher Lull, son disciple préféré.

Mais il ne renonce pas pour autant à l'apostolat missionnaire. En dépit de ses infirmités, il descend le Rhin, passe le Zuiderzée et fixe sa résidence près de Doekum, évangélisant et baptisant les populations d'alentour.

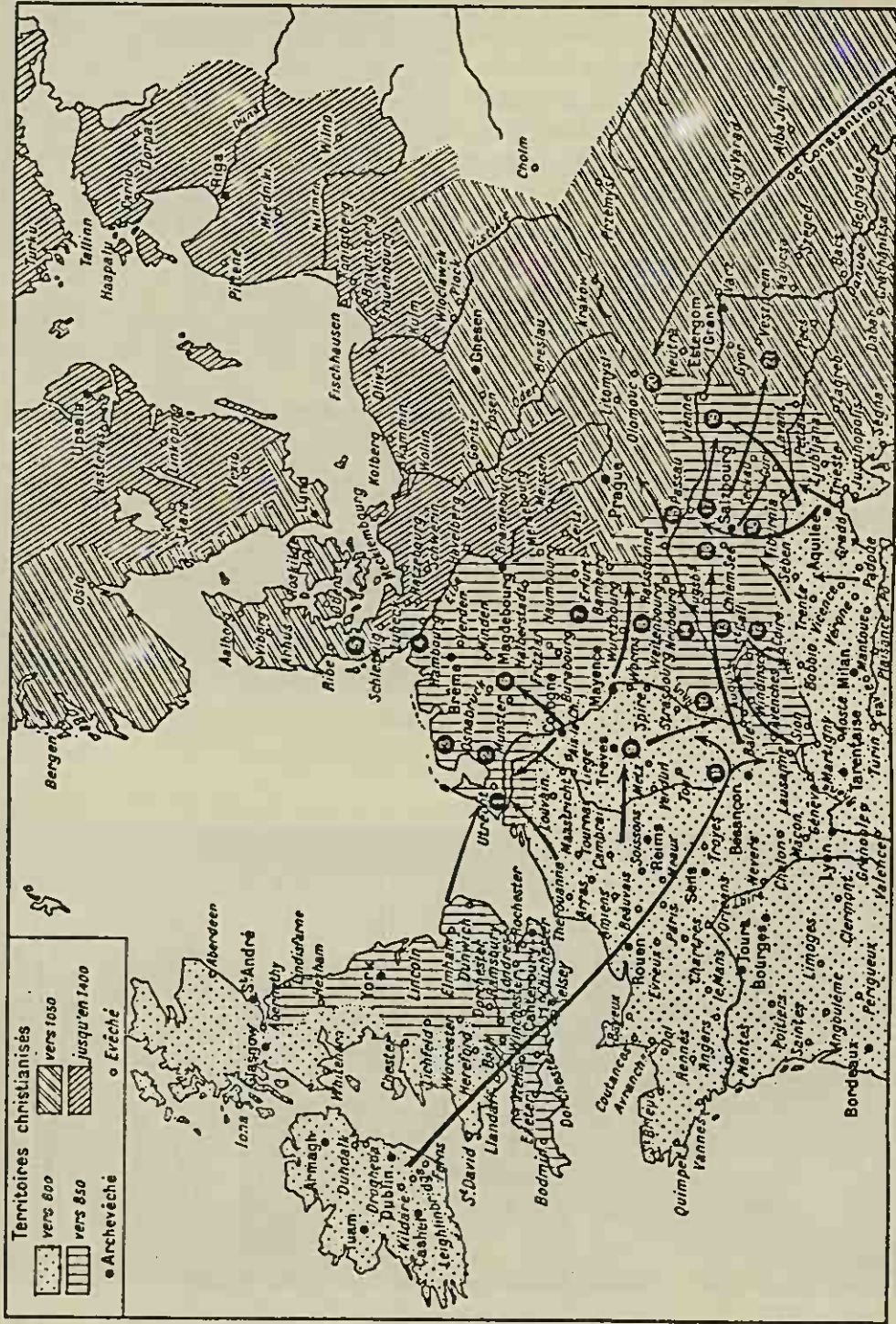
Le 5 juin 755, au lieu des fidèles convoqués pour la confirmation, il vit arriver subitement, des rives du Nord, une troupe de féroces païens.

Boniface, tenant sur la tête le livre des Evangiles, reçut en priant le coup mortel. Cinquante de ses compagnons partagèrent son martyre.

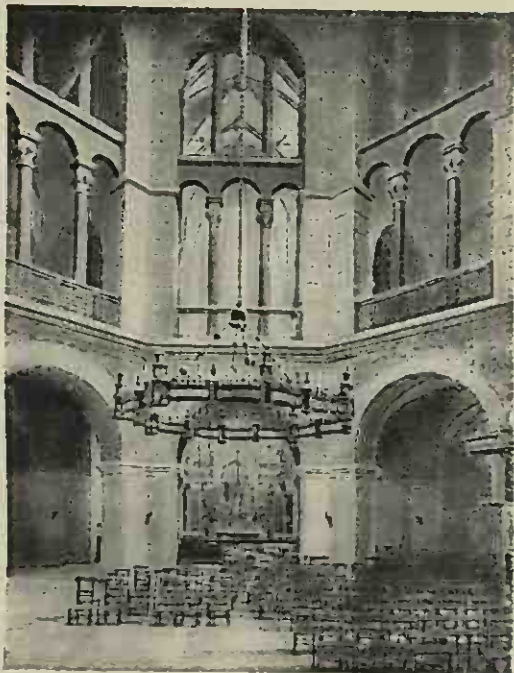


La prédication de saint Boniface, par Johan Schraudolph.

(Cl. B. G.)



Les missions du moyen âge (VI-XIV^e siècle).



Aix-la-Chapelle. — Vue intérieure de la chapelle pour laquelle Charlemagne s'inspira de Saint-Vital de Ravenne.

(Cl. Lévy-Neurdein.)



L'église de Germigny-des-Prés, consacrée en 816 est la plus intéressante de toutes les églises carolingiennes qui s'élevèrent à l'imitation de la chapelle d'Aix-la-Chapelle.

CHAPITRE II

CHARLEMAGNE ET LES SAXONS

Charlemagne et l'idée de chrétienté. — La conquête et la révolte. — Protestations de l'autorité religieuse. — La fin du paganisme en Germanie.

CHARLEMAGNE ET L'IDÉE DE CHRÉTIENTÉ. — Considérée sous son aspect temporel, la chrétienté remonte sans aucun doute à Charlemagne, « une des cinq ou six intelligences souveraines, dit Imbart de la Tour, qui ont fait franchir à l'humanité une de ses étapes ».

Ses campagnes contre les Saxons et les Bavarois, contre les Lombards d'Italie et contre les Maures d'Espagne, ont dilaté son royaume du Rhin à l'Elbe, de la Loire au cœur de l'Espagne, des Alpes à l'Italie méridionale.

Plus encore que conquérant, il est propagateur de la religion chrétienne.

Son empreinte a été si profonde qu'elle ne s'effacera pas de longtemps. La chré-



Saint Pierre remet l'oriflamme à Charlemagne et l'étole au Pape saint Léon.
Mosaïque du IX^e siècle dans la Basilique du Latran.
(Cl. Anderson.)

est une conquête en même temps qu'une mission.

Au milieu de l'année 772, Charlemagne convoque à Worms, en champ de mai, les grands officiers, les évêques et les chefs de monastère. Il demanda à l'assemblée si elle n'estimait pas que le moment fût venu de réprimer l'insolence de cette nation païenne et en même temps de la conquérir au royaume du Christ. Tous approuvèrent.

Une démonstration solennelle, mi-politique, mi-religieuse s'ensuivit. Au cœur des bois sacrés se dressait un tronc d'arbre colossal que les païens vénéraient comme la colonne du monde, *Irmensul*. L'idole fut renversée et les trésors du sanctuaire pillés.

Derrière lui, l'empereur laissa des missionnaires pour compléter son œuvre.

La réplique ne se fit pas attendre. En 773, le monastère de Fritzlar, fondé par saint Boniface, était saccagé, l'église pillée et changée en écurie.

Charles, qui était en Italie, accourt. Il convoque, en 777, les rebelles à la diète de Paderborn. Il est prêt à leur pardonner s'ils se rendent aux exhortations du moine Sturm, abbé de Fulda.

« Beaucoup, dit la chronique d'Eginhard, demandèrent le baptême, qu'ils reçurent dans les rivières, revêtus de blanches tuniques. »

Beaucoup. Non pas tous.

A la tête des réfractaires marchait Witikind, ou Widukind, qui incarnait l'âme de la résistance païenne.

tient, fondée comme unité politique par la rude main de l'empereur, se perpétua comme unité de culture et de civilisation. Entre tous les peuples conquis et gouvernés par lui se conservera le sentiment d'une certaine fraternité d'origines, d'une communauté de vues et d'aspirations.

Sans lui l'histoire de l'Europe occidentale ne se comprendrait pas (PFISTER).

Ce qui nous intéresse ici, c'est l'aspect missionnaire de son œuvre, en particulier la christianisation si discutée du peuple saxon.

LA CONQUÊTE ET LA RÉVOLTE. — Après la conquête et l'évangélisation de la Germanie centrale et occidentale, celles de la Saxe septentrionale et orientale s'imposaient.

Ce qui caractérise cette nouvelle étape de la marche de la civilisation chrétienne, c'est l'intervention positive de la puissance séculière. L'expédition de Saxe

En 778, le bruit s'étant répandu que le roi Charles avait péri avec ses preux dans les gorges de Roncevaux, Witikind soulève ses Normands et sème la terreur jusque sur la rive gauche du Rhin.

Le retour inespéré de Charles rétablit à nouveau la situation.

Mais en 782, nouvelle invasion. Nouveaux massacres. La bataille de Süntal est une journée de deuil pour les Francs.

« Cette fois, Charlemagne ne peut contenir sa colère. Il convoqua à Verden les chefs saxons qui lui avaient juré fidélité, et ordonna une enquête sévère.

» Quatre mille cinq cents coupables furent livrés par les Saxons eux-mêmes et décapités le même jour.

» Peu de temps après, en cette même année 782, il publiait le fameux *Capitulaire de Saxe* qui punissait de mort, non seulement les traîtres, les meurtriers et les incendiaires, mais aussi tout Saxon qui repousserait le baptême ou qui refuserait d'observer la loi du jeûne pour afficher son mépris du Christianisme (1). »

PROTESTATIONS DE L'AUTORITÉ RELIGIEUSE. — Le conseiller du roi, Alcuin, et le pape Hadrien lui-même protestèrent contre ces méthodes.

Alcuin écrivait : « La foi est un acte de volonté et non pas de contrainte, a dit saint Augustin. On attire l'homme à la foi, on ne peut l'y forcer ; vous pousserez les gens au baptême, vous ne leur ferez pas faire un pas vers la religion. C'est pourquoi ceux qui évangélisent les païens doivent user avec les peuples de paroles prudentes et pacifiques, car le Seigneur connaît les cœurs qu'il veut, et les ouvre afin qu'ils comprennent. Après le baptême il faut encore des préceptes indulgents aux âmes faibles.

» Si le joug suave et le fardeau du Christ eussent été annoncés à ce peuple inflexible des Saxons avec autant de persévérance qu'on en a mis à exiger les dîmes et à faire exécuter toute la rigueur des dispositions de l'édit pour les moindres fautes, peut-être n'auraient-ils pas horreur du baptême. »

Dans le même temps il faisait composer pour les Avars un catéchisme intitulé *Ratio de catechizandis rudibus* (2), qui nous renseigne sur les méthodes qui lui paraissaient convenables.

Avant le baptême, il exige une période d'enseignement allant de sept à quarante jours. Le missionnaire doit interroger son catéchumène sur les raisons qu'il a de désirer le baptême et sur sa vie antérieure.

Il faut bien reconnaître cependant que l'appareil militaire qui appuyait cet enseignement devait ajouter un grand poids à l'autorité des raisons du missionnaire.



Witikind,
(D'après l'effigie sculptée sur
son tombeau à Paderborn.)

Déplorons sincèrement le fait, mais gardons-nous toutefois d'en exagérer l'importance. Nous sommes, et nous serons souvent par la suite, en présence d'âmes qui se rallient d'instinct à l'autorité des chefs qu'elles se sont données.

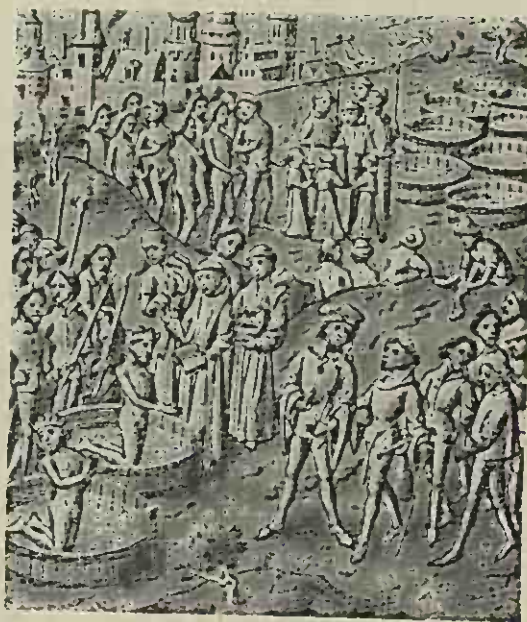
Ceux qu'il fallait atteindre, c'étaient les chefs ; ceux-là convaincus — et leur psychologie n'est pas la nôtre —, le reste acceptait sans répugnance l'argument d'autorité.

LA FIN DU PAGANISME EN GERMANIE. — En 785, Witikind demanda et reçut le baptême. Triomphalement Charlemagne annonça la nouvelle au pape Hadrien, qui ordonna qu'un triduum d'actions de grâces et de processions solennelles fût célébré dans tout le monde chrétien.

Les moines eurent désormais toute liberté de procéder à leurs conquêtes pacifiques. Saint Liudger, en 795, fondait le monastère de Werden, sur les frontières des Francs et des Saxons, et mourut évêque de Münster en 809.

A l'embouchure du Weser, en 815, se dressa le monastère de Corvey (Nouvelle-Corbie), issu de celui de Corbie (près d'Amiens), qui fut pour la Saxe ce que Fulda avait été pour la Germanie du Nord et saint Gall pour la Germanie du Sud.

Les maîtres savants qui lui vinrent de l'ancienne Corbie lui valurent bientôt une renommée sans cesse grandissante : tels furent Paschase Radbert, illustre par sa science ; Gislemar qui baptisa dans la suite Harold, roi de Danemark, et Anschaire, l'apôtre des Danois et des Suédois, dont nous allons parler.



Baptême de Witikind et de ses Saxons.
Miniature du XV^e siècle
de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

(¹) MOURRET, t. IV, p. 207.

(²) Retrouvé récemment à Saint-Emmeran de Ratisbonne.



C'est à Björkö, dans une île du lac Mälär (Suède), que saint Anchaire fonda la première communauté chrétienne scandinave. On voit, au fond, la croix de granit élevée en 1829 à la mémoire de saint Anchaire.

CHAPITRE III

L'ÉVANGÉLISATION DU DANEMARK ET DE LA NORVÈGE SAINT ANCHAIRE ET LOUIS LE PIEUX

L'évangélisation de la Scandinavie marque le dernier acte de l'épopée missionnaire au nord de l'Europe sous les Carolingiens.

Là encore nous remarquons le caractère commun des entreprises apostoliques de cette époque : alliance de l'autorité politique et de l'autorité religieuse.

Mais avec le fils de Charlemagne, Louis le Pieux ou le Débonnaire, l'évangélisation, soutenue par le pouvoir temporel, ne nourrit plus de visées terrestres.

« Charlemagne convertit parce qu'il a subjugué : c'est le couronnement de la conquête. Louis le Pieux veut convertir sans conquérir, mais cette conversion, cependant, sera une entreprise de l'Etat franc.

» *Pas d'offensive des Francs, mais une offensive du Christ* : voilà le programme de



Eglise en bois de Fantoft (Norvège) datant du temps des Vikings. Cette curieuse architecture scandinave, avec ses pinacles ornés de dragons qui font penser au fabuleux Orient, a intrigué les archéologues.

Louis le Pieux. Ce programme, peut-être le conçut-il dès les années 814 et 815, où il voyait arriver près de lui, du lointain Danemark, Harold fugitif, et où il lui promettait d'aider à son rétablissement. Mais la situation là-bas devint rapidement trouble, et ce fut seulement en 823 que les desseins impériaux se précisèrent et s'affermirent sous l'influence de l'archevêque de Reims, Ebbon.

» Cet Ebbon, fils de paysan, frère de lait de Louis le Pieux, son compagnon de jeux, puis son bibliothécaire, était monté sur le siège épiscopal de saint Rémi, au lendemain de l'avènement impérial. A la cour de l'empereur, il rencontrait des envoyés du Danemark : l'idée lui vint d'aller prêcher ce peuple.

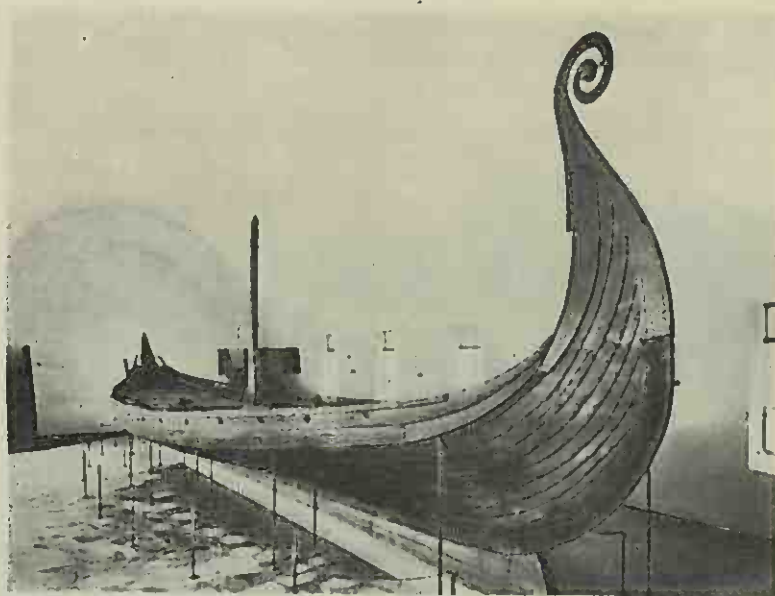
» Dès 814, dans sa première visite à Louis, Harold s'était mis sous la protection impériale, et les cordialités qui succédèrent au baptême marquèrent plutôt un resserrement des liens politiques qu'un fait absolument nouveau. Mais ce qu'il faut observer, c'est qu'il n'y a nullement, entre la vassalité d'Harold et son baptême, le même lien qu'établissait Charlemagne entre la soumission de Witiking et sa conversion : ce sont là deux ordres de choses différents, dont Louis le Pieux maintient la distinction, et le baptême, ce n'est pas Louis le Pieux qui l'impose, c'est Harold qui est venu le chercher.

» Le bon parrain qu'était Louis le Pieux songeait, après le baptême, à trouver quelque prêtre qui accompagnerait Harold en Danemark : le Christ ainsi ferait son entrée en même temps que le roi. Et le souci de Louis le Pieux fut bientôt, de par son impériale volonté, le souci de l'opinion publique qui l'entourait. « L'Empereur » lisons-nous dans Rimbert, commença à traiter du choix » de ce prêtre dans l'assemblée publique de ses nobles, » avec les prêtres et le reste de ses fidèles. » Il les questionnait tous. Et tous de répondre : « Un homme assez dévot



Pendeloque scandinave en argent trouvée dans un tombeau.

» pour vouloir entre-
 » prendre, pour le
 » nom du Christ, un
 » voyage aussi péril-
 » leux, nous ne le
 » connaissons pas. »
 Mais Wala, l'abbé de
 Corbie, déclara qu'il
 y en avait un dans
 son monastère, et
 qu'il s'appelait An-
 schaire. On fit venir
 cet Anschaire au pa-
 lais royal ; il accepta
 de son abbé, puis de
 l'empereur, la consi-
 gne qui l'expédiait
 en Danemark comme
 compagnon de voyage
 d'Harold.



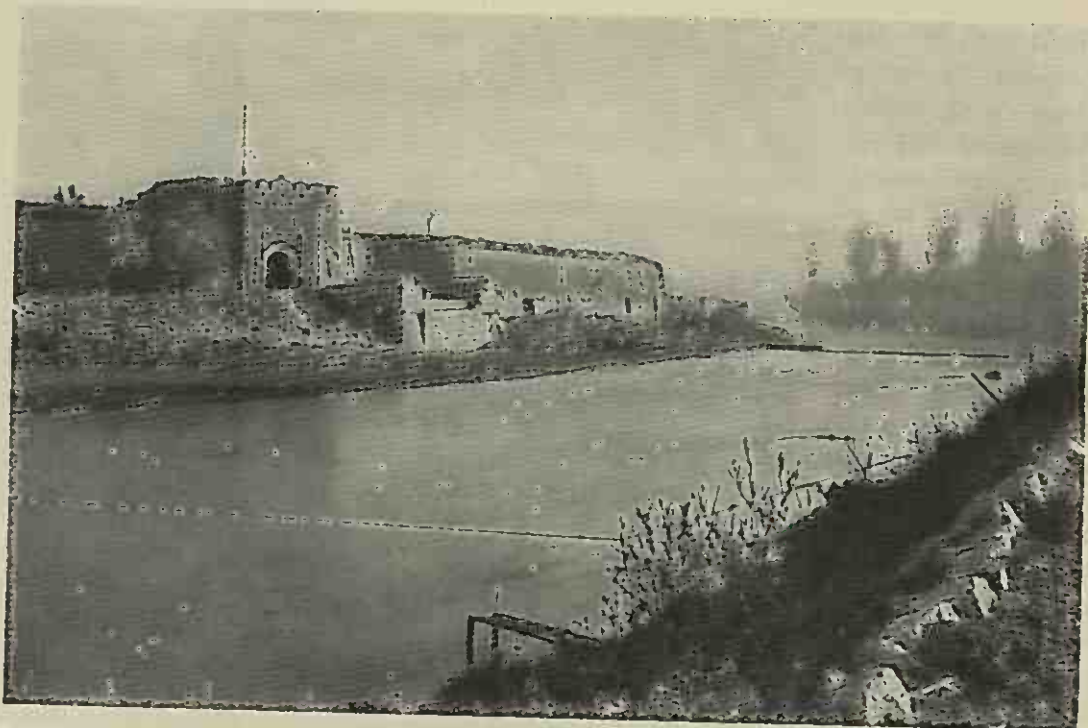
Bateau de Vikings, du IX^e siècle, découvert en 1903 dans le tumulus
 d'Osberg. Conservé près d'Oslo (Universitetets Oldsksamling, Oslo).

» Hélas ! quelques années plus tard, Harold devait décidément s'éloigner du Dane-
 mark. Anschaire ne peut s'y maintenir.

» Mais voici qu'à leur tour les Suédois demandent des missionnaires à l'empereur.
 Louis le Pieux propose à Anschaire ce nouveau champ d'apostolat. Les résultats furent
 meilleurs. Lorsque, au bout d'un an et demi, Anschaire rentra de Suède avec son com-
 pagnon Witmar, il vint dire à l'empereur les premiers succès obtenus. « Entendant cela,
 » nous dit Rimbert, le très dévot empereur se réjouissait d'une immense joie... En ren-
 » dant grâce au Dieu tout-puissant, enflammé par l'ardeur de sa foi, il se mit à chercher
 » comment dans les régions du Nord, c'est-à-dire à l'extrémité de son empire, il pourrait
 » constituer un siège épiscopal. »

» Que la vocation d'Anschaire, suscitée par Dieu, ait été expressément reconnue et
 orientée par Louis le Pieux et par Grégoire IV, que leurs deux volontés n'en aient fait
 qu'une — volonté représentative, si j'ose dire, de la volonté divine —, c'est là un fait
 où éclate l'harmonie des deux pouvoirs, harmonie qui, dans la suite des temps, devait
 être si souvent troublée. La vie de saint Anschaire met ainsi devant nos yeux une heure
 d'histoire où les deux moitiés de Dieu, le Pape et l'Empereur, sont d'accord et se donnent
 réciproquement la main pour l'extension du règne chrétien au delà des limites tracées
 par Charlemagne (1). »

(1) Georges Goyau, *L'Eglise en marche*, II^e série.



La Morava, près de Nisch. — Avant Cyrille et Méthode, des missionnaires avaient évangélisé les bords de la Morava, mais l'apostolat des deux frères devait avoir des résultats autrement considérables.

(Cl. Boissonnas, Genève.)

CHAPITRE IV

L'ÉVANGÉLISATION DES BULGARES ET DES MORAVES

Le problème des Églises slaves. — Rivalités bulgare et byzantine au IX^e siècle. — Conversion des Bulgares. — Les SS. Cyrille et Méthode en Moravie. — Hostilités germaniques. — Importance de l'apostolat des SS. Cyrille et Méthode.

LE PROBLÈME DES ÉGLISES SLAVES. — L'évangélisation des Slaves à la fin du IX^e siècle fait pendant à l'apostolat de la Germanie au début du même siècle.

Impossible de la comprendre, également, si on ne la replace pas dans le cadre des événements politiques de l'époque qui en éclairent les vicissitudes, à savoir la rivalité d'influence entre l'empire d'Orient et l'empire d'Occident.

Au IX^e siècle, l'axe de la politique mondiale incline du côté de l'Orient.

En Occident, la puissance impériale héritée de Charlemagne est divisée et diminuée.

Les petits-fils du grand empereur : Lothaire, Louis et Charles le Chauve, ont signé à Verdun, en 843, l'acte de démembrement de l'empire, qui va donner naissance à l'ère de la féodalité.

Entre la maison carolingienne qui s'effondre et la maison capétienne qui grandit, la rivalité s'accroît.

Les hommes du Nord (Normands ou mieux Northmen), que ne contient plus une main puissante, reprennent leurs incursions et leurs ravages qui n'épargnent ni la Frise, ni l'Angleterre, ni la France.

La terre anglo-saxonne devient danoise, malgré l'héroïque résistance d'Alfred le Grand (871-901). Un jour, le roi Kanut réunira sous sa domination la Grande-Bretagne, la Suède, la Norvège et le Danemark (1014-1035).

Tandis que le nord-ouest de l'Europe est la proie des Scandinaves, de graves événements s'accomplissent dans le sud-est.

En face de l'empire byzantin se lève une puissance nouvelle, celle des Bulgares, qui dispute à Constantinople l'hégémonie sur le monde slave.

La question d'Orient est dès ce moment ouverte ; et ce qui nous intéresse ici, c'est le contre-coup qu'elle va exercer sur les destinées du catholicisme. De nouvelles Eglises sont à la veille de se fonder, en Bulgarie, en Moravie, en Russie. Vers quel centre d'attraction vont-elles s'orienter : Rome ou Constantinople ? Du côté de l'unité ou du côté du schisme, que l'on sent imminent ?

Entre les exigences nationales qui sont aiguës en Orient et les exigences de l'unité catholique qui sont imprescriptibles, quelle sera l'attitude du Saint-Siège ?

Ses directives si sages, si pondérées, à propos de l'apostolat des saints Cyrille et Méthode vont nous le dire. Dès maintenant nous voyons l'intérêt majeur de cette page d'histoire, restreinte en apparence par ses dimensions, d'une importance si grande par ses répercussions lointaines et l'on peut dire d'une actualité toujours vivante.



Conquête de l'Angleterre par les Normands. On voit ici l'armée de Guillaume le Conquérant en vue du Mont Saint-Michel. Fragment de la célèbre tapisserie de la reine Mathilde.

Musée de Bayeux (Cl. Deslandes, Bayeux).

RIVALITÉS BULGARE ET BYZANTINE AU IX^e SIÈCLE. — Après les troubles graves de la première moitié du IX^e siècle, Byzance connaît une sorte de renaissance intellectuelle et religieuse, sous le règne de Théodora (842-857) et de son fils Michel, dit l'Ivrogne, (857-867).

« Tandis que les politiques rêvaient, à la faveur de la décadence occidentale, de ressaisir l'empire du monde, les lettrés prétendaient restaurer la haute culture de l'hellénisme antique. Le César Bardas, frère de Théodora, se fit le protecteur des études savantes. Platoniciens et aristotéliens se livraient d'ardents combats. Le plus brillant, le plus actif des habitués de ces joutes littéraires était... un jeune diplomate de trente-neuf ans qui s'appelait *Photius*... (1). »

Ce seul nom dit, hélas ! en quel sens déplorable pour l'unité de l'Eglise va s'achever ce mouvement, où l'ardeur des ambitions politiques l'emportera sur la sincérité des convictions religieuses.

Mais dans le même temps le royaume bulgare devient une grande puissance et une puissance rivale de Constantinople, sous le règne du tsar Boris I^{er} qui, pendant toute la seconde moitié du IX^e siècle, dirigera les destinées de son pays.

Le rêve de ses ancêtres, de faire de la Bulgarie le centre d'une pan-Slavie du Sud, est aussi celui de Boris.

Mais, en face de la civilisation de Byzance, il comprend que le vieux paganisme de son peuple y fait obstacle et que la Bulgarie doit entrer dans le concert des nations civilisées, c'est-à-dire chrétiennes. C'est à quoi il va travailler avec une rudesse un peu sauvage.

CONVERSION DES BULGARES. — Boris veut être chrétien ; mais il veut aussi échapper à la sujétion byzantine.

Dès 856, il ouvre ses Etats à des missionnaires venus de l'empire carolingien. En 864, il reçoit le baptême et fait profession du dévouement le plus absolu au Pape de Rome. « Je jure que toute ma vie je serai le serviteur de saint Pierre. »

Son zèle de néophyte le pousse à prendre en toutes choses — même sur le port du pantalon national par les femmes bulgares — l'avis du pape Nicolas, qui répond avec la mesure et la prudence romaines. C'est, pour le dire en passant, l'origine des fameux *Responsa ad Bulgaros*, célèbres en théologie.



Au pays des saints Cyrille et Méthode : la petite église byzantine d'Ohrida.

(Cl. Boissonnas, Genève.)

La conversion — et la slavisation — en masse de son peuple étant assurée, il se retire en 889 dans un monastère. Mais ceci pour en sortir bientôt.

Son fils aîné Vladimir ayant abusé du pouvoir, au profit des derniers tenants du paganisme, « il avait tranquillement dégainé sa vieille épée, était parti la planter dans les yeux de ce fils indigne et, après avoir jeté le pauvre aveugle en prison et

lui avoir substitué Siméon sur le trône (893), avait regagné pour toujours son asile de prière et de recueillement. La mort devait venir l'y prendre, pieux et la conscience pure, le 2 mai 907 (*) ».

Byzance doit compter désormais avec une redoutable rivale. Au lendemain de la mort du tsar Siméon, en 927, Byzance accepte de donner au chef de l'épiscopat bulgare — ce que Rome avait cru devoir différer — le titre convoité de patriarche, qui l'égale au chef du clergé byzantin.

C'était entraîner la Bulgarie dans l'orbite de Constantinople, et bientôt dans le schisme.

LES SAINTS CYRILLE ET MÉTHODE EN MORAVIE. — « Si l'on ne considérait que la durée de la nation convertie et de l'église constituée, dit justement M. Mourret, la conversion des Moraves occuperait le dernier rang dans l'histoire des origines chrétiennes de l'Europe. L'Église slave de Moravie n'eut qu'une existence éphémère. Elle n'existait pour ainsi dire pas avant l'arrivée de saint Cyrille et de saint Méthode, et on peut dire qu'elle n'exista plus après leur mort... Mais l'histoire de la conversion de la Moravie prend une importance capitale si l'on considère... la portée de cette œuvre sur l'avenir de la race slave tout entière. Aucun des autres héros de notre race, dit un historien russe, Hilferding, ne saurait être comparé à Cyrille et à Méthode à ce point de vue : leur action a été panslave. On ne peut dire cela que d'eux seuls (*) ».

Charlemagne avait essayé d'étendre son influence dans le bassin du Danube. Il avait envoyé des missionnaires aux Avars, dont les Moraves étaient tributaires. Ces missions n'avaient pas été sans fruit, puisque, en 824, une bulle du pape Eugène II félicitait les Moraves et leur prince de leur fidélité à la religion.



Saint Cyrille prêchant.

Fresque de la cathédrale de Kiev (XI^e s.).

Mais si les Moraves voulaient bien être chrétiens, ils ne voulaient pas pour autant devenir Germains.

Les successeurs de Charlemagne, en particulier Louis le Germanique, eurent le tort de traiter les Moraves en Saxons.

Le résultat fut de les faire se tourner vers Byzance, à qui ils réclamèrent des missionnaires.

En 863, on leur envoya Cyrille et Méthode. Le choix ne pouvait être meilleur.

De haute naissance, élevés à la Cour au temps de la grande Théodora, compagnons d'enfance de l'empereur Michel, les deux frères, qui eussent pu prétendre aux plus hautes charges, avaient entendu l'appel d'une vocation plus haute et étaient entrés dans un monastère.

C'est là que l'appel impérial vint les chercher.

« Les deux apôtres furent l'objet, à leur arrivée en Moravie, d'un accueil enthousiaste.

» Tout les recommandait à la sympathie du peuple morave : leurs mœurs douces et polies qui contrastaient si fort avec la rudesse des convertisseurs allemands, la grave solennité de leurs chants et de leurs cérémonies liturgiques, où le génie hellénique avait laissé son harmonie, enfin surtout l'emploi de la langue slavonne que Cyrille et Méthode connaissaient à fond et dont ils se servaient, non seulement dans leurs prédications, mais aussi dans les offices liturgiques. Des rives du Danube jusque dans les hautes vallées de la Moravie, ce fut comme un enchantement et une délivrance (*). »

La politique se mit à la traverse de ce succès.

Louis le Germanique, à la tête d'une armée allemande, descendit en Moravie et lui imposa à nouveau sa suzeraineté.



Le Danube. Les portes de fer.

(Cl. Boissonnas, Genève.)

Cyrille et Méthode furent dénoncés à Rome pour leur usage de la langue slavonne. Le pape Hadrien, qui les reçut en 867, prit leur défense et voulut leur conférer l'épiscopat. Cyrille mourut à Rome et Méthode, seul, put retourner à sa mission avec le titre d'évêque de Moravie et de Pannonie.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des Germains.

HOSTILITÉS GERMANIQUES. — « Les prélats bava­rois eurent tôt fait de réunir, en 870, un prétendu concile national en présence de Louis le Germanique.

» Ce qui se passa dans ce pseudo-concile... nous le savons par des textes authentiques. Le pape Jean VIII, dans une de ses lettres, nous apprend qu'on vit un jour l'évêque de Passau, Ermenrich, entrer dans la salle du concile, en costume de cheval, la cravache à la main, et se précipiter sur l'évêque de Pannonie pour le cingler au visage. Ses collègues l'arrêtèrent à temps.

» Imperturbable sous les coups de poing et les soufflets, Méthode exaspérait ses adversaires.

» Bref, Méthode fut jeté dans une prison ouverte à tous les vents, où, pendant deux ans, il subit d'horribles tortures.

» Sans préjudice, d'ailleurs, d'une dénonciation en forme, portée à Rome, sous le double chef d'introduction dans la liturgie d'une langue nouvelle, et d'omission dans la récitation du symbole de la formule *Filioque*... (*) »

Le successeur du pape Hadrien II, Jean VIII, com­mença par hésiter sur la question de la langue ; mais, en 878, il déclara que « Dieu étant aussi bien l'auteur du slave que des autres langues », il était parfaitement licite de chanter la messe en slavo­n, comme en persan, en arménien et en copte.

C'est qu'à cette époque la Moravie, voulant échapper aux influences rivales des deux empereurs d'Orient et d'Occident, avait décidé de se placer (ce qui d'ailleurs ne la sauva pas) sous la suzeraineté directe du Pontife romain.

Saint Méthode ne put jouir longtemps de cette réhabilitation de sa personne et de son œuvre.

Après la mort du pape Jean VIII (882), la lutte recommença.

Une indigne supercherie d'un évêque du parti allemand, qui falsifiait les documents de la cause, parvint à tromper tout le monde.

En 885, l'apôtre de la Moravie rendait à Dieu son âme assiégée des pires craintes. Cependant les fruits de son apostolat devaient lui survivre.

IMPORTANCE DE L'APOSTOLAT DES SAINTS CYRILLE ET MÉTHODE. — L'œuvre des apôtres de la Moravie avait été, malgré tout, extraordinairement féconde. L'historien russe Hilferding a pu dire que nul héros de sa race n'a plus fait que Cyrille et Méthode pour l'avenir des peuples slaves. Ils ont fixé la langue que parlent aujourd'hui des millions d'hommes. Leur action civilisatrice s'est également étendue sur la race tout entière ;



Saint Cyrille et saint Méthode.
Groupe sculpté dans la cathédrale
d'Olomouc.

ils l'ont exercée à un moment où, la distinction des divers peuples n'étant pas encore bien marquée, leur influence a pu facilement se faire sentir dans toute la grande famille slave. L'histoire de l'Eglise doit constater que presque tous les chrétiens qui, dans le monde slave, se rattachent à l'Eglise romaine, remontent, d'une manière directe ou indirecte, à l'Eglise de Moravie. La Bohême, dont saint Méthode avait converti le duc Borcivoy, beau-frère de Swatopluck, la Pologne, qui reçut des Moraves fugitifs, après la chute de leur patrie, les premiers rudiments de la foi, et la Hongrie, chez qui l'influence des missionnaires bohémiens et polonais fut prépondérante, durent à ces origines latines d'échapper à l'influence byzantine qui devait entraîner les autres nations slaves dans le schisme grec (*).



Saint Wenceslas, duc de Bohême.
Prince zélé, chrétien ardent, il fonda,
entre autres, l'église Saint-Guy au château
de Prague.

Tableau anonyme dans l'église
Saint-Nicolas de Prague.

(1) MOERRET, t. III, p. 401.

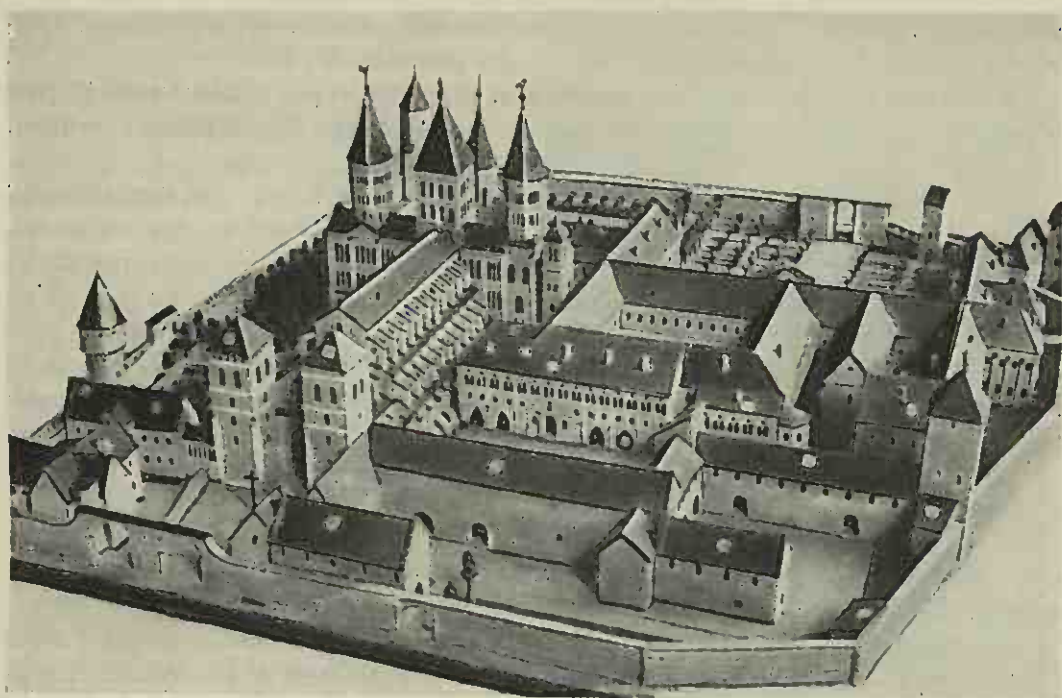
(2) HALPHEX, *Histoire Générale*, t. V, p. 317.

(3) MOERRET, t. III, p. 263.

(4) *Ib.*, *op. cit.*, p. 267.

(5) *Ib.*, *ibid.*, p. 269.

(6) *Ib.*, *ibid.*, p. 271.



Cluny. — Plan de l'ancienne abbaye d'où parut un esprit de rénovation de l'esprit chrétien et de l'esprit ecclésiastique.

CHAPITRE V

L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'UNE GÉNÉRATION

La crise politique du X^e siècle. — La crise religieuse. — Orientation de la réforme religieuse.

Dans son livre *De consideratione*, qu'il adressait au milieu du XII^e siècle à son ancien disciple devenu Pape sous le nom d'Eugène III, et qui est une sorte d'examen de conscience de son temps, saint Bernard de Clairvaux, abordant le problème de l'apostolat missionnaire, fait entendre un long et grave gémissement.

« De quel droit ceux qui nous ont précédés ont-ils jugé à propos de poser des bornes à la prédication de l'Évangile, de suspendre la parole de la foi, alors que l'infidélité subsiste encore ? — *Quid visum est patribus ponere metam Evangelio, verbum suspendere fidei donec infidelitas durat ?*

» Pourquoi s'est-elle arrêtée, la parole au vol rapide ? Qui donc le premier a entravé

sa course salutaire ? — *Qua ratione putamus subsistit velociter currens sermo ? Quis primus inhibuit hunc salutarem cursum ?* » (*De consider.* III, 1.)

Il faut bien reconnaître en effet que les x^e et xi^e siècles, si peu glorieux pour l'Eglise en général, marquent pour l'apostolat missionnaire un temps d'arrêt presque complet.

LA CRISE POLITIQUE DU X^e SIÈCLE. — Les causes de cette déchéance sont bien connues.

Au point de vue politique, la puissance impériale s'est effondrée. Sur ses ruines, la féodalité s'établit ; des centaines de principautés et de républiques ont surgi, toutes préoccupées d'accaparer au profit d'intérêts égoïstes les bribes d'une fortune qu'un pouvoir central assez fort ne sait plus défendre.

» Il n'y a plus pour personne de vues générales, d'intérêts communs. L'homme ne sait bientôt plus s'il existe un monde au delà de son canton. Il prend racine, il s'incorpore à la terre...

» Malheur à celui qui n'a pas su grouper derrière lui une forte association de fidèles, de vassaux...

» Vivre au jour le jour, comme on peut, chacun pour soi, échapper aux massacres et aux famines, voilà tout l'idéal de ces pauvres humains dégradés par la crainte de la maladie, de l'incendie, de la mort (1). »

Et comme dans ce chaos universel l'Eglise représente encore l'un des points d'appui les plus certains de l'ordre et de l'autorité, c'est à l'accaparement de ses ressources et de son influence que se livrent les maîtres du jour avec un cynisme qui précipite les désastres.

DÉCHÉANCE DE L'AUTORITÉ RELIGIEUSE. — A la mort du pape Formose (896), dernier défenseur de l'ordre et de l'empire, une famille sortie de l'aristocratie militaire s'est emparée à Rome du gouvernement spirituel et temporel : c'est la famille de Théophylacte, duc de Ravenne, sénateur et consul de Rome.

Les membres de cette famille s'emparent du siège pontifical et se le transmettent, pendant tout le x^e siècle, comme un bien personnel.

« Il n'est pas sûr que cette histoire diffère sensiblement de l'histoire des autres évêchés ou abbayes d'Italie.

» En France, il en va tout de même... Les comtes (qui ont usurpé les droits du roi), disposent en maîtres des abbayes et des évêchés...

» De même en Espagne.

» En Germanie, depuis Charlemagne, l'Eglise est à la discrétion du roi.

» En Grande-Bretagne, le roi est sans pouvoir, et la féodalité souveraine. Elle envahit l'Eglise et lui communique ses tristes habitudes : les clercs mènent la vie des camps et renoncent au célibat.

» Chaque seigneur songe d'abord à installer sur le siège épiscopal un membre de sa famille...

» Quand il n'a pas l'évêché dans son patrimoine... tous les moyens lui sont bons pour y établir ses parents. L'intrigue, les promesses, l'argent, ne lui coûtent guère, et il ne recule pas devant la conquête à main armée.

« On devine ce que, dans ces conditions, pèsent les soucis apostoliques de ces indignes prélats.

« En France comme en Italie, ces barons affublés de la mitre n'ont d'autre souci que d'exploiter leur évêché et de pressurer leurs diocésains (2). »

Les deux maux qui, au X^e et au XI^e siècles, rongent la vie intime de l'Église sont le trafic simoniaque des bénéfices et l'incontinence des clercs (nicolaïsme).

Pour comprendre l'œuvre d'un Grégoire VII (1073-1085), qui marque le point culminant et le début de la solution de cette crise redoutable, il faut avoir constamment ce tableau sous les yeux.

En s'attaquant, avec le courage méritoire que l'on devine, aux abus de l'investiture laïque qui mettait les dignités ecclésiastiques à la discrétion des princes, il attaquait à la racine le chancre du nicolaïsme et de la simonie.

Du moment, en effet, que les évêques pouvaient acheter leur charge, la tentation était grande, une fois qu'ils l'avaient conquise, « de se dédommager en vendant à leur tour les dignités d'ordre secondaire. Le clergé inférieur, de son côté, pour rentrer dans ses frais, vendait les sacrements, et ainsi, du haut en bas de l'échelle, la grâce de la rédemption était mise à l'encan... Un clergé simoniaque, est-il besoin de le dire, ne se souciait guère des vertus de son état. Entré dans les ordres le plus souvent pour s'y procurer une situation sortable, il y jouissait gaiement de la vie, menait grand train, prenait part à toutes les distractions mondaines, aux fêtes, aux jeux, à la chasse et même à la guerre.

« Un très grand nombre de prêtres... vivaient au grand jour en pères de famille, entourés de leur femme et de leurs enfants (2). »

Que pouvaient devenir, au milieu d'une pareille situation, les soucis de l'apostolat ?

ORIENTATION DE LA RÉFORME RELIGIEUSE. — De fait, en dehors de la Germanie, où le pouvoir central demeure relativement fort, on ne trouve plus en Europe d'églises vraiment missionnaires.

Cela ne veut pas dire que la vie religieuse, et même la sainteté, en soient totalement absentes.



Grégoire VII reçoit à Canossa la soumission de l'empereur Henri IV.
B. N. Estampes (Cl. Bloud et Gay).

Bien au contraire. Il y a des saints et de grands saints dans toutes les églises des x^e et xi^e siècles. Mais ils sont préoccupés surtout des maux intérieurs de la chrétienté et du péril de leur âme autant que de celui de l'âme de leurs frères.

Ils s'enfuient dans la solitude ou se groupent à l'intérieur des couvents.

Tels en Italie, saint Romuald, le fondateur des Camaldules ; saint Jean Gualbert, le fondateur de Vallombreuse ; saint Nil, qui gagne au charme de la vie religieuse l'empereur Otton III lui-même ; saint Bernard de Menthon, l'archidiacre d'Aoste, qui pendant quarante-deux ans, évangélise les hautes vallées de la Tarentaise et de la Maurienne.

Tels surtout en France, les moines de Cluny qui vont exercer une si profonde influence sur le redressement de l'esprit chrétien et de l'esprit ecclésiastique.

C'est de leurs rangs que sort un Grégoire VII, qui, à la fin du xi^e siècle, parvient à enrayer le torrent dévastateur qui menaçait de tout submerger.

Trente-sept ans après sa mort, le concordat de Worms (1122) rendait à l'Eglise la liberté des élections canoniques, depuis celle du pape jusqu'à celle des dignitaires inférieurs.

C'est de leurs rangs que sortira saint Bernard qui, en 1150, dans l'examen de conscience dont nous parlions plus haut, rappellera au Pape ses devoirs envers les infidèles. *Et infidelibus debitor es, judæis, græcis et gentibus...*



L'hospice du Grand Saint-Bernard, fondé par saint Bernard de Menthon.
(Cl. Harlingue.)

(¹) DUBOUCCO, *Avenir du Christianisme*, t. V, chap. VI.

(²) *Ib.*, *ibid.*, t. V, chap. VI.

(³) G. KURRU, *L'Eglise aux tournants de l'histoire*, III^e leçon.



Une des collines royales d'Uppsala (Suède). A gauche, la cathédrale de briques, œuvre d'un architecte français du XIII^e siècle.

CHAPITRE VI

L'ÉVANGÉLISATION DES SCANDINAVES, DES HONGROIS ET DES RUSSES

Le Danemark et Canut le Grand. — Missions de Suède. — La Norvège et la pensée royale de saint Olaf. — Saint Etienne de Hongrie, roi apostolique. — Chez les Slaves du Nord : la Russie entre dans l'orbite religieuse de Byzance.

Un double trait caractérise les quelques tentatives d'apostolat missionnaire qui illuminent les ténèbres religieuses du ix^e siècle : elles continuent les missions impériales dont elles consolident et élargissent quelque peu les résultats ; leurs succès les plus durables sont l'honneur de l'Eglise de Germanie qui, à l'encontre des Eglises d'Italie ou de France, n'est pas tombée entre les mains des comtes et des barons, et qui, sous la poigne souvent brutale des Otton, reste plus fidèle aux traditions du passé.

LE DANEMARK ET CANUT LE GRAND. — Les missionnaires germains reprennent l'œuvre entreprise au ix^e siècle par saint Anshaire de Corbie.

Le roi Harald se fait baptiser vers 965. Son successeur, Suénon (le conquérant de l'Angleterre), qui d'abord a fait opposition aux missionnaires, finit par les favoriser. Mais c'est son fils Canut le Grand, ou Knut (1014-1036), qui assure le triomphe définitif du christianisme au Danemark.

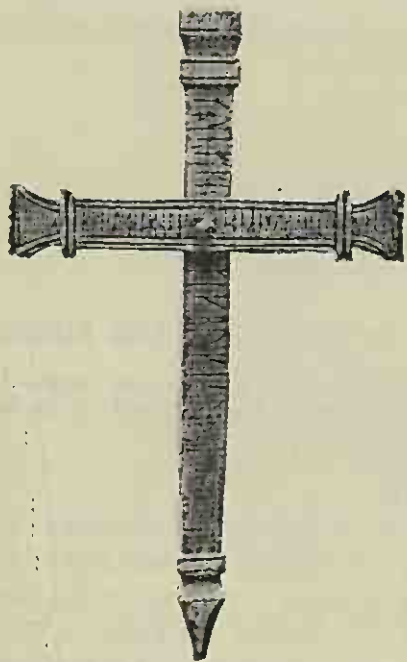
On sait l'importance de ce règne qui s'étendit non seulement sur l'Angleterre, mais sur la Suède, la Norvège, après la défaite de saint Olaf (1028-1031), et sur l'Ecosse (1034). Pèlerin de Rome en 1024, Canut multiplie dans ses Etats les monastères et les églises et fait ériger le Danemark en province métropolitaine, avec Lund comme centre.

MISSIONS DE SUÈDE. — Les missionnaires sont moins heureux en Suède.

Malgré les efforts de Bruno de Querfurt et de Thurgot, malgré l'organisation du diocèse de Skara et le baptême du roi Olaf, la plus grande partie du pays rejette l'Évangile.

Le roi Srenkil déclare qu'il est impossible de renverser le temple des idoles à Opsal, et son fils Inge, qui reçoit le baptême, est chassé par son peuple et renversé par un païen (1).

LA NORVÈGE ET LA PENSÉE ROYALE DE SAINT OLAF. — L'évangélisation de la Norvège est plus heureuse et constitue à plus d'un titre un épisode émouvant de l'histoire religieuse de l'Europe.



Croix de bois à caractères runiques trouvée au Groenland.

(Musée National de Copenhague.)

Le Groenland découvert par les Islandais au Xe s. fut évangélisé dès l'an 1000 et en 1126 un siège épiscopal était créé à Gardar.

L'histoire tragique et grandiose de son roi saint Olaf (1000-1035) la résume en traits expressifs.

Combattu à l'intérieur par ses vassaux païens, menacé à l'extérieur par le terrible Canut danois, Olaf est baptisé à Rouen par l'archevêque Robert.

Dans son âme grandit le projet de reprendre l'œuvre de son grand-père, Harald, fondateur du royaume, mais en l'affermissant sur des bases spirituelles.

Harald avait fondé sur la force l'unité de la Norvège. Olaf rêve de la cimenter par l'unité de foi et de culte. Faire de la Norvège un grand royaume chrétien, l'incorporer à l'Église catholique et à l'Europe christianisée : telle est ce que l'on a appelé à juste titre la pensée royale de saint Olaf (2).

Sa politique s'inspire de celle de Charlemagne, dont il laissera donner le nom à son fils *Magnus*. Substituer au culte du ténébreux Tor celui du Lumineux ou Blanc Christ (White-Krist ou Hvite-Christ) est son idéal.

Du pays normand et anglo-saxon il a amené des missionnaires et des évêques. Avec eux, il bâtit

les premières églises où se célèbrent, à sa grande joie, les offices liturgiques. Quant à ses méthodes d'apostolat, elles s'inspirent de celles de Charlemagne.

« Les récalcitrants furent durement traités. Pour empêcher les sacrifices païens, Olaf ne recule pas devant la répression sanglante. »

C'est qu'en face de lui se dressait, il faut le reconnaître, la menace de la violence la plus brutale ; et c'est que lui et les siens avaient une mentalité bien différente de celle que nous ont donnée des siècles de christianisme.

Ces sujets, issus d'une race belliqueuse entre toutes, « concevaient volontiers le christianisme comme une victoire de Hvite-Krist sur Tor.

» Ce que les historiens protestants affirment est très juste, à savoir que ces premiers croyants ne voyaient pas d'abord dans l'Évangile sa vertu salutaire contre le péché. Cette expérience intime, ils ne tardèrent pas à l'avoir cependant, une fois que la religion chrétienne leur eut donné la notion du péché. Mais de prime abord, le Christ était pour eux le vainqueur de Tor ; et à l'idée de victoire s'alliait tout naturellement l'idée de combat par les armes. »

Ces méthodes impératives s'alliaient cependant chez le roi Olaf, comme chez les autres grands princes de son époque, à une sincérité de foi chrétienne qui s'accrut avec l'âge et les épreuves jusqu'à donner à sa vie le cachet de la sainteté.

Les seigneurs, à qui il prétendait imposer une discipline gênante, s'allièrent contre lui au tout-puissant roi de Danemark. Il dut se réfugier en Russie, songea même à partir pour l'Orient combattre les Sarrazins, ou à se faire moine.

Mais au printemps de 1030, il crut pouvoir tenter de reprendre en Norvège la place et le rôle auxquels il se sentait appelé. Il y revint du moins avec une âme nouvelle et pour assurer par sa mort le triomphe de la cause à laquelle son nom restera désormais attaché.

Peu de vies de saints sont aussi émouvantes que le récit de ses derniers jours, pendant lesquels il se prépara à livrer une bataille décisive.

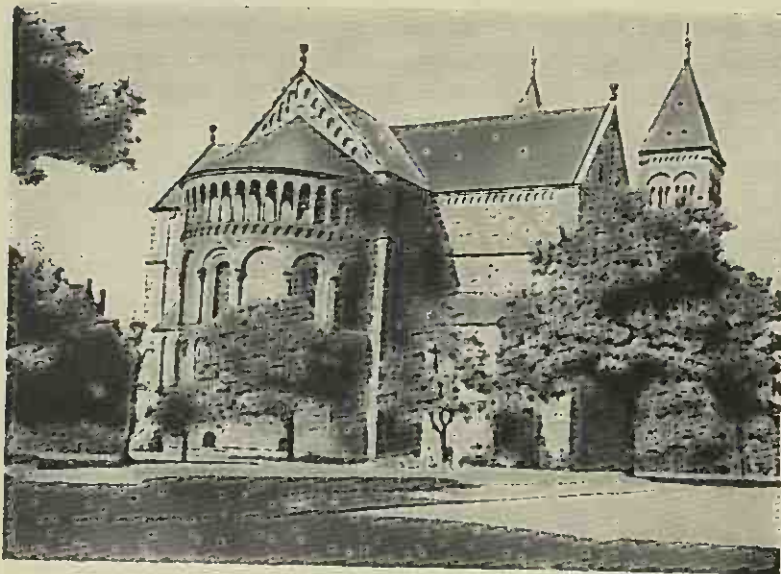
« Ses paroles, ses actes portent l'empreinte d'une douce et humble charité.

» Olaf parle et agit comme un homme à qui une mystique vue des choses éternelles a révélé le néant des choses de ce monde. »

Le 29 juillet 1030, son armée affronta l'armée bien supérieure de ses ennemis dans la vallée de Stiklestad, au nord-est de Nidaros. Il n'y trouva



La grande pierre de Jelling (Jutland). Elevée par Harald vers 980. Sur cette face on voit la plus ancienne représentation danoise du Christ. Une inscription runique dit ceci : Harald le roi a fait élever ce monument en mémoire de Gorm, son père et de Thyra, sa mère, ce Harald qui a conquis tout le Danemark et la Norvège et qui a fait chrétiens les Danois.



La cathédrale de Lund, consacrée en 1145, l'un des plus anciens monuments d'art chrétien en Suède.
(Cl. Syndicat d'initiative des voyages en Suède, Stockholm.)

pas le triomphe temporel escompté, mais bien la défaite et la mort.

Et cependant, dit un de ses biographes (*) « ce fut la plus grande victoire qu'il eût jamais remportée ; ce fut le triomphe définitif de sa pensée royale.

Stiklestad amena un changement d'une rapidité peut-être sans exemple dans la vie d'un peuple. A partir de ce jour, la Norvège de-

vint un royaume chrétien. Le siècle qui suivit, 1035-1130, c'est-à-dire depuis l'avènement de Magnus, fils d'Olaf, jusqu'à la mort de Sigurd Jorsalfar, fut même la période la plus prospère de l'histoire de la Norvège (Sigrid UNDSÆT). La pensée, pour laquelle Olaf avait donné sa vie, triompha complètement. A la Norvège, qui naguère encore était à moitié barbare et quasi mise au ban de l'Europe, à cause de la terreur que répandaient ses Vikings, Olaf avait donné la dignité d'une nation chrétienne et civilisée, allant de pair avec les royaumes chrétiens du reste de l'Europe. Déjà à la première croisade il y eut des Norvégiens. La lutte contre l'Islam devint une tradition sacrée pour cette nation. Tel fut le résultat de la défaite de Stiklestad. »

Ajoutons que, devenus à leur tour conquérants spirituels, les Scandinaves convertiront plus tard l'Islande et le Groenland.

SAINT ETIENNE DE HONGRIE, ROI APOSTOLIQUE. — La plus belle victoire du christianisme du XI^e siècle est sans doute la conversion du peuple hongrois. Jusqu'au milieu du X^e siècle, les Hongrois, établis sur le moyen Danube, constituent pour l'Europe occidentale un foyer de guerres et d'inquiétudes perpétuelles.

Contraints à la paix par l'empereur germanique Otton I^{er}, ils acceptent les missionnaires qui leur sont envoyés d'Allemagne. De 971 à 991, l'évangélisation du pays est intensive. Le duc Geisa accepte le baptême en 973.

A son fils Etienne revient l'honneur d'avoir opté définitivement entre Rome et Constantinople et d'avoir lié les destinées de son peuple à celles du Siècle romain.

Le pape Sylvestre II, comprenant les services que la chrétienté pouvait attendre de ce bastion oriental de ses frontières, envoya au roi Etienne, en l'an 1000, avec la fameuse couronne qui sert encore au sacre des rois magyars, le titre de Roi Apostolique.

Le zèle que déploya saint Etienne de Hongrie à bâtir des églises et des monastères, la vigoureuse promptitude avec laquelle il écrasa un mouvement de révolte des vieux tenants du paganisme, la sagesse et la mesure qu'il mit en toutes choses dans le gouvernement de son pays, la noble simplicité avec laquelle on le vit rendre la justice à ses sujets et catéchiser les pauvres, l'esprit de justice et de loyauté qu'il apporta dans ses relations diplomatiques avec les autres peuples, sa piété filiale envers la Sainte Vierge, à qui il voua son royaume et qu'il aimait à appeler la Grande Dame des Hongrois, les admirables conseils qu'il rédigea pour l'instruction de son fils, permettent de le ranger parmi les plus grands rois chrétiens, non loin de saint Louis, roi de France.

L'avenir ne démentit pas les espérances que l'Eglise avait placées en lui et dans son peuple.

Pendant tout le moyen âge, la nation hongroise, fidèle à son poste de combat, sera le rempart de l'Europe contre les invasions tartares et turques. « Pour les Occidentaux, dit M. Sayous, ce qui doit dominer, c'est la reconnaissance des services que la Hongrie a rendus à la civilisation en mettant son corps au travers du chemin de la Barbarie. » « Quand donc, disait Michelet, quand donc paierons-nous notre dette de reconnaissance à ce peuple béni, sauveur de l'Occident ? »

CHEZ LES SLAVES DU NORD. — En revanche, l'établissement du christianisme en Russie se fit sous l'influence et au bénéfice de Constantinople.



Couronne envoyée à saint Etienne de Hongrie par le Pape Sylvestre II.



Saint Etienne, roi de Hongrie. Stuc dans l'église Saint-Etienne-le-Rond, à Rome.

Etienne fonda à Rome l'hospice hongrois contigu à l'église Saint-Etienne.

Dès le ix^e siècle, la cour byzantine avait essayé de faire pénétrer le christianisme en Russie. Sans grand succès d'abord, car les princes ne furent pas convertis.

Cependant, au milieu du x^e siècle (en 954), la princesse Olga, veuve du tsar Igor, va recevoir le baptême à Constantinople. C'est à son petit-fils, Vladimir, que la reconnaissance populaire a canonisé, que revient l'honneur du pas décisif.

Son baptême fut célébré en 987. Peu de temps après, il épousait la princesse Anna, sœur de l'empereur Basile II.

La Russie entra dans l'orbite de l'Eglise grecque.

Pendant plus de deux siècles, presque tous ses évêques furent des Grecs, et la marque de Byzance se retrouve dans le culte, les ordonnances ecclésiastiques et les mœurs de la Russie. Cependant, la langue adoptée pour les cérémonies fut non pas le grec, mais le slavons reçu des Bulgares.



Eglise de Trondhjem, autrefois Nidaros, capitale des rois de Norvège.

(1) DUFOURCQ, *op. cit.*, p. 325.

(2) Cf. LUTZ, *Revue d'histoire des Missions*, septembre 1930.

(3) Cf. LUTZ, *Revue d'histoire des Missions*.

TROISIÈME ÉPOQUE

LES PREMIÈRES TENTATIVES
D'EXPANSION HORS D'EUROPE

MISSIONS FRANCISCAINES
ET DOMINICAINES

Avant-propos. — Les croisades du XII^e siècle.

Chapitre I. — La Pentecôte de 1219.

Chapitre II. — Deuxième époque des missions : en terre musulmane.

Chapitre III. — La découverte de l'Asie.

Chapitre IV. — La première mission en Chine.

Chapitre V. — Arrêt du mouvement missionnaire au XIV^e siècle.



Jérusalem, la façade de la basilique du Saint-Sépulcre (XII^e siècle).
(Cl. Road.)



Plan de Jérusalem, d'après un manuscrit de la Bible de Saint-Omer.
(Cl. Bloud et Gay.)

AVANT-PROPOS

LES CROISADES DU XII^e SIÈCLE

Croisades et Missions. — La politique religieuse des Croisades. — La Première Croisade et la prise de Jérusalem (1099). — La Deuxième Croisade et la perte de Jérusalem (1187).

Si les chrétiens du XI^e siècle n'ont pas l'esprit missionnaire, ils ont en revanche l'esprit combatif.

« A leurs yeux, dit Godefroy Kurth, il y avait deux manières pour un disciple du Christ de témoigner sa foi : c'était de porter de vigoureux coups à ses ennemis et de faire de grandes largesses à ses pauvres (1). »

CROISADES ET MISSIONS. — La Croisade s'oppose à la Mission comme la guerre sainte à la pénétration pacifique.



Un chevalier du temps des Croisades. Célèbre figure de la Cathédrale de Chartres. (Cl. Giraudon.)

La première procède de motifs politico-religieux et se propose de réduire un ennemi par les armes ; la seconde, de considérations désintéressées et surnaturelles, cherche à persuader l'adversaire en qui elle voit l'ami et le frère de demain.

Un Simon de Montfort mènera la croisade contre les Albigeois comme il a mené la croisade contre les Musulmans.

Un saint François d'Assise enverra des missionnaires chez les infidèles comme il enverra des missionnaires au milieu du peuple chrétien.

Le XII^e siècle incarne l'esprit de la Croisade avec tout ce que ce mot comporte de grandeurs et de faiblesses, tout un ensemble de sentiments confus où se mêlent la politique et la religion, l'idéal et la violence, les plus nobles vertus et la passion de l'aventure, sans compter les autres.

LA POLITIQUE RELIGIEUSE DES CROISADES. — L'intention politique des Croisades du XII^e siècle n'est pas difficile à mettre en lumière.

On l'a justement remarqué : « Bien que les Croisades aient eu d'abord l'apparence d'une offensive hardie, elles furent en réalité, dès le début, des *guerres de défense*.

« Si l'empire byzantin eût succombé sous la menace turque, l'Europe, dépourvue d'organisation, n'aurait pu résister à l'invasion musulmane.

» En forçant les Musulmans à se défendre sur leur territoire, les Croisades permirent aux puissances occidentales de s'organiser, et lorsque l'Islam reprit l'offensive au XV^e siècle, il trouva devant lui des Etats réguliers (*). »

« Constantinople n'est qu'un boulevard ruiné : il faut le caler de toute la force de l'Occident (*). » Bref, la civilisation européenne doit aux Croisades d'avoir pu conserver son indépendance.

Elle leur doit encore d'autres bienfaits : non seulement un progrès certain de la piété, c'est-à-dire de la dévotion au Christ, mais le sentiment de l'unité catholique, un essai de concorde entre les princes chrétiens, la vision d'une grande œuvre collective à réaliser dans le monde au nom de l'Évangile.

Les Papes voyaient tout cela, et nourrissaient en plus l'espoir de mettre fin au schisme qui séparait Rome et Constantinople.

Il n'a pas dépendu d'eux que les fins spirituelles ne l'emportassent sur le souci des intérêts temporels.

Cependant il faut bien le dire : les Croisades marquent davantage une revanche de l'honneur chrétien qu'un progrès véritable de l'esprit chrétien.

LA PREMIÈRE CROISADE ET LA PRISE DE JÉRUSALEM (1099). — C'est bien au pape

français Urbain II, ancien moine de Cluny et deuxième successeur de Grégoire VIII, que revient l'honneur d'avoir décidé le mouvement. De graves raisons l'y amenèrent, et d'abord la menace du péril turc.

L'Islam venait de recevoir une vigueur nouvelle par l'arrivée d'un peuple qui va occuper désormais un des premiers plans de l'histoire, les Turcs, descendus du Turkestan et entrés au service des califes de Bagdad.

Le sultan turc, honoré du nom de Commandeur des Croyants, était bientôt devenu le souverain du califat de Bagdad, dont il avait étendu la domination sur toute l'Asie Mineure et sur la Syrie.

Les empereurs de Byzance sentaient le péril et se tournaient vers Rome, en dépit des dissensions schismatiques qui les séparaient de la chaire de Pierre.

Urbain II comprit que l'heure avait sonné du ralliement de la chrétienté.

Après la prise de Tolède sur les Maures (1085), il avait, le 15 octobre 1088, rétabli solennellement le siège primate de l'Église d'Espagne, qui marquait la restauration définitive de la catholicité en ce pays.

A la même époque, une offensive du comte Roger et de ses Normands contre les Musulmans de Sicile (1060-1092) aboutissait à créer au sud de l'Italie un royaume chrétien destiné à servir de bastion avancé contre les incursions barbaresques.

L'assemblée de Clermont (18 novembre 1095) permit au pape Urbain de tirer la leçon de tous ces événements et de rallier les princes chrétiens autour d'un programme de réformes et de défense qui, s'il eût été réalisé avec la méthode et l'unanimité désirables, aurait changé la face du monde.

Malheureusement ce furent la méthode et l'unité de vues qui firent le plus défaut à la coalition des princes chrétiens.

Une première armée de deux cent mille hommes, conduite par Pierre l'Ermitte et Gauthier Sans-Avoir, fut anéantie avant d'avoir pu parvenir à Jérusalem.

Une autre armée, forte, dit-on, de 600.000 combattants, et conduite par Godefroy de Bouillon fut plus heureuse.



G. DORÉ. — Les Croisés devant Jérusalem.
(Histoire des Croisades, par Michaux, Paris, Furne, édit.)

Le 15 juillet 1099, Jérusalem tombait entre les mains des chrétiens. Godefroy de Bouillon en était proclamé roi et fondait la dynastie des rois chrétiens de Jérusalem. Ils ne devaient pas s'y maintenir pendant cent ans, mais ce temps leur suffit pour assurer dans le Proche-Orient le renom de l'œuvre et du génie des Francs.

LA DEUXIÈME CROISADE ET LA PERTE DE JÉRUSALEM (1147). — La prise de Jérusalem n'était en effet qu'un commencement. Le plus difficile était l'organisation de la conquête.

Pour assurer la défense des Etats chrétiens, on imagina de créer des Ordres religieux dont les membres, bien qu'astreints aux vœux monastiques, menaient la vie des chevaliers et se consacraient à la guerre contre les Sarrazins.

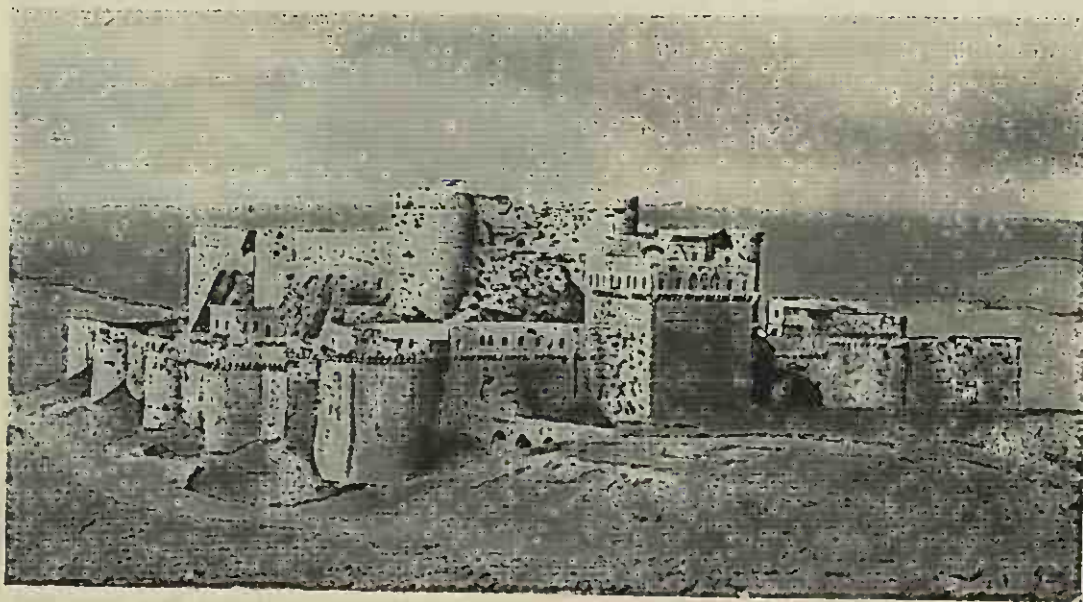
Ainsi furent organisés les *Hospitaliers*, en 1113 ; les *Templiers*, en 1118.

La première moitié du XII^e siècle fut pour les colonies chrétiennes de Palestine une époque de prospérité. Le commerce des Indes, concentré dans les ports, devenait une source de revenus fructueux.

Les Croisés furent des colonisateurs à la romaine et l'on reste étonné de leur rapide et profonde implantation en Terre Sainte.

En quatre-vingt-dix ans, ils couvrirent la Palestine de châteaux-forts, de basiliques, de ports et de créations agricoles et commerciales. S'ils n'eussent connu les faiblesses des héros, le royaume franc d'outre-mer vivrait peut-être encore.

Mais le manque de cohésion entre les Etats chrétiens, la faiblesse des secours envoyés d'Occident permirent bientôt aux ennemis qui entouraient les colonies chrétiennes d'en préparer la ruine.



Le Krak des Chevaliers.

(Cl. comm. par les RR. Pères Franciscains de Terre Sainte.)

La lointaine principauté d'Edesse, aux confins de l'Asie Mineure, succomba la première, en 1144, sous les coups des émirs de Mossoul.

Cette défaite retentit en Europe comme un glas, et fut l'origine de la seconde Croisade, prêchée par saint Bernard.

En 1148, le roi de France Louis VII et l'empereur germanique Conrad III conduisirent en Syrie une expédition qui vint échouer devant Damas et ne fit que retarder l'heure de la capitulation définitive.



Tortose : l'église des Chevaliers.

(Cl. PP. Franciscains.)

LA PERTE DE JÉRUSALEM. — Elle se consumma au mois de juillet 1187.

Entre les sultans tures de Damas et les sultans fatimites d'Égypte régnait une rivalité qui était une des forces du petit royaume latin de Jérusalem.

Un rude et habile soldat kurde, originaire de Mésopotamie, parvint à se rendre maître des califats d'Égypte et de Syrie : c'était Saladin, le courtois adversaire et le glorieux émule des chevaliers francs.

Au fort des chaleurs de l'été de l'an 1187, il convoqua sur les bords du lac de Tibériade toutes les forces de l'Arabie, de l'Égypte, du Turkestan.

Guy de Lusignan commit la faute d'abandonner les riches plaines de Galilée pour conduire sa lourde cavalerie, à travers des régions pierreuses et sans eau, jusqu'au mont des Béatitudes, sur la colline de Hattin, en face de l'avant-garde sarrazine. Il disposait environ de 60.000 hommes, dont plus de 2.000 chevaliers. Le reliquaire de la vraie Croix, apporté de Jérusalem, précédait l'armée.

La multitude innombrable des Sarrazins encercla la colline et mit le feu aux herbes qui la couvraient. La panique se mit parmi les gens de pied. En dépit d'une résistance héroïque des chevaliers, ce fut bientôt la débandade. La vraie Croix, passée successivement aux mains de trois évêques, fut prise.

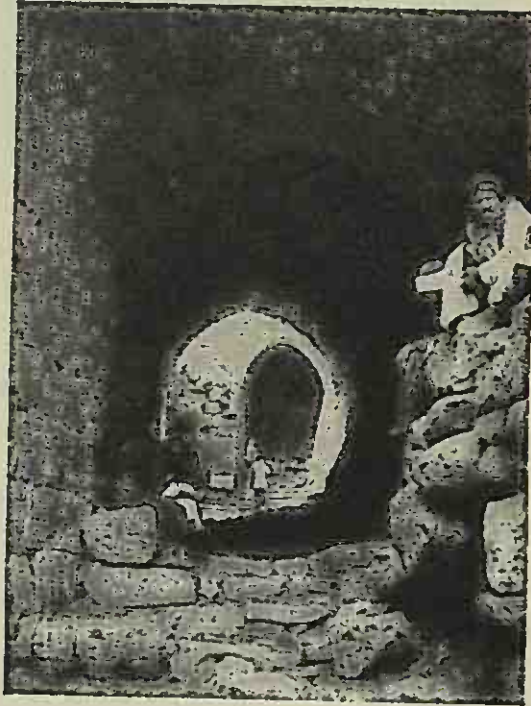
On compta plus de 20.000 morts et de 30.000 prisonniers, qui furent vendus à vil prix.

Tous les Hospitaliers et les Templiers furent décapités.

C'en était fini du royaume de Jérusalem. Toutes les places de l'intérieur se rendirent sans résistance.

Les autres Croisades essaieront en vain de réparer ce désastre : elles n'aboutirent qu'à reprendre quelques ports de la côte, entre autres Saint-Jean d'Acre, près de Caïffa, qui restera le dernier lien de la chrétienté avec la Terre Sainte.

Mais l'échec de l'offensive chrétienne pour la reprise des Lieux-Saints était définitif.

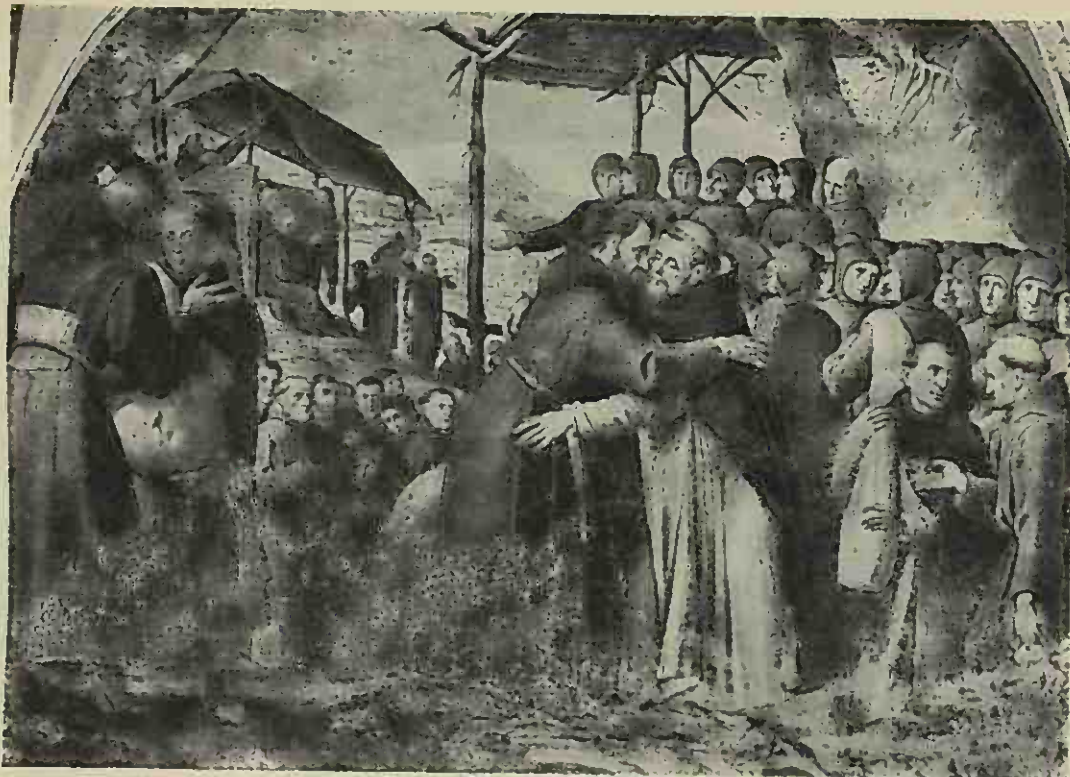


Krak des Chevaliers : le souterrain de l'entrée.
(Cl. de l'auteur.)

(¹) *Op. cit.*, 3^e leçon.

(²) BRÉHAU, *L'Eglise et l'Orient au moyen âge*.

(³) HANOTAUX, *Histoire des Colonies françaises*, p. XIV.



Jacopo LIGOZZI. -- Rencontre de saint François et de saint Dominique au Chapitre des Nattes.
Cloître des Ognissanti, Florence (Cl. Alinari).

CHAPITRE PREMIER

LA PENTECÔTE DE 1219

Première phase des missions en terre sarrazine. — Saint François d'Assise et le Sultan d'Egypte.
— La mission et les martyrs du Maroc.

PREMIÈRE PHASE DES MISSIONS EN TERRE SARRAZINE. — Le XII^e siècle avait donné à l'Eglise ses Croisés. Le XIII^e siècle lui rendit ses missionnaires. Pour ranimer la flamme de l'apostolat au cœur de la chrétienté, il fallut le souffle ardent d'un saint François d'Assise et d'un saint Dominique.

Et si nous devons — ce qui est toujours quelque peu arbitraire — illustrer par quelque grande date ce nouveau départ de la *parole au vol rapide*, nous proposerions volontiers celle de la Pentecôte de 1219, c'est-à-dire ce fameux Chapitre franciscain où le

petit pauvre d'Assise répartit entre ses frères les premières missions musulmanes, n'assignant d'ailleurs d'autres bornes à leur zèle que les extrémités du monde.

Déjà à deux reprises, le Poverello s'était offert au Christ pour porter l'Évangile en terre infidèle.

En 1212, il voulait s'embarquer pour la Palestine. Son navire est repoussé par la tempête sur les côtes de Dalmatie.

L'année suivante, au lendemain de la grande victoire des Espagnols sur les Sarrasins dans la plaine de Tolosa, il veut partir pour le Maroc. La maladie l'arrête en cours de route.

Mais voici que le Concile de Latran de 1215 a ordonné la préparation de la IV^e Croisade.

Les soldats ne seront pas seuls à représenter la chrétienté aux yeux des musulmans : en 1217, le Chapitre franciscain décide la fondation d'une province d'outre-mer, dont le siège sera en Palestine, et dont la direction est confiée au frère Elie. En 1219, l'Égypte, la Tunisie, le Maroc s'ouvrent à l'apostolat franciscain.

De ce jour date vraiment pour l'histoire des Missions une époque nouvelle, dont la gloire fut plus grande que le succès — et qui cependant eût pu inaugurer l'ère moderne de l'apostolat, si les conditions matérielles dans lesquelles il était condamné à s'exercer n'en eût rendu le succès définitif impossible.

SAINTE FRANÇOIS D'ASSISE ET LE SULTAN D'ÉGYPTÉ. — Vers la fin de juin 1219, saint François d'Assise, avec douze Frères, alla s'embarquer à Ancône, à bord d'une des nefs qui transportaient les Croisés d'Orient.

La petite troupe, après escale en Crète et à l'île de Chypre, aborda à Saint-Jean d'Acre, la base d'opérations de ce qui reste du royaume latin en Asie Mineure.



Paolo GAIDANO. — Saint François s'embarque pour l'Orient à Ancône.
Couvent Saint-Sauveur, Jérusalem (Cl. P. A. Berardi, o. f. m.).

Laissant au Frère Elie les renforts qu'il lui amenait pour la province de Terre Sainte, saint François, accompagné d'un seul religieux, fit voile vers Damiette qu'assiégeait alors l'armée des Croisés.

Les opérations de la Croisade devaient se terminer cette année-là par la prise de la ville, victoire que les chrétiens ne surent d'ailleurs pas mettre à profit.

Leur chef était Jean de Brienne, roi de Jérusalem, frère de ce Gauthier de Brienne dans l'armée de qui François avait voulu s'enrôler quinze ans auparavant pour conquérir ses titres de chevalier.

A ses côtés était le légat du Pape, Cardinal Pelage Galvani.

François n'hésita pas à leur demander la permission d'essayer de finir la guerre en tentant de convertir le sultan.

« Je ne vous permettrai jamais d'y aller, objecta le Légat : vous n'en reviendriez pas vivants. »

Mais François dit au Cardinal : « Si nous allons au-devant de la mort pour le Christ, vous n'en serez nullement responsable. »

Il le pria tant et si bien qu'à la fin le Cardinal ne s'opposa plus à leur départ.

... En les voyant arriver, les Sarrazins se dirent : « Ou ce sont des messagers de paix, ou des hommes qui viennent renier leur foi. »

Le Sultan Melek-el-Kamel les reçut donc, et, touché de leur simplicité, leur offrit des présents, selon la coutume orientale, pour les gagner à sa cause.

François lui tint ce langage :

« Jamais nous ne serons des Sarrazins, mais nous sommes venus à vous de la part de Dieu qui nous envoie pour le salut de votre âme.

« Si vous nous prêtez l'oreille, Sire, nous sauverons votre âme pour Dieu. Si au contraire vous mourez dans la croyance que vous professez, vous vous perdrez sûrement et Dieu n'aura pas votre âme.

« ... Maintenant, Sire, nous sommes prêts à vous démontrer la fausseté de votre foi, et même en présence de vos docteurs, si vous les invitez à venir nous entendre.

« ... Le Sultan fit donc appeler les plus fameux docteurs et les plus fameux personnages de son royaume.

« Mais ceux-ci, apprenant le motif pour lequel on les avait convoqués, dirent au Sultan : « Sire, tu es l'épée de la Loi. C'est à toi de la garder et défendre. Nous te com-
 » mandons donc, au nom de Dieu et de Mahomet qui nous a donné cette Loi, de faire
 » couper immédiatement la tête à ces deux hommes. Pour nous, nous ne les écouterons
 » jamais parler... » Après quoi, ils se retirèrent.



GIOTTO. — Saint François propose au Sultan de subir l'épreuve du feu.
 Eglise Saint-François, Assise (Cl. Anderson).



CIMABUE. — Saint François, dét.
Eglise Saint-François, Assise (Cl. Anderson).

» Alors le Sultan : Vous avez entendu : mes docteurs m'ont ordonné, au nom de Dieu et de la Loi, de vous faire décapiter. Pour cette fois, cependant, je veux bien aller contre la Loi et jamais je ne vous condamnerai à mort.

» Il leur accorda même un firman ou sauf-conduit leur permettant de pénétrer à Jérusalem et d'accéder au Saint-Sépulcre sans payer le tribut (1) »

Ce document est intéressant en ce qu'il met en lumière la méthode de simplicité, d'esprit de foi et aussi de douceur du patriarche d'Assise, non moins que l'attitude des chefs musulmans indulgents aux croyants et même aux missionnaires qui n'attaquent pas de front Mahomet et le Coran.

LA MISSION ET LES MARTYRS DU MAROC. — « Les Sarrazins, écrit Jacques de Vitry, admirent l'humilité et la perfection des Frères mineurs, et quand ces prédicateurs intrépides viennent à eux, ils les

reçoivent volontiers et sont heureux de pourvoir à leur subsistance. Ils écoutent leur prédication sur la foi au Christ et sur la doctrine de l'Évangile, tant qu'elle ne contredit pas le menteur et imposteur Mahomet. Alors, ils les chargent de coups, au point que ceux-ci mourraient sans une admirable protection de Dieu, et ils les chassent de leurs villes. »

C'est pourtant cette dernière méthode qu'adoptèrent les Franciscains du Maroc.

Avec un zèle qu'il est permis de discuter, ils ne se contentèrent pas de prêcher Jésus-Christ ; ils s'appliquèrent à tourner en dérision, jusque dans les mosquées, le Coran et le Prophète.

Roués de coups, jetés en prison, rien n'arrêtait leur zèle. Ils continuaient de prêcher.

L'enfant de Portugal, don Pedro, détenu comme otage à la cour de Marrakèch, s'employa à les faire rapatrier. Mais, échappant à leurs gardes, ils revinrent en ville et se rendirent devant la mosquée pour reprendre leurs prédications.

Le 16 janvier 1220, ils étaient assommés.

C'étaient les premiers martyrs de l'Ordre franciscain. A l'annonce de cette glorieuse nouvelle, saint François manifesta une grande joie et s'écria : « Maintenant je puis dire en toute vérité que j'ai cinq frères. »

Leurs restes vénérables furent ramenés à Coïmbre, sur l'ordre de don Pedro.

Dans la foule immense accourue pour prier auprès de ces reliques, se trouvait un jeune chanoine régulier de Saint-Augustin, Ferdinand de Bouillon. Quelques semaines après, il revêtit le froc brun des Pénitents d'Assise et recevait le nom de frère Antoine. Il devait devenir saint Antoine de Padoue.

Son désir était de recueillir l'héritage missionnaire des premiers martyrs du Maroc.

L'héroïsme est toujours contagieux. Désormais la tradition de l'apostolat était restaurée dans l'Église. Et le Chapitre franciscain de 1221 pouvait promulguer cette règle : « Tous ceux qui, par l'inspiration de Dieu, voudront aller parmi les Sarrazins et les autres infidèles peuvent en demander la permission aux Ministres provinciaux. »

Entre 1222 et 1224, de nouveaux apôtres arrivaient dans la capitale du Maroc, Marrakech, et bientôt cinq autres religieux et de nombreux fidèles étaient massacrés dans l'église même.

Il en sera de même à Ceuta le 10 octobre 1227.

Cependant la Papauté a l'œil fixé sur ces aventureux apôtres.

Dès 1225 un Dominicain est sacré évêque du Maroc. En 1226, l'archevêque de Tolède reçoit le pouvoir de sacrer pour ce pays « deux autres évêques qu'il prendrait à son gré dans l'ordre de saint Dominique ou dans celui de saint François. Un Franciscain, Frère Lope, nommé en 1246 évêque de Marrakech, aura juridiction sur toute l'Afrique du Nord : le Pape lui donnera des lettres pour toutes les souverainetés musulmanes de là-bas ; en 1250, Frère Lope viendra dire au pape que les prédications sont sans fruit » (1).

La première phase des missions en terre sarrazine se clôt donc sur un échec : le problème de la conversion des musulmans apparaît sous un jour nouveau.



GIOTTO. — Franciscains martyrisés à Ceuta.
Galerie antique et moderne, Florence (Cl. Alinari).

(1) FACCHINETTI, *Saint François d'Assise*, p. 329.

(2) G. GOYAU, *Missions et Missionnaires*, p. 29.



Dans l'île de Majorque, site de Miramar, où Raymond Lulle fonda en 1276 son collège de langues orientales.

On voit ici, à droite, en retrait du grand bâtiment, la petite chapelle de la Trinidad, reste de l'ancienne église, à côté, se devinent les ruines du fameux collège (Cl. Patronato National del Turismo, Majorque).

CHAPITRE II

LA DEUXIÈME ÉPOQUE DES MISSIONS EN TERRE MUSULMANE

Le problème musulman. — L'école dominicaine : saint Raymond de Pennafort, saint Thomas d'Aquin. — L'école franciscaine.

LE PROBLÈME MUSULMAN. — Désormais on se rend compte des exigences spéciales de l'apostolat en pays musulman.

L'Islam ne se défend pas seulement par sa loi suprême qui ordonne avant tout au Commandeur des croyants de massacrer l'infidèle, mais par toute l'armature intellectuelle, juridique et religieuse du Coran.

Les plus grands esprits de l'époque comprirent qu'il fallait pour l'attaquer une préparation minutieuse.

Le dominicain Raymond de Pennafort († 1275) et le tertiaire franciscain Raymond Lulle († 1315), incarnent ces préoccupations dignes de la plus sérieuse considération.

L'ÉCOLE DOMINICAINE. — Raymond de Pennafort est le second successeur de saint Dominique à la Maîtrise générale de l'Ordre. Catalan d'origine, il se rend mieux compte de la mentalité de ces Maures avec lesquels l'Espagne est en perpétuels rapports.

« Par ses soins, tout un organisme d'initiation missionnaire allait fonctionner : l'étude de l'hébreu, de l'arabe, de la littérature talmudique, en serait l'assise. Dans les écoles de langues, dont les rois de Castille et d'Aragon aidaient la fondation, de jeunes dominicains, choisis par le Chapitre provincial, venaient s'asseoir comme élèves. Les lieux mêmes où ces écoles s'installaient leur donnaient, déjà, un aspect conquérant : c'était Murcie, c'était Tunis. Aux Chapitres généraux de Milan (1255) et de Paris (1256), Humbert de Romans, par des lettres adressées à l'Ordre tout entier, soulignait la portée de ces créations. Lui-même était l'auteur d'un *Tractatus de praedicatione crucis contra Saracenos, infideles et paganos*, dont la bibliothèque vaticane possède un manuscrit. Le juif converti, devenu Frère Prêcheur, et puis apôtre à son tour, se présente à nous, dès 1263, sous les traits d'un certain Pablo Christiani qui, devant Jacques I^{er} d'Aragon, entame une dispute publique, dans Barcelone, avec un rabbin de Gerona.

« Au Chapitre général de Valenciennes, de 1259, on décida de charger le provincial d'Espagne d'ouvrir, au couvent de Barcelone, ou ailleurs, une école d'arabe : parmi les Frères Prêcheurs qui, présents à ce chapitre, furent désignés pour organiser les études dans l'Ordre, il y avait saint Thomas d'Aquin. Plusieurs érudits modernes, le Père Luis Getino, le Père de Groot, remarquant que la *Summa contra Gentes* fut écrite par saint Thomas dans les cinq années qui suivirent ce chapitre, inclinent à considérer cette Somme comme ayant été spécialement destinée aux missionnaires dominicains qui s'instruisaient en Espagne.

« Ce qui en tout cas est certain, c'est que celui qui suggéra à saint Thomas la composition de cet ouvrage ne fut autre que Raymond de Pennafort.

« Quoi qu'on pense du caractère de la *Somme contre les Gentils*, il y a un autre écrit de saint Thomas auquel on ne saurait refuser le caractère très formel d'un livre de pédagogie missionnaire ; c'est le petit traité *De rationibus fidei contra Saracenos, Graecos et Armenos*, adressé à un personnage qu'il appelle Cantor Antiochenus, et qui vraisemblablement faisait fonction d'apôtre en Orient. Dans ce petit traité, on trouve une sorte d'application pratique des grandes thèses de saint Thomas sur la raison et sur la foi ; parce que l'objet de la foi dépasse la compréhension des hommes et celle même



Saint Raymond de Pennafort.
B. N. Estampes (Cl. B. G.).



Raymond Lullo, qui se fit vagabond pour le Christ pendant un quart de siècle. B. N. Estampes (Cl. B. G.).

des anges, saint Thomas dit à ce missionnaire :
 « Dans tes disputes contre les incroyants, tu ne peux
 » pas essayer de prouver la foi par des raisons con-
 » traignantes ; ce à quoi tu dois viser, c'est à la dé-
 » fense de la foi, c'est à montrer, par des raisons
 » intellectuelles, que ce que la foi professe n'est pas
 » faux. »

» Le concile provincial de Tolède, en 1250, avait désigné, pour l'étude de l'arabe, le jeune dominicain espagnol Raymond Martini et sept de ses frères en religion : ce Martini passa bientôt pour un linguiste de premier ordre et ses connaissances lui furent d'une insigne utilité lorsqu'il se donna pour tâche de composer des livres à l'usage des missionnaires. »

L'ÉCOLE FRANCISCAINNE. — On rencontre une activité parallèle chez les Franciscains.

» De bonne heure, des chaires de langues durent exister dans certains cloîtres franciscains : le cloître syrien d'Akkon (Saint-Jean d'Acre) fondé dès 1221, posséda bientôt un *studium generale*, où Rubruck, au retour de son grand voyage, fut chargé d'enseigner.

» Le collège de Miramar, qui se fonda dans l'île de Majorque, en l'année 1276, fut une création franciscaine : l'illustre tertiaire Raymond Lulle en posa les assises. Jacques I^{er}, roi d'Aragon, en fut le bienfaiteur et le pape Jean XXI approuva l'initiative. Il y avait là, désormais, une école de langue arabe pour treize franciscains, pareille à celles dont chez les Frères Prêcheurs Raymond de Pennafort avait conçu le plan. Raymond Lulle y passa dix ans, puis se fit vagabond pour le Christ, pendant un quart de siècle, d'un bout à l'autre de la chrétienté, pressant les papes et pressant les souverains pour que partout se multipliât ce genre de collèges. Les écrits et les appels lancés par Lulle font de lui le premier publiciste missionnaire, un publiciste dont la vieillesse devait courir au martyre.

» En 1312, enfin, le pape Clément V, convaincu, fonda cinq collèges de langues orientales à Rome, Paris, Oxford, Bologne et Salamanque. Un manuscrit vénitien d'origine franciscaine, qui date de 1303 environ, renferme un dictionnaire trilingue, latin-persan-cuman, et un vocabulaire cuman-allemand ainsi qu'un recueil de prières ; il était destiné aux missionnaires qui se rendaient dans la Russie méridionale, habitée par les Cumans.

» Les Franciscains, tout comme les Frères Prêcheurs, voulaient joindre à la science des langues les autres connaissances utiles pour l'œuvre missionnaire. Connaissances apologetiques : il s'était fait franciscain après avoir été bénédictin, ce Benoît d'Alignan, évêque de Marseille, qui envoyait à Alexandre IV, en 1263, au cours du second voyage

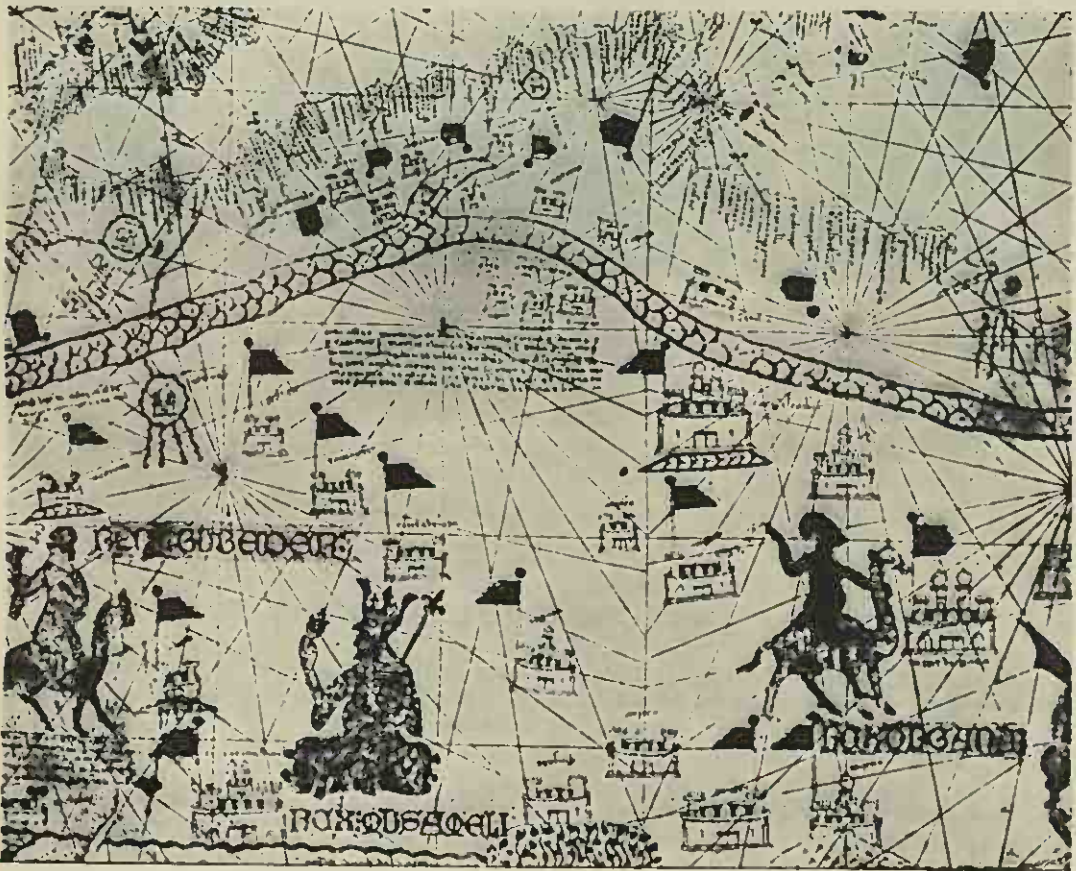
qu'il faisait en Orient, un *Traité de la foi* contre les diverses erreurs, véritable catéchisme par demandes et par réponses, destiné à l'apostolat dans les chrétientés séparées de Rome.

» Connaissances géographiques : Roger Bacon, aux alentours de 1267, se mettait à l'œuvre, écrivait pour les missionnaires son livre : *De situ Terrae Sanctae* et notait expressément dans les préfaces que, soit qu'il s'agit de la conversion des infidèles, soit qu'il s'agit des affaires de l'Eglise, les apôtres du Christ étaient dans la nécessité de connaître les usages de chaque nation (1). »

Il est regrettable que cet effort n'ait pas été poursuivi avec plus de ténacité.

Sur ce terrain, comme sur les autres, le XIV^e siècle manquera aux intentions du XIII^e.

Mais la question de l'adaptation était posée, et les apôtres modernes pourront s'autoriser d'illustres prédécesseurs.



Tracé de la route qui au moyen âge, allait de la côte d'Afrique au royaume dit du prêtre Jean en passant par Tombouctou. L'Afrique n'était pas alors un continent absolument mystérieux et la tentative des Franciscains qui, au XIII^e siècle, tentèrent d'aller évangéliser les hommes du désert n'était pas si téméraire qu'on serait tenté de le penser.

(1) Georges Goyau, *op. cit.*, pp. 34-37.



Au nord-ouest de la Mongolie, les monts Altai à 3.000 m d'altitude... dans les pas de Jean de Plan-Carpin, ambassadeur auprès de l'empereur mongol. (Cl. Asia Magazine.)

CHAPITRE III

LA DÉCOUVERTE DE L'ASIE

Gengis-Khan et François d'Assise. — L'établissement de l'empire mongol. — La politique pontificale en Asie. — L'ambassade du frère Jean de Plan-Carpin. — Guillaume de Rubrouck, ambassadeur de saint Louis.

GENGIS-KHAN ET FRANÇOIS D'ASSISE. — A l'heure où saint François d'Assise renouvelait la vie spirituelle d'Occident, un conquérant fameux, le Mongol Gengis-Khan, renouvelait la face de l'Orient.

Tous deux devaient mourir à quelques mois d'intervalle (1226-1227). La conjonction de ces deux existences semblait inimaginable.

Et cependant, dans les desseins providentiels, l'établissement de l'empire mongol préparait les voies à l'apostolat des fils de saint François en Extrême-Orient.

A la fin du XIII^e siècle, grâce à des conditions politiques imprévues, un Franciscain vit paisiblement à la cour du descendant de Gengis-Khan, en qualité d'archevêque de Pékin.

Les grandes routes de l'Asie sont largement ouvertes aux apôtres de l'Évangile. Couvents, églises, évêchés se multiplient.

Princes et papes se laissent aller à des espérances et à des projets qui ne reposent pas seulement sur des illusions.

Essayons de fixer le souvenir de ce beau siècle d'enthousiasme et de réalisations missionnaires.

L'ÉTABLISSEMENT DE L'EMPIRE MONGOL. — Il s'ouvrit, comme toutes les époques de grandes invasions, dans l'épouvante et dans les massacres.

Gengis-Khan n'était d'abord qu'un petit chef d'une de ces tribus mongoles qui se déplaçaient perpétuellement entre la Sibérie russe, le Turkestan, le Thibet et la Mandchourie.

En peu d'années il agrandit prodigieusement sa domination. S'étant fait, en 1206, proclamer souverain de toutes les tribus mongoles, il avait conquis en 1209 le pays des Tartares, en 1213 la Chine septentrionale, en 1219 la Corée, et, à partir de ce moment, s'abattant en trombe sur l'ouest de l'Asie, s'était rendu maître, en moins de dix ans, du Turkestan, de la Perse et de la Russie méridionale.

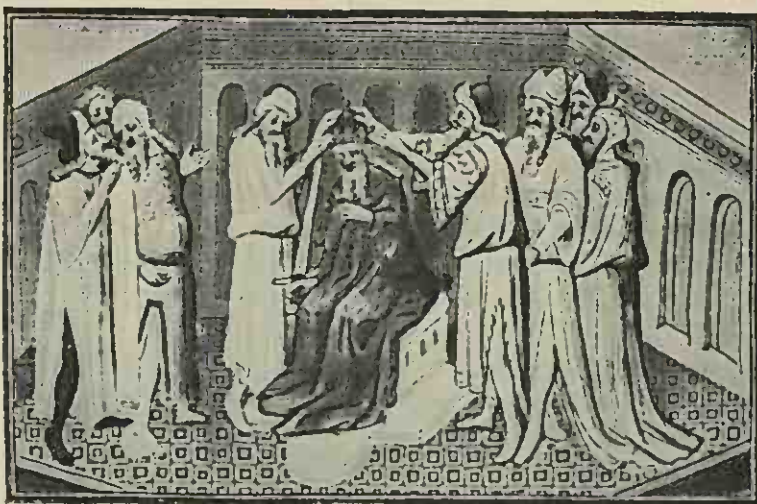
Lorsqu'il mourut, en 1227, ses quatre fils pouvaient se partager le plus grand empire du monde, de la mer de Chine à la mer Noire (1).

Un vent de terreur passe sur l'Europe épouvantée. A partir de 1240, la Russie entre dans le vasselage mongol. L'empire de Byzance, la Bohême, les États des Balkans se sentent menacés.

Au Concile de Lyon, 1245, le pape Innocent IV ordonne des jeûnes et des prières publiques.

Faut-il donc craindre que les Musulmans, déjà si fiers de leurs victoires, trouvent dans les Mongols le renfort qui leur permettra d'écraser l'Occident ?

LA POLITIQUE PONTIFICALE EN ASIE. — C'est tout le contraire qui se produit, et, à ce



Couronnement de Gengis-Khan, d'après *Le Livre des Merveilles* de Marco Polo.

B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

revirement, va s'employer fort opportunément toute la diplomatie pontificale et celle des princes chrétiens.

Les Mongols sont païens. Mais ils sont loin d'avoir, en matière religieuse, l'attitude orgueilleuse et farouche des sectateurs de Mahomet. Par politique et par tempérament, ils sont tolérants ou sceptiques. Leurs ennemis une fois réduits à l'impuissance, ils s'accrochent facilement de tous les cultes.

Ne serait-il pas possible, comme leurs devanciers des siècles précédents, de les gagner à la cause de l'Évangile, ou du moins de s'en faire des alliés contre le Croissant ?

Tel fut le rêve hardi d'un Innocent IV et d'un saint Louis. Telle fut l'origine des célèbres ambassades de la deuxième moitié du XIII^e siècle, qui, si elles ne réussirent pas sur le plan politique, aboutirent du moins à frayer la voie aux glorieuses entreprises missionnaires du XIV^e siècle.

L'AMBASSADE DU FRÈRE JEAN DE PLAN-CARPIN. — Le premier ambassadeur choisi au Concile de Lyon (1245) par le pape Innocent IV fut le Franciscain Jean de Plan-Carpin.

Il avait implanté son Ordre en Allemagne, en Pologne, en Hongrie, en Bohême et jusqu'aux frontières de Russie.

Il avait donc vécu en contact avec le péril tartare. Il connaît plusieurs langues ; il parle l'italien, le français, l'espagnol, le latin, probablement le russe et peut-être l'arabe.

A 63 ans, le 16 avril 1245, il quitte Lyon et se met en route pour la Tartarie. Voyage épique qui défie l'imagination.



Un camp kirghize. — Ce type de tente mongole, faite de roseaux tressés et couverte de peaux de bête est utilisé depuis des siècles dans l'Asie intérieure. Les ambassadeurs franciscains du XIII^e siècle durent voir des camps semblables à celui-ci.

A Kiew, où commence la domination mongole, et où il arrive le 4 février 1246, l'ambassadeur du Pape n'a plus qu'un compagnon de route.

« Nous partions, écrit-il, avec la crainte d'être tués ou réduits à une captivité perpétuelle ; nous nous attendions à être, au delà de nos forces, torturés par la faim et la soif, par le froid et par la chaleur ; nous nous préparions à subir des outrages et des fatigues sans nombre. Tout cela, la mort

et la captivité exceptées, nous l'eûmes dans une mesure que nous n'avions pas imaginée. »

Le 6 avril 1246, le légat épuisé est introduit en présence du général tartare Batou qui campe sur les bords de la mer Caspienne. Il lui présente les lettres du Pape.

Des secrétaires les traduisent en russe, en arabe et en tartare ; cette dernière version fut remise à

Batou qui la lut avec un soin extrême, en pesa tous les mots, y ajouta des notes de sa main. Après avoir mûrement réfléchi, Batou décida, le lendemain, que les légats devaient aller trouver le Grand Khan, à l'autre bout de la Chine. Il fallut se remettre en route. Au matin de Pâques, les deux Frères Mineurs se séparèrent de leurs compagnons de voyage et s'enfoncèrent plus avant dans l'Asie. Après un voyage de trois mois, au cours duquel ils avaient contourné le lac d'Aral, traversé le pays des Kirghiz-Kaïssaks, la Dzoungarie, les monts Altaï et le nord du grand désert de Gobi, ils atteignirent enfin la Horde d'Or, au lieu où devait s'élever, quelques années plus tard, Kara-Korum. C'était le 22 juillet : il y avait un an, trois mois et six jours que les pauvres Mineurs chevauchaient les yeux tournés vers le soleil levant.

Ils arrivèrent au camp mongol pour le couronnement de l'empereur Kouyouk, le deuxième successeur de Gengis-Khan.

Le mélange des peuples était extraordinaire. Les Frères purent y dénombrer des représentants de tous les pays de l'Asie et de l'Europe Orientale. Jean de Plan-Carpin fréquenta surtout les Russes (dont le chef était le duc Jaroslaw), les Géorgiens et les Hongrois qui lui fournirent une foule de renseignements précieux.

Le séjour à Kara-Korum ne fut pas sans danger. On eut vite fait de suspecter les étrangers. Le duc Jaroslaw est empoisonné. Plan-Carpin est menacé du même sort.

Enfin tout s'apaisa ; on comprit que Frère Jean n'avait rien à se reprocher. Mais les événements se précipitent. Le Légat doit consigner par écrit l'objet de son ambassade ; le 11 novembre, la réponse du Grand Khan, Kouyouk, lui est remise. — Elle est négative ! Le 13, les deux envoyés repartent pour l'Europe. Le 9 mai 1247, ils sont à Kiew, et avant la fin de l'année, après deux ans et demi d'absence, ils arrivent devant le Souverain Pontife à qui ils rendent compte de leur pénible mission.



L'arrivée d'une caravane sur le dernier contrefort du plateau mongol.
(Cl. des Missionnaires de Scheut.)

Jean de Plan-Carpin n'avait pas réussi à persuader le grand Khan. Mais que de précieux résultats il rapportait de son héroïque randonnée !

La route de l'Asie était ouverte. D'autres allaient pouvoir s'y engager après lui, resserrer les liens des Eglises orientales au centre de l'unité catholique, et planter le christianisme dans un empire encore inexploré (2).

GUILLAUME DE RUBROUCK, AMBASSADEUR DE SAINT LOUIS. — Le roi saint Louis est de ceux qui comprennent l'intérêt de ces nouvelles. Son âme chrétienne est aux écoutes de tous les appels spirituels de l'humanité. Les moines qui l'entourent lui en transmettent l'écho.

Il demande au Pape d'envoyer en Tartarie des missionnaires revêtus du caractère épiscopal. En attendant, il députe en Perse le dominicain Yves Le Breton, et en Chine le franciscain Guillaume de Rubrouck.

C'est en 1253 que commence ce second voyage qui devait durer deux ans et qui est aussi fameux que celui de Plan-Carpin.

Le frère Guillaume, originaire de Rubrouck, près de Saint-Omer, n'est pas inférieur à son devancier.



Stèle chinoise nestorienne de Si-gnan-fou, élevée probablement au VI^e siècle. Il en existe un moulage au Musée Guimet.
(Cl. Musée Guimet.)

« Il faut être de fer pour supporter un tel voyage » écrit le missionnaire.

Le 27 décembre 1253, ses compagnons et lui étaient en vue de la Horde de Mangou. Ils furent logés avec un Arménien qui se faisait passer pour moine, mais qui n'était qu'un aventurier. Presque de suite, ils furent interrogés et étudiés par Bulgaï, chef de la Chancellerie, confrontés avec les ambassadeurs de Vastace, empereur grec de Nicée. Cette confrontation fut leur salut.

Le 3 janvier 1254, les deux Frères Mineurs étaient reçus par Mangou. L'audience ne donna aucun résultat ; les Tartares conclurent même des lettres de Louis IX que le prince d'Occident était bien faible puisqu'il sollicitait leur alliance.

On accorda aux envoyés un séjour de deux mois, soit à la Horde, soit à Karakorum, ville distante de dix jours de marche. Guillaume préféra suivre la Horde et put ainsi se documenter sur la cour et les mœurs tartares.

Il put également se rendre compte de l'immense influence des Nestoriens à cette cour du Grand Khan où ils avaient presque toutes les charges importantes. Par contre, les prêtres nestoriens étaient méprisés à cause de leur vie et de leurs mœurs indignes et de leurs intrigues. Cependant la plupart des princesses tartares étaient baptisées, mais nestoriennes; tandis que les princes ne pouvaient se décider à embrasser cette religion chrétienne dénaturée, telle que la présentaient les prêtres nestoriens. Et, de fait, la religion nestorienne n'était plus qu'un amas de superstitions. Cependant, note Guillaume, le peuple tartare offrait de merveilleuses ressources à la prédication de la vraie foi. Les princesses tartares étaient animées d'une vraie piété et pouvaient devenir d'ardentes apôtres de l'Évangile, si le nestorianisme ne finissait pas par tuer dans ces âmes simples tout désir de la vraie religion et d'une pratique éclairée et sincère. Nul doute, hélas, qu'il ne soit pour une grande part, responsable de la faillite du christianisme en Asie.

Le bouddhisme sut profiter de cette faiblesse et triompha finalement d'un christianisme dégénéré.

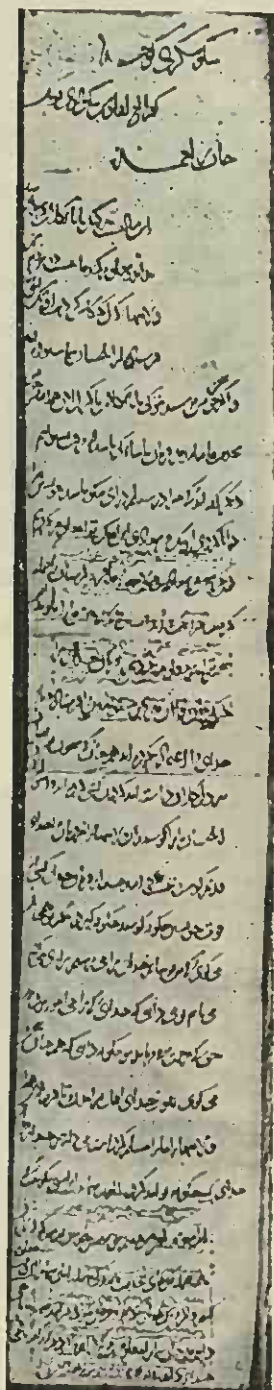
Au mois de juin 1255, le frère Guillaume était de retour à l'île de Chypre. La réponse de l'empereur Mangou à saint Louis, arrogante et impérieuse, mettait fin à toute tentative de négociation politique.

La parole restait aux seuls missionnaires.

- (¹) Batou devient Khan de la Russie méridionale (Kaptchak) Djagataï, Khan du Turkestan et de l'Asie centrale. Mangou, Khan de la Perse. Oktai, Khan suprême et maître de la Chine.
- (²) Cf. G. DANIEL, *Revue Hist. Missions*, 1^{er} décembre 1926.

Lettre du grand Khan tartare Güyük à Innocent IV (1246). Cette réponse à la lettre du pape dont l'original persan est conservé au Vatican fut rédigée en outre en latin et en tartare : elle ne témoigne d'aucun esprit de soumission.

(D'après la « Revue de l'Orient chrétien », t. XXIII.)





Comment les deux frères Polo vinrent au grand Khan Koubilaï, d'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo.
B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

CHAPITRE IV

LA PREMIÈRE MISSION EN CHINE

Nicolas IV et le frère Jean de Montcorvin (1289). — Jean de Montcorvin à Khan-Balik (1293-1306).
— Clément V fonde l'archevêché de Pékin. — Odoric de Pordenone et les missions franciscaines en Extrême-Orient.

NICOLAS IV ET JEAN DE MONT-CORVIN. — En 1289, le siège de Saint-Pierre était occupé par un ancien missionnaire franciscain, Jérôme d'Ascoli, qui régnait sous le nom de Nicolas IV.

Les pensées du Pape missionnaire se portaient naturellement du côté de l'Orient.

Or voici que les frères Polo, commerçants de Venise, qui avaient visité la Chine après les Franciscains, affirmaient que l'empereur Koubilaï, fondateur de la dynastie mongole, souhaitait la venue de prêtres catholiques. Les Vassali, ambassadeurs de la cour et des négociants de Byzance, prétendaient à leur tour qu'il avait accepté de se faire baptiser.

Nicolas IV accueillit avec joie l'idée de faciliter les voies de l'Évangile en Chine.

Il fit appel à un de ses frères en religion, Jean de Mont-Corvin, qui revenait précisément lui aussi des missions d'Asie Mineure.

Une des plus belles épopées missionnaires de l'histoire, qui devait se prolonger pendant un siècle, commença ce jour-là ; épopée bien oubliée et qui mériterait un chantre de génie pour la graver dans la mémoire des fidèles !

Il fallait la foi et l'enthousiasme d'un Franciscain du XIII^e siècle pour entreprendre pareille odyssée.

Jean de Mont-Corvin commence par traverser l'Arménie et la Perse : ce n'est qu'un jeu pour ce grand voyageur.

En 1291, il s'embarque à Ormuz, à l'entrée du golfe Persique, et, après une navigation de plus d'un mois, aborde à Quilon, dans l'Inde.

Pendant plus d'une année, il s'attarde en ce pays, où la moisson religieuse est abondante et occuperait facilement ses forces et sa vie.

Cependant il n'oublie pas le but de son voyage. En 1293, il débarque en Chine qui n'a été visitée encore que par quelques marchands européens.

L'héritier de Gengis-Khan, Koubilaï, a soumis à sa domination l'immense empire du Cathay, comme on dit alors.

Il a établi son Khan dans la cité qui sera la capitale traditionnelle du pays jusqu'au XX^e siècle, le Pékin actuel, qui porte alors le nom de Khan-Balik.

JEAN DE MONT-CORVIN À KHAN-BALIK. — Par principe, comme les Mongols, l'empereur est tolérant aux divers cultes. Bouddhistes et Nestoriens ont toute liberté de manœuvre. Mais s'il est vrai qu'il se soit soumis aux rites du baptême, c'est par pure habileté politique.

Lorsque l'envoyé du Pape se présente à Khan-Balik, il est reçu avec honneur ; mais Jean de Mont-Corvin se rend vite compte que Koubilaï « est trop enfoncé dans l'idolâtrie » pour qu'il y ait la moindre chance de le convertir.

Du moins le missionnaire catholique a-t-il toute liberté de prêcher le peuple. Les Nestoriens et les Bouddhistes sont ses seuls ennemis.

En 1298, une église catholique est construite à Pékin.

Jean de Mont-Corvin réunit autour de lui une quarantaine d'enfants abandonnés et les forme aux cérémonies du culte, à la grande satisfaction de l'empereur, qui aime à venir les entendre chanter.

De 1298 à 1306, une véritable chrétienté s'organise, qui donne à l'admirable missionnaire les plus belles espérances.



Nicolas IV, d'après la figure de son tombeau à Saint-Jean-de-Latran, Rome. (Cl. Alinari.)



Comment les deux frères (les deux frères Polo) vinrent à l'Apostolle, d'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo.

B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

Mais les années passent et, en Europe, on est sans nouvelles de Chine, lorsque soudain le bruit se répand qu'un franciscain de Perse, Thomas de Tolentino. (qui sera martyrisé aux Indes quinze ans plus tard), arrive porteur de lettres de Mont-Corvin pour le Pape.

Voilà près de vingt ans qu'on désespérait d'en recevoir.

JEAN DE MONT-CORVIN, ARCHEVÊQUE DE PÉKIN. — Le pape Nicolas est mort de chagrin, en 1291, en apprenant l'échec de la dernière Croisade, la chute de Saint-Jean d'Acre et la fin de la domination chrétienne en Syrie.

Philippe le Bel occupe le monde du scandale de ses démêlés avec Boniface VIII et avec la Papauté.

Les papes français, les papes d'Avignon, vont présider pendant un siècle aux destinées de l'Eglise.

C'est l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, élu en 1305 sous le nom de Clément V, qui reçoit à Poitiers le messager de Mont-Corvin.

Ce fut grande joie ce jour-là pour le cœur du Pontife. Il pouvait demander au terrible roi de France de faire trêve aux sollicitations politiques dont celui-ci l'accablait pour lui permettre de ne plus penser qu'aux intérêts spirituels de l'Eglise du Christ !

Des heures comme



Benoît XII et les envoyés du grand Khan. D'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo.

B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

celle-là consolent de bien des tristesses, et la magnifique réponse de Clément V montre que le Pape en comprit toute l'importance.

De lui dépendait que l'Eglise de Chine fût fondée. Il n'hésite pas.

Il ordonne au Ministre général des Franciscains de faire sacrer évêques sept religieux de son Ordre qu'il enverra à Khan-Balik porter à Mont-Corvin le titre d'archevêque et de Patriarche de tout l'Orient.

Sept évêques, afin d'assurer au moins à quelques-uns d'entre eux la chance d'arriver au terme de ce terrible voyage et de fonder l'Eglise chinoise sur les bases de la vraie hiérarchie ecclésiastique.

Ce geste vaut au pape Clément V l'éternelle reconnaissance des Missions catholiques.

Comme on comprend — et comme il était émouvant — le pèlerinage des premiers évêques chinois sacrés par Pie XI à Rome et venant en janvier 1927 se recueillir et s'incliner sur la tombe solitaire du premier pape d'Avignon dans son église natale d'Uzeste, au diocèse de Bordeaux !

Le Pape avait vu juste.

Sur les sept évêques sacrés par son ordre, deux seulement arrivèrent à Khan-Balik, à la fin de 1309.

Trois étaient morts et deux avaient dû s'arrêter en route.

Du moins la fin poursuivie était réalisée.

Pour le nouvel archevêque, le renfort était important. Il combla les vœux de l'indomptable Mont-Corvin qui put répartir ses auxiliaires dans les principaux postes de sa chrétienté.

L'évangélisation de la Chine semble assurée de l'avenir. Des relations toujours trop rares, mais cependant régulières, s'établissent entre l'Orient et l'Occident.

ODORIC DE PORDENONE ET LES MISSIONS FRANCISCAINES EN EXTRÊME-ORIENT. — Nous en avons pour témoin un autre franciscain illustre, Odoric de Pordenone, grand voyageur, animé de l'esprit de curiosité scientifique autant que de l'esprit d'apostolat, dont les récits de voyage valent ceux de Plan-Carpin ou de Rubrouck.



Le tombeau de Clément V dans son église natale d'Uzeste.

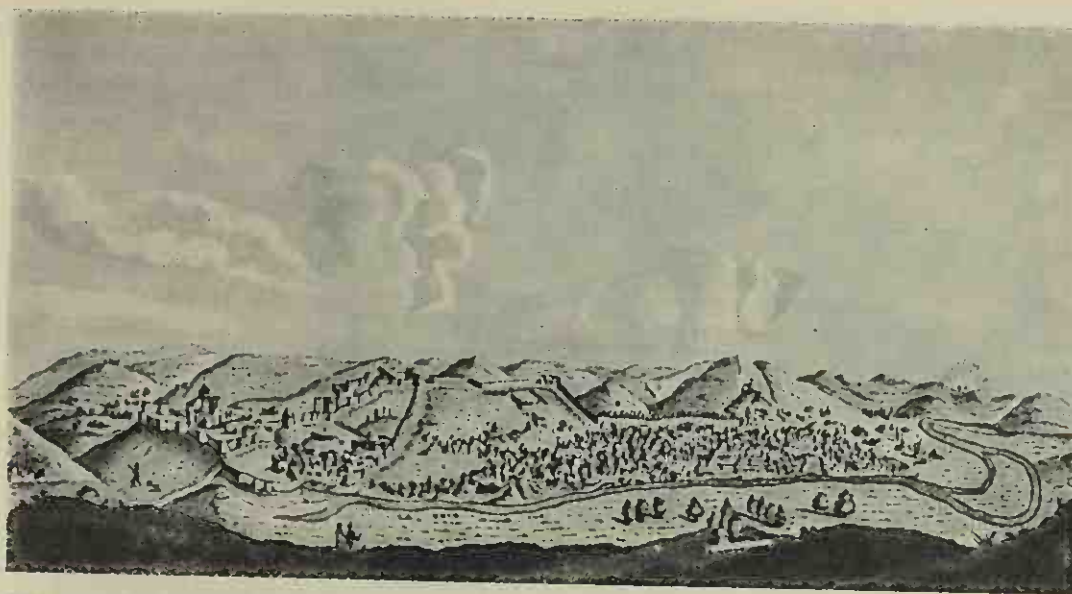
Il partit pour l'Asie au printemps de 1318, dans le dessein de porter aux chrétientés lointaines les encouragements de leurs frères d'Occident, et d'en rapporter les renseignements utiles aux progrès de l'évangélisation.

Son voyage dura dix ans et la relation qu'il rapporta, en 1330, de son séjour à Pékin, ouvrirait utilement un recueil d'Annales de la Propagation de la Foi.

C'était un microcosme de l'Asie que ce palais de Koubilai, où trois idolâtres, huit chrétiens et sept sarrasins faisaient office de médecins et où les Frères Mineurs avaient une résidence. L'empereur, partant pour une chevauchée, acceptait qu'avec la croix les Mineurs vinssent le bénir : et « moult dévotement » même, il baisait cette croix !



Le massif mystérieux du Karakorum que traversèrent, à grands dangers, les missionnaires du XIII^e siècle. (Cl. Illustration.)



Tiflis. — A la fin du XIII^e siècle, les Religieux mendiants étaient installés à Tiflis. En 1318, les Dominicains y avaient une quinzaine de résidences, la vue ci-dessus, empruntée au *Voyage en Perse*, de Chardin, reproduit plusieurs églises et un couvent de Capucins. (C. B. G.)

CHAPITRE V

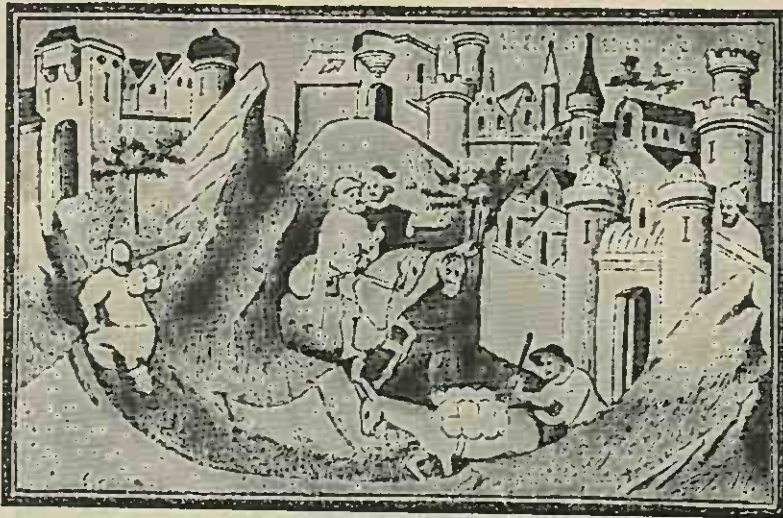
ARRÊT DU MOUVEMENT MISSIONNAIRE AU XIV^e SIÈCLE

La Bulle de Jean XXII (1318) organisant les chrétientés d'Asie. — Missions dominicaines en Asie occidentale. — Missions franciscaines en Asie orientale. — La débâcle. — La chrétienté chinoise disparaît avec la dynastie mongole. — La crise religieuse d'Occident aux XIV^e et XV^e siècles. — Observations et conclusions.

LA BULLE DE JEAN XXII (1318). — C'est donc sur des perspectives pleines d'espérance que s'ouvre le XVI^e siècle, en dépit de l'échec définitif des Croisades (chute de Saint-Jean d'Acre en 1291).

Le point culminant de l'histoire missionnaire de cette époque semble atteint le 1^{er} avril 1318, avec la Bulle *Redemptor noster* par laquelle le pape Jean XXII partage l'Asie tout entière entre les deux Ordres missionnaires, dominicain et franciscain, (dont la rivalité dégénère pour lors en bataille) et d'un geste de pontife, décide la création de l'Eglise hiérarchique en Asie.

Deux archevêchés sont créés, l'un pour l'Asie occidentale, à Sultanieh (en Perse), qui est confié aux Dominicains ; l'autre pour l'Asie orientale, à Khan-Balik (ou Pékin), confié aux Franciscains.



Péking, ancienne capitale des Kin, d'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo.
B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

MISSIONS DOMINICAINES : L'ASIE OCCIDENTALE. — Sultanieh est la nouvelle et splendide capitale de la Perse, depuis 1305.

Elle remplace et éclipse Tauris.

Le franciscain Odoric de Pordenone qui la visite à cette époque admire ses 200.000 maisons, ses vingt-cinq églises, ses bazars, qui, en soixante jours de marche, drainent du port

d'Ormuz tout le commerce des Indes et de la Chine.

Autour de son archevêché sont créés une dizaine d'évêchés suffragants en Géorgie, en Arménie et en Russie méridionale. En toutes ces régions, menacées par l'Islam ou le schisme, la religion catholique reprend vigueur.

En Géorgie (l'antique Paradis terrestre, disent les légendes locales), les religieux mendiants sont fixés à Tiflis depuis cinquante ans.

En 1318, les Dominicains y comptent une quinzaine de résidences.

Deux évêchés suffragants de Sultanieh y sont institués.

Chez les Arméniens, la tradition chrétienne est impérissable depuis l'apostolat de Grégoire l'Illuminateur, au IV^e siècle.

Les Dominicains sont assez heureux pour maîtriser l'influence du schisme grec et pour y établir une branche de l'Ordre (Arméniens-Unis), à qui on ne pourra reprocher que des excès de zèle pour la latinisation de la liturgie.

Deux évêchés y sont également institués.

La Russie méridionale, pays des Cumans (Kiptschak), est une des régions où saint Dominique en personne voulait porter l'Évangile.

Autour de la mer Noire, les couvents dominicains de Kaffa et de Tana sont prospères.

Jean XXII y établit deux évêchés, auxquels trois autres pourront être adjoints.

MISSIONS FRANCISCAINES : L'ASIE ORIENTALE. — La Bulle de Jean XXII organisant l'archevêché de Pékin, ne faisait que consacrer l'œuvre de Clément V. Dès la promulgation de cette Bulle, le frère Odoric de Pordenone entreprit son grand voyage de dix années autour de l'Asie, pour connaître et faire connaître la situation des missions franciscaines en Orient.

Il revint en 1330, et, en même temps que sa relation, parvint au pape d'Avignon la

nouvelle de la mort du vénérable archevêque de Pékin, survenue en 1328, après une carrière missionnaire digne d'être égalée aux plus illustres.

Frère Odoric, plein d'optimisme, demandait au Pape d'ordonner l'envoi d'un renfort de 50 missionnaires en Chine.

Le pape Jean XXII répondit favorablement à cette demande.

En 1333, il donnait pour successeur à Montcorvin le franciscain Nicolas, professeur de théologie à l'Université de Paris, lui imposait le pallium, et l'autorisait à emmener avec lui 26 religieux. En quittant l'Europe, le nouvel archevêque emportait deux messages pontificaux, l'un pour l'empereur que le Pape remercie de sa bienveillance, l'autre pour les peuples de Chine et de Tartarie qu'il tient à assurer de son affection paternelle.

Comment ne pas se croire à la veille d'un brillant essor des missions catholiques ?

LA DÉBÂCLE. — Et cependant tant de belles espérances s'effondrent bientôt dans le néant.

L'austère Benoît XII (1334-1342) se tient encore en contact avec les envoyés des missions d'Orient. Diverses ambassades venues du Proche-Orient sont reçues à Avignon.

Mais après cela, c'est le silence. La nuit se fait peu à peu sur ces chrétientés lointaines, d'où ne viennent plus que de loin en loin des cris de détresse jusqu'au grand silence de la mort.

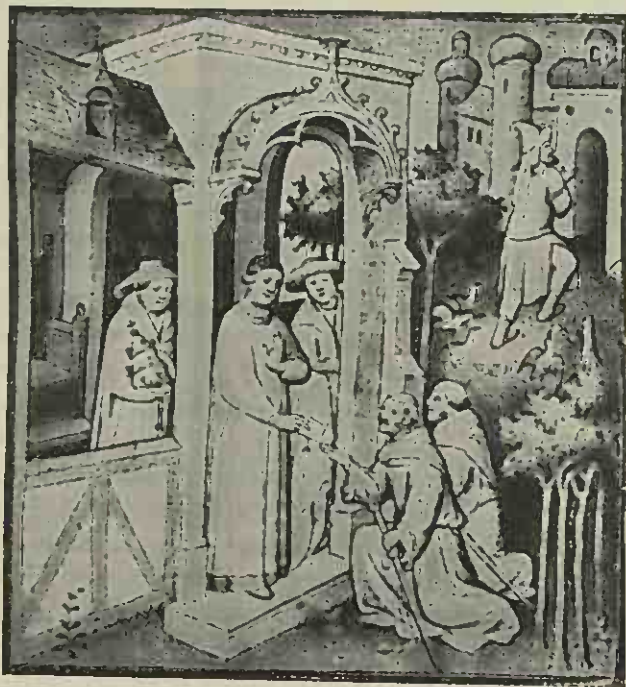
Que s'est-il passé, et comment expliquer ce désastre, l'un des plus douloureux de l'histoire des missions ?

C'est que de véritables catastrophes matérielles s'acharnaient contre ces jeunes chrétientés, en même temps que les pires catastrophes morales sur l'Eglise.

LA CHRÉTIENTÉ CHINOISE DISPARAIT AVEC LA DYNASTIE MONGOLE. — Coup sur coup de terribles épreuves s'abattaient sur les chrétiens d'Orient.

En premier lieu, la fameuse *peste noire*, qui de 1346 à 1353, déferla d'Asie sur l'Europe et épouvanta le monde. On n'estime pas à moins de 25 millions le nombre des victimes que le fléau fit en Occident.

Il faut renoncer à évaluer l'hécatombe qui en marqua le passage en Asie.



Odoric de Pordenone et son compagnon Jacques d'Irlande prennent congé du pape, d'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo. B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).



Le Bienheureux
Odoric de Pordenone.
Eglise franciscaine de Fiesole.

Il n'est que trop probable que les renforts missionnaires partis à cette époque furent entièrement anéantis et que de ce moment les relations entre Europe et Asie furent à peu près interrompues.

Mais il y a plus.

Au moment où les missions de Chine auraient pu commencer à se remettre de ce coup, la dynastie mongole, toujours bienveillante aux chrétiens, fut emportée dans une révolution nationale.

Vers 1360, toutes les provinces du sud ont réussi à secouer son autorité. Il ne leur reste plus qu'à se grouper autour d'un chef énergique pour compléter cette révolution.

Un aventurier, connu dans l'histoire sous le nom de Hong-wou, s'impose par son énergie et par son adresse. Installé à Nankin, qu'il a arraché aux Mongols en 1356, il marche sur le nord, à partir de 1368.

Quelques mois lui suffisent pour arriver sous Pékin et s'en emparer.

Vers 1370, il chasse du sol chinois les derniers Mongols.

La dynastie des Ming inaugure son règne qui se prolongera jusqu'au milieu du xvii^e siècle (1644).

A l'ère de la tolérance succède l'ère des persécutions sans merci.

Tout disparaît. Tout sera à recommencer. Lorsqu'au xvii^e siècle, de nouveaux missionnaires pénétreront en Chine, ils n'y trouveront même plus le souvenir de Montcorvin et de son œuvre.

... *Eliam periere ruinae !...*

LA CRISE RELIGIEUSE EN OCCIDENT AUX XIV^e ET XV^e SIÈCLES. —

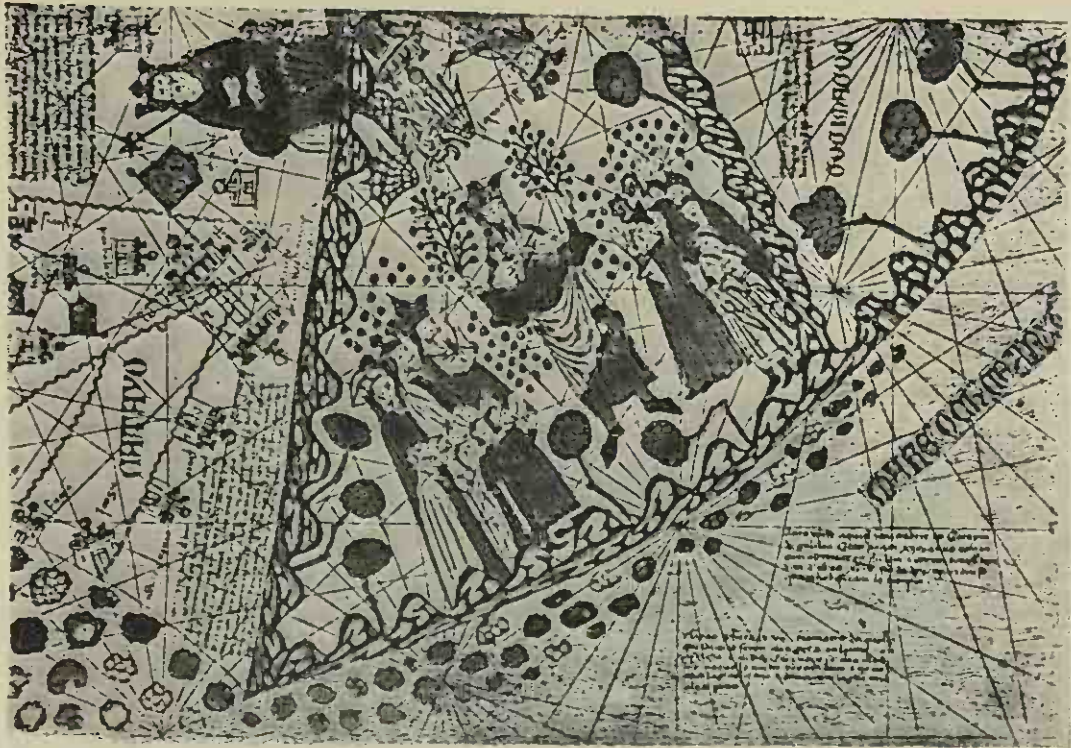
Pour redresser une situation aussi gravement compromise, il eût fallu en Occident, chez les princes, chez les moines, dans le peuple et surtout à la tête de l'Eglise, une puissance de foi et une volonté de zèle capables d'accomplir des miracles.

C'est tout le contraire qui se produit.

Décadence des Ordres mendiants — schisme de l'Eglise latine (1378-1447) — prétentions césaro-papistes des rois — guerre de cent ans entre la France et l'Angleterre (1337-1453) — crise des idées et crise des mœurs qui préparent le terrain à l'avènement du protestantisme : tout concourt à épuiser les forces vives de la chrétienté, tout la détourne des grandes entreprises missionnaires.

Ayons le courage d'être vrais et de reconnaître qu'une fois de plus l'instrument nécessaire des desseins providentiels manque à sa mission.

« De tous les temps dont il nous incombe de retracer l'histoire, il n'en est pas de



Un détail de l'Atlas Catalan de Charles V (1375) qui reproduit les itinéraires connus de la Chine au XIV^e siècle. A gauche Cathay, l'ancienne Pékin.
Ce magnifique portulan est à la Bibliothèque Nationale, Géographie (Cl. B. G.).

plus douloureux que cette crise de la chrétienté du xiv^e au xvi^e siècle (1). » Si l'Eglise du Christ avait pu disparaître, elle eût sombré dans cette tourmente sans précédent.

Elle s'en releva parce qu'elle a les promesses de la vie éternelle. Mais l'œuvre des missions était arrêtée et retardée pour des siècles, jusqu'à l'heure où le génie des navigateurs ouvrira à l'apostolat des champs insoupçonnés.

OBSERVATIONS ET CONCLUSIONS. — Cependant les missions du xiii^e siècle n'avaient pas seulement renouvelé dans l'Eglise la conscience de son devoir missionnaire.

Par la manière dont elles avaient abordé la solution de ce problème, elles orientaient dans un sens nouveau les destinées de l'apostolat.

Par leurs succès et par leurs échecs, elles mettent en lumière certains enseignements que l'avenir ne fera que confirmer.

A l'actif de ces missions, il faut mettre d'abord un réveil certain du véritable esprit missionnaire dégagé de toute arrière-pensée de conquête et d'impérialisme.

Saint François d'Assise est le type de l'apôtre désintéressé, qui ne veut devoir le triomphe de l'Evangile qu'à la force des armes spirituelles. Il ne voit que des âmes à convertir et le bercail du Christ à étendre.

D'ailleurs, les conditions dans lesquelles s'exerce l'apostolat du XIII^e et du XIV^e siècle ne sont plus celles des missions de l'époque impériale, et s'apparentent par bien des côtés à celles de l'époque contemporaine.

Le missionnaire ne doit compter en aucune manière sur l'aide du prince.

Les peuples chez qui il aborde appartiennent à des races et à des civilisations toutes différentes de celles d'Europe, dont ils contestent la force et dont ils n'admettent à aucun point de vue la supériorité.

Le dédain avec lequel l'empereur mongol accueille l'ambassade de saint Louis n'a d'égal que le mépris des musulmans pour les chefs des infidèles.

ORGANISATION MÉTHODIQUE DE L'APOSTOLAT MISSIONNAIRE AUTOUR DES CONGRÉGATIONS RELIGIEUSES. — L'impulsion imprimée par François d'Assise à son Ordre se communique à celui des Dominicains. Elle gagnera de proche en proche les autres sociétés religieuses, au point que l'apostolat en pays païen devient peu à peu — et apparaîtra longtemps — comme le monopole des Congrégations, auxquelles le Saint-Siège lui-même s'en remet de l'expansion de l'Eglise.

Entre autres avantages, cette spécialisation présente celui de mettre à la disposition du Saint-Siège des troupes nombreuses et disciplinées.

L'histoire des missions jusqu'à nos jours dit assez quelles réserves inépuisables d'abnégation et de zèle les Congrégations ont mises au service de l'Eglise et des âmes.

En revanche, cette centralisation, et l'espèce de monopole qui en résulte, pouvaient entraîner quelques graves inconvénients, contre lesquels devra réagir en temps opportun l'autorité apostolique.

Le plus notable sera de transférer aux Supérieurs de Congrégations résidant en Europe le contrôle effectif du gouvernement des missions, ou même de supprimer l'établissement de la hiérarchie indigène.

LA LEÇON D'UN ÉCHEC. — Cependant le généreux mouvement missionnaire du XIII^e siècle n'aboutit à rien de durable.

C'est que la mission ne s'improvise pas. Trop tôt les intelligentes initiatives de Raymond de Pennafort et de Raymond Lulle furent sacrifiées à d'autres tâches plus faciles !

C'est aussi qu'un établissement missionnaire à ses débuts est voué à l'insuccès, si un ravitaillement régulier ne vient soutenir pendant un temps plus ou moins long ses premiers efforts. De ce point de vue, la magnifique épopée franciscaine en Chine apparaît comme terriblement aventurée, si la chrétienté ne l'appuie de toutes ses forces.

Les princes chrétiens, hélas ! n'étaient guère en état de comprendre leur devoir ni même leur intérêt ! On ne saurait trop le déplorer.

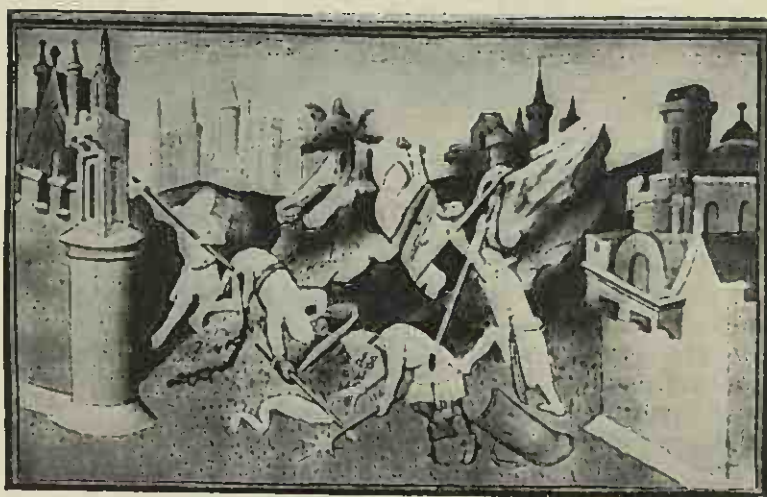
« La civilisation latine eût marqué une avance de cinq siècles en Asie. De grands conflits d'issue douteuse eussent été évités. Les races hostiles eussent été unies, sinon amalgamées.

» En 1305, les ambassadeurs tartares viennent proposer à Philippe le Bel 100.000 ca-

valiers, 200.000 chevaux, 200.000 charges de blé pour la guerre contre les Turcs ; mais le roi, tout occupé de l'Angleterre, laisse passer cette chance.

» L'Europe ne saisit pas l'heure où elle pourrait associer la Chine à sa destinée (2)... »

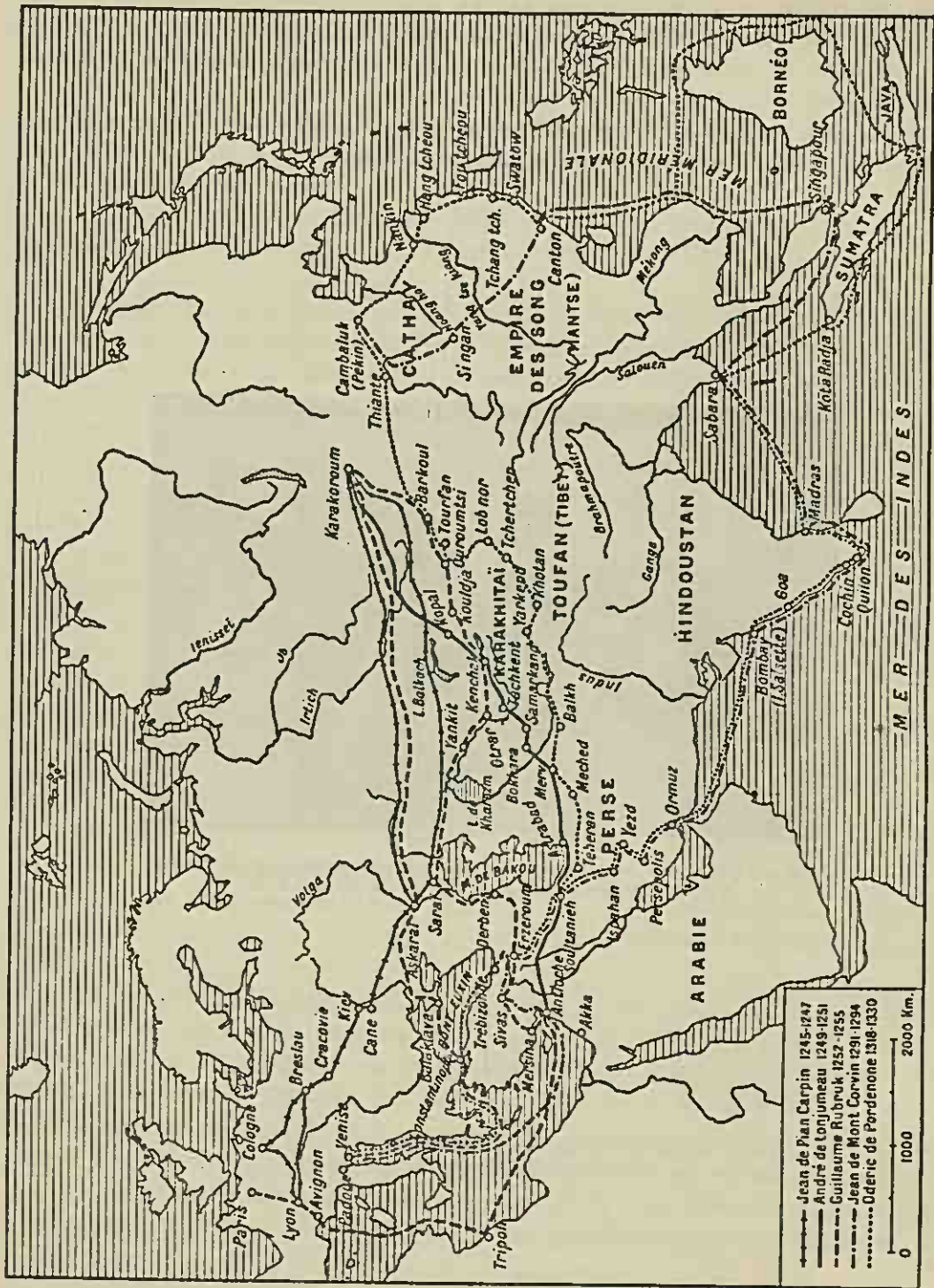
L'occasion manquée ne se retrouvera plus de longtemps. Mais qui donc a dit que l'histoire des Missions est l'histoire des occasions manquées !



Alliance proposée des chrétiens et des Tartares contre les Sarrazins,
d'après *Le Livre des Merveilles*, de Marco Polo.
B. N. Manuscrits (Cl. B. G.).

(1) Mgr BAUDRILLANT, *Troisième conférence de Notre-Dame*.

(2) HANOTAUX, *Histoire des Colonies françaises*, pp. XXV-XXVI.



Voyages franciscains dans l'Empire mongol (XII^e au XIV^e siècle).

QUATRIÈME ÉPOQUE

LES MISSIONS COLONIALES
AU XVI^e SIÈCLE

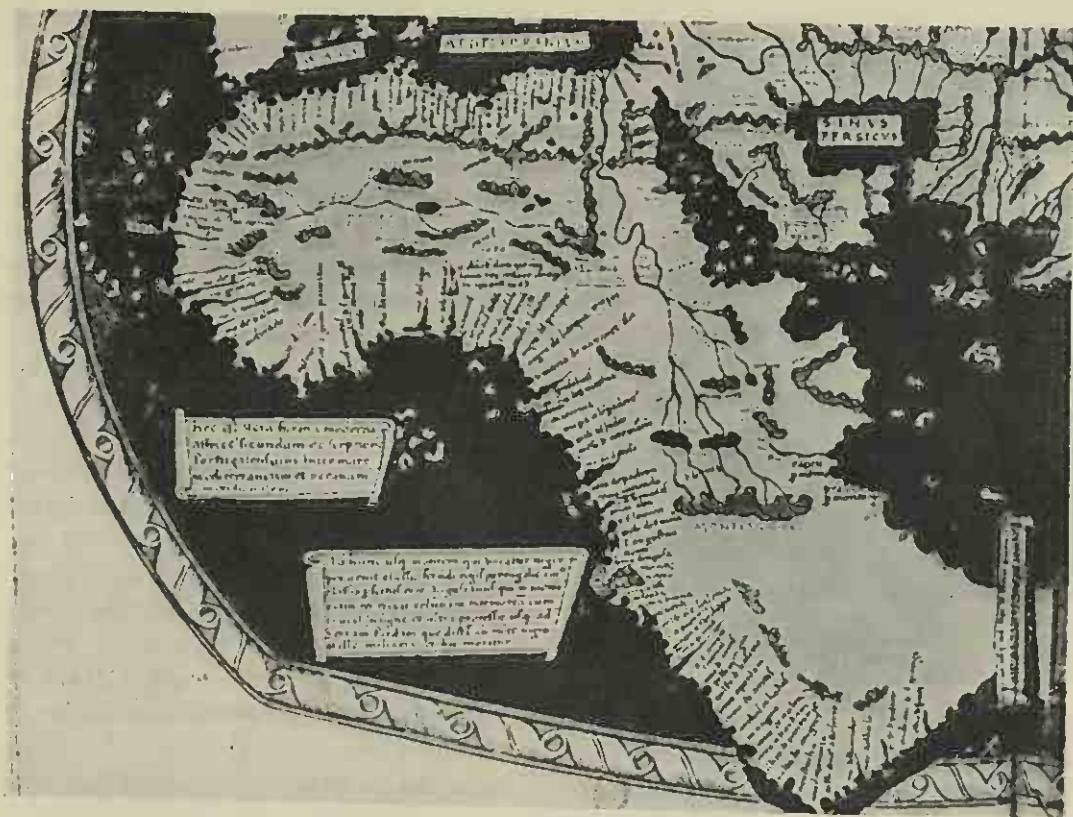
Avant-propos. — Une ère nouvelle dans l'histoire des Missions.

Chapitre I. — Les Missions espagnoles.

Chapitre II. — Les Missions portugaises avant saint François-Xavier.

Chapitre III. — L'apostolat de saint François-Xavier.

Chapitre IV. — Les Missions françaises.



Découverte du cap de Bonne-Espérance par les Portugais.

Carte d'Hennicus Martellus Germanus, 1489. British Museum (Cl. B. G.).

AVANT-PROPOS

UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'HISTOIRE DES MISSIONS

Tristesse de la chrétienté au XVI^e siècle : la chute de l'empire grec. — Les voies nouvelles du monde. — Problème redoutable qui incombe à la conscience chrétienne : le devoir de colonisation.

TRISTESSES DE LA CHRÉTIENTÉ AU XV^e SIÈCLE. — La date du 29 mai 1453, par laquelle on est convenu de clore le moyen âge et d'inaugurer les *temps modernes* n'est pas une date glorieuse pour la catholicité.

Ce jour-là, Mahomet II s'emparait de Constantinople et y établissait pour des siècles le centre de la puissance islamique.



Henri le Navigateur.
Détail du « Panneau de l'Infant », de Nuno
Gonçalves, au Musée de Lisbonne.

L'Orient tenait en échec l'Occident.

Comment cette redoutable offensive avait-elle abouti ? Quelle fut la revanche inattendue qui renversa brusquement la situation mondiale ? Quelles en furent les conséquences ? C'est ce qu'il faut brièvement rappeler ici.

LA CHUTE DE L'EMPIRE GREC. — Pendant que la chrétienté s'abandonnait aux dissensions que nous avons précédemment rappelées, les Turcs, un moment terrorisés par le Mongol Tamerlan, mais libérés par sa mort (1405), avaient repris leur poussée méthodique contre l'Europe chrétienne.

Dès 1422, leurs armées sont aux portes de Constantinople et on ne les en éloigne qu'à grand prix.

Tous les Etats des Balkans sont contraints de payer tribut au sultan. En 1349, la Serbie presque entière est devenue province turque. En 1440, Belgrade est menacée et avec elle la Hongrie.

Les jours de Byzance sont comptés. Dans sa détresse, l'empereur Jean VIII promet aux Latins de

renoncer au schisme s'ils viennent à son secours.

Malheureusement cette promesse dresse contre lui le clergé grec qui préfère l'alliance avec l'insidèle à l'union avec Rome !

En vain les pays danubiens alarmés répondent à son appel. En 1443, le Hongrois Jean Hunyadi, le Serbe Georges Brankovic, l'Albanais Scanderbeg remportent quelques succès qui parviennent à relâcher l'étreinte des Turcs.

Succès sans lendemain. A partir de 1444, la pression des Turcs se fait à nouveau sentir.

Scanderberg est assez heureux pour sauver l'Albanie ; mais le 18 octobre 1448, Jean Hunyadi essuie à Kosov (Serbie) une défaite qui le contraint d'abandonner Constantinople à son destin.

En mars 1453, commence le siège en règle de la ville impériale. Le 29 mai au matin elle succombe, et le sultan Mohamed pénètre à cheval dans la basilique de Sainte-Sophie, où des milliers de chrétiens s'étaient réfugiés. Arrivé devant le maître autel, il proclama : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. » Ce fut le signal d'un affreux massacre.

Depuis la chute de Rome, sous les coups d'Alaric, l'Occident n'a pas connu d'humiliation plus grave et de conséquences plus redoutables. Les chrétientés du Proche-Orient, à nouveau coupées de leurs relations avec le centre de l'Unité, vont disparaître ou s'engourdir dans le schisme. De l'Extrême-Orient il ne peut plus être question. L'avenir même de l'Europe va dépendre de la solidité du rempart que les peuples slaves et hongrois seront capables de maintenir en face des Turcs.

LES VOIES NOUVELLES DU MONDE. — Le xv^e siècle n'aurait donc rien à envier au vii^e, si, par un retour quasi-miraculeux de la fortune, il ne se terminait au contraire sur un prodigieux lever d'aurore.

Au moment où tout paraît perdu, tout se renouvelle.

Voici que s'inaugure l'ère des grandes découvertes et que des voies nouvelles, larges et magnifiques, s'ouvrent à l'apostolat ; celle du cap de Bonne-Espérance vers l'Asie, celle des Amériques.

LES DÉCOUVREURS PORTUGAIS. — Au Portugal et à l'Espagne revient la gloire impé-
rissable d'avoir été les premiers agents de ce renouvellement de l'histoire mondiale.

Au Portugal d'abord.

Ce n'est pas un mince honneur pour ce petit pays que d'avoir aidé l'Eglise à prendre pied en Afrique, aux Indes, au Japon, en Chine même.

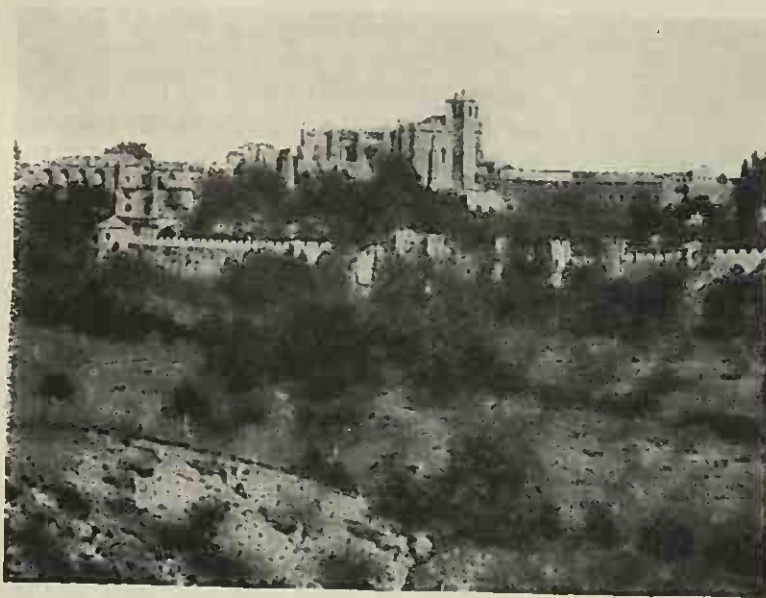
D'autant qu'au point de départ il y eut sans doute un grand rêve de gloire, mais aussi un grand acte de foi.

On comprend l'enthousiasme d'un Camoëns chantant cette épopée des fils de Lusus, « qui, formant une si petite fraction du monde, une si faible partie du petit troupeau que le divin Pasteur renferme dans son berceau, méprisent les dangers les plus redoutables quand il s'agit de porter le flambeau de la vérité chez des peuples qui ne la connaissent point. » (*Lusiade*, VII^e chant.)

Dès 1415, le prince royal Henri, dit le Navigateur, s'empare de Ceuta, clef du Maroc et du détroit de Gibraltar, embouteillant ainsi dans la Méditerranée les flottes barba-

resques. Dès lors, l'Atlantique devient le domaine du pavillon chrétien, et la côte africaine le terrain des reconnaissances portugaises qui, sous Alphonse V (1438-1481), s'étendront progressivement le long du golfe de Guinée.

Et voici venir la constitution d'un droit de patronat, c'est-à-dire de monopole au point de vue de l'administration religieuse, qui suivra les progrès présents et à



Couvent de Thomar. — Henri le Navigateur y installait les Chevaliers du Christ dont il fut grand maître, de 1418 à 1460.
(Cl. Lévy et Neurdein.)

venir de la souveraineté politique. En 1430, un ambassadeur portugais vient demander au pape Martin V une bulle par laquelle le Pape accorderait à la couronne toutes les terres que le Portugal serait amené à découvrir jusqu'aux Indes inclusivement.

Martin V, et après lui ses successeurs Nicolas V (1452 et 1455), Calixte III (1456), souscrivent à cette revendication qui ne redoute pour lors aucune concurrence.

Et c'est la glorieuse aventure qui commence !

En 1482, Diego Cao découvre l'embouchure du Congo et y plante une de ces colonnes armoriées et sommées de la croix que l'on appelle un *padrão*.



Les padraos portugais de la côte d'Afrique.
Carte du Génois Niccolo di Canerio. 1502. Paris,
Archives du Service Hydrographique de la Marine
(Cl. B. G.).

Un second *padrão* est implanté dans l'intérieur du pays, d'où l'on ramène à Lisbonne quatre princes nègres qui seront les prémices et les promesses d'une Eglise chrétienne.

De 1485 à 1490, les exploitations et les négociations se succèdent, et au mois de mai 1492, le roi du Congo était baptisé solennellement sous le nom de Jean I^{er}. Il devient le fondateur d'une dynastie de huit rois chrétiens.

Colomb ne devait mettre le pied sur le sol des Antilles que l'année suivante. Entre l'Espagne et le Portugal, c'est désormais une course à la découverte : pendant que les flottes espagnoles cinglent vers l'ouest, les navires portugais poussent vers l'est. Bonne-Espérance reconnu par Diaz en 1485 est doublé par Vasco de Gama dix ans plus tard.

Lorsque, le 2 mai 1498, celui-ci jeta l'ancre à Calicut, au sud de l'Indoustan, on put dire que la route des Indes était trouvée.

Il suffira d'une quinzaine d'années à l'amiral d'Albuquerque pour jeter les fondements de l'empire indien du Portugal.

LES DÉCOUVREURS ESPAGNOLS. — Mais quels que soient ces succès, les prouesses de Christophe Colomb, de Cortez, de Pizarre, ne tardent pas à éclipser celles de Vasco de Gama et d'Albuquerque !

1. *Christophe Colomb.* — Parti vers l'ouest le vendredi 3 août 1492, du port de Palos, avec trois navires et 120 hommes, l'illustre Génois, deux mois plus tard, par la prise de possession de San-Salvador, Cuba, Haïti, annexait à l'empire espagnol des mondes nouveaux.



Christophe Colomb fait planter la croix à Saint-Domingue, où il vient de débarquer. Les indigènes lui apportent des présents. D'autres s'enfuient, apeurés.
De Bry, *America pars quarta* (Cl. B. G.).

Des Antilles, lui ou ses émules poussent vers le continent américain.

En 1498, Amerigo Vespuccio parvient au golfe du Mexique. En 1499, Colomb reconnaît les côtes du Venezuela.

Au cours des vingt premières années du xvi^e siècle, l'Amérique du Sud est contournée.

De 1508 à 1513, Balboa traverse l'isthme de Panama et découvre le Pacifique que, le 1^{er} novembre, Magellan rejoindra par le sud.

Avant la fin du xvi^e siècle, toute l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud seront reconnues dans leurs grandes lignes. Mais les grandes conquêtes, qui vont éclipser toutes les autres, sont celles du Mexique, par Cortez (1519), et celle du Pérou par Pizarre (1526-1533).

2. *Cortez et la conquête du Mexique.* — « Le 8 novembre 1519, Cortez, avec

400 hommes, entre dans la ville de Mexico, peuplée d'au moins 200.000 habitants. Par un coup d'audace inouï, il fait garder à vue dans son palais le roi Montézuma. On pille le trésor royal, on rafle partout l'or et les bijoux. La révolte des Mexicains éclate. Montézuma est tué par les siens. Cortez reprend la ville à coups de canon, après 75 jours de siège. Le carnage fut horrible. En 1522, Cortez, nommé gouverneur, annexe tout le pays appelé Nouvelle-Espagne (aujourd'hui Mexique). On reconstruit Mexico ; une cathédrale remplace l'ancien temple, et le pays s'organise à l'espagnole (1). »

3. *Pizarre et la conquête du Pérou.* — Si le Mexique eut la chance d'être occupé militairement par un conquistador à l'âme chevaleresque et relativement honnête, le Pérou tomba sous les coups d'aventuriers brutaux, Pizarre et Almagro, qui l'asservirent de 1526 à 1533.

PREMIERS ESSAIS DE COLONISATION FRANÇAISE. — C'est à ce moment que la France, qui jusque-là a cherché sa voie du côté de l'Italie et de la Méditerranée, commence à jeter les yeux du côté de l'Atlantique.

François I^{er} (1515-1547) n'entend pas s'incliner devant la prétention de l'Espagne et du Portugal, se réservant le monopole des terres à découvrir.

« Le soleil luit pour moi comme pour les autres ; je voudrais bien voir la clause du testament d'Adam qui m'exclut du partage du monde. »

Il fonde Le Havre afin d'avoir un grand port sur la mer Océane ; et sur son ordre, le grand Amiral de France, Philippe de Chabot, organise des expéditions vers l'ouest, « afin de chercher un passage de l'Europe vers la Chine dorée et prendre pays neuf et bon ».



François Pizarre, par un peintre inconnu. Musée archéologique de Madrid.

Résultat : la découverte du Canada par Jacques Cartier (1534-1541).

Mais ce sont là des ambitions qui débordent encore les moyens du pouvoir.

Voici venir les guerres de religion qui, du massacre de Vassy (1562) à la conversion d'Henri IV (1594), c'est-à-dire pratiquement pendant toute la seconde moitié du xvi^e siècle, paralysent à nouveau toute l'activité extérieure de la France. Ce n'est qu'au début du xvii^e siècle que le Canada deviendra vraiment, avec Champlain, terre de colonisation française.

PROBLÈMES NOUVEAUX. MISSIONS NOUVELLES. — Du même coup, l'Europe chrétienne est mise en face de problèmes grandioses et redoutables : une ère nouvelle s'ouvre pour l'apostolat, celle des missions coloniales.



Village indien. On voit dans l'île représentée à droite un curieux village indien avec ses huttes caractéristiques. Quatre huttes, au centre, sont entourées de palissades.
De Bry, *Americæ pars quarta* (Cl. B. G.).

Quarante à cinquante millions d'Indiens dans les Amériques deviennent les sujets de la monarchie espagnole.

Le Portugal dispose en Afrique et aux Indes de moyens de pénétration et d'influence sans précédent.

La France attend son heure.

Les gouvernements chrétiens ont conscience de leurs responsabilités et ont obtenu du Saint-Siège, au point de vue religieux, des privilèges d'organisation ecclésiastique qui, selon le droit d'alors, suivent la possession légitime des territoires, ce que l'on appelle le patronat, ou *padroado*.

Comment vont-ils en user ?

Ont-ils en matière de colonisation et d'évangélisation une politique indigène digne de ce nom ?

Leurs agents et leurs colons seront-ils à la hauteur de leurs devoirs ?

Ce qui est plus grave, les missionnaires eux-mêmes seront-ils capables, non seule-

ment par leurs vertus et leur zèle, mais par leur intelligence des besoins essentiels des missions, de jeter les fondements de ces Eglises indigènes vers lesquelles doivent tendre tous les efforts de l'apostolat

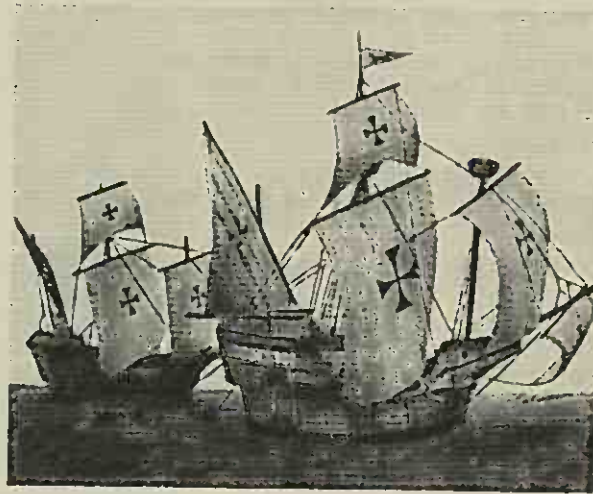
Poser ces questions, c'est dire la complexité des problèmes qui se posent soudain devant la conscience chrétienne. C'est nous prémunir aussi contre les impatiences, les étonnements, les déceptions, les scandales même qui nous attendent inévitablement.

La colonisation est une des plus rudes épreuves — pour le mal comme pour le bien — auxquelles puissent être soumis les individus et les peuples ; s'il est vrai, comme l'enseigne l'Eglise, que la colonisation « est moins une occasion de bénéfices qu'une source de devoirs... De même que, dans une famille éprouvée par la maladie ou le revers, les membres plus vigoureux ou plus favorisés doivent avoir à cœur de venir en aide à ceux qui le sont moins, de même, il règne parmi les peuples une loi de fraternité, en vertu de laquelle ceux qui ont parcouru plus rapidement les étapes de la civilisation doivent se retourner vers les peuples assis à l'ombre de la mort pour les relever d'une main secourable et les aider à suivre à leur tour la route du progrès chrétien. La colonisation apparaît ainsi dans le plan providentiel, comme un acte collectif de charité qu'à un moment donné, une nation supérieure doit aux races déshéritées et qui est comme une obligation, un corollaire de la supériorité de sa culture ⁽¹⁾ ».

Il faut bien avouer qu'au xvi^e siècle cette mission de *charité* sera rendue plus difficile par le sens même que l'on donne alors au mot colonisation. Elle ne signifie rien d'autre qu'une *annexion* au domaine de la Couronne des territoires conquis.

L'*annexion* faisait entrer, en toute propriété, le peuple annexé dans le domaine politique absolu de son nouveau maître. Celui-ci gèrera ses colonies comme son propre bien, au mieux de ses intérêts, ceux des indigènes passant au second rang, au titre de domesticité et de service.

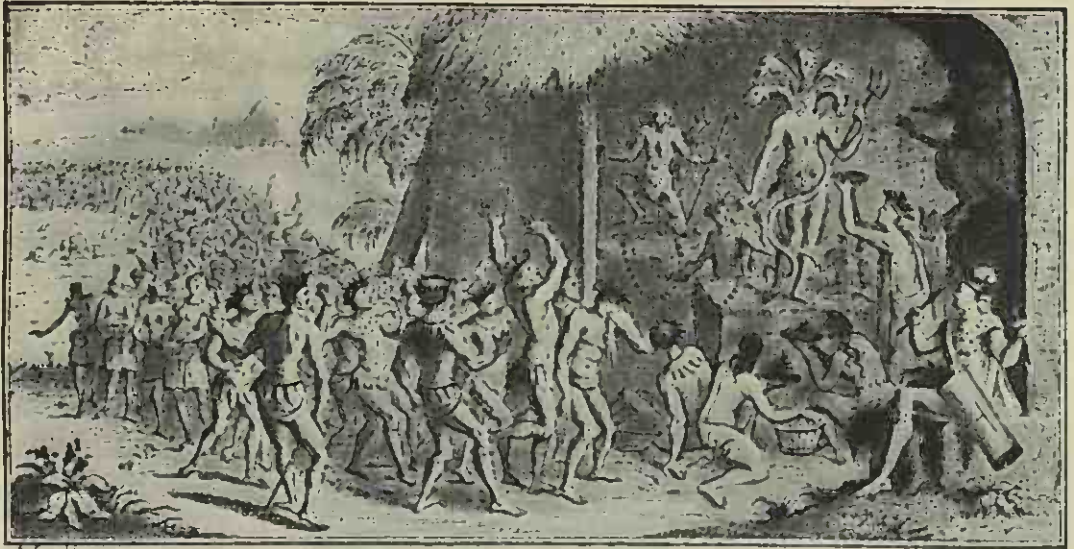
Il est très difficile d'être un bon



La caravelle de Christophe Colomb, les voiles sont timbrées de la croix rouge des Chevaliers du Christ.

(1) P. CHARLES, S. J., *Dossiers de l'action missionnaire*.

(2) Cardinal MERCIER, *Lettre pastorale à l'occasion de l'annexion du Congo à la Belgique*.



A. Humblot. gravé

W. H. J. Jacq.

Cérémonie religieuse chez les Indiens. Offrandes aux dieux. Un musicien, assis à droite, rythme la danse des habitants du village qui accourent parés pour cette grande fête.

Gravure de Humblot dans Charlevoix, Histoire de Saint-Domingue (Cl. B. G.).

CHAPITRE PREMIER

LES MISSIONS ESPAGNOLES

L'œuvre de colonisation. — L'œuvre de l'évangélisation. — Etude spéciale du Mexique. — L'œuvre de Fernand Cortez. — La conquête spirituelle. — Apostolat des masses. — Apostolat des élites. — La question du clergé indigène. — Conclusion.

L'ŒUVRE DE LA COLONISATION. — L'œuvre de colonisation espagnole qui a donné à la chrétienté l'Amérique du Sud a été et demeure l'objet des attaques les plus passionnées.

Le procès ouvert par la dénonciation pathétique du dominicain Bartholomé de Las-Casas (dont les pièces essentielles sont réunies dans sa *Brevisima relacion de la destruccion de las Indias*, publiée en 1552) a été exploité avec plus ou moins de bonne foi et de sens critique par les historiens intéressés à confondre l'œuvre de la colonisation et celle de l'évangélisation.

Las-Casas entend au contraire séparer ces deux aspects du problème. Il veut, et il a raison, désolidariser les missionnaires des colons et des soldats qui, sous le couvert du nom chrétien, ont accompli aux Indes une œuvre satanique. « Ce sont, dit-il, des démons sous une forme humaine. »



Cruautés espagnoles à l'égard des Indiens. — Barthélémi de Las Casas s'élèvera avec vigueur contre les mauvais traitements infligés par les Espagnols dans ces « Indes occidentales » qu'ils veulent coloniser.
Bart. de Las Casas, *Narratio regionum* (Cl. B. G.).

d'abus, et l'indigène était souvent exploité par des maîtres sans scrupules. Las-Casas demande l'abolition complète de ce régime en ce qui concerne les Indiens ; mais il le remplace par un recours à la main-d'œuvre noire qui aboutira bien malgré lui à la traite des nègres.

2. En fait, dit-il, ce système a produit le dépeuplement des Indes. D'après lui, les Espagnols auraient, en un demi-siècle, fait disparaître trente-cinq ou quarante millions d'indigènes ; ce qui d'ailleurs est tout à fait exagéré, car la population totale de l'Amérique ne dépassait pas ce chiffre, qui s'est largement maintenu jusqu'à nos jours (1).

Ce système a engendré les pires cruautés. Las-Casas déclare qu'il n'a connu aucun Espagnol qui eût quelque ménagement pour ses esclaves, « sauf Pedro de la Renteria » ; il les a vus bâtonner les Indiens jusqu'à la mort, fouetter les femmes, exterminer jusqu'au dernier les habitants de paisibles villages, les faire mourir dans des tourments affreux. Il a entendu un Espagnol déclarer : « Tout va bien, j'ai tué vingt marauds d'Indiens ; mes chiens ont de quoi manger pour plusieurs jours. » C'est d'ailleurs une coutume générale de nourrir ainsi les dogues. Lorsqu'un Espagnol reçoit de cent à trois cents esclaves, « il fait couper la tête à trente ou quarante de ces malheureux et dit aux autres : je vous traiterai de cette manière, si vous n'êtes pas sages (2). »

Nous n'avons pas ici à instruire ni à juger le procès de la colonisation européenne, et ce n'est pas, hélas ! la dernière fois que nous aurons à faire pareille réserve.

Les excès dénoncés par Las-Casas, même avec les exagérations et la tendance à la généralisation qui sont le propre des orateurs, sont une honte pour le nom chrétien, et pour l'Espagne une tache qu'un long repentir parvient difficilement à effacer.

L'ŒUVRE DE L'ÉVANGÉLISATION. — La fondation des chrétientés d'Amérique du Sud reste la meilleure décharge de ce noble pays. Sur une population de 80 millions d'habitants, 60 millions sont aujourd'hui catholiques, dont un quart seulement de race blanche. C'est là un résultat — ou pour mieux dire une réussite — que l'histoire missionnaire doit enregistrer avec consolation à la gloire de l'Espagne.

Dans un tableau d'ensemble comme celui-ci, il ne saurait être question de suivre dans le détail les travaux des missionnaires sur tous les champs de leur apostolat. Contentons-nous de les résumer ici à grands traits.

Les Antilles, qui sont les premières terres découvertes, sont aussi les premières évangélisées. Les Franciscains y prennent pied avec Christophe Colomb, dès 1493. Une mission franciscaine s'y installe en 1502, et une mission dominicaine en 1510. Malheureusement c'est là aussi que les méfaits de la colonisation à ses débuts se font le plus cruellement sentir : les indigènes de Haïti, de Cuba, de la Jamaïque disparaissent presque complètement, et les évêchés de Yaguata Magua, Baymia, Saint-Domingue, Porto-Rico, Cuba, Santiago, fondés de 1504 à 1522, ne président qu'à la constitution d'Eglises purement espagnoles.

En 1532, on y compte 120 Franciscains, 70 Dominicains et 10 religieux Hyéronimites. En 1555, saint Louis Bertrand déclarait, après un séjour à Cuba « qu'il restait dans cette île 200.000 indigènes, mais qu'ils périraient infailliblement, victimes de la cruauté des Européens ».

La région du *Panama*, évangélisée à partir de 1513, possède dès le début un évêque à Darien, et à dater de 1531, un second siège épiscopal est fondé à Carthagène.



Les Indiens en révolte contre les Espagnols qui les ont si cruellement traités se vengent en massacrant des soldats et des moines dominicains.
De Bry, *Americæ pars quarta* (Cl. B. G.).

Le premier évêque de Carthagène, le dominicain Thomas de Toro, grand destructeur d'idoles et aussi grand défenseur des indigènes, est amené à excommunier le gouverneur Frédia. Son successeur, Jérôme de Loyasa, fonde un collège pour les jeunes indiens.

Le *Vénézuela*, reconnu par Christophe Colomb au cours de son troisième voyage, reçoit aussi à ce moment la première visite des missionnaires.

Malheureusement, tous leurs efforts sont annihilés par la mauvaise conduite des colons qui emmènent le cacique en esclavage à Haïti.

Les révoltes se succèdent et aussi les massacres de missionnaires en 1512 et en 1520.

Le *Vénézuela*, vendu par Charles-Quint aux banquiers Welser, d'Augsbourg, verra de plus en plus ses intérêts sacrifiés à des préoccupations mercantiles.

Ce sont ces excès qui déterminent la vocation et la campagne de protestations du dominicain Bartholomé de Las-Casas, nommé en 1536 évêque de Quesada en Colombie, et qui, à dater de cette époque, entreprend avec ses frères en religion l'évangélisation de ce pays.

Les religieux sont accueillis comme les fils du soleil. Instruits par l'expérience, ils multiplient les postes de missions et les écoles, au lieu de s'attarder dans les villes et d'y fonder des couvents nombreux.

En 40 ans, de 1540 à 1580, 300 paroisses sont établies, et l'on peut dire que le pays entier est évangélisé au moins en surface.



Les Espagnols contraignent les Indiens à leur apporter tous les trésors. On voit ici dans le cortège l'inca, porté sur les épaules de quatre hommes, avec son sceptre en forme de soleil.

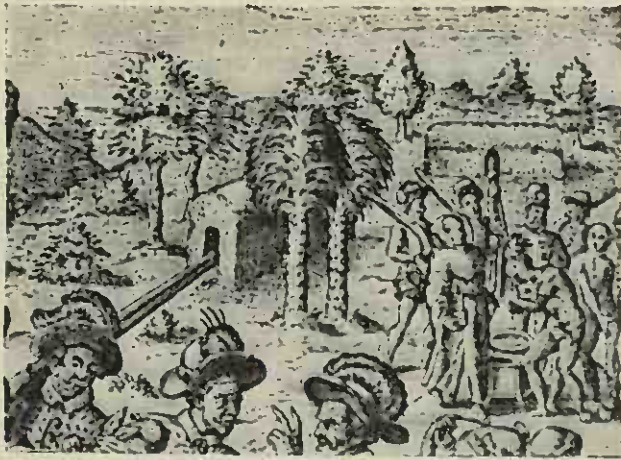
B. de Las Casas, Miroir de la cruelle et horrible tyrannie espagnole (Cl. B. G.).

Barthélémy de Ojedo passe pour avoir à lui seul baptisé 200.000 Indiens. Saint Louis Bertrand enregistre 10.000 baptêmes à Tabura et 15.000 à Santa Martha.

La conquête du *Pérou* fut d'abord marquée par d'épouvantables excès.

Commencée en 1532 par le conquistador sans scrupules qui a nom Francisco Pizarro et son digne émule Almagro, elle fut achevée en quelques années.

L'inca (roi) Atahualpa, fait prison-



Scène de baptême aux Indes Occidentales. Toujours les curieuses huttes indiennes.
De Bry, *America pars quarta* (Cl. B. G.).

Almagro et Pizarre expièrent d'ailleurs leurs crimes par une mort violente : le premier, exécuté par son collègue en 1538, le par ses propres soldats en 1541.

Cependant l'évangélisation marchait de pair avec la conquête : les villes de Cuzco et de Lima deviennent de suite des sièges d'évêchés.

L'ère des violences passées, le travail missionnaire s'organisa avec plus de méthode. En 1632, la province de Quito comptait 213 communautés chrétiennes.

Nous ne parlerons pas ici du *Brésil* qui relève de la juridiction portugaise et qui ne fut d'ailleurs pratiquement évangélisé qu'à partir de l'arrivée des Jésuites, en 1549.

Mais nous nous attarderons plus volontiers à étudier le cas du *Mexique* qui peut servir de type pour l'étude des méthodes d'évangélisation des colonies espagnoles, grâce à un remarquable travail de M. Robert Ricard : *La conquête spirituelle du Mexique* (*) dont la précision, la pondération et la hauteur de vues peuvent rassurer les plus exigeants.

Ses observations et ses conclusions s'appliquent dans l'ensemble à toutes les missions espagnoles. Quand on remarque par exemple que la mission des Philippines — un des plus notables succès de l'apostolat espagnol, puisqu'elle compte aujourd'hui huit millions de chrétiens sur dix millions d'habitants — a souffert

nier par Pizarre, obtint d'être libéré s'il remplissait d'or, jusqu'à 9 pieds de haut, la chambre où on le tenait enfermé. Quand ses sujets eurent amoncelé tout cet or, on le fit sortir et on lui trancha la tête sur un billot. Le grand temple de Curzo fut brûlé (1533), la flamme faisait ruisseler un fleuve d'or fondu sur le sol. La civilisation des Incas fut détruite de fond en comble, Quito pris en 1534, Lima fondée en 1535, la Bolivie conquise en 1539, le Chili jusqu'à Coquimbo en 1535 et 1536.



Stèle aztèque symbolique. — L'ancien art mexicain surprit les conquérants qui n'avaient rien vu de pareil en Europe.
(Phot. Universelle.)

jusqu'à nos jours, en ce qui concerne l'organisation de l'Eglise indigène, des mêmes déficiences que nous devons constater au Mexique, nous pouvons tenir pour certain que l'histoire de l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne fixe à grands traits celle des autres colonies.

L'ŒUVRE DE FERNAND CORTEZ (1519-1526). — Parti des Antilles à la fin de 1518, Cortez prenait pied le jeudi saint, 21 avril 1519, sur la terre des Aztèques, à Vera-Cruz. Aussitôt il donnait l'ordre de détruire les agrès de ses vaisseaux, et, avec une audace qui bravait toutes les difficultés, marchait sur Mexico, où il entra le 8 novembre 1519.

Grand fut l'étonnement des Espagnols en prenant contact avec ces prétendus sauvages. Ils trouvaient en face d'eux (comme Pizarre trouvera chez les Incas du Pérou) une nation de haute et ancienne culture, ayant son administration officielle, son armée, ses tribunaux, ses corps de métiers, son commerce intérieur, son culte, ses institutions sociales. L'architecture et la sculpture mexicaines plongèrent dans la stupeur les conquistadors, qui déclaraient n'avoir rien vu de pareil en Europe...

Cortez écrivait à Charles-Quint : « La manière de vivre de ces peuples est très semblable à celle de l'Espagne... Si nous considérons que c'est là une nation barbare, sans connaissance du vrai Dieu et sans contact avec les peuples civilisés, on peut bien admirer l'ordre et la bonne conduite qui règnent partout... »

Il faut bien reconnaître toutefois que lui aussi déshonora les deux premières années de sa conquête par de graves excès.

Non seulement on extorqua par les pires moyens aux indigènes d'énormes quantités d'or, de bijoux et de pierres précieuses, mais, après des révoltes qui ne s'expliquent que trop facilement, Cortez fit mettre à mort les princes qu'il tenait captifs et imposa son autorité par la terreur.

Cependant de 1521 à 1526, devenu maître du pays (appelé désormais Nouvelle-Espagne) il fait montre de qualités plus chevaleresques et se révèle grand administrateur.

Loin de poursuivre l'extermination de la race aztèque, il prit de sages mesures pour sa préservation, réglementa sévèrement le régime du travail indigène et se



L'empereur du Pérou Huascar y Coya, à l'époque de la conquête, sa femme et son nain. Le soleil qui resplendit sur la poitrine de l'inca rappelle le culte des Indiens pour l'astre du jour.

B. N. Est (Cl. B. G.).

préoccupait de l'éducation des fils de caciques.

D'autre part, il insista auprès de Charles-Quint pour multiplier l'immigration de nombreux artisans capables de faire souche d'honnêtes colons.

De fait aujourd'hui encore, sur 14 millions de Mexicains, 38 % sont purs Indiens, 43 % sont métis.

Malheureusement l'administration de Fernand Cortez ne fut pas de longue durée. Supplanté dans son entourage, dénoncé près de l'empereur, Cortez, après avoir, en 1535, découvert et exploré le golfe de Californie, revint en Espagne, où il mourut pauvre, le 2 décembre 1547.

Grâce à lui cependant, grâce aussi à l'état de civilisation relative de l'empire aztèque, l'évangélisation du Mexique avait pu être entreprise de façon intensive et aboutir à des résultats remarquables.



Fr. Bernard de Sahagun. L'un des plus grands missionnaires franciscains du Mexique, où il arriva en 1529. Il ne devait jamais quitter le pays. Musée National de Mexico.



Fresque dite des douze apôtres, au couvent franciscain de Huejotzingo. Elle représente les douze frères mineurs de l'Observance envoyés par Charles-Quint pour l'évangélisation du Mexique, où ils arrivèrent le 17 ou 18 juin 1534.

LA CONQUÊTE SPIRITUELLE. — C'est aux vieux Ordres mendiants : Franciscains, Dominicains, Augustins, que les rois espagnols font appel pour entreprendre la conquête spirituelle des nouvelles terres soumises à leur domination. Les Jésuites n'existent pas encore, et sont providentiellement réservés pour les missions portugaises.

Cet apostolat méthodique commence dès 1523 par l'envoi de douze Franciscains, dont quelques-uns étaient de valeur exceptionnelle, et que Fernand Cortez accueillit à genoux.

Les Dominicains arrivèrent en 1526, et les Augustins en 1533.

En peu de temps, le contingent missionnaire fut considérable. En 1559, les Franciscains comptaient 380 religieux, les Dominicains 210, les Augustins 212, soit un total de plus de 800 ouvriers apostoliques. Après l'arrivée des Jésuites (en 1572) ces chiffres seront doublés.

Parmi les ouvriers de la première heure, il faut citer les Franciscains Juan de Zumarraga, ami et père des Indiens, qui deviendra le pre-



Frère Juan de Zumarraga, premier évêque de Mexico.
Musée National de Mexico.

instruction sommaire. L'instruction catéchistique proprement dite viendra après.

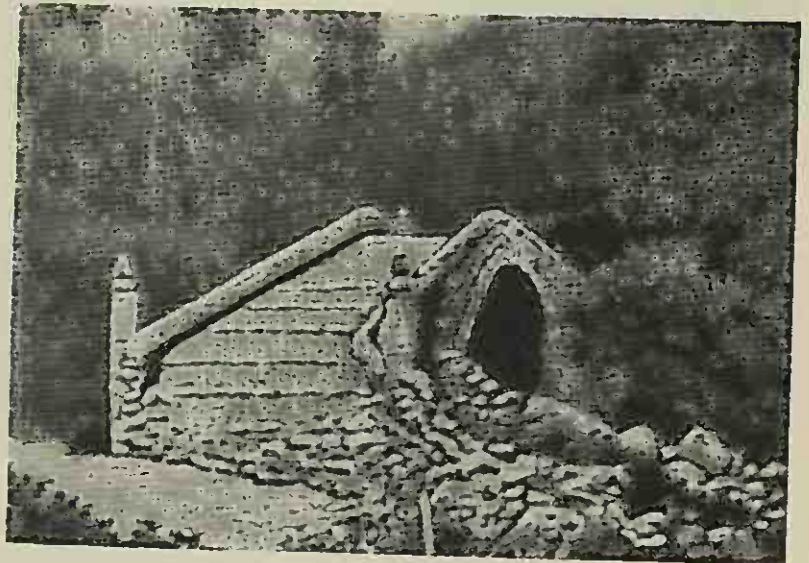
« La conversion, comme le dira le P. Brou à propos de l'apostolat de saint François-Xavier aux Indes (1545) s'opérait pour ainsi dire en trois temps : adhésion de l'esprit aux principaux dogmes sommairement expliqués, baptême, catéchisme : » (*Op. cit.*, t. I, p. 135.)

mier évêque de Mexico ; le frère lai Pierre de Gand (qui passait pour être frère naturel de Charles-Quint), éducateur et apôtre incomparable, et qui refusa toutes les dignités ecclésiastiques pour se consacrer aux tâches les plus humbles du ministère ; Motolinia le pauvre, de son vrai nom Toribio de Benevente, infatigable baptiseur ; Bernardino de Sahagun qui publiera en langue aztèque une histoire du Mexique universellement appréciée...

APOSTOLAT DES MASSES. — Les méthodes de ces religieux auprès des masses sont celles des missions du moyen âge. Au xv^e siècle, pas plus qu'au xiii^e, l'apostolat populaire ne s'embarrasse de longues préparations. Avant même d'avoir appris la langue de ses futures ouailles, à plus forte raison avant d'avoir pris le temps de comprendre leur mentalité, leurs traditions, leurs conditions d'existence, le missionnaire a hâte de leur proposer, par le moyen d'interprètes, les vérités essentielles au salut.

L'admission au baptême n'est précédée d'aucun catéchuménat proprement dit. (Cette institution reprise seulement au xix^e siècle, n'a été d'ailleurs réellement vivante que du iv^e au vi^e siècle.)

Le baptême est administré en masse, après une



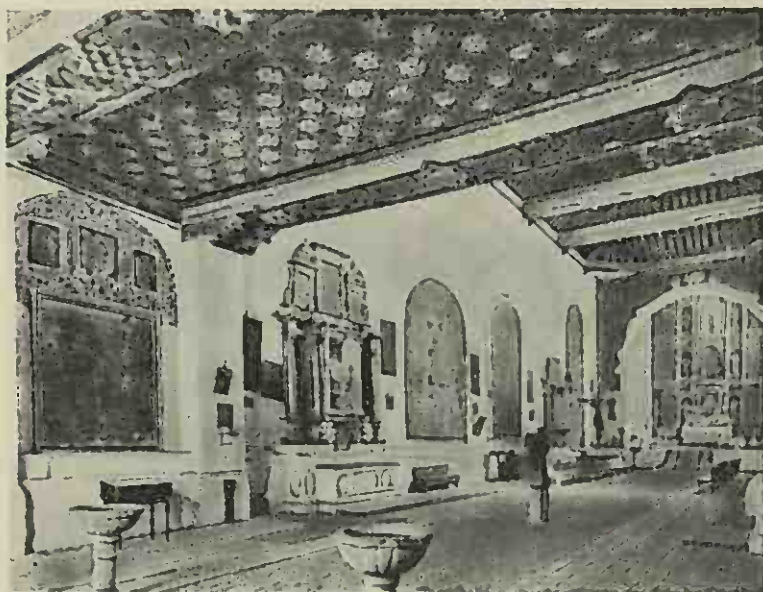
Pont datant de l'occupation coloniale.

Aux Indes Occidentales (comme aux Indes Orientales), on pécha quelquefois par précipitation : le concile de 1555 dut interdire de baptiser les adultes qui ne seraient ni suffisamment instruits, ni légitimement mariés...

Les Augustins, arrivés en 1533, voulurent réagir contre cette méthode et ne baptiser les adultes que quatre fois par an, en grande solennité.

Les Dominicains portèrent même contre les Frères Mineurs une dénonciation à Rome et obtinrent de Paul III, en 1537, une bulle qui fut déclarée par les Franciscains inapplicable.

La méthode de ces derniers eut du moins l'avantage incontestable de former en quelques années des chrétientés compactes, dont les missionnaires se réservaient d'achever la formation et de contrôler la persévérance.



Intérieur de l'église franciscaine de Tlaxcala. Tlaxcala fut l'une des premières villes mexicaines où Cortès fit planter la croix.

38



Ouvriers indiens construisant une église au Mexique.
Curieux dessin reproduit dans *Iglesias di Mexico*, t. VI.

Les résultats sont impressionnants.

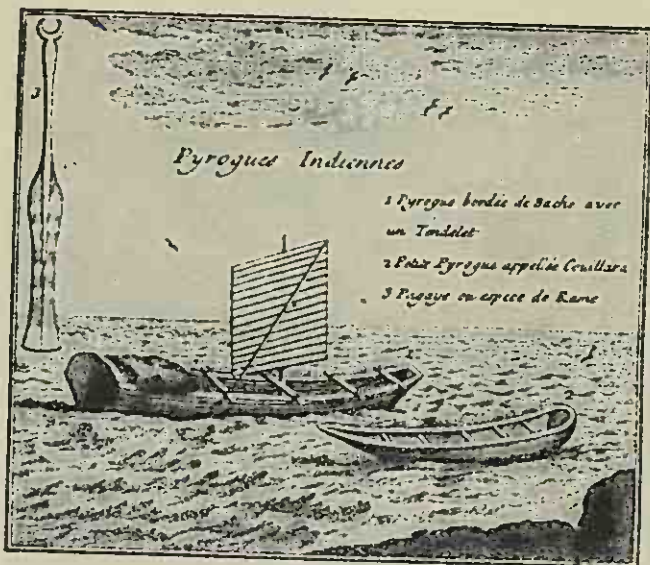
De 1524 à 1536 : un million 200 mille convertis.

De 1524 à 1536: cinq millions de baptisés.

Que valaient ces conversions ? M. Ricard fait à ce sujet deux remarques dignes d'être retenues.

1. C'est un fait, dit-il, qu'aujourd'hui encore la carte de la vie chrétienne au Mexique correspond *grosso modo* à la carte de l'expansion missionnaire primitive (*op. cit.* p. 330).

Le principal effort des missionnaires du XVI^e siècle a porté sur le plateau central du pays mexicain et sur ses prolongements, c'est-à-dire Puebla, Mexico et Pachuca, Michoacan-Jalisco, Oaxaca. Les côtes étaient trop mal-

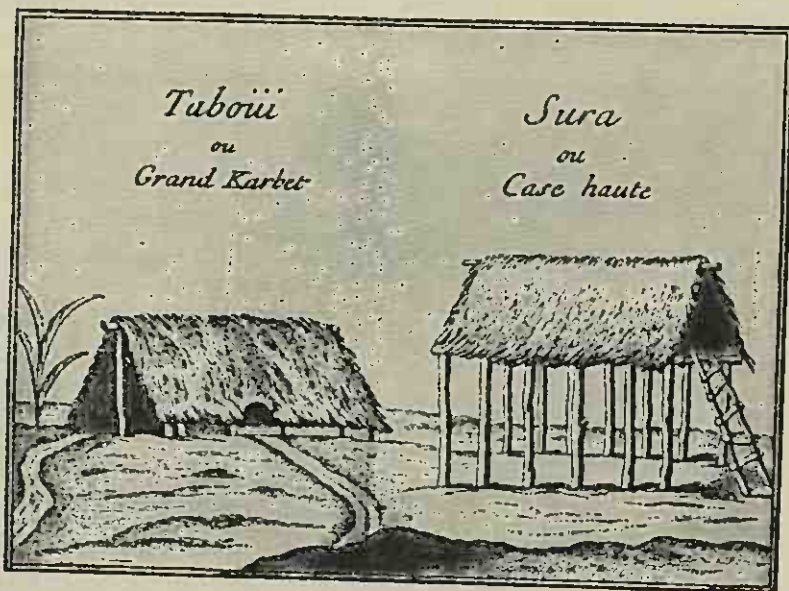


Pirogues indiennes.
D'après Barrère, Nouvelle relation de la France équinoxiale (Cl. B. G.).

gines, ces humbles croyants démontrèrent les trésors de vie spirituelle que pouvaient recéler les races indigènes du Mexique.

Il y eut des martyrs. Il y eut mieux peut-être.

Le Franciscain Montolinia (frère Toribio) « nous parle de ces dévotes qui se consacraient à la garde et à la surveillance des jeunes Indiennes, de ces jeunes filles qui allaient avec elles faire le catéchisme et préparer les païens au baptême, de ces jeunes mariées qui, tous les matins, se rendaient à une chapelle de Notre-Dame pour réciter l'office de la Sainte-Vierge. Il y avait aussi à Tetz-coco une maison où des jeunes filles et des veuves vivaient dans la retraite, cloîtrées, sous la direction d'une



Deux types de cases indiennes, l'une basse, l'autre sur pilotis.
D'après Barrère, Nouvelle relation de la France équinoxiale (Cl. B. G.).

saines ; les vastes étendues du nord restaient inaccessibles. Or nous pouvons remarquer que les États les moins catholiques du Mexique sont toujours ceux de la côte, Vera-Cruz Guerrero, et les grands États septentrionaux. Tel d'entre eux, le Sonora, passe même pour un pays où il n'y a pas d'églises.

C'est dans ces régions que la politique anticléricale actuelle trouve encore son point d'appui et recrute ses agents les plus sûrs.

Le travail des missionnaires du xvi^e siècle a donc porté des fruits durables, et qu'on n'a pas beaucoup dépassés.

2. D'autre part, dès les ori-



L'île de Saint-Domingue à l'époque de la découverte par Christophe Colomb. En haut, à droite, les armes du grand navigateur.
D'après Charlevoix, Histoire de Saint-Domingue (Cl. B. G.).

dame espagnole ; et l'évêque Zumarraga en écrit à Charles-Quint avec admiration. Le compagnon de Ponce reconnaît que, si les femmes indiennes sont dans l'ensemble impropres à la vie religieuse (ce qui n'a rien d'étonnant), beaucoup d'entre elles, individuellement, mènent la vie la plus vertueuse, et préfèrent la virginité au mariage ; les couvents de femmes de Mexico, ajoute-t-il, abritent un bon nombre de veuves et de jeunes filles indiennes, qui s'y enferment librement pour servir les religieuses et y restent parfois jusqu'à la fin de leurs jours.

Et que dire des fameux *beatos* de Chocoman ? Un Indien de Cholula, nommé Baltasar, avait groupé dans cet endroit solitaire, le « lieu des pleurs et de la pénitence », comme signifiait le nom qu'il lui avait donné, un certain nombre d'Indiens et d'Indiennes désireux de vivre dans la retraite et la piété. Ils y menaient la vie de communauté, sous des règles très strictes, en grande mortification. Fr. Juan de Ribas, un des douze premiers missionnaires, s'intéressa à eux et les dirigea. Ils laissèrent presque une réputation de sainteté.

Motolinia nous conte aussi l'histoire admirable d'un jeune *cacique* du Michoacan, D. Juan de Turécato, que la lecture de la biographie de saint François d'Assise convertit à la perfection.

Il fit promesse d'être religieux et se revêtit d'une bure grossière ; il rendit la liberté aux nombreux esclaves qu'il possédait, leur enseigna la doctrine chrétienne, les exhorta à s'aimer les uns les autres et à se conduire en bons chrétiens ; puis il distribua ses meubles et ses bijoux, renonça à ses fonctions de cacique et vécut dans l'humilité et la pauvreté.

C'est le Michoacan aussi, peuplé d'une race singulièrement noble et bien douée, qui donna naissance aux frères Lucas et Sebastian. Les missionnaires n'eurent peut-être pas d'auxiliaires plus précieux et plus dévoués ; ils firent d'innombrables conversions parmi les sauvages Indiens du nord du Mexique. Sebastian mourut le premier, « très saintement. » Munoz dit qu'ils se comportaient tous deux comme de « très parfaits religieux », et ils étaient considérés comme tels. « Cependant, on ne leur permit jamais de dépasser le rang de *donados* : c'est-à-dire qu'ils vivaient parmi les religieux, portant un habit analogue, mais n'étaient pas admis à prononcer les vœux. »

C'est le problème des élites — et subsidiairement celui du clergé indigène — qui se posait donc dès le début.

Comment fut-il abordé et résolu au Mexique ?

L'apostolat des élites. — Il fut abordé très tôt. Il avorta malheureusement pour des raisons de méthode — et aussi, hélas ! de politique — qu'il faut avoir le courage de reconnaître.

Dès 1525, le trésorier de Albornoz, avec une claire vision des nécessités spirituelles du pays, demandait la fondation d'un collège où l'on formerait quelques fils de nobles ou de chefs, en vue du sacerdoce : un seul prêtre indigène, disait-il en substance, fera plus de conversions que cinquante prêtres européens.

Tout le monde voulut, dans un premier mouvement d'enthousiasme, collaborer à la fondation du nouvel établissement : le vice-roi de Mexico, les religieux franciscains surtout.

Nicolas del Puerto, 12^e évêque de Oaxaca et premier prêtre indigène élevé à l'épiscopat.

Musée National de Mexico.

« Le collège fondé près de Mexico, dans le faubourg de Tlatelolco, fut inauguré le jour de l'Épiphanie 1536, au cours d'une cérémonie très solennelle, présidée par le vice-roi. »

Le collège comptait 60 élèves appartenant aux familles nobles du pays. L'année suivante, il y en avait 70. Il semble que par la suite on ait élargi le recrutement en choisissant quelques garçons de 10 à 12 ans dans chaque agglomération importante du Mexique... Mais on resta fidèle au principe du recrutement aristocratique.

Les élèves, qui étaient internes, menaient une vie presque monacale selon le régime des maisons similaires d'Europe.

Pendant une dizaine d'années, ce collège fut florissant. Pour des raisons que nous dirons bientôt, il commença à périliter vers 1550. En 1560, il ne peut plus recevoir que des externes.

Au point de vue des résultats, on peut dire qu'il réussit à former *parmi les laïques* indiens une élite vraiment remarquable.

De ce point de vue, le succès fut complet, et apparaît aujourd'hui comme indiscutable.

L'évêque président de l'audience royale écrit que dans l'étude du latin, les indigènes l'emportent de beaucoup sur les Espagnols. Un adversaire du collège, Jeronimo Lopez, va jusqu'à dire que les élèves parlent latin avec autant d'élégance que Cicéron (4).

Quelques-uns de ces élèves (indiens) devenus maîtres à leur tour, rendirent de grands services pour la traduction ou la composition de livres d'instruction religieuse.

LA QUESTION DU CLERGÉ INDIGNÈE. — Mais ce succès partiel, bien qu'éclatant, dissimule un échec.

Le collège de Tlatelolco ne donna pas aux Mexicains un seul prêtre de leur race.

En 1540, l'évêque Zumarraga, désabusé, écrit à Charles-Quint que les meilleurs élèves *tendant ad nuptias potius quam ad continentiam*.

M. Ricard analyse longuement les raisons de cet échec regrettable.

1. Il n'est pas douteux évidemment que les Indiens étaient sujets à des *vices graves* que n'explique que trop facilement leur atavisme.

Un de leurs meilleurs amis, le Franciscain Sahagun, le reconnaît. « L'ivrognerie en a fait chasser un grand nombre comme étant incapables d'exercer le ministère sacerdotal, d'autant plus que les Indiens, et surtout ceux qui s'enivrent, paraissent inhabiles à se maintenir dans les règles de la continence nécessaire aux vraies pratiques du sacerdoce. »



Cloître de « la Merced » à Quito. Aux Jésuites qui devaient arriver au Mexique à la fin du XVI^e siècle.

2. Il est à craindre, en second lieu, que le recrutement n'ait été trop restreint.

On se borna à choisir les élèves parmi les enfants de l'aristocratie.

Il semble que ç'ait été une erreur... « C'était diminuer les chances de faire éclore des vocations profondes et durables, qu'aurait multipliées un recrutement plus large. »

3. Il semble aussi que dans ces essais, on ait procédé avec quelque *précipitation* et que, ensuite, on se soit *découragé trop vite*. On est passé d'un extrême à l'autre. C'est sur ce point sans doute que s'est fait sentir fâcheusement le défaut d'expérience missionnaire des Franciscains, simple cas particulier du défaut d'expérience missionnaire de l'Europe à cette époque. Ils ont procédé avec trop d'apriorisme : ils sont partis du principe que les hommes, tous créés à l'image de Dieu et tous rachetés par son sang, sont tous appelés à la perfection. Mais, au commencement du moins, ils ne paraissent pas avoir suffisamment tenu compte des conditions qui influent sur le développement de cette possibilité de perfection.

4. Mais les raisons profondes de l'insuccès de Tlatelolco tiennent surtout à l'*hostilité de l'ensemble des colons* contre les Indiens et aux *préventions du clergé espagnol* lui-même contre une véritable Eglise indigène qui eût diminué son rôle dans un pays où il entendait garder la première place.

« Le parti anti-indigène qui existe dans tous les pays coloniaux, dit M. Robert Ricard, s'acharnait contre cette institution singulière et suspecte... »

Cervantes de Salazar, dans sa *Chronique*, dit que les Indiens, « à cause de leur incapacité, ne peuvent ni ne doivent être ordonnés ».

A cette thèse, les arguments d'occasion ne pouvaient pas manquer.

En 1539, un ancien élève de Tlatelolco fut accusé de répandre des propositions hérétiques... On en conclut que le Collège ne pouvait être qu'un foyer d'hérésies.

Les Dominicains appuient cette argumentation. « La doctrine chrétienne n'a pas encore assez pénétré leur esprit, et il est à craindre qu'ils ne répandent des hérésies. »

On redoute parmi les Espagnols que cette formation n'excite les indigènes à l'indépendance.

Un des Pères franciscains du Collège ne craint pas, au cours d'une visite canonique, de dire aux détracteurs de Tlatelolco : « Vous ne savez jamais ouvrir la bouche que pour dire du mal d'eux ; et tout ce qui leur arrive d'heureux vous touche au cœur, car vous voudriez toujours les voir les épaules courbées sous un fardeau, occupés à votre service. »

Il ne manquait pas, en effet, de colons comme Jeronimo Lopez, « pour qui les Indiens étaient bons tout au plus à faire des esclaves et des portefaix ».

Et malheureusement, c'est cette tendance qui prévalut définitivement.

« Le Concile de 1555 interdit d'ordonner les métis, les Indiens et les nègres.

» En 1570, on lit dans le *Codice francescano* que l'on n'administre pas aux indigènes le sacrement de l'Ordre, ni aucun des Ordres mineurs, parce qu'ils n'ont pas encore les aptitudes nécessaires. »

A la suite de quelques expériences hâtives et malheureuses, la vie religieuse, même sous sa forme la plus humble, fut également interdite aux indigènes, aussi bien pour les femmes que pour les hommes.

On ne saurait trop regretter, conclut M. Ricard, que ce parti ait triomphé en Nouvelle-Espagne. Missionnaires et fonctionnaires commirent là une lourde erreur, qui fut relevée dès le xviii^e siècle par un créole comme Ribadeneyra, et qui pesa terriblement sur les destinées de l'Eglise mexicaine. N'est-il pas symptomatique que le fameux conspirateur Guillén de Lampart, pour se concilier le concours des Indiens, leur ait promis l'*habit religieux* ?

Cette erreur, en empêchant l'Eglise indigène de pousser de profondes racines dans la nation, lui conserva l'aspect et le caractère d'une institution étrangère, et la maintint trop étroitement dans la dépendance de la métropole.

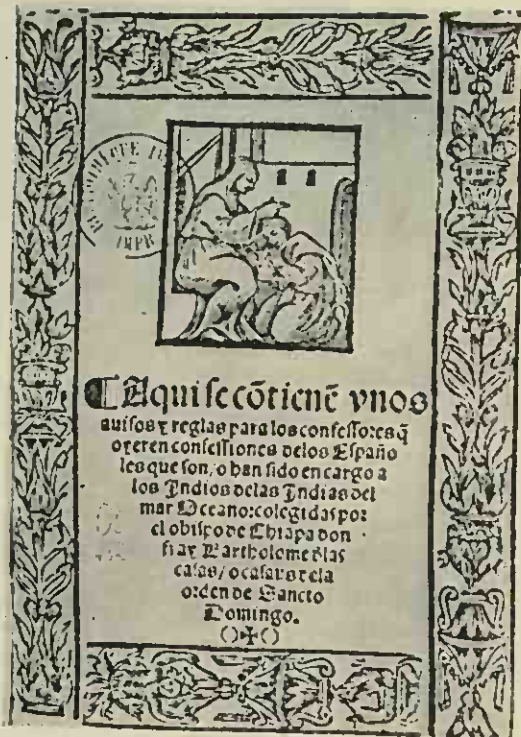
Des prêtres indiens apparurent sans doute, à partir du xvii^e siècle, car une Eglise ne saurait vivre indéfiniment d'apports étrangers.

Mais ces prêtres indiens apparurent de façon sporadique ; aucun plan d'ensemble, aucune idée directrice ne présida et ne pouvait présider à un recrutement que les principes prohibaient. Ces prêtres indigènes restèrent confinés dans les places inférieures, dans la besogne dure et ingrate des paroisses rurales. D'une manière générale, les dignités et les postes de gouvernement leur demeurèrent interdits, et le Mexique colonisé n'eut pas de clergé indigène complet. Le collège de Tlatelolco eût-il donné un seul évêque au pays, l'histoire de l'Eglise mexicaine en aurait peut-être été bouleversée (*).

CONCLUSION. — Ces quelques remarques nous aideront sans doute à porter un jugement équitable sur ces missions espagnoles dont les résultats ont été appréciés tour à tour avec une sévérité ou un optimisme excessifs.

Les ennemis des Espagnols ont beau jeu pour prétendre que les missions d'Amérique du xvii^e siècle sont un trompe-l'œil, qui masque l'asservissement ou la suppression de l'élément indigène au bénéfice d'un royaume espagnol.

Non, déclare, chiffres en mains, M. Robert Ricard. L'établissement des Espagnols aux Amériques est autre chose qu'une longue histoire de massacres et de rapines. Elle n'a pas été aussi aveuglément sanguinaire qu'on le dit généralement.



Bart. de Las Casas, dominicain, qui devait dès 1536 entreprendre avec ses frères en religion l'évangélisation de la Colombie, avait composé des « Avis et règles pour les confesseurs » qui devaient être très discutés.

B. N. (Cl. B. G.).



Cathédrale de Oaxaca, au centre de la région d'action des Frères Prêcheurs.

Les statistiques le prouvent.

Sur quatre-vingt millions d'habitants qui peuplent aujourd'hui les régions colonisées par eux, en mettant à part l'Argentine et l'Uruguay presque exclusivement européens, l'élément latin ne forme guère qu'un quart de la population.

Les trois autres quarts se composent, pour une dizaine de millions, d'indiens autochtones, et pour le reste de métis de sang indien, européen ou africain.

« De cet empire colonial est née toute une famille de jeunes nations chaque jour plus prospères et plus vivantes.

» Cela aurait-il été possible si la colonisation ibérique avait été ce que l'on dit ?

» Sera-t-il permis d'ajouter, à l'adresse de certains historiens non catholiques, qu'elle est infiniment supérieure à la colonisation anglo-saxonne qui a eu l'habileté de faire disparaître sans bruit les Indiens. » (*Op. cit.*, pp. 10-14.)

A ces remarques et sous les réserves précédemment indiquées, nous joindrons cet éloge du P. Charles (*) sur les méthodes des missionnaires espagnols.

« Avec un instinct très sûr des exigences de l'apostolat chrétien, ce peuple, que le protestantisme n'a pas touché, comprenait que la besogne missionnaire consistait moins à prêcher un message de salut qu'à bâtir solidement l'établissement du salut.

» Partout les Espagnols ont été des constructeurs. Cathédrales, monastères, hôpitaux, palais du gouverneur, citadelle pour protéger le tout, ils créaient, non des comptoirs commerciaux ou des factoreries, mais des cités permanentes, au spirituel comme au temporel, et leur idée, dès l'origine, était de gagner les pays entiers à l'Eglise catholique...

» Que cette méthode ait été, non le fruit d'un hasard, mais l'effort d'un plan très conscient, la preuve en est dans la rapidité avec laquelle on institue les évêchés et on développe la vie conventuelle. »

Santa Martha (au Panama) est fondée en 1529. Elle a son évêque, le Dominicain Thomas Ortiz, en 1531.

Carthagène (en Colombie) est fondée en 1533. Elle a son évêque en 1534.

Au Pérou, Pizarre s'empare de Cuzco en 1533 : Valverde est évêque de Cuzco dès 1538.

Lima, fondée par Pizarre, a tout de suite un archevêque, Jérôme de Loyasa.

Santa-Fé de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade (Colombie), bâtie par Quesada en 1537, a son église consacrée solennellement le 6 août 1538.

Moins d'un siècle après la conquête du continent, l'Amérique espagnole compte 5 archevêchés, 27 évêchés, plus de 400 monastères ou couvents et 14 millions d'Indiens convertis.

Même en défal-



quant le Mexique, qui n'entre pas ici en ligne de compte, nous nous trouvons en présence d'une Église stable et vigoureuse.

Combien il est à regretter que l'élément indigène n'ait pas trouvé une place plus importante !

Calendrier de pierre aztèque.

Musée National de Mexico.

(1) Voici, à l'heure actuelle, les statistiques religieuses des pays d'Amérique du Sud — d'après dom Spitz — Xaveriana, n° 125.

Pays	Population totale	Catholiques européens = 1/4 ex stirpe mixta = 3/4	Non-catholiques	Indiens vivant dans les missions actuelles
Argentine	11.192.700	9.359.000	487.000	50.000
Bolivie	2.911.300	2.770.000	20.000	1.500.000
Brésil	40.272.800	26.675.000	689.600	1.000.000
Chili	4.287.500	3.285.500	156.000	100.000
Colombie	7.993.000	4.718.000	110.000	150.000
Equateur	2.000.000	1.701.000	3.000	1.200.000
Paraguay	1.056.000	950.000	50.000	100.000
Pérou	6.147.000	4.416.000	520.000	2.000.000
Uruguay	1.955.800	1.568.000	47.000	?
Vénézuëla	3.157.000	2.456.000	4.000	500.000

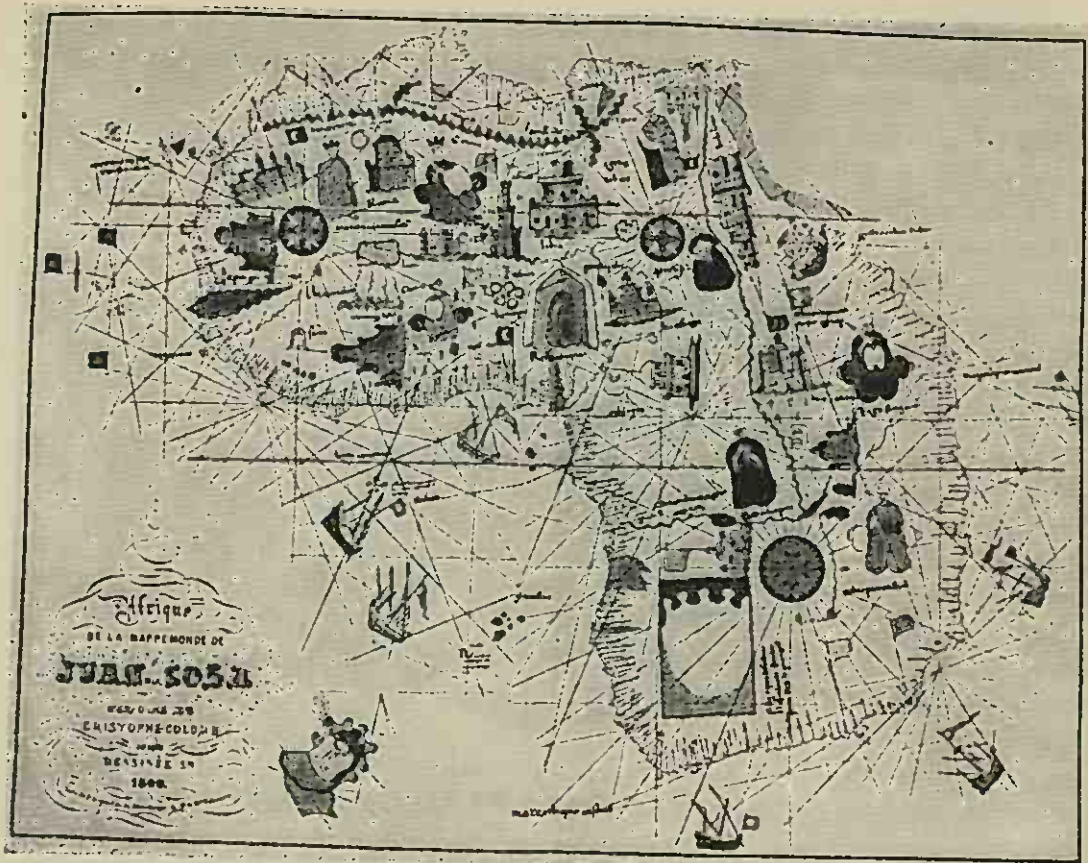
(2) P. CHARLES, *Dossiers de l'Action missionnaire*, n° 65.

(3) Robert RICARD, agrégé de l'Université, ancien élève des Ecoles françaises de Madrid et de Mexico, *La conquête spirituelle du Mexique*. — Thèse de doctorat en Sorbonne, 1933. — (A l'Institut d'Ethnologie, 191, rue Saint-Jacques, Paris V^e.)

(4) RICARD, p. 279.

(5) RICARD, p. 281.

(6) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 67.



Cette carte dressée par Juan de la Sosa qui fut le pilote de Christophe Colomb suit de peu d'années la découverte de l'Amérique. Nous devons la reproduction de ce magnifique document à l'amabilité de son propriétaire, M. Chadenat.

CHAPITRE II

LES MISSIONS PORTUGAISES AVANT SAINT FRANÇOIS-XAVIER

Le champ des missions portugaises. — La mission congolaise. — La première mission des Indes.
— Critique des méthodes d'évangélisation.

LE CHAMP DES MISSIONS PORTUGAISES. — Après la découverte des Antilles par Christophe Colomb, les rois espagnols demandèrent au Saint-Siège de garantir leurs nouvelles possessions contre les rivalités du Portugal et de leur reconnaître les privilèges de patronat ecclésiastique que pouvaient revendiquer des princes chrétiens.



Messe, baptême, prédication au Congo sous le roi don Alphonse. -

D'après De Bry, *Regnum Congo* (Cl. B. G.).

Alexandre VI (Espagnol et favorable aux Espagnols) traça en 1493 le fameux méridien du Cap-Vert qui réservait en principe aux Portugais les pays situés à l'est de cette ligne et ceux de l'ouest aux Espagnols.

Sur le planisphère qui servit à ce partage, l'Afrique et l'Asie relevaient donc du Portugal.

Un traité conclu, un peu plus tard, à Tordesillas, entre les deux puissances maritimes, reporta cette ligne à 370 lieues à l'ouest du Cap-Vert, pour reconnaître les droits du Portugal sur le Brésil, découvert par hasard par le Portugais Cabral fuyant le cap des Tempêtes ! Ce qui nous explique que le champ des missions portugaises s'étende de l'Afrique occidentale aux Indes orientales en passant par le Brésil. Immense domaine, disproportionné avec les ressources réelles du vaillant petit royaume et que, malgré la bonne volonté de ses fils, il ne pourra réellement mettre en valeur.

Aussi les missions portugaises ne présentent-elles ni l'éclat ni les résultats des missions espagnoles d'Amérique.

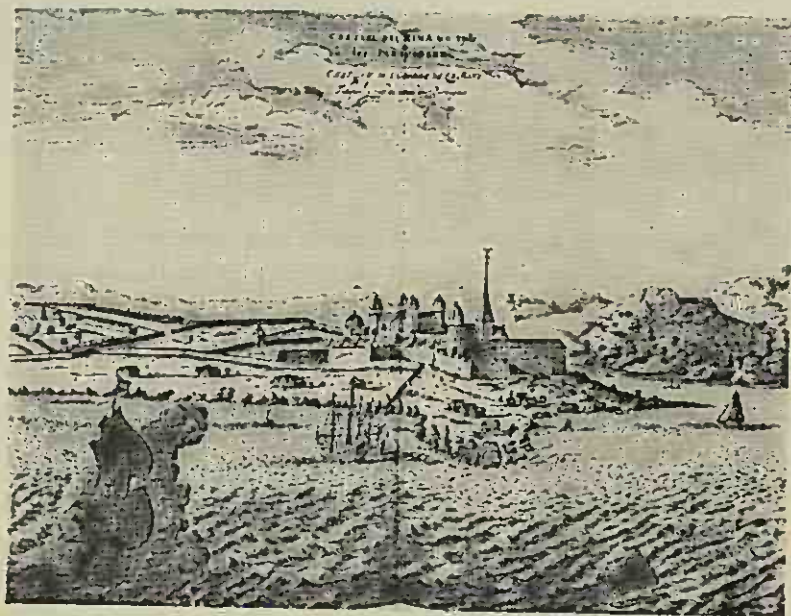


Don Alphonse, roi du Congo de 1507 à 1546, fait détruire les idoles.
D'après De Bry, *Regnum Congo* (Cl. B. G.).

Très intelligent, sachant lire et écrire le portugais et même le latin, capable d'entretenir une correspondance diplomatique avec Lisbonne et avec Rome, il eut la consolation de voir son fils Henri, qui avait étudié dix ans au Portugal et qu'il avait envoyé en ambassade à Rome en 1512, reçu par le pape Léon X, le 11 mars 1513, et devenir en 1520 évêque avec résidence à la capitale du royaume : Ambassi ou San Salvador. Cet évêque

N'oublions pas toutefois qu'elles ont ouvert à l'Eglise les portes de l'Afrique, des Indes, du Japon et de la Chine ; qu'elles lui ont donné des apôtres comme saint François-Xavier ou le Père Robert de Nobili, et que cela suffirait à leur gloire.

LA MISSION CONGO-LAISE. — De la dynastie congolaise issue du roi Jean, baptisé en 1492, le roi Alphonse ((1507-1546), paraît avoir été le représentant le plus remarquable.



Le château de la Mine, au Congo, tel qu'il était du temps des Portugais, 1484, sous Jean II, roi de Portugal.
D'après Dapper, *L'Afrique* (C. B. G.).

indigène, le premier évêque noir, se montra toujours digne de la confiance de l'Église.

Malheureusement le Portugal, qui maintenant a trouvé la route des Indes, dédaigne de plus en plus sa colonie du Congo qui ne peut rivaliser avec les comptoirs asiatiques.

Colons et missionnaires ne sont guère à la hauteur de leur tâche.

La traite des esclaves qu'on livre à l'Amérique est le seul commerce africain qui

puisse rivaliser avec celui des épices d'Orient : mais il est désastreux pour la colonie. A la fin de sa vie, le pauvre roi Alphonse ne peut plus, dans sa correspondance avec Lisbonne, dissimuler son découragement et ses dégoûts.

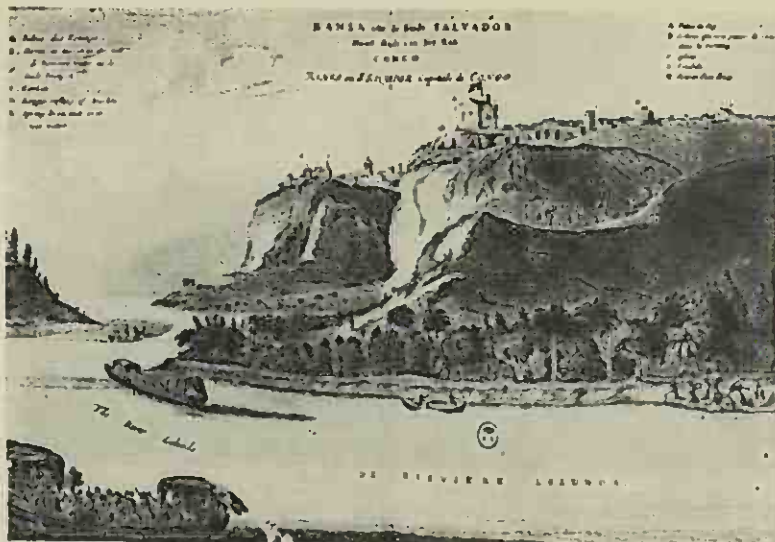
Après sa mort, « la mission, dotée d'un personnel assez misérable, n'ayant nulle part de stations fortement organisées, ni de ressources assurées, rongée par le chancre de l'esclavagisme... s'écroula. Le roi nègre Diégo, outré de la conduite des blancs, chassa leur clergé de ses États (1) ».

Après un essai de restauration, tenté par les Jésuites portugais en 1547 — au moment où François-Xavier se dépense en Asie — la Compagnie de Jésus renonça à soutenir le Congo.

En trois mois, les Jésuites avaient cependant baptisé plus de 5.000 noirs.

Mais il ne paraît pas que le personnel missionnaire, venu du Collège de Coïmbre, alors un peu exalté, ait été suffisamment formé.

Des sujets gâtés durent être rapatriés. Puis, devant l'impossibilité d'ouvrir un collège à San Salvador, les Jésuites rentrèrent à Lisbonne.



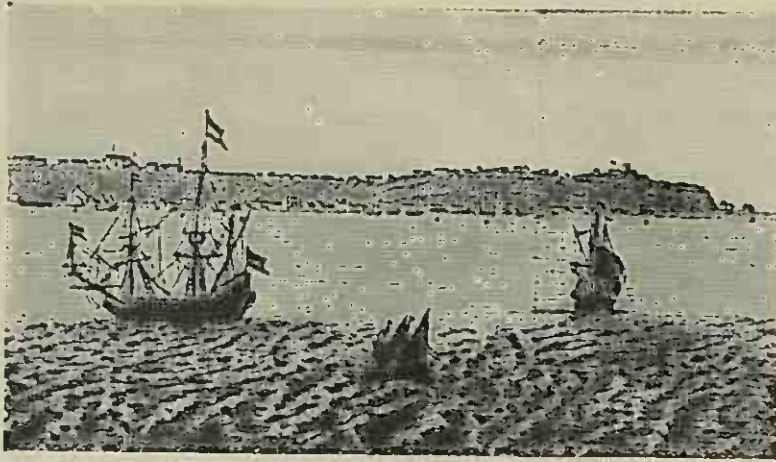
Ambassi ou San Salvador, capital du Congo. — « Il y a, dit Dapper, dix ou douze églises, la cathédrale, sept chapelles dans la ville et trois églises dans le château du prince. Il y a aussi un couvent de Jésuites où trois ou quatre de ces Pères font tous les jours le catéchisme au peuple et des écoles où l'on enseigne le latin et le portugais. »

D'après Dapper, L'Afrique (C. B. G.).



Le Négrito Antoine, ambassadeur du Congo auprès du Pape Clément V. Buste sculpté sur son tombeau à Sainte-Marie-Majeure. (Cl. Alinari.)

**



Saint-Paul de Loanda. — Les Jésuites et les Capucins y avaient plusieurs maisons.
D'après Dapper, L'Afrique (C. B. G.).

Cependant, il reste encore un évêque et quelques prêtres indigènes à la capitale d'Ambassi.

En 1581 et 1585, un Jésuite repartait au Congo.

En 1596, le pape Clément VII écrit au roi Alvaro une lettre à laquelle celui-ci répond en décidant l'envoi à Rome de l'ambassade fameuse du Négrito Antoine-Emmanuel, marquis de Funba.

Cruellement décimée par la maladie, l'ambassade arrive à Rome le 12 décembre 1607. Clément VII est mort. Son successeur Paul V accueille paternellement l'ambassadeur noir qui n'arrive au Vatican que pour y mourir entre les bras du Pape.

On l'inhuma à Sainte-Marie Majeure, où un mausolée perpétue la mémoire du marquis Antoine *negritae quem Paulus V nondum peractâ legatione in Vaticano recepit et mortuum in Exquiliis funeravit.*

Le pauvre Congo soutenait décidément trop mal la concurrence avec les autres colonies.

Il ne fut pourtant jamais tout à fait abandonné. Les Capucins eurent au xvii^e siècle une mission prospère à Loanda.

Mais jusqu'au xix^e siècle on ne prendra vraiment pas sérieusement à cœur sa prospérité.

« La ruine de la mission congolaise, dit le P. Charles, ne doit être attribuée ni à l'incapacité de l'indigène, ni à celle des missionnaires, mais aux vices de l'administration portugaise.

» a) Le pays était pauvre, sans attrait pour le commerce intensif ;

» b) Sa seule richesse était l'esclave. Dès le xvi^e siècle, la traite le ravagea odieusement, désorganisant tout ;

» c) La mission n'eut jamais d'organisation financière : le clergé devait, théoriquement, être entretenu par le roi indigène ;

» d) L'intérêt du Portugal fut vite dérivé vers l'Asie, la côte africaine n'offrant plus que des escales sans importance, et l'intérieur du continent restant fermé (*). »

LA PREMIÈRE MISSION DES INDES. — Lorsque, en 1499, Vasco de Gama revint de son premier voyage aux Indes une fièvre d'enthousiasme souleva le Portugal.

Joyeusement fut armée, sous le commandement de dom Pedro Alvarez Cabral, une flotte de treize navires, à bord de laquelle montèrent un vicaire épiscopal, huit prêtres séculiers et huit franciscains, les premiers missionnaires de l'Inde depuis le moyen âge.

A peine débarqués, les Franciscains prêchent l'Évangile et opèrent des conversions. Mais au bout de trois mois, une révolte contre les Portugais met subitement fin à ce premier essai d'évangélisation. Parmi les victimes se trouvent trois Franciscains ; leur Supérieur, gravement blessé, se retire à Cochin sous la protection de Cabral. Albuquerque (1509-1515) rétablit la situation.

Par ses soins, des bases maritimes sont établies à Zanzibar (Afrique équatoriale), à Mascate (au sud de l'Arabie), à Ormuz (clef du golfe Persique).

En 1510, il établit à Goa le centre de la puissance et du commerce portugais aux Indes, et peu après pousse des expéditions jusqu'aux îles de la Sonde et à Malacca. Les Moluques, ou îles aux épices, sont atteintes en 1511. Mais on garde grand secret sur cette précieuse découverte, car la muscade et la girofle valent des mines d'or. Les missionnaires qui l'accompagnent s'appliquent de bonne foi à compléter, du point de vue religieux, l'œuvre de *portugualisation* entreprise par le vice-roi.

CRITIQUE DES MÉTHODES D'ÉVANGÉLISATION. — Malheureusement la manière forte et souvent maladroite qui est celle de la conquête déteint sur les méthodes d'évangélisation.

« Cherchant pourquoi, après un siècle d'apostolat, le succès ne fut pas proportionné à l'effort donné, écrit un missionnaire des Indes (*), nous avons constaté l'usage, sinon général, du moins fréquent, du *compelle intrare*, à l'encontre du principe de saint Thomas : *Inducendus est infidelis ad fidem non coactione sed persuasione.* »

A Goa, dont il s'empara en 1510, Albuquerque résoud la question musulmane par l'extermination complète des mahométans.

Les adeptes de l'hindouisme, par contre, furent traités plus bénévolement. En vue de faciliter les conversions, le vice-roi encouragea les mariages entre Portugais et Indiennes. Une allocation de 18.000 reis par ménage, en plus de dons en terres devenues libres par le massacre des Musulmans, fit que conversions et mariages de gens de *basse caste* se multiplièrent.



Apparition de la croix miraculeuse de saint Thomas, apôtre, à Méliapore.
B. N. Estampes (Cl. B. G.).



Vasco de Gama,
portrait par Gregorio Lopes.
Musée National d'art antique à Lisbonne.

Mais si cette méthode réussit à constituer à Goa et dans les territoires adjacents des chrétientés, elle eut l'inconvénient de n'y amener que des gens de basse extraction ou des personnes tarées, et par là de discréditer pour jamais le christianisme aux yeux des hindous de hautes castes.

Pour briser leur obstination, le roi Jean III fit défendre, en 1546, l'exercice du culte brahmanique en territoire portugais et ordonna la destruction des idoles. Les païens furent contraints d'assister à des conférences publiques. Les brahmes les plus influents furent exilés.

Malheureusement, à cette méthode négative correspondait une méthode positive non moins désastreuse.

Elle peut se résumer dans l'équation suivante : christianiser = portugaiser.

Les missionnaires portugais exigent des néophytes non seulement qu'ils abandonnent la caste, mais qu'ils adoptent les coutumes, le vêtement, la langue et les noms des nouveaux maîtres. On va

même jusqu'à imposer, injure suprême, l'usage de la viande.

L'identification de chrétien et de Portugais (prangui) se trahit dans cette formule du catéchisme d'alors. Au lieu de dire : « Veux-tu devenir chrétien ? », on dit : « Veux-tu entrer dans la caste des pranguis ? »

De là mépris et aversion pour la religion chrétienne, identifiée avec celle des Portugais, contempteurs de la caste et mangeurs de bœuf (l'animal sacré).

Ces vices de méthode ne tiennent pas seulement à un nationalisme naïvement orgueilleux, mais à une ignorance profonde de la civilisation et spécialement de la langue indiennes.

Il faudra du temps pour que les missionnaires eux-mêmes comprennent que leur tâche « n'est pas tant de transformer la société hindoue en une mauvaise copie de la nôtre, de vouloir la doter de nos idées et institutions européennes, d'y prendre parti pour telle ou telle puissance coloniale, mais uniquement de présenter à l'âme foncièrement religieuse de l'Inde les vérités chrétiennes sous une forme et dans une langue adaptées à ses besoins spirituels, à sa tournure d'esprit et à ses habitudes intellectuelles (*) ».

Ajoutons à cela les vexations des colons portugais, le nombre restreint des Religieux mendiants, davantage attirés par les missions d'Amérique, l'absence de hiérarchie ecclésiastique, et l'on comprendra qu'avant l'arrivée des Jésuites, au milieu du XVI^e siècle, l'évangélisation de l'Inde ait fait si peu de progrès.

Cette absence de hiérarchie ecclésiastique sera toujours le vice des missions portugaises et le ver rongeur de son fameux droit de patronat.

Alors qu'en Amérique les Espagnols fondent partout leurs missions autour d'un

évêché, les Portugais ne parviennent que tardivement à organiser un évêché, et un évêché unique, pour toutes leurs possessions orientales.

En 1538, le confesseur du Roi, le franciscain Jean d'Albuquerque, est chargé de cette mission. Il arrive aux Indes le 25 mars 1539, avec le nouveau gouverneur Garcia de Noronha.

Son diocèse est immense : de Mozambique (en Afrique) aux Moluques (en Malaisie), en passant par les Indes et Malacca.

Un monde !

La population chrétienne de ce diocèse est aussi restreinte que le territoire est étendu.

« Une poignée d'Européens instables çà et là et, autour de leurs entrepôts, quelques centaines, quelques milliers tout au plus d'indigènes baptisés (*). »

Quant au clergé de ce diocèse, il ne suffit même pas aux besoins des Portugais. Pour toute l'Inde, quelques Franciscains voués au service des Européens. A peine si, pour le reste du pays, il y avait deux ou trois prédicateurs.

On devine par ce bref exposé de quel secours pouvait être pour le nouvel évêque l'arrivée des Jésuites, annoncée en 1540.

La situation qu'ils allaient rencontrer était lamentable

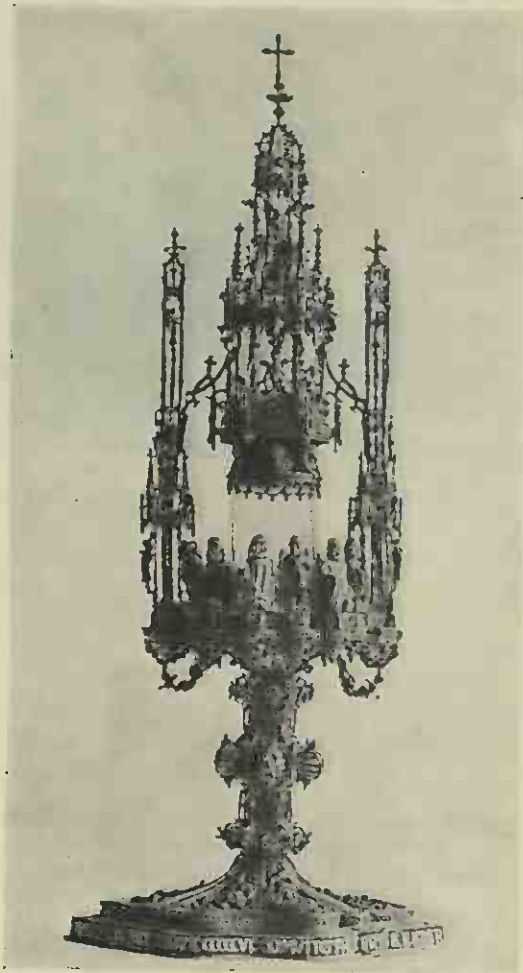
En 1545, (deux ans après la venue de saint François-Xavier), le Jésuite Antoine Criminale (qui sera le premier martyr de la Compagnie de Jésus), écrivait à saint Ignace :

« Il y a ici beaucoup de gens n'ayant personne pour leur dire la messe ni pour leur enseigner la doctrine. Aussi ne savent-ils pas dire autre chose si ce n'est qu'ils sont chrétiens.

« Si vous leur demandez quelle est leur croyance, ils vous répondent : nous croyons ce que croient les chrétiens, ou bien encore qu'ils n'en savent rien.

« Pour le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, ils ignorent ce que c'est.

« Quant à l'administration du baptême, elle se fait sans instruction préa-



Ostensoir de Belem, exécuté par Gil Vicente avec le premier or rapporté des Indes par Vasco de Gama, terminé en 1506.
Musée National de Lisbonne.

lable. Ceux qui se présentent en disant qu'ils veulent être chrétiens, le sermon fini, quand sermon il y a, sont aussitôt baptisés.

» Au moment du baptême, et par interprète, on leur dit en quatre ou cinq mots ce qu'ils doivent croire.

» Aussi beaucoup retournent au paganisme ou à l'Islam. »



Entrée d'un vieux fort de Delhi.

(Cl. Fides.)

(¹) P. CHARLES, *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 71.

(²) *Dossiers*, n° 71.

(³) Pierre DAHMEN, S. J., *Un Jésuite brahme*. Bruxelles, chez Beyaert, 1925

(⁴) Pierre DAHMEN, *op. cit.*, VIII.

(⁵) BROU, *Vie de saint François-Xavier*, tome 1, p. 145.



Arrivée au Japon, en 1551, près du port de Funai (Bungo) de la nef commandée par Duarte de Gama et rencontre de celui-ci et du célèbre voyageur Fernao Mendes Pinto avec saint François-Xavier.
 Détail d'un paravent japonais conservé au Musée Guimet, Paris.

CHAPITRE III

L'APOSTOLAT DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER

Caractéristiques de cet apostolat. — La mission des Indes (1542-1544). — La mission des Moluques (1546). — Epreuves intimes du missionnaire. — La mission du Japon (1549-1551). — La mort aux portes de la Chine (3 décembre 1551). — Les méthodes d'apostolat. — Les missions des Indes orientales pendant la seconde moitié du XVI^e siècle.

CARACTÉRISTIQUES DE L'APOSTOLAT DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER. — La légende a accrédité l'image d'un saint François-Xavier multipliant à coups de miracles les conversions de païens et les fondations d'églises.

Un exemple entre mille. Le P. de la Colombière reproduit dans sa *Retraite spirituelle*

(1675) ce que tout le monde disait autour de lui : « Cet homme fait changer de mœurs et de religion aux rois, aux savants, au peuple, à la moitié du monde, en dix ans (1). »

L'histoire, pour être moins théâtrale, n'en est peut-être que plus émouvante et plus instructive. Que sa réputation de thaumaturge ait été fermement établie de son vivant, que l'impression produite par ses prédications chez ses auditeurs lui ait fait attribuer le don des langues : cela est indiscutable.

Mais ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'il a payé des pires fatigues et finalement de sa vie son apostolat de défricheur ; c'est qu'il s'est heurté à toutes les difficultés que rencontre le ministère auprès des païens ; c'est qu'il a souffert atrocement des entraves que mettaient à son action la médiocrité de son entourage et surtout le scandale des mauvais chrétiens venus d'Europe ; c'est qu'il a partagé beaucoup des ignorances de son temps et qu'il a cherché sa voie dans l'humilité, l'effort et la prière : mais aussi qu'au service de Dieu et des âmes il a mis une somme inouïe de souffrances, d'abnégation, de saintes ambitions, de vertus héroïques.

Quel est le missionnaire qui n'estimera pas cette image plus belle que toutes les légendes et plus proche de celle du Christ se refusant, au début de son ministère, à la tentation de réaliser l'œuvre rédemptrice à coups de prodiges ou d'habiletés humaines ?

Du point de vue de l'œuvre accomplie, saint François-Xavier apparaît, comme saint Paul, non comme l'homme d'une chrétienté, mais comme un fondateur d'Eglises.



L'apôtre des Indes : saint François-Xavier.

Son mandat de visiteur apostolique des missions d'Orient le prédestinait à ce rôle de prospecteur qui explique l'originalité et les fruits réels de ses dix années de travail.

D'autre part son rêve d'apôtre déborde nettement le concept du *padroado* portugais.

Ce n'est pas qu'il en conteste le principe ou qu'il en refuse le secours quand il est en pays portugalisé. L'idée ne lui en vient même pas. Il est trop de son temps pour cela.

« Au xvr^e siècle, il eût paru parfaitement extravagant de dénier au Roi son rôle « d'évêque du dehors ». C'était alors la forme sous laquelle s'exerçait le devoir naturel à tout état colonisateur — et que personne aujourd'hui ne conteste — de faire pénétrer sa culture supérieure dans les nations colonisées pour leur plus sûr profit (2). »

Mais il ne lie en aucune manière les



La côte de la Pêcherie où saint François-Xavier se dépensa pendant quatorze mois parmi les Paravers (pêcheurs de perles).
Ext. du film « L'Inde sacrée », réalisé par Fiat-Film pour la Procure des Missions jésuites des Indes.

destinées de l'Évangile au sort de l'influence portugaise. En partant pour le Japon, il s'en affranchit le plus simplement du monde, confiant dans la seule force de l'Évangile, heureux surtout que sa prédication ne soit plus démentie par les scandales des mauvais chrétiens qui incarnent la *loi des Pranguis*, et dont un Indien pourra dire : « Vous prêchez Jésus crucifié ; mais vous crucifiez vous-mêmes les malheureux qui se laissent tromper par vous. »

LA MISSION DES INDES (1542-1544). — Sa première expédition apostolique suit de quelques mois son arrivée. Quel que soit son désir de faire du bien aux colons portugais, il est heureux de fuir Goa, « ce marais de pestilence ».

A la pointe sud-est de l'Inde, existe une tribu ou caste des pêcheurs de perles, (Paravers) à qui l'Évangile a été annoncé vers 1534. Dix ou quinze mille Indiens ont alors reçu le baptême et se sont mis sous la protection du Portugal. Depuis, ils sont demeurés sans secours religieux. De ces chrétiens de nom, il s'agit de faire des chrétiens de fait.

Quatorze mois durant, il alla du sud au nord et du nord au sud, sur une côte d'en-

viron 250 kilomètres, de bourg en bourg, donnant audience aux indigènes, leur enseignant l'essentiel du christianisme, à raison de deux leçons par jour.

MISSION DES MOLUQUES (1546). — Ce qu'il avait fait aux Indes, il voulut l'entreprendre en Malaisie.

« L'archipel des Moluques était tout au bout du monde alors connu, à 3.500 kilomètres au delà de Malacca. Les Portugais y avaient une forteresse dans la petite île de Ternate (Maluco) et faisaient le commerce sur toutes les terres voisines. Ils y récoltaient surtout des épices. A droite et à gauche, ils avaient planté la croix et baptisé des insulaires. Mais personne ne s'était installé chez les néophytes pour les instruire.

» Aussi, les Portugais partis, sous la menace des Musulmans, les indigènes avaient apostasié. Il fallait regagner les renégats, catéchiser les fidèles, inspecter les lieux, réparer les fautes commises, assurer l'avenir. Le saint profita donc d'une occasion et, le 1^{er} janvier 1546, il s'embarqua.

» Il débarqua d'abord à Amboine. Neuf ans auparavant, beaucoup d'indigènes s'étaient laissés baptiser. Gens tranquilles, à ce qu'il semble, doux et timides, sans rien de la férocité qui caractérise certains de leurs voisins. A l'approche des étrangers, ils

abandonnaient leurs cases et se cachaient dans la brousse. François alla les y chercher. Il cheminait à travers monts et vaux, par des sentiers impossibles, sous le soleil de plomb. Un enfant le précédait, portant la croix, et il allait chantant des cantiques. A cette voix, les sauvages quittaient leurs retraites et se laissaient approcher. Il entra dans les cases, s'informait des malades, des nouveau-nés, des morts, baptisant, ensevelissant, guérissant.

» Quand il se fut rendu compte des besoins de cette population abandonnée, et qu'il eut un peu ranimé la foi, il alla explorer les îles voisines. Il put y voir des insulaires farouches, coupeurs de têtes, anthropophages, abominablement corrompus, et aussi quelques tribus dociles chez lesquelles il fit de bonnes recrues.

» Mais déjà il songeait à pousser plus loin son voyage. Non seulement il voulait aller à Ternate, la forteresse des Portugais, à 50 kilomètres d'Amboine, mais il y avait, au delà, des îles où beaucoup d'indigènes s'étaient convertis et qu'il voulait visiter.



CHASSERIAU. — Saint François-Xavier baptisant les Indiens.
Eglise Saint-Roch, Paris. (Cl. Bulloz.)

On les appelait les îles du More. Elles formaient l'extrémité septentrionale des Maluques. Il y avait là, outre des Malais, musulmans fanatiques, des indigènes de toutes sortes.

» Que fut sa vie durant le temps qu'il passa dans les îles maudites ? Voici tout ce qu'il nous en dit : « J'ai baptisé beaucoup d'enfants ; mon séjour a été d'un mois. J'ai « visité » tous les lieux où il » y a des chrétiens ;

» je les ai consolés et ils m'ont consolé. » Il ajoute que pour faire rentrer en eux-mêmes les apostats, il leur montrait les nombreux volcans des environs et le sol qui tremblait toujours. « D'où vient cela ? » demandaient les sauvages. « De l'enfer, répondait le missionnaire, où vont tous ceux qui adorent les idoles. »

Il eut fort à souffrir. Le pays était âpre, sans ressources. Les périls de mort étaient incessants : la fièvre, la famine, les flèches, le poison. L'on assure qu'il fit trois naufrages, qu'il passa deux ou trois jours sur une épave au gré des vagues ; que, poursuivi par les Musulmans, il dut se cacher plusieurs jours dans la brousse. Et cependant jamais il ne fut plus heureux. « Ces îles, écrit-il aux Pères de Rome, abondent en consolations spirituelles. Tous ces périls, ces labeurs, si on les accepte volontiers pour Dieu, sont des trésors féconds en saintes joies. Joies telles qu'en peu d'années, à force de pleurer, on y perdrait la vue du corps. Je n'ai pas souvenance d'avoir été plus heureux ailleurs, ni plus continuellement. Je ne sentais plus ce qui peine le corps (*). »

LES VRAIES ÉPREUVES DU MISSIONNAIRE. — Ses devoirs de Supérieur l'obligent à revenir aux Indes. Il y passera l'année 1548 et les premiers mois de 1549. Il retrouve à Goa les difficultés qu'il connaît bien et qui le désolent ! Il avait confié le Collège-Séminaire indigène à son confrère le P. Antonio Gomez, qui croyait pouvoir transplanter tout simplement à Goa les règlements de l'Université de Coïmbre. Les résultats furent déplorables : les écoliers sautèrent par-dessus les murs du collège et s'enfuirent.

François se trouvera dans l'obligation de se séparer du P. Gomez et même de le retrancher de la Compagnie.



L'église du Bom Jésus, à Goa, où repose le corps de l'apôtre des Indes.
Coll. « Missions jésuites des Indes ».



Manapad, sur cette côte de la Pêcherie où débarquait Saint-François-Xavier, il y a quatre cents ans. Du film « L'Inde sacrée », Fiat-Film.

Quant à la néfaste influence des Portugais, elle lui arrache ces cris de détresse. Voici ce qu'il écrit au Roi :

« Je vois ce qui se passe ici !

» Votre Altesse enverra, en faveur des chrétiens, des ordres et des provisions.

» Je n'espère pas les voir exécutés.

» Voilà pourquoi je m'enfuis au Japon.

» J'ai déjà perdu trop de temps ; je n'en veux pas perdre davantage (*). »

Et aux Pères de Rome :

« Je m'en vais au Japon.

» Là du moins il n'y a ni Musulmans, ni juifs.

» Rien que des païens... curieux... avides de nouveau sur Dieu et sur la nature.

» Là, ce me semble, les indigènes pourront perpétuer par eux-mêmes le bien qu'y auront fait ceux de la Compagnie (*). »

MISSION DU JAPON (août 1549-septembre 1551). — Il ne procède pas de la même manière aux Indes et au Japon.

Aux Indes, il est en terre nominalement portugaise, et il n'hésite pas à se conformer aux règles universellement acceptées de la coopération du pouvoir civil et de la puissance religieuse.

Au Japon, il ne se souciera pas d'en appeler à l'autorité d'un pouvoir étranger. Il n'y est que plus libre de ses mouvements. La mission lui apparaît comme tout à fait indépendante des formes de gouvernement, bien qu'il soit très convaincu des devoirs de tout bon gouvernement à l'endroit de la vérité et de la vie religieuse des peuples.

Il s'était tracé à l'avance le plan suivant : aller droit à la capitale, Myako (depuis Kyoto), dénoncer au « roi du Japon » l'ambassade dont le chargeait son maître Jésus-Christ, obtenir la liberté de prêcher et de convertir, puis attaquer ce qu'il pensait être de grandes universités.

Il prit pied à Kagoshima, où il devait rester une longue année. Il y fut bien reçu. Tout de suite il se rendit compte des avantages et des difficultés de son nouvel apostolat. Comme le dit un vieil historien, « ailleurs il avait pêché au filet, maintenant il pêchait

à la ligne ». Mais il se consola en constatant que le petit nombre était compensé par la qualité : ses néophytes étaient d'une espèce rare. Ils avaient du christianisme une intelligence qu'il n'avait encore rencontrée nulle part.

Les Japonais, écrit-il alors, font « mes délices ».

En septembre 1550, il se met en route pour Kyoto (Myako).

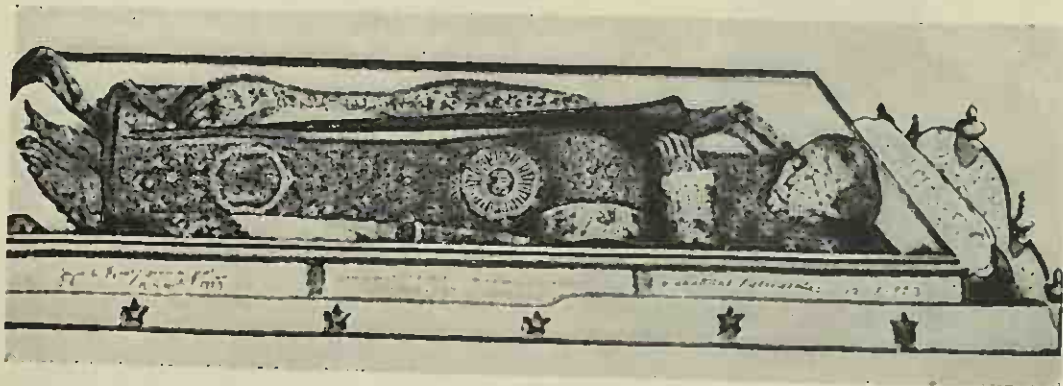
L'hiver venait : il fut précoce et rude cette année-là. Les voyageurs cheminaient dans la neige, obligés parfois de traverser les rivières, de l'eau glacée jusqu'à la ceinture. Souvent Xavier allait pieds nus. Il arrivait que, n'en pouvant plus, ses compagnons et lui défaillassent. Puis ils s'égarèrent, firent de longs détours pour ne pas payer les péages. Le saint pria sans interruption, les yeux baissés, tranquille, trébuchant parfois, les jambes tuméfiées et déchirées, et, arrivé à l'étape, il s'étonnait de se voir tout en sang. Dans les villages, les enfants les poursuivaient à coups de pierres. Les auberges ne s'ouvraient pas toujours devant eux, et il fallait passer la nuit sous un hangar à la belle étoile.

Les trois voyageurs parvinrent à se faire engager dans la suite d'un gentilhomme qui montait à la capitale et ils repartirent. On nous montre François, durant ces dernières étapes, coiffé d'un chapeau « à la siamoise », mêlé aux valets, courant derrière les chevaux du maître, sous un feu roulant de quolibets, brutalisé parfois par les passants, et si joyeux quand même qu'il jonglait avec une pomme, en parlant de la miséricorde de Dieu.

Enfin il arriva au but, dans cette grande ville de Kyoto (Myako), où il comptait planter la croix, édifier une église à Notre-Dame et attaquer l'idolâtrie à la tête. Hélas ! Myako devait être pour lui la ville des déceptions. La capitale était en révolution ; la cour avait fui. Deux clans se partageaient la cité et lui donnaient la révélation de ce régime féodal où l'autorité centrale n'existait que de nom.

L'empereur était un vieillard inoffensif, tenu en tutelle par les seigneurs ou daimyos, les vrais maîtres de la situation.

C'était perdre son temps que de s'attarder. Xavier partit ; triste, déçu, il monta dans une barque qui descendait la rivière, et, en s'éloignant, chanta *In exitu Israël de Aegypto...*



Le corps de saint François-Xavier conservé en l'église du Bom Jésus de Goa.

En mars 1551, il a la consolation de fonder à Yamaguchi, dans l'île de Nippon, une chrétienté modeste, mais fervente, grâce à la protection du puissant daimyo de l'endroit. Puis une autre en septembre chez le daimyo de Bungo.

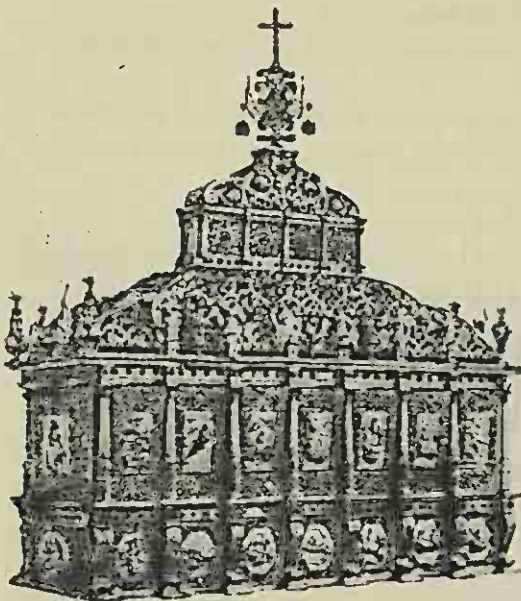
Et c'est tout. Au total 1.500 à 2.000 chrétiens en deux ans. Mais l'avenir démontrerait que la semence était de bonne qualité. Surtout il avait vu de près ce peuple nouveau, si supérieur à tout ce qu'il avait rencontré jusque-là. Il savait ses ressources intellectuelles et morales. Il voyait quel genre de missionnaires il convenait de lui envoyer : des savants, s'il était possible ; des gens robustes, à cause des extrêmes fatigues qui les attendaient ; surtout des saints, car le pays est des plus dangereux pour l'âme : le péché y est partout comme à portée de la main.

En quittant le Japon, il laissait à ses néophytes deux missionnaires éminents, Cosme de Torrès et Jean Fernandez. Il était bien résolu à leur envoyer du renfort au plus tôt, dut-il pour cela dégarnir d'autres postes. Et déjà, depuis un an, ses ordres étaient partis pour Goa dans ce sens.

LA MORT AUX PORTES DE LA CHINE (décembre 1551). — Pendant son séjour au Japon François-Xavier avait constaté en quelle estime les Japonais tenaient tout ce qui venait de Chine. Une de leurs objections au christianisme était : « Si cela est vrai, comment la Chine l'ignore-t-elle ? »

Dès qu'il eut réglé les affaires qui l'attendaient aux Indes, il se décida à tenter de pénétrer en Chine.

En août 1552, il aborda, en face de Canton, dans l'île de Sancian, accessible aux vaisseaux portugais.



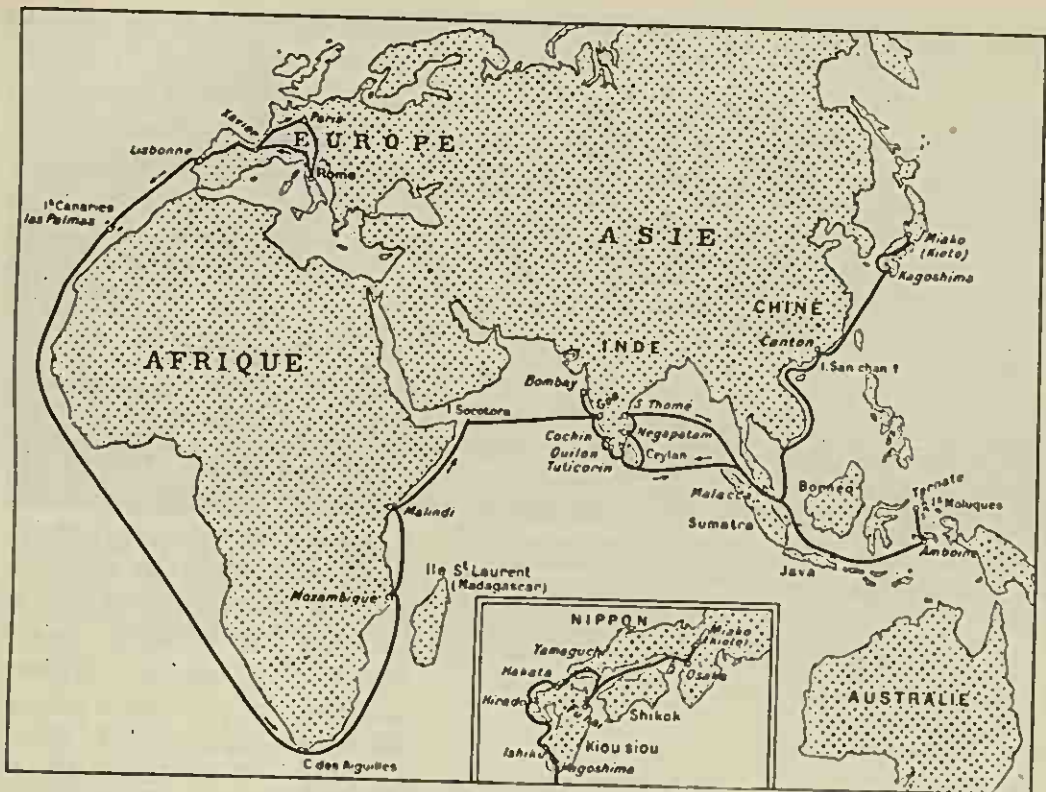
Châsse de saint François-Xavier à Goa.

La pire des épreuves l'y attend : celle de l'abandon.

Leurs affaires faites, les Portugais s'éloignent un à un. Bientôt le saint n'a plus auprès de lui qu'un domestique indien et un Chinois dévoué, nommé Antoine.

Il lui fallut se rendre à l'évidence : c'était fini, l'entrée en Chine était impossible. On dirait qu'alors, les espérances qui donnaient au pauvre corps usé une vigueur factice faisant défaut, tout d'un coup, l'organisme retomba sur lui-même, impuissant. « C'est à ce moment, raconte Antoine, qu'il se sentit mal. »

Ne pouvant plus manger, tourmenté de la fièvre, il restait cependant si patient que jamais on ne l'entendit dire un mot de plainte. Les yeux au ciel, le visage joyeux,



Itinéraire de saint François-Xavier.

radieux, il parlait à haute voix, comme s'il eût prêché. Il disait des choses que je ne comprenais pas, dans une langue qui m'était inconnue. J'ai retenu cependant ces paroles qu'il répétait à plusieurs reprises : *Tu autem meorum peccatorum et delictorum miserere* (« ayez pitié de mes fautes et de mes péchés »). Il disait encore : *Jesu, fili David, miserere mei ! Mater Dei, memento mei.*

Le dimanche 3 décembre, vers 2 heures après minuit, il s'endormit doucement...

Ainsi mourut le grand missionnaire, privé de tout secours, dans une cabane en paille ouverte à tous les vents, à l'écart de ses frères, sans autres témoins qu'un de ces Chinois qu'il était venu évangéliser de si loin. Mort stérile en apparence, mais souverainement féconde en réalité. A ses successeurs, il montrait du geste le chemin qu'il fallait suivre.

On a pu dire de lui : « Son rêve a agrandi le monde (*). »

SES MÉTHODES D'APOSTOLAT. — Dans l'ensemble, en ce qui concerne les conversions, sa méthode est celle de son temps : celle qui n'exige avant le baptême qu'une adhésion sommaire aux dogmes essentiels de la religion ; celle des conversions en masse, qui fait d'abord des villages chrétiens et qui compte sur la vertu du sacrement pour venir en aide au zèle des catéchistes qui achèveront l'instruction chrétienne.

Jhs

La guerra y amor de christo me fize sin fregar en nra ayada y fize con

Perdido pude muy una carta de vna buena ciudad refugio, en mala guerra que
quanto venia de japon y en fize muchos de tan de fize a alid y vna dize
no fize con fize de me my amia y esta otra mudo, mudo pulchro
y confite fize ley las dize, que dize, todo dize fize pude: no dize
en nra guerra y guerra: los que fize, como con la guerra, con la guerra
las dize: sucediendo de el tiempo pasado del mundo amor y e, fize
me tubo y ayone, y tambien confite, como de la mudo pulchro y pulchro
de la guerra me tubo de me fize por la guerra de la guerra mudo de
vna guerra.

Jhs
fize pude en fize, se lo mudo que dize aley de japon, pize dize, fize pude
una guerra de fize me dize mudo con guerra de me fize mudo, mudo pize
estando fize de me no mudo mudo mudo que dize en me fize que me
de en la guerra, y pize de fize, dize mudo me dize en me fize, fize
una guerra necesidad de guerra mudo, se grande guerra de me, guerra, guerra
guerra dize de el guerra que me de de guerra, fize guerra de la guerra, guerra
guerra dize de guerra mudo guerra pize la guerra, guerra de guerra guerra
fize guerra, mudo de la guerra, guerra que me aley de guerra, guerra
y no ella mudo

estimo y y dize guerra guerra guerra de me de guerra de guerra guerra
guerra de guerra fize, guerra guerra guerra guerra guerra guerra guerra
y guerra guerra me guerra guerra guerra de guerra me guerra guerra guerra
que que guerra, me guerra guerra guerra guerra guerra guerra guerra guerra

Une lettre autographe de saint François-Xavier
du 29 janvier 1552. (Com. par le R. P. Brou, S. J.)

elle croyait : il reprenait donc chaque article du symbole, et, les bras sur la poitrine, les Macuas répondaient : « Je crois. » Alors, il les baptisait, leur donnait par écrit leur nom de baptême. Après les hommes venait le tour des femmes. Le village, une fois baptisé, il présidait à la destruction des idoles. Puis il laissait un exemplaire des prières en langue indigène ; il réglait que tous les jours, matin et soir, on se réunirait pour les redire et les apprendre. Après quoi, il passait à un autre village. Il vit ainsi dix ou onze gros centres. Parfois l'assistance était si nombreuse, jusqu'à 6.000 personnes, qu'il prêchait du haut d'un arbre. Il y eut aussi des miracles, et en un mois il baptisa 10.000 pêcheurs. » (Brou, op. cit.)

Lorsqu'il quitta les Indes, il laissait derrière lui environ 30.000 nouveaux chrétiens. Leur persévérance supposait évidemment que d'autres achèveraient leur formation. C'est à quoi veilla le saint en leur envoyant des catéchistes et des prêtres. Ses chères missions sont encore aujourd'hui parmi les plus solides des Indes (*).

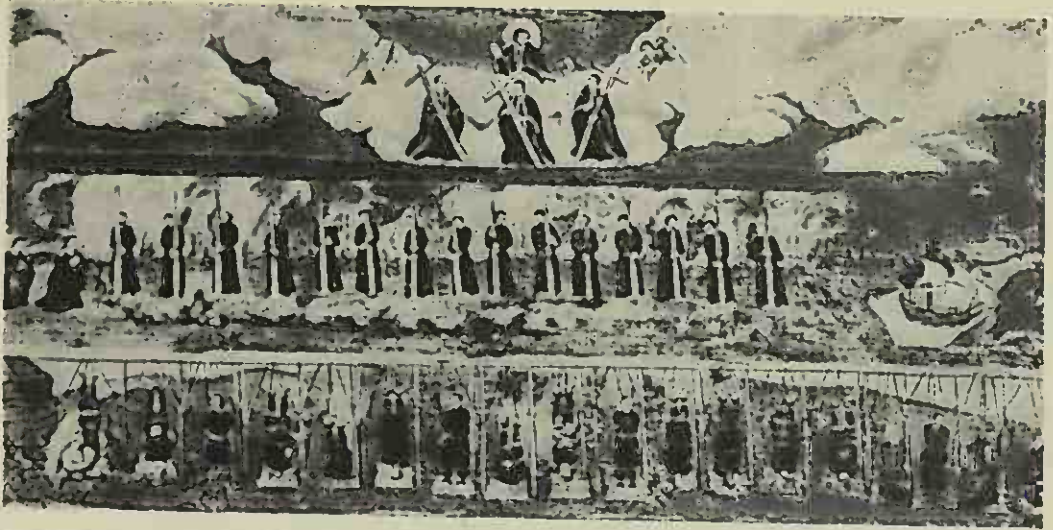
L'importance de la formation d'un clergé indigène ne lui a pas échappé ; pas plus d'ailleurs, il faut le dire, qu'aux prêtres et aux missionnaires qui l'avaient devancé. A son arrivée aux Indes, il trouve la question posée.

Cela est certain de son apostolat chez les Paravers, où il avait parfois tant de monde à baptiser que les bras lui en tombaient de fatigue.

Cela est non moins certain de son apostolat au Travancore, où le rajah, qui voulait se concilier les Portugais, lui donna toute liberté d'évangéliser ses sujets.

Ses lettres nous renseignent sur sa manière de procéder.

« Il réunissait d'abord les hommes, vieux et jeunes, à part. Il montait sur un tertre pour être vu de tous. Par trois signes de croix, il faisait faire un acte de foi en la Sainte Trinité. Puis il récitait, les assistants répétant après lui, les principales prières. Suivant l'explication de la doctrine, Credo et commandements. La traduction exécutée à la Pêcherie pouvait servir telle quelle. Cela fait, il demandait à l'assemblée si



Martyrs de la mission des Jésuites au Japon. — Sous saint François-Xavier, trois Japonais furent crucifiés à Nagasaki en 1597 (avec six Franciscains et vingt chrétiens indigènes). Ils ont été canonisés par S. S. Pie IX. Au-dessous une file de martyrs morts dans les flammes. Sur le registre du bas, des martyrs morts dans le supplice de la fosse.
Peinture japonaise conservée au Gesu de Rome (Com. par le R. P. Brou, S. J.).

La fondation à Goa du Séminaire Saint-Paul (ou de la Sainte-Foi) rappelle du reste par bien des côtés celle de Tlatelolco, au Mexique, dont elle est à peu près contemporaine.

Au lendemain de son arrivée, en 1541, l'évêque Jean d'Albuquerque, aidé par les membres de la Confrérie de la Sainte-Croix, avait décidé la fondation d'un Collège-Séminaire qui recruta de suite une soixantaine d'enfants venus non seulement des Indes, mais de Madagascar, de Ceylan, de Malaisie.

Déjà auparavant quelques Indiens avaient été ordonnés, par exemple, entre 1531 et 1535, par le Visiteur épiscopal, sans que l'on sache où et par qui ils avaient été formés.

Les Franciscains avaient ouvert, en 1535, des écoles à Bombay et à Baçaim, et plus récemment à Cranganore (1540), chez les vieux chrétiens syro-malabars.

La plus grande difficulté n'était pas de trouver des élèves, mais de recruter un personnel enseignant stable et compétent.

Les Jésuites furent invités à fournir ce personnel, et saint François-Xavier put mesurer, dès son arrivée, les difficultés de la tâche.

Ce n'est pas que les premiers résultats eussent été négatifs.

Des prêtres indiens étaient déjà sortis de la maison, capables de rendre de réels services. Il faut les suivre, certes, les corriger au besoin, dira saint François-Xavier, mais aussi leur faire confiance.

Tel de ces élèves avait vu le martyre de près. Jeté sur la côte malabare par une tempête, pris par des Musulmans, sommé d'abjurer, voyant déjà le sabre levé sur sa tête, puis roué de coups, chargé de chaînes, il avait résisté et était sorti vainqueur de l'épreuve.

Le Collège Sainte-Foi était devenu, avec le couvent des Franciscains, le centre des missions asiatiques. Toutes les races s'y trouvaient. On y parlait douze ou treize langues. Outre les Indiens de toute provenance, il y avait là des Africains, des Malais, des Chinois, des Moluquois... quatre bonzes... quelques jeunes Ethiopiens.

Ce mélange rendait bien difficile la formation de futurs clercs, et saint François-Xavier lui-même, qui n'anticipe pas sur l'avenir et qui s'en tient, comme dit son biographe, « à ce qu'il pouvait toucher du doigt (*) », se montre d'une réserve extrême à leur égard.

Il constate d'abord que les Portugais affichent un grand mépris pour les indigènes, et que les Indes chrétiennes sont encore, et pour longtemps sans doute, les Indes portugaises. Il constate ensuite, et la chose n'est que trop facile, la tendance des indigènes à adopter les vices des Européens et la difficulté qu'ils éprouvent à fournir la somme d'efforts indispensables à la pratique d'un idéal de perfection un peu élevé.

Or les missionnaires placent très haut l'idéal du sacerdoce et de la sainteté chrétienne. En quoi ils n'ont pas tort. Mais — et sur ce point ils se trompent — ils croient volontiers avoir devant eux les délais nécessaires pour parfaire leur œuvre et ils ne se rendent pas compte suffisamment que les pierres de fondation d'un édifice ne requièrent par nécessairement le poli et la richesse des pierres de couronnement. Le mieux est souvent l'ennemi du bien, et le Saint-Siège les rappellera bientôt à des appréciations plus sages.

Tel passage des lettres de saint François-Xavier ne paraît pas exempt de ce pessimisme auquel l'avenir devait donner un si brillant démenti.

« J'ai l'expérience de ce pays, et je vois très clairement, ô mon unique Père, que du côté des Indiens, nous n'avons pas à espérer que jamais la Compagnie puisse se perpétuer par eux. Le christianisme durera ici tant que nous y durerons, nous qui y sommes, ou tant que vous nous enverrez du monde. » (*Monumenta Xaveriana*, I, p. 476.)

« Pour être exact, dit son biographe..., le motif allégué ici n'est pas celui que nous attendrions : les insuffisances des indigènes. D'autres en parlent pour lui.

» Ce qui le préoccupe, c'est la situation que les Européens font aux néophytes...

» ... Ni lui ni personne alors ne prévoyait que l'Eglise dans l'Inde pût jamais être une Eglise indienne, au même titre qu'il y a une Eglise française, une Eglise espagnole. Il ne la voyait que liée à la fortune du Portugal... »

En attendant, il couvre de sa sollicitude le Séminaire de Goa, d'où sortira finalement ce très nombreux clergé goanais qui, malgré ses insuffisances, a maintenu la vie religieuse dans les diocèses portugais de l'Inde.

« Clergé peu missionnaire, écrit le P. Brou (*), renfermé dans le ministère paroissial, médiocrement porté à l'apostolat chez les infidèles. Clergé valant ce qu'aura valu sa formation ; très inégal par conséquent selon les temps, franchement scandaleux à certaines époques, mais capable aussi de fournir de vrais et admirables apôtres : ceux, par exemple, oratoriens indigènes, qui sauveront au xviii^e siècle le christianisme à Ceylan.

» Cela, François-Xavier ne l'a pas prévu, ne pouvait pas le prévoir. Mais quelle

consolation pour lui s'il avait entrevu dans l'avenir le premier évêque indien pris dans les rangs de ses chers Paravers (*) ! »

LES MISSIONS DES INDES ORIENTALES PENDANT LA DEUXIÈME MOITIÉ DU XVI^e SIÈCLE. —

L'élan magnifique imprimé par saint François-Xavier aux missions d'Extrême-Orient se soutint et porta des fruits remarquables jusqu'à l'heure où la déchéance du Portugal et l'hostilité féroce des

protestants hollandais vinrent entraver à nouveau l'activité des Pères catholiques.

Au Japon, les missions marquent pendant la seconde moitié du XVI^e siècle des progrès remarquables qu'il eût peut-être été possible d'exploiter plus à fond.

« Le nombre des adultes baptisés, qui avait été de 500.000 entre 1549 et 1598, fut, entre 1598 et 1614, de 152.000... D'après une relation de l'évêque Cerqueira, en 1600, il y avait à peu près à cette époque 300.000 chrétiens (*). »

Malheureusement, l'absence d'évêques avant l'an 1600 rend difficile l'organisation d'un clergé indigène, et l'on s'imagine trop volontiers que l'ère de prospérité se prolongera assez longtemps pour qu'on ait le temps d'y pourvoir.

L'horrible persécution de 1614 devait anéantir tant de belles espérances.

Aux Indes, les trente années qui suivent la mort de saint François-Xavier sont marquées également par un redoublement d'activité missionnaire.

À côté des Franciscains et des Jésuites, les Dominicains prennent place à partir de 1548 et les Augustins en 1572.

La plupart des grandes églises qui marquent l'établissement définitif des missions des Indes sont de cette époque. Collèges et Séminaires se développent : le Collège de Goa compte, en 1556, 110 étudiants portugais, curasiens, malais, bengalis et chinois.

Pendant les années 1558-1561, les Pères baptisèrent 20.000 personnes aux alentours de Goa ; et de 1563 à 1565, 6.000 aux environs de Bombay qui, à la fin du siècle, comptera 36.000 chrétiens.

En 1560, le premier archevêque de Goa, Mgr Pereira, prend possession de son siège



Un paysage des Indes dans la zone d'apostolat des missionnaires du XVI^e siècle.
Du film « L'Inde sacrée », Fiat-Film.

métropolitain. En 1567, 1574 et 1585, des synodes réguliers publient une législation favorable aux nouveaux convertis et proscrivent les survivances du paganisme dans les régions portugaises.

Un effort d'expansion est même tenté *en dehors des Indes portugaises* : trois petites missions jésuites partent de Goa pour la cour du grand Mogol Akbar et parviennent à jeter les bases d'un établissement chrétien à Agra, Delhi et Lahore et même au Bengale.

Les vieux chrétiens de rite syro-malabar, dits chrétiens de saint Thomas, au nombre de 75.000, font officiellement profession de leur union au centre de la catholicité.

Bref, les statistiques de cette époque évaluent à 375.000 le nombre des catholiques aux Indes.

Mais ces succès qui sont liés en grande partie au prestige de la puissance portugaise, sont également compromis par son déclin, lequel commença en 1680, lorsque Philippe II d'Espagne unit à sa couronne celle du Portugal, qui n'est plus désormais qu'une province espagnole.

Les Hollandais, en révolte contre Philippe II, commencent alors contre les établissements portugais des Indes une guerre acharnée et qui ne fait pas honneur au nom chrétien.

Le découragement ne tarde pas à se faire sentir dans les rangs des missionnaires, qui se rendent compte que le système hindou des castes fait une opposition irréductible à la portugualisation du pays et que, par conséquent, le régime de la mission dite coloniale a échoué.

A quoi donc se résume finalement l'effort des missions indiennes du xvi^e siècle ?

« A la périphérie de l'énorme presqu'île indienne de minces bandes de terre, de Damao à Bombay, puis Goa, Cochin, Quilon et quelques autres points minimes représentent les conquêtes chrétiennes sur la masse indoue : une fraction infinitésimale. L'intérieur, la *terra mediterranea*, n'est nullement entamé ('). »

Il appartiendra aux missions du xvii^e siècle, et à leur glorieux initiateur, le P. de Nobili, de reprendre le problème sur des bases nouvelles.

(1) Edition Haton, 1896, p. 120.

(2) Brou, *Saint François-Xavier, Vie abrégée*.

(3) Brou, *Vie de saint François-Xavier*, tome II, p. 80.

(4) C. BILLESORT, *Saint François-Xavier*.

(5) Les pays évangélisés par saint François-Xavier comprennent aujourd'hui les diocèses de Maduré et de Tuticorin, dont voici les effectifs :

	Prêtres indigènes	Grands séminaristes	Religieuses indigènes	Catholiques	Population totale
Diocèse de Tuticorin . . .	41	25	170	92.000	1.000.000
Diocèse de Trichinopoly . .	62	43	437	217.524	5.700.000
Total	106	68	607	309.524	6.700.000

(6) Brou, S. J., *Saint François-Xavier. Conditions et méthodes de son apostolat*, 1925, pp. 74-75.

(7) Pierre DAUMEN, S. J., *Un Jésuite brahme*, Robert de Nobili, p. 10.



Arrivée de Jacques Cartier au Canada, à Sainte-Croix, sur le Saint-Laurent.
 Carte de 1536, British Museum (Cl. Giraudon).

CHAPITRE IV

LES MISSIONS FRANÇAISES

L'heure de la France. — La politique coloniale de Colbert. — La conception religieuse de la colonisation. — Les missions franciscaines primitives. — Les missions des Jésuites au Canada. — Le journal du P. Jogues. — Le témoignage du sang. — Le confesseur de la foi en France. — Nouveaux labeurs. — Le martyr. — Les missions des Jésuites noyées dans le sang. — La mission sulpicienne. — Conclusion.

L'HEURE DE LA FRANCE. — Dans l'histoire de la colonisation, l'heure du Portugal avait sonné au xv^e siècle. Le xvi^e est celui de la prépondérance espagnole. Le xvii^e est celui de la France.

Jusque-là, elle a été obligée de se défendre contre les ennemis du dehors ou de dedans, ou bien elle a cru que son avenir était du côté de l'Italie et de la Méditerranée.



Le 24 juin 1613, à Paris, en l'église des Capucins, en présence de la reine Marie de Médicis, régente et du jeune roi Louis XIII, l'évêque de Paris baptise trois sauvages Tououpinanbous, ramenés par les religieux capucins de leur mission du Maragnon.

Est. anonyme en couleurs, B. N. (Cl. B. G.).

Les grandes découvertes du xvi^e siècle lui ouvrent les yeux. Et il se trouve que les trois règnes qui se succèdent au xvii^e siècle, Henri IV (1589-1610), Louis XIII (1610-1643), Louis XIV (1643-1715) se caractérisent par la volonté de jouer un rôle de grande nation coloniale en même temps que par un progrès correspondant d'ordre et de puissance au dedans.

Henri IV confie à Champlain le soin de continuer au Canada l'œuvre de Jacques Cartier.

Mais c'est le cardinal de Richelieu qui inaugure vraiment notre politique coloniale et missionnaire. Avec lui, la colonisation cesse d'être une simple affaire commerciale et prend une allure franchement politique.

Son effort se porte dans toutes les directions : contre les corsaires méditerranéens, vers les missions du Proche-Orient, où son *Eminence grise*, le P. Joseph, envoie ses frères en religion, les Capucins ; enfin au Canada, dans les Antilles, au Sénégal, à Madagascar et jusque dans les îles de la Sonde, où il essaie d'implanter des Compagnies de commerce.

Malheureusement le génie de Richelieu dépassait ses moyens d'action autant que la mentalité de son époque. L'opinion même des milieux agissants était trop égoïste et trop étroite pour lui apporter les concours indispensables. C'est ce qui explique les



Histoire de la Mission des Pères Capucins au Maragnan, par le P. Claude d'Abbeville. Détail du frontispice avec sujets allégoriques. B. N. (Cl. B. G.).

rique n'a rien de comparable, à première vue, ni en population, ni en richesses, à celui des colonies espagnoles et portugaises de l'Amérique du Sud.

Le Canada du *xvii*^e siècle est pauvre et très peu peuplé. Les quelques centaines de mille d'Indiens qui y vivent misérablement ne présentent à aucun degré la civilisation des Aztèques du Mexique ou des Incas du Pérou. Les trois tribus principales auxquelles nous aurons affaire, Hurons, Algonquins et Iroquois, se livrent à une véritable guerre d'extermination qui s'exaspérera dès que les Européens leur auront apporté, avec l'eau-de-vie et les armes à feu de nouveaux engins de mort et de nouveaux prétextes de guerre : Hurons et Algonquins s'appuyant désormais sur la France, les Iroquois sur les Anglais ou les Hollandais.

Dans ces conditions, l'œuvre de l'évangélisation au Canada apparaît *a priori* comme difficile et précaire. Seule la colonisation directe, au moyen d'agents européens, réserve quelques chances d'avenir.

vicissitudes de notre apostolat missionnaire et de notre organisation coloniale jusqu'au milieu du *xvii*^e siècle, où les traités de Westphalie (1648) et des Pyrénées (1659) consacrent pour cinquante ans la prépondérance française.

Louis XIV et son ministre Colbert se rendent compte de la solidarité qui unit l'avenir de la métropole à son expansion coloniale.

Mais il faut bien reconnaître que les bonnes places sont prises et que le lot qui va échoir à la France en Amé-



L'un des trois petits Indiens du Maragnon baptisés à Paris. D'après Claude d'Abbeville, Histoire de la Mission des Capucins en l'Isle de Maragnan, 1614. B. N. (Cl. B. G.).

C'est ce qu'il ne faut pas oublier quand on se prépare à étudier l'œuvre colonisatrice et religieuse de la France au Canada.

LA POLITIQUE COLONIALE DE COLBERT. — « Tandis que Richelieu voyait surtout dans les colonies un avantage politique, Colbert ne s'élève pas à cette hauteur de principes : il les considère à peu près exclusivement comme des annexes économiques de la métropole, annexes indispensables, qui procurent ce qui manque à la mère patrie et lui permettent ainsi de se passer de l'étranger.

» Conception toute commerciale... et qui cependant ne manque pas d'ampleur, car Colbert, pour mettre les colonies à même de jouer ce rôle, veut qu'elles soient autre chose que des comptoirs, et que la France s'y trouve solidement, largement installée. »

Elle le sera d'abord par un apport régulier de personnel métropolitain.

« Il ne faut pas, écrit Colbert, qu'un intendant croie avoir jamais bien fait son devoir qu'il ne voie au moins deux cents familles d'augmentation tous les ans », et il s'occupe personnellement de favoriser, comme il dit, « la peuplade ». Il enverra au Canada en une seule fois jusqu'à cent cinquante jeunes filles « saines et fortes », et il

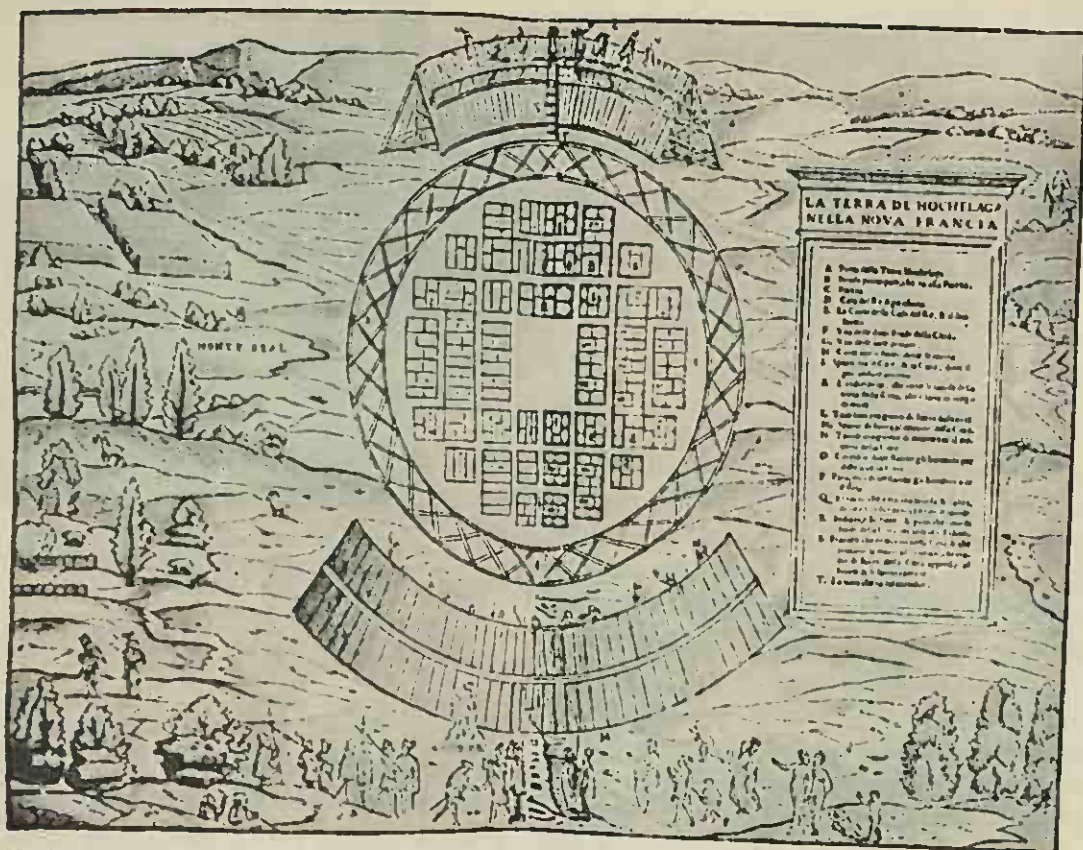
fera punir sévèrement les soldats qui ne seraient pas mariés « quinze jours après l'arrivée des vaisseaux apportant des filles » ; il distribuera des primes aux colons qui se marient jeunes, aux familles nombreuses, et, par contre, il infligera des amendes aux parents dont les enfants tardent à se marier.

Mais, dans la pensée du ministre, ces vues utilitaires ne vont pas — il n'est que juste de le reconnaître — sans des préoccupations humanitaires. Il faut « appeler les habitants du pays en communauté de vie avec les Français », les instruire « dans les maximes de notre religion et même dans nos mœurs », de façon à « composer avec les habitants du Canada un même peuple et fortifier par ce moyen cette colonie, changer l'esprit de libertinage qu'ont tous les sauvages en celui d'humanité et de société que les hommes doivent avoir naturellement ». Il suit de là que le premier devoir des Français établis aux colonies est de traiter humainement ces indigènes dont on veut faire des associés : ordre est donné



Un fort indien. Primitif est le système de fortification et primitifs les moyens d'assaut et de défense.

D'après Lalitau, Mœurs des sauvages américains.
(Cl. B. G.)



Hochelaga en Nouvelle France, c'est-à-dire Québec avant l'arrivée des Français. On retrouve ici un système de défense analogue à celui de la page précédente : les assiégés derrière leur palissade s'apprentent à lancer des projectiles ou de l'eau bouillante sur les assaillants.
D'après Ramusio (Coll. Chadenat).

aux gouverneurs de tenir la main « à ce que les juges pussent sévèrement les habitants qui commettraient des violences contre eux (1) ».

On le voit : tard venue dans l'histoire de la colonisation, la France entend profiter des leçons de ses devanciers, mais les moyens d'exécution et la volonté d'agir ne sont pas à la hauteur des intentions. Les grandes Compagnies de commerce, auxquelles le ministre confie le soin de réaliser ses projets, sont presque aussi incapables de les comprendre que de les réaliser : elles se désintéressent de ce qui ne se traduit pas en bénéfices immédiats.

Et puis, il faut bien reconnaître aussi que les conceptions coloniales des monarchies absolues de l'ancien régime souffrent d'un vice interne. L'annexion pure et simple considérée comme la seule formule de la prise de possession des territoires envahis ; la colonie exploitée au bénéfice exclusif de la métropole : telles sont les tendances que consacra bientôt la doctrine néfaste du *pacte colonial*, qui aurait conduit le Canada à sa perte, si les individus n'avaient corrigé par leur effort personnel les erreurs des gouvernements,

et si le Canada français n'avait trouvé en lui-même, à l'heure critique, la force de continuer par ses propres moyens l'œuvre de ses fondateurs.

LA CONCEPTION RELIGIEUSE DE LA COLONISATION. — En fait, comme le dit très justement M. Goyau dans la préface de son beau livre sur *Les Origines religieuses du Canada*, les premiers épisodes de l'épopée canadienne nous font assister au conflit de deux conceptions de la politique coloniale : la conception purement commerciale et la conception religieuse (²).

Pour l'honneur de la France, nombreuses étaient parmi les élites religieuses du XVII^e siècle les âmes qui voyaient dans l'expansion coloniale autre chose qu'un moyen d'enrichissement facile, et qui professaient que la Providence offre aux peuples civilisés des terres et des âmes neuves pour mettre les premières en valeur et pour aider les secondes à réaliser leur vocation spirituelle.

Le premier colon du Canada fut précisément le type de ces catholiques français aux vues larges et généreuses : Louis Hébert, ami et compagnon de Champlain, que les missionnaires appelleront « l'Abraham de la Colonie, le Père des Croyants ». Il établissait en 1617 sa famille sur l'emplacement du Québec actuel, et son innombrable postérité peuple aujourd'hui le Canada. En mourant, il laissait à ses enfants ce testament admirable :

« J'ai passé les mers pour venir secourir les sauvages et non pour mon intérêt particulier. J'offre ma vie pour leur conversion.

» Ils sont créatures raisonnables comme nous, et peuvent aimer un même Dieu s'ils en ont connaissance.

» Je vous supplie de les aimer et assister selon votre pouvoir. »

Tel encore, ce curé de Paris, M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice, qui, avec l'aide financière des membres de la Compagnie du Saint-Sacrement et le concours personnel d'hommes et de femmes aussi désintéressés que dévoués, parviendra à jeter les bases définitives de cette magnifique réalisation : Montréal.

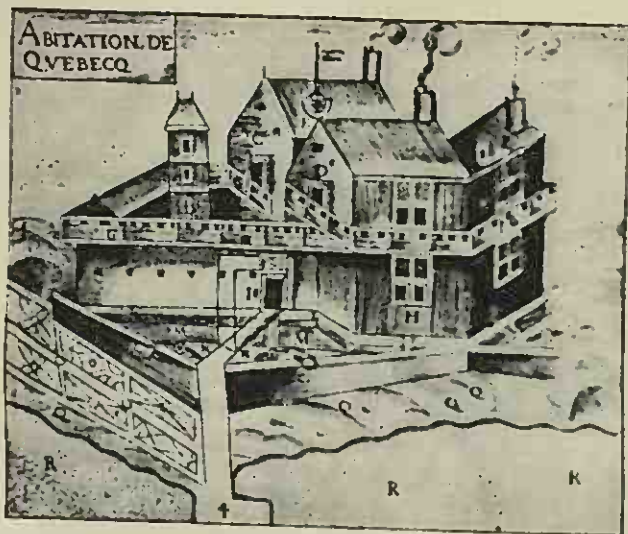
« Où avaient échoué la Compagnie marchande et puis la Compagnie des Cent Associés, en cherchant principalement les avantages temporels, la Société de Notre-Dame de Montréal réussit au delà de toute



M. Olier, fondateur de Saint-Sulpice et de la Société Notre-Dame de Montréal.



Samuel Champlain à qui la France dut le Canada.
Gravure de 1608 (Cl. Giraudon).



La maison de Champlain à Québec.
D'après Ramusio (Coll. Chadenat).

mondiale... tandis qu'elle trouvait partout les voies de la mer barrées par les Espagnols, les Portugais, les Anglais, les Hollandais, alors qu'elle se heurtait à l'inertie de l'opinion, à l'insuffisance des ressources, à l'incohérence des lois, aux distances infinies, à tous les périls de la mer (*). »

Lorsque, le 10 février 1763, le traité de Paris cédera le Canada à l'Angleterre, il s'y trouvera soixante-cinq mille Français descendants des quelques milliers de chefs de familles qui avaient fondé la première société coloniale issue de notre race.

Ils sont aujourd'hui près de trois millions, contre quatre millions de protestants anglais et écossais émigrés depuis un siècle (*).

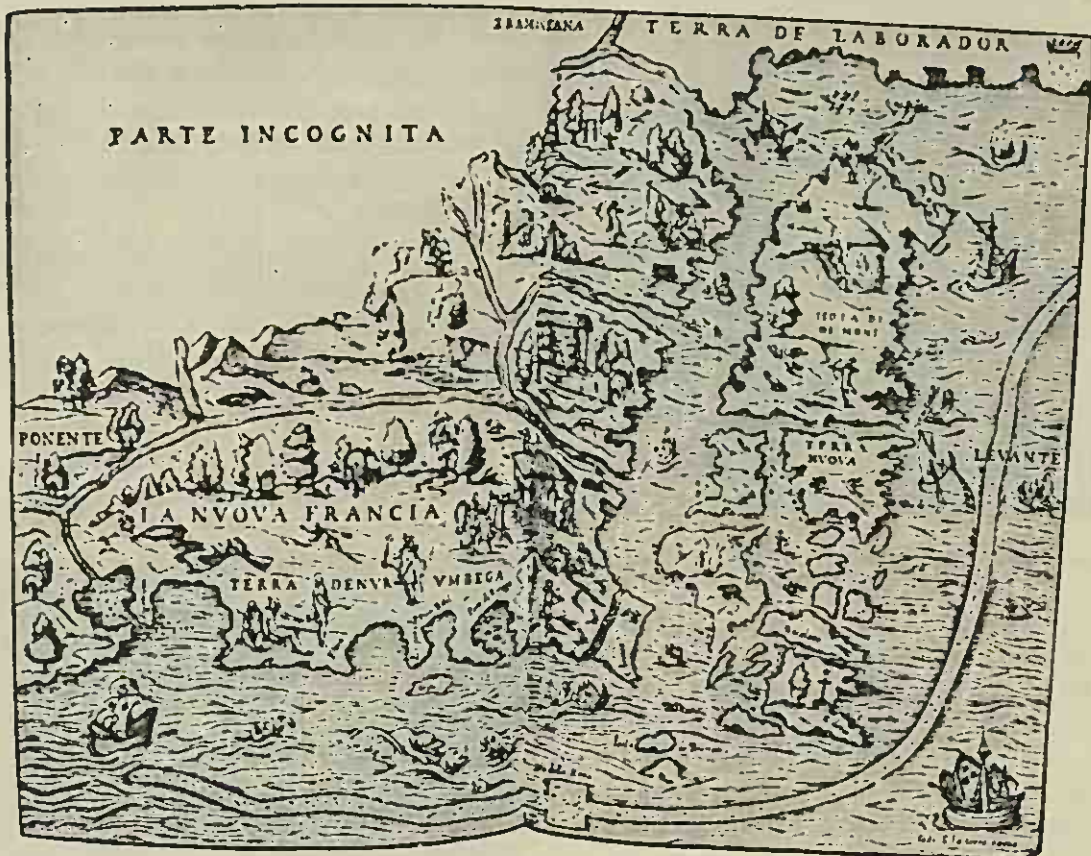
La vitalité des œuvres catholiques du Canada, une des richesses de l'Église con-

On voit sur le frontispice de ce livre qui parut à Paris en 1632 deux religieux récollets et plus haut des types de « sauvages » Hurons.
D'après Sagard (Coll. Chadenat).

espérance, en cherchant avant tout à fonder une cité chrétienne. En donnant naissance à une cité et à un peuple foncièrement chrétiens, elle a par surcroît abouti à faire de Montréal un *emporium mundi* (*). »

« Comment exprimer, conclut avec raison M. Hanotaux, ce qu'il a fallu de courage, d'endurance, de persévérance acharnée, à cette France de Henri IV, de Champlain, du P. Joseph, d'Isaac de Razilly, pour s'obstiner contre vents et marées à réaliser l'œuvre d'expansion





Carte de la Nouvelle France intéressante tant par sa date que par les scènes pittoresques et fort observées qui la décorent.

D'après Ramusio (Coll. Chadenat).

temporaire, dit assez la vigueur du germe déposé en terre canadienne par nos ancêtres.

Mais les progrès de l'expansion du christianisme par le fait de l'émigration ne sont qu'un aspect secondaire de l'histoire missionnaire. Il est temps d'en venir aux essais directs de l'évangélisation des indigènes du Canada, dont les résultats furent, hélas ! si disproportionnés avec les sacrifices accomplis.

Si l'héroïsme suffisait à fonder la grandeur d'une entreprise, on peut dire que les missions françaises près des Indiens de l'Amérique du Nord se classeraient parmi les plus grandes de l'histoire de l'apostolat.

Elles ont eu au xvii^e et au xviii^e siècles à leur service des dévouements incomparables : ceux des fils de saint François d'Assise d'abord, puis des fils de saint Ignace dont le martyre et les travaux éclipsèrent vite l'œuvre de leurs devanciers. Qu'on nous excuse, en dépit de la médiocrité de leur champ d'action aussi bien que de leurs résultats, de nous y attarder avec quelque complaisance, pour la gloire de l'humanité. Rien de plus beau ne peut se lire que les Actes de ces martyrs.

LES MISSIONS FRANCISCAINES PRIMITIVES. — Après avoir fondé Québec, Champlain, au cœur d'apôtre, n'eut pas de plus ardent désir que de réaliser sur la terre canadienne le double idéal qui l'animait : évangéliser en colonisant.

Il se mit en quête de « bons religieux qui eussent zèle et affection à la gloire de Dieu ». Il les trouva chez les Récollets, fraction très prospère alors de l'ordre franciscain.

Quatre religieux : les PP. Jamet, Dolbeau, Le Caron et Duplessis, s'embarquèrent avec lui à Honfleur, le 24 avril 1615.

Le 25 mai, ils arrivaient à Tadoussac, à l'endroit même où le mystérieux Saguenay se joint au majestueux Saint-Laurent (*).

A la fin de mai, le Canada n'a pas encore revêtu sa luxuriante parure, mais il sourit à la vie qui s'annonce abondante et féconde. Son premier contact, agréable après un mois de navigation, riche de tous les espoirs, fut, pour les missionnaires, grande cause de joie.

Par contre, le premier contact avec les indigènes n'eut rien des charmes de l'idylle naïvement espérée.

Les sauvages de l'endroit, les Montagnais, revenaient de la guerre, avec les chevelures de sept ennemis tués et deux prisonniers. « Ils lièrent un de ces captifs, lui cou-



Carte du Canada du XVII^e siècle où l'on voit indiquées les missions des Récollets. En haut, sur la gauche un tronc d'arbre sur lequel ont été gravées les armes de France.
B. N., Section de Géographie (Cl. B. G.).



Guerrier iroquois armé pour le combat et
fumant le calumet.
D'après un croquis de Grasset de Saint-Sauveur
(Coll. B. G.).

pèrent à belles dents les deux index des mains, le firent brûler avec des tisons, puis scalper par leurs femmes, et finalement le lapidèrent, l'écorchèrent, le mangèrent. »

Du coup, les missionnaires purent prendre une idée des travaux qui les attendaient.

Ils montent à Québec, dont trente à quarante Français formaient toute la population, y bâtissent en trois semaines la première église du Canada ; et de suite le P. Le Caron s'embarque avec les trafiquants de fourrures vers les pays des Hurons, tandis que le P. Dolbeau s'aventurait chez les Montagnais de Tadoussac.

Bientôt la mission montagnaise et la mission huronne étaient fondées.

Les souffrances inhérentes à l'apostolat parmi les sauvages s'accrurent étrangement pour les Franciscains des peines et des labeurs causés par l'incurie et l'opposition des deux Compagnies qui, successivement, avaient assumé au Canada le monopole du commerce.

La conduite des marchands paralysa l'action des missionnaires, les priva des ressources indispensables à la colonisation, les obligea quatre fois, de 1616 à 1625, à revenir en France uniquement pour défendre contre leurs cupides correspondants la cause de la mission canadienne.

Une nouvelle Compagnie, celle du Morbihan ou des Cent Associés, fut autorisée par le roi, en 1626 : mais son premier convoi fut arrêté en 1628 par les Anglais qui ne craignirent pas, l'année suivante, de faire le siège de Québec.

Tous les missionnaires furent contraints par eux de retourner en Europe. Les Franciscains ne devaient rentrer au Canada qu'en 1670 : le P. Joseph (capucin) ayant fait attribuer la mission aux Jésuites.

LES MISSIONS DES JÉSUITES. — Les Anglais s'étaient emparés de notre colonie par la force et contre tout droit. En 1631, Richelieu fit armer dix vaisseaux et annonça son intention de reprendre Québec par les armes. Informé de cette décision, le Cabinet de Londres s'empressa de signer le traité de Saint-Germain-en-Laye, par lequel le roi d'Angleterre s'engageait à rendre toutes les terres usurpées en Acadie et au Canada.

C'est alors qu'eurent lieu, de 1632 à 1636, les départs des futurs martyrs, les Pères de



Le P. Isaac Jogues.
D'après C. de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e s.*
(Cl. Archives Publiques du Canada, Ottawa.)

« Voici notre manière de loger. Nous faisons un grand trou dans la neige, et nous y plantions 30 à 40 perches que nous prenions dans les bois. Elles soutenaient les écorces qui formaient notre cabane. Son entrée était fermée par une mauvaise peau, suspendue à quelques branches de pin et qui nous servait de porte. Vous ne sauriez rester debout dans cette maison, tant par sa bassesse que pour la fumée qui suffoquait, et par conséquent il faut être couché ou assis sur la plate terre : c'est la posture ordinaire des sauvages. De sortir dehors, le froid, la neige, le danger de s'égarer dans ces grands bois, vous font rentrer plus vite que le vent et vous tiennent en prison dans un cachot qui n'a ni clef ni serrure. Ce cachot, outre la posture fâcheuse qu'il y faut tenir sur un lit de terre, a quatre grandes incommodités : le froid, le chaud, la fumée et les chiens.

« Pour le froid, vous avez la teste à la neige. Il n'y a qu'une branche de pin entre deux, bien souvent rien que votre bonnet. Les vents ont liberté d'entrer par mille endroits.

« Or cependant le froid ne m'a pas autant tourmenté que la chaleur du feu. Un petit lieu,

Brébeuf, Daniel, Garnier, Jogues et Chabanel, de la Compagnie de Jésus.

Québec était encore une méchante bourgade qui ne comprenait pas plus d'une centaine d'habitants. C'était néanmoins une base d'action d'où pouvaient partir toutes les tentatives de pénétration du côté des Hurons, au nord, et des Iroquois, au sud du fleuve Saint-Laurent.

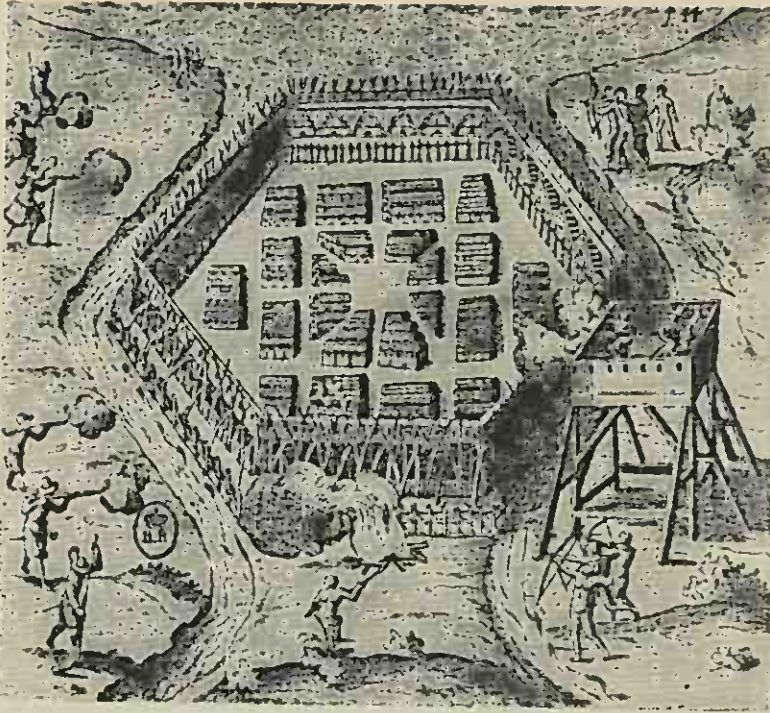
LE JOURNAL DU P. JOGUES. — De 1633 à 1636, le Père Jogues, qui avait été envoyé en mission chez les Hurons du Pétun, ne compte pas moins de vingt-trois stations évangélisées.

Son rapport annuel, adressé aux supérieurs, va nous dire au milieu de quelles effroyables conditions de vie lui et ses confrères travaillaient.

Tout ce que nous savons du lent martyre de nos missionnaires d'aujourd'hui chez les Esquimaux va nous être décrit, avec une avance de trois cents ans.



Le P. Jean de Brébeuf.
D'après C. de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle France au XVII^e s.*
(Cl. Archives Publiques du Canada, Ottawa.)



Village iroquois fortifié.

Gravure extr. de Champlain, *Voyages en la Nouvelle France*. B. N. (Cl. B. G.).

comme sont leurs cabanes, s'échauffe aisément par un bon feu, qui me rôlissait parfois et me grillait de tous côtés, à raison que la cabane estant trop étroite, je ne savois comment me défendre de son ardeur.

» Or je dirai néanmoins que le froid ni le chaud n'ont rien d'intolérable, et qu'on trouve quelques remèdes à ces deux maux : mais pour la fumée, je vous confesse que c'est un martyr. Elle me tuait et me faisoit pleurer incessamment sans que j'eusse ni dou-

leur ni tristesse dans le cœur. Elle nous terrassoit parfois tous tant que nous étions dans la cabane, c'est-à-dire qu'il falloit mettre la bouche contre la terre pour respirer...

» ... Quant à la nourriture, d'ordinaire je me contentais d'un peu de galette et d'un peu d'anguille boucanée.

» En temps de disette, quand je pouvais avoir une peau d'anguille pour ma journée, je me tenais pour bien déjeuné, bien disné et bien soupé. »

LE TÉMOIGNAGE DU SANG. — Au mois de juin 1642, le Supérieur des Jésuites dut envoyer un de ses religieux à Québec pour les affaires de la Mission. L'entreprise était des plus périlleuses, car il s'agissait de parcourir 300 lieues à travers un pays infesté d'Iroquois. Or ceux-ci depuis longtemps avaient voué une haine terrible aux Hurons, aux Français leurs amis, et spécialement aux robes noires, c'est-à-dire aux prêtres catholiques, sous l'influence des protestants hollandais, qui les ravitaillaient en munitions de guerre et les excitaient contre les diables papistes.

Leur habileté à tendre des embuscades était proverbiale : « Ils viennent en renards, attaquent en lions et fuient en oiseaux. »

« Un Iroquois, écrit un missionnaire, se tiendra deux ou trois jours sans manger, derrière une souche, à cinquante pas de votre maison, pour massacrer le premier qui tombera dans ses embûches. »

Le pauvre P. Jogues allait en faire la dure expérience. Il accepta de se sacrifier et partit de sa Mission, le 13 juin 1642, accompagné d'une escorte d'une quarantaine de personnes. Le 2 août, ils étaient faits prisonniers.

Alors commença leur affreux calvaire.

Après treize jours de marche, ou plutôt de supplices ininterrompus, ils arrivent livides et ensanglantés au village de la tribu, où un échafaud les attend, pour la fête de l'Assomption.

« Un vieillard me prend la main gauche et commande à une femme algonquine captive de me couper un doigt : elle se détourna trois ou quatre fois, ne se pouvant résoudre à cette cruauté ; enfin, il fallut obéir ; elle me coupa le pouce de la main gauche... Cette pauvre femme l'ayant jeté sur le théâtre, je le ramassai et vous le présentai, ô mon Dieu ! Me ressouvenant des sacrifices que je vous avais offerts depuis sept ans sur les autels de votre Eglise, j'acceptai ce supplice comme une amoureuse vengeance des manquements d'amour et de respect que j'avais eus touchant votre saint Corps ; vous écoutiez les cris de mon âme...

» Le soir venu, on nous fit descendre pour être conduits dans les cabanes et pour être le jouet des enfants. On nous donna pour nourriture un peu de blé bouilli dans l'eau toute pure, puis on nous fit coucher sur une écorce, nous liant par les bras et par les pieds à quatre pieux fichés en terre en forme de croix de Saint-André. Les enfants, pour apprendre la cruauté de leurs parents, nous jetaient des charbons et des cendres ardents sur l'estomac, prenant plaisir à nous voir griller et rôtir.

» O mon Dieu ! quelles nuits ! Demeurer toujours dans une posture extrêmement



N. humblot. del.

P. Arline. Sculp.

Supplices infligés aux missionnaires Jésuites du Canada.
Gravure de Humblot dans Charlevoix, Histoire de la Nouvelle France. B. N. (Cl. B. G.).

contrainte, ne se pouvoir remuer ni tourner sous l'attaque d'une infinité de vermine qui nous assaillait de tous côtés ; être chargés de plaies récentes et d'autres toutes pourries, n'avoir pas de quoi sustenter la moitié de sa vie ; en vérité, ces tourments sont grands, mais Dieu est immense.

« Au lever du soleil, on nous ramena sur notre échafaud, où nous passâmes trois jours et trois nuits dans les angoisses que je viens de décrire.

« Les jeunes gens fourraient des épines ou des bâtons pointus dans nos plaies, égratignant le bout de nos doigts dépouillés de leurs ongles, et les déchirant jusqu'à la chair vive. »

LE CONFESSEUR DE LA FOI EN FRANCE. — Cependant le P. Jogues ne devait pas mourir encore. Apprenant que le Gouverneur du Canada essayait de négocier sa délivrance, il lui fit parvenir cette lettre incroyable :

« Je forme la résolution, de jour en jour plus arrêtée, de rester ici aussi longtemps qu'il plaira à Notre-Seigneur, et de ne pas chercher à conquérir ma liberté quand même il s'en offrirait des occasions. Je ne veux pas priver les Français, les Hurons et les Algonquins (prisonniers) des secours qu'ils reçoivent de mon ministère.

Ici, j'ai administré le baptême à plus de soixante personnes dont plusieurs sont déjà au ciel. Ma seule consolation, au milieu de mes souffrances, est de penser à la très sainte volonté de Dieu à laquelle je sou mets bien volontiers la mienne. »

On ne tint pas compte à Québec de cette héroïque requête, et l'on continua à négocier la libération du P. Jogues, qui aboutit au mois d'août 1643.

Le matin du jour de Noël de cette même année, un pauvre homme, affreusement mutilé, plus semblable à un mendiant qu'à un prêtre, débarquait sur les côtes de Basse-Bretagne, aux environs de Saint-Pol-de-Léon. Aussitôt il cherche à gagner l'église la plus proche pour s'y confesser et communier. Les paysans d'une chaumière à qui il demande son chemin, l'y conduisent eux-mêmes. C'est le P. Jogues, que venait de rapatrier un méchant bateau de commerce.



Le culte des morts chez les Iroquois, les ossements des ancêtres sont vénérés par la tribu.

D'après Champlain, Voyages en la Nouvelle France.
B. N. (Cl. B. G.).

Ses Supérieurs l'appelèrent à Paris, où sa personne excita le plus vif intérêt. La Reine régente, qui s'était employée à sa délivrance, voulut le voir : « On fait tous les jours des romans qui ne sont que mensonges, déclara-t-elle ; en voici un qui est une réalité et où le merveilleux se mêle à l'héroïsme. »

Le pape Urbain VIII, à qui l'on avait demandé pour cette victime des barbares la permission de célébrer la sainte messe malgré la mutilation de ses mains, l'accorda tout de suite en motivant ainsi son consentement : *Indignum esset Christi martyrem Christi non bibere Sanguinem* (« Quelle indignité ce serait de refuser à un martyr de Jésus-Christ la faveur de boire le sang de Jésus-Christ ! »).

Il restait au Père Jogues un autre sacrifice, le sacrifice du cœur, à offrir pour le salut de ces sauvages. Il s'y résolut avec un héroïsme qui fait frémir.

À Orléans, sa ville natale, vivait encore sa vieille mère. Il lui avait écrit dès le lendemain de son arrivée, la délivrant ainsi de la pénible angoisse dans laquelle elle se trouvait depuis de longs mois ; mais, fidèle imitateur de saint François-Xavier, il refusa d'aller se reconforter par sa présence : consentir sur ce point aux instances de sa famille lui parut mal s'accorder avec le détachement religieux et apostolique.

Retrouver ses païens, il ne songeait pas à autre chose : pour échapper à une popularité qui lui pesait, il demanda au bout de quelques semaines à retourner au Canada.

NOUVEAUX LABEURS. — Or, en 1646, le saint Père Jogues entendit à nouveau l'appel de la Croix. On avait encore besoin d'un négociateur pour traiter de la paix entre les Iroquois et les Français. Le gouverneur du Canada avait pensé pour cette mission périlleuse au confesseur de la foi.

Le saint missionnaire reçut la lettre de son supérieur au milieu de sa retraite annuelle, qu'il avait commencée à la fin d'avril 1646. Sa réponse le peint tout entier.

« Croiriez-vous qu'à l'ouverture des lettres de Votre Révérence, mon cœur a été comme saisi de crainte. La pauvre nature qui s'est souvenue du



La ville de Québec au XVII^e siècle. — On voit la ville haute et la ville basse, le château Saint-Louis, les églises et des moulins dans la campagne. Le Saint-Laurent porte plusieurs bateaux.
D'après Manesson Mallet, *Description de l'Univers*, 1683.



Vue actuelle du fleuve Saint-Laurent, un chemin bien souvent emprunté par les missionnaires.
(Cl. Canadian Pacific Railway.)

passé a tremblé, mais Notre-Seigneur, par sa bonté, y a mis et y mettra le calme encore davantage. Oui, mon Père, je veux tout ce que Notre-Seigneur veut, au péril de mille vies. Oh ! que j'aurais de regret de manquer une si bonne occasion ! Pourrais-je souffrir la pensée qu'il a tenu à moi que quelques âmes fussent sauvées ! J'espère que sa bonté, qui ne m'a jamais abandonné dans les autres rencontres, m'assistera encore : Lui et moi, nous sommes capables de passer sur le ventre de toutes les difficultés qui se pourraient opposer. »

Il partit, accompagné de quelques messagers officiels.

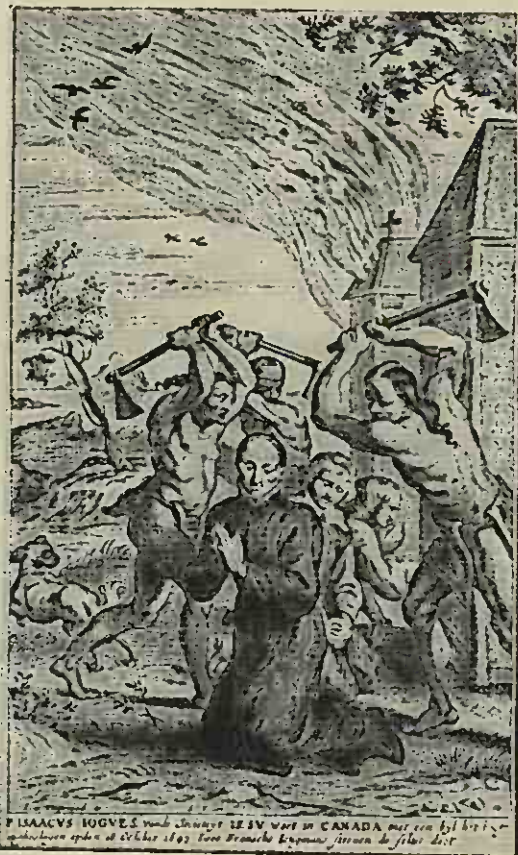
Le 10 juin 1646, il rentra chez les Iroquois.

Cette fois, il put en revenir sain et sauf. Mais une telle expérience apparut à l'homme de Dieu comme un signe du ciel. Ce qu'il avait fait pour les intérêts des princes de la terre, ne le ferait-il pas pour les intérêts de la gloire de Dieu ?

Quand il revint à Québec, il demanda humblement à son Supérieur la permission de retourner à nouveau chez les Iroquois. Cette permission lui fut accordée ; on lui donna pour compagnon un Oblat, nommé Jean de la Lande.



Martyre du P. de Brébeuf et du P. Gabriel Lalemant.
(Cl. Archives publiques du Canada, Ottawa.)



Martyre du P. Isaac Jogues, le 15 octobre 1647
sur la terre iroquoise.
(Cl. Archives publiques du Canada, Ottawa.)

Le P. Jogues ne se faisait aucune illusion sur les périls auxquels ils étaient tous deux exposés. Au moment de partir, il écrivit à un ami de France :

« Le cœur me dit que si j'ai le bien d'être employé dans cette mission, *ibo et non redibo*, (j'irai et je ne reviendrai pas) ; mais je serais heureux si Notre-Seigneur voulait achever le sacrifice là où il l'a commencé, et que le peu de sang répandu en cette terre fût comme les arrhes de celui que je lui donnerais de toutes les veines de mon corps et de mon cœur. Enfin, ce peuple-là est pour moi « un époux de sang, *Sponsus mihi sanguini num est ; hunc mihi despondi sanguine meo* ». Que Notre-Seigneur qui se l'est acquis par son sang, lui ouvre, s'il lui plaît, la porte de son Evangile, et aussi aux quatre autres nations ses alliés qui sont proches de lui. Adieu, mon cher Père, priez-le qu'il m'unisse inséparablement à Lui. »

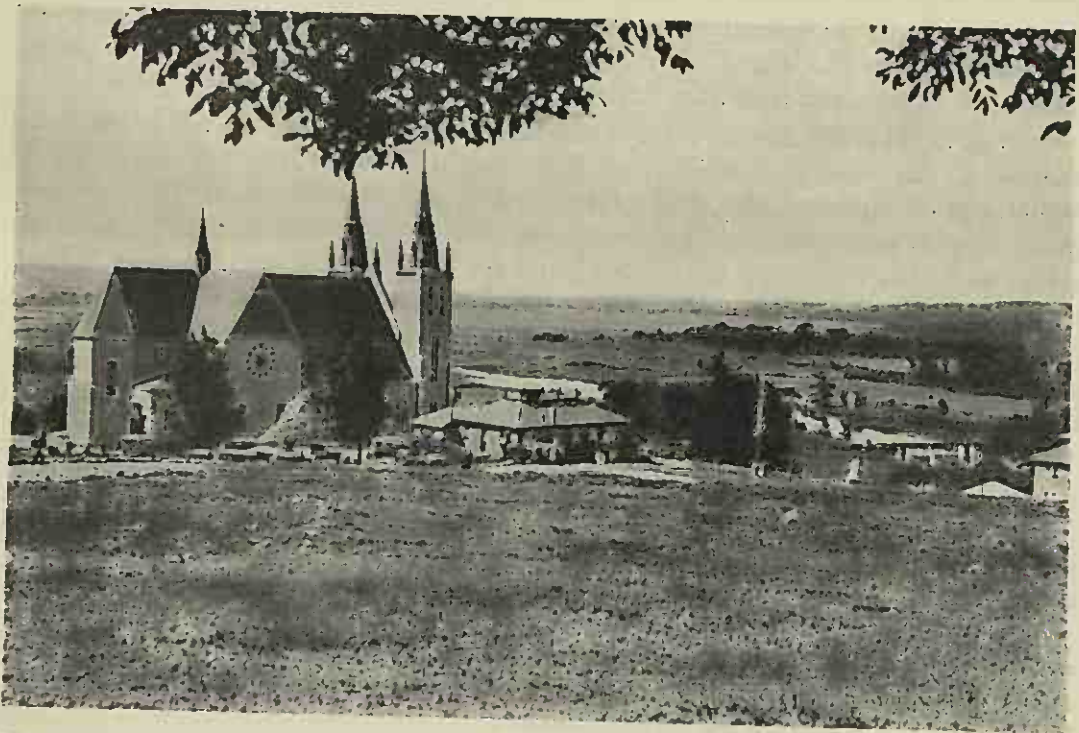
LE MARTYRE. — Il ne se trompait pas. Au bout de quelques semaines, les hostilités avaient repris contre les Français et leurs alliés, Hurons et Algonquins.

Le 17 octobre 1646, une bande d'Iroquois se jettent sur le missionnaire et son serviteur, les dépouillent de leurs vêtements, les accablent de coups et les emmènent prisonniers à ce même village d'Andagaron, où le P. Jogues avait jadis passé treize mois en captivité. Les menaces de mort retentissent de tous côtés. Au milieu des coups de poing et des coups de bâton, on leur criait : « Vous mourrez demain ; vos têtes tomberont sous nos haches et nous les planterons sur les pieux qui entourent le village pour les montrer longtemps à ceux de vos frères que nous prendrons. »

Le P. Jogues essaya de leur découvrir l'indignité de leur conduite : les Français ont fait la paix sincèrement ; lui-même s'est livré à eux sans défiance ; s'ils violent ainsi les traités, à quelle représailles doivent-ils s'attendre ?

On ne lui répond que par des menaces. Un sauvage lui entaille le bras et dévore avec une joie féroce un morceau de sa chair : « Voyons, dit-il en ricanant, si cette chair blanche est une chair de manitou. — Non, réplique le missionnaire ; je ne suis qu'un homme comme vous ; mais je ne crains pas la mort ni vos tourments. Je ne sais pourquoi vous me faites mourir. Je suis venu dans votre pays pour assurer la paix et pour vous montrer le chemin du ciel, et vous me traitez comme un chien. Dieu qui gouverne les Français et les Iroquois, saura bien trouver le moyen de châtier. »

Le lendemain, il était mis à mort.



Eglise commémorative du martyre des Jésuites par les Iroquois à trois milles de Mialand (Ontario).

LES MISSIONS DES JÉSUITES NOYÉES DANS LE SANG. — La mort du P. Jogues sonnait le glas de la pauvre mission canadienne. Les autres missionnaires, réservés au même sort, firent preuve du même héroïsme. Le 14 juillet 1648, quatre cents familles huronnes, installées à la mission Saint-Joseph, furent surprises dans la chapelle même, à la fin de la messe du P. Daniel, par une bande d'Iroquois. Le Père, sentant la mort toute proche, trempa son mouchoir dans l'eau, et baptisa, par aspersion, tous les catéchumènes qui étaient là.

Les Iroquois tuèrent, incendièrent ; ils emmenèrent près de sept cents prisonniers. Ce fut une joie pour eux de laver leurs mains dans le sang du P. Daniel, avant de jeter son cadavre aux flammes.

Puis ce fut le tour de la mission Saint-Louis, dont la conduite était confiée au P. de Brébeuf et à son jeune confrère arrivé depuis six mois, « l'homme le plus faible et le plus délicat qu'on pût voir », Gabriel Lalemant. Au troisième assaut les Iroquois furent vainqueurs et les missionnaires faits prisonniers. Leur dernière heure était venue.

On commença par leur arracher les ongles des mains et des pieds ; ils durent ensuite, en tête des prisonniers, marcher quatre kilomètres jusqu'au bourg Saint-Ignace, où, pour leur supplice, des poteaux avaient été dressés. « Levons les yeux en haut », criait Brébeuf à ses Hurons ; et ces chrétiens de lui répondre : « Père, ne crains rien, nos âmes seront au ciel, pendant que nos corps souffriront ici-bas. »

Pour qu'enfin de Brébeuf cessât de prier et d'exhorter ses compagnons de martyre, on lui fendit la bouche, on lui coupa les lèvres. Ce que fut son supplice, son coadjuteur Christophe Regnau put le deviner ensuite, à la vue de son cadavre :

« J'ai vu et touché, raconta-t-il, quantité de grosses ampoules qu'il avait en plusieurs endroits de son corps par suite de l'eau bouillante que ces barbares lui avaient versée en dérision du saint baptême. J'ai vu et touché la place d'une ceinture d'écorce toute pleine de poix et de résine qui brûla tout son corps. J'ai vu et touché les brûlures du collier de haches rougies au feu qu'on lui mit sur les épaules et sur l'estomac. J'ai vu et touché ses deux lèvres qu'on lui avait coupées, à cause qu'il parlait toujours de Dieu quand on le faisait souffrir. J'ai vu et touché tous les endroits de son corps, qui avait reçu plus de deux cents coups de bâton. J'ai vu et touché l'ouverture que ces barbares lui firent pour lui arracher le cœur. »

Le Père Lalemant, enveloppé de morceaux d'écorce auxquels on projetait de mettre le feu, avait d'abord été traîné devant le Père de Brébeuf agonisant ; et reprenant le mot de l'Épître aux Corinthiens, il lui avait dit : « Voilà que nous sommes, mon Père, donnés en spectacle au monde, aux anges et aux hommes. » Brébeuf avait répondu en inclinant doucement la tête.

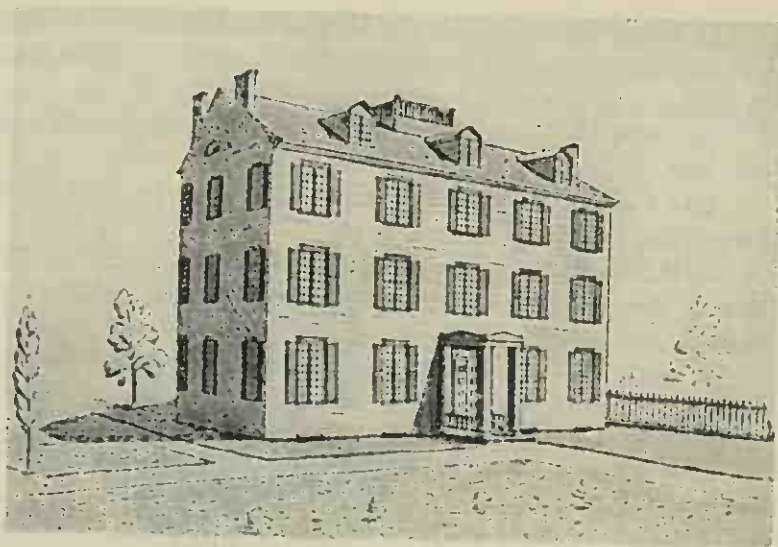
Tout de suite commencèrent pour Lalemant dix-sept heures de torture, qui n'exemptèrent de brûlure aucune partie de son corps débile, pas même ses pauvres yeux, où furent enfoncés des charbons ardents. On l'abattit enfin d'un coup de hache sur l'oreille gauche, qui lui mit la cervelle à nu.

Naguère, dans sa cellule, Lalemant avait écrit, anticipant de trente ans sur les invitations de sainte Marguerite-Marie à Paray-le-Monial : « Sus donc, ô mon âme, perdons-

nous saintement pour donner ce contentement au Cœur sacré de Jésus-Christ : il le mérite et tu ne peux l'en dispenser, si tu ne veux vivre et mourir ingrate à son amour. » Il pouvait aujourd'hui donner au Sacré-Cœur la plus grande preuve d'amour : le sacrifice du sang !

En 1649, les derniers Jésuites, les PP. Garnier et Chabanel, étaient massacrés dans les mêmes conditions

et subissaient leur martyre avec le même héroïsme.



La vieille maison où fut installé le premier séminaire sulpicien aux Etats-Unis.

LA MISSION SULPICIENNE. — Ces massacres allaient-ils marquer l'anéantissement de l'établissement de la France et de la religion au Canada ? On put le craindre un instant. Mais le sang des martyrs obtint ce que n'avait pu faire leur patience.

On finit par s'émouvoir en France de l'abandon dans lequel on laissait ces modestes héros. Quelques hommes de cœur plaidèrent éloquemment la cause de la mission canadienne et finirent par la faire triompher.

A leur tête il faut placer M. Olier, fondateur de la Compagnie de Saint-Sulpice, qui, depuis longtemps, travaillait pour l'organisation d'une véritable colonie française dans l'île de Montréal.

Dans sa pensée l'œuvre de l'évangélisation devait s'appuyer sur une véritable organisation chrétienne de la colonisation. Une cité modèle servirait aux missionnaires à la fois de base de ravitaillement et de point de départ pour leurs saintes entreprises.

« L'œuvre que je conçois doit consister en deux choses : l'une est le renouvellement de l'Eglise en ce pays (par l'établissement des Séminaires) ; l'autre, l'établissement d'une nouvelle Eglise en Canada, où l'on va bâtir une ville chrétienne, qui est une œuvre d'une merveilleuse importance... Tous ces jours passés, je voyais devant mes yeux ce qu'il avait plu à Dieu de me montrer autrefois, à savoir : un pilier qui servait de fondement et d'appui à deux arcades, ou à deux églises, dont l'une était vieille et ancienne, et l'autre nouvelle. Toutes deux venaient se joindre et aboutir sur ce pilier... (?) »

En fait les fils de M. Olier ne purent réaliser que la moitié de ce programme, par la fondation de Montréal, centre modèle de la colonisation française au Canada.

Le gouvernement s'était décidé, en effet, à envoyer du renfort à la colonie lointaine. Une centaine de colons, recrutés principalement dans le Maine et l'Anjou, partirent en 1653.

En 1656, M. Olier envoya quatre Sulpiciens à Montréal pour y assurer le service religieux.

Une école et un hôpital y furent également fondés avec le secours des religieuses hospitalières de La Flèche.

Enfin, en 1658, le Pape décida de nommer à Québec un Vicaire apostolique qui fut Mgr de Montmorency-Laval, ancien membre de la Société des Missions Etrangères de Paris.

A partir de 1660, la situation qui paraissait désespérée s'affermir au point que les colons du Canada pouvaient subvenir à leurs besoins sans le secours de la France.

CONCLUSION. — Aujourd'hui nous pouvons mesurer la vraie portée du service rendu par les pionniers et par les martyrs du Canada.

C'est par la porte du Saint-Laurent que l'Eglise romaine pénétra pour la première fois dans l'Amérique du Nord, et c'est à l'ombre du pavillon français que le catholicisme y prit racine.

Sans eux toute cette région serait certainement devenue protestante. L'Angleterre et la Hollande parsemaient de leurs colonies le littoral de l'Atlantique, et y importaient à leur suite les variétés du protestantisme. On peut dire en toute vérité que la Nouvelle-France fut l'unique ressource de l'Eglise catholique dans toute l'Amérique du Nord et sa seule digue contre l'hérésie.

Mais l'Eglise indigène ne parvint jamais à s'établir au Canada.

C'est que l'élément indigène lui-même cessa bientôt de représenter un élément actif dans l'histoire du continent canadien. Le nombre des Indiens déjà si restreint à l'arrivée des Européens, ne cessa de décroître au cours des deux siècles qui suivirent leur établissement : des 200.000 Hurons et Algonquins qui peuplaient les bords du Saint-Laurent au début de la conquête, il ne reste plus, à l'heure actuelle, que de modestes villages chrétiens.

La colonisation a envahi le Canada ; et l'apostolat missionnaire proprement dit ne trouve plus à s'exercer qu'auprès des Indiens et des Esquimaux de l'Alaska et des terres arctiques. Leur population ne dépasse pas 200.000 âmes dont un tiers de catholiques. Le reste est païen ou teinté de protestantisme.



Mgr de Montmorency-Laval, premier évêque de la Nouvelle France.

D'après le tableau conservé aux Missions étrangères de Paris (Cl. Bloud et Gay).

En revanche les éléments d'immigration protestante abondamment importés d'Angleterre trouvent devant eux des forces catholiques qui, loin de fléchir, affirment leur volonté de progrès. La forte natalité des éléments canadiens-français et leur fidélité aux traditions ancestrales expliquent ce miracle (*).



Le monstre du Mississipi dont parlait le P. Marquette, le découvreur du grand fleuve.
B. N.

(¹) G. Hanvy, *Histoire de la colonisation française* (Larose, 1928), p. 49.

(²) *Origines religieuses du Canada*, p. 5.

(³) E. Levesque, P.S.S., *L'œuvre de la Compagnie de Saint-Sulpice dans l'Amérique du Nord*.

(⁴) *Histoire des Colonies françaises*, p. XXXV.

(⁵) Les catholiques canadiens, d'après le dernier recensement, sont au nombre de 4.285.383, sur une population totale de 10.376.786 âmes.

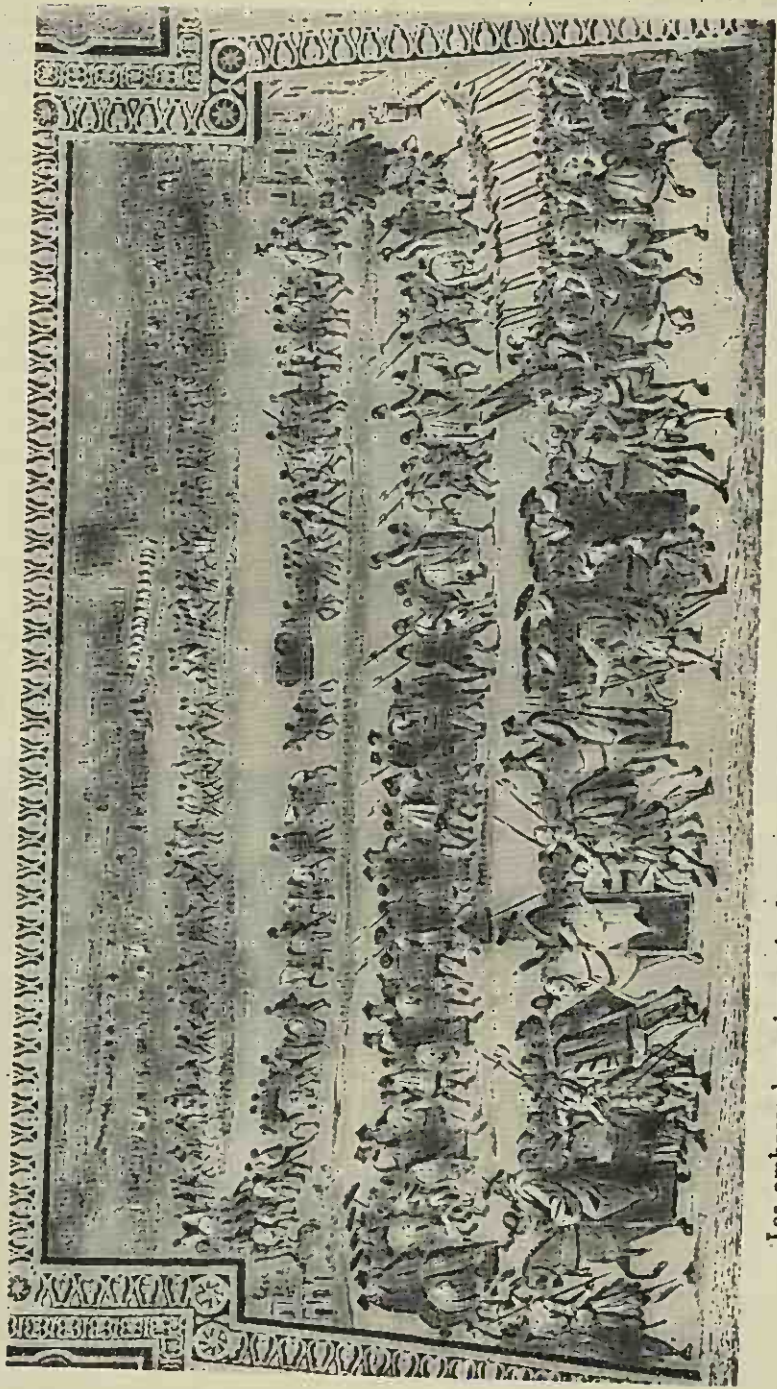
(⁶) En 1915, pour célébrer le troisième centenaire de leur arrivée, un monument commémoratif a été élevé par les Canadiens reconnaissants.

(⁷) Cité par FAILLON, *Vie de M. Olier*, t. III, pp. 377 et 422.

(⁸) Sur une population totale de 10.376.786 habitants, les catholiques étaient au recensement de 1932, 4.285.383, soit 41,30 %.

Etant donné que le recensement de 1921 avait accusé seulement 3.389.636 catholiques, le progrès en dix ans est donc de 895.752 unités.

Si la natalité des familles protestantes se maintient au taux faible constaté à ce jour, il n'est pas impossible qu'au Canada la majorité penche avant longtemps en faveur des catholiques



Les ambassadeurs japonais dans le cortège du nouveau pape, Sixte Quint, allant prendre possession du Latran.

Bibliothèque vaticane (Phot. Sansoni).

CINQUIÈME ÉPOQUE

L'ÈRE DES MISSIONS MODERNES

Introduction. — Les temps nouveaux.

Chapitre I. — Les Jésuites au Paraguay, aux Indes, en Chine.

Chapitre II. — Nouveaux ouvriers apostoliques : les prêtres des Missions Étrangères de Paris.

Chapitre III. — La crise missionnaire du XVIII^e siècle. La crise intérieure.

Chapitre IV. — La crise missionnaire du XVIII^e siècle. La crise extérieure.

Chapitre V. — Le bilan d'un siècle.



Bouddha garde le Japon... Grand Bouddha à Kamakura à 60 kilomètres de Tokio.

INTRODUCTION

LES TEMPS NOUVEAUX

I. Deux grands faits significatifs : institution de la Propagande et des Vicaires apostoliques. Causes extérieures de la Réforme. Causes intérieures. Les débuts de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Les résistances politiques. Résistance de certains missionnaires. Institution des Vicaires apostoliques. Le conflit. — II. Consignes nouvelles des temps nouveaux. Des missions coloniales aux missions autonomes. Le problème des clergés indigènes.

I. Deux grands faits significatifs : institution de la Propagande et des Vicaires apostoliques

La *mission coloniale*, qui suppose l'accord et le concours des deux puissances politique et religieuse, n'a en soi rien de contraire aux saines méthodes de l'évangélisation. Quand cet accord est complet, il ne peut que servir au bien de l'indigène et au progrès de l'apostolat.

Mais ce n'est pas toujours le cas, et la tentation est forte pour l'Etat colonisateur de servir ses propres intérêts aux dépens de ceux du peuple colonisé et au mépris des règles de la morale chrétienne.

Ainsi en fut-il trop souvent au xvi^e siècle : les abus constatés et dénoncés amenèrent l'Eglise à se désolidariser de protecteurs dont les excès compromettaient les services.

L'ère moderne sera de plus en plus l'ère des missions indépendantes, à caractère spécifiquement catholique et supra-national ; et le xvii^e siècle marquera la transition de deux époques.

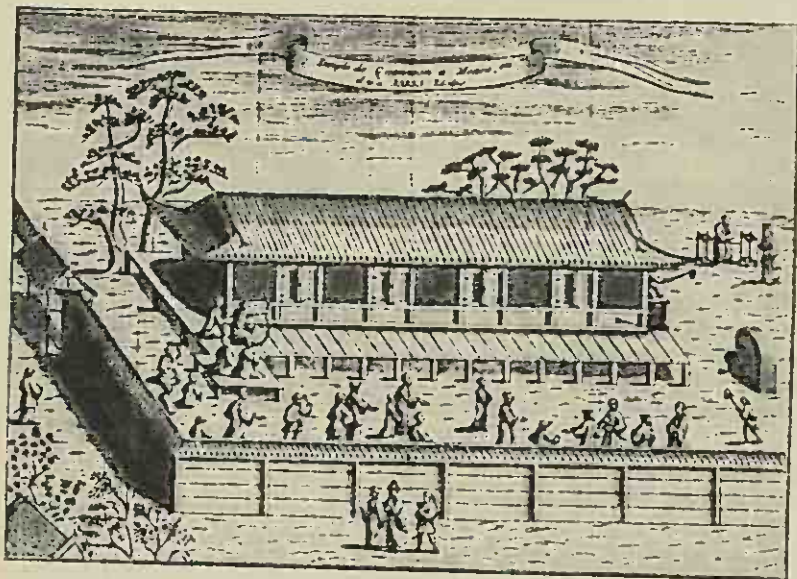
Il est facile d'assigner une date aux débuts de cette ère nouvelle.

Elle s'ouvre incontestablement en 1622, avec la fondation de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui signifie la reprise directe et immédiate du contrôle de l'activité missionnaire par le Saint-Siège. — Après une trentaine d'années de préparation silencieuse, elle s'affirme en 1658 par le petit coup d'état de la création des Vicaires apostoliques, qui inaugure le régime nouveau sous lequel nous vivons encore et qui n'a pas fini de produire tous ses effets.

La création, au xx^e siècle, des Délégués apostoliques par régions missionnaires, achèvera ce qu'avait commencé à la fin du xvii^e la création des Vicaires apostoliques pour chaque mission.

Essayons de pénétrer le sens de cette importante réforme ; et d'abord d'en découvrir les raisons profondes.

Ce que nous avons dit précédemment des origines et des méthodes des Missions coloniales va nous aider à comprendre la nécessité où se trouvait le Saint-Siège de pré-



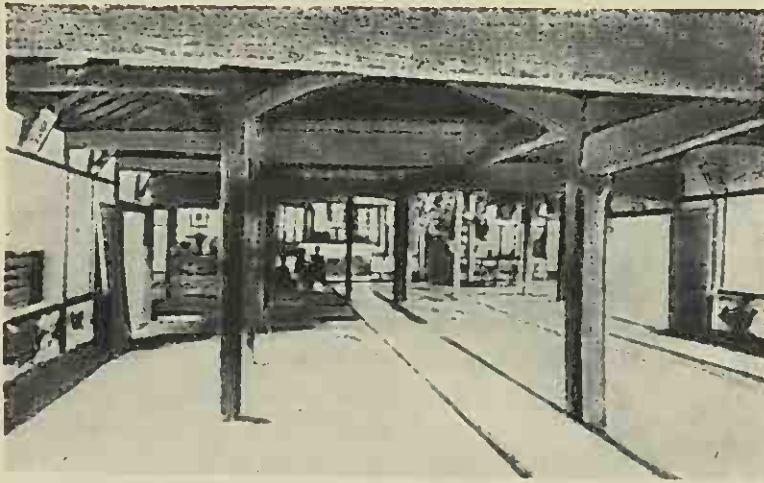
Le temple de Quanwon à Meaco où il y a, dit la légende de la gravure, 33.333 idoles !
D'après Charlevoix, *Le Christianisme au Japon* (Cl. B. G.).

venir certaines équivoques, de redresser certains abus et de restituer à l'apostolat son véritable caractère.

CAUSES EXTÉRIEURES DE LA RÉFORME. — De graves événements en montraient l'urgente nécessité.

Après une période de prospérité réelle, les missions du Japon venaient de s'effondrer dans le sang.

Un historien compétent, le R. P. Brou,



Hall du tribunal du Nagasaki où comparaissaient les chrétiens et où ils étaient sommés de fouler la croix aux pieds en échange de la vie sauve.

En 1613, à la veille des édits de persécution, cette chrétienté était administrée par cent trente religieux de la Compagnie de Jésus — dont la moitié étaient prêtres — cinq prêtres séculiers, et environ trente religieux des trois Ordres de Saint-Augustin, de Saint-Dominique et de Saint-François.

Soudain, en 1614, un édit implacable dénonce une guerre à mort au christianisme. « Le Japon est le pays des dieux et de Bouddha. La faction des Pères (Pateren) se révolte contre cet ordre... La horde des chrétiens est venue au Japon pour répandre une loi perverse... de façon à pouvoir changer le gouvernement du Japon et s'emparer du pays. »

Nous saisissons ici la double cause de la persécution : 1) une cause purement religieuse : la haine des bonzes ; 2) une cause politique : l'instinct nationaliste pour lequel le christianisme met la patrie en danger.

Certes l'histoire ne rapporte aucune trace de la moindre entreprise dirigée par les missionnaires contre l'indépendance du Japon. Déjà, en 1552, François-Xavier lui-même avait informé le roi d'Espagne du péril des démonstrations maritimes sur les côtes nippones, déclarant qu'on avait affaire à un peuple tellement belliqueux que flotte et matelots périraient infailliblement dans cette expédition.

Mais comment empêcher les commerçants, les soldats et les hommes politiques de pousser leur pointe sur les traces des missionnaires ?

L'imprudence d'un capitaine espagnol molesté par les indigènes et qui en appela à la toute-puissance de son roi Philippe II mit, dit-on, le feu aux poudres. Les protestants hollandais attisèrent l'incendie.



Le shogun Ieyasu dont la cruauté à l'égard des chrétiens ensanglanta le Japon au début du XVII^e siècle.

dans sa *Vie de saint François-Xavier*, estime que les baptêmes d'adultes s'y chiffrent à 500.000 pour la deuxième moitié du XVI^e siècle et à 152.000 pour les quatorze premières années du XVII^e.

On peut admettre qu'à son apogée, adultes et enfants compris, l'Eglise du Japon a connu le demi-million de chrétiens.

En 1614, l'édit du shogun Ieyasu décrète la destruction des églises, condamne les missionnaires au bannissement et les chrétiens à choisir entre l'apostasie ou la mort.

Cet édit ne demeura par lettre morte. Devant la résistance des chrétiens et des missionnaires, la fureur des bourreaux inventa des supplices dont l'ignominie et la cruauté sont sans exemple dans les annales de l'Église.

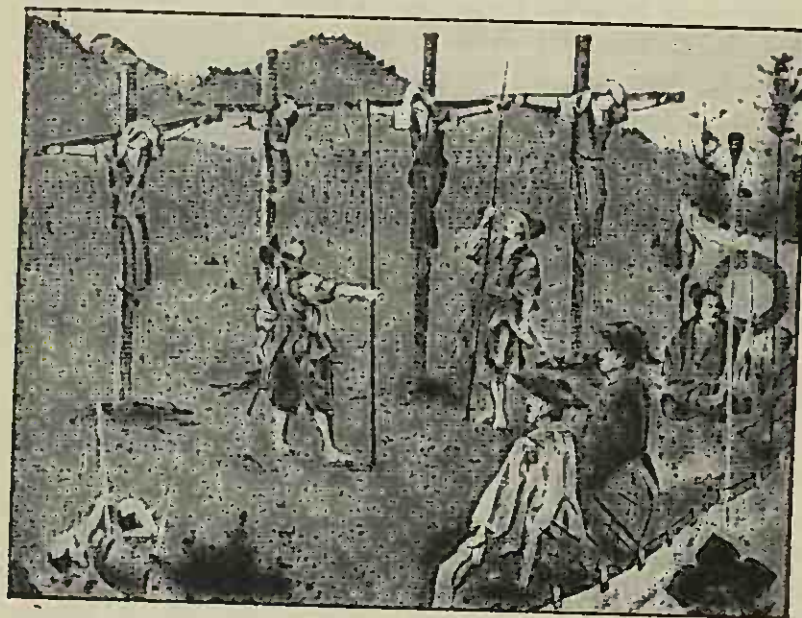
L'historien japonais Takekoshi évalue à 250.000 le nombre des victimes.

Un seul trait en démontrera la férocité.

En 1636, le shogun Iemitsu avait publié une loi draconienne interdisant sous peine de mort aux étrangers de pénétrer dans le pays et aux Japonais d'en sortir. Survinrent quatre ambassadeurs portugais qui débarquent à Nagasaki avec une suite de soixante-quinze personnes : ils sont sommés d'apostasier, et, sur leur refus, mis à mort sans jugement. L'empereur n'excepta que treize matelots, renvoyés à Macao avec cet avertissement : « Tant que le soleil échauffera la terre, qu'aucun chrétien ne soit assez hardi pour venir au Japon. Que tous le sachent, quand ce serait le roi d'Espagne en personne, quand ce serait le Dieu même des chrétiens : celui qui violera cette défense le payera de sa tête. »

Voilà la situation devant laquelle Rome se trouvait au début du XVII^e siècle. Non seulement au Japon, mais en Chine et de façon générale dans tout l'Extrême-Orient, les gouvernements indigènes affectaient de confondre la pénétration religieuse et la pénétration politique de l'Occident.

Les Papes comprirent la nécessité de dénouer cette solidarité — et du même coup, d'affranchir l'apostolat missionnaire des particularismes qui, en dépit d'immenses services rendus, aboutissaient à en retarder les progrès ou à en dénaturer les intentions.



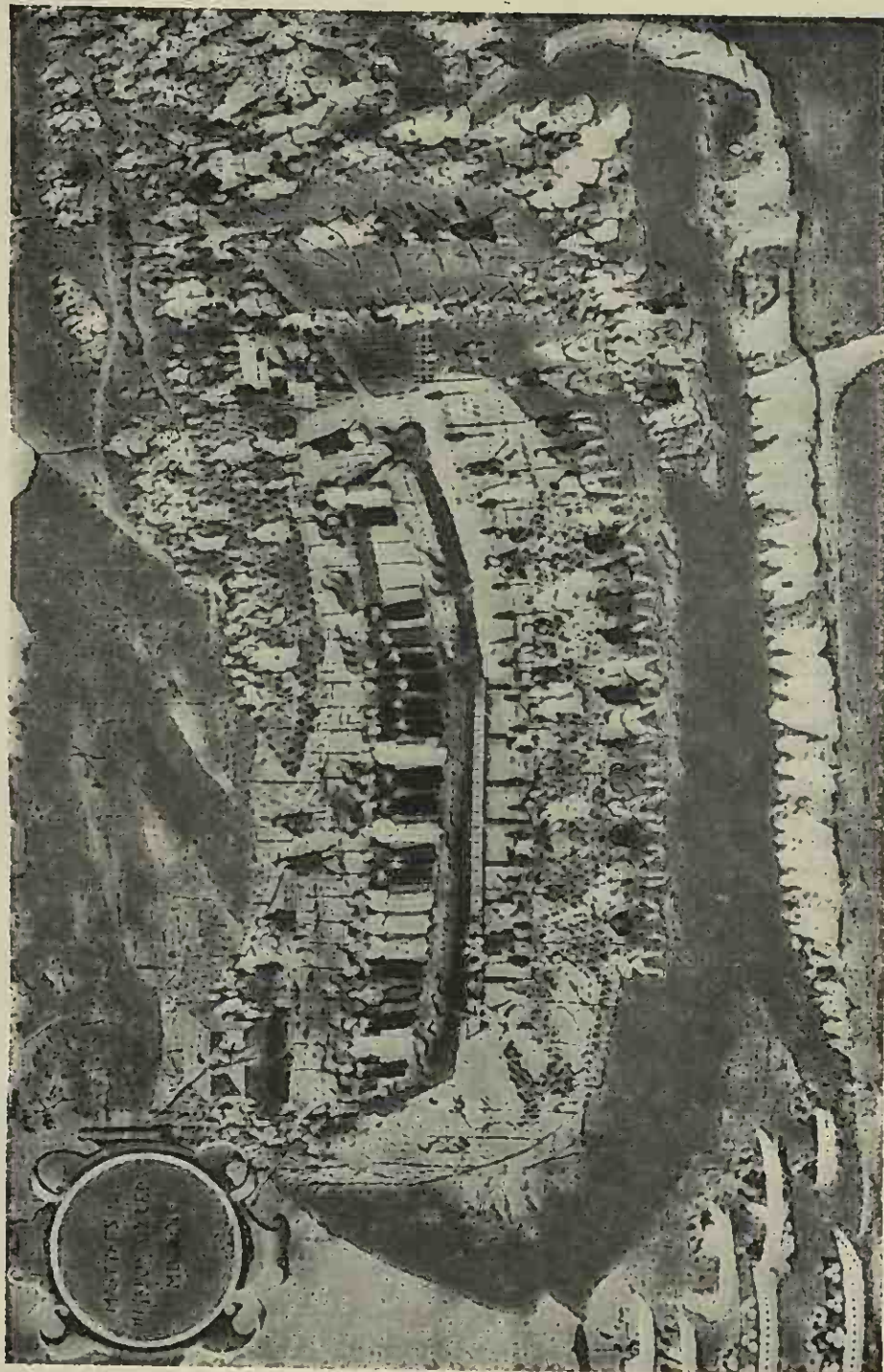
La persécution japonaise. — Le 8 ou 9 décembre 1603 quatre Japonais étaient crucifiés à Yatsuchiro : trois femmes et un enfant de sept ans.

Cette peinture japonaise est contemporaine de l'événement.

CAUSES INTÉRIEURES DE LA RÉFORME. — Nous touchons ici au point le plus délicat de la grande Réforme de 1622.

Quels étaient ces particularismes qui paralysaient l'activité missionnaire ? Ils étaient de deux ordres.

Particularisme des puissances politiques qui ont une tendance naturelle à faire marcher du même pas les progrès de l'idée religieuse et ceux de leur influence nationale,



Le grand martyre du 10 septembre 1622 à Nagasaki. - Six dominicains, quatre franciscains, neuf jésuites et six laïques furent brûlés, cinq laïques décapités. Tout ont été béatifiés par Pie IX. Peinture japonaise au Gesù de Rome.

quand elles ne les subordonnent pas l'une à l'autre. C'est toute l'histoire des Patronats.

Mais aussi, il faut bien le dire (car l'histoire intérieure du mouvement moderne des missions est sans cela incompréhensible) particularisme des puissances *religieuses*, autrement dit des Congrégations, dont les moyens d'action, les méthodes, et quelquefois la largeur de vues, n'étaient pas toujours à la mesure des charges qu'elles avaient assumées.

Constater le fait n'est pas pour l'Eglise manquer de gratitude envers des dévouements dont elle sait tout le prix et dont elle sollicitera toujours la collaboration indispensable.

C'est pour elle tout simplement prendre conscience de ses responsabilités et assumer le rôle qui revient à la tête de définir et de coordonner l'action des membres.

LES DÉBUTS DE LA S. CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE. — C'est en janvier 1622 que le pape Grégoire XV décida la constitution à Rome de ce véritable ministère des Missions catholiques qu'on appelle la Congrégation de la Propagande, *Congregatio de propaganda fide*.

Son premier secrétaire fut Mgr Ingoli, dont l'intelligence et l'activité étaient à la hauteur de ses grands devoirs.

Dès ses premiers actes, la Propagande montra que ce qu'elle considérait comme sa tâche principale était de définir et d'imposer des méthodes et un esprit.

Son premier acte officiel porte la date du 4 avril 1623 ; il recommande la formation d'un clergé indigène au Japon. Dans les trois mémoires de Mgr Ingoli qui se succèdent

en 1625, 1628 et 1644, s'entrevoient et s'ébauchent les directives essentielles que Rome impose désormais aux missionnaires.

Ce sont les principes sur lesquels elle revient encore de nos jours : 1) le missionnaire catholique est investi d'une mission religieuse, et non d'une mission nationale ; 2) l'évangélisation doit s'adapter au caractère des peuples à convertir ; il ne s'agit pas d'imposer à ces peuples la civili-



Le Palais de la Propagande, place d'Espagne, où Grégoire XV fondait, en 1622, un véritable ministère des Missions. Un nouveau Séminaire de la Propagande, de vastes dimensions, a été inauguré par Pie XI en 1932.

sation européenne ; 3) les missionnaires s'abstiendront de toute immixtion dans les affaires politiques, de tout commerce ou d'opérations de lucre ; 4) ils n'auront pas recours à la force pour aider à la propagation de la foi ; 5) leur but final doit toujours être l'établissement d'une Église et donc un clergé indigène viable (').

Voici, par exemple, comment, en 1659, la Propagande parlera aux Vicaires apostoliques pour les mettre en garde contre toutes les tentatives d'euro-péanisation et contre l'ingérence dans les affaires politiques :

« Gardez-vous de tout effort et de tout conseil à ces peuples pour leur faire changer leurs rites, leurs coutumes et leurs mœurs, à moins qu'ils ne soient très ouvertement contraires à la religion et aux bonnes mœurs. En effet, quoi de plus absurde que d'introduire chez les Chinois la France, l'Espagne ou l'Italie, ou quelque autre partie de l'Europe ? Ce n'est pas cela que vous devez introduire, c'est la foi qui ne repousse ni ne lèse en aucune façon les liturgies (des vieux chrétiens) ni les coutumes, pourvu qu'elles ne soient pas mauvaises, et qui veut au contraire qu'elles soient protégées.

» Et puisqu'il est pour ainsi dire dans la nature des hommes d'avoir plus d'estime et plus d'amour pour ce qui leur est propre et spécialement pour leur nation même que pour les autres, ne comparez jamais les usages de ces peuples avec les usages européens. Bien au contraire accordez-vous y avec une grande diligence. »

« Tenez-vous toujours si loin des choses politiques, disent encore les *Instructions* de 1659, que vous évitiez de prendre l'administration des choses civiles ; en fussiez-vous sollicités, vous fatiguât-on par d'instantes prières, c'est là une chose que toujours la Sacrée Congrégation a sérieusement et strictement prohibée et prohibera dans la suite.

» Si parfois les princes ont requis vos conseils, alors — mais seulement si vous avez été fréquemment sollicités, et après avoir allégué la prohibition que nous vous avons faite —, vous donnerez des conseils qui soient loyaux et justes et qui aient une saveur d'éternité ; mais bientôt quittez le palais et la cour et retirez-vous dans vos diocèses pour vaquer aux fonctions sacrées, et plutôt que de rester là, affectez une complète ignorance des choses politiques et une complète inaptitude à l'administration civile, afin qu'avec leur propre agrément, vous sortiez le plus vite possible d'un lieu plein de périls. »

LES RÉSISTANCES POLITIQUES. — Il faut bien reconnaître que cette mainmise du Saint-



MARIA KVANNON. — La piété japonaise a figuré la Vierge sous les traits familiers de la Kvannon.

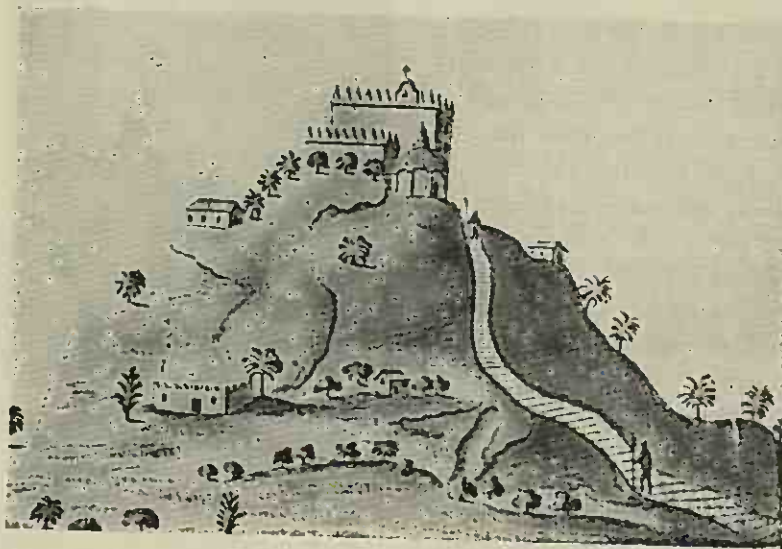
Siège sur la direction du mouvement missionnaire ne se fit pas sans peine et sans heurts.

Pour s'y soustraire, les gouvernements d'Europe exciperont de ce que leurs juristes appelaient les droits ou libertés des églises nationales, ou des privilèges d'un patronat dont ils ne se montreront jamais plus jaloux que lorsqu'ils seront incapables de l'exercer.

C'est le cas du Portugal dont l'influence en Orient est depuis longtemps en décadence manifeste.

Depuis 1580, nous l'avons dit, le Portugal, soumis à l'Espagne, est déchu de son indépendance politique. Il voit son commerce concurrencé par les nations protestantes de Hollande et d'Angleterre, avec qui Philippe II est en guerre.

Les flottes hollandaises enlèvent à l'Espagne le contrôle de la mer des Indes et s'emparent, les unes après les autres, des forteresses portugaises.



Aux environs de Méliapor, l'église Notre-Dame, dite aussi Notre-Dame du Mont, était un lieu de pèlerinage très célèbre.
Recueil du Siam, 1688 (Cl. B. G.).

Dès 1621, c'est chose évidente : la puissance jadis établie par Albuquerque et ses lieutenants est en voie de disparition et entraîne dans sa ruine les établissements religieux qu'elle couvrait de sa protection.

Les rares évêchés fondés et soutenus au XVI^e siècle par le patronat disparaissent ou demeurent vacants.

Ne parlons pas de ceux d'Afrique qui n'ont eu qu'une existence nominale, ou de celui de Funai au Japon anéanti en 1614.

Mais, de 1640 à 1650, les désastres accablent en Orient les possessions portugaises.

De Malacca, pris par les Hollandais en 1641, l'évêque et le clergé doivent s'enfuir devant le sectarisme anti-papiste.

Méliapor, aux Indes, n'aura plus d'évêque de 1638 à 1691.

En 1650, le coup de grâce est porté à l'influence portugaise, avec le désastre de Goa, dont les principaux établissements sont détruits et dont le siège archiépiscopal reste vacant jusqu'en 1675.

A Macao, clef de la Chine, nous ne trouvons pas d'évêque de 1623 à 1692 : rien que des administrateurs sans caractère épiscopal.

Comment dans ces conditions l'apostolat pourrait-il mener à bonne fin sa tâche essentielle qui est de préparer la fondation des Eglises indigènes ?

Les privilèges du patronat ne se retournent-ils pas contre la fin même qui en justifiait la concession, et n'est-il pas urgent qu'une autorité plus agissante prenne résolument en main les destinées de la propagande missionnaire ?

Hélas ! ce n'est pas l'avis du Portugal qui, envers et contre tout bon sens, maintiendra obstinément son droit de monopole sur toutes les missions d'Extrême-Orient, et, sous le couvert du droit *d'exequatur*, n'y voudra admettre que des religieux portugais ou reconnus tels par les autorités portugaises.

RÉSISTANCE DE CERTAINS MISSIONNAIRES. — Non moins délicate fut à l'origine la position de la S. Congrégation de la Propagande à l'égard des religieux dont les services étaient incontestables, mais dont l'indépendance ne l'était pas moins.

Les Grands Ordres, habitués à jouir d'une exemption quasi-totale à l'égard des Evêques (quand il y en avait, et il y en avait si peu, en Orient) et à régler en famille les questions missionnaires, défendirent d'instinct leur autonomie, soit en s'abritant derrière leur vœu d'obéissance aux Supérieurs réguliers, soit en se couvrant des exigences du pouvoir civil.

Le premier secrétaire de la Propagande, Mgr Francesco Ingoli, en fit l'expérience.

Il avait commencé, ce qui était naturel, par demander un état exact des missions existantes. Les noms des missionnaires devaient lui être soumis, afin que la Sacrée Congrégation pût connaître leur valeur, leur donner des lettres patentes, obtenir d'eux des relations.

En réalité, très peu nombreuses sont les listes de missionnaires et les rapports envoyés à Rome dans les cinquante premières années d'existence de la Propagande. Toujours il faut en passer par les cours qui, naturellement, ne sont pas favorables à la centralisation romaine.

A la mort d'Ingoli, en 1649, quarante-six territoires de mission seulement, ayant chacun leur Préfet, dépendent directement de la Propagande.

C'est alors que se produit le grand acte qui va, pour des siècles, orienter le mouvement des missions catholiques de l'ère moderne : nous voulons parler de la création des *Vicariats apostoliques*.

INSTITUTION DES VICAIRES APOSTOLIQUES. — En 1649, les Jésuites d'Indochine, inquiets de l'avenir de leurs brillantes missions d'Annam et du Tonkin, envoient à Rome le P. Alexandre de Rhodes demander au Pape des évêques capables d'assurer un clergé indigène aux quelque 200.000 chrétiens qu'ils ont baptisés.

Plusieurs d'entre eux, anciens missionnaires du Japon, savent les conséquences



Le P. Alexandre de Rhodes.
D'après le portrait conservé au Séminaire des
Missions Etrangères de Paris (Cl. B. G.).

tragiques de cette absence de clergé indigène et ne veulent pas voir se renouveler une si désastreuse expérience.

La Propagande est favorable à leur requête. Mais comment y donner suite sans mécontenter le Portugal qui revendique pour lui et ses nationaux le droit de nomination aux Evêchés ?

Le principe de solution est fourni par un précédent inattendu. Dans les pays où le protestantisme a déraciné la hiérarchie catholique : Angleterre, Hollande, Allemagne, le Saint-Siège est représenté par un délégué pontifical, un *Vicaire apostolique*, qui exerce la juridiction et les pouvoirs épiscopaux, au nom même du Souverain Pontife, mais sans siège propre et sans résidence officielle.

La même autorité et la même délégation peuvent être accordées en pays païen, là où les gouvernements chrétiens n'exercent pas d'autorité effective et ne peuvent par conséquent revendiquer l'exercice du droit de patronat.

C'est, en effet, une règle fondamentale du droit canonique que les privilèges du patronat sont attachés à l'exercice du gouvernement effectif, en suivent les progrès et n'en débordent pas les limites.

De ce que le Portugal a pris pied aux Indes ou en Indochine, il n'est pas fondé pour autant à s'annexer, au point de vue spirituel, tous les territoires sur lesquels en fait il n'exerce aucune autorité temporelle.

Ses juristes ne manqueront pas d'épiloguer à ce sujet : mais Rome ne tiendra pas compte de leurs prétentions.

Le 9 septembre 1659, deux prêtres français, deux prêtres séculiers, (ce dernier trait est significatif), Mgr Pallu et Mgr Lambert de la Motte (sacrés évêques d'Héliopolis et de Béryte), sont nommés Vicaires apostoliques, pour administrer, au nom du Pape et avec des pouvoirs de contrôle illimités, le premier le Tonkin, le second la Cochinchine, et pour prendre chacun la direction spirituelle de cinq provinces de Chine. Tous deux reçoivent l'ordre de gagner leurs missions respectives sans demander l'*exequatur* du Portugal.

LE CONFLIT. — Cette décision provoqua les réactions les plus violentes.

La cour de Lisbonne fit savoir qu'elle ferait arrêter et emprisonner les intrus.

Elle inaugure ainsi une politique de protestations et de vexations qui traversera tout le XVIII^e et le XIX^e siècle pour finir seulement de nos jours.

Les conséquences en furent surtout douloureuses parce que cette politique appuya et suscita au besoin la résistance des évêques portugais et des missionnaires, qui tous en Asie avaient promis obéissance aux ordres de la cour de Lisbonne.

Les débuts de la lutte furent sévères et durèrent vingt ans. Nous ne pouvons qu'en marquer les principales étapes, caractérisées par les décisions de trois papes : Clément IX en 1669, Clément X en 1673, Innocent X en 1679.

Les difficultés sont telles à l'arrivée des Vicaires apostoliques (1663) que Mgr Pallu doit revenir en Europe (1667) et que, le 13 septembre 1669, le pape Clément IX promulgue le Bref *Speculatores domus Israël* qui subordonne explicitement à ses délégués

les Réguliers et les catéchistes qui missionnent dans les territoires soumis à leur juridiction.

Rien n'y fit. L'inquisiteur portugais de Goa osa fulminer l'excommunication contre Mgr de la Motte-Lambert qui refusait de soumettre ses bulles au visa du Padroado.

Un schisme éclata au Tonkin parmi les catéchistes, qui entraîna 14.000 chrétiens. On ne craignit pas de rebaptiser les néophytes des prêtres indigènes ordonnés par les Vicaires apostoliques, en raison de leur ignorance prétendue du latin.

Nouvelles plaintes de Mgr Pallu à Rome. Nouveaux décrets de Clément X : le 10 novembre 1673 pour condamner l'inquisiteur de Goa, le 23 décembre pour affranchir les missionnaires de l'*exequatur* du Portugal et pour ordonner au Général des Jésuites de faire entendre raison à ses Religieux.

Des malentendus continuèrent à se produire, toujours sous le couvert des ordres ou des menaces du Portugal.

Mgr Pallu, arrêté cette fois par les Espagnols, est traduit en jugement à Madrid. Après sa libération il retourne à Rome, où il rencontre un ambassadeur extraordinaire du Portugal, l'archevêque de Braga, chargé de plaider les intérêts du Padroado.

La réponse du Saint-Siège dépassa ce que l'on pouvait attendre. Le 10 octobre 1678, le pape Innocent XI brisait les dernières résistances en imposant à tous les religieux un serment d'obéissance aux Vicaires apostoliques. (Bref *Cum haec Sancta Sedes.*)

On comprend dès lors l'importance de la petite révolution — le mot n'est pas trop fort — opérée dans l'action missionnaire par la création des Vicaires apostoliques.

Indépendance politique de ces évêques, qui relèvent directement du Pape sans le détour d'aucun patronat.

Suprématie religieuse qui subordonne à leur autorité les religieux habitués à se considérer comme chefs de mission

Restauration de l'ordre hiérarchique qui désormais rend possible et normal en pays de mission l'établissement d'Eglises indigènes jusque-là embryonnaires ou inexistantes.

Toutes ces conséquences se développeront jusqu'à nos jours avec une rigueur inéluctable, mais



Mgr Lambert de la Motte, premier vicaire apostolique en Cochinchine.
D'après le portrait gravé conservé au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.



Mgr Fr. Pallu, premier vicaire apostolique au Tonkin.
D'après le portrait gravé conservé au Séminaire des Missions Etrangères de Paris.

non sans se heurter longtemps encore à toutes sortes d'obstacles qui naîtront aussi bien des difficultés inhérentes à l'action missionnaire que des oppositions de personnes.

II. Consignes nouvelles des temps nouveaux

DES MISSIONS COLONIALES AUX MISSIONS AUTONOMES. — On peut dire qu'à dater du xvii^e siècle, l'axe du champ missionnaire se déplace, et sans doute définitivement.

Il n'est plus en Amérique, où triomphe l'esprit colonial et où l'élément européen prédomine. Il ne saurait être en Afrique, impénétrable ou même inabordable.



Temple de Vichnou à Sririnigam. — Au centre, l'étang sacré.
(Du film : « L'Inde sacrée », Fiat-Film.)

Il s'établit en Asie, aux Indes et en Chine, c'est-à-dire en des pays qui abritent les deux tiers de l'humanité, mais qui imposent à l'apostolat des conditions toutes nouvelles.

Ce ne sont plus en effet des colonies qu'il suffit d'annexer, mais des empires indépendants qu'il s'agit de pénétrer. Ce ne sont plus des barbares ou des sauvages qui s'offrent au zèle de l'apôtre, mais des civilisés, fiers de leur civilisation millénaire et ca-

pables d'opposer au missionnaire une résistance fondée non seulement sur l'ignorance ou la passion, mais encore sur une philosophie, une mystique ou une organisation sociale qui s'imposent au respect de l'étranger lui-même.

Sont-ce de quelconques idolâtres, ces prêtres de l'Inde qui dans le temple de Vichnou chantent chaque jour des cantiques comme celui-ci :

Il n'est pas un point de l'espace, fût-il petit comme un grain de sésame, dont Dieu soit absent...

Sa grandeur dépasse toutes nos recherches ! Comment nos esprits pourraient-ils saisir celui dont le soleil et la lune reflètent la lumière ?

Ce Dieu est nôtre : l'âme de nos âmes ; tout parle de lui, en nous et autour de nous ; Dieu de bonté qui comble tous les désirs d'une nature de désirs ; Dieu protecteur, Dieu compatissant.

Ce Dieu d'amour, c'est par l'amour seulement qu'on peut l'atteindre.

Il est hors de portée de nos pensées et de nos paroles. Seul notre amour peut le mesurer et le comprendre (2).

Est-ce un grossier barbare, ce Tuka-rama, petit marchand de grains de Poona, qui vers les années 1600, composa en Mahratti des poèmes que des milliers de pèlerins et de villageois connaissent encore aujourd'hui par cœur ?

En pleurant, j'implore ta pitié ; comme celui qui a perdu sa route. Sur mes béquilles, j'ai marché, allant de porte en porte jusqu'à n'en pouvoir plus ; je n'ai trouvé personne qui me soulage, personne qui me sauve des peines de la vie mortelle... Oh ! daigne jeter au feu toute l'histoire de mon passé ; rends-moi digne de toi et viens me prendre... Comment arriver à te connaître ? Comment est-ce que tu aies vécu si longtemps ? Mon père est mort, les yeux fixés sur toi ; mon grand-père avait fait de même et ainsi encore mon père à lui... Mon enfance, ma jeunesse, mon âge mûr m'ont poursuivies et chassé devant eux... mais toi tu demeures, toujours le même, toujours si longtemps, car rien ni personne ne peut le résister.

Comment le connaître ? O frères, connaissez-le par la réflexion au plus intime de l'esprit ; connaissez-le comme le chasseur habile reconnaît sur la piste les traces du gibier (3).

Le cas de la Chine n'est pas moins typique que celui de l'Inde. De cette Chine dont on peut bien dire que la découverte passionna les philosophes du XVIII^e siècle (4).

Une morale fondée sur la raison et sur l'expérience, une politique à la fois démocratique et autoritaire, « où l'exemple du Prince est le fondement général et primitif du bon gouvernement de l'Etat », une prospérité économique indiscutable : tout cela reconnu et mis en relief par les missionnaires eux-mêmes, ne pouvait manquer de frapper l'opinion.

A la suite de la publication, en 1687, du livre du Jésuite Couplet, sur Confucius, le philosophe de la Chine (5), un véritable engouement s'empara des milieux philosophiques européens.

» La Chine était un pays monarchique, tout comme la France ou le Portugal. Com-



Le rêve des papes : le clergé indigène. Ici on voit auprès de sa vieille mère, un évêque indien d'aujourd'hui, Mgr Roche, « l'évêque des Paravers ».

(Du film « L'Inde sacrée », Fiat-Film.)

ment se fait-il donc que le principe monarchique, que l'on accusait de n'obtenir en Europe que des résultats médiocres ou déplorables, produisit en Chine des résultats si différents ?

» Cette explication, les missionnaires crurent la trouver dans cette forme particulière du gouvernement chinois, dont le principe est le même que celui de la famille, dont la politique en somme n'est que l'adaptation à la vie nationale des principes mêmes qui régissent la vie individuelle et la vie familiale (*). »

Bon gré mal gré, les missionnaires seront mis en face de problèmes nouveaux, dont l'ampleur et la gravité n'ont fait que s'aggraver jusqu'à nos jours.

LE PROBLÈME DES CLERGÉS INDIGÈNES. — De ces problèmes, la Propagande a nettement conscience et l'on s'en rend compte par l'insistance avec laquelle elle souligne, dans les Brefs d'institution des Vicaires apostoliques, l'urgence d'une sérieuse formation des clergés indigènes.

« Le motif principal qui a déterminé cette Sacrée Congrégation à vous envoyer dans ces missions en qualité d'évêques a été que, de toutes manières, vous preniez soin d'instruire les *jeunes gens*, de les rendre dignes du sacerdoce et de les ordonner prêtres. »

Tous les mots de cette instruction sont à peser.

Non seulement le recrutement des prêtres indigènes y est proposé comme le motif principal de l'institution nouvelle : mais on souligne que ces prêtres doivent être recrutés parmi les *jeunes gens*, et non pas seulement parmi les vieux catéchistes, comme la coutume tendait à s'établir dans les anciennes missions ; que ces jeunes gens doivent recevoir une formation intellectuelle et morale les rendant *dignes du sacerdoce* ; et qu'enfin, au terme de la préparation convenable, rien ne doit retarder leur ordination.

Cette Instruction est bien une des pièces essentielles du corps de doctrine que la Propagande commence à constituer à l'usage des Missions et qui oriente l'apostolat vers cette hiérarchie indigène que nous voyons s'épanouir aujourd'hui pour la gloire de l'Eglise missionnaire.

La préoccupation du clergé indigène était-elle donc une nouveauté dans la pratique missionnaire ?

Evidemment non, et nous avons pu le constater déjà.

Avant même que le Concile de Trente eût imposé aux pays chrétiens la discipline des Séminaires (18^e décret de la 23^e session, publié en 1563), les missionnaires franciscains du Mexique avaient fondé, nous l'avons vu, le Collège de Tlatelolco (1525) et les Portugais de Goa avaient ouvert (1542) le Séminaire de la Sainte-Foi, que saint François-Xavier adopta comme l'une des œuvres capitales de la Compagnie de Jésus aux Indes.

Mais il est vrai aussi, nous avons dû le reconnaître, que le Collège de Tlatelolco n'avait pas donné aux Mexicains un seul prêtre de leur race et que celui de Goa avait réservé beaucoup de déceptions à ses directeurs. Ce que l'on appellera désormais le « clergé goanais » a mauvaise presse chez les Européens.

D'où un découragement explicable et, par contre-coup, des sévérités excessives chez les missionnaires.

Contre ces découragements et ces sévérités, l'Eglise proteste par la voix de ses représentants officiels.

Elle ne place pas à des hauteurs inaccessibles la porte d'entrée du sacerdoce. Pas plus en pays de missions qu'en Europe. Pas plus qu'elle n'exigera pour la communion fréquente et quotidienne les dispositions exceptionnelles que réclamera bientôt le jansénisme.

L'Eglise sait bien qu'elle est faite pour conduire ses enfants à la sainteté. Mais elle ne confond pas la fin et les moyens ; et pour les recevoir, elle n'exige pas qu'ils soient d'emblée des saints.

Une fois de plus l'expérience justifiera cette sagesse et cette confiance surnaturelles.



Les promesses de l'Eglise indigène aux Indes. Elèves du Séminaire Saint-Paul de Trichinopoly, autour de leur évêque : Mgr Roche.

(¹) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 97.

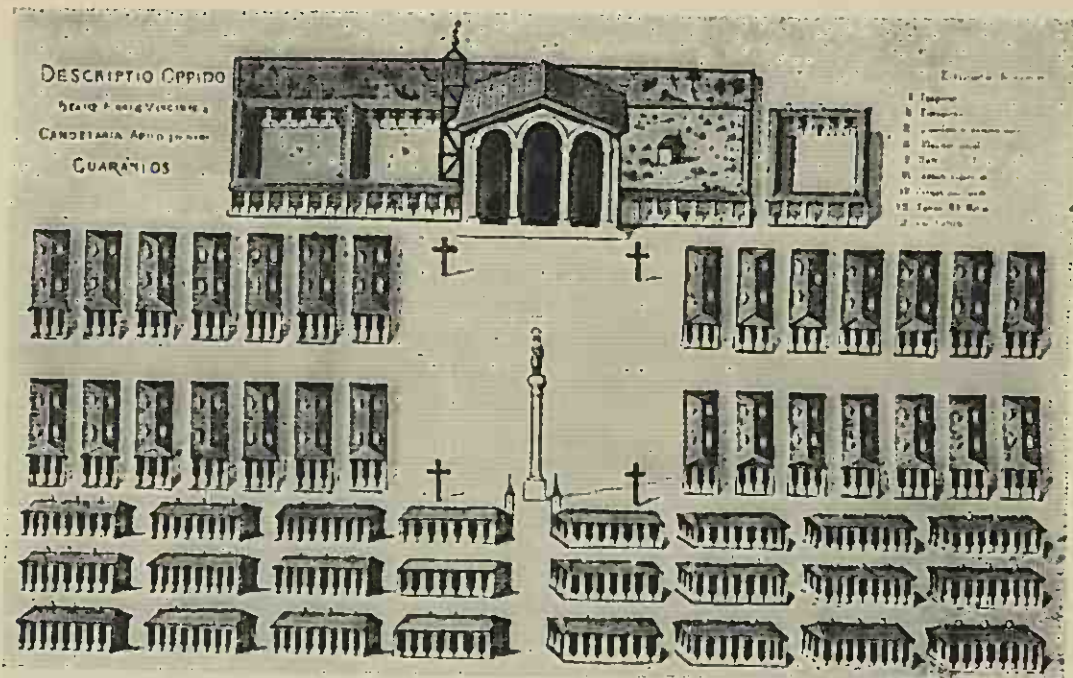
(²) Cité par M. LEDRUS, S. I., *L'Inde profonde*, p. 12.

(³) Cité par P. CHARLES, S. J., *Autour du problème de l'adaptation*, p. 9.

(⁴) Cf. Virgile PINOT, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740)*, chez Geuthner, 13, rue Jacob, Paris, 1932, p. 368.

(⁵) C'est en réalité une traduction des trois livres de Confucius présentée par plusieurs missionnaires jésuites.

(⁶) V. PINOT, *op. cit.*



Plan d'une des célèbres « Réductions » du Paraguay dont les Jésuites furent les initiateurs. Au fond l'église, les maisons des indigènes s'élèvent sur trois côtés d'une place centrale où sont des croix et une statue de la Vierge. Dans ces petites cités où les Indiens vivaient à l'abri des dangers, prière et travail étaient réglés par la cloche de l'église.

Album de Demersay (Collection Chadenat).

CHAPITRE PREMIER

LES JÉSUITES AU PARAGUAY, AUX INDES, EN CHINE

I. Les « Réductions » du Paraguay. — II. Le P. de Nobili aux Indes. Ses méthodes d'adaptation. Résultats obtenus. — III. Les premières missions de Chine. L'œuvre du P. Ricci. La fin de la dynastie des Ming et les premières chrétientés chinoises. La question des clergés indigènes. Avènement de l'empereur Kang-Hi et de la dynastie manchoue.

Tandis qu'un certain nombre de Jésuites portugais se laissaient influencer, au grand détriment des missions et de leur Ordre, par l'atmosphère du *Padroado* portugais et par les autorités de Goa et de Macao, quelques personnalités marquantes de la même Société témoignaient à l'égard des missions dites coloniales une indépendance méritoire et anticipaient avec une clairvoyance qui tient du génie sur les méthodes de l'apostolat des siècles futurs.

Presque simultanément, en ce début mémorable du xvii^e siècle, le P. de Lorenzana au Paraguay, le Père de Nobili aux Indes, et le P. Ricci en Chine, s'affranchissant délibérément des méthodes de l'apostolat colonial, ouvraient à l'Évangile des voies nouvelles et s'y lançaient avec une hardiesse qu'il est permis de discuter, mais dont il serait tout à fait injuste de ne pas reconnaître la clairvoyance.

Il ne convient pas que les suites difficiles de leurs tentatives fassent oublier les débuts héroïques de cette magnifique percée missionnaire. Ce que nous avons écrit dans le chapitre précédent nous met à l'aise pour rendre à ces vaillants pionniers de la première heure l'hommage qui leur est dû.

I. Les « Réductions » du Paraguay

Les abus du système de la *commande* dans les colonies espagnoles amenèrent quelques Jésuites zélés à demander à la cour d'Espagne l'autorisation de fonder des missions où les Européens ne seraient pas admis et où les indigènes seraient conduits au christianisme sans violence contre les personnes ou contre leurs coutumes légitimes.

Telle fut l'origine des fameuses *Réductions*, dites du Paraguay, qui méritent une mention spéciale dans l'histoire des Missions.



Arrivée des Jésuites missionnaires. On raconte que, pour apprivoiser ces sauvages Gaaranis qui avaient découragé toute tentative d'évangélisation, le P. Lorenzana et ses compagnons se servirent d'instruments de musique. La peinture n'est pas excellente et la reproduction en est médiocre mais l'histoire - véridique - est très belle.

Tableau du P. Gonzalo Carrasco, S. J.



Un église au Paraguay. — A demi ruinée elle atteste encore l'importance de l'évangélisation en ce pays.
D'après l'Album de Demersay (Collection Chadenat).

de mission, qui y furent successivement établis, quinze étaient situés sur le sol de l'Argentine, sept dans le Rio Grande do Sul (Brésil), et huit seulement dans le Paraguay actuel. Pays immenses coupés par de grands fleuves aux crues subites et dangereuses (Paraná, Pilcomayo, Vermeyo); de climat très pénible pour des Européens, sans être meurtrier; les voyages à travers savanes et forêts, par des chaleurs suffocantes, sous des nuées de moustiques, sans routes ni gîtes d'étapes, y étaient presque toujours de douloureuses expéditions (1) ».

« C'est à l'instigation du provincial Diego de Torrès que le Père Marcel de Lorenzana, recteur du collège de l'Assomption, s'en fut à la fin de 1609 chez les Guaranis, que ni les autorités espagnoles, ni le clergé séculier n'osaient affronter; il apprivoisait un certain nombre de familles, les groupait en 1610 dans la « Réduction » de Saint-Ignace, les instruisait. En cette même année 1610, deux autres Réductions étaient fondées dans le Guayra par les Jésuites italiens Cataldino et Masseta. En 1626, grâce à l'activité du Jésuite espagnol Antoine Ruiz de Montoya, il y avait déjà quatorze villages chrétiens peuplés chacun de 2.000 à 3.000 âmes, dans les vallées du Paraná et de l'Uruguay (2). »

Malheureusement, ces tentatives désintéressées suscitaient des oppositions haineuses.

« Les Jésuites se heurtaient d'abord à la malveillance des féticheurs, qui excitaient contre eux les sauvages; en 1628, le Père Roque Gonzalès de Santa Cruz, premier apôtre de l'Uruguay; en 1635, le Père Christophe de Mendoza; en 1645, le Père Pierre Romero furent assassinés.

» Mais ils se heurtaient plus encore à l'hostilité des « Mamelucks » portugais de Saint-Paul au Brésil, impitoyables chasseurs d'esclaves, qui déjà, en 1637, avaient enlevé des réductions plus de soixante mille personnes et complètement détruit un certain nombre de ces villages. Ce péril ne cessa qu'en 1641, lorsque le Frère Antoine Bernal, ancien soldat devenu Jésuite, ayant donné des armes aux Indiens et leur ayant appris à

En réalité, « les territoires évangélisés au XVII^e siècle par les Jésuites au centre de l'Amérique du Sud et qui formèrent leur « province du Paraguay » dépassaient largement les frontières de la République qui porte aujourd'hui ce nom. Dix fois plus étendus, ils englobaient une bonne partie de l'Argentine, du Brésil, de la Bolivie. Sur trente centres

s'en servir, les Mamelucks essayèrent de cuisants échecs. Le gouvernement espagnol décida que ces Indiens, sous la surveillance et la responsabilité des Jésuites, seraient tenus pour « garnison de frontière ».

» A la faveur de la sécurité conquise, les Réductions se développèrent ; elles furent peu à peu au nombre de trente avec cent vingt mille habitants (*).

» Toutes offraient le même aspect général : église, grande et bien ornée, rue centrale, maisons des indigènes, croix sur la place, chapelle de la Vierge, maison des Pères, grenier communal, infirmerie, asile des vieillards, cimetière... Autour du village, des vergers, des cultures, d'immenses pâturages où paissaient bœufs et moutons. »

Le travail était réglé par la cloche de l'église. Cérémonies liturgiques, chants, danses, processions, feux d'artifice, jeux populaires se succédaient, empêchant l'ennui — ce fléau des primitifs — de s'introduire dans les Réductions. On y vivait de l'agriculture, des métiers locaux, d'un peu de commerce nécessaire pour se procurer les métaux, le vin d'Espagne pour la messe et quelques objets religieux. L'Européen ne pouvait pénétrer dans les villages à moins que son office d'évêque ou de gouverneur ne l'y autorisât.

« La piété, la docilité, la pureté de mœurs des Indiens étaient admirables. Les Réductions, financièrement, ne coûtaient rien, car le roi d'Espagne payait au missionnaire le quart du traitement d'un curé de paroisse (*). »

Cependant les oppositions ne désarmaient pas. Elles se recrutaient non seulement parmi les colons avides de mettre en commande ces régions pacifiées, mais parmi le clergé espagnol lui-même qui souffrait difficilement d'être tenu à l'écart de ces chrétientés florissantes.

La calomnie en vint à représenter ces villages comme des régions aurifères, exploitées en secret par les Jésuites ; ou comme une république indépendante ayant à sa tête un frère jésuite ; ou comme une entreprise communiste. En fait, il n'y eut jamais, dit le Père Charles, dans les Réductions, le moindre communisme ; à côté de la propriété privée, il y avait seulement des réserves



Costume des Jésuites au Maduré. Comment ils parlent au peuple.
D'après le Recueil de Siam, 1688. B. N. Est. (Cl. B. G.).

communales destinées à soutenir les malades et les vieillards, ou à servir en cas de disette (*).

Cette campagne de calomnies devait aboutir, au xvii^e siècle, à la ruine des Réductions, qui ne parvinrent d'ailleurs jamais, et c'est un point qu'il faut toujours souligner, à constituer des chrétientés avec clergé indigène.

II. Le P. de Nobili aux Indes

Comme nous l'avons précédemment indiqué, les missions du xvi^e siècle n'avaient pénétré ni le cœur du pays, ni les élites de la société indienne.

Les Indiens de tout rang professaient le plus profond mépris pour ceux de leurs compatriotes qui reniaient leur caste pour entrer dans celle des *Pranguis*.

Le P. de Nobili entreprit de lutter contre ce préjugé qui assimilait la conversion à une dénationalisation, et il osa aborder de front le redoutable problème de l'apostolat à l'intérieur de la caste.

Il s'attaqua à la plus haute des castes, celle des brahmes, et, pour y parvenir, il demanda à ses Supérieurs la permission de se présenter à eux à la façon d'un brahme chrétien.

De haute noblesse italienne, il pouvait, sans mentir, protester qu'il n'était ni Prangui, ni Portugais, mais un rajah romain et un *sannyâsi*, c'est-à-dire un pénitent qui a renoncé au monde et à ses jouissances.

« Dès ce moment, il n'admit plus à son service que des brahmes. Du riz, du lait, des herbes et de l'eau, pris une seule fois par jour, firent toute sa nourriture ; une longue robe de toile jaunâtre, recouverte d'une espèce de rochet de même couleur, un voile blanc ou rouge sur les épaules, une toque sur la tête en forme de turban, une semelle de bois fixée sur un support de deux pouces de hauteur et accrochée à chaque pied par une cheville qui s'engage entre les doigts formèrent son costume. Il y



Le P. Robert de Nobili en costume de brahme.

Dessin à la plume d'un missionnaire, le P. Balthazar da Costa, contemporain du P. de Nobili (Comm. par le R. P. Brou.)

ajouta le cordon, signe distinctif de la caste des brahmes et des rajahs ; mais au lieu de trois fils qui composent ordinairement ce cordon, il en mit cinq, trois en or et deux en argent avec une croix suspendue au milieu ; les trois fils d'or représentaient, disait-il, la sainte Trinité, les deux fils d'argent figuraient l'âme et le corps de l'adorable humanité de Notre-Seigneur, et la croix rappelait la passion et la mort du Sauveur.

» Il alla construire une église et un presbytère dans le quartier des brahmes, à l'écart de ses confrères.

» Pour mieux se concilier le respect et l'estime des peuples, il s'ensevelit dans une mystérieuse solitude, ne sortant jamais de sa maison et n'admettant les visites qu'avec une extrême réserve. C'est le vrai moyen d'attirer tout le monde par la curiosité ; mais ne le voit pas qui veut. A ceux qui se présentent, le disciple répond que le Père n'est pas visible, qu'il est en prière, qu'il étudie et médite la loi divine. Ce n'est qu'après bien du temps, à la deuxième et troisième tentative, que le visiteur est admis. Voici quel est le cérémonial de ces audiences : le Père est assis les jambes croisées à la manière indienne sur une estrade d'environ deux pieds de haut, couverte d'un drap rouge ; devant lui, on étend un autre tapis et une belle natte. Tous ceux qui entrent le saluent en joignant les mains, les élevant par-dessus la tête avec une profonde inclination. Les plus nobles eux-mêmes et les principaux personnages de la cour ne se dispensent pas de ce salut. Quant à ceux qui aspirent à devenir ses disciples, ils répètent trois fois cette révérence, puis se prosternent par terre et se relèvent pour se tenir debout devant lui. »

« La solitude étudiée dont s'entourait le nouveau sannyâsi n'avait pas seulement pour but d'aiguillonner la curiosité du public lettré ; elle fut employée à maîtriser la langue tamoule. La tâche était pénible : à peine y avait-il quelques livres rudimentaires pour la faciliter ; une grammaire, un dictionnaire et un catéchisme du Père Enriquez, ouvrages très imparfaits. Son serviteur brahme, qui lui sert de pandit, et sa propre industrie y suppléent. Dans une lettre au marquis Don Boncompagni, il écrit : « Dès mon arrivée dans cette contrée, je me suis mis à apprendre la langue du pays, langue aussi difficile par la richesse du vocabulaire que par l'élégance des tournures ; après six mois d'étude, j'y ai fait tant de progrès que, pour causer ou pour prêcher, je me passe d'interprète. » Deux ans plus tard, il s'était tellement tamoulisé qu'il s'excusait auprès de son correspondant, le Père Fabius de Fabiis, d'avoir quasi oublié l'italien et le portugais. Possédant à fond le tamoul, il se met en devoir d'étudier attentivement la littérature du



Un brahme au cours d'une cérémonie rituelle dont le cérémonial n'a guère varié depuis des siècles.

D'après le film « L'Inde sacrée » (Fiat-Film).

pays, la seule voie pour arriver à comprendre gens et choses de ce monde, si étrange pour lui (*). »

SES MÉTHODES D'ADAPTATION. — Quand il eut pénétré la mentalité de ses premiers convertis, le P. de Nobili voulut, à l'encontre de ce qui s'était pratiqué jusque-là, qu'ils continuassent à se conformer aux coutumes légitimes de leur caste.

Les brahmes portent une touffe de cheveux (koudoumi) et un cordon qui les distinguent des autres Indiens. Ils se marquent le front de poudre de santal, car chez les Indiens un front nu est chose si incivile qu'il n'est pas permis de se présenter ainsi devant le prince.

Les brahmes chrétiens furent autorisés à suivre ces usages.

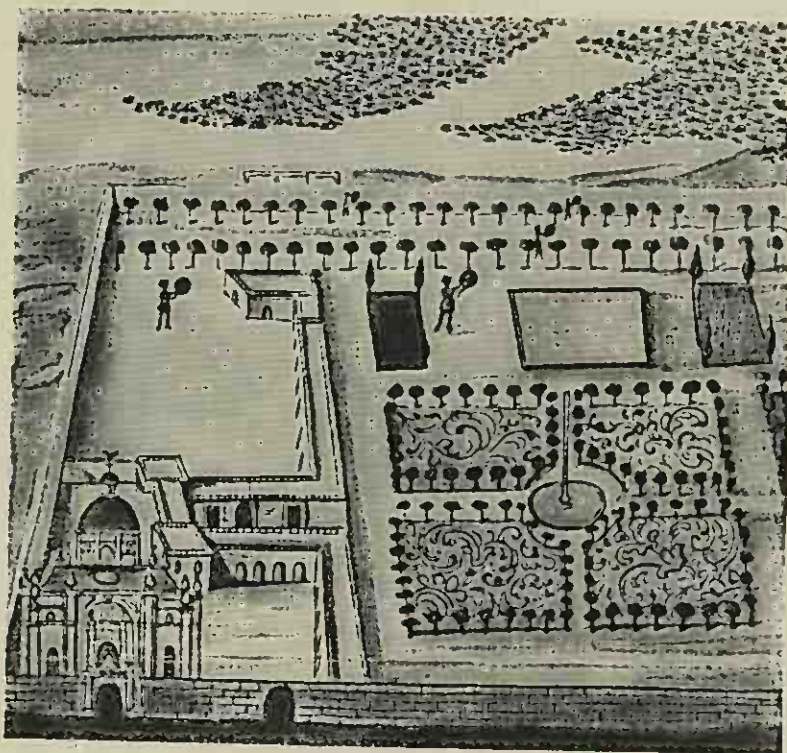
Grand émoi chez les païens, qui se sentaient menacés par les méthodes nouvelles du *sannyasi* romain.

Grand émoi aussi, hélas ! chez quelques missionnaires portugais, qui reprochent à ce système de consacrer la caste et surtout de rabaisser leurs *pranguis* au niveau des parias.

Un certain Père Fernandez, missionnaire chez les Paravers, se fit leur interprète. La controverse, commencée vers 1610, dura plus de douze ans.

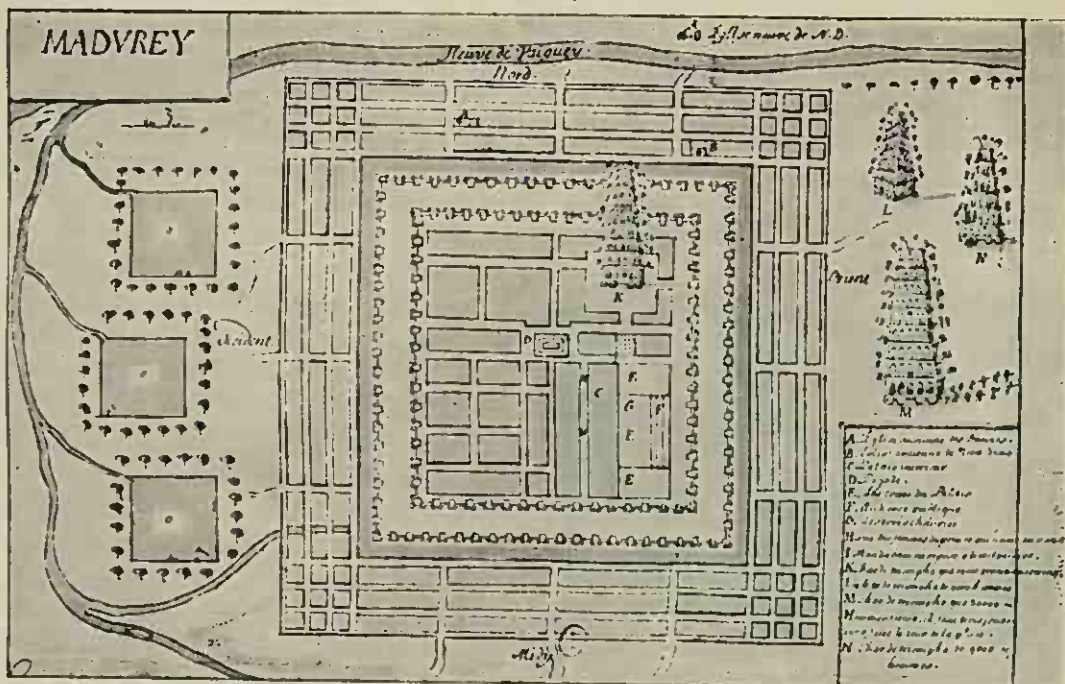
Elle aboutit à Rome. Le 31 janvier 1623, le pape Grégoire XV se prononçait en faveur du P. de Nobili.

« Comme donc, ainsi qu'il nous a été exposé au nom de notre cher fils, le Procureur général de la Société de Jésus, les brahmanes et autres Gentils de l'Inde orientale sont difficilement amenés à embrasser la foi de Jésus-Christ, parce qu'ils ne veulent pas quitter ce qu'ils appellent les cordons et les koudoumis qu'ils disent être les marques



Maison des Jésuites à Chandernagor. On voit que l'art occidental a conservé ses traits particuliers sous le ciel de l'Inde.

Recueil de Siam, 1688. B. N. Est. (Cl. B. G.).



Plan de la mission du Maduré. Le dessinateur a traité avec complaisance les chariots de triomphe qui sont traînés, lors des cérémonies religieuses brahmaniques, par des milliers d'hommes ou de femmes.

Recueil de Siam, 1698. B. N. Est. (Cl. B. G.).

distinctives de leur noblesse, de leur naissance et des fonctions civiles de chacun, non plus que s'abstenir du santal et des purifications parce qu'ils les croient nécessaires à l'ornement et à la propreté du corps, Nous, désirant autant qu'il est permis sans offense de Dieu et scandale des peuples, procurer la conversion de ces nations, après une mère délibération préalable, les vœux entendus de nos vénérables frères les Cardinaux de la sainte Eglise romaine et des Inquisiteurs généraux contre la malice de l'hérésie, prenant en pitié la faiblesse humaine, jusqu'à autre délibération émanée de Nous et du Siège apostolique, accordons par la teneur des présentes, en vertu de l'autorité apostolique, aux brahmanes et autres Gentils, comme ci-dessus, qui se sont convertis et se convertiront à la foi, de pouvoir prendre et porter les cordons et les koudoumis comme distinctions de leur condition et en signe de leur noblesse politique et de leurs emplois, et aussi de pouvoir user du santal pour ornement et de purifications pour la propreté du corps ; pourvu toutefois, afin d'éloigner toute superstition et d'enlever ce que l'on dit occasionner du scandale, qu'ils observent les règles et conditions ci-dessous : qu'ils ne prennent pas le cordon et le koudoumi dans les temples des idoles, et qu'ils ne les reçoivent pas (comme on dit que cela s'est fait) du ministre des idoles, ni du prédicateur de la loi, ni d'aucun autre infidèle que ce soit ; mais qu'ils le reçoivent du prêtre catholique, lequel les bénira en récitant de pieuses prières qui devront être

approuvées pour tout le diocèse par l'Ordinaire du lieu ; et ils les recevront ainsi, après avoir fait profession de foi entre les mains de ce même prêtre. »

« Ainsi se termina cette pénible controverse qui, pendant plus de dix ans, avait paralysé les efforts de Robert de Nobili et failli compromettre à jamais son œuvre. « Elle devait, hélas ! reprendre de plus belle quatre-vingts ans plus tard au grand détriment des missions de l'Inde et s'envenimer en l'interminable querelle des rites (*). »



Le P. Mathieu Ricci et Paul Siu qui fut
« l'âme de l'Eglise de Chine ».

RÉSULTATS OBTENUS. — Le 16 janvier 1656, le P. de Nobili s'éteignait, presque octogénaire, au collège de Méliapore, près de Madras.

Il était possible de se rendre compte du fruit de ses travaux.

« Dix ans après la mort de Nobili, en 1667, le Maduré, (district du Marava non compris), comptait 40.000 chrétiens avec trente-deux églises, trente-deux chapelles (eremitas) et dix Pères. Les lettres annuelles de 1674-1676 mentionnent à cette date 50.000 néophytes et un total de 60.000 baptêmes

» L'apostolat du bienheureux Jean de Britto, des célèbres Pères Laynez et Bouchet, marque un point culminant dans l'œuvre de l'évangélisation à cette époque ; on compte les conversions par dizaines de milliers.

En 1699, à peine un demi-siècle après la mort du Père de Nobili, un de ses plus dignes successeurs, le Père Pierre Martin, estimait le nombre des chrétiens à 150.000, chiffre dont il faut déduire 45 à 46.000 vieux chrétiens appartenant à la côte de la Pêcherie et au Travancore (*). »

Mais il est bien évident que les méthodes du P. de Nobili ouvraient la porte à des malentendus et à des exagérations qui appelaient des critiques faciles sur lesquelles un jour ou l'autre l'autorité suprême de l'Eglise devait être appelée à se prononcer.

Les mêmes critiques furent élevées contre les méthodes du P. Ricci à Pékin, dont il nous faut parler maintenant.

III. Les premières missions de Chine sous la dynastie des Ming

L'éternel honneur d'avoir ouvert la Chine à l'apostolat catholique revient sans conteste aux méritants missionnaires de la Compagnie de Jésus. Cette gloire était bien due aux frères de saint François-Xavier, que nous avons laissé mourant tout seul dans la solitude de son île de Sancian, les yeux fixés sur cette ville de Canton dont l'accès lui fut toujours refusé.

L'ŒUVRE DU P. RICCI. — Cinquante ans après la mort de saint François-Xavier, le 4 janvier 1601, l'illustre P. Ricci, jésuite italien qui, depuis 1583, avait pris pied en Chine, où il avait exercé parmi les élites de Canton et de Nankin un ministère fructueux, parvenait, en qualité de lettré d'Occident, à se faire ouvrir les portes de Pékin et du palais impérial.

Ce qu'il lui fallut, pendant dix ans, de tact, de savoir-faire et de patience pour y faire accepter la redoutable présence des étrangers, on ne le dira jamais assez haut.

Lorsqu'il mourut à 57 ans, le 11 mai 1610, il pouvait dire à ses confrères : « Je vous laisse devant une porte ouverte. Entrez. »

En réalité, il avait fait mieux que d'entr'ouvrir une porte à l'Évangile ; il avait préparé la pénétration des idées chrétiennes et inauguré de nouvelles méthodes d'apostolat.

Laissant les Portugais et les Jésuites de Macao à leurs préjugés et à leur mesquine prétention de portugaiser la Chine, il s'était appliqué à comprendre l'âme chinoise et à lui parler le langage qu'elle pouvait entendre.

Mettant à profit ses relations avec les lettrés et les mandarins, il se faisait expliquer par eux les principes de la philosophie et les pratiques de la religion chinoise.

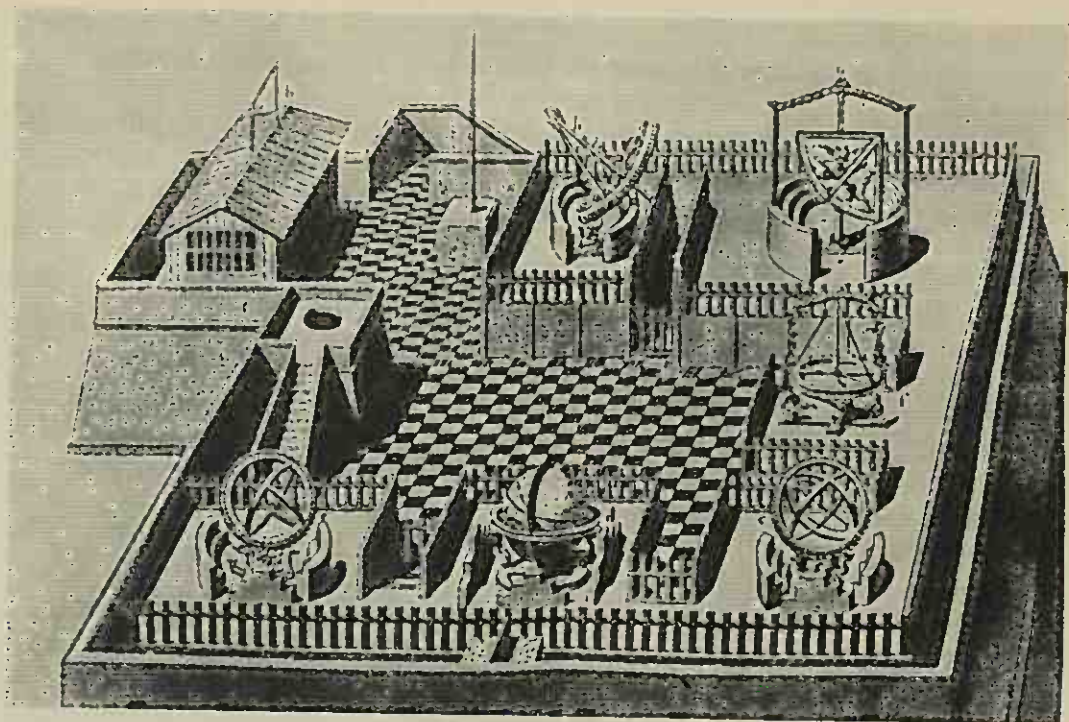
En même temps il publiait, avec l'aide de ses convertis, non seulement d'importants traités scientifiques, mais, sous le titre de *Vraie doctrine du Maître du ciel*, un petit chef-d'œuvre d'apologétique.

« Écrit en 1593-1596, il fut largement répandu en manuscrit avant d'être imprimé à Pékin en 1604. En cinq ans (1604-1609), il eut quatre éditions en différentes provinces, et fut deux fois imprimé par de hauts mandarins non encore chrétiens.

» Ce petit livre aura longtemps une grande vogue en Chine dans le monde des



Candide Siu, petite-fille de Paul Siu qui fut vraiment, selon le mot de l'empereur, une sainte femme.
D'après la « Description de l'Empire de la Chine ».



Le tribunal d'astronomie de Pékin, vrai ministère des sciences de l'Empire, ouvert aux Jésuites dans les dernières années de la dynastie des Ming. D'après la « Description de l'Empire de la Chine ».

lettrés... L'empereur Kienlong, quoique persécuteur de l'Eglise catholique, le fera insérer dans sa collection des meilleurs travaux littéraires chinois (*). »

LA FIN DE LA DYNASTIE DES MING ET LES PREMIÈRES CHRÉTIENTÉS CHINOISES. — Peu à peu le grain de sénevé germait. « En 1584, les catholiques étaient trois ; en 1585, 19 ou 20 ; en 1586, ils étaient 40 ; en 1589, 80 ; en 1596, un peu plus de 100 ; en 1603, environ 500 ; en 1605, plus de 1.000 ; en 1608, plus de 2.000. Nous pouvons déduire de là qu'ils étaient environ 2.500 en 1610, quand arriva la mort du P. Ricci (*). »

Beaucoup de ces convertis se recrutaient parmi les notables ; au premier rang d'entre eux, il faut placer le docteur Paul Siu, de Shanghai, « l'âme de l'Eglise de Chine », qui deviendra conseiller d'Etat, puis ministre de l'Empire, et dont les nobles descendants continueront d'aider puissamment les missionnaires. La vie de sa petite fille, Candide Siu, sera écrite par le P. Couplet, jésuite belge, qui vit à l'œuvre cette « sainte femme », ainsi que la nomma publiquement l'empereur, dont le fils Basile Siu favorisa plus tard le christianisme au Setchoan (1661).

Les circonstances étaient favorables. La dynastie des Ming, sérieusement inquiète des menaces de l'invasion mandchoue, sentait confusément le prix du secours que lui apportaient les lettrés d'Occident.

Une poussée de réaction païenne qui se fit cruellement sentir de 1615 à 1623 se



Le P. Ferdinand Verbiest qui fut président du tribunal d'astronomie de Chine.
D'après la « Description de l'Empire de la Chine ».



Le P. Adam Schall, fameux jésuite allemand, resta pendant trente-cinq ans à la tête du tribunal d'astronomie de l'Empire.

termina par la déroute des opposants et la venue au pouvoir du ministre chrétien Paul Siu. C'est alors que commencent vingt années d'apostolat relativement paisible (1623-1644), qui coïncident avec les dernières années de la dynastie des Ming et auxquelles l'Église de Chine doit sa naissance.

Les Jésuites entrent au tribunal d'astronomie, véritable ministère des sciences de l'empire : les Pères Longobardi et Terrenz d'abord ; puis en 1630, le fameux jésuite allemand Adam Schall, qui y restera trente-cinq ans, auquel succédera en 1671 le flamand Verbiest, en qualité de président du tribunal d'astronomie et de vice-président du ministère des travaux publics.

Les Pères profitent de leur situation privilégiée pour faciliter l'accès des missionnaires dans tout l'empire.

Toutes les provinces, sauf les deux régions lointaines du Yunnan et du Kouitcheou, les reçoivent avant 1644, date de la chute des Ming. Les vingt-quatre Pères, aidés de quatre Frères coadjuteurs, qui travaillent à la mission chinoise, ont, dans les centres importants, jeté les bases de chrétientés qui comprennent quelques centaines de baptisés ou de néophytes (11) et qui, presque partout, peuvent s'autoriser de la faveur du pouvoir.

Voici par exemple la proclamation d'un gouverneur du Chansi, affichée en août 1635.

Le message commence par un rappel des défenses établies par les lois contre les sociétés secrètes et continue :

« Pour notre bonheur, nous avons maintenant le lettré d'Occident Kao (le P. Alph. Vagnoni, S.J.) lequel cultive la perfection, sert le Ciel, aime les hommes comme soi-même et enseigne que la loyauté et la piété sont la première chose. Notre sage Empereur et ses sages ministres, les officiers, les notables, les savants, tous le vénèrent, l'honorent comme leur maître, l'aiment comme leur frère. Les hommes du peuple qui suivent ces enseignements deviennent tous des sujets excellents. Il mérite donc bien du gouvernement et est utile aux hommes.

» Vous, habitants des campagnes, si vous voulez arriver au bien, venez à la voie droite. Vous croiriez-vous plus clairvoyants que l'Empereur éclairé par le Ciel ou que les ministres disciples du Sage Confucius ? Pourquoi différez-vous de rejeter le faux pour embrasser le vrai ? »

A l'autre extrémité de l'Empire, dans le Foukien nord, le gouverneur de Kienning affichait en juillet 1641 :

« Maître Li (le P. Ricci) fut le premier, qui de l'Extrême-Orient vint jusqu'en Chine pour y enseigner le christianisme. L'empereur Chentsong le reçut comme son hôte, lui assigna une pension et paya ses funérailles. Depuis lors les lettrés d'Occident se sont succédé à la capitale. Ils ont réformé le calendrier, défendu la ville et montré sans cesse leur fidélité et leur dévouement. L'Empereur actuel leur a donné un terrain et une maison (le Nanntrang) avec une inscription qui atteste cette faveur. A la capitale, les princes, les ministres, les membres des grands tribunaux ; dans les provinces, les vice-rois, gouverneurs et chefs de districts les respectent, les aiment et les étudient comme des modèles.

» Parmi ces lettrés d'Occident, Nai Seu-ki (le P. Jules Aleni, S.J.) paraît être le plus distingué. Ses écrits émeuvent l'âme et dissipent l'erreur. Le ministre Ye l'a invité à venir à Foutsien pour y répandre la doctrine, bâtir des églises dans toutes les villes et faire avec respect les fonctions du culte...

» Je vous exhorte donc, notables et peuple, à bâtir des églises où le bien sera enseigné et le mal remis. Croyez bien que jamais l'amour de la gloire ou du lucre n'est entré dans les poitrines de ces lettrés de l'Extrême-Orient. Ils ont parcouru neuf fois dix mille lis pour venir jusqu'à nous, bravé les monstres et les anthropophages, uniquement pour vous faire connaître le très noble et aimant Seigneur, pour vous sauver de l'éternel malheur.

» Et cependant, il est des hommes stupides qui, au moindre bruit, à la vue d'une ombre, conçoivent des soupçons ineptes, confondent le noir et le blanc, haïssent ceux qui les aiment, repoussent leurs sauveteurs et se noient eux-mêmes. C'est déplorable !... Je vous avertis donc, vous, lettrés, et vous, peuple ; déposez vos préjugés, réprimez votre antipathie, prenez les livres des lettrés d'Occident et étudiez-les à fond. Ils vous éclaireront, et vous transpirez de honte de vos anciennes erreurs (12). »

¹ Le nombre des chrétiens s'accroît de façon impressionnante. De 5.000 en 1615, ils



Les boulevards extérieurs de Cheng-ton longeant les murs du XV^e siècle.

passent à 13.000 en 1617, à 38.200 en 1636 et atteignent 150.000 en 1650. En 1664, on estime leur nombre à 248.180, avec une augmentation moyenne de plus de 7.000 conversions par an. Vers 1670, le total est de 273.780 (12).

LA QUESTION DES CLERGÉS INDIGÈNES. — Malheureusement, la question des clergés indigènes va être là comme partout — comme au Japon, comme aux Indes, comme au Paraguay — la pierre d'achoppement de ce brillant effort.

Ce n'est pas que ce problème n'ait retenu l'attention des Pères de Pékin. Ils se séparent même nettement à ce sujet de leurs confrères de Macao, qui ne partagent que trop les préjugés méprisants des Portugais à l'égard des Chinois.

La solution qu'ils préconisent est des plus hardies ; mais cette hardiesse même qu'on leur reprochera un jour, quand Rome aura refusé d'y souscrire, n'a rien en soi que de très orthodoxe.

S'autorisant de précédents fameux (ceux des saints Cyrille et Méthode), ils demandent qu'on dispense les futurs prêtres chinois de l'initiation latine.

Puisqu'il faut aller vite (comme le démontre la leçon des persécutions japonaises), ne serait-il pas plus opportun de renoncer, au moins pour un temps, à la méthode si lente qui sera celle des Petits Séminaires, et de recruter les futurs prêtres parmi les hommes faits, surtout parmi les lettrés, auxquels on permettrait de se servir de la langue chinoise

non seulement pour l'étude de la théologie, mais pour la prière liturgique, la messe, le bréviaire et l'administration des Sacrements ?

Tout le XVII^e siècle est plein de leurs efforts, qui furent plus d'une fois sur le point d'aboutir, pour le triomphe de cette cause d'un intérêt passionnant.

C'est à leur instigation qu'en février 1613, neuf ans avant l'établissement de la Congrégation de la Propagande, le P. Nicolas Trigault, missionnaire à Hangehow, est envoyé à Rome pour plaider cette cause devant le pape Paul V.

La question fut posée devant la Congrégation des Rites et de l'Inquisition, le 26 mars 1615, sous la présidence du Cardinal Bel-larmin. La requête fut agréée, et un Bref de Paul V, en date du 27 juin de la même année, accorda aux missionnaires la permission de traduire la Bible en chinois et celle d'user de la même langue pour la messe, le bréviaire et l'administration des Sacrements.

Si l'affaire n'aboutit pas, ce ne fut pas seulement faute de temps pour mener à bonne fin un travail de traduction aussi important, faute d'évêques pour procéder aux ordinations ; c'est aussi, semble-t-il, parce qu'à Rome les supérieurs de la Compagnie ne tardèrent pas à comprendre que la Congrégation de la Propagande, dès ses débuts, orientait ses pensées dans un autre sens, et qu'ils n'osèrent appuyer un mouvement aussi hardi et destiné à susciter de graves oppositions.

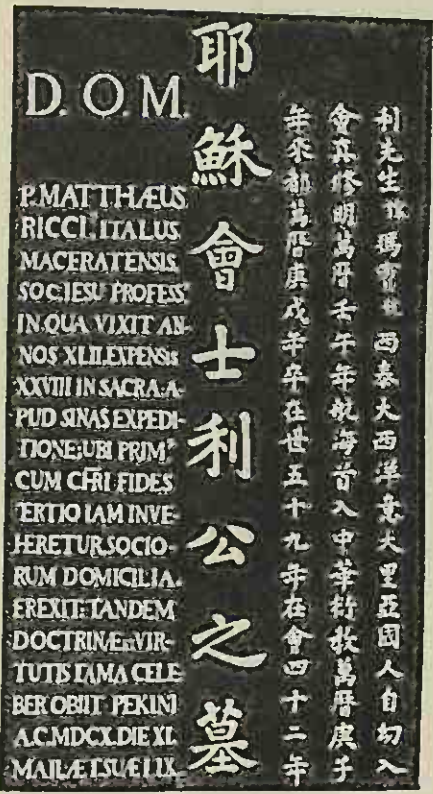
Le Bref de Paul V ne fut, paraît-il, jamais expédié. En tout cas, il ne fut jamais exécuté.

AVÈNEMENT DE L'EMPEREUR KANG-HI ET DE LA DYNASTIE MANDCHOUË. — Cependant la révolution qui devait aboutir à l'établissement de la dynastie mandchoue n'avait pas détruit avec la dynastie des Ming le prestige des Jésuites de Pékin.

Le nouvel empereur Kang-Hi (ou Kang-si) fut assez avisé pour ne pas vouloir se priver du concours des lettrés d'Occident.

« Il y eut bien, de 1662 à 1667, au temps de sa minorité, une tentative de réaction païenne qui se traduisit par une sentence de mort (non exécutée) contre le P. Adam Schall.

» Mais dès qu'il eut pris en mains les rênes du gouvernement (25 août 1667), Kang-hi, qui inaugurerait un glorieux règne de 55 ans, et que l'on appellera le Louis XIV chinois, prenait résolument parti pour les Jésuites et, sur leurs conseils, inaugurerait une politique religieuse qui sembla d'abord pleine de promesses, puis qu'elle aboutit, en 1692,



Inscription funéraire du P. Ricci au cimetière de Chala. (Comm. par le R. P. Brou.)

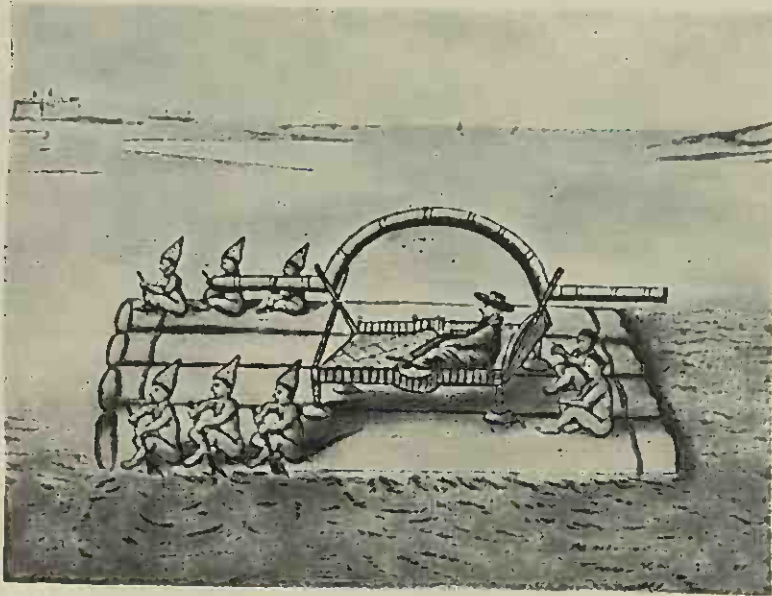
à un édit de tolérance, comme on n'en connaîtra plus de longtemps en Chine.
» Alors, disait l'Empereur, qu'on permet à tout le monde de fréquenter les temples lamaïques, bouddhiques et autres, pour y brûler des parfums, et quoique les Européens ne fassent rien d'illicite, on défend cela pour eux.

» Cette distinction ne nous paraissant pas logique, nous opinons qu'il ne faut plus empêcher personne d'aller brûler des parfums ou de faire des offrandes dans les temples du Maître du ciel. »

Il y avait, hélas, dans ces derniers mots, une équivoque qui est à la base, nous le verrons, de toute la querelle des Rites.

Le décret impérial ne pouvait pas être reçu sans réserves par les Missionnaires.

Il ne le fut pas ; et ceci nous annonce qu'une deuxième phase de l'apostolat est instaurée en Chine, avec de nouveaux ouvriers.



Calimaron, type de bateau-vedette. On voit ici un missionnaire qui fut obligé de faire attacher son palanquin sur le calimaron pour faire environ 25 lieues par gros temps. Recueil de Siam, 1688 (Cl. B. G.).

(¹) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 68.

(²) G. GOYAU, *Histoire des Missions*, p. 401.

(³) *Ibid.*, p. 402.

(⁴) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 68.

(⁵) *Ibid.*

(⁶) Pierre DARMEN, S. J., *Un Jésuite brahme*, pp. 34 et sq.

(⁷) *Id.*, *ibid.*, pp. 68-69.

(⁸) *Id.*, *ibid.*, pp. 83-86.

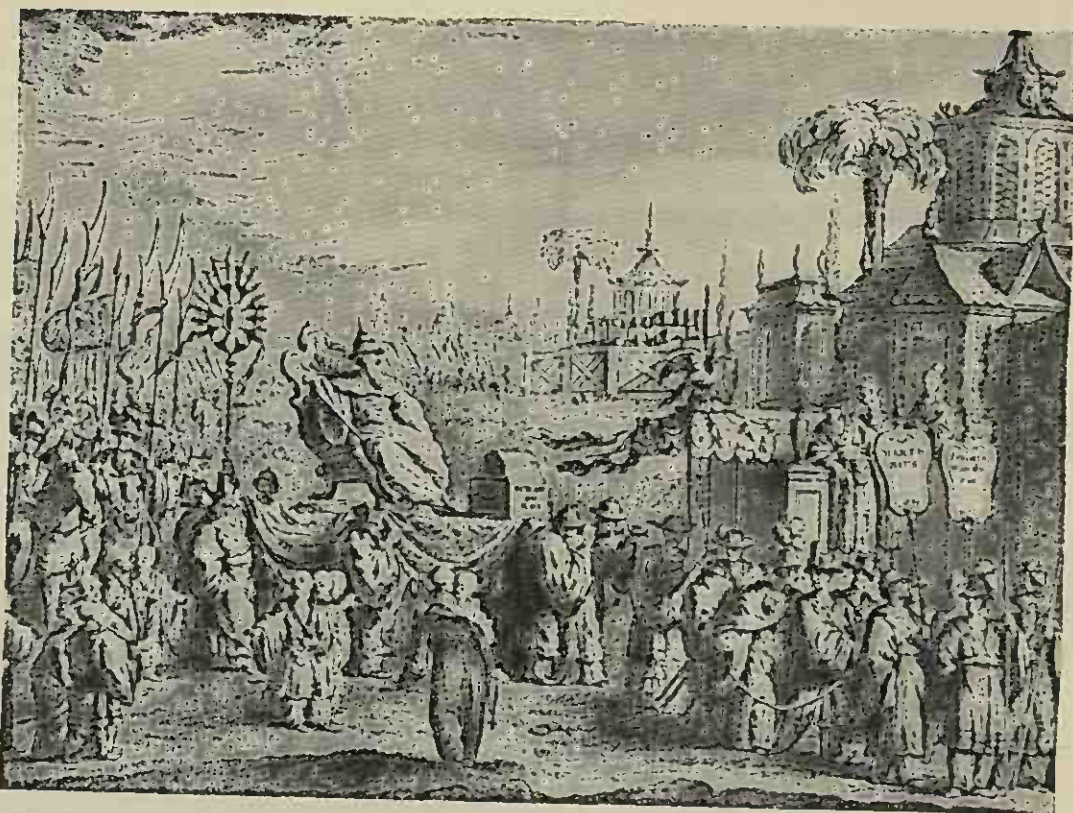
(⁹) P. D'ELIA, S. J., *Les missions catholiques en Chine*, p. 30.

(¹⁰) *Id.*, *ibid.*, p. 31.

(¹¹) DE LA SERVIÈRE, S. I., *Les anciennes missions de la Société de Jésus en Chine*, p. 35.

(¹²) MORANT, *L'épopée des Jésuites français en Chine* (Grasset, 1928).

(¹³) P. D'ELIA, *op. cit.*, p. 34.



Marche du P. Martinius, jésuite, mandarin du premier ordre. Dominicains et franciscains faisaient grief aux jésuites-mandarins d'user et d'abuser des habiletés humaines. Ce grief et d'autres furent portés devant la Congrégation de la Propagande. On sait ce qui suivit.
B. N. Est. (Cl. B. G.).

CHAPITRE II

NOUVEAUX OUVRIERS APOSTOLIQUES : LES PRÊTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS

La fondation de la Société des Missions Étrangères de Paris. — Règlement et Directoire de la Société. — Le Séminaire indigène des Missions d'Extrême-Orient.

Depuis le milieu du xvii^e siècle, les Jésuites n'étaient plus les seuls missionnaires de Chine.

Les Dominicains et les Franciscains espagnols y avaient pénétré dès 1631 et 1633, et aussitôt des querelles de doctrine avaient accusé des divergences de méthode et peut-être des rivalités d'influence.

Dès 1635 la question des rites est posée à l'archevêque de Manille par le Dominicain Moralès et le Franciscain Antoine de Sainte-Marie, qui la reprennent à Rome, en 1643,

devant la Sacrée Congrégation de la Propagande. Un décret d'Innocent X, en date du 12 septembre 1645, donne tort à l'interprétation trop conciliante des anciens missionnaires.

Jésuites portugais et Jésuites de Pékin sont désormais enveloppés dans une commune suspicion. Aux reproches accumulés contre les représentants de l'ancien esprit colonial : dédain de l'indigène, esprit de domination et même esprit de lucre, on ajoute maintenant les griefs qui visent les missionnaires-mandarins : abus des habiletés trop humaines, négligences dans la formation des néophytes, condescendances excessives aux superstitions locales, immixtion dans les affaires politiques, etc...

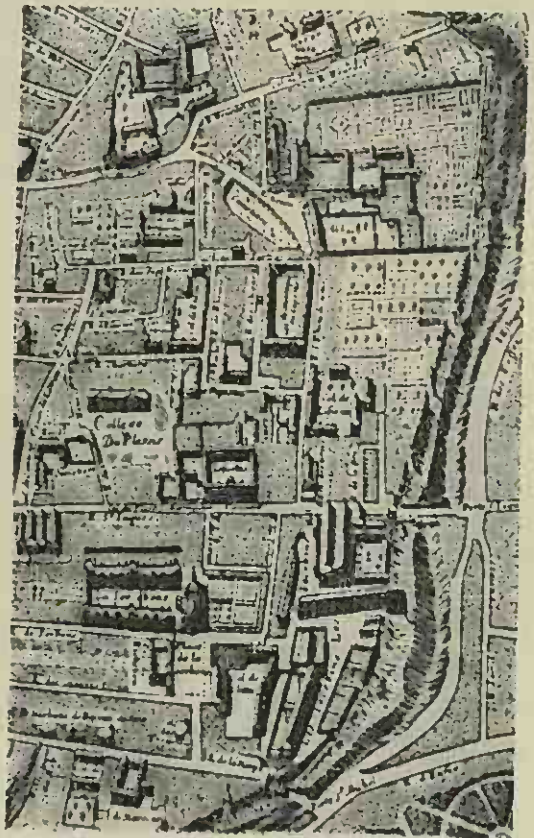
C'est, du moins, en réaction contre ces accusations que semblent écrites les *Instructions* que la Propagande donne en 1659 aux nouveaux Vicaires apostoliques — un document qui commande l'avenir, comme dit M. Goyau (1) — et qui, codifiées par eux, deviendront en 1665 le thème des *Monita* ou, si l'on veut, du Directoire de la société nouvelle, dite des Missions Etrangères de Paris.

L'étude de cette fondation, et aussi l'analyse de ce Directoire, ne sauraient donc être passées sous silence.

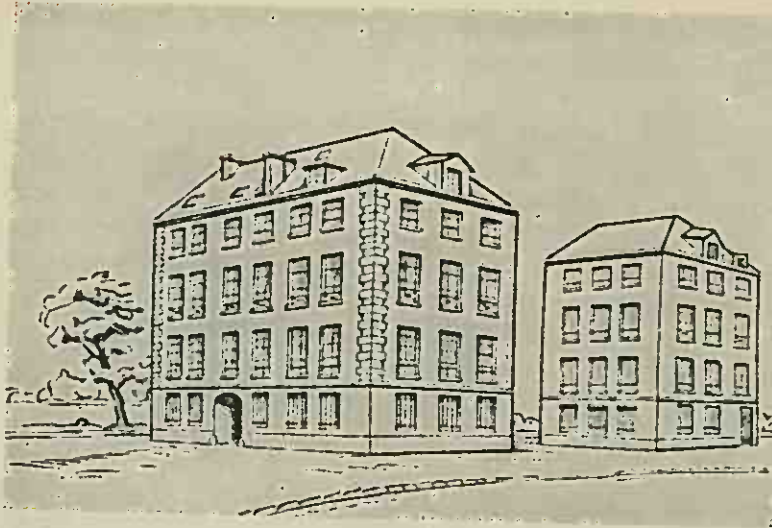
FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES. — « C'est un très grand fait, dit avec raison M. Georges Goyau, dans *l'Histoire missionnaire du XVII^e siècle*, que l'organisation de cette société (2). »

Très grand fait en vérité et dont l'importance ne semble pas toujours suffisamment mise en relief par les historiens catholiques.

La Société nouvelle se rattache, par ses origines, à ce puissant mouvement religieux, de mieux en mieux connu, qui honore la France de Louis XIII et les vingt premières années du règne de Louis XIV. Deux grandes associations de piété veillèrent sur son berceau : une Confrérie de laïques éminents, la Confrérie du Saint-Sacrement, qui lui assura les premiers subsides ; une association de prêtres, la Congrégation du Collège de Clermont, dirigée par le P. Bagot, Jésuite, qui lui fournit ses premières recrues.



Le quartier des grandes écoles à Paris, à la fin du XVII^e siècle. On voit, en bordure de la rue Saint-Jacques, sur l'emplacement de l'actuel lycée Louis-le-Grand, les bâtiments du Collège de Clermont qui fournit les premières recrues de la nouvelle Société des Missions Etrangères. Plan Gomboust, B. N. (Cl. B. G.).



Le Séminaire des Missions Etrangères en 1663, quatre ans après les Instructions de la Propagande aux nouveaux vicaires apostoliques. (Coll. Missions Etrangères.)

Mais ce qui donne surtout à la Société des Missions Etrangères de Paris sa place originale dans l'histoire, c'est le but qu'elle poursuit et l'esprit qui l'anime.

Née de la réponse spontanée du clergé de France à l'appel de Rome et des Missions d'Extrême Orient que lui a porté le P. de Rhodes, elle incarne nécessairement les tendances nouvelles qui s'expriment

par les directives de la S. Congrégation de la Propagande.

Fondée par les Vicaires apostoliques, son premier caractère sera de n'être pas une Congrégation. Ses membres sont tous prêtres séculiers, dépendant de l'évêque de la mission à laquelle ils sont rattachés et résolus à se mettre avant tout comme lui au service des Eglises indigènes.

La nouvelle Société est tellement préoccupée de ne pas subordonner les intérêts de ces Eglises à ses intérêts de corps qu'elle se refuse même à l'origine à placer à sa tête un véritable supérieur général : les Vicaires apostoliques qui en sont la tête n'auront à Paris que des procureurs dont le groupement formera le Conseil administratif de l'Association.

Quant à l'esprit et à la méthode qui doivent inspirer les nouveaux missionnaires, ils ressortent à l'évidence du Règlement de la nouvelle Société et du Directoire auquel nous venons de faire allusion.

Subordonner toutes les fonctions de l'apostolat à la fondation des clergés indigènes et travailler à cette œuvre méritoire dans les dispositions de foi, de simplicité et d'abnégation qui caractérisent, selon saint Paul, la folie de la Croix : tels sont les points essentiels de la formule adoptée par les Missions Etrangères, consigne qui sera reprise par les Lazaristes et toutes les Congrégations missionnaires qui viendront par la suite.

RÈGLEMENT ET DIRECTOIRE DE LA SOCIÉTÉ. — Quelques textes s'imposent ici, qui d'ailleurs parlent par eux-mêmes.

Voici le début du chapitre premier du Règlement sur la fin et de l'esprit général de la Société.

ARTICLE PREMIER. — « La première vue que Dieu donna aux évêques et aux ecclésiastiques de cette Société... fut d'accélérer la conversion des Gentils, non seulement en

leur annonçant l'Évangile, mais surtout en préparant par les meilleurs moyens possibles et en élevant à l'état ecclésiastique ceux des nouveaux chrétiens ou de leurs enfants qui seraient jugés propres à ce saint état, afin de former dans chaque pays un clergé et un ordre hiérarchique tels que Jésus-Christ et les Apôtres l'ont établi dans l'Église.

Art. 2. — Tous les ouvriers évangéliques qui appartiennent à cette Société doivent donc comprendre aussi que leur principale fin, leur principale obligation est de s'appliquer à la formation d'un clergé indigène, aussitôt que, dans les lieux où ils travaillent, il y aura un nombre suffisant de chrétiens pour composer une Église et pouvoir en tirer des pasteurs. Pénétrés d'un esprit vraiment apostolique et n'ayant d'autre intérêt que celui de la religion, lorsqu'ils verront le clergé formé de manière à se perpétuer lui-même et les nouvelles Églises assez solidement établies pour pouvoir se conduire elles-mêmes et se passer de leur présence et de leurs soins, ils consentiront avec joie, si le Saint-Siège le juge à propos, à céder tous leurs établissements et à se retirer pour aller travailler ailleurs.

Art. 3. — Voici, en conséquence, l'ordre des fins qu'ils doivent se proposer : 1° dans les lieux où il y a déjà des chrétiens, former et élever à la cléricature les sujets qu'ils en trouveront capables ; 2° prendre soin des chrétiens existants ; 3° travailler à la conversion des infidèles ; en sorte qu'ils préfèrent, autant que les circonstances le permettront, le premier objet au second, et le second au troisième.

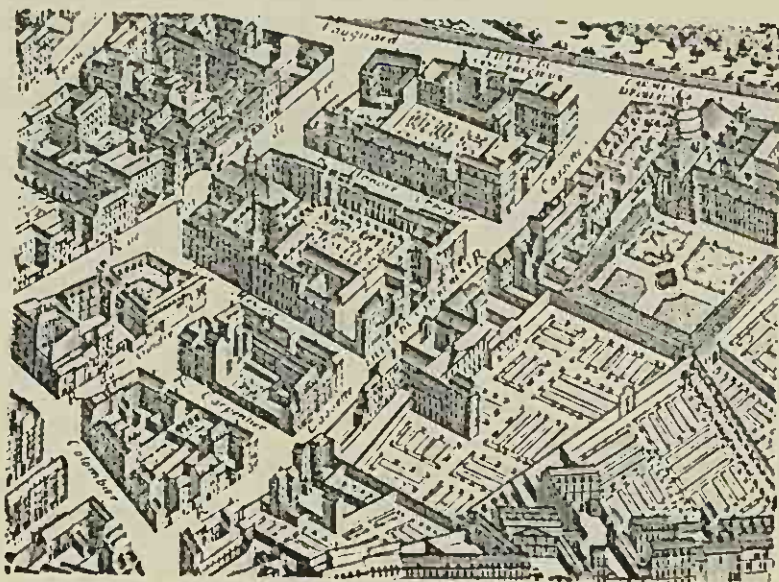
Et voici maintenant, sur l'esprit qui doit animer les missionnaires, quelques extraits du Directoire publié en 1665 par les premiers Vicaires apostoliques.

Nous reproduisons ici les articles du chapitre III traitant des dispositions que requiert l'apostolat.

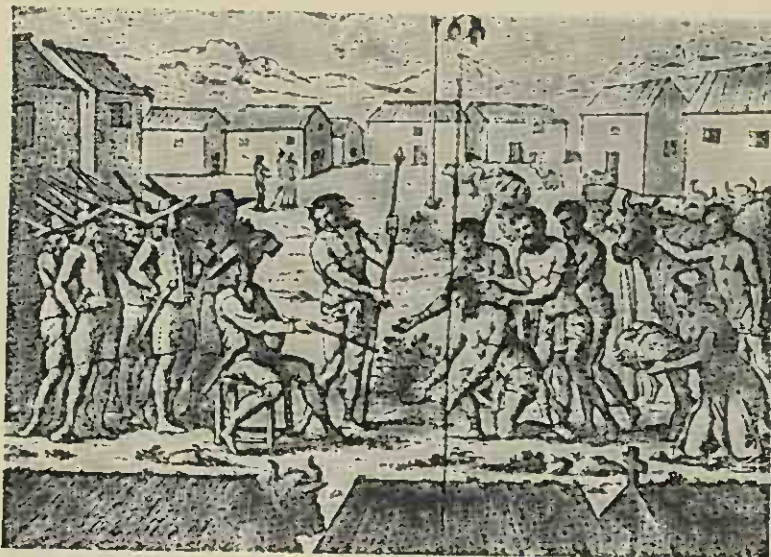
ARTICLE PREMIER.
— De la retraite à garder en arrivant sur le terrain des missions.

Art. 2. — Le missionnaire prendra pour base de son travail le jeûne, l'oraison et le mépris des moyens purement humains.

Le chapitre III insiste sur ce mépris des moyens humains et entre à ce sujet dans des précisions qui ne s'expliquent que par ce que nous avons dit



Le Noviciat des Jésuites du quartier Saint-Sulpice, au début du XVIII^e siècle.
Plan Turgot, B. N. (Cl. B. G.).



Réduction des habitants de la province de Careanossi en l'île de Madagascar entre les mains du sieur de Flacourt au Fort Dauphin, en juin 1652. Les premiers missionnaires envoyés par saint Vincent de Paul à Madagascar accompagnaient M. de Flacourt.

D'après Flacourt, Histoire de Madagascar, B. N. (Cl. B. G.).

sonnages de la cour, ou qu'il devrait s'y rendre par nécessité ou dans l'espoir de les convertir, il s'y comporterait avec une humilité, une modestie, une simplicité toutes chrétiennes ; il s'y montrera désintéressé de toutes les affaires séculières, laissant voir ainsi à tous qu'il n'attend et ne cherche que le salut des âmes, à l'exclusion de tout le reste...

» Que si parfois des princes lui demandent des conseils, ce n'est qu'après de multiples instances qu'il en donnera, en toute fidélité et justice, sans laisser de côté la pensée de l'éternité. Il s'empressera ensuite de quitter le palais et la cour. Bien plus, pour pouvoir plus aisément se retirer, il fera valoir sa complète incompetence en matière politique et son incapacité en fait d'administration civile. »

« *Contre l'abus du prestige scientifique.*

» Il est d'autres moyens humains de caractère moins blâmable que ceux que nous venons de signaler. Cependant, l'usage imprudent ou peu avouable qu'en font des missionnaires les gêne souvent. D'ailleurs, aucun livre ne nous apprend que le Christ et les Apôtres les aient jamais employés. Nous avons donc pour devoir d'y renoncer tout à fait, ou du moins de n'y recourir qu'avec beaucoup de précautions.

» Ainsi l'astronomie et les autres sciences mathématiques, la peinture, les arts mécaniques et autres, tout cela est pour le missionnaire une charge et une entrave plutôt qu'un réel secours. Tout le temps qu'il y consacre est pris sur la prière et les autres fonctions apostoliques ; en outre, ils attirent au missionnaire une considération et une

des préjugés et des préventions qu'ils entendent dissiper.

« *A propos de la faveur des princes.*

» Le missionnaire doit se recommander, non par un pompeux appareil, mais par son application à l'humilité ; non par la recherche des honneurs, mais par la fuite des dignités.

» Par conséquent, il ne sera jamais un habitué des cours princières. Au cas où il serait invité par des princes ou des per-

renommée qui le remplissent de la fumée d'une vaine gloriole, amusent la curiosité des auditeurs et, en y fixant leur attention, les distraient des choses du salut.

» C'est chercher le fragile appui des secours extérieurs, quand il faudrait uniquement compter sur la prière, les larmes, les soupirs, les sacrifices, la patience et la longanimité.

» *Sur la prédication de l'Évangile.*

» Le missionnaire ne rougira donc pas de prêcher, en paroles et en actes, Jésus-Christ crucifié. Quand il devra préparer des catéchumènes au baptême, il ne leur cachera jamais la Passion de Notre-Seigneur, ni en considération de leur faiblesse, ni à cause du scandale qu'ils pourraient en éprouver (*). »

Ici on ne peut réprimer un mouvement de surprise, tant cette recommandation semble aller de soi. En réalité, dans la pensée de son auteur, Mgr Pallu, elle est pleine de conséquences.

Nous ne pouvons en comprendre la portée que si nous nous souvenons de ce passage de la V^e Provinciale de Pascal, qui résume toutes les calomnies qui avaient cours alors contre les Jésuites :

« Quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, ils suppriment le scandale de la croix et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non Jésus-Christ souffrant, comme ils ont fait dans les Indes et dans la Chine... comme en témoigne le mémoire en espagnol présenté au roi d'Espagne Philippe IV par les Cordeliers des îles Philippines... »

Il y a beau temps que l'histoire a fait justice de cette calomnie qui suffirait à elle seule à faire sentir à quel diapason étaient montées, au temps du jansénisme, les passions des adversaires des Jésuites.

Du moins nous renseigne-t-elle sur la réaction qui sembla



Une éclipse de soleil observée par les Jésuites au Siam en 1688, en présence du roi que l'on voit à la fenêtre de la loggia. Des deux côtés, rangées de mandarins prosternés : l'un d'eux en avant vient voir de près la « machine ». *Recueil de Siam, 1688. B. N. Est. (Cl. B. G.).*



Mgr Cottolendi, évêque d'Aix, fut nommé en 1660 vicaire apostolique en Chine. Il mourut dans l'Inde en 1662.

Portrait conservé aux Missions Etrangères. (Cl. B. G.).

alors s'imposer au monde missionnaire et qui inaugure ce qu'on pourrait appeler l'apostolat des humbles.

De fait l'apostolat des Missions Etrangères, comme celui des Lazaristes et des Congrégations postérieures, s'exercera principalement auprès des humbles, parmi lesquels se recruteront pendant longtemps les chrétiens.

Nous comprenons sans peine aujourd'hui que cette méthode, qui semble différente de celle des Jésuites, ne saurait nullement en être exclusive. L'apostolat des élites intellectuelles ou sociales est aussi authentiquement chrétien que celui des pauvres et des opprimés. *Pauperes evangelizantur* ne signifie pas : seuls les pauvres seront évangélisés, mais bien : même les pauvres sont évangélisés.

Personne n'en doute aujourd'hui et les Papes n'ont pas assez d'éloges pour les missionnaires qui ont le courage d'entreprendre sur le terrain scientifique les travaux d'approche capables d'atteindre ce

que l'on appelle les classes dirigeantes de tous les pays. La maxime de saint Paul, *omnibus debitor sum*, reste la règle d'or de l'apostolat.

Mais il est dans la nature des choses, et il est aussi de la faiblesse humaine, que les tâches soient partagées et que chacun mette l'accent sur ce qui lui paraît plus important. C'est bien le cas de rappeler le mot du philosophe : « Dans une discussion, chacun a d'ordinaire raison en ce qu'il affirme, et tort en ce qu'il nie » (LEMBIZ).

Faisant allusion à l'état d'esprit qui régnait alors, un évêque franciscain du Hupeli, Mgr Noël Gubbels, écrit dans son *Histoire du catholicisme au Hou-Kouang* : « Vers la fin du XVII^e siècle, une caravane de vingt-cinq Franciscains était arrivée à Canton... Quelques-uns des nouveaux venus, vrais chevaliers de la Table Ronde, et ne doutant de rien, se mirent à prêcher publiquement, revêtus de leur bure, et le crucifix à la main. Mais le résultat fut bientôt tel que leur confrère, Mgr della Chiesa, et bientôt aussi le Général de l'Ordre, leur enjoignirent une plus grande circonspection. L'expérience leur apprend bientôt que ce champ d'apostolat différait notablement d'avec les Philippines ou l'Amérique du sud et du centre, où cette méthode leur avait réussi (4). »

Le résultat lointain fut du moins de préparer un élargissement des conquêtes apostoliques ; et le résultat immédiat de renouveler la vie des missions par un recrutement intensif des vocations de prêtres indigènes.

LE SÉMINAIRE INDIGÈNE DES MISSIONS D'EXTRÊME-ORIENT. — La jeune Société s'appliqua, en effet, dès ses débuts, à la réalisation de son programme avec un entrain magnifique et dont les résultats surprennent, quand on pense au petit nombre d'ouvriers dont elle disposa pendant longtemps.

De 1660 à 1700 elle ne recruta que 117 membres, et 200 au cours de tout le XVIII^e siècle.

de, elle n'en compta jamais plus de 50 travaillant ensemble en Extrême-Orient.

Mais tous les efforts convergeaient vers le même but.

En 1658, Mgr Pallu (de Tours) est sacré évêque. En 1660, Mgr de la Motte-Lambert (de Rouen) et Mgr Cottolendi (d'Aix) reçoivent les mêmes pouvoirs.

En 1664, après un voyage de plus de deux ans, ils débarquent au Siam qui était à cette époque le seul royaume d'Extrême-Orient qui accordât au catholicisme une entière tolérance, permit l'entrée et le séjour d'étrangers de toute nationalité, et, par ses fréquentes relations commerciales avec la Cochinchine, le Tonkin et la Chine, rendit possibles l'envoi et le retour des séminaristes appartenant à des Missions très diverses.

Ils décident d'y ouvrir sans délai, selon les instructions du Concile de Trente, le Collège-Séminaire qui accueillera tous les enfants présentant des signes de vocation et les conduira, au terme d'études régulières, jusqu'au sacerdoce.

Au bout de quelques mois, la fondation est réalisée et Mgr Pallu peut écrire :

« Voilà le pont commencé ; trop heureux si nos carcasses et nos os, aussi bien que ceux de nos chers frères, pouvaient servir de pilotis pour l'affermir et faire un chemin plein et ouvert à de braves missionnaires et moissonneurs, pour venir faire une ample récolte en ces champs si fertiles et qui promettent une si grande abondance. »

Toutes les missions de la Société dirigent leurs recrues vers le Séminaire du Siam.

Le cas du Père Deydier, missionnaire au Tonkin, est justement célèbre. Obligé de se cacher, il réunit ses élèves à bord d'une jonque en perpétuel déplacement dans les arroyos du pays.

« Dès ce jour, écrit-il, nous commençâmes à mener une vie de communauté et qui plus est, une vie apostolique. Nous mangions ensemble, chacun lisait et servait à son tour à table, je ne m'en exemptais pas plus que les plus jeunes de mes séminaristes. Ils s'y opposèrent d'abord ; mais quand je leur eus apporté l'exemple de Notre-Seigneur, qui avait porté l'humilité jusqu'à ce point de laver les pieds du traître et abominable Judas, ils ne surent que répliquer et furent obligés de se rendre, quoique avec une peine extraordinaire, parce que cela est sans exemple dans



La ville d'Ajouthia, au Siam, où Mgr Pallu arrivait le 27 janvier 1664.
(Cl. Missions Etrangères.)

Memoire

Toucheant la Mission des Euesquis francois



ala Bine et autres lieux par le Pape Alexandre 7. en 1658.

Confirmee par Clement 9 en 1669.

Le Pape Alexandre 7. Informé des besoins des Eglises naissantes dans les Royaumes de la Chine, du Japon, de la Guinée, et de Java, & pour y pourvoir, le meilleur Expedient estoit d'y envoyer des Missionnaires Apostoliques avec le caractere d'Euesques,

Pour cet effet Sa Saincteté choisit trois Euesques francois qui furent consecrez Euesques, le Premier en 1659, le Second en 1660, le Troisieme en 1661. Et partirent successivement de France avec plusieurs Religieux de leur Ordre. Entreprirent le voyage par le Cap de Bonne Esperance, aux lieux de leurs Missions par la Turquie, la Perse, l'Inde, et le pays de Siam, apres avoir traverse la mer Rouge, la mer du Sud, le Cap de Bonne Esperance, et le Cap de Somal, de Bengale,

Les Portugais et les Espagnols n'eurent pas plaisir d'une telle Expedition qui taschoient de s'y opposer, mais les Portugais ont fait de plus grands efforts pour la detruire, et les Ministres de Portugal qui estoit pour lors le Roy, a fait de grandes plaintes

Le Roy ayant fait demander par son Ambassadeur en Portugal en 1659 des Passaports pour ces trois Euesques, Il leur fut d'abord refuse, puis obtenu aux priers, et enfin refuse en 1661, et l'avis ayant este porte a l'Ordre, que ces Euesques estoient passis aux Indes, son enuoye des Ordres au Viceroy et aux Gouverneurs des places des Conquistes de Portugal, de les saisir de leur passage

Mais a fin de mieux juger des dispositions de la Cour de Portugal, Il ne faut que lire les lettres suivantes ecrites au Cardinal Protecteur,

L'ra del Re di Portogallo al Cardinal Ursino Protettore

Non credo dubitare che l'intento di Sua Santita non sia sempre di far Giustizia a tutti, principalmente a questi regni et a questa natione, tanto benemeritata della gratia della Santa Sede apostolica, e così credo che la Nominazione de' Missionarij in partibus per se conqueste della China non sia per farsi con Intentione di pregiudicare al medesimo, e quando così magari contenera, mi resta che la Santita Vostra che si opera in questa materia, con la consideratione che la medesima richiede per che secondoy altri Missionarij forati, si miei Ministri Valersi nella difesa particolare e marcadly fuori delle mie conqueste, lo sto promitto per ricever tutti quelli che Sua Santita e suoi Ministri senza

Fac-similé d'une page du Recueil de Thoisy reproduisant les instructions d'Alexandre VII aux évêques missionnaires d'Extrême-Orient. B. N. (Cl. B. G.).

ce pays, où les femmes ne mangent ordinairement qu'après leurs maris. »

En 1668 eut lieu la première ordination de quatre prêtres. En 1675, trente-trois élèves suivent les cours du grand Séminaire.

Et, en 1678, Mgr Pallu faisait nommer évêque de Nankin le Dominicain chinois Grégoire Lo, ordonné à Manille en 1656, à l'âge de 40 ans, mais qui présente déjà de beaux états de service apostolique. En 1682, la Cochinchine ayant deux prêtres indigènes et le Tonkin onze, Mgr Lancau déclare : « L'expérience fait voir tous les jours que nos élèves n'ont pas moins de dispositions pour la vertu ni d'ouverture pour les sciences qu'on n'en remarque chez les Européens. »

La démonstration en fut faite, lorsque, en 1685, arriva au Siam l'ambassade envoyée par Louis XIV. Le Séminaire fit



La mission siamoise à Paris en 1686. — Trois personnages en costumes orientaux, assistent à une cérémonie religieuse. Auprès d'eux, Mgr de Lyonne, fils du ministre de Louis XIV et prêtre des M. F.

Musée Jacquemart-André, Chaalis (Cl. Bulloz).



容真牧司大司教主羊一第國中

Mgr Grégoire Lô, premier évêque chinois, sacré en 1685.

l'étonnement et l'admiration de nos compatriotes. L'abbé de Choisy écrit dans son journal : « Il y a longtemps que je n'ai rien vu qui m'ait tant touché. On voyait à la tête une douzaine de prêtres vénérables par leur barbe et encore plus par leur mise modeste.

Suivaient une quarantaine de jeunes ecclésiastiques, depuis douze jusqu'à vingt ans, de toutes nations : chinois, japonais, tonkinois, cochinchinois, péguans, siamois. Je croyais être au séminaire Saint-Lazare.

L'un d'eux, Antoine Pinto, originaire du Siam, fut emmené en France par l'am-

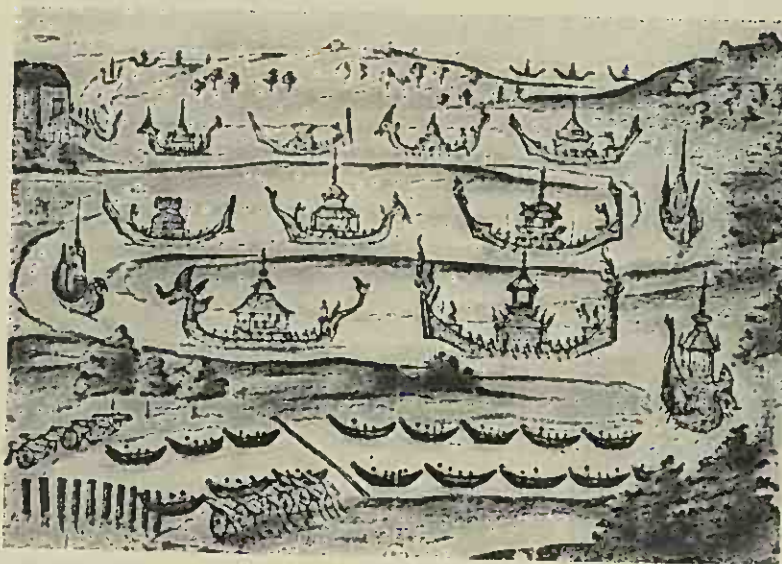


La grande ambassade de Siam auprès du roi Louis XIV en 1686-1687. C'est à cette occasion que Fénelon prononça le 6 janvier 1687 son Sermon fameux sur la Vocation des Gentils.

bassadeur et présenté à la Sorbonne, puis à l'officialité de Notre-Dame, pour des soutenance de thèses doctorales.

Ordonné prêtre à Rome même, avec dispense spéciale du pape Innocent XI, Antoine Pinto mourut malheureusement au Siam le 24 août 1696; laissant la réputation d'un

ouvrier « de grand travail, fort zélé, plein de crainte de Dieu ».



Entrée des ambassadeurs français au royaume de Siam en 1685.
Recueil de Siam, 1688. B. N. Est. (Cl. B. C.).

Ce que le Séminaire du Siam avait fait pour l'Indochine, il le fera, dès les premières années du xviii^e siècle, pour les missions chinoises, qui mettront désormais au premier plan de leurs préoccupations le recrutement des vocations indigènes.

Impossible ici de

suivre dans le détail l'histoire de ce grand effort. On l'a racontée ailleurs, à propos d'un de ses représentants les plus illustres, le prêtre chinois André Ly, qui honora au xviii^e siècle et contribua à sauver la mission chinoise du Setchoan (*).

Ce qu'il importe de retenir, c'est que la fondation de ce Séminaire marque une date décisive dans les annales de l'apostolat catholique. Le plus bel éloge qu'on puisse en faire est de cons-



Audience solennelle accordée par le roi de Siam au chevalier de Chaumont, ambassadeur extraordinaire du roi Louis XIV, en présence de deux évêques missionnaires : Mgr de Lyonne et Mgr Laneau.
B. N. Estampes (Cl. B. G.).

later qu'au prix des sacrifices souvent héroïques de ses directeurs et de ses élèves, il a fait triompher définitivement les espérances de Rome et la cause des séminaires indigènes.

(*) *Missions et Missionnaires*, p. 96.

(*) *Missions et Missionnaires*, p. 94.

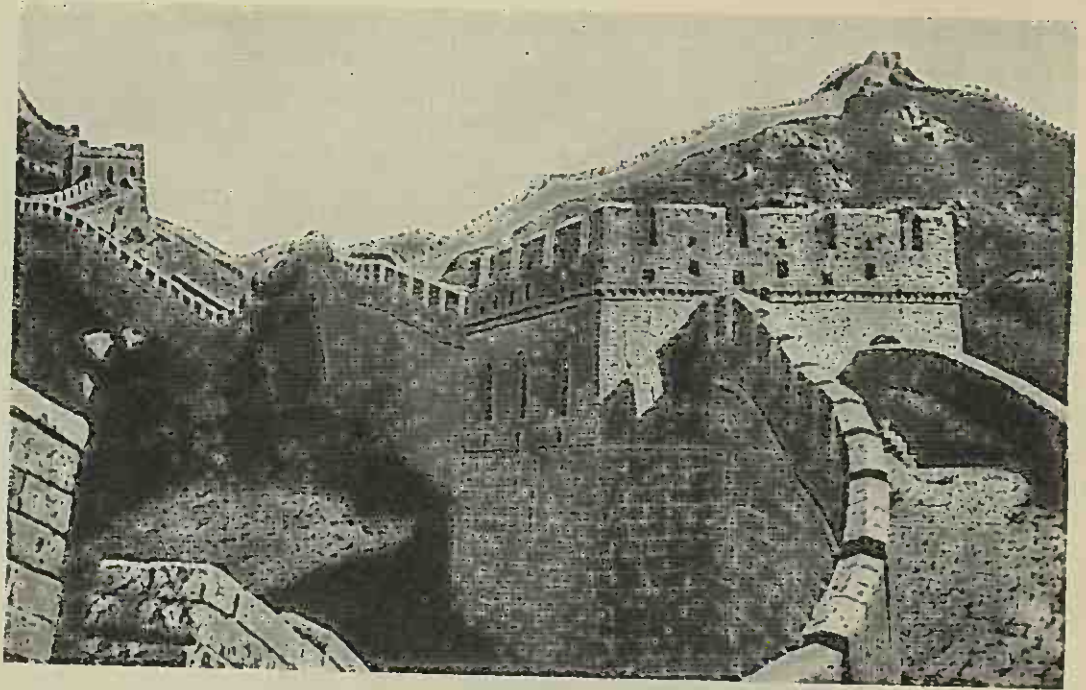
(*) *Instructions aux Missionnaires de la S. C. de la Propagande*, par un Père de Scheut (Louvain, 1928).

Cette traduction est faite sur l'édition *Monita ad Missionarios S.C.P.F.* des Missions-Etrangères, Hongkong, 1893, laquelle porte l'indication suivante :

« Les premières éditions étaient intitulées : *Instructiones ad munera Apostolica rite obeunda perutiles, Missionibus Chinae, Tunchini, Cochinchinae atque Siami accommodatae, a Missionariis S. Congregationis de Propaganda Fide Julhiae regia Siami congregatis, anno Domini 1665 cocinnatae, dicatae Summo Pontifici Clementi IV.* Les éditions récentes, sorties des presses de la S. Congrégation de la Propagande, portent le titre plus bref adopté ici. »

(*) *Trois siècles d'apostolat. Histoire du catholicisme au Hu-Kwang*, par Mgr Noël GUBBELS, O.F.M. Franciscan Press, Wuchang, Hupeh 1934).

(*) *Le prêtre André Ly, missionnaire au Setchoan (1692-1775)*, par Mgr Olichon, chez Bloud et Gay, Paris.



La grande muraille de Chine. L'un des plus grands systèmes de défense du monde, cette muraille de 600 lieues fut construite deux siècles et demi avant Jésus-Christ pour arrêter l'invasion des Tatars Mandchoux. Elle défendit également la Chine contre toutes les tentatives de pénétration qui devaient suivre.

Missions des Lazaristes (Cl. B. G.).

CHAPITRE III

LA CRISE MISSIONNAIRE DU XVIII^e SIÈCLE CRISE INTÉRIEURE

Les premiers conflits. — Mort du premier Vicaire apostolique. — Le mandement de Mgr Maigrot.
La querelle des Rites. — L'Empereur contre le Pape. — L'ère des persécutions.

« Il n'y a pas, dit le P. Charles, dans l'histoire des missions catholiques de page plus navrante que celle qui se place entre 1750 et 1800. La seconde moitié du XVIII^e siècle fut marquée par une série de désastres inouïs : et ce qui montre combien les esprits eux-mêmes étaient atteints, c'est qu'aucune émotion collective, aucun soubresaut de zèle n'en résulta chez nos chrétiens d'Europe (1). »

C'est cette page attristante qu'il faut bien nous résigner à parcourir. Les missionnaires, divisés entre eux, succomberont finalement sous les coups de leurs ennemis du dedans et du dehors.

1 Grande et douloureuse histoire, où l'ombre se mêle à la lumière, la passion à la

vertu, et qui, si elle fut écrite par des hommes faillibles, le fut du moins par des hommes d'un tempérament intellectuel et moral peu commun, dignes encore de ce grand siècle où rien n'était médiocre et dont les erreurs même commandent le respect, jusqu'au moment où elles dégénèrent en querelles de parti et en rivalités de personne.

LES PREMIERS CONFLITS. — Dès leur arrivée en Indochine, en 1664, les prêtres des Missions Etrangères s'étaient heurtés à l'hostilité des Portugais et de leurs catéchistes.

Les Pères Hainques et Chevreuil avaient, sur les ordres venus de Malacca et de Goa, subi de multiples vexations.

Nous avons dit comment le pape Clément IX avait dû, par le Bref *Speculatores domus Israël*, du 13 septembre 1669, briser les résistances en subordonnant les Réguliers aux Vicaires apostoliques.

A quoi les Portugais n'hésitèrent pas à objecter que la Bulle était nulle, parce que subreptice, c'est-à-dire reposant sur des faits inexistant.

Il avait fallu jeter l'interdit sur certains rebelles et, à la fin de l'année 1673, le Général des Jésuites, le P. Oliva, avait reçu ordre de notifier à ses religieux les décrets de Rome subordonnant tous les missionnaires aux Vicaires apostoliques et libérant ceux-ci des entraves du *Padroado*.

A la décharge des intéressés, il faut reconnaître d'ailleurs que leur situation était difficile entre les ordres venus de Lisbonne ou de Madrid et ceux qui arrivaient de Rome.

MORT DU PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE. — En 1684, le premier Vicaire apostolique, Mgr Pallu, et un de ses missionnaires, le futur Mgr Maigrot, pénétraient en Chine.

Mgr Pallu n'y entra que pour y mourir.

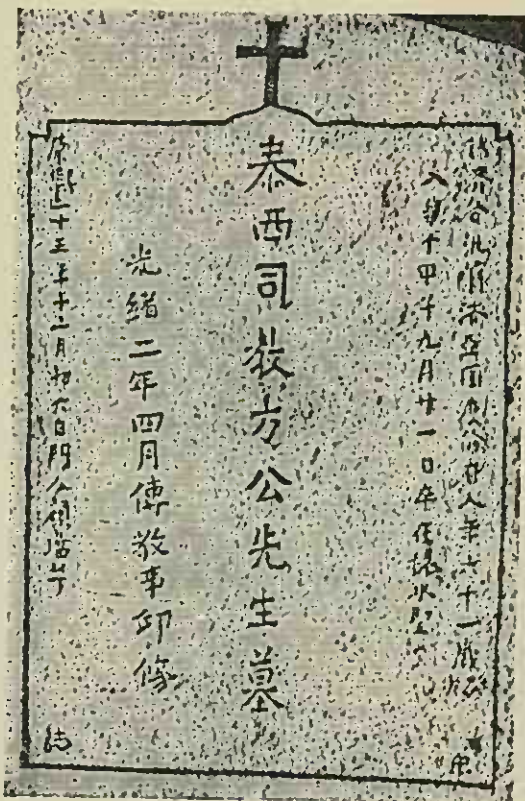
Il se contenta d'adresser une lettre à tous les missionnaires séculiers et réguliers, pour leur notifier les pouvoirs d'administrateur général qu'il avait reçus par le Bref *Onerosae pastoralis* du 15 avril 1680, les prier de prêter le serment d'obéissance ordonné par Innocent XI et promulguer les décrets qui concernaient l'administration des sacrements. A peine avait-il accompli ce premier acte de juridiction, qu'il ressentit les atteintes de la maladie dont il devait mourir. Il se retira à Moyang (Fukien) avec M. Maigrot.

Sentant sa fin prochaine, il adressa au Souverain Pontife ces lignes qui prouvent combien il était pénétré de la pensée du Saint-Siège sur les véritables



Mgr Charles Maigrot (1652-1730), administrateur des Missions de Chine.

Coll. Missions Etrangères (Cl. B. G.).



Inscription du tombeau de Mgr Pallu au village de Moyang.
Com. par les Missions Etrangères (Cl. B. G.).

que les docteurs de la Sorbonne, déjà engagés dans la lutte, tinrent à disculper publiquement le 14 octobre 1686, et que le Pape nomma, en 1688, son Vicaire apostolique (sans titre épiscopal) pour la province de Fokien.

Entre les Jésuites et leurs contradicteurs la lutte devenait chaque jour plus serrée.

Les premiers avaient pour eux l'empereur Kang-Hi, à qui Louis XIV venait d'envoyer une mission scientifique composée de six Jésuites mathématiciens de valeur, les Pères de Fontaney, Tachard, Lecomte, Visdelou, Gerbillon et Bouvet. Les deux derniers, reçus à la cour en 1688, ne tardèrent pas à s'imposer par leur mérite personnel et leur autorité morale.

Leur influence se traduit bientôt par des mesures de bienveillance non équivoques en faveur de la religion chrétienne.

Le 19 mars 1692, l'empereur promulgua le fameux édit de tolérance aux termes duquel il ne fallait plus « empêcher personne d'aller brûler des parfums ou de faire des offrandes dans les temples du Maître du ciel. L'existence des églises et la liberté du culte chrétien étaient ainsi reconnues, mais dans des termes dont l'ambiguïté avait de quoi inquiéter les adversaires des rites chinois.

besoins de l'apostolat et le but de la Société des Missions Etrangères. « Les Chinois que j'ai vus et auxquels j'ai administré la confirmation ont été remplis de joie d'apprendre que le Saint-Siège envoie des évêques en Chine pour les diriger dans les voies du Seigneur et pour élever à la dignité sacerdotale quelques-uns de leurs compatriotes. »

Il expira le 29 octobre 1684, entre les bras de M. Maigrot, qu'il avait nommé provincial général et vice-administrateur des missions de Chine. Un religieux dominicain assista seul avec le prêtre français aux funérailles du premier des évêques des Missions Etrangères.

Son corps fut déposé près du village de Moyang, dans un lieu connu aujourd'hui des chrétiens sous le nom de la Sainte-Montagne.

Sa fin fut attristée par le pressentiment des difficultés qui attendaient ses successeurs.

LE MANDEMENT DE MONSIEUR MAIGROT. — Elles débutèrent par une accusation de jansénisme contre le P. Maigrot,

C'est cette équivoque que Mgr Maigrot crut de son devoir de dénoncer comme de nature à orienter l'apostolat sur des voies périlleuses.

Le 26 mars 1693, il lançait le fameux Mandement qui ouvrait officiellement en Chine le débat sur la Querelle des Rites et qui allait finalement mettre aux prises le Pape et l'empereur.

Ce n'est pas sans hésitations et sans de longues réflexions qu'il en était venu à publier ce document.

« Il est vrai, déclare-t-il en commençant, que plusieurs missionnaires de notre Vicariat, qui ont un grand désir de voir cesser la division non seulement dans les sentiments, mais dans la pratique et dans l'usage sur des questions si importantes, nous ont demandé notre avis en qualité de vicaire apostolique, et nous ont souvent et très instamment supplié de faire un règlement par provision pour les délivrer des peines, des scrupules et des perplexités continuelles qui embarrassent et qui inquiètent leurs consciences, mais l'importance de la matière nous a obligé à délibérer longtemps avant que de répondre à leurs désirs. »

Avant d'en venir à l'exposé des faits de cette grave querelle, essayons de dégager les oppositions de doctrine qui se cachaient sous les mots et les rites contestés.

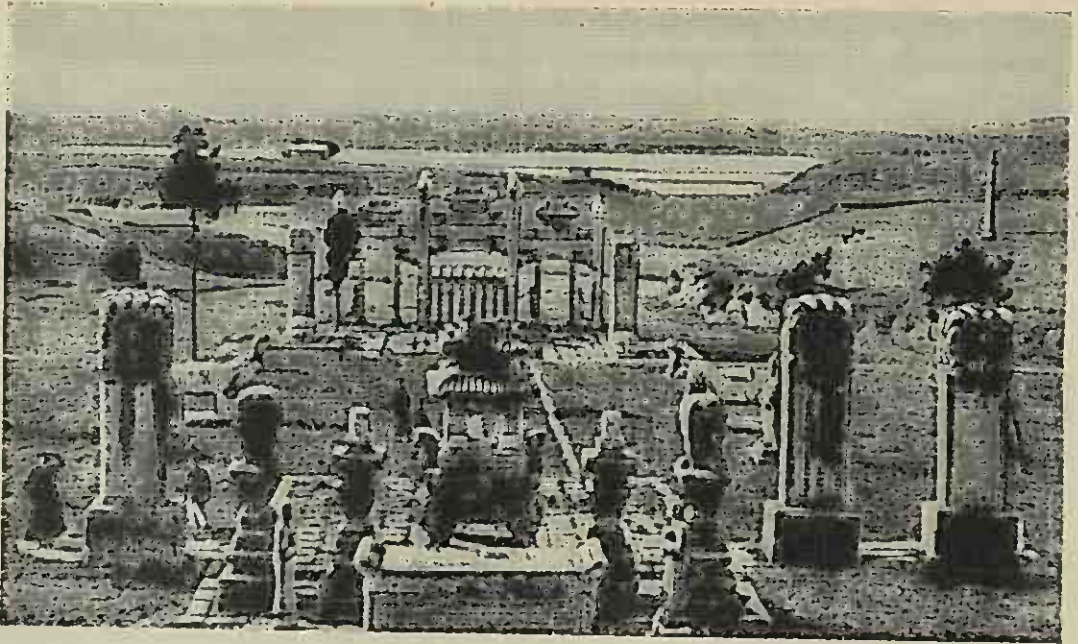
LA QUERELLE DES RITES. — Pour les Jésuites de l'école du P. Ricci et du P. Couplet, la doctrine de Confucius sur la nature de Dieu ne s'éloigne pas radicalement de la saine conception philosophique. Le *Tien* (ciel) dont Confucius prescrivait le culte, pouvait donc être considéré comme l'équivalent du Dieu personnel qu'adorent les chrétiens et que les Chinois nomment *Xang-li* ou *Chang-ti*, Seigneur d'en-haut.

« La religion des Chinois, disait le P. Ricci, n'admet pas d'idoles, mais honore seulement le Ciel et la Terre ou le Roi du Ciel.

» ... A cet Etre suprême qu'ils reconnaissent, les lettrés n'érigent aucun temple. Ils ne lui ont consacré aucun lieu pour l'adorer. Ils n'ont donc ni prêtres, ni ministres de la religion, ni rites solen-



Le sang des animaux offert à Confucius est enterré à la porte du temple par les mandarins. Grav. anonyme de la fin du XVII^e siècle (B. N.).



Cimetière chinois au Tcheli oriental.

Missions des PP. Lazaristes.

nels à observer, ni préceptes ou commandements imposés... De même, ils ne récitent jamais de prières ni en commun ni en particulier.

» Bien plus, ils prétendent que l'empereur seul doit offrir ces hommages et sacrifier au Roi du ciel.

» Le vrai temple des lettrés est celui de Confucius (*). »

Un autre Jésuite, le P. Le Comte, écrira même en 1696, dans un livre qui scandalisera Bossuet et la Sorbonne : « La Chine, plus heureuse dans ses commencements que nul autre peuple au monde, a puisé presque dans la source les saintes et les premières vérités de son ancienne religion... de sorte que ce peuple a conservé près de 2.000 ans la connaissance du véritable Dieu et l'a honoré d'une manière qui peut servir d'exemple et d'instruction, même aux chrétiens (*). »



À ces affirmations, de nombreux missionnaires, dont quelques-uns parmi les Jésuites eux-mêmes et presque tous ceux des autres Congrégations, objectaient que la morale de Confucius est d'inspiration foncièrement positiviste et sociologique ; qu'elle ne repose sur aucune métaphysique et que les démonstrations de son culte s'adressent en conséquence aux créatures et non pas au Créateur.

Le philosophe chinois raisonne comme si l'homme était un animal *politique* plus qu'un animal *religieux* : l'essentiel pour lui est donc d'organiser dans la cité un culte

qui resserre les liens de l'ordre social sans se préoccuper de donner satisfaction aux aspirations religieuses de l'âme.

De là le caractère équivoque du culte des ancêtres, des sages, des empereurs, qui constitue le fond de la religion du peuple chinois et qui s'exprime dans toutes les cérémonies de la vie publique et privée.

Comme on le voit, l'opposition est fondamentale. Elle ne porte pas seulement sur le sens à donner à quelques cérémonies civiles, dont l'interprétation pourrait devenir secondaire, si la question de principe était résolue.

C'est bien ce qu'entendait Mgr Maigrot lorsqu'il écrivait :

« On ne se servira plus, pour signifier Dieu, des mots : *Tien*, c'est-à-dire *ciel*, et *Xang-ti*, souverain empereur, car ce que les Chinois entendent par ces deux mots n'est pas le Dieu que nous autres chrétiens adorons (*). »

La controverse ne tarda pas à passionner tous les milieux théologiques. Passionner, le mot n'est pas trop fort, si on en juge par le détail suivant.

Les *Nouveaux Mémoires* du P. Le Comte, dont nous venons de citer un extrait, ayant été déferés en 1700 au jugement de la Sorbonne, les Jésuites déclarèrent récuser ce jugement et y firent opposition par acte notarié.

« Aussitôt, dit un témoin, comme si la discorde fût tombée tout d'un coup dans la salle de Sorbonne, tout le monde se leva de sa place, et les plus forts, comme d'Arnaudin, Lemoine et le curé de Saint-Merri, coururent à la porte pour se battre contre les notaires... Ce fut une confusion la plus grande du monde ; vous auriez dit qu'on allait assiéger la Faculté (*). »

L'EMPEREUR CONTRE LE PAPE. — L'erreur des opposants fut d'en appeler de l'interprétation du Vicaire apostolique à celle de l'empereur qui, le 30 novembre 1700, fit contresigner par le grand Conseil une déclaration proclamant que *les Européens adorent la même divinité que les anciens Chinois !*

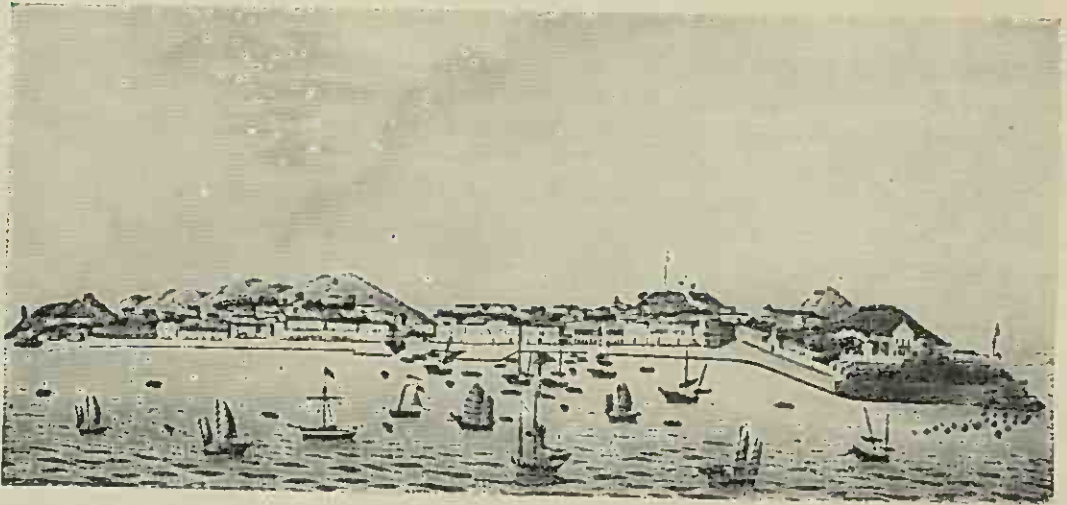
Cette lamentable confusion de l'autorité politique et de l'autorité doctrinale fut la cause de tout le mal.

En 1704, le pape Clément XI se voit dans l'obligation de renouveler la solennelle condamnation des rites chinois et croit devoir envoyer un légat, Mgr de Tournon, pour notifier cette condamnation



Mgr de Tournon, légat du pape Clément XI auprès la cour de Pékin en 1704.

B. N. Est. (Cl. B. G.).



Vue générale de Macao qui joua un rôle de première importance à toutes les époques de l'histoire des missions chinoises.

Com. par les Missions Etrangères (Cl. B. G.).

aux missionnaires. Le légat fut courtoisement reçu à la cour de Pékin, mais, comme il fallait s'y attendre, finalement éconduit.

Au mois d'août 1706, l'empereur fait expulser de Chine Mgr Maigrot et Mgr de Tournon, que les Portugais retiennent captif dans leurs geôles de Macao, où il mourra le 8 juin 1710, promu par le Pape à la dignité cardinalice.

Tous les missionnaires qui ne veulent pas adhérer à l'interprétation impériale sont bannis et les missions chinoises entrent dans l'ère des persécutions légales d'où elles ne sortiront plus.

Le Pape riposte par la Constitution apostolique du 19 mars 1715, *Ex illa die*, qui confirme le décret de 1704.

Un essai de conciliation est tenté en 1720 par l'envoi d'un nouveau légat, Mgr Mezzabarba, lequel complique la situation plutôt qu'il ne l'éclaircit, en prenant sur lui d'octroyer des *tolérances* que Rome n'approuvera pas.

Ainsi se clôt, avec la mort de l'empereur Kang-Hi, survenue le 30 décembre 1722, l'ère pacifique de l'apostolat en Chine, qui donna de si grandes espérances et qui permit du moins un solide établissement des fondations de l'Eglise, laquelle compte environ 300.000 adhérents.

L'ÈRE DES PERSÉCUTIONS. — Désormais le christianisme ne se maintiendra qu'au prix des plus grands efforts, et grâce à la ténacité méritoire de ses fils.

Le successeur de Kang-Hi fait reconduire à Canton tous les missionnaires résidant dans les provinces. Ils sont au nombre de 39 appartenant à l'ordre des Franciscains, des Dominicains, des Lazaristes et à la Société des Missions Etrangères.

De Canton, ils seront dirigés enfin (1732) sur Macao, avec ordre de retourner en Europe.

Seuls sont autorisés à demeurer à Pékin, sous le regard et sous les ordres de l'empereur, une vingtaine de Jésuites et deux missionnaires italiens. L'ère des catacombes, et celle du martyr, est ouverte pour plus de cent ans dans les missions chinoises.

J'ai raconté ailleurs (*) comment, grâce à un clergé indigène intelligemment formé, elles purent résister à cette terrible épreuve, et comment à l'*apostolat des élites*, qui avait si brillamment inauguré leur histoire, succéda cet *apostolat des humbles*, qui ne fut pas moins méritoire.

A Rome, on savait la gravité de la situation, mais la doctrine était en jeu et, sur ce terrain, aucune concession n'était possible.

Une fois de plus l'étude des rites chinois fut remise à l'ordre du jour des Commissions compétentes. Elle aboutit aux mêmes conclusions que précédemment.



L'église de l'Immaculée-Conception à Pékin (1650) autrefois cathédrale de la capitale chinoise. Coll. Missions Etrangères (Cl. B. G.).

L'enquête ouverte en 1735 par Clément XII confirma le jugement porté par son prédécesseur, et, le 11 juillet 1742, la controverse fut close définitivement par la Bulle *Ex quo singulari* de Benoît XIV, qui prononça le mot décisif : « Les rites ne sont pas mauvais parce que condamnés ; ils sont condamnés parce qu'ils sont mauvais. »

(*) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 87.

(*) *CORDON, Histoire de la Chine*, t. II, p. 319.

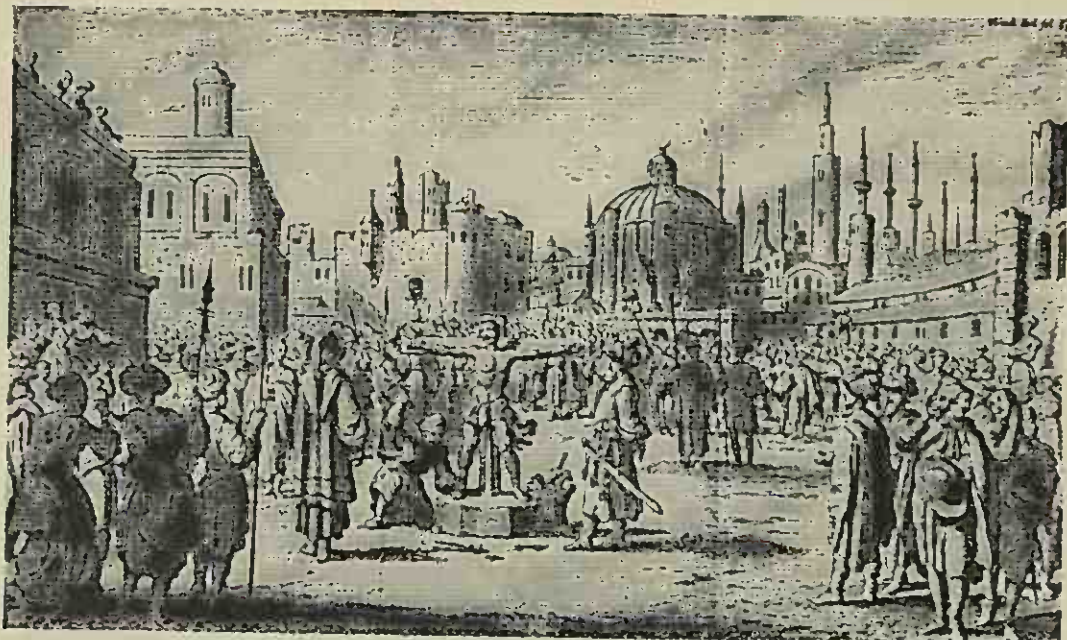
(*) *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine*, t. II, pp. 133 et 141

Le P. Brou fait remarquer à ce propos : « Qu'eussent dit ces rigides théologiens, s'ils avaient lu ce qu'en 1878 Léon XIII écrivait à MM. Bonnetti et Perny pour leur édition d'un livre du P. de Prémare, *Vestiges des principaux dogmes chrétiens tirés des anciens livres chinois* : « ... Vous en avez extrait les vestiges très clairs des dogmes et des traditions de notre sainte religion. » (*Revue d'Histoire des Missions*, déc. 1934, p. 553.) Il s'agit, cela va sans dire, de la révélation primitive.

(*) A. LAUNAY, *op. cit.*, p. 387.

(*) *Journal d'un Docteur de Sorbonne*, p. 48, publié par Gazier, 1916.

(*) *André Ly, prêtre chinois* (Bloud et Gay, Paris, 1933).



Les Barbaresques. — Pendant que les missionnaires annoncent à grand péril l'Évangile dans les terres lointaines, les Turcs ou Barbaresques écument la Méditerranée et emmènent en esclavage tous les chrétiens qui tombent entre leurs mains.

D'après Dan, *Historie van Barbaryen*, B. N. (Cl. B. G.).

CHAPITRE IV

LA CRISE MISSIONNAIRE DU XVIII^e SIÈCLE CRISE EXTÉRIEURE

La crise du sentiment religieux en France. — Suppression de la Compagnie de Jésus. — L'œuvre de la Révolution française.

A peine les derniers échos de la Querelle des Rites s'étaient-ils éteints en Orient, qu'une nouvelle offensive s'annonçait en Occident, qui devait cette fois porter à l'apostolat missionnaire des coups décisifs.

En premier lieu, une coalition des gouvernements catholiques s'acharna de 1754 à 1773 contre les Jésuites et aboutit à la suppression de l'Ordre. Vint ensuite la poussée de la Révolution française qui, en France et à Rome, ruina tous les autres établissements religieux.

Les nations chrétiennes portent donc une lourde part de responsabilité dans cette série de désastres où elles firent le jeu du rationalisme et de l'impiété.

LA CRISE DU SENTIMENT RELIGIEUX EN FRANCE. — On a remarqué avec raison que la mort de Louis XIV (1715) donna, en France, le signal d'une réaction contre le parti *dévo*t d'inspiration ignatienne.

Les excès de l'absolutisme royal avaient provoqué un courant de sympathie croissante en faveur de ses victimes, et le jansénisme sut à merveille profiter des circonstances pour semer le trouble dans les esprits.

Qui donc, au xviii^e siècle, en dehors des milieux dévots, n'est pas plus ou moins teinté de jansénisme, plus ou moins passionné pour la querelle doctrinale ouverte par les Provinciales ?

Or, la théologie janséniste, avec sa doctrine de la rédemption limitée, de la damnation antécédente, du très petit nombre des amis de Dieu (ses formules usuelles étaient : Peu connaissent le Père ; le sel ne doit pas être affadi ; la masse est corrompue et réprouvée), paralysait l'élan missionnaire (1).

Une telle doctrine fait très bien l'affaire des négriers, dont le commerce ne fut jamais si florissant qu'au xviii^e siècle, et dont les résultats effroyables sont une honte ineffaçable pour l'Europe chrétienne (2).

De plus, par ses excès mêmes, cette déplorable controverse préparait les âmes au scepticisme ou au rationalisme.

De fait, les progrès de l'incrédulité au xviii^e siècle s'étendent à toutes les classes sociales. A Voltaire qui démolit la religion *positive*, fait pendant Rousseau qui édifie la religion *naturelle*.

L'Encyclopédie vulgarise cette philosophie rationaliste qui gagne dans tous les milieux et sert de véhicule à la révolution religieuse comme à la révolution sociale.

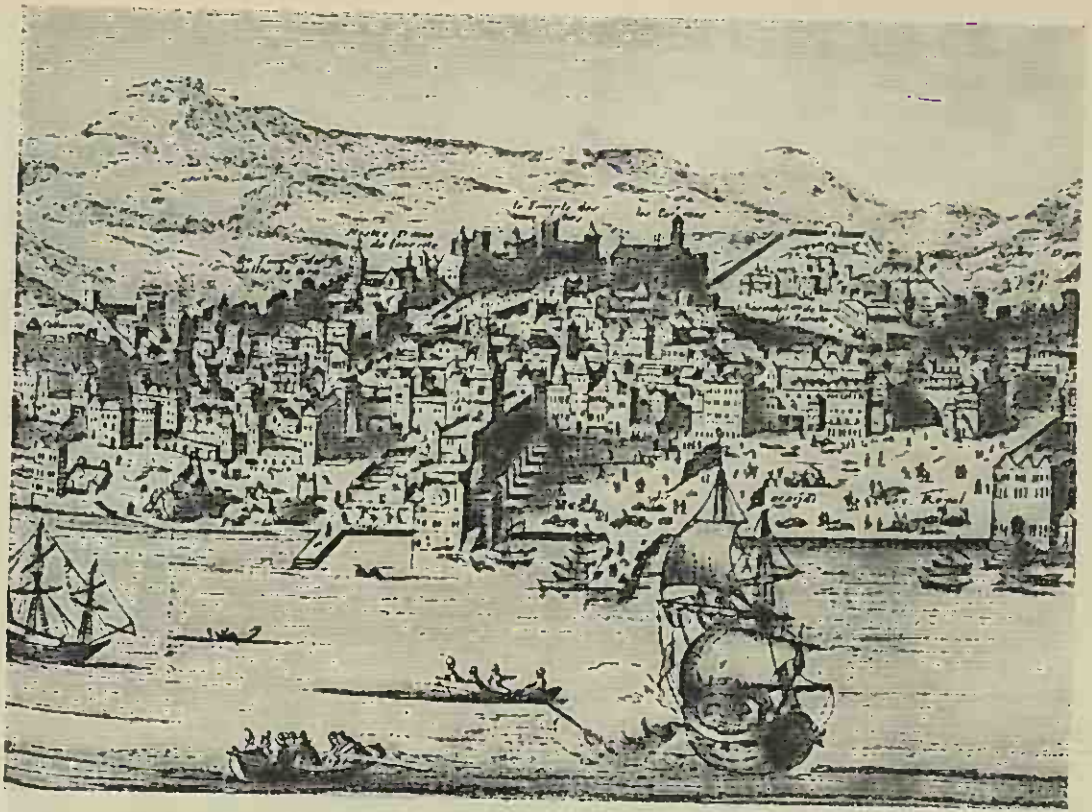
Les Encyclopédistes ne s'y trompent pas et le jansénisme leur apparaît comme une excellente machine de guerre contre le christianisme lui-même.

D'Alembert écrira à Voltaire le 31 mars 1761 :

« Laissons les pandours (jansénistes) détruire les troupes régulières (Jésuites).



Des religieux Rédemptoristes rachètent aux Barbaresques des esclaves chrétiens. D'après Dan, *Historie van Barbaryen*, B. N. (Cl. B. G.).



Lisbonne, vue partielle. On voit au milieu du quai la « Maison des Indes » et au centre de la ville, au-dessous du couvent des Carmes, le fort Saint-Julien où furent enfermés les Jésuites arrêtés à Pondichéry en 1757.

B. N. (Cl. B. G.).

» Quand la raison n'aura plus que les pandours à combattre, elle en aura bon marché. »

Et Voltaire de son côté : « Les Jésuites et les jansénistes continuent à se déchirer à belles dents ; il faudrait tirer à balles sur eux tandis qu'ils se mordent » (26 janvier 1762).

Cette coalition redoutable avait pris comme premier objectif la destruction de la Compagnie de Jésus. C'est de ce côté qu'elle remporta en effet sa première victoire, désastreuse pour les Missions.

Elle trouva comme instruments dociles les représentants des monarchies bourbonniennes, dont les ministres incarnaient ce *despotisme éclairé* qui, en réalité, ne tendait qu'à renforcer l'absolutisme, en réservant au seul souverain l'initiative des réformes jugées indispensables au bonheur des peuples.

SUPPRESSION DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS. — Le premier acte du drame se joua au Portugal, où le marquis de Pombal, entièrement acquis au parti des philosophes, exerçait une vraie dictature sous le couvert du faible Joseph I^{er}.

En 1754, il cède à l'Espagne les fameuses réductions du Paraguay contre de fallacieuses mines d'or au Paraná. Trente mille Indiens se soulèvent, et par les soins de Pombal, l'Europe apprend bientôt que les Jésuites avaient attaqué en même temps l'Espagne et le Portugal.

En 1757 il fait arrêter à Pondichéry et déporter à Lisbonne cent vingt-sept Jésuites, dont un tiers périt de misère en cours de route ou dans les cachots du fort Saint-Julien.

Enfin, le 3 septembre 1758, un attentat commis à Lisbonne contre Joseph I^{er} lui sert de prétexte pour se débarrasser de ses ennemis. Plus de deux cents sont jetés par ses ordres sur les côtes des États pontificaux.

La Compagnie de Jésus est interdite dans toute l'étendue des possessions portugaises. Du coup les missions du Brésil et des Indes perdent un millier d'ouvriers.

*
**

Le deuxième acte du drame se joua en France.

Depuis longtemps le Parlement nourrissait de sourdes rancunes contre les adversaires des jansénistes.

Deux ans avant la mort de Louis XIV, il avait dû enregistrer, bien à contre-cœur, la Bulle *Unigenitus* (1713) portant condamnation des doctrines de Jansénius.

A la première occasion favorable, il prit sa revanche.

En 1732, l'archevêque de Paris ayant, dans un mandement, ordonné l'obéissance à la Bulle, le Parlement déclare qu'il y a abus. Quatre conseillers, des plus acharnés, sont alors condamnés à l'exil : protestation de leurs collègues qui, à l'exception de ceux de la Grand' Chambre, signent leur démission. Le 20 juin, au nombre de cent cinquante, ils sortent deux par deux du Palais, au mi-



Une indigoterie à la Martinique. Le P. Labat, jésuite, y avait fait une œuvre sociale considérable : les moulins à sucre et les indigoteries employaient rationnellement la main-d'œuvre indigène. D'après Labat, *Nouveau voyage aux Isles de l'Amérique*, B. N. (Cl. B. G.).



Clément XIV qui, le 21 juillet 1773, proclamait à contre-cœur par la bulle « Dominus Redemptor », la suppression de la Compagnie de Jésus. (Coll. B. G.)

lieu d'une foule qui crie : « Voilà les Pères de la Patrie. »

Mais comme on ne peut cependant pas s'attaquer au Pape, on s'en prendra aux Jésuites.

Une superbe occasion fut fournie par le procès d'un imprudent religieux de la Martinique, le Père de Lavalette, mis en faillite à la suite d'affaires commerciales malheureuses.

Le Parlement de Paris, saisi malencontreusement d'une procédure d'appel, décréta, le 6 août 1762, que les règles de la Compagnie de Jésus étant contraires au bien de l'État, la Compagnie devait être supprimée et ses membres exilés.

Louis XV eût bien voulu résister, mais il avait besoin d'argent et Choiseul lui fit entendre par M^{me} de Pompadour l'argument décisif : « Il n'est pas possible que le Roi sacrifie aux Jésuites son Parlement, au moment où il lui est aussi nécessaire. »

L'ordre de proscription fut exécuté.

♦♦

L'Espagne suivit en 1767.

Le ministre Aranda, partisan enthousiaste des philosophes, profita d'une émeute dans laquelle les Jésuites étaient intervenus pour l'apaiser, pour persuader au roi Charles III qu'ils avaient organisé la sédition.

Du coup ils furent déclarés criminels d'Etat. « Poussé par de justes motifs que je renferme dans mon cœur royal, déclara l'autocrate Charles III, j'ordonne, en vertu du pouvoir suprême que le Tout-Puissant a remis entre mes mains, que tous ceux qui appartiennent à la Compagnie de Jésus sortent de mes Etats et que leurs biens soient confisqués. »

Ce coup atteignait aux Amériques et aux Philippines plus de 2.000 missionnaires.

Les trois cours de Madrid, de Paris et de Naples se concertèrent alors pour mettre le Pape en demeure d'abolir l'Ordre même dans le monde entier.

L'unanimité se fit peu à peu entre les cours d'Europe contre ceux que l'on repré-

sentait comme les ennemis du progrès. « Je connais ces gens aussi bien que n'importe qui, écrivait, en 1770, le futur Joseph II à Choiseul. Je connais les projets qu'ils ont réalisés et les efforts qu'ils font pour répandre les ténèbres sur la terre, régenter l'Europe du cap Finistère à la mer du Nord et y jeter le trouble. »

Le Pape crut devoir se résigner et, le 21 juillet 1773, Clément XIV concluait la Bulle

Dominus ac Redemptor par ces mots mélancoliques : « Nous avons reconnu que la Compagnie de Jésus n'est plus en état de produire ces fruits précieux et ces remarquables avantages pour lesquels elle a été établie, approuvée par tant de papes et dotée de tant de privilèges. »

Le désastre s'étendait à tous les pays de missions : du Proche-Orient à la Chine et aux Amériques. Trois mille cinq cents missionnaires disparaissaient sans qu'il fût possible de les remplacer. On le vit bien à Pékin, où l'on eut grand mal à trouver quelques Lazaristes français et portugais pour continuer la mission scientifique des Jésuites.

Vingt ans plus tard, la Révolution française consumera le désastre.

L'ŒUVRE DE LA RÉVOLUTION. — Par la condamnation des Congrégations religieuses, la fermeture de leurs établissements et la confiscation de leurs biens, la Révolution tarit du même coup le recrutement du personnel missionnaire et la dernière source des subsides qui pouvaient parvenir aux missions, depuis que le gouvernement royal était mis hors d'état de subvenir à leurs besoins.

A la veille du décret du 2 novembre 1798, qui mettait à la disposition de la nation toutes les propriétés ecclésiastiques, le Séminaire des Missions Etrangères avait fait la déclaration suivante :

« Nous n'avons que 65.000 livres de revenu net, y compris les dîmes qui rendaient de 12 à 13.000 livres, une gratification du roi de 15.000 livres, une du clergé de 13.000 livres et quelques rentes sur des communautés religieuses et quelques maisons à Paris.

» Tous ces revenus sont employés annuellement à l'entretien des Supérieurs, des directeurs, des jeunes élèves qui sont gratuitement nourris au Séminaire, à la subsistance



Le Séminaire des Missions Etrangères au XIX^e siècle.

(Cl. Missions Etrangères.)

des missionnaires français qui sont répandus dans les royaumes de la Chine, du Tonkin, de la Cochinchine, Ciampa, Cambodge, Laos, Siam, à celle des six évêques et des six collèges à qui on envoie, tous les ans, leurs pensions alimentaires ; de plus, sur les mêmes revenus, on paye les voyages des missionnaires qui partent de Paris pour leurs missions. Ces voyages sont très dispendieux. »

Rien n'y fit. La maison de la rue du Bac fut fermée, comme celle de Saint-Lazare et comme les autres couvents. De 1792 à 1815, au moment où les missions, privées de jésuites, auraient eu besoin de centaines de recrues nouvelles, le Séminaire des Missions Etrangères ne peut leur envoyer en tout que neuf prêtres.

*
**

Pour comble de malheur l'ouragan destructeur porta ses ravages au delà des frontières de France.

La Révolution ne pouvait manquer de chercher à frapper l'Eglise à la tête.

En 1796, le Directoire confie au général Bonaparte la mission d'aller « éteindre à Rome le flambeau du fanatisme ».

Après des pourparlers et des incidents que nous ne pouvons rapporter ici, la marche sur Rome est ordon-



Mgr de Lyonne, vicaire apostolique du Setchoan en 1681, mort à Paris en 1713.

Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).

née, et le 10 février 1798, le général Berthier et les troupes françaises entraînent dans la Ville éternelle.

La République romaine est proclamée ; le pape Pie VI est conduit sous escorte à Valence, et les biens de l'Eglise mis au pillage.

La Congrégation de la Propagande, qui aurait pu venir en aide aux missions, n'existe plus que de nom et ne peut qu'assister impuissante à ce désastre sans précédent.

(1) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 87.

(2) Cf. P. Dieudonné Ruxxon, *La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens*. (Librairie Vanelche, Paris).

Les états adressés au Ministre de la Marine par l'Intendant de Saint-Domingue mentionnent 302 bâtiments chargés de 115.293 esclaves pour les années 1786 à 1789. — A Liverpool, de 1783 à 1793, 502 voiliers négocient 196.784 captifs. — Lors de la grande Révolution, plus de 2.000.000 d'Africains peinaient en Amérique au service des Européens.

« On évalue le chiffre des Noirs exportés dans les Indes occidentales de 1511 à 1789, à 40 et 50 millions. Et cependant, à la fin du xviii^e siècle, les statistiques de la population esclave dans les colonies européennes ne signalent que l'existence de 2 millions d'esclaves. Le 9/10 des Noirs importés ont disparu. » (*Op. cit.*, p. 96.)



Le commerce que les Indiens du Mexique font avec les Français du Mississipi. On est assez surpris de voir, à côté du trafic purement mercantile, une scène d'apostolat. B. N. Est. (Cl. B. G.).

CHAPITRE V

LE BILAN D'UN SIÈCLE

I. La plainte qui monte des pays de missions. — II. État des missions d'Amérique, des Indes, de Chine et d'Indo-Chine. — III. Un rayon de lumière et d'espoir.

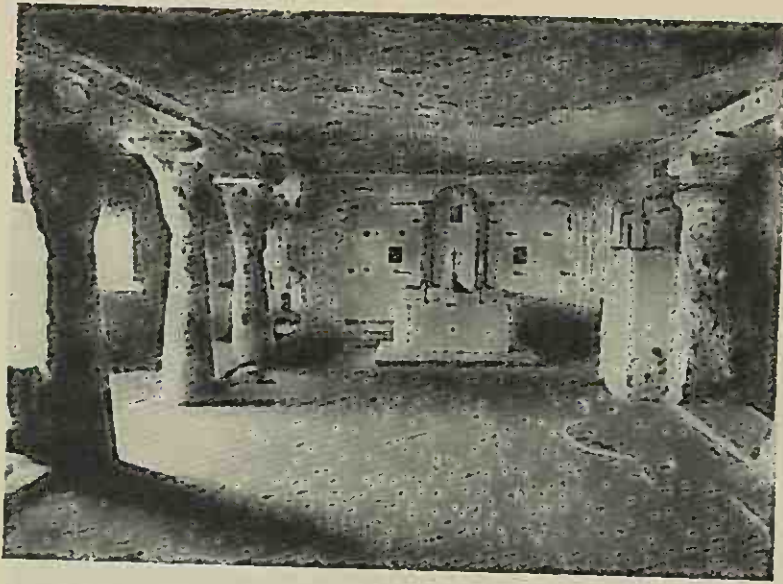
I. La plainte des pays de missions

Par l'exposé qui précède, il n'est pas difficile de pressentir quel pouvait être, aux environs de 1800, le misérable état des chrétientés missionnaires.

LE PERSONNEL ET LES RESSOURCES. — Dans son *Tableau des missions catholiques au XIX^e siècle*, le P. Louvet estime que déjà à la veille de la Révolution française, si nous nous en tenons aux territoires qui relèvent aujourd'hui de la Propagande, le nombre des missionnaires était tombé à 300.

Trente ans plus tard, après les désastres de la Révolution et les guerres du premier Empire, il devait être réduit encore de moitié (!)

Les Jésuites n'existent plus.



Aux Indes : une ancienne pagode transformée en église. (Cl. Fides.)

pour l'Orient : 9 en Chine et 19 dans les missions du Levant.

Les Prêtres des Missions Etrangères qui, en 1780, comptaient 44 des leurs en pays de missions, n'en ont plus que 29 en 1800 (*).

Leur séminaire indigène, privé des ressources qui lui venaient de France, est à la veille de disparaître. Il faut pour en sauver les débris l'intelligence et l'héroïsme d'un procureur de génie, le P. Letondal, qui, après quatre tentatives désespérées, finit par se faire transporter au Mexique d'où il ramène les subsides indispensables. Un long gémissément s'élève de toutes parts.

« Nous n'espérons plus qu'en la bonté et la miséricorde de Dieu, écrivait du Siam, Mgr Garnault ; nous pleurons et nous gémissons de ce que notre pays est accablé de maux, qui nous privent d'en recevoir des secours. Si Dieu ne vient pas à notre aide, nous ne savons comment nous pourrions faire ; d'ici à quelques années, nous n'aurons plus personne, et vous savez bien que les indigènes ne suffisent pas, ici du moins, pour conduire la mission. »

De Pondichéry, M. Magny disait :

« Les anciens sont fort âgés ; ils quittent peu à peu ce monde. Que deviendra la mission ? »

« Si le Seigneur n'envoie des ouvriers, c'en est fait de nous et de notre œuvre.

« Plus nous allons, plus nous sentons le besoin d'avoir des successeurs ; au reste, ce besoin ne nous est point particulier, toutes les missions l'éprouvent comme nous. »

Du fond de la Chine, Mgr de Saint-Martin, Vicaire apostolique du Setchoan, écrit :

« Il nous est impossible de prévoir ce qu'il adviendra de nous, de notre chère mission ; nous ne comprenons pas davantage par quels moyens Dieu nous préservera d'une perte entière (*). »

Les grands Ordres des Dominicains, des Franciscains, des Carmes, des Augustins n'entretiennent pas plus d'une centaine de religieux dans le ministère de l'apostolat auprès des païens.

Les Sociétés françaises de Saint-Lazare et des Missions Etrangères luttent pour l'existence.

Les Lazaristes ne pourront en 1830 disposer que d'une trentaine de missionnaires

Pour se rendre compte de la gravité du mal, le mieux est de faire le tour du monde missionnaire, et de voir dans quel état il se présentait à la fin du xviii^e siècle.

MISSIONS D'AMÉRIQUE. — Il n'est plus guère permis de parler de missions en Amérique du Nord.

La colonisation européenne y refoule ou plutôt y fait disparaître impitoyablement l'élément indigène, que ne protège plus aucun système de réduction ou d'assimilation.

Aux Etats-Unis, deux millions de colons protestants et 30.000 colons catholiques se dressent en face de 6.000 Indiens.

Au Canada : 120.000 colons catholiques. Quant aux anciennes missions des Jésuites, chez les Iroquois, les Hurons et les Sioux, elles sont abandonnées faute de missionnaires.

La Louisiane compte 25.000 colons catholiques ; mais la Révolution française a chassé l'évêque de la Nouvelle-Orléans, qui n'a pas été remplacé.

En Californie, de pauvres religieux franciscains ont réuni environ 30.000 Indiens convertis en « Réductions » florissantes : leur œuvre ne tardera pas à être complètement anéantie par l'invasion des Yankees.

AMÉRIQUE DU SUD. — Il est difficile, nous l'avons dit, de ranger parmi le personnel missionnaire l'effectif des couvents de moines qui constituent le fond sédentaire des clergés espagnol et portugais en Amérique du Sud.

Cependant il serait injuste de ne pas mentionner les tentatives — presque toujours héroïques et souvent couronnées par le martyre — que les Franciscains tentèrent, au cours de la seconde moitié du xviii^e siècle, pour faire pénétrer le christianisme au sein des tribus sauvages qui dans toutes les régions de l'Amérique du Sud fuient les contacts européens.

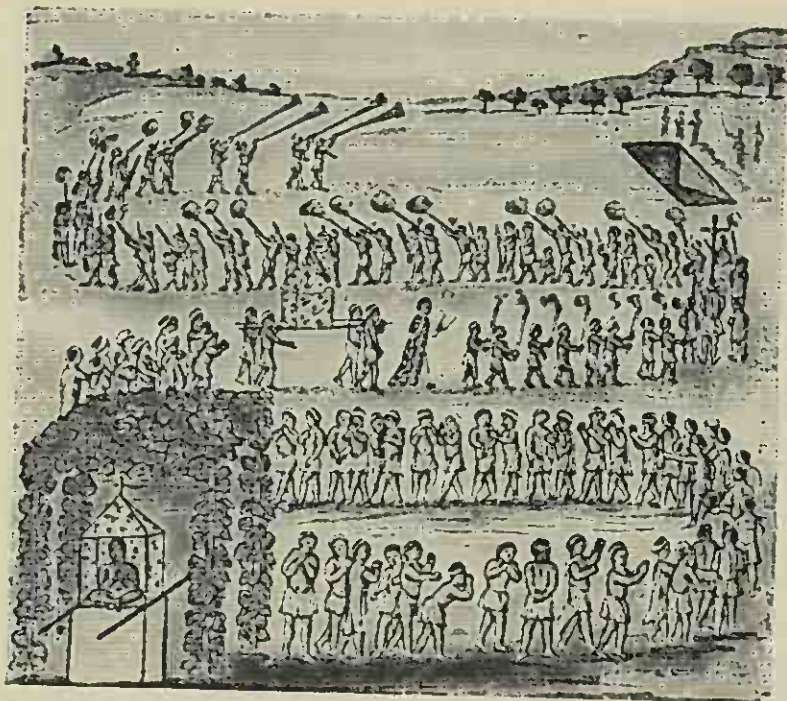
Les résultats sont minces, et l'histoire des fameuses *Réductions du Paraguay*, que nous avons racontée précédemment, n'explique que trop facilement cet échec.

« En 1800, on trouve à peine 30.000 chrétiens végétant, sans instruction religieuse, dans quelques misérables villages.

» Les autres, où sont-ils ? — Ils ont péri sous les coups des bandits que l'Europe a envoyés pour les arracher à la tyrannie



En Californie, au temps des « Réductions ».



Enterrement d'un chrétien malabar à la côte de Coromandel à la fin du XVII^e siècle.
Recueil de Siam, B. N. Est. (Cl. B. G.).

de ce que nous sommes habitués à appeler les missions.

MISSIONS DES INDES. — Deux statistiques — dont la première est sans doute exagérément optimiste et la seconde exagérément pessimiste — donneront une idée approximative de la chute des missions indiennes au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle.

En 1756, une lettre du provincial des Jésuites de Cochin estime à plus d'un million le chiffre des catholiques (1.059.000), dont plus de la moitié (550.000) dans les possessions portugaises et 150.000 chrétiens de Saint-Thomas, de rite syro-malabar. Le reste, soit 359.000 se répartit ainsi : 254.000 dans les missions jésuites de Goa et Cochin, 25.000 au Bengale et 80.000 à Ceylan (*).

En 1800, d'après le P. Louvet (*), ce total doit être réduit de plus de moitié, soit environ 500.000 dont les deux tiers dans les anciennes colonies portugaises, abandonnées sans évêques aux soins d'un clergé indigène, dit clergé goannais, recruté parmi les métis et sans autre autorité que celle qu'ils tiennent de leurs paroissiens. Si médiocres que soient ces prêtres, force est bien cependant de reconnaître qu'ils maintiennent dans la pratique religieuse leurs 290.000 fidèles, comme les prêtres du rite malabar le font pour leurs 80.000 anciens chrétiens.

Que sont devenues les autres missions ?

des Jésuites, ou bien ils sont morts de faim et de misère dans les bois (*). »

En résumé l'histoire religieuse des Amériques relève désormais beaucoup plus de l'histoire de la colonisation que de l'histoire missionnaire proprement dite.

**

C'est donc bien, comme nous l'avons dit précédemment, du côté de l'Asie qu'il faut nous tourner si nous voulons suivre l'évolution et la crise

Privées de leurs pasteurs à la suite du départ des Jésuites, elles ont subi de terribles assauts de la persécution hindoue et musulmane.

La réaction hindouiste s'est fait sentir au nord, en Birmanie, au Nepal et à Salsette.

Au sud, pendant les guerres du Mysore (1766-1799), c'est l'Islam qui leur a porté les plus rudes coups. Le féroce sultan Tippto-Saïb passe pour avoir massacré ou réduit en esclavage plus de 100.000 chrétiens. Vingt mille hommes ont été circoncis et enrôlés de force dans les armées qu'il a levées pour la guerre sainte contre les Anglais.

On ne s'étonne plus après cela qu'au début du XIX^e siècle, il ne reste plus en Hindoustan que trois missions proprement dites : au nord, celle des Capucins ; à l'ouest, celle des Carmes ; au sud, celle des Missions Etrangères qui ne groupent en tout que 55.000 catholiques.

La mission septentrionale semble la plus ingrate. Dix religieux capucins, sans évêque et sans clergé indigène, évangélisent 5.000 fidèles.

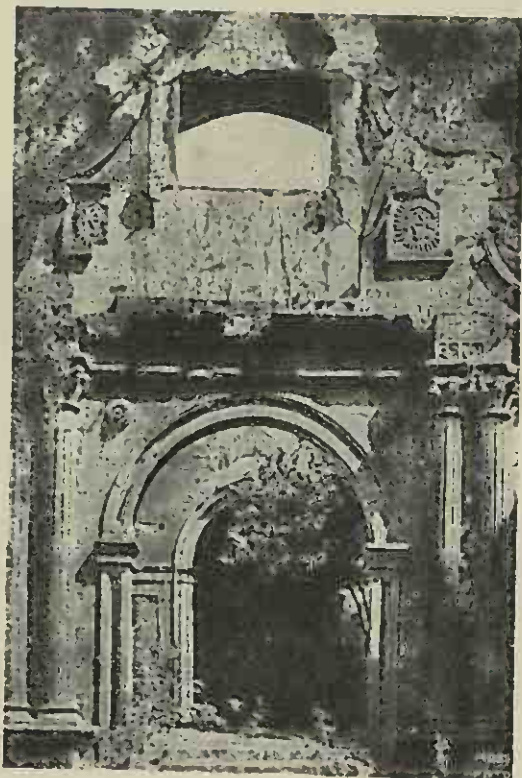
Les Carmes, chargés en même temps de la mission de Bombay et de celle du Malabar, peuvent recruter dans cette vieille chrétienté quelques prêtres indigènes : ils comptent 8.000 chrétiens.

Les Prêtres des Missions Etrangères, dont le centre est à Pondichéry, ont recueilli l'héritage des anciennes missions des Jésuites. Ils administrent 42.000 fidèles. Mais là aussi la Révolution française fait sentir son contre-coup, et les missionnaires, mis en demeure de prêter le serment à la Constitution civile du Clergé, voient leur ministère sérieusement paralysé.

ILE DE CEYLAN. — A Ceylan, où l'on comptait plusieurs centaines de mille de catholiques, quand les Hollandais s'en emparèrent en 1634, le mouvement missionnaire a été arrêté par les protestants.

Pendant plus d'un siècle et demi (1634-1796), une persécution implacable fut déchainée contre les catholiques. Les Hollandais expulsèrent les missionnaires et en firent périr plusieurs.

Deux prêtres indigènes, les Oratoriens Vaz et Gonzalès ('), bravant la mort, parvinrent cependant à entretenir le feu sacré dans l'âme des fidèles, et quand, en 1796, les Anglais s'emparèrent de l'île, on découvrit avec surprise qu'en dépit des per-



Ruines d'une église de l'époque portugaise aux Indes.
(Phot. Fides.)



La Tour de la Cloche (Thoum lo) à Pékin.
Coll. Missions des Lazaristes (Cl. B. G.).

Au total : 187.000 chrétiens.

Or, les anciennes statistiques de la Compagnie de Jésus s'accordent sur un total de 300.000 chrétiens aux beaux jours du règne de Kang-Hi (*).

Donc non seulement la chrétienté chinoise ne s'est pas accrue ; mais elle a perdu le tiers de ses effectifs.

C'est que les missionnaires depuis la persécution de 1746 sont traqués comme des malfaiteurs publics et leurs chrétiens soumis à des vexations incessantes.

Prenons l'exemple de la lointaine province du Setchoan, au pied du Thibet, administrée par la Société des Missions Etrangères.

Son évêque, Mgr de Martillat, a dû quitter le pays, où sa présence constituait un péril extrême pour la chrétienté. La mission n'aura plus d'évêque jusqu'en 1769. Quelques prêtres indigènes, dont le fameux André Ly, assument le rôle de *mainteneurs de la foi*, dont ils s'acquittent d'ailleurs avec un courage et un succès méritoires.

Ce n'est guère que dans le dernier quart du xviii^e siècle que l'arrivée de nouveaux ouvriers permet de reprendre, dans des conditions d'ailleurs extrêmement difficiles, le travail de pénétration et de conquête duquel dépendent les progrès de l'apostolat missionnaire.

Ces progrès sont réels cependant, puisque la mission, qui ne comptait que 3.000 chré-

sécutions, il y restait encore 50.000 catholiques.

Cette constatation nous donne occasion de remarquer le rôle important, pour ne pas dire décisif, que le clergé indigène est appelé à jouer en temps de crise, dans la vie des missions.

La même constatation va s'imposer à nous en ce qui concerne les missions de Chine et d'Indochine.

MISSIONS DE CHINE ET D'INDOCHINE. —
En Chine, à la fin du xviii^e siècle on ne trouve que :

1^o Les établissements portugais de Macao, avec 20.000 fidèles ;

2^o La mission des Lazaristes de Pékin et du nord de la Chine, qui groupe 55.000 catholiques ;

3^o La mission des Dominicains espagnols du Fokien : 35.000 ;

4^o La mission franciscaine du Chan-si : 30.000 ;

5^o La mission du Setchoan (Missions Etrangères de Paris) : 47.000.

tiens en 1756, en compte 25.000 à la mort de Mgr Pottier, survenue en 1792. Dans les provinces centrales du Hounan et du Houpeh, ce sont aussi les prêtres indigènes qui recueillent la succession des Jésuites et assurent la persévérance de leurs 20.000 chrétiens.

Les Lazaristes viennent à leur aide et y envoient quelques bons ouvriers, dont le Père Clet, le futur martyr, qui nous dépeint ainsi la situation de sa chrétienté à la fin du XVIII^e siècle.

« J'ai encore sous les yeux les restes des ravages que fit la grande persécution de 1784, qui provoqua tant d'apostasies dans mon district actuel. Dans ce pays montagneux j'ai autour de moi, à une petite distance, plus de deux mille chrétiens. Ici les conversions des païens sont rares ; témoins du scandale de quelques mauvais chrétiens, ils refusent de s'instruire d'une religion si mal pratiquée par ceux qui la professent ; ils n'ont les yeux ouverts et fixés que sur les mauvais et les ferment à la grande majorité qui mène une vie conforme aux principes de l'évangile. Le nombre des missionnaires est trop petit. Dans les provinces qui sont mieux fournies de prêtres, il y a aussi plus de conversions.

« La grande occupation est de confesser, ordinairement neuf ou dix heures par jour, à moins que je ne sois obligé d'aller administrer les sacrements, ce qui est fréquent. »

MISSIONS D'INDOCHINE. — Si de Chine nous descendons en Indochine, nous faisons des constatations analogues.

« Les anciennes statistiques de la Compagnie de Jésus nous disent qu'en ce pays, en 1639, il y avait déjà plus de 100.000 chrétiens, avec une centaine de grandes églises. En cette seule année on baptisait 12.300 néophytes. Cette progression se maintient. En 1645 et 1646, on enregistre 24.000 baptêmes.

« En 1663, le seul Tonkin comptait plus de 300.000 chrétiens. La qualité de ces chrétiens était remarquable : leur dévouement



A Cheng-Tou, l'une des deux principales villes du Se-Tchoan, poste d'observation pour les veilleurs, au centre de la ville. Le prêtre chinois André Ly fut missionnaire au Se-Tchoan pendant une trentaine d'années.



Le Bienheureux François-Régis Clet, de la Congrégation de la Mission, martyrisé le 17 février 1820.

« Grande bourrasque en Cochinchine au milieu du xviii^e siècle. Vo-Vuong, cédant aux courants de xénophobie, faisant mettre à la cangue et expulser le vicaire apostolique Armand Lefebvre, son coadjuteur Bennetat, les autres missionnaires ; il les faisait transporter à Macao ; deux cents églises étaient détruites ; les chrétiens rançonnés, incarcérés. Tant bien que mal, les prêtres indigènes maintenaient la cohésion du troupeau. Bennetat reparaisait devant Vo-Vuong, porteur de propositions commerciales que Dupleix l'avait chargé de transmettre et de soutenir ; le Roi lui restituait l'église de Hué, l'écoutait volontiers, puis de nouveau l'expulsait, après avoir vainement tenté de lui faire renier le Christ. Armand Lefebvre, désespérant de rentrer en Cochinchine, installait deux de ses prêtres au Cambodge et y mourait lui-même en 1760.

Au Siam, les deux offensives des Birmans entre 1758 et 1764 furent, la seconde surtout, terribles pour les missions. Après toutes sortes de vexations sacrilèges, les missionnaires Andrieux et Alary furent déportés de Mergui par des vaisseaux birmans ; et lorsqu'en avril 1767 la ville de Juthia eut été prise d'assaut et ruinée de fond en comble ; lorsque le roi, les princes, une partie du peuple, furent emmenés prisonniers, le vicaire apostolique Brigot, captif avec ses ouailles, fut embarqué pour Rangoon, où il sacra le Barnabite italien Percotto nouveau chef de la mission de Birmanie.

actif à l'Eglise, leur endurance dans la persécution, leur esprit de prosélytisme et leur piété enchantaient le missionnaire (*). »

Or, au début du xix^e siècle, les missions d'Indochine se réduisent pratiquement à celles d'Annam dont les effectifs sont les suivants : pour la Cochinchine, 50.000 chrétiens ; pour le Tonkin occidental, 120.000 ; pour le Tonkin oriental : 140.000.

Si l'on ajoute à ces chiffres, dit le P. Louvet, 10.000 fidèles dispersés en Birmanie, au Siam, ou relevant de l'Eglise portugaise de Malacca, on arrive au total de 320.000 chrétiens.

Il apparaît donc que les missions marquent là encore un temps d'arrêt.

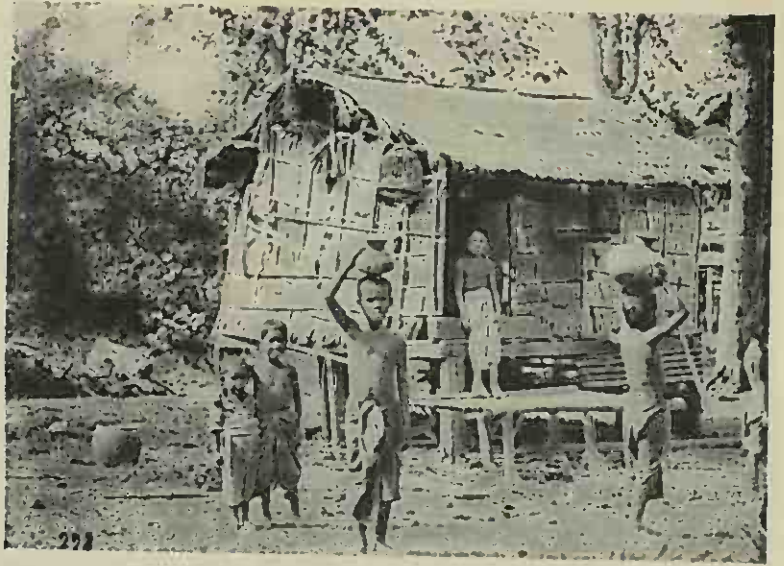
C'est que, pendant la deuxième moitié du xviii^e siècle, ces missions sont victimes des guerres civiles et étrangères qui désolent le pays.



Mgr Pigneau de Béhaine, que le vicaire apostolique de Cochinchine envoyait au Siam pour surveiller le séminaire.

Coll. Missions Etrangères (Cl. B. G.).

Qu'était devenu, dans ce cataclysme, le séminaire de Siam, dont les directeurs parisiens écrivaient quelques années plus tôt : « Ce lieu est l'entrepôt général de toutes nos missions orientales ; ce séminaire de Siam a toujours été regardé comme le berceau, le fondement et l'espérance de tout le clergé par rapport à notre service, qui a pour but principal la for-



Maison indigène au Cambodge.

(Coll. Missions Etrangères.)

mation d'un clergé tiré des naturels du pays ? » — Le Supérieur, le Père Artaud, avait fait fuir les élèves à Chantaboun et de là à Hondat, et bientôt on y voyait arriver Pigneau de Béhaine et Morvan, envoyés par le vicaire apostolique de Cochinchine, Piguel, du fond de sa retraite du Cambodge. Mais quelle détresse en ce séminaire ! On n'avait que des toits de paille, tout délabrés ; on couchait sur le sol humide, à la merci du vent. Deux jours par semaine les élèves allaient au désert couper et dégrossir les bois ; on les amenait en bateau jusqu'à Hondat, et l'on commençait de construire. Mais lorsque les missionnaires, accusés de complicité avec les Siamois, eurent dû subir trois mois d'emprisonnement, lorsqu'ils eurent vu leur supérieur Artaud si cruellement battu par les pirates qu'il en mourut, Pigneau de Béhaine jugea plus prudent de transporter le collège aux Indes, à Virapatnam, près de Pondichéry.

En 1769, le mandarin siamois Phajatak, par un soulèvement opportun, ruinait dans le Siam la domination birmane et était proclamé roi ; le missionnaire Corre, accourant du Cambodge, recevait l'autorisation de bâtir une église. Sur les douze mille fidèles qu'il y avait là avant l'offensive birmane, un millier restaient. Mais en 1779, sur l'ordre de Phajatak, furieux de voir les chrétiens se refuser à participer aux fêtes païennes, les Pères Bon, Garnault, Coudé, prêtres des Missions Etrangères, coupables d'encourager cette résistance, étaient inculpés, frappés, bannis. De même, aux alentours de 1780, dans le Tonkin, où l'anarchie sévissait, c'est au prix des plus grands périls que Reydellet et son successeur Davoust prolongeaient la vie de la chrétienté (1).

UN RAYON DE LUMIÈRE ET D'ESPOIR. — Et notre examen de l'histoire des Missions au XVIII^e siècle s'achèverait sur une conclusion bien pessimiste si une donnée nouvelle, sur laquelle nous ne saurions trop insister, ne venait reconforter nos âmes en nous découvrant, à travers tant d'épreuves, le succès de l'idée qui préside au développement



A travers le Se-Tchoan, la route mandarine où passèrent tant de fois les missionnaires.

des missions modernes : *la naissance et la multiplication des clergés indigènes.*

Toutes les Sociétés religieuses ont depuis cent ans loyalement accepté les consignes nouvelles imposées par Rome.

En premier lieu, cela va sans dire, les Missions Etrangères qui, au Setchoan, avant 1821, auront fait ordonner quarante-six prêtres.

Les Lazaristes ne leur sont pas inférieurs.

De 1715 à 1742, le Setchoan fut sous l'autorité du Lazariste Mullener : il eut entre autres pour collaborateurs quatre prêtres indigènes formés par ses soins. Huit indigènes furent conduits par lui au sacerdoce.

Lorsqu'en 1785 ils prirent à Pékin la succession des Jésuites, leur premier souci fut de se ménager des collaborateurs chinois. Ils y réussirent fort bien.

Outre le séminaire pour la formation du clergé séculier qui, en 1788, comptait quinze élèves, ils ouvrirent un séminaire interne pour leurs religieux chinois, sous la

direction de M. Ghislain. Leur formation demandait une moyenne de douze ans. Sur plus de deux cents élèves, qui de 1790 à 1812 s'appliquèrent au latin pendant plus ou moins de temps au séminaire interne, dix-huit parvinrent au sacerdoce et devinrent d'excellents prêtres et missionnaires, un seul excepté.

Même effort et même succès chez les Jésuites, qui, avant leur dispersion, auront annexé à leurs missions 48 prêtres chinois.

Si bien qu'aux environs de 1800, il n'y a pas moins de 80 prêtres chinois travaillant, souvent en l'absence de tout missionnaire européen, dans les différentes provinces ⁽¹¹⁾.

En Indochine, où les Missions Etrangères de Paris travaillent plus intensivement, les résultats sont encore bien supérieurs.

L'Annam ne compte pas moins de 119 prêtres indigènes au début du XIX^e siècle, dont 15 en Cochinchine, 41 dans le Tonkin oriental et 63 au Tonkin occidental ⁽¹²⁾.

La conclusion se dégage d'elle-même.

Si, au cours du XVIII^e siècle, les missions n'ont pu gagner en extension, elles ont poussé en profondeur les racines de l'établissement chrétien dans le pays.

Un proche avenir démontrera que l'arbre est solidement attaché au sol national.

Les missionnaires qui ont dévoué leur vie à ce patient apostolat peuvent chanter en paix leur *Nunc dimittis* : ils ont bien mérité du Maître de la moisson.

N'en doutons pas. Si aujourd'hui l'Eglise de Chine compte 1.500 prêtres indigènes et deux millions et demi de fidèles, si l'Indochine peut s'enorgueillir de son million et demi de catholiques et de ses 1.240 prêtres, l'explication n'en est pas seulement dans le courageux réveil de l'apostolat catholique du XIX^e siècle, il faut la chercher d'abord dans les méthodes judicieuses et doublement méritantes de l'apostolat missionnaire du siècle précédent.



Dictionnaire annamite-latin de Mgr Pigneau de Béhaine.

Conservé aux Missions Etrangères (Cl. B. G.).

(¹) *Les Missions Catholiques au XIX^e siècle*, par Louis-Eugène LOUVET, des Missions-Etrangères de Paris, missionnaire en Cochinchine. — (Desclée de Brouwer, éditeurs, Lille-Paris, 1894). Chapitre complémentaire, p. 1a.

(²) *Bulletin des Missions Etrangères*, août 1934, p. 525.

(³) A. LAUNAY, *Histoire des Missions Etrangères*, p. II.

(⁴) LOUVET, *op. cit.*, p. 20.

(⁵) HOUPPERT, S. J., *Catholic Church History*, Trichinopoly, 1923.

(⁶) *Op. cit.*, p. 201.

(⁷) La vie édifiante du P. Vaz a été écrite par la fondatrice de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, M^{lle} Jeanne BIGARD. Il est à souhaiter qu'elle soit quelque jour rééditée.

(⁸) Cf. D'ELIA, S. J., *Les missions catholiques en Chine*, p. 43.

DE LA SERVIÈRE, *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus*, p. 55.

(⁹) *Dossiers de l'Action Missionnaire*, n° 85. Le P. de Rhodes et l'ancienne mission indo chinoise

(¹⁰) G. GOYAU, *Histoire des Missions*, Descamps, pp. 458-460.

(¹¹) D'ELIA, *op. cit.*, p. 57.

(¹²) Statistiques du P. LOUVET.

SIXIÈME ÉPOQUE

LES MISSIONS
CONTEMPORAINES

Introduction.

La France et les Missions au XIX^e siècle.

I. — Les nouveaux champs d'apostolat.

Chapitre I. — Les Missions d'Océanie.

Chapitre II. — Missions d'Afrique.

Chapitre III. — Renaissance des Missions du Japon.

Chapitre IV. — Missions d'Amérique du Nord.

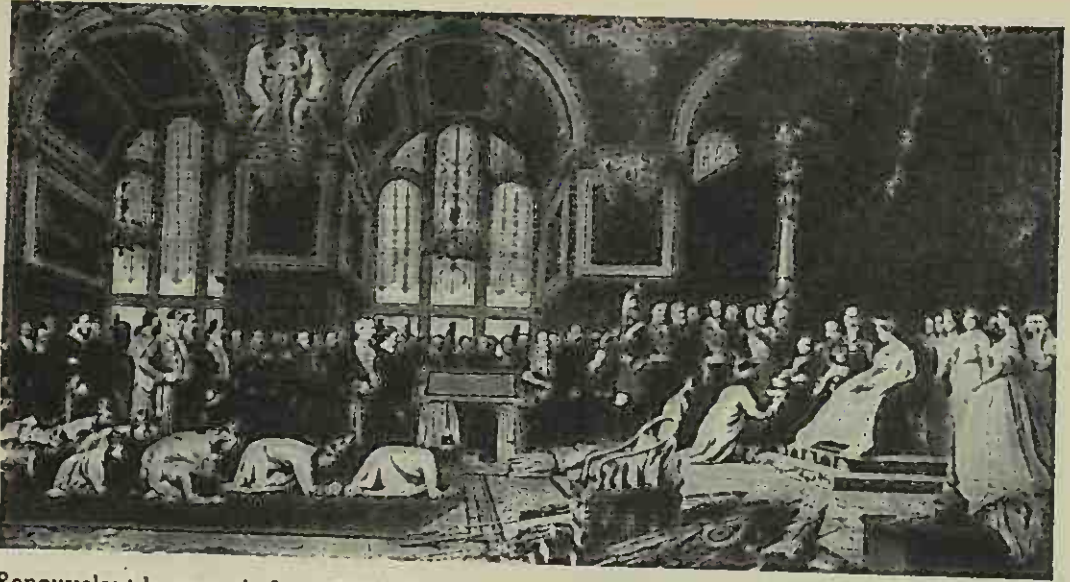
II. — Les anciens champs de mission.

Chapitre I. — Missions de Chine.

Chapitre II. — Missions d'Indo-Chine.

Chapitre III. — Missions de l'Inde.

Épilogue : Les tâches et les espérances missionnaires du XX^e siècle.



Renouvelant le geste de Louis XIV, Napoléon III reçoit – mais c'est au palais de Fontainebleau – les ambassadeurs du Siam. On sait que c'est le représentant de Napoléon III en Chine, le baron Gros, qui devait négocier les bases d'un protectorat français sur les Missions en Extrême-Orient.
(Cl. Bulloz.)

INTRODUCTION

LA FRANCE ET LES MISSIONS AU XIX^e SIÈCLE

L'œuvre missionnaire du XIX^e siècle a été l'objet des jugements les plus opposés.

Pour les apologistes de l'école de Mgr Baudrand, « il est certain que rarement, sinon jamais dans l'histoire, travail de conquête n'a été si grand ni n'a donné de si riches fruits ⁽¹⁾ ». C'est aussi l'opinion du P. Louvet, aux statistiques duquel tout le monde se réfère et qui conclut son célèbre *Tableau des missions catholiques au XIX^e siècle* par cette formule impressionnante : « Plus de vingt-cinq millions de catholiques devenus les sujets de la Propagande qui n'en comptait à peine que cinq millions au commencement du siècle, voilà le fruit de cette conquête ⁽²⁾. »

Mais quand on y regarde de près, on s'aperçoit que les chiffres du P. Louvet doivent s'entendre, pour les quatre cinquièmes, non pas du travail des missions *apud infidèles*, mais de l'effort de réorganisation des Eglises séparées de Rome dans les pays d'Europe et qui, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, relevaient de la Propagande, ou encore du transfert d'éléments européens en terres de colonisation.

Le P. Louvet place en effet sur le même plan « la hiérarchie rétablie ou fondée en

Angleterre, en Ecosse, en Hollande, dans les Balkans, au Canada, aux Etats-Unis, aux Indes, au Japon et dans l'Australie ; plus de cent Vicariats ou Préfectures Apostoliques, le Continent noir, l'Asie centrale et les îles perdues de l'Océanie ».

Autre remarque importante : même quand il fait l'histoire d'une mission proprement dite, le P. Louvet ne fait nullement la part de ce que l'on peut appeler la croissance normale ou *biologique*, due au seul excédent des naissances sur les décès dans les familles chrétiennes. Cependant, en fixant à 1 % l'indice de cette progression (ce qui n'a rien d'exagéré), on constate qu'une mission peut doubler en un siècle le nombre de ses chrétiens sans avoir pour autant pénétré la masse païenne.

Les historiens d'aujourd'hui sont plus exigeants et opposent à l'apologie systématique du siècle précédent une critique qui déconcerte parfois le lecteur non prévenu.

C'est ainsi qu'en 1905, dans un livre sur le christianisme et l'Extrême-Orient (*), qui fit scandale, mais dont on ne peut plus contester la clairvoyance, le chanoine Joly s'appliqua à démontrer « que l'évangélisation des régions de l'Extrême-Orient a été jusqu'ici un échec trop réel pour l'apostolat ».

Ces jugements contradictoires démontrent combien il est nécessaire d'aborder avec méthode et avec sang-froid l'étude d'une période dont il nous appartient précisément de continuer et de compléter l'effort.

C'est ce que nous voudrions faire dans les pages qui suivent, au terme desquelles il apparaîtra sans doute que le XIX^e siècle s'inscrit dans l'histoire de l'Eglise comme une grande époque de *renouveau de l'activité missionnaire* plutôt que de *renouvellement de ses méthodes* ; comme une période de restauration des anciens champs de mission et d'héroïque préparation des champs nouveaux plus encore qu'un temps de larges conquêtes et d'innovations hardies.

Il ne nous semble pas que ce soit faire un mince éloge de l'époque qui nous a précédés et de nos devanciers que de dire : « Grâce à la foi du peuple chrétien, grâce à la générosité de ses missionnaires, grâce à la clairvoyance de ses Papes, l'Eglise du XIX^e siècle a redressé splendidement une situation que l'on pouvait, à la fin du XVIII^e, croire sérieusement compromise. »

Si d'ailleurs on considère les conditions difficiles dans lesquelles dut s'exercer l'apostolat du XIX^e siècle et l'ampleur de la tâche qui lui incombait, on s'explique aisément le caractère limité de ses réalisations missionnaires.

En présence de la disparition — ou de la carence — des gouvernements monarchiques qui, pendant des siècles, avaient assumé la charge des missions, l'Eglise ne peut plus guère compter que sur elle-même et sur la générosité du peuple chrétien.

Non seulement le budget des missions, mais les cadres du personnel missionnaire sont à reconstituer entièrement. Non seulement les anciennes missions sont à réorganiser, mais le champ de l'apostolat s'élargit tout à coup dans des proportions inattendues.

Deux mondes nouveaux : l'Afrique et l'Océanie appellent les apôtres. D'autre part, en dépit des progrès de la navigation et de l'essor industriel du XIX^e siècle, les conditions de vie qui sont le lot du missionnaire restent des plus difficiles.

Le martyrologe des missions au XIX^e siècle frappe à la fois d'admiration et de stupeur. En Extrême-Orient (sauf aux Indes), la persécution sévit à l'état endémique. La Côte d'Afrique semble inhabitable. La première génération de la Société des Missions Africaines de Lyon est fauchée en quelques semaines. De 1845 à 1875, la moyenne d'âge des cinquante-neuf missionnaires du Saint-Esprit morts en Afrique est de trente-et-un ans et six mois. De 1875 à 1910, la moyenne d'âge pour trois cent deux décès est encore de trente-sept ans et quatre mois.

L'adage classique : *primum vivere, deinde philosophari*, va se vérifier une fois de plus, et non certes sans inconvénients. L'apôtre court au plus pressé, c'est-à-dire à l'action pratique. D'autant que la culture historique et théologique n'est pas le fort des Séminaires de cette époque, où l'on croit volontiers que l'enthousiasme et le dévouement suffisent à tout.

L'apostolat des humbles est plus en honneur que celui des élites pour lequel le missionnaire se sent moins préparé. Il faudra attendre longtemps pour voir les écoles secondaires, ne parlons pas des Universités, prendre dans les Eglises indigènes la place souhaitable.

Ajoutons que du point de vue politique, le XIX^e siècle est pour les missions une époque de transition et de difficultés sans cesse renaissantes.

Les gouvernements européens se désintéressent officiellement des devoirs de l'apostolat ; mais dans le même temps ils poursuivent une politique impérialiste qui ne dédaigne pas de s'appuyer à l'occasion sur l'argument missionnaire.

D'où une situation complexe et souvent équivoque dont les missions auront longtemps à souffrir.

Le missionnaire soutenu par les seules libéralités du peuple chrétien est fondé à affirmer le caractère désintéressé de son œuvre évangélicatrice, tandis que les tenants du paganisme se plairont à le représenter comme l'agent d'un pouvoir étranger.

On ne demandera donc pas aux apôtres du XIX^e siècle plus que ne permettaient les circonstances dans lesquelles ils étaient condamnés à travailler. Il suffit à leur gloire



Le Code Noir. Frontispice du « Voyage à l'Île-de-France », par un officier du Roi (M. le Chevalier de Saint-Pierre), 1783. La question des hommes de couleur commence à intéresser la France, non plus seulement par son côté pittoresque et anecdotique...

d'avoir illustré par leurs vertus, et souvent par leur héroïsme, le réveil missionnaire de leur temps. Que la leçon de leur vie et de leur mort nous aide à prendre conscience des lourdes responsabilités du nôtre.

I. — Le réveil de l'idée missionnaire

Tous les historiens s'accordent à reconnaître que, par une rencontre inattendue, c'est à cette même France qui, au xviii^e siècle, avait porté de si rudes coups à l'idée religieuse et à l'apostolat missionnaire, qu'il était réservé, au xix^e siècle, de devenir l'instrument providentiel de leur relèvement.

L'homme à qui revient sans conteste l'honneur d'avoir réhabilité devant l'opinion l'idée missionnaire en même temps que l'idée religieuse est le vicomte René de Chateaubriand.

Le même jour où les cloches de Notre-Dame sonnaient le *Te Deum* du Concordat, le *Moniteur* annonçait un livre qui était la meilleure justification de ce grand acte politique : le *Génie du Christianisme*.

« Ce livre, qui a tant de défauts de détails, mais aussi tant de qualités de premier ordre, exerça, dit Mgr Baunard, une influence cent fois plus grande que son mérite... C'était enfin la pensée et le besoin du plus grand nombre traduits par un homme de génie. »

Certes le point de vue esthétique sous lequel l'auteur envisageait le christianisme,



Comment, à la veille de la Révolution, une vingtaine d'années à peine avant le « *Génie du Christianisme* », on se représentait l'arrivée des Français en Guinée !... L'un des 20 médaillons entourant une carte de l'Afrique, dressée en 1787 par l'abbé Clouet, de l'Académie royale des Sciences de Rouen.

B. N. Géographie (Cl. B. G.).

son dogme, sa morale, sa littérature et ses œuvres, condamnait son apologie à demeurer assez superficielle et contenait en germe bien des erreurs d'orientation. Mais c'est le propre de toute apologétique de s'inspirer des circonstances : et le *Génie du christianisme* eut du moins ce mérite de parler à la génération romantique issue de Jean-Jacques Rousseau un langage qu'elle pouvait comprendre.

Le succès en fut

immense, et les missions, auxquelles Cha-teaubriand avait consacré le Livre IV de la quatrième partie de son ouvrage, en bénéficièrent.

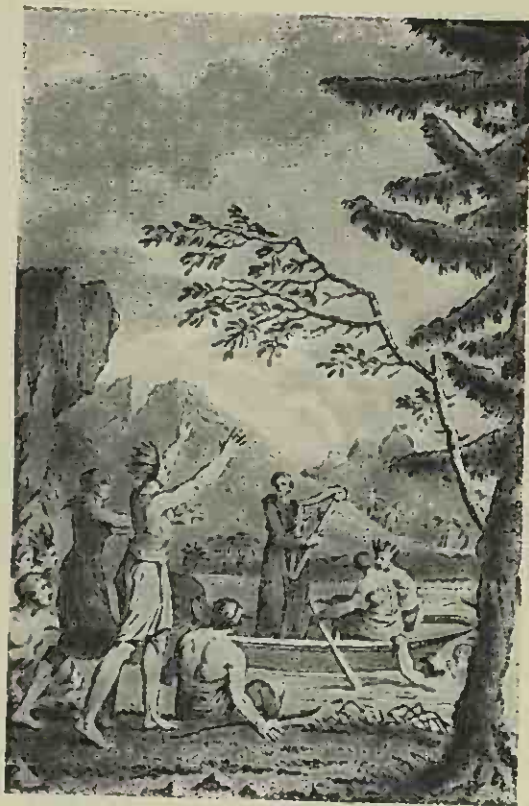
Dans la complexité de l'œuvre missionnaire, l'auteur ne retient que ce qui peut parler au cœur ou à l'imagination du chrétien français. Pour lui les missions relèvent d'un enthousiasme divin ; leur héroïsme est celui de la charité pour les malheureux. Les détails, parfois exceptionnels dans la vie réelle du missionnaire, sont soigneusement recueillis sur la palette de ce maître du verbe, et servent seuls à peindre la toile.

« Les anciens philosophes, s'écrie-t-il, n'ont jamais quitté les jardins d'Académus et les délices d'Athènes pour aller, au gré d'une impulsion sublime, humaniser le sauvage, instruire l'ignorant, guérir le malade, vêtir le pauvre et semer la concorde et la paix parmi les nations ennemies : c'est ce que les Religieux chrétiens ont fait et font encore tous les jours. Les mers, les orages, les glaces du pôle, les feux du tropique, rien ne les arrête : ils vivent avec l'Esquimau dans son outre de peau de vache marine ; ils se nourrissent d'huile de baleine avec le Groenlandais ; avec le Tartare ou l'Iroquois ils parcourent la solitude ; ils montent sur le dromadaire de l'Arabe, ou suivent le Cafre errant dans ses déserts embrasés ; le Chinois, le Japonais, l'Indien sont devenus leurs néophytes ; il n'est point d'île ou d'écueil dans l'océan qui ait pu échapper à leur zèle, et comme autrefois les royaumes manquaient à l'ambition d'Alexandre, la terre manque à leur charité. »

« Il nous semble, conclut-il, que c'était un juste sujet d'orgueil pour l'Europe, et surtout pour la France, qui fournissait le plus grand nombre de missionnaires, de voir tous les ans sortir de son sein des hommes qui allaient faire éclater les miracles des arts, des lois, de l'humanité et du courage dans les quatre parties de la terre.

» De là provenait la haute idée que les étrangers se formaient de notre nation et du Dieu qu'on y adorait.

» Les peuples les plus éloignés voulaient entrer en liaison avec nous. L'ambassadeur du sauvage de l'Occident rencontrait à notre cour l'ambassadeur des nations de l'Aurore.



L'une des gravures hors-texte du « Génie du Christianisme », édition de 1803, représentant l'arrivée des Jésuites au Paraguay.

B. N. (Cl. B. G.).

192 *Lettres de quelques*
 de leur en vouloir donner des
 marques dans l'occasion. De
 sorte qu'il y a lieu d'espérer qu'a-
 vec la grace de Dieu, qui nous
 a tant aidé jusqu'icy, nous fe-
 rons de ce peuple non seulement
 une Eglise de vrais fidelles,
 mais encore avec un peu de
 temps une Ville, peut-être un
 Royaume d'hommes, qui vi-
 vront ensemble selon toutes les
 loix de la parfaite société.

Pour ce qui regarde les autres
 Missions fondées en ce pays-cy
 depuis dix ans, je diray à vôtre
 Paternité, ce que j'ay appris,
 que le Christianisme y fait de
 tres-grands progrès, plus de
 quarante mille Barbares ayant
 déjà reçu le baptême. C'est un
 concours & une modestie rare
 dans les Eglises, un respect pro-
 fond à l'approche des Sacre-
 mens, les maisons des particu-
 liers

Missionnaires de la C. de Jesus. 193
 liers retentissent souvent des
 loüanges de Dieu qu'on y chan-
 te, & des instructions que les
 plus fervens font aux autres.
 M'étant trouvé dans une de ces
 Missions pendant la semaine
 sainte, j'eus la consolation de
 voir dans l'Eglise plus de cinq
 cens Indiens, qui châtoient
 rigoureusement leur corps le
 jour du Vendredy saint, à l'hon-
 neur de Jesus-Christ flagellé.
 Mais ce qui me tira des larmes
 de tendresse & de devotion, ce
 fut une troupe de petits In-
 diens & de petites Indiennes,
 qui les yeux humblement baif-
 sez, la tête couronnée d'épines,
 & les bras appliquez à des po-
 teaux en façon de croix, imite-
 rent plus d'une heure entiere
 en cette posture l'état penible
 du Sauveur crucifié qu'ils a-
 voient là devant les yeux.

R

Pages des « Lettres édifiantes et curieuses... recueillies par les PP. Le Gobien, Du Halde, etc... » dans lesquelles les anciens Jésuites du Levant, du Paraguay, des Indes et de la Chine avaient raconté leurs aventures et décrit leurs travaux.

Edition en 26 volumes in-12, publiés de 1810 à 1811. B. N. (Cl. B. G.).

« ... Jamais des savants dépêchés aux pays lointains, avec les instruments et les plans d'une académie, ne feront ce qu'un pauvre moine, parti à pied de son couvent, exécutait seul avec son chapelet et son bréviaire. »

Ces quelques citations montrent tout ce qu'il peut y avoir de superficiel — et même de dangereux — dans cette apologie romantique. Mais, comme l'observe le P. Charles : « Qui donc a dit que les idées claires servent à penser, mais que les idées obscures font agir ? Vrai ou faux, l'axiome se réalisa en partie avec le *Génie du Christianisme*. La science missionnaire ne peut pas extraire une seule pépite de ce torrent tumultueux, mais il entraîna des milliers de bonnes volontés dans son élan.

... Il parlait au cœur ; il mobilisait des sentiments confus, tendres et profonds. Il laissait entendre que l'ère des miracles n'était pas close et qu'avec du dévouement et de la bonté on pouvait désarmer les hostilités et conquérir le monde (*). »

« Ce qui est sûr, c'est que toute une littérature missionnaire imprégnée du même

esprit procéda de cet éloquent manifeste, et qu'elle exerça sur le mouvement des vocations au XIX^e siècle une influence décisive.

Immédiatement, on se mit à réimprimer sous forme abrégée et populaire, les recueils des *Lettres édifiantes et curieuses* dans lesquelles les anciens Jésuites du Levant, du Paraguay, des Indes ou de la Chine avaient raconté leurs aventures et décrit leurs travaux. Ces éditions furent enlevées par le public.

Bientôt la Société des Missions Etrangères de Paris entreprit de leur donner une suite. De 1818 à 1823, elle publia huit volumes de *Nouvelles lettres édifiantes des Missions de la Chine et des Indes orientales*, renfermant les rapports adressés par ses Missionnaires depuis la suppression de la Compagnie de Jésus.

Lorsque l'Œuvre de la Propagation de la Foi, fondée à Lyon en 1822, commença de s'étendre, elle songea tout naturellement à appuyer sa propagande sur les relations des missionnaires soutenus par elle. Ce fut l'origine des *Annales de la Propagation de la Foi*, dont le premier numéro parut en 1822 et qui ont donné le ton à d'innombrables publications du même genre.

Cette littérature populaire, qui resta fidèle à l'inspiration primitive et qui se souciait avant tout de parler aux imaginations et de toucher les cœurs, exerça une influence considérable sur le mouvement religieux et missionnaire du XIX^e siècle. Le Bienheureux Chanel, ordonné prêtre en 1827, raconte ainsi l'histoire de sa vocation. « Je viens de lire un numéro des *Annales* qui m'a bouleversé l'âme. Il me semble les voir, ces pauvres insulaires, ces idolâtres, ces anthropophages que le démon tient sous son empire. Ils nous tendent les bras. Je crois entendre leurs cris déchirants : « Qui dissipera nos ténèbres ? Qui brisera les chaînes de notre esclavage ? Venez à notre secours. »

On objectera à bon droit que la conclusion qui se dégage de la lecture des *Annales* est un peu simpliste et qu'elle favorise l'impression que tous les païens sont des sauvages.

MISSIONS

DE CHINE ET ROYAUMES VOISINS.

1822.

TONG-KING ET COCHINCHINE.

Tout le monde sait les ravages épouvantables que la maladie appelée choléra-morbus a faits dans toutes les contrées des Indes orientales, depuis plusieurs années: le Tong-king et la Cochinchine ont été, comme tous les autres royaumes voisins, en proie à ce terrible fléau. On peut juger des ravages qu'elle y a faits, par l'extrait suivant d'une lettre écrite le 22 novembre 1820, par Mgr J. J. Guérard, évêque de Castorie, coadjuteur de Mgr l'évêque de Gortyne, vicaire apostolique du Tong-king occidental, à M. Guérard son frère, curé dans le diocèse de Bayeux.

« Cette année, dit ce prélat, il y a eu dans ce royaume une mortalité affreuse. Les personnes atteintes de ce fléau mouraient subitement ou dans l'espace de deux ou trois heures au plus. Dans la seule province où je suis, d'après le catalogue que le roi a fait faire, il est mort en moins de trois mois plus de 22,000 personnes. Il en a été de même

Le premier numéro des « *Annales de la Propagation de la foi* » qui, lancées en 1822 à 10.000 exemplaires, connaissaient, avant la fin du siècle, des tirages de 30.000 !

Il n'y a pas lieu cependant de sous-estimer la valeur de cette littérature populaire qui fut peut-être au XIX^e siècle l'un des meilleurs contre-poisons et l'une des plus efficaces réponses à la littérature irreligieuse dont la France était inondée.

N'oublions pas en effet que la Restauration fut une époque de violente offensive antichrétienne.

De 1817 à 1824, douze éditions de Voltaire et treize de Rousseau sortent des presses — soit un total de 2 millions de volumes —, alors qu'il n'y avait pas eu une seule réédition de l'un ou de l'autre sous l'Empire.

Dupuy, Volney, d'Holbach, Pigault-Lebrun sont l'objet des mêmes attentions : soit un nouveau flot de 700.000 volumes qui inonde le pays (*).

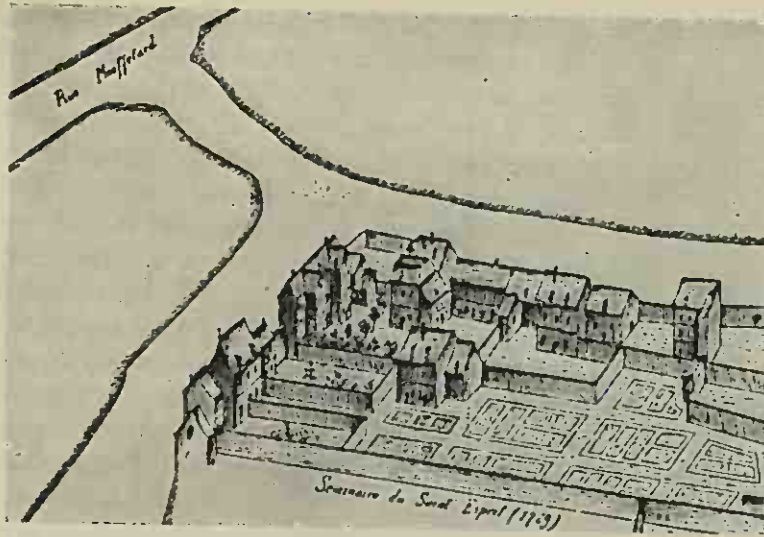
L'apologétique religieuse connaîtra avec de Bonald, Lamennais, Lacordaire, Montalembert et bien d'autres des travaux plus solides, et qui contribueront puissamment à la réhabilitation de l'idée chrétienne. Mais elle avait besoin d'être complétée par une apologétique populaire, par une démonstration vivante de l'éternelle vitalité et des bienfaits de la charité chrétienne.



Art des pays noirs. — Non dépourvu de grandeur, comme en témoigne cette plaque du XVI^e siècle, provenant du Bénin, il existe — au pays noir et ailleurs — un art indigène. Et l'on pense aux œuvres que pourraient donner, avec l'accent de la foi, les artistes indigènes des nouvelles chrétientés.

Cette démonstration, les *Lettres des Missionnaires* l'apportèrent sans qu'ils y eussent songé. Les *Annales de la Propagation de la Foi* que l'on avait lancées en 1823 à 10.000 exemplaires connurent bientôt les honneurs des gros tirages : plus de 200.000 à partir de 1859, près de 300.000 avant la fin du siècle, chiffre qui correspond à un total de deux à trois millions de lecteurs, puisque chaque exemplaire doit être communiqué à une dizaine d'associés.

Le P. Monsabré a pu leur rendre cet hommage mérité : « Dans les heures de tristesse où mon esprit, sans être ébranlé, tombait de fatigue sous les coups d'objections impies, j'ai lu des livres de science religieuse, mais aucun ne me soulageait comme les *Annales de la Propagation de la Foi*. Leurs simples récits faisaient passer dans mon cœur un feu mystérieux qui réchauffait mes convictions. »



Le Séminaire du Saint-Esprit en 1729. Rétablie en 1805, supprimée à nouveau en 1809, réformée en 1823, la Congrégation des Pères du Saint-Esprit fusionnait en 1848 avec la société naissante du Saint-Cœur de Marie.

II. — La reprise du recrutement missionnaire

Dans le sillon creusé par cette propagande enthousiaste germèrent les vocations. Nous avons dit précédemment la triste situation des Missions à la fin du xviii^e siècle.

Le P. Louvet estime qu'en 1789 le nombre des ouvriers apostoliques en pays de mission « ne s'élevait pas à trois cents » (*).

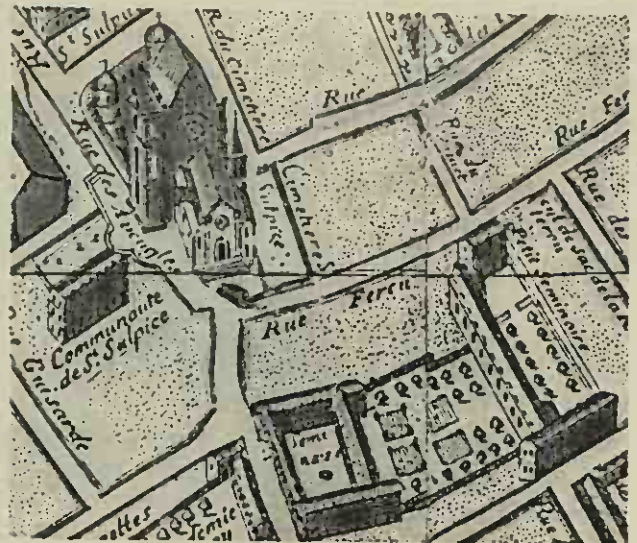
A quel chiffre pouvait-il être tombé trente ans plus tard, alors que la mort avait fait son œuvre et qu'en France, en Italie, en Espagne, au Portugal, les Ordres religieux, spoliés et pourchassés, avaient tant de mal à défendre le principe même de leur existence ?

Nous savons par exemple que la Société des Missions-Etrangères de Paris ne comptait plus en 1800 que vingt-neuf membres, répartis dans cinq missions de Chine, des Indes et de l'Indo-Chine.

En 1830, les Lazaristes n'en avaient encore que dix-neuf dans le Levant et neuf en Chine (*).

La Congrégation des Pères du Saint-Esprit rétablie en 1805, supprimée à nouveau en 1809, réformée en 1823 est tellement pauvre en sujets qu'elle devra fusionner en 1848 avec la Société naissante du Saint-Cœur de Marie.

Un missionnaire des Indes (dont l'œuvre scientifique fait encore autorité), l'abbé Dubois, écrivait en 1816 à ses confrères de la rue



Le Séminaire Saint-Sulpice d'après le plan de Jaillot, 1723. L'aspect des bâtiments devait être par la suite sensiblement modifié.

B. N. (Cl. B. G.).



Mgr de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée.

du Bac : « Tous, tant que nous sommes ici, nous sommes accablés, les uns d'années, les autres d'infirmités : ne pourriez-vous nous envoyer un ou deux sujets *pour nous enterrer.* »

C'est à peu près tout ce que les Congrégations pourront faire d'ici longtemps, car il faut bien des années pour faire aboutir une vocation, et cette remarque explique les retards du recrutement missionnaire dont nous allons résumer les vicissitudes.

Le Premier Empire qui rendit à la France la liberté du culte catholique ne rendit pas à ses œuvres — et aux missions — leur liberté d'action.

Napoléon n'admettait les Congrégations que dans la mesure où elles servaient les intérêts de sa politique, et en dehors de tout contrôle de Rome.

Après avoir prétendu amalgamer autour d'un chef nommé par lui les trois Sociétés des Missions-Etrangères, des Lazaristes et du Saint-Esprit, il les supprima à nouveau en 1809.

Cependant les vocations missionnaires fermentent dans les séminaires, en dépit des besoins urgents des diocèses de la métropole.

« Entre 1808 et 1812, écrit M. Georges Goyau, il y avait au Séminaire Saint-Sulpice... un groupe de jeunes clercs dont les imaginations s'évadaient vers les missions.

» Charles de Forbin-Janson, la veille encore auditeur au Conseil d'Etat... en parlait toujours, à tous et partout.

» ... Accompagnez-moi en Chine, disait-il en 1812, à l'Abbé Pérocheau... qui sera de 1817 à 1850, l'apôtre du Se-Tchoan.



La tombe d'Henri de Solages à Madagascar. Henri de Solages avait été, au Séminaire Saint-Sulpice, le condisciple de Charles de Forbin-Janson, d'Eugène de Mazenod, etc... Tous rêvaient de missions...

Coll. Missions jésuites de Tananarive (Cl. B. G.).

» A côté de lui, il y avait le jeune Eugène de Mazenod, qui rêvait aussi de missions, ayant lu tout enfant les Lettres édifiantes — et qui créera, en 1816, les Oblats de Marie-Immaculée.

» Le plus effacé de tout le groupe, le plus solitaire, Henri de Solages, était, lui, destiné à trouver le martyre à Madagascar. (*) »

Cependant il faut attendre la Restauration pour assister à une véritable reprise de l'apostolat en pays infidèle.

Le premier acte de Louis XVIII fut de rendre l'existence et leurs biens aux anciennes Sociétés des Lazaristes, des Missions-Etrangères, des Pères du Saint-Esprit.

Les Jésuites sont solennellement rétablis par Pie VII en 1816.

De nouvelles Congrégations s'organisent : les Picpuciens, dont les origines remontent au temps de la Révolution, les Missionnaires du P. de Montfort disparus dans la tourmente de 1789, les Maristes et les Oblats de Marie-Immaculée que les Pères Colin et de Mazenod fondent en 1816, pour les missions de France d'abord, pour les missions étrangères ensuite, dès que les ressources en hommes et en argent le permettront.

« Lorsqu'en 1817, deux membres de la Société de la rue du Bac partaient pour la lointaine Asie, c'était le départ le plus nombreux qui eût eu lieu depuis 18 ans. Les années 1818, 1819, furent considérées comme de bonnes années parce que l'on put expédier là-bas six prêtres par an (*). »

En 1822, les aspirants ne sont qu'au nombre de sept.

La grande époque missionnaire du XIX^e siècle sera donc celle qui s'étend sur une période de cinquante années entre 1835 — date des Conférences de Lacordaire à Notre-Dame — et 1885, date de la reprise de la persécution religieuse dans notre pays.

A cet essor contribuent des causes diverses : le renouveau de la pensée catholique ; l'activité du mouvement colonial ; l'aiguillon de la concurrence protestante ; la prospérité matérielle du pays ; la bienveillance enfin des pouvoirs publics qui, s'ils ne patronnent plus les missions et s'ils affectent même de se désintéresser de leur action religieuse, assurent cependant aux missionnaires des facilités et un concours appréciés.

Chacune de ces considérations demanderait des développements que nous ne pou-



La maison de la Mission Saint-Michel de Steyl (Société allemande du Verbe-Divin), fondée le 8 septembre 1875.

vons nous permettre ici. Leur influence sur le mouvement missionnaire n'est pas niable.

C'est l'âge d'or des fondations religieuses en France.

Entre 1830 et 1880, on assiste à la création d'une douzaine de Congrégations d'hommes qui toutes, un jour ou l'autre, viendront au secours des Missions.

En 1832, les prêtres de Bétharram ; en 1833, les Oblats d'Annecy ; en 1839, les Pères de Sainte-Croix ; en 1842, les Prêtres de Notre-Dame de Sion ; en 1845, les Assomptionnistes ; en 1848, la Congrégation du Saint-Cœur de Marie, qui fusionne avec celle des Pères du Saint-Esprit ; en 1852, les Missionnaires de la Salette ; en 1854, les Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun ; en 1856, les Missions Africaines de Lyon ; en 1868, les Pères Blancs ; en 1872, les Oblats de Troyes ; en 1877, les Missionnaires de Saint-Quentin.

Dans le même temps les anciens Ordres se reforment et reprennent la charge des anciennes Missions.

Un document caractéristique, celui du recrutement de la Société des Missions-Etrangères, donne bien la mesure du progrès de l'apostolat dans notre pays. De 1820 à 1830, on enregistre à la rue du Bac quarante-cinq départs ; de 1830 à 1840 : soixante-sept ; de 1840 à 1850 : cent quarante-cinq. Soit pendant la première moitié du siècle : 281 missionnaires. Au cours de la seconde moitié du siècle ce mouvement s'accélère. De 1851 à 1860, cent quatre-vingt-deux départs. De 1861 à 1870 : deux cent quatre-vingt-dix-huit. De 1871 à 1880 : quatre cents. De 1881 à 1890 : quatre cent cinquante-deux. De 1891 à 1900 : six cent huit.

C'est le point culminant d'une courbe qui traduit fidèlement le degré de la température religieuse du pays (10).

Quel est le nombre des vocations que la France mit ainsi au service des Missions ?

On peut s'en faire une idée par le total des missionnaires français vivant à la fin du XIX^e siècle (11).

Missions-Etrangères	1358
Jésuites	414
Lazaristes	229
Oblats de Marie-Immaculée	453
Pères du Saint-Esprit	530
Missions Africaines de Lyon	287
Pères des SS. CC. de Picpus	80
Pères Blancs	350
Pères du C.S. d'Issoudun	100
Franciscains	100
Capucins	50
Marianistes	40

Ces effectifs représentent à peu près les deux tiers des contingents missionnaires envoyés par l'Eglise catholique auprès des infidèles.

Les autres pays, gagnés par cette pieuse émulation n'apportent en effet qu'assez

l'ardivement leur appoint régulier à l'œuvre de l'évangélisation du monde païen.

Quelques dates sont à cet égard très suggestives :

Avant 1850, on ne constate qu'une fondation missionnaire : celle des Pallotins en Italie (1835).

Mais à dater de ce moment, on voit successivement apparaître :

En 1850 : à Milan, le Séminaire des Missions Etrangères ;

En 1859 : la Congrégation des Salésiens de Don Bosco ;

En 1860 : la Société belge des Missionnaires de Scheut ;

En 1866 : la Société anglaise de Mill-Hill ;

En 1875 : la Société allemande du Verbe divin (Steyl) ;

En 1850 : la Société hollandaise de Marian-Hill.

Désormais le mouvement se généralise. En Suisse, en Espagne, aux Etats-Unis, en Italie, des



Don Bosco, ce « géant de la sainteté », comme l'a appelé Pie XI, fonda en 1859 la Congrégation des Salésiens, dont l'activité missionnaire devait être si importante.



Le P. Théophile Verbiest qui fonda en 1860 la Société belge des Missionnaires de Scheut.

Congrégations ou même de simples diocèses veulent fonder quelque chose en faveur des Missions.

Les Congrégations françaises elles-mêmes, lorsqu'à la fin du siècle leur recrutement sera entravé en France, se transporteront à l'étranger et y fonderont des provinces prospères.

C'est bien le cas de répéter après l'Apôtre : « Dum omni modo Christus annuntietur, et in hoc gaudeo » (Philip. 1, 18).

**

Mais on n'aurait qu'une idée bien incomplète du réveil missionnaire au XIX^e siècle si, à côté du tableau des vocations missionnaires de nos prêtres, on n'ajoutait celui des vocations féminines.

Le fait nouveau et caractéristique du mouvement missionnaire au XIX^e siècle, c'est en effet l'exode des Religieuses dans les pays de missions.

D'étranges préventions régnaient jusque-là contre la prétention de les associer au ministère du prêtre. Le P. Charles a exhumé à ce sujet un texte bien suggestif.

« Le Cardinal Brancati a Laurea écrivait en 1673, à la typographie de la Propagande : « Mulieres, cujusvis scientiae aut probitatis, non possunt institui missionariae » (920. disp. XVIII, art. 4) et ce motif, aussi bref que décisif est donné : « Docere est opus sapientiae : sapientia vero non viget in mulieribus de communi cursu. » Et l'auteur ajoute que la Sainte Vierge elle-même n'ayant pas été missionnaire, *multo minus aliis mulieribus potuit hoc munus committi* (12). »

Là encore le rôle de la France fut celui de précurseur et d'entraîneur. « C'est à la France, écrit un historien allemand, le Père Alphonse Vaelh, qu'appartient la gloire d'avoir envoyé les premières Sœurs missionnaires au delà des mers » (13).

Déjà, au xvii^e et au xviii^e siècle, on avait vu partir pour le Canada et les colonies françaises les Ursulines de France, les Dames de Saint-Maur et les Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Cependant c'est au xix^e siècle que l'appel des Missions se fait entendre dans les Congrégations de femmes et y détermine un courant de générosité qui dépassera bientôt celui des vocations masculines.

A la fin du xix^e siècle, le nombre total des religieuses missionnaires d'origine européenne était d'environ 10.000, appartenant à cent cinquante Instituts. De ce nombre la France fournit à peu près les deux tiers (14).

Une cinquantaine de Sociétés les recrutent, dont neuf remontent au xvii^e siècle, quatre au xviii^e et une trentaine au xix^e.

On remarque le même phénomène que nous avons observé pour la fondation des Congrégations d'hommes. Au début du siècle : deux fondations seulement, celles des Dames du Sacré-Cœur et des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Cinq sous la Res-



La Mère Javouhey, fondatrice de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny (1807).

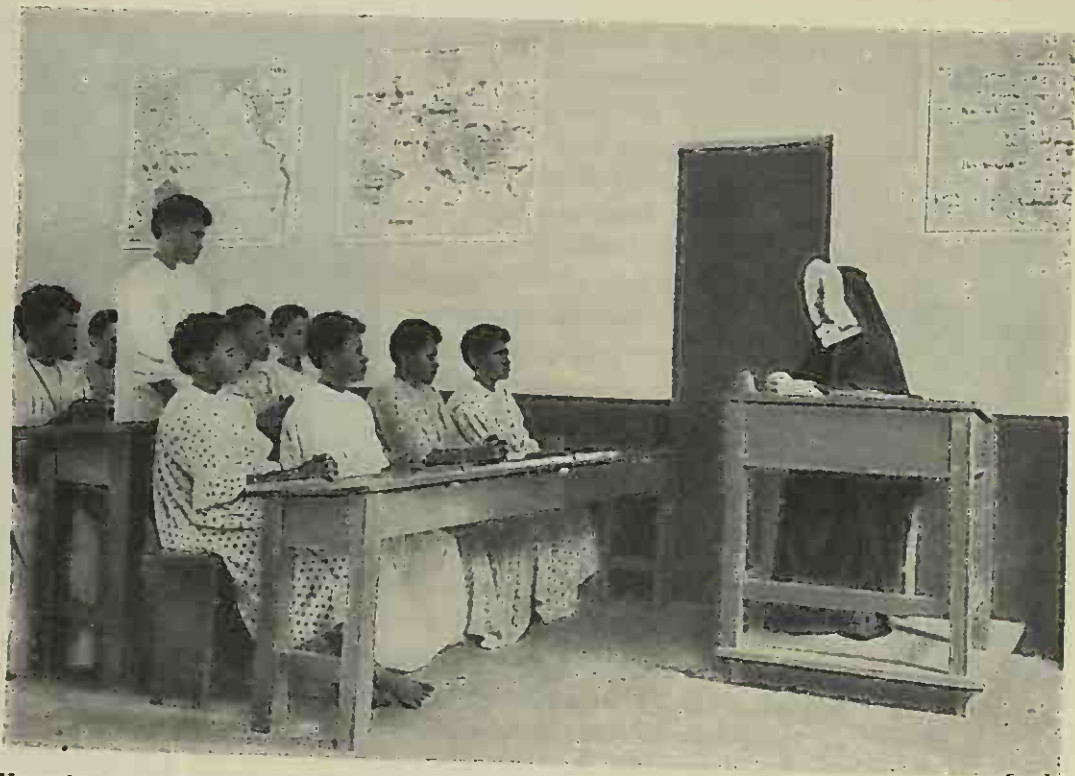
tauration, et vingt-deux entre 1832 et 1882 (15).

Désormais l'appel des Missions ne laissera indifférent aucun Institut féminin. Dans le dernier quart du xix^e siècle — et sous la pression même de la persécution qui sévit en France — Congrégations anciennes et Congrégations nouvelles se mettront au service de la Propagande, au point qu'aujourd'hui, à côté de 15.883 prêtres et de 7.056 frères travaillant en pays de missions, on compte 38.180 Religieuses.

L'importance du service rendu par ces vaillantes femmes ne saurait être exagéré.

Quand on pense au nombre insignifiant des missionnaires au regard de la masse païenne, on peut dire que ce sont les Religieuses qui, pour une grande part, ont sauvé la situation des missions au xix^e siècle.

Grâce à leur appoint providentiel, l'apostolat de la charité a pu être généralisé —



Une classe en Nouvelle-Calédonie. Les Sœurs de la Société de Marie, attachées aux Missions des Maristes, furent fondées en 1881.

Coll. des Maristes.

celui de la femme et de l'enfant méthodiquement entrepris, et par conséquent la fondation des foyers chrétiens rendue possible.

Si le XIX^e siècle inaugure vraiment une période de renouveau missionnaire, il convient donc d'en faire largement hommage aux Congrégations de Religieuses.

III. — Création des œuvres d'assistance missionnaire

Pour soutenir ces Missions qui, à la fin du siècle, dépasseront le chiffre de trois cents, il fallait d'abondantes ressources. A cet égard encore, tout était à réorganiser.

Avant la Révolution, nous l'avons dit, les gouvernements catholiques, quelques riches familles et les grands Ordres eux-mêmes pourvoyaient par leurs fondations au soutien de l'apostolat.

Nous lisons par exemple, dans une *Relation des Missions du Paraguay*, par Muratori, que le roi d'Espagne donnait trois cents piastres à chaque missionnaire envoyé, par son ordre, d'Europe au Paraguay, et fournissait aux frais de son embarquement ; que de plus, le trésor royal versait dix mille piastres pour l'entretien des missionnaires de cette région.

C'est aussi le Souverain qui fournissait à toutes les nouvelles églises les ornements

sacrés, le vin pour les messes et l'huile pour les lampes brûlant devant le Saint-Sacrement. « Cette dépense, ajoute Muratori, n'est pas un petit objet parce qu'on est obligé de faire venir l'un et l'autre d'Europe. » A ces divers débours il fallait ajouter une somme annuelle de cent quarante piastres, par Réduction, pour les remèdes et les aumônes extraordinaires. Ces aumônes étaient souvent très importantes ; il en venait également des seigneurs espagnols riches et bons chrétiens, surtout quand il était question de fonder une nouvelle Réduction ; elles étaient destinées à secourir les Indiens pauvres et à faciliter l'évangélisation.

Après la disparition de ces bienfaiteurs, les Missions furent longtemps réduites à vivre d'expédients, c'est-à-dire à végéter. La charité chrétienne entreprit de reconstituer leur budget. C'est en 1822 qu'une jeune fille de bonne famille lyonnaise, Pauline Jaricot, fut amenée à concevoir l'organisation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Encouragée par une lettre de son frère, aspirant missionnaire, lui disant : « qu'avec 82 francs, on nourrissait un Catéchiste



Pauline Jaricot à l'âge de 15 ans. Elle avait 23 ans quand elle songea à trouver des ressources pour les Missions en quêtant dans son entourage.

Portrait appartenant à M^{me} A. Richard-Jaricot (Reproduit dans l'ouvrage de M^{me} Sainte-Marie-Ferrin, de Gigord, éd.).

*L'an mil sept cent quatre-vingt-dix-neuf et
le vingt-deux juillet, nous soussignés, experts
autorisés par qui de droit, avons conféré les faits
Daptina, avec les cérémonies de l'église Catholique
apostolique et romaine à Marie Pauline fille légitime
de sieur Antoine Jaricot négociant, rue Tupin N° 13.
parisade Saint-Nicolas, en de Jeanne Marie L'athier
présente. Le parrain a été sieur Paul Jaricot son
frère, le marraine Marie Antoinette Laurence Jaricot
sa sœur, qui ont signé : Paul Jaricot fils
Antoine Jaricot
Dumoulin J^{te} Catroigne
Laurette Jaricot*

L'acte de naissance de Pauline Jaricot dont la pieuse ingéniosité devait concevoir l'organisation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.
Comm. par Mgr Arthaud.

pendant une année », elle eut l'idée ingénieuse de grouper dans son entourage, et d'abord parmi les ouvrières de la cité lyonnaise, des dizaines d'associés s'engageant à donner aux missions un sou par semaine, c'est-à-dire 2 fr. 60 par an, (ce qui d'ailleurs équivalait à plus de 10 fr. de notre monnaie actuelle).

Les recettes de la première année furent

de 22.915,15 fr. Mais dix ans après, elles dépassaient 300.000 fr., pour atteindre deux millions et demi en 1840, quatre millions et demi en 1860, six millions en 1880.

« Ainsi, dit Ozanam, ce n'était plus le trésor des princes, mais le sou du pauvre qui prenait à sa charge l'évangélisation des mondes lointains... Et il advint que l'Œuvre propagatrice, en poussant ses racines jusque dans les entrailles de la société chrétienne, réussit à donner des fruits plus abondants que ceux qu'avaient nourris autrefois les largesses royales. »

La providentielle initiative de Pauline Jaricot avait eu, en effet, pour conséquence indirecte de montrer la voie où pouvait s'engager avec bonheur la charité catholique. Dès lors, les fondations se succèdent en notre pays.

En 1833, M^{me} Zoé du Chesne (de Nemours, en Seine-et-Marne), organise les premiers ouvroirs de l'Œuvre apostolique. En 1843, l'ancien évêque de Nancy, Mgr de Forbin-Janson, fonde l'Œuvre de la Sainte-Enfance. En 1856, le futur Cardinal Lavignerie jette les bases de l'Œuvre des Ecoles d'Orient. En 1899, deux pieuses femmes de Caen, les dames Bigard, instituent pour les Séminaires indigènes l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre.

Toutes ces fondations, appelées à un si brillant avenir, donnent une idée du service rendu à la cause missionnaire par notre pays.

Quelques chiffres permettront d'en préciser l'importance.

En un siècle (1822-1922), la Propagation de la Foi a mis à la disposition des missions plus d'un demi-milliard de francs (522 millions). A elle seule, la France a fourni plus de la moitié de ces subsides.

En quatre-vingt ans, de 1843 à 1923, la Sainte-Enfance leur a envoyé plus de 225 millions. Sur ce total, la France figure pour près de cent millions.

Ainsi, par le seul fait du dévouement et de la générosité de ses fils, la France se trouva amenée à occuper en pays de missions une situation privilégiée. Cette situation se traduisit, vers la fin du siècle, de façon assez inattendue, par l'établissement d'un quasi-protektorat dont l'histoire, comme la juste gratitude des missionnaires, demandent qu'on fasse ici mention.



M^{me} Bigard, de Caen, qui, avec sa fille Jeanne, instituait en 1899 l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre pour les Séminaires indigènes. (Cl. de l'auteur.)



Jeanne Bigard, dont le nom restera, avec celui de sa mère, attaché à l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre. (Cl. de l'auteur.)

IV. — La France et le protectorat des missions

Depuis des siècles, en vertu de conventions régulières avec les Papes, la France exerçait ce protectorat dans les pays du Proche-Orient soumis à la domination de Constantinople.

Ce n'est qu'au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle qu'elle fut amenée, sans dessein prémédité, à l'assumer en Extrême-Orient.

Dès 1846, notre représentant en Chine, M. de Lagrenée, avait pu obtenir pour nos missionnaires la restitution de leurs églises et, pour les Chinois, le droit de les fréquenter.

Mais c'est en 1860, à la suite du traité de Tien-Tsin et des accords de Pékin, que



Une image entre mille de la Chine chrétienne d'aujourd'hui : un Père français, un Père chinois et deux séminaristes indigènes. Ceci à Chéfou. Mission des Pères franciscains français au Chan-Tong oriental.

furent posées les bases d'un protectorat officiel sur les Missions : le représentant de Napoléon III, le baron Gros, obtint pour tous les missionnaires le droit de circuler dans l'empire, d'y exercer leur ministère et d'en appeler au besoin aux magistrats.

Il est à peine besoin de souligner les différences qui séparent cette formule de pro-

jectorat de la conception des anciens padroados du XVI^e siècle s'appuyant sur l'exercice de la domination territoriale.

Le rôle dévolu à la France se réduit à la protection des missionnaires et de leurs œuvres. Par le fait d'une convention tacite, tous les missionnaires catholiques sont censés Français. A tous, quelle que fût leur nationalité, nos Consuls pouvaient remettre un passeport leur garantissant, devant les autorités chinoises, une protection plus efficace que le simple passeport national des marchands ou des voyageurs.

Cette protection, les missionnaires étrangers étaient les premiers à la solliciter.

Le Saint-Siège, non seulement ne protesta pas contre cet accord, mais le sanctionna finalement par des actes positifs, en dépit de la politique anticléricale qui prévalut en France à la fin du XIX^e siècle.

Le pontificat de Léon XIII fut, à cet égard, d'une extrême délicatesse, car on devine sans peine que le Pape avait à se défendre contre de pressantes sollicitations ne venant pas seulement de la Chine, qui, en 1885, demanda au Saint-Siège de se faire représenter

directement par un nonce à Pékin. Cependant, le 22 mai 1888, une circulaire de la Propagande *Aspera rerum conditio*, (qui valait autant pour le Levant que pour la Chine), donna ordre aux missionnaires, quels qu'ils fussent, d'avoir à se placer sous la protection exclusive de la France.

Le protectorat devenait ainsi, selon l'expression de Mgr Gasparri, le futur Secrétaire d'Etat, un « mandat pontifical » et rien ne prouve mieux le sincère désir de l'Eglise de poursuivre sur le terrain missionnaire sa politique de collaboration avec une vieille nation catholique.

Depuis les événements ont marché, non seulement en Chine, mais en France et dans le monde entier.

Le xx^e siècle met à rude épreuve les concepts politiques de l'âge qui l'a



S. S. Léon XIII qui devait régler en 1885 la délicate question du protectorat missionnaire de la France en Chine et dans tout le Levant.
Portrait gravé par Gaillard en 1880.

précédé comme les relations de l'Orient avec l'Occident.

Espérons qu'au service d'un monde qui se renouvelle, l'Eglise et la France sauront encore trouver les formules d'une entente capable de servir les vrais intérêts de l'humanité et de la civilisation chrétienne.

(¹) *Un siècle de l'Eglise de France*, chap. IV.

(²) Louvel, prêtre des Missions-Etrangères, et missionnaire en Indo-Chine, publia en 1892, avec l'aide de la Propagation de la Foi et par le moyen des Missions catholiques (Lyon, 12, rue Sala) un monumental ouvrage, aujourd'hui épuisé, intitulé *Tableau des Missions catholiques au xix^e siècle*. Les statistiques de l'auteur sont fort intéressantes, et nous nous y référerons souvent dans la suite de ce travail.

(³) Chez Lethiellieux, à Paris.

(⁴) *Revue de l'Aucm*. Conférence de Louvain, déc. 1933. — *Le prestigieux Vicomte*.

(⁵) Abbé G. CONSTANT, *Revue d'Hist. eccl. de Louvain*, 1933, p. 906.

(⁶) *Op. cit.*, chapitre complémentaire, p. 1.

(⁷) *Id.*, *ibid.*, p. 29.

(⁸) *Les grands desseins missionnaires d'Henri de Solages*, Plon, 1933, ch. I.

(⁹) G. GOYAU, *Missions et Missionnaires*, p. 108.

(¹⁰) Au xx^e siècle, les conséquences de la politique anticléricale inaugurée vers 1880 se feront nettement sentir. Entre 1901 et 1910, le chiffre des partants tombe à 519. Entre 1910 et 1934, il ne sera plus que de 442.

(¹¹) *Revue d'Histoire des Missions* (décembre 1928). *Les Missions catholiques françaises en 1900 et 1928*.

(12) Rapport au Congrès de l'Aucam, 1935.

(13) *Die Frauenorden in den Missionen, 1920*. Cité par M. Georges Goyau : *La femme dans les Missions*, Flammarion, 1933.

(14) Cf. LOUVER, *Tableau des Missions catholiques au XIX^e siècle* et B. AVENS : *Manuel des Missions Catholiques*, III^e partie, chap. I, dont les statistiques remontent à 1923.

(15) Voici le tableau chronologique de ces fondations :

xvii^e siècle :

- 1645 Sœurs de Saint-Joseph de Lyon
- 1650 Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry
- 1650 Sœurs de Saint-Joseph d'Annecy
- 1660 Filles de la Charité (de Saint-Vincent de Paul)
- 1662 Saint-Enfant-Jésus (dites de Saint-Maur)
- 1666 Bon Pasteur d'Angers
- 1680 Charité de Nevers
- 1684 Présentation de Tours
- 1694 Saint-Paul de Chartres

xviii^e siècle :

- 1700 Doctrine chrétienne de Nancy
- 1703 Filles de la Sagesse
- 1797 SS. CC. de Jésus et de Marie (Picpus)
- 1799 Charité de Besançon
- 1800 Société du S. C. de Jésus (Rome)

xix^e siècle :

- 1807 Saint-Joseph de Cluny
- 1816 Sainte Famille (Villefranche de Rouergue)
- 1820 Sainte Famille (Bordeaux)
- 1821 Providence de Grenoble
- 1822 Saint-Joseph de Saint-Jean de Maurienne
- 1822 Nazareth de Lyon
- 1832 Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition
- 1834 Sœurs de la Congrégation du Sauveur et de la Sainte-Vierge
- 1838 Sœurs de la Congrégation de la Croix d'Annecy
- 1839 Sœurs de la Congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres
- 1840 Sœurs de la Congrégation du Bon-Secours de Troyes
- 1843 Sœurs de la Congrégation de Saint-Joseph de Tarbes
- 1847 Sœurs de la Congrégation de l'Immaculée Conception de Castres (Tarn)
- 1847 Sœurs de Notre-Dame de Sion
- 1854 Sœurs de la Congrégation des Dominicains d'Etrepagny (Eure)
- 1855 Sœurs Franciscaines de Calais
- 1856 Sœurs Auxiliatrices du Purgatoire
- 1857 Sœurs de la Compassion de Marseille
- 1857 Sœurs de Notre-Dame de la Délivrante
- 1857 Sœurs Franciscaines de l'Immaculée-Conception
- 1869 Les Sœurs Blanches de Notre-Dame d'Afrique
- 1871 Les Sœurs Blanches Franciscaines de Notre-Dame des Anges
- 1872 Sœurs Catéchistes missionnaires de Marie-Immaculée
- 1876 Les Sœurs de la Providence de Portieux
- 1876 Les Sœurs de Notre-Dame des Apôtres
- 1877 Les Sœurs Franciscaines missionnaires de Marie
- 1881 Les Sœurs de la Société de Marie (Maristes)
- 1882 Les Sœurs de Notre-Dame du S. C. (Issoudun)



Prise de possession des îles Marquises par l'amiral Dupetit-Thouars en 1842. — Le R. P. François de Paule Baudichon qui joua un rôle important en cette affaire est représenté auprès du chef Iotété, à gauche du mât du pavillon.

Croquis pris par Max Radiguet et reproduit dans son ouvrage, *Les derniers sauvages*, Duchartre, éd.

LES NOUVEAUX CHAMPS D'APOSTOLAT

CHAPITRE PREMIER

LES MISSIONS D'OCÉANIE

I. Colonisation et évangélisation. — II. Les Picpuciens en Océanie orientale. — III. Les Maristes en Océanie centrale et occidentale.

I. — Colonisation et évangélisation

C'est d'abord du côté de l'Océanie que se porta l'effort de pénétration des missionnaires catholiques, ou plutôt du côté des petits archipels océaniques entre lesquels se répartit le sixième seulement de la population qui habite ce que l'on appelait autrefois la cinquième partie du monde.

L'Insulinde et l'Australasie, avec leurs soixante millions d'habitants, auraient présenté des champs d'apostolat beaucoup plus importants : malheureusement de ce côté l'œuvre de l'évangélisation se heurtait à des obstacles insurmontables.

INSULINDE. — Les Hollandais qui y sont établis depuis le xviii^e siècle y ont empêché



C.I.C.M.-S.V.D. Mission des Ygorotes.
 O.S.A. " de Palawan.
 S.J.-M.S.C. " de Mindanao
 M.H. P Borneo Nord
 O.M.C. V Borneo Sud.
 O.M.C. P. Padang.

S.C.J. P.Beng-huelen.
 C.S.S.C. P.Banka-Biliton.
 S.J.-C.M.-O.C. V Batavia.
 S.V.D. V Iles de la Sonde.
 M.S.C. V Célèbes
 M.S.C. V Nouvelle-Guinée.

Missions de l'archipel Malais, Philippines.

catholiques (et 100.000 protestants) pour une population de trois millions et demi d'indigènes.

AUSTRALASIE. — Le cas de l'Australie et de ses satellites : Nouvelle-Zélande et Tasmanie, est différent, mais ne peut davantage nous retenir, du point de vue strictement missionnaire. En effet, la colonisation anglo-saxonne y a, comme aux Etats-Unis, pratiquement supprimé le problème de l'évangélisation, en faisant disparaître l'élément autochtone.

Au commencement du XIX^e siècle, l'Australasie, grande à peu près comme l'Europe, comptait au moins deux millions d'indigènes. C'est à peine s'il en restait 300.000 à la fin du siècle. Ils ne sont pas 200.000 aujourd'hui, en comptant 50.000 Maoris de Nouvelle-Zélande.

Un missionnaire protestant (membre du Conseil colonial d'Angleterre), le Rév. D^r Lang, écrit à ce sujet avec mélancolie :

« La disparition rapide des naturels dans toutes les colonies anglaises est un phénomène ethnologique également triste et inexplicable (1). »

Inexplicable est trop vite dit.

Comme le fait remarquer le P. Louvet : « Que le fait soit triste, c'est ce dont conviendra sans peine tout ami de l'humanité ; mais il n'est que trop expliqué par ce que raconte le Révérend Docteur lui-même de l'usage atroce de mêler de l'arsenic aux pains

jusqu'à ces derniers temps l'établissement des missionnaires catholiques.

Ainsi à l'heure actuelle, la magnifique île de Java, presque aussi peuplée que la France (30 millions d'habitants) bien que quatre fois moins étendue, ne compte pas 70.000 catholiques, dont 45.000 étrangers. Bornéo et Sumatra, pour dix millions d'habitants, ne possèdent pas 20.000 catholiques. Seules, les petites îles de la Sonde, peuplées d'Indonésiens primitifs, comptent 250.000

que l'on distribuait de temps en temps aux indigènes — et par les expéditions militaires organisées pour les détruire en masse (2). »

Mieux vaut laisser au compte des gouvernements européens le soin d'écrire l'histoire de la colonisation, qui contient vraiment des pages lamentables — et borner notre exposé au chapitre de l'évangélisation qui relève proprement de l'histoire de l'Eglise.

Notons du moins, comme nous l'avons fait pour les Etats-Unis et le Canada, que les Eglises australiennes d'origine anglaise sont aujourd'hui florissantes.

A la fin du XIX^e siècle, le catholicisme y sera représenté par une masse de 560.000 colons ayant à leur tête vingt-huit évêques ou archevêques, dont un Cardinal, sur une population totale de 2.865.000 habitants, en majorité protestante. Ces chiffres doivent être doublés aujourd'hui.

LES ARCHIPELS OCÉANIENS. — Il ne restait pour champ d'apostolat à nos missionnaires que la poussière d'îles qui parsèment à l'est les immenses étendues du Pacifique, et que l'on groupe d'ordinaire, pour la commodité de l'exposition, sous les dénominations suivantes :

1° A l'est, la *Polynésie* ou îles nombreuses, plus rapprochée de l'Amérique du Sud. Les principales sont les îles Hawaï (ou Sandwich), les îles Marquises et Samoa, dont les populations semblent se rattacher au type malais et sont de valeur supérieure au type négroïde de Mélanésie ;

2° A l'ouest, la *Mélanésie*, ou îles noires, ainsi dénommées à cause de la couleur des habitants, dont les Papous sont le type.

A l'est de la Nouvelle-Guinée (plus voisine de l'Australie) que se partagent les Anglais et les Hollandais, la Mélanésie comprend comme groupes insulaires un peu considérables les îles Salomon et les îles Fidji, colonies anglaises ; la Nouvelle-Calédonie, colonie française ; et les Nouvelles-Hébrides, administrées par un condominium franco-anglais ;

3° La *Micronésie* (située entre les deux archipels précédents), est un groupe de petites îles, formations madré-



Missions d'Océanie.



Un sorcier aux îles Hawaï.
Croquis de Max Radiguet, *Les derniers sauvages*,
Duchartre, éd.

poriques (atolls) plus encore qu'îlots, dont les principales sont les Mariannes, les Carolines et les Gilbert, et dont les habitants, pêcheurs ou marins, sont d'origine polynésienne.

Voilà le champ d'apostolat où se déploya, au XIX^e siècle, l'héroïsme — le mot n'est pas trop fort — des missionnaires catholiques.

Sans espoir d'y opérer des moissons abondantes, puisque la population totale de ces îles ne dépasse guère deux millions d'habitants.

Au milieu de difficultés inouïes, dont les plus apparentes sont les complications invraisemblables des communications entre des terres souvent minuscules, les plus voisines étant quelquefois séparées par des centaines de kilomètres ; l'isolement terrible auquel sera d'ordinaire condamné l'apôtre ; la mollesse et la versatilité du tempérament indigène, habitué à la vie

facile, aux mœurs relâchées, à l'horreur de l'effort qu'explique la douceur du climat.

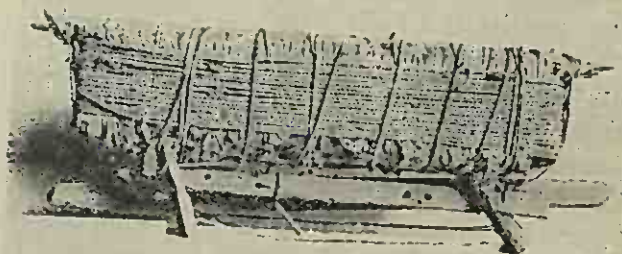
Les héros de cette entreprise, qui ont empêché, au cours du XIX^e siècle, l'Océanie de devenir entièrement musulmane ou protestante, furent en premier lieu les *Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus* qui s'établirent d'abord en Océanie orientale où ils sont toujours ; puis les *Maristes*, qui pénétrèrent en Océanie centrale et occidentale ; enfin les *Pères du Sacré-Cœur d'Issoudun* qui vinrent plus tardivement aider leurs confrères en Océanie septentrionale.

II. — Les Picpuciens en Océanie orientale

PÉNÉTRATION PROTESTANTE. —

Les archipels océaniques, théoriquement connus depuis le XVII^e siècle, n'ont été pratiquement visités qu'à la fin du XVIII^e.

Entre les années 1768 et 1779, le capitaine Cook entreprit au



Coffret sacré de l'île Tematangi (Archipel Tuamotu) convertie en 1881-1885. Ce coffret, en bois et feuilles de pandanus, très vénéré, contenait les reliques des ancêtres. Il est conservé aujourd'hui au Musée Missionnaire du Latran.

Com. par le P. Alazard, p. 55. CC.



L'île de Pâques aux statues énigmatiques, a été évangélisée dans le premier tiers du XIX^e siècle par les Pères de Picpus. La tombe du frère lai Eugène Eyraud, apôtre de l'île, y est toujours en vénération parmi les indigènes.

(Cl. A. Métraux.)

compte du gouvernement anglais trois voyages autour du monde, dont les relations furent publiées en 1773, 1777 et 1784.

A la même époque, le colonel Bougainville, ancien lieutenant de Montcalm au Canada (1759), reçut commission du gouvernement français d'exécuter un voyage semblable, ce qu'il fit entre 1766 et 1769. La relation de son *Voyage autour du monde*, parue en 1771, obtint un succès égal à celui du capitaine Cook en Angleterre.

L'Océanie est découverte, et cette découverte passionne l'opinion : des Tahitiens ramenés à Paris et à Londres font fureur à la veille de la Révolution française et deviennent l'idole des contemporains de Jean-Jacques Rousseau.

Malheureusement nos catholiques avaient alors autre chose à faire que de s'occuper d'évangélisation. Les protestants purent prendre les devants.

Tandis que la Révolution française désorganisait nos Instituts missionnaires, la *London Missionary Society*, fondée en 1795, choisissait pour premier champ d'action les mers du sud ; elle arma un navire, le *Duff*, qui aborda à Tahiti, le 6 mars 1797, avec une équipe de pasteurs et d'artisans, pour la plupart mariés et accompagnés de

leurs familles. Il n'est que juste de rendre hommage à ces premiers pionniers et de distinguer leur activité des menées futures d'un Pritchard ou d'un Bingham.

Les archipels de la Polynésie furent le théâtre de choix de cette soudaine expansion missionnaire du protestantisme : après la Société de Londres, qui s'installa aux îles de la Société et aux îles Cook, la *Church Missionary Society*, de Londres également, envoya ses ministres en Nouvelle-Zélande (1799) ; la Société Wesleyenne répandit le méthodisme aux Tonga (1826) ; tandis que l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions*, Société américaine celle-ci et composée de Congrégationalistes et de Presbytériens, allait travailler aux îles Hawaï (1819).

« En face de cette diffusion du Protestantisme, écrit Georges Goyau (*), l'Église romaine, trente ans durant, fut absente et silencieuse. »

L'occasion providentielle de son intervention lui fut fournie par une lettre d'un Français, Jean Rives, installé aux îles Hawaï, lequel, passant en France en 1825, vint demander pour sa patrie d'adoption des missionnaires au Supérieur des Missions-Étrangères de la rue du Bac.

Celui-ci transmit sa supplique à Rome.

Or, à la même époque, la Propagande recevait du « bon Père » Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs, dite de Picpus, l'offre de collaboration de sa jeune et toute modeste famille religieuse.

PREMIÈRES TENTATIVES CATHOLIQUES (1827-1831). — « Presque aussitôt la Congrégation des Sacrés-Sœurs était chargée de porter la vraie foi aux îles Hawaï — ou Sandwich, comme on les appelait alors. Le 3 décembre 1825, le Père Alexis Bachelot était institué Préfet apostolique. Avec cinq autres missionnaires, il put s'embarquer à Bordeaux, le 20 novembre 1826. « Adieu, chers, bons et dignes amis, leur écrivait dans son saint enthousiasme le bon Père Coudrin, je vous trouve bien heureux d'être les premiers appelés de la Congrégation pour succéder au ministère de saint Paul et de saint Bar-



L'amiral Dupetit-Thouars chez le chef Iotété.

Croquis de Max Radiguet, dans *Les derniers sauvages*, Duchartre, éd.

nabé... Aimez-vous bien les uns les autres... Soyez doux et obéissants les uns envers les autres... »

« Après huit mois de traversée, les missionnaires, les Pères Alexis, Abraham et Patrice, accompagnés des Frères catéchistes Théodore, Melchior et Léonard, arrivèrent aux îles Hawaï. Ils débarquèrent, le 9 juillet 1827, au port



Aux îles Gambier, à Aou Kèna, vers 1838, maison de Mgr Rouchouze, premier vicaire apostolique de l'Océanie orientale où il devait travailler pendant dix ans.

Album pittoresque de Dumont d'Urville. B. N. (Coll. B. G.).

d'Honolulu, pour commencer aussitôt le travail de leur apostolat dans la pauvreté et la petitesse des moyens humains.

» Deux ans après, en 1829, les lettres qui parvenaient à Paris annonçaient des baptêmes et parlaient des premiers néophytes (*). »

Mais les Protestants veillaient.

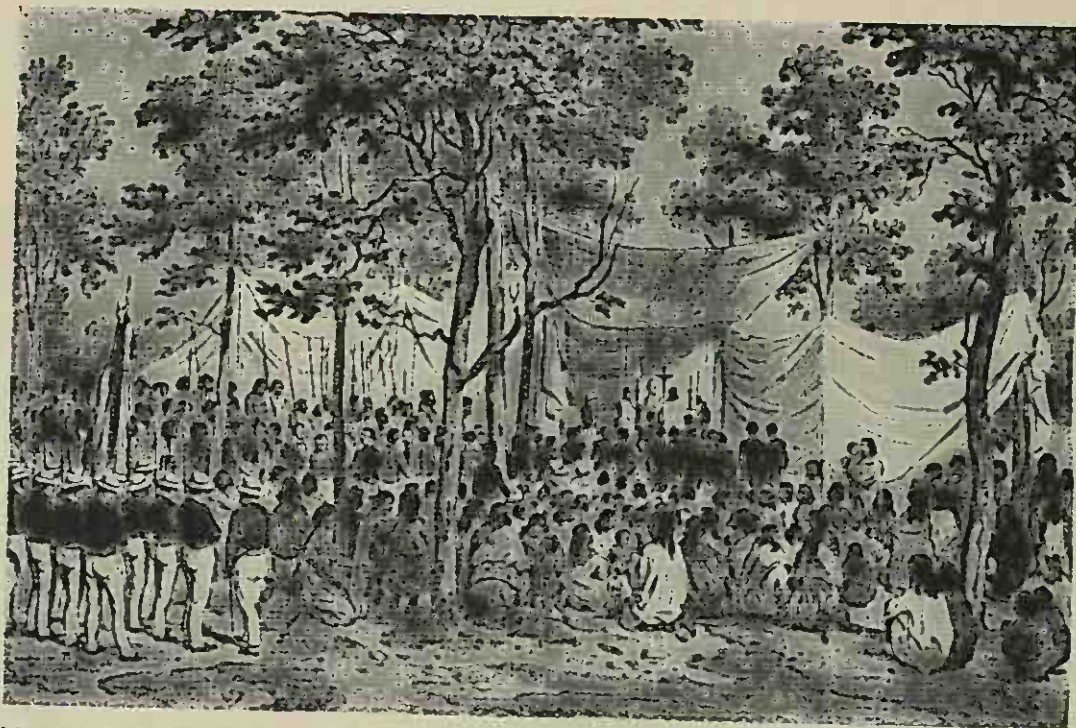
A l'instigation du fameux Bingham, alors maître du pays, les Pères Bachelot et Short ne cessèrent d'être en butte à toutes sortes de vexations.

Enfin, le 24 décembre 1831, ils furent enlevés de force, et transportés à 4.000 kilomètres de là sur une côte désertique de la basse Californie avec deux bouteilles d'eau pour toute provision. Leurs successeurs ne reviendront aux îles Hawaï qu'en 1839.

DEUXIÈME TENTATIVE (1833). — Mais désormais l'évangélisation de l'Océanie était à l'ordre du jour des préoccupations de Rome et, le 20 mai 1833, le Pape Grégoire XVI érigeait et confiait aux Pères de Piepus le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale dont le premier titulaire s'appelait Mgr Jérôme Rouchouze.

Singulière situation que celle de cet évêque et de ses missionnaires.

Où aller ? Sur quel point s'établir ? La persécution leur fermait l'archipel hawaïen : personne ailleurs ne les appelait ; personne ne serait là pour les accueillir, en quelque île qu'ils essayassent d'aborder. Des quelques notions très vagues qu'on avait des



Messe militaire célébrée aux îles Gambier par Mgr Rouchouze devant l'amiral Dumont d'Urville et ses équipages de l' « Astrolabe » et de la « Zélée ».

Album pittoresque de Dumont d'Urville. B. N. (Coll. B. G.).

Tuamolou et d'un certain nombre d'autres endroits, la première était que les habitants passaient pour anthropophages...

Ils partirent en 1834, s'en remettant à la Providence, et prirent pied à Valparaiso (du Chili) où ils purent s'orienter.

C'est aux îles Gambier qu'on décida d'établir le siège de la nouvelle mission.

Mgr Rouchouze devait y travailler dix ans jusqu'à sa mort tragique dans le naufrage du *Marie-Joseph*, perdu corps et bien, en 1844, près du détroit de Magellan. Depuis lors, le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale a pu être divisé et subdivisé : il n'a pas été agrandi et il reste toujours confié aux mêmes Religieux.

La Congrégation des Sacrés-Cœurs, qui évangélise en Océanie les trois Vicariats des Sandwich (Hawaï), des Marquises et de Tahiti, ainsi que la Préfecture apostolique des îles Cook, reste donc en charge du même territoire que Rome lui confiait, il y a un siècle, en 1833. (Il n'a été amputé que de la lointaine île de Pâques, passée sous la juridiction de l'archevêque de Santiago-du-Chili).

RÉSULTATS. — A la fin du XIX^e siècle, nos missionnaires étaient parvenus malgré la concurrence protestante à établir une chrétienté de 36.370 catholiques, qui a presque doublé aujourd'hui.

L'opinion publique aurait peut-être continué longtemps d'ignorer leurs travaux méritoires si l'un d'eux, le P. Damien, ne leur avait soudain acquis une popularité



Temple païen des îles Gambier transformé en église chrétienne.
Album pittoresque de Dumont d'Urville. B. N. (Coll. B. G.).

mondiale. C'est en 1873 que le P. Damien Deveuster choisit pour champ d'apostolat, aux îles Hawaï, le ministère des lépreux qui, au nombre de 800, avaient été relégués et isolés sans secours dans la petite île de Molokaï.

Il n'innovait rien, à la vérité, car l'apostolat des lépreux a toujours été et demeure toujours en grand honneur dans l'Eglise catholique et dans ses missions.

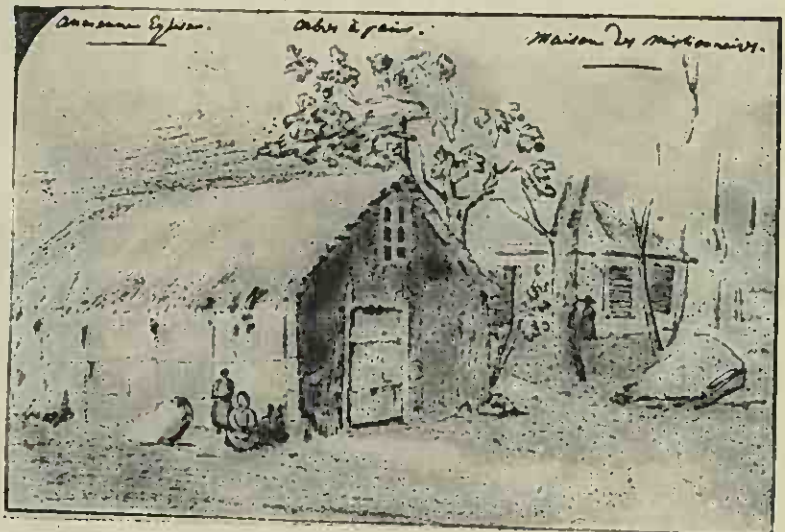
Au moyen âge, quand les Croisés rapportèrent d'Orient cet horrible mal, qui donc a institué cet Ordre touchant des Chevaliers de saint Lazare, dont le Grand-Maitre devait toujours être un lépreux ?

Cependant la Providence voulut que le dévouement du P. Damien bénéficiât d'un

immense succès dans les milieux protestants comme dans les milieux catholiques.

Un Comité se forma à Londres pour lui venir en aide, et le Cardinal Perraud lui obtint les suffrages de l'Académie française.

Quand il mourut, lépreux lui-même, le 15 avril 1888, il laissait derrière lui une œuvre solidement établie, aux mains de deux prêtres et de six religieuses hospitalières, et qui a pu



Aux Gambier, l'église élevée par M. Caret et le P. Honoré Laval (1838) à l'île Aou Kéna, quelques mois après leur arrivée dans ce petit archipel. Elle est en feuilles de « pandanus odoratissimus ». — A droite, maison en pierre de Mgr Rouhouze. La nouvelle église est derrière l'ancienne qui disparaîtra quand celle-là sera achevée.

Com. par le P. Alazard, p. 55. CC.



Le Père Damien Deveuster à 33 ans. Il vint en 1873 aux îles Hawaï pour se faire l'apôtre des lépreux et mourut lui-même lépreux.

servir de modèle à beaucoup d'autres fondations analogues.

III. — Les Maristes en Océanie centrale et occidentale

Océanie CENTRALE. — Le 24 septembre 1836, les premiers Maristes se réunissaient à Lyon pour prononcer leurs vœux entre les mains du T. R. P. Jean-Claude Colin, leur fondateur, à qui le Saint-Siège venait de confier l'évangélisation des îles de l'Océanie centrale.

Premier départ. — A la fin de cette année 1836, leurs premiers missionnaires partaient pour les îles du Pacifique : quatre prêtres, les PP. Chanel, Bataillon, Servant et Bret, aidés de trois Frères coadjuteurs.

Le chef de cette petite expédition apostolique était Mgr Pompallier, qui, bien qu'associé dans les commencements aux prêtres lyonnais formant comme le noyau de la Société de Marie, n'y fit pas ses vœux

lorsqu'elle se trouva autorisée et constituée.

Ils s'embarquèrent au Havre, le 24 décembre 1836. A peine sortis du port, ils furent assaillis par une tempête qui jeta à la côte trente-deux bateaux partis le même jour et n'en respecta que deux, la *Delphine* qui les portait et un autre, la *Joséphine*, sur lequel se trouvaient aussi des missionnaires en partance pour l'Amérique.

La petite caravane, diminuée d'un membre, par la mort du P. Bret, arriva, le 5 octobre 1837, en vue des îles qui lui étaient échues en partage. Repoussée de Vavau, île importante de l'archipel Tonga, elle remit à la voile et, le 1^{er} novembre, put aborder à l'île Wallis. Mgr Pompallier, après de difficiles négociations avec le roi indigène de cette île, parvint à y fixer le P. Bataillon et le F. Joseph Xavier.

Le 7 novembre, il en repartait et le lendemain arrivait en vue de Futuna, où il installa le P. Chanel et le Fr. Marie Nizier.

Le 12 novembre, seul désormais avec le P. Servant et le Fr. Michel, il se dirigeait vers la Nouvelle-Zélande où une colonie anglaise commençait à se former, et d'où il pensait pouvoir plus facilement



Le P. Jean-Claude Colin, fondateur des Maristes à qui le Saint-Siège confiait en 1836 l'évangélisation des îles de l'Océanie centrale. Portrait par E. Maxence (Coll. des PP. Maristes).



Mgr Bataillon, premier évêque catholique de l'Océanie centrale.

administrer son vaste Vicariat. Il y arriva le 10 janvier 1838. Son voyage avait donc été de douze mois et demi.

Un Père et un Frère à Wallis, un Frère et un Père à Futuna, un Père et un Frère avec le Vicaire apostolique en Nouvelle-Zélande, tel est le grain de sénévé d'où sortira la mission mariste d'Océanie.

Martyre du P. Chanel. — Revenons maintenant au P. Chanel que nous avons laissé à Futuna seul avec le Fr. Marie Nizier. Dans cette île d'environ dix neues de tour, le P. Chanel se trouvait, on peut dire, à la merci du chef de ce petit royaume, et la faveur royale était d'humeur changeante. Le missionnaire eut beaucoup à en souffrir : il souffrit en silence et pria. En attendant, il étudiait la langue et les mœurs de ses ouailles, à qui il s'efforçait de rendre tous les petits services matériels dont il était capable. Sa seule moisson d'âmes consistait en baptêmes administrés en danger de mort : au bout de dix-huit mois, il en comptait vingt, dont trois d'adultes.

Cependant, en 1841, c'est-à-dire trois ans après son arrivée, quelques catéchumènes commençaient à se faire instruire quand une persécution ouverte se déclara. Les chefs indigènes voyant dans la nouvelle religion la ruine de leur autorité, tout entière fondée sur la superstition, résolurent de l'anéantir. Le 28 avril 1841, le P. Chanel tombait sous le casque de ses ennemis. Comme il respirait encore, l'un d'eux saisit la hachette du missionnaire, la lui asséna si violemment sur le crâne qu'il fut obligé de la secouer dans tous les sens pour la retirer.

Ce que la vie du missionnaire n'avait pu obtenir, la mort du martyr le réalisa. En janvier 1842, Mgr Pompallier, à bord de la corvette française l'*Allier*, se présentait



La plage de Balade où en 1843 abordèrent les premiers missionnaires maristes et en 1853 l'amiral Febvrier des Pointes. (Coll. PP. Maristes.)



Le B^x Chanel qui fit partie du premier groupe de missionnaires pour le Pacifique à la fin de 1836.

devant Futuna, non pour demander vengeance contre les meurtriers, mais pour réclamer le corps du martyr. Les Futuniens le lui remirent et en même temps supplièrent l'évêque de leur laisser un nouveau missionnaire.

En mai suivant, Mgr Pompallier revenait à Futuna avec deux prêtres, et baptisait sept cent quatorze catéchumènes. *En novembre 1843, il ne restait plus dans l'île que quinze indigènes non baptisés.* L'année suivante, Futuna présentait le spectacle d'une chrétienté rivalisant par sa ferveur avec celles des premiers siècles de l'Eglise. Depuis lors, les Futuniens sont restés fidèles à leur foi : ils n'ont jamais permis l'entrée des protestants dans leur île dont la population, de huit cents habitants environ au temps du P. Chanel, est passée à quinze cents.

**

Aux îles Wallis, le P. Bataillon obtenait, grâce à un savoir-faire de premier ordre, des succès immédiats.

En février 1842, cinq cent soixante-douze Wallisiens recevaient le baptême ; quelques mois plus tard, le chiffre des baptisés se montait à près de deux mille cinq cents : Wallis était virtuellement tout chrétien. En avril 1843, un ministre méthodiste tenta une descente dans l'île, mais dut se retirer devant l'attitude énergique du P. Bataillon. Wallis était donc et est toujours restée catholique.

Ces succès décidèrent le Saint-Siège à faire de ces heureuses missions le centre d'un Vicariat indépendant, dit de l'*Océanie centrale*, confié à Mgr Bataillon, qui en demeura le chef intrépide jusqu'en 1877.

En 1863, il s'était associé un coadjuteur, Mgr Elloy, à qui il avait confié la charge spéciale des îles Samoa, dont la population, estimée à une trentaine de mille âmes, compte aujourd'hui huit mille catholiques.

DÉBUTS HÉROÏQUES DES MISSIONS D'Océanie occidentale. — Le 19 juillet 1844, un Bref de Grégoire XVI étendait au nord-ouest les Missions maristes.



Case ordinaire d'un Calédonien chrétien.
(Coll. PP. Maristes.)

La fête indiquée par Bro n'a pas lieu. Une partie
des hommes se rend à Epou où est le Roi et on se
célèbre aussi une petite fête. On nous annonce
pour demain une fête par Bro, d'autre disent par
Epou.

27 Mercredi

St Jean l'év. j'ai le b. d. esprit St Sacris par la
11^e fois selon l'intention du supérieur général
de la Congrégation de Maria. Une petite assemblée
par la Vallée de Bro marquée et a lieu dans la
Vallée d'Epou où se trouve le Roi. Le soir le Roi
de Singari arrive avec quelques chefs de la Vallée
et passe la nuit à Bro.

28 Jeudi

St Innocens. Ma 12^e messe à Fontana est faite
selon l'intention de St Calixte d'Alagnat. St
Guillod. Le Roi de Singari y assiste ainsi que
les chefs et d'autres personnes de Bro. Le déjeuner
du Roi a lieu dans notre petite maison il part
presque de suite après.

29 Vendredi

Je vais à Epou voir que je trouve malade
Sagamba gauche a beaucoup souffert. Il
s'empresse de me la montrer en me disant
que le Dieu le Moya Kaitai Hteta. Il me
fait à manger. Puis je vais dormir à côté du grand
chef de la Vallée.

30 Samedi

Je visite plusieurs maisons. Bien des personnes
me montrent leurs infirmités mais je n'ai rien
pour les soulager. Je visite aussi les beaux
endroits de la Vallée. Je reviens après dîner à Bro
dans la compagnie du grand chef d'Epou qui passe
la nuit chez nous.

31 Dimanche

Le grand chef se fait rasoir en St Maria et repart avant
sa 3^e messe que j'ai le bonheur de dire et qu'il dit
voir le successeur de chez un malade - j'espère qu'il
qui vous en dira plus.



On voit ici le marteau qui frappa Mgr Epalle et le casse-tête avec lequel fut assommé le P. Chanel.

(Coll. PP. Maristes.)

Un premier essai d'évangélisation fut tenté du côté des îles Salomon : il fut inauguré par le martyre de ses premiers missionnaires.

Mgr Epalle, le premier Vicaire apostolique, embarqué à Londres le 2 février 1845, avec sept Pères et six Frères, arriva en vue de l'île de San Cristoval le 1^{er} décembre, puis, cherchant une position plus centrale, il mouilla, le 12 du même mois, dans la baie de l'Astrolabe, sur la côte de l'île Isabelle.

Le 16, avec deux Pères, un Frère et quatre marins conduits par un officier, il descendait à terre, revêtu de ses insignes épiscopaux. Quelques instants après, leur petit groupe était attaqué par une horde de sauvages et l'évêque tombait mortellement frappé d'un coup de hache.

Ses compagnons purent s'échapper, et les missionnaires, après avoir fermement requis le capitaine du navire, de n'exercer aucunes représailles, s'en furent à la recherche d'une plage plus hospitalière.

Ils abordèrent à Makira. Là, quatorze mois plus tard, le P. Crey succombait à des accès répétés de fièvre paludéenne ; puis les PP. Jacquet et Paget avec le Fr. Hyacinthe étaient massacrés et mangés.

*Veuillez auprès de ...
de vous le dire, vous ne serez pas fidèle ni auprès de vous ni
auprès d'eux.*

+ J. B. de ...

*Le fr. Montevier vous demande les boîtes à corrigas des fr.
prosper, qui se trouvent dans le temple, et quelques portraits
du fr. Chanel et le catéchisme en 30 de 1869 pour pallier
en maori, (est pour le donner à un professeur de
langue Savanaise).*

Fragment d'une lettre de Mgr Epalle, premier Vicaire apostolique en Océanie Occidentale.



Un village aux îles Samoa.

(Coll. PP. Maristes.)

Quand Mgr Collomb, successeur de Mgr Epalle, arriva en août 1847, il décida d'abandonner San Cristoval et tenta des établissements successivement sur les îles Woodlark et Rook. Le 16 juillet 1848, lui-même mourait, épuisé par la fièvre, les persécutions et le manque de soins ; quatre mois plus tard, le P. Villien le suivait dans la tombe.

Pendant toute la seconde moitié du XIX^e siècle, ces missions ingrates furent abandonnées.

Ce n'est qu'en 1897 que les Maristes purent y pénétrer à nouveau.

Il est consolant de constater que la semence jetée en terre cinquante ans auparavant commença à germer presque aussitôt.

Aujourd'hui, le groupe des Salomons du sud compte près de 8.000 baptisés environ, celui des Salomons du nord, plus de 16.000.

Après un siècle d'efforts obscurs et souvent héroïques, les Maristes groupent dans l'ensemble de leurs missions plus de 50.000 chrétiens.

(¹) *Histoire de la Nouvelle-Galles*, chap. I, cité par le P. LOUVET, *op. cit.*, p. 485.

(²) *Ibid.*

(³) G. GOYAU, *Les grands desseins missionnaires d'Henri de Solages*, Paris, Plon, 1933, p. 40.

(⁴) M. DESMET, SS. CC. — *Annales des SS. CC.*



Missions de l'Afrique Septentrionale.



Entrée des Français à Alger, le 5 juillet 1830. — Le dey remet les clefs de la ville à l'amiral Duperré.
B. N. (Cl. B. G.).

LES NOUVEAUX CHAMPS D'APOSTOLAT (suite)

CHAPITRE II

MISSIONS D'AFRIQUE

I. L'ère des pionniers et des martyrs. — L'abbé de Solages à Madagascar. — Premières missions des Pères du Saint-Esprit en Guinée. — Mgr de Marion-Brézillac et les Missions Africaines de Lyon à Sierra-Leone. — Les débuts de la Société des Pères Blancs en Afrique du Nord et en Afrique équatoriale.

II. L'ère des défricheurs et l'ère de la moisson. — Les missions en Afrique centrale. — Les missions d'Afrique méridionale.

I. — L'ÈRE DES PIONNIERS ET DES MARTYRS

La pénétration de l'Afrique est un des grands faits mondiaux de l'histoire au XIX^e siècle.

L'expédition d'Alger, en 1830, force la porte des Etats barbaresques et la coloni-

sation de l'Algérie engage la monarchie de Juillet en des expériences coloniales qui deviendront l'une des grandes occupations et l'un des grands soucis des gouvernements successifs de la France.

C'est que l'Angleterre entend bien ne pas se laisser devancer. Son grand missionnaire-explorateur, Livingstone, établi depuis 1840 en Afrique australe, commence en 1849 la série des admirables voyages qui le conduiront du Cap à Saint-Paul de Loanda, puis l'amèneront, entre 1858 et 1862, à reconnaître le cours du Zambèze et, de 1866 à 1873, à étudier dans la région des Grands Lacs les sources du Nil.

La France, qui détient sur les côtes du Golfe de Guinée des comptoirs dont elle n'a pas su jusqu'alors tirer parti, inaugure vers 1850 une politique d'expansion à laquelle le nom du général Faidherbe, gouverneur du Sénégal de 1854 à 1867, reste légitimement attaché.

Faidherbe n'est pas seulement un administrateur colonial de premier ordre : il considère le Sénégal comme une porte ouverte sur l'Afrique intérieure et se préoccupe de joindre par une ligne de postes militaires le Haut Sénégal et le Haut Niger.

Les missions catholiques se devaient de profiter des circonstances nouvelles pour tenter cette pénétration religieuse de l'Afrique où l'Islam et le protestantisme les avaient devancées.

Il y fallait beaucoup de courage et les premières générations d'apôtres y laisseront leur vie. L'Afrique sera pendant longtemps le tombeau des missionnaires. Mais les candidats au martyre ne manquaient pas. Voici les étapes principales de cette offensive pacifique.



L'abbé de Solages qu'une ordonnance royale de Charles X nomme préfet apostolique de l'île de la Réunion, à laquelle est bientôt annexée Madagascar.

La première fut conduite par les Pères du Saint-Esprit, à partir de 1843.

La seconde, en 1856, par Mgr de Marion Brézillac et la jeune Société des Missions Africaines de Lyon.

La troisième, en 1868, par les fils du Cardinal Lavigerie.

L'histoire de ces débuts héroïques est l'une des pages les plus émouvantes de notre histoire missionnaire.

Elle a comme préface la tentative de pénétration de l'abbé Henri de Solages à Madagascar.

L'abbé de Solages à Madagascar ⁽¹⁾

Rien ne montre mieux l'état d'abandon où se trouvent — avant 1830 — les Missions d'Afrique et d'Océanie que les titres confiés en 1829 à l'abbé de Solages.

Le 17 août de cette année, il est d'abord nommé par ordonnance royale de Charles X, Préfet



Andavoranto, à Madagascar à quelques étapes de Tananarive, où mourut l'abbé de Solages, le 8 décembre 1832. (Cl. B. G.)

apostolique de l'île de la Réunion (alors île Bourbon) à laquelle est bientôt annexée celle de Madagascar. Le 22 décembre de la même année, la Propagande créait encore en sa faveur la mission des îles du Pacifique — rien que cela ! — et l'en instituait préfet.

Or, l'île de Madagascar est aussi loin de Tahiti que Paris du Japon ou des Philippines. Ce simple rapprochement explique, à défaut d'autres raisons sur lesquelles nous ne pouvons nous étendre, que le premier Vicaire apostolique d'Afrique et d'Océanie se trouvât dans l'impossibilité matérielle d'exécuter le mandat qui lui avait été confié.

Il ne devait paraître à Madagascar que pour y mourir.

Débarqué à l'île Bourbon le 7 janvier 1831, il ne prit que le temps de mettre ordre aux affaires religieuses de son Vicariat, et le 27 juillet 1832, il s'embarquait pour Madagascar. Il savait que les protestants y étaient établis depuis 1817 ; il croyait la reine Ranavalona favorable au christianisme et voulait négocier avec elle l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Ses illusions furent cruellement déçues. Pendant de longues semaines, on le laissa sans réponse à Tamatave, et quand il décida de monter seul, incognito, vers Tananarive, on fit le vide devant lui. Parvenu à quelques étapes de la capitale, à Anderovanto, il reçut l'ordre de rebrousser chemin.

« M. de Solages s'y refuse..

» Alors le ministre Coroller le fait placer en surveillance dans une case isolée, avec défense aux Malgaches de lui donner aucun secours sous peine de mort. Cependant un Européen lui envoie un noir de huit ans. Il resta environ un mois dans cet isolement et malade. Un jeune homme nommé Hély, demeurant dans les environs, se hasarda

d'aller le voir. M. de Solages était presque mourant. Il demanda à M. Hély un peu de bouillon que celui-ci prépara comme il put, mais le malade ne put le prendre. M. Hély s'éloigna et M. de Solages meurt la nuit suivante (2). »

C'était le 8 décembre 1832.

Premières missions des Pères du Saint-Esprit en Guinée

En 1842, le Père Liberman, fils d'un rabbin de Saverne, converti à l'âge de 23 ans et presque aussitôt entré au Séminaire Saint-Sulpice, fondait la Congrégation du Saint-Cœur de Marie qui devait bientôt fusionner avec celle du Saint-Esprit. En 1843, il entend par M. Desgenettes, curé de Notre-Dame des Victoires, l'appel des noirs libérés d'Amérique qui ont fondé la République libre dite du *Liberia*, et auxquels l'évêque de Philadelphie a donné comme Préfet apostolique son vicaire général, Mgr Barron.

Il s'offre pour établir la nouvelle mission.

Les débuts en furent tragiques.

Sept missionnaires du Saint-Cœur de Marie arrivent au Cap Palmas le 29 novembre 1843. Personne ne les a initiés aux redoutables périls de la côte africaine.

Le 29 décembre, le P. de Régnier meurt d'une insolation. « Si j'avais à refaire ce que j'ai fait, écrit-il à son Supérieur avant de mourir, je le ferais encore mille fois pour l'amour de Jésus et de Marie. »

Coup sur coup, ses compagnons le suivent dans la tombe : le P. Roussel, le 23 janvier 1844 ; le frère Bouchet, le 28 mai ; le P. Audebert, le 16 juillet et le lendemain le P. Laval. Restent seuls le P. Bessieux et un convers, le frère Grégoire. Un vaisseau français les emporte au Gabon.

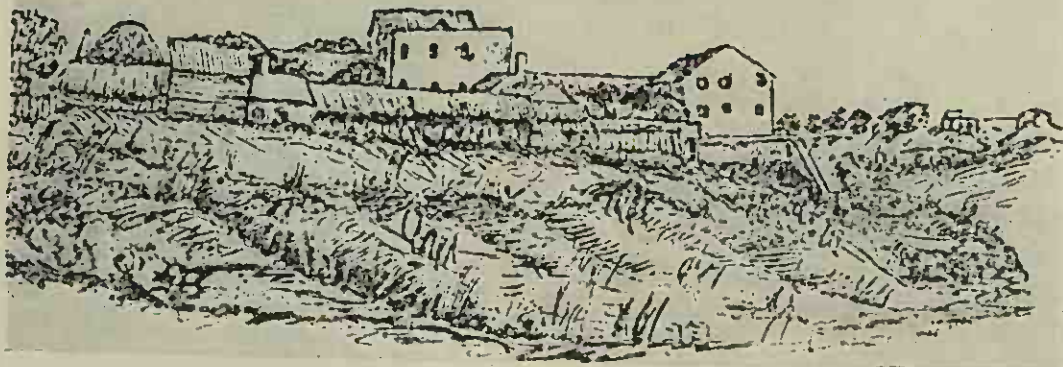
En communiquant ces nouvelles au P. Liberman, Mgr Barron, découragé et à la veille de sa démission, ajoute avec une mélancolie compréhensible : « Si vous avez encore des martyrs, envoyez-les. »

Finalement, devant cette ruine de ses espérances, il retourna en Amérique, abandonnant la mission au P. Liberman, qui reçut de Rome la charge de pourvoir aux besoins du vicariat, avec faculté de désigner un préfet apostolique pour l'administrer.

Les épreuves continuèrent. Le Préfet désigné, le P. Eugène Tisserant, fit naufrage sur la côte de Mogador et se perdit le 7 décembre 1845, avant même d'avoir mis le pied dans sa mission. Deux de ses confrères d'Haïti, les PP. Arragon et Briot de La Mallerie avec le F. Pierre



Le Père Liberman, juif converti, fonde en 1842 la Congrégation du Saint-Cœur de Marie qui fusionnera bientôt avec celle du Saint-Esprit. (Cl. PP du Saint-Esprit.)



Etat en décembre 1862 de la mission de Dakar fondée par les PP. Lossedat et Warlop, dix-sept années auparavant.
D'après un dessin conservé rue Lhomond.

étaient déjà à Gorée ; ils furent rejoints par les PP. Lossedat et Warlop, qui fondèrent la communauté de Dakar, pendant que le P. Bessieux consolidait celle du Gabon.

Vinrent ensuite le P. Gravière, Supérieur en place du P. Tisserant et, après la renonciation officielle de Mgr Barron à son vicariat, Mgr Truffet, vicaire apostolique. Sacré le 25 janvier 1847, il meurt à Dakar, après dix mois d'épiscopat et six mois de séjour en Afrique. D'autres encore disparurent, supérieurs de mission ou de communauté : le P. Laurent Vidal, préfet apostolique du Sénégal (7 septembre 1849), le P. Arlabosse, supérieur de la station de Galam (15 septembre 1851), le P. Lairé, supérieur de Grand-Bassam (15 novembre 1852).

En 1853, dix ans après sa fondation, la mission d'Afrique avait reçu la moitié des membres entrés jusque-là dans la Congrégation, soixante-quatorze sur cent cinquante-six, dont cinquante et un Pères et vingt-trois Frères ; de ces soixante-quatorze missionnaires, vingt avaient succombé, par suite de maladies contractées au cours de leur apostolat ; quinze étaient rentrés en Europe sans espoir de retour ; trente-neuf (vingt-trois Pères et seize Frères) demeuraient en Afrique. La mission des Deux-Guinées, confiée à la Congrégation en 1845, s'étendait, *sans limites en profondeur*, à toute la côte occidentale d'Afrique, sauf le Maroc, le diocèse d'Angola et les colonies anglaises du Sud !

Mgr de Marion-Brézillac et les débuts des Missions Africaines de Lyon au Sierra-Leone

Presque identiques sont les débuts de la Société lyonnaise des Missions Africaines, fondée par un ancien membre des Missions Etrangères de Paris, Mgr de Marion-Brézillac, qui a d'abord travaillé aux Indes.

Mgr de Marion-Brézillac avait sollicité le Dahomey comme champ d'apostolat.

Malheureusement, la barbarie exceptionnelle de ce pays fit redouter à la Sacré Congrégation de la Propagande que les missionnaires ne fussent massacrés dès leur arrivée et elle lui offrit la mission du Sierra-Leone, située au sud du Sénégal et de la Guinée française. Le jeune évêque, impatient de partir, s'empresse d'accepter.

Il organise aussitôt le départ de ses premiers missionnaires. Trois s'embarquent à Marseille au mois de novembre 1858 ; le 11 mars 1859, il les suit, après avoir laissé à Lyon le R. P. Planque, supérieur de son séminaire. Au moment du départ, il lui adresse ces paroles prophétiques : « S'il m'arrive de mourir promptement, je sais que mon œuvre me survivra pourvu qu'il y ait une volonté pour la soutenir. Vous serez cette volonté. » Il débarque le 14 mai dans le petit port de Free-Town, capitale de la colonie du Sierra-Leone.

Malheureusement la fièvre jaune venait de se déclarer dans la ville noire. Chaque jour la mort faisait des victimes parmi les Européens et bientôt le redoutable fléau s'attaqua à la petite phalange apostolique composée de l'évêque, de trois prêtres et de deux frères coadjuteurs.

Le 2 juin, un premier missionnaire mourait emporté en quelques heures et, peu de jours après, des six missionnaires arrivés pleins de santé, de jeunesse et d'espoir, il ne restait que l'évêque et son vicaire général ; tous les autres étaient morts.

Mgr de Marion-Brézillac est frappé à son tour à côté de son dernier fils spirituel. Alors c'est un duel de charité entre les deux

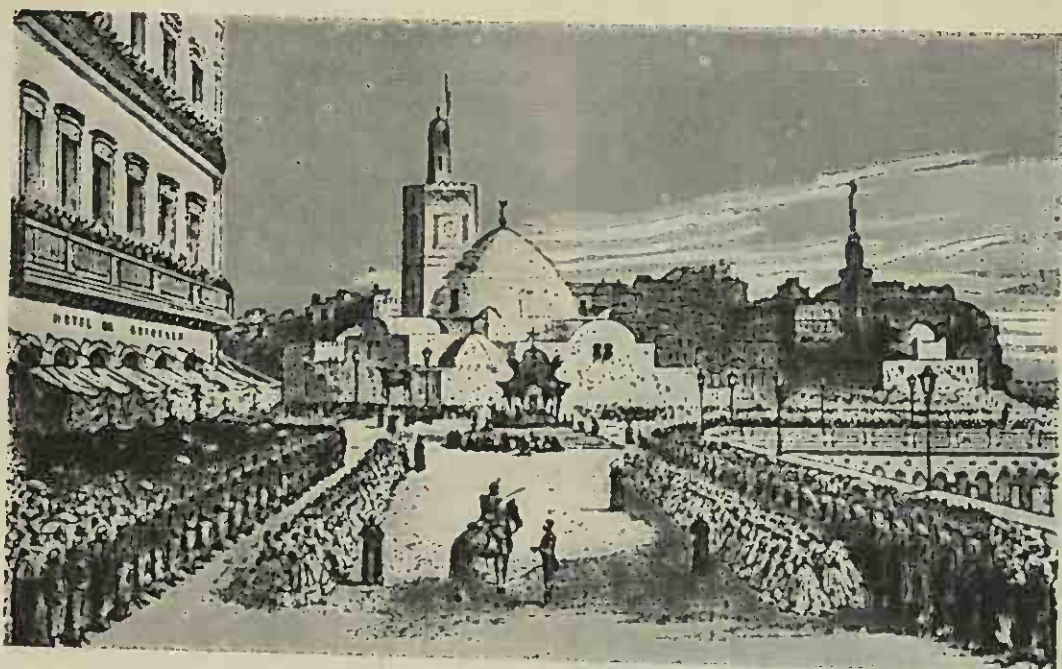


Mgr de Marion-Brézillac, fondateur de la Société des Missions Africaines de Lyon (8 décembre 1856).
(Coll. Missions Africaines de Lyon.)



Un sacrifice humain au Dahomey en 1820. — La barbarie exceptionnelle de ce Dahomey aujourd'hui chrétien était telle que vers le milieu du XIX^e siècle la Propagande ne voulut pas donner ce champ d'apostolat à Mgr de Marion-Brézillac.

D'après un dessin du Musée d'Ethnographie du Trocadéro.



Arrivée de Mgr Lavigerie à Alger le 5 mai 1867. — La milice et la troupe faisaient la haie depuis le débarcadère jusqu'au reposoir, place du Gouvernement. Là, entouré du clergé, il revêtit les ornements pontificaux et se rendit processionnellement à la cathédrale.
D'après un croquis contemporain (Cl. B. G.).

mourants. Ils se donnent l'un à l'autre l'absolution suprême. Le Père succombe le premier, le 25 juin 1859, moins de deux mois après avoir posé le pied sur la terre d'Afrique.

Le lendemain, le vicaire général suivait son évêque dans l'éternité.

Il ne restait plus un seul prêtre catholique pour réciter une prière sur leurs tombes. Ce fut un ministre protestant qui prononça quelques nobles paroles devant leurs cercueils.

Les débuts de la Société des Pères Blancs en Afrique du Nord et en Afrique équatoriale

Le 15 mai 1867, Mgr Lavigerie débarquait à Alger.

Le 2 février 1869, les premiers Pères Blancs prenaient l'habit qui les caractérise et qui était à lui seul un programme : une robe de laine blanche ou gandourah, un burnous arabe, comme coiffure un haïk avec sa corde ou une chéchia en laine rouge, et autour du cou un rosaire. Le fondateur avait voulu que ses missionnaires se rendissent semblables aux Arabes, en adoptant leur manière extérieure de vivre, leurs vêtements, leur nourriture, leur vie nomade, leur langue, se faisant en un mot tout à eux pour les gagner à Jésus-Christ.

Et comme consigne, voici celle qu'il leur donnait ; elle résume les méthodes pru-



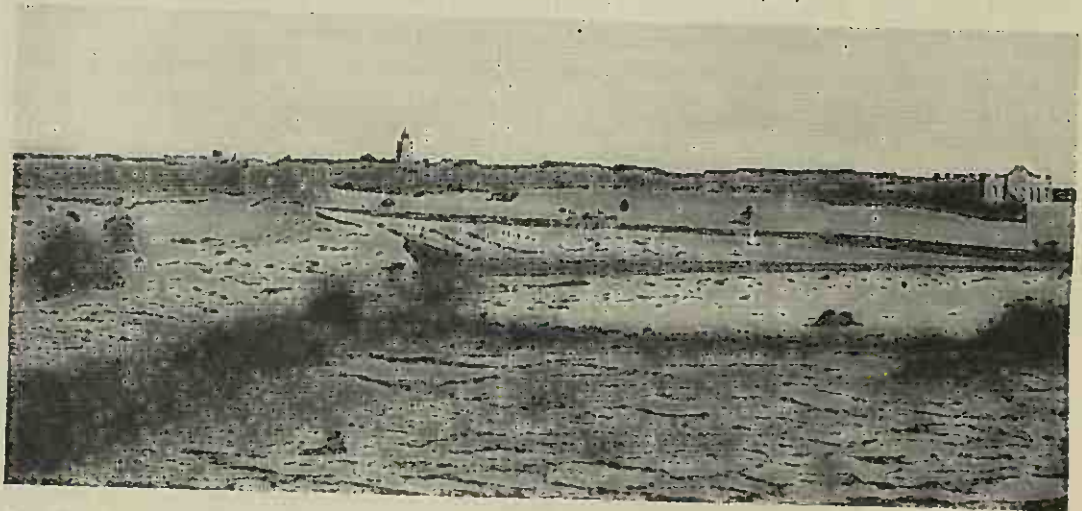
Mgr Lavigerie devenu Cardinal, peint par Bonnat en 1883. Le 6 août 1869, la Propagande l'avait nommé délégué apostolique pour les Missions du Sahara et du Soudan. (Cl. B. G.)

dentes et vraiment chrétiennes qu'il entendait imposer à leur apostolat.

« Quel que soit l'abaissement des indigènes, vous vous rappellerez que ces hommes, ces enfants, ces femmes en haillons, sont, comme vous, les enfants de Dieu. Loin d'imiter ceux qui maltraitent ou brutalisent leur faiblesse, vous aurez pour eux le respect et la charité qu'inspire la foi. Vous donnerez l'hospitalité de Dieu, comme ils disent, à tous ceux qui frapperont à votre porte, un remède pour leurs maladies à ceux qui seront infirmes, un asile à leurs orphelins et à tous la preuve effective que vous les aimez comme des frères. Peu à peu, vous les verrez se rapprocher de vous, au contact de vos bienfaisantes vertus, et vous préparerez le jour où ceux qui vous succéderont verront enfin ici un seul troupeau et un seul Pasteur. »

Mais dès le premier jour, le regard génial de Mgr Lavigerie voyait plus loin que l'Afrique du Nord.

Le 6 août 1869, le Préfet de la Propagande lui envoyait un Bref qui le nommait Délé-



Tombouctou la mystérieuse qui avait attiré tant de voyageurs et où, en 1874, aucun Européen n'avait encore pu pénétrer. C'est vers elle pourtant que voulaient se rendre les missionnaires de Mgr Lavigerie. (Cl. PP. Blancs.)

gué Apostolique pour les Missions du Sahara et du Soudan.

Il dut attendre cinq ans avant de réaliser ses grands desseins. Quand, à la fin de l'année 1874, il put disposer d'une centaine de missionnaires, il pensa que le moment était venu de les lancer au cœur de l'Afrique mystérieuse. Tombouctou, où aucun Européen n'avait encore pénétré, était le but de leur voyage.

Les trois missionnaires intrépides qui furent élus pour cette périlleuse aventure étaient le P. Paulmier, du diocèse de Paris, le P. Ménoret, du diocèse de Nantes et le P. Bouchand, du diocèse de Lyon.

Quand, à Metlili, où ils étaient stationnés, ils déclarèrent leur résolution d'aller en terre noire, les indigènes le prévinrent que c'était courir à une mort certaine : « Vous ne partirez pas », leur criait la population arabe qui les aimait. Les voyant inébranlables, le chef des Chambaas leur dit solennellement : « Je ne veux pas que votre sang retombe sur moi, ni qu'on m'accuse de votre départ. Vous allez me signer une déclaration attestant que vous vous êtes mis en route malgré moi. »

Ils signèrent.

Des mois s'écoulèrent et, lorsque commença l'année 1876, on s'inquiéta de ne pas recevoir de leurs nouvelles. On supposait qu'ils se trouvaient encore chez les Touaregs.

Mais, le 13 avril, le Commandant supérieur de Laghouat télégraphiait au Gouverneur général de l'Algérie que l'on assurait dans les tribus que des missionnaires avaient été massacrés par les Touaregs.

C'était la vérité, et Mgr. Lavigerie pouvait écrire, le 4 mai : « Nos martyrs sont vraiment morts ! Quelle grâce pour nous et pour eux ! »

Des chasseurs d'autruches, appartenant aux tribus qui avoisinent In-Salah, avaient retrouvé leurs corps à plus de trente journées du littoral, sur les confins Sud du Sahara, en dehors de la route des caravanes. Ils avaient été massacrés par les Touaregs noirs ou Isghers, les plus barbares de tous.

Les trois missionnaires avaient été décapités, tandis que leur guide, criblé de blessures, n'avait pas subi ce supplice réservé par les musulmans aux chrétiens qu'ils mettent à mort en haine de leur foi (*).



Guerriers touaregs. — Le nom de cette peuplade est surtout connu depuis le martyre du P. de Foucauld. L'évangélisation en est toujours aussi laborieuse.
(Cl. Gov. Gén. de l'Algérie.)



Sur le lac Nyanza, barques partant pour l'Ouganda, terre de martyrs.
(Cl. PP. Blancs.)

Mgr Lavigerie et ses religieux n'étaient pas hommes à s'avouer vaincus.

Au mois de mai 1880, un nouveau sondage est tenté par le Père Richard. Il semble donner quelque espérance.

En janvier 1882, emmenant avec lui les Pères Moral et Pouplard, le Père Richard se remet en route. Hélas ! deux jours après, leur con-

voi tombait à nouveau sous les coups des Touaregs.

Il faudra attendre maintenant l'année 1895 pour voir les Pères Blancs reprendre la route du Soudan, cette fois par la voie du Sénégal, y pénétrer à la suite des troupes françaises et y fonder une mission confiée par le Saint-Siège à un évêque de leur Société.

Mais, bien avant cette date, les fils du Cardinal Lavigerie ont tenté la pénétration de l'Afrique équatoriale et cette fois avec succès, par la côte orientale.

En 1878, le P. Livinhac prend la tête d'une caravane qui débarque à Zanzibar et s'enfonce du côté des Grands Lacs.

Le 12 juin 1879, les missionnaires écrivaient à Mgr Lavigerie pour lui faire part de leur heureuse arrivée dans l'Ouganda, au Nord du Lac Nyanza, et lui faire partager les espérances apostoliques qu'avaient fait naître en eux la bienveillante réception de Mutesa, le roi du pays.

Non seulement Mutesa leur avait fait un accueil bienveillant, mais il avait voulu se faire instruire.

Il est vrai qu'il recherchait surtout l'appui de la France contre les Anglais et les Egyptiens.

Quand il eut acquis la certitude que la France ne s'intéresserait pas à lui, ses sentiments se refroidirent.

Cependant, la mission de l'Ouganda était fondée. Pendant dix ans, elle grandit lentement, mais en recrutant des éléments de réelle valeur. Elle le prouva en 1886, lorsque le roi Mwanga, fils et successeur de Mutesa, se retourna soudain contre les chrétiens qui étaient déjà au nombre d'un millier, en comptant les catéchumènes. Par ses ordres, les pages chrétiens de la cour sont mis en demeure d'apostasier : ils refusent, et vingt-deux d'entre eux sont condamnés au supplice du feu.

Il semble que ce témoignage du sang marque le point de départ de la conversion



Le roi Mwanga de l'Ouganda qui fit mourir vingt-deux de ses pages chrétiens.
(Cl. PP. Blancs.)

de l'Ouganda. L'année suivante (1887), le nombre des catéchumènes s'élevait à trois mille.

II. - L'ÈRE DES DÉFRICHEURS ET L'ÈRE DE LA MOISSON

S'il apparaît que l'évangélisation de l'Afrique n'a pu commencer de façon un peu intensive que pendant le dernier quart du XIX^e siècle, on ne s'étonnera pas que les résultats obtenus alors correspondent à ceux d'une période de défrichement.

Encore est-il que pour les juger à leur vraie valeur, il faut distinguer entre les ingrates régions envahies par l'Islam, qui touchent déjà le tiers des territoires africains, et les régions fétichistes, où l'apostolat est appelé à remporter ses succès les plus consolants.

Les Missions en Afrique musulmane

L'Afrique musulmane comprend les régions qui se trouvent approximativement au nord de la ligne équatoriale.

L'Islam y compte environ 25 millions de blancs nord-africains (Egyptiens : douze



Supplice des bienheureux martyrs de l'Ouganda. Le 3 juin 1886, les vingt-deux pages chrétiens du roi Mwanga qui avaient refusé de renier leur foi furent condamnés au supplice du feu.
(Cl. PP. Blancs.)

millions huit cent mille ; Algériens, Tunisiens, Marocains : douze millions quatre cent vingt-neuf mille) et vingt-sept millions de noirs, dont quatre millions cent quarante quatre mille en Libye ; cinq millions neuf cent quatre-vingt-treize mille en Afrique occidentale, neuf millions quatre cent quatre-vingt mille en Afrique centrale ; sept millions deux cent cinquante-sept mille en Afrique orientale (*).

AFRIQUE DU NORD. — L'histoire chrétienne de l'Afrique du Nord au XIX^e siècle est presque exclusivement celle de la *colonisation*. Elle semble, hélas, devoir longtemps encore rester confinée sur ce terrain, tant l'élément indigène islamisé demeure irréductible, et tant sont grandes aussi, il faut bien le dire, les préventions des autorités françaises contre l'apostolat dans les milieux musulmans.

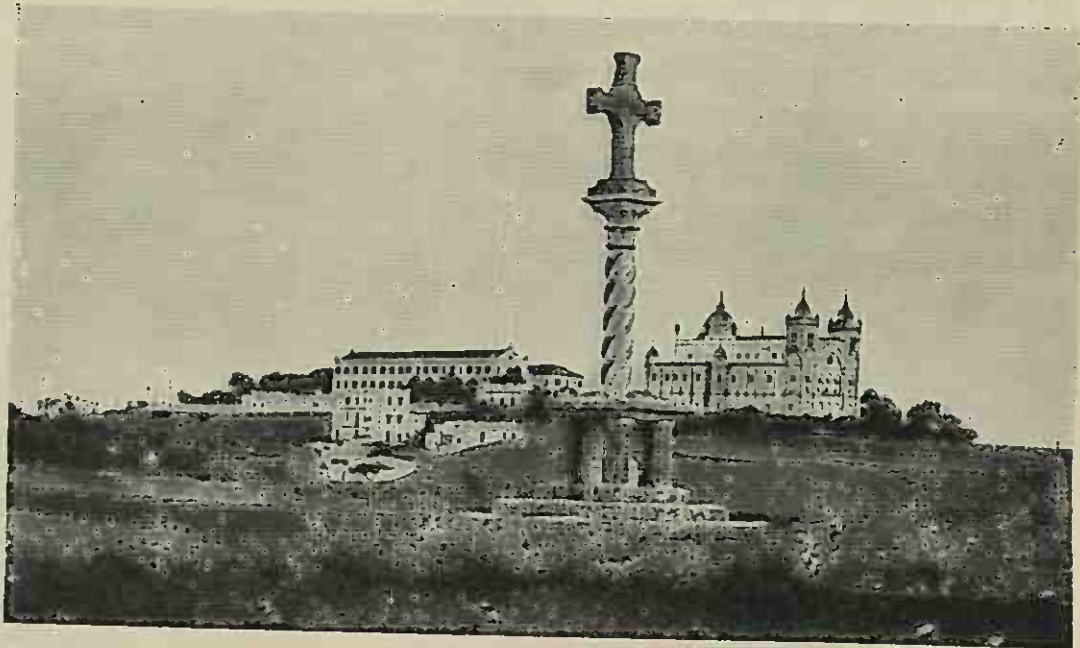
Il en fut ainsi dès les origines. *L'Évangile pour les colons européens, le Coran pour les indigènes* : telle était la devise du gouvernement impérial.

Napoléon III la signifia à l'archevêque d'Alger, avec une brièveté tout impériale :

« Vous avez, Monsieur l'Archevêque, une grande tâche à remplir : celle de moraliser les 200.000 *colons* catholiques qui sont en Algérie. Quant aux *Arabes*, laissez au gouverneur général le soin de les discipliner et de les habituer à notre domination (*). »

Telle fut *a fortiori* l'attitude des gouvernants de la Troisième République.

Les services des missionnaires et des religieuses ne sont acceptés que dans les œuvres d'assistance charitable où ils doivent se garder de tout acte de prosélytisme.



Carthage chrétienne. — On voit ici au premier plan la croix de saint Cyprien, à l'arrière-plan, à droite de la croix, la primatiale Saint-Louis de Carthage élevée à la gloire du saint roi qui déjà avait voulu rechristianiser cette terre d'Afrique, à gauche, le couvent des Pères Blancs.

Peut-être y a-t-il là un malentendu à éclaircir...

Si, par prosélytisme, on entend une méthode d'apostolat attentatoire à la liberté des âmes, l'Eglise catholique est la première à le réprouver.

La plus authentique doctrine missionnaire pourrait se formuler ainsi : « Nous n'avons pas tant à convertir les âmes qu'à mettre à leur disposition les moyens de connaître la vérité. »

Ce que demande le vrai missionnaire, ce n'est pas la permission d'*endoctriner* l'infidèle, c'est le droit de l'*informer*.

C'est de le mettre à même de connaître un idéal de vie spirituelle dont il n'a pas conscience, et dont une foule de nobles esprits, même chez les non-croyants, reconnaissent la valeur.

Cette prétention est-elle déraisonnable ? N'est-ce pas la position adoptée par tous les gouvernements européens quand ils revendiquent le droit d'informer les indigènes de leur propre culture, même lorsque cette culture est à base de philosophie positive et rationaliste ?

Espérons qu'à l'avenir des conceptions plus larges, également favorables à l'œuvre missionnaire et à l'œuvre de la civilisation, prévaudront en Afrique du Nord. En attendant, les statistiques y démontrent la stagnation de l'apostolat.

Au recensement de 1886, la population de l'Algérie comprenait 2.886.631 indigènes musulmans ou juifs et 424.880 colons (français pour la moitié, espagnols et italiens ensuite). Ceux-ci représentaient pratiquement les seuls éléments catholiques.

Il en est encore de même aujourd'hui.

Au recensement de 1926, la population de l'Algérie était de 6.064.865, dont 5.192.426 indigènes et 872.439 Européens.

Or, en comptant l'élément européen, le nombre des catholiques est seulement de 724.224 !

De même en Tunisie, où la population catholique est de 175.280 fidèles et la population européenne de 173.281 colons (contre 1.986.427 indigènes).



L'un de ces villages kabyles parmi lesquels s'exerce l'apostolat des Pères Blancs.
(Cl. Touring-Club.)

Ce n'est pas à dire que les missionnaires ne tentent leur œuvre de pénétration ; mais ils le font, selon le précepte du Cardinal Lavigerie, en toute prudence et par les voies de la charité.

À la mort du Cardinal Lavigerie, en 1892, la situation des missions fondées par lui était la suivante :

Dans les régions islamisées du Nord-africain et du Soudan, des postes qui servent surtout à des prises de contact ou à des œuvres de miséricorde.

En Kabylie où ils avaient remplacé les Pères Jésuites, les Pères Blancs avaient fondé les stations de Djemaa Sahridjn, de Ait Menguellath, du Ouadhias et de Tizi-Ouzou.

Dans la vallée du Cheliff et des Attafs, deux hôpitaux tenus par les Sœurs Blanches recevaient de nombreux Arabes ; quant aux villages chrétiens fondés au temps de la famine avec des orphelins rachetés, ils restaient stationnaires.

Sur les frontières du Sahara algérien, des stations à Ghardaïa, à Metlili, à Biskra, à Ouargla. De Ghardaïa, les missionnaires poussaient des reconnaissances parmi la puissante tribu des Beni-Mzab, à Bérian, à Guerar, à Méliba, à Beni-Isguen.

Mais au total, écrit le Père Louvet en 1892, « le nombre actuel des chrétiens du Sahara et de la Kabylie ne dépasse pas deux cents ».

Les deux villages chrétiens comptent cent soixante habitants.

Chaque année, les missionnaires baptisent environ soixante enfants en danger de mort (*).

L'immense Vicariat du Soudan, peuplé de plus de sept millions d'habitants, ne compte encore que quelques centaines de chrétiens.



Dans le Sud-algérien, à Ghardaïa, aujourd'hui centre d'une préfecture apostolique.

AFRIQUE OCCIDENTALE. — L'Islam a touché sérieusement les populations indigènes d'Afrique occidentale (*).

Le Sénégal est islamisé dans la proportion de 75 % ; le Soudan, 35 % ; la Guinée, 66 % ; la Côte d'Ivoire, le Dahomey, la Haute Volta, 10 à 15 % ; la Nigérie, 31 %. On peut mesurer, d'après cette proportion, les difficultés qu'y rencontre l'apostolat.



Mgr J.-M. Bessieux, vicaire apostolique des Deux-Guinées en 1859.
(Coll. PP. du Saint-Esprit.)

Ses successeurs ont continué à travailler dans le même sens. On compte aujourd'hui en Sénégambie 35.000 catholiques sur une population musulmane ou fétichiste d'un million d'habitants.

La Guinée française, pour deux millions d'indigènes, compte 16.000 baptisés.

La Sierra-Leone n'en a que deux mille contre un million et demi.

Quant à la Nigérie méridionale, une des colonies les plus peuplées, les plus commerçantes et les plus riches de l'empire britannique, sur une population de huit millions et demi d'indigènes, elle groupe 185.000 baptisés et 116.000 catéchumènes.

MISSIONS AFRICAINES DE LYON. — Le long du Golfe de Guinée, s'étagent, en descendant vers l'Equateur, les missions fondées par Mgr de Marion-Brézillac dans la région qui porte le nom tristement célèbre de Côte

MISSIONS DES PÈRES DU SAINT-ESPRIT. — Ce n'est guère qu'en 1860 que commence vraiment la Mission de Sénégambie. En 1863, elle est érigée en Vicariat apostolique avec, comme titulaire, Mgr Kobès, des Pères du Saint-Esprit, ancien coadjuteur de Mgr Bessieux, l'héroïque pionnier des missions de Guinée.

Il administre un territoire grand comme deux fois la France et peuplé de plus de trois millions d'indigènes.

Il se rend compte que c'est d'abord par les enfants non islamisés qu'on peut espérer régénérer les populations d'Afrique. En 1862 et 1870, il ne craint pas de fonder un petit séminaire et un noviciat de sœurs indigènes.

L'expérience justifie son audace : avant la fin du siècle, une dizaine de prêtres indigènes étaient sortis du Séminaire Saint-Joseph et une trentaine de religieuses du noviciat du Sacré-Cœur de Marie. Le nombre des catholiques était d'environ 12.000 (*).



Conquête des territoires voisins de la mer par les Européens. Bas-relief allégorique du Palais royal d'Abomey (Dahomey). On voit sur le navire un « padre » élevant une croix.
(Cl. B. G.)



Le P. Borghero, des Missions Africaines de Lyon, premier missionnaire au Dahomey, est reçu par le roi Gléglé, père de Behanzin de sanglante mémoire.

D'après la reconstitution qui figura à l'Exposition coloniale de 1931
(Coll. Missions Africaines de Lyon).

des Esclaves et que conserve, comme un legs précieux de son fondateur, la Société des Missions Africaines de Lyon.

L'ensemble de ces Missions : Côte d'Ivoire, Côte d'Or, Dahomey, Bénin, Nigéria, etc., groupait à la fin du siècle environ 20.000 convertis.

Aujourd'hui les éléments non islamisés se laissent plus facilement aborder. On y compte plus de 200.000 catholiques sur environ vingt millions d'infidèles.

CÔTE ORIENTALE. — Les Missions de la Côte orientale situées au-dessus de l'Equateur ne sont pas moins difficiles.

Les éléments chrétiens n'y sont guère représentés au XIX^e siècle que par les schismatiques coptes d'Egypte et d'Abyssinie aussi acharnés contre les catholiques que les musulmans.

Ceux-ci représentent une masse de six millions et demi de fanatiques qui rendent vain tout essai de pénétration.

Aussi les pauvres missions catholiques de Zambèze, du Zanguebar et d'Abyssinie ne groupent-elles pas plus de 25.000 fidèles à la fin du siècle.

Les Lazaristes et les Capucins s'y dépensent en efforts obscurs et souvent sublimes.

Deux noms, parmi ceux de ces vaillants pionniers, méritent une mention spéciale.

Celui de Mgr de Jacobis, lazariste, qui s'imposa au respect de ses ennemis eux-mêmes et laissa en mourant, en 1860, une Eglise catholique abyssine forte de 6.000 fidèles et de trente prêtres. En 1892, ils étaient 13.500. Sa cause de béatification a déjà été consacrée par un décret proclamant l'héroïcité de ses vertus.

A côté de Mgr de Jacobis, il faut placer Mgr Massaia, capucin, l'apôtre des Gallas asservis par les Abyssins, que le Pape Léon XIII fit cardinal quand l'âge l'obligea à rentrer à Rome, et qui déclina le titre de sénateur et le brevet de Grand-Croix de la Couronne, que le gouvernement italien voulait aussi lui conférer.



Mgr de Jacobis, de la Congrégation de la Mission, apôtre en Abyssinie, où il s'imposa au respect de ses ennemis.

Portrait conservé 95, rue de Sèvres.



A Gondar (Abyssinie) église d'Antonios, très curieux spécimen d'architecture indigène. A l'intérieur du mur circulaire, un autre mur sur plan carré et décoré de fresques historiées renferme le sanctuaire.

(Phot. Mission Marcel Griaule.)

La mission des Gallas comptait 6.000 catholiques à la fin du XIX^e siècle.

Les missions en Afrique fétichiste

Bien différentes apparaissent les missions équatoriales où l'âme africaine se présente dans sa simplicité native, avec ses qualités et ses défauts naturels, à la grâce de l'Évangile et au zèle du missionnaire.

Tandis que les missions situées au nord de l'équateur ne sont pas substantielle-

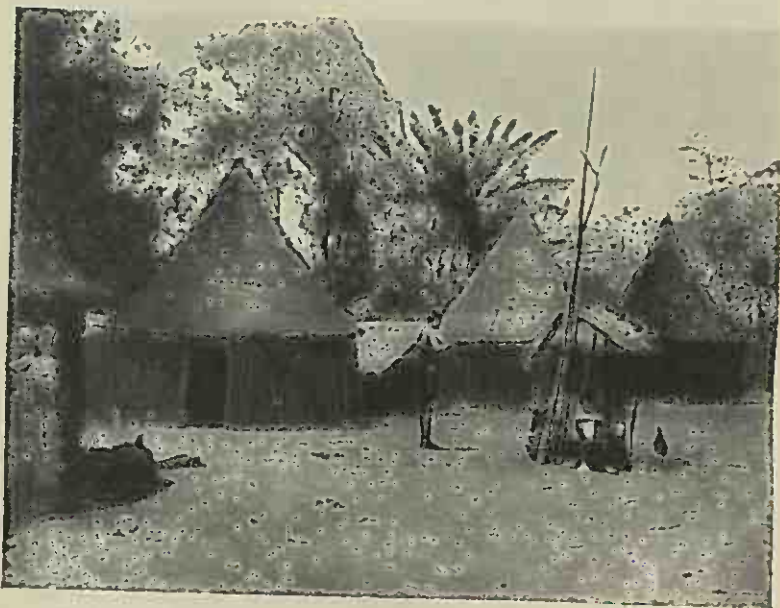


Temple des serpents à Ouidah. Le fétichisme, au Dahomey, a longtemps mis en échec l'apostolat des missionnaires. Grâce à l'œuvre des Missions africaines de Lyon, le pays a été sérieusement transformé.

xix^e siècle, les Missions que les Pères Blancs ont fondées dans la région des Grands Lacs ne laissent pas encore deviner les magnifiques récoltes que nous admirons aujourd'hui.

C'est ainsi que la Mission de l'Ouganda ne comptait encore en 1895 que 16.000 fidèles.

Les troubles politiques qui accompagnèrent l'établissement du protectorat anglais expliquent en grande partie ces retards. La déposition et l'exil du roi Mouanga, en 1898, procurèrent enfin au pays une paix favorable à l'évangélisation qui fit dès lors des progrès étonnants.



Un village à la Côte d'Ivoire.

(Prêtres du S. C. de Saint-Quentin.)

ment modifiées depuis cinquante ans, celles où nous allons pénétrer maintenant illuminent d'un rayon d'aurore, dès la fin du xix^e siècle, l'histoire de l'apostolat africain.

Pour aider le lecteur à s'en rendre compte, nous rapprocherons les résultats acquis en 1900 de ceux qu'il est possible d'enregistrer aujourd'hui.

MISSIONS DES GRANDS LACS. — A la fin du

En 1905, le nombre des catholiques en Ouganda s'élève à 86.239. En 1915, à 143.761. En 1925, à 212.868. En 1928, à 238.583.

La situation religieuse de la région des Grands Lacs s'est transformée en trente ans dans des conditions qui permettent de tout attendre de l'avenir, puisque le huitième de la population est acquis au christianisme, ainsi qu'en fait foi le tableau suivant.

	Païens	Protes- tants	Catho- liques	Catéchu- mènes	Prêtres	Frères	Soeurs
Ouganda 2 Vicariats 1 Préfecture	2.356.711	278.500	477.119	145.391	51	45	274
Tanganyka 6 Vicariats	5 millions	106.000	255.182	50.000	26	27	85
Nyassa 2 Vicariats	1.500.000	137.000	100.390	35.775		3	9
TOTAL	8.800.000	421.000	832.000	230.000	77	75	368
			<u>1.032.000</u>				

MISSIONS ÉQUATORIALES DE L'OUEST AFRICAÏN. — A l'ouest, comme à l'est de l'Afrique centrale, nous observons les mêmes résultats consolants.

Lorsqu'en 1846, Mgr Bessieux, dont nous avons déjà parlé, fut nommé Vicaire apostolique des Deux Guinées, sa juridiction s'étendait, nous l'avons dit, du Sénégal au Cap de Bonne-Espérance !

En 1885, la Conférence de Berlin, en délimitant certaines zones d'influence permit d'attribuer le Cameroun aux Allemands, le Gabon et le Congo maritime à la France, le Congo intérieur à la Belgique, l'Angola demeurant aux Portugais.

L'évangélisation put alors s'exercer avec plus de méthode et d'efficacité.

Mais là encore on ne pourra en mesurer les résultats qu'à notre époque.

A la fin du XIX^e siècle, on en était toujours à l'ère des défrichements, comme en témoignent les chiffres suivants :

1° Cameroun allemand : quelques milliers de baptisés ;

2° Gabon français : 5.000 catholiques ;

3° Congo français : 1.500 baptisés ;

4° Congo belge : mission en formation ;

5° Congo portugais : 25.000 fidèles.

En revanche, les trente années qui suivirent démontrèrent que défricheurs et semeurs n'avaient pas travaillé en pure perte.

1° Cameroun. — Quand les Français y succédèrent aux Allemands en 1918, ils y trouvèrent 25.000 catholiques. En 1923, ce chiffre était porté à 80.000, avec autant de

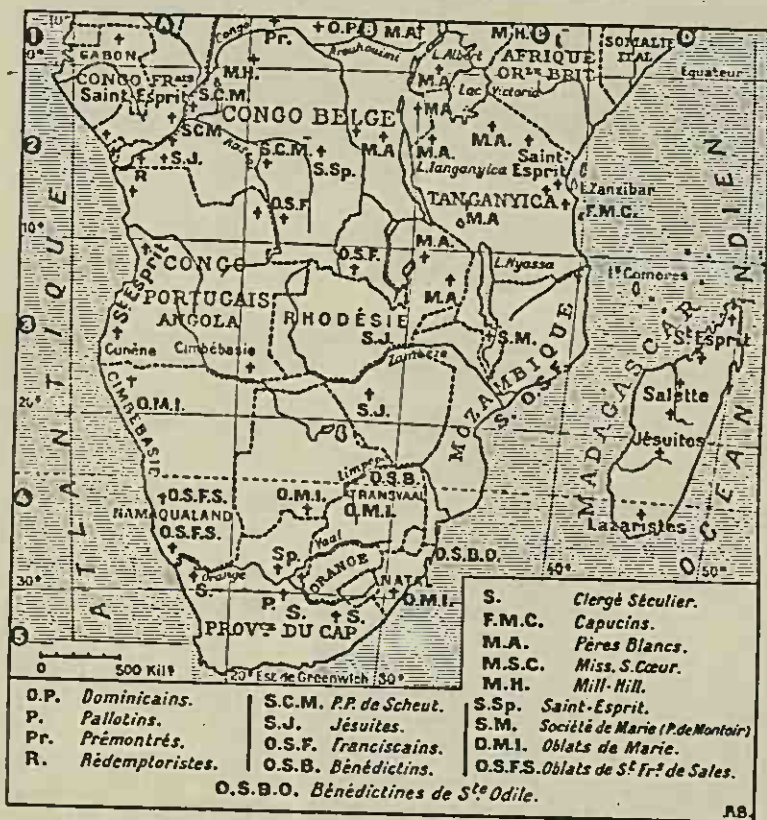
catéchumènes. Les dernières statistiques parlent de 300.000 catholiques sur 1.340.000 habitants.

2° Gabon. — 41.232 catholiques sur 500.000 habitants.

3° Congo français. — 75.000 catholiques sur 700.000 habitants.

4° Congo belge. — 1.077.509 baptisés et 865.000 catéchumènes sur treize millions d'habitants.

5° Colonies portugaises. — 350.000 chrétiens.



Les Missions du Congo belge méritent donc de retenir très spécialement l'attention du monde catholique.

Grâce à la protection officielle d'un gouvernement qui ne rougit pas d'accepter l'appoint des forces spirituelles dans l'œuvre de la civilisation, la petite Belgique entretient actuellement au Congo sept cent cinquante prêtres, quatre cent cinquante frères coadjuteurs et neuf cent cinquante religieuses, abondamment pourvus des ressources qui leur sont nécessaires.

Aussi les résultats sont-ils à la hauteur de l'effort fourni. Sur une

population de treize millions d'âmes, un million et demi sont d'ores et déjà christianisés, soit 11 % de l'ensemble. En un an (1931-1932) l'avance a été de 111.690 nouveaux chrétiens ! Et ces conversions massives ne sont pas superficielles.

Une quarantaine de prêtres et une centaine de grands séminaristes, cinquante frères et quatre-vingts religieuses indigènes démontrent que cet apostolat agit en profondeur et qu'à ce rythme, si le gouvernement de Bruxelles reste fidèle à ses traditions d'intelligent libéralisme, le Congo belge peut être christianisé avant la fin du siècle. On pourra juger alors de ce que peut, pour la vraie civilisation, l'acceptation judicieuse par un gouvernement libéral des méthodes de l'apostolat catholique (*).



Les Missions Salésiennes au Congo Belge : une école en plein air.

Parmi les missions françaises, celle qui donne à l'heure actuelle le plus de résultats est celle du Cameroun dont les appels débordent les possibilités des missionnaires.

Les Missions en Afrique méridionale

Jusqu'au milieu du XIX^e siècle l'Afrique

méridionale demeura à peu près fermée aux missionnaires catholiques.

Les Calvinistes hollandais, maîtres du Cap de Bonne-Espérance, avaient porté des lois draconiennes pour interdire au prêtre catholique l'entrée de la colonie.

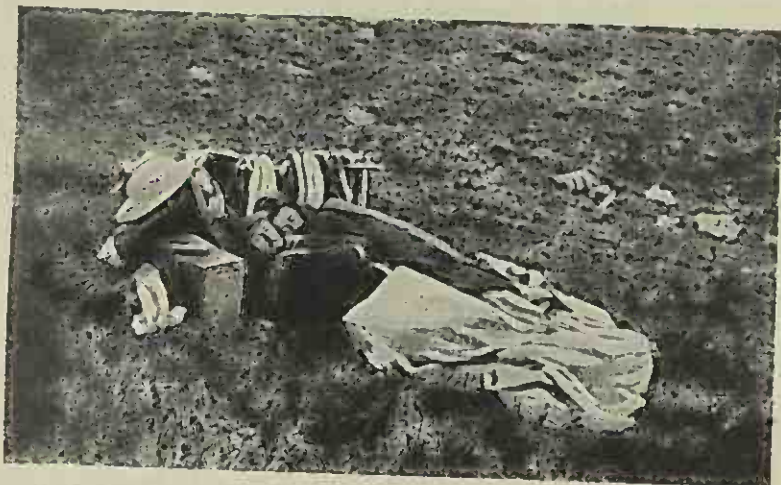
Quand les Anglais les remplacèrent à la fin du XVIII^e siècle, ils continuèrent pendant longtemps à appliquer aux missionnaires ces lois odieuses.

Jusqu'en 1837, la Mission du Cap demeura sous la juridiction nominale du Vicaire Apostolique de l'Île Maurice. Il faut attendre 1868 pour voir établir une législation libérale. D'où il résulta que, pendant près d'un siècle, les protestants purent s'installer en maîtres dans toute la contrée.

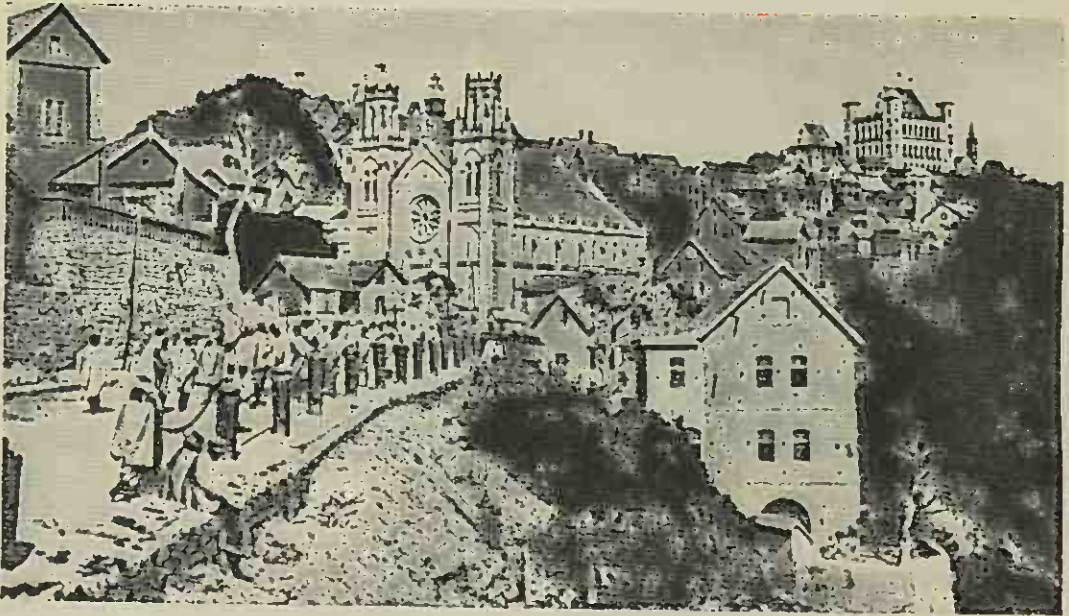
LA MISSION DU CAP. — En 1837, Mgr Griffits, premier Vicaire Apostolique de la mission du Cap trouva à son arrivée cinquante catholiques dans toute la colonie.

En 1840, aidé de quatre missionnaires, il avait converti 2.000 indigènes.

Mais la mission restait très difficile. En 1890, bien qu'elle eût été subdivisée en deux Vicariats et une Préfecture Apostolique,



Les Oblats de Marie Immaculée au Basutoland dans l'Afrique australe. Le repos dans la brousse.



Tananarive, la cathédrale et en haut, à droite, le palais royal. (Cl. Jésuites, Mission de Madagascar.)

elle ne comptait encore que 10.050 catholiques. — Ils sont aujourd'hui 31.000.

MISSIONS DU SUD-EST. — Parmi les populations africaines, les plus dégradées semblent être celles des Cafres, des Basutos et des Zoulous.

« Le Cafre est le plus difficile à convertir. Une profonde indifférence religieuse, un matérialisme abject le caractérisent.

» Les Basutos paraissent plus susceptibles de se laisser gagner à la civilisation européenne.

» Les Zoulous, traîtres, féroces, indomptés, ont repoussé jusqu'ici toutes les tentatives des Anglais.

» Les uns et les autres sont également ennemis du travail, dissolus, fourbes, menteurs et voleurs.

» Les Hottentots habitaient jadis les plaines du Cap. Refoulés par les Hollandais d'abord, par les Anglais ensuite, ils traînent les débris de leurs tribus dans tout le sud de l'Afrique, partout étrangers, partout misérables et repoussés.

» Les Buschmen sont les parias de l'Afrique méridionale... Les autres noirs leur font la chasse comme à des bêtes fauves (1°). »

Au bout d'un an, les missionnaires comptaient cependant trois cents néophytes sérieux et le 1^{er} novembre 1863, on bénissait solennellement la première chapelle catholique élevée chez les Cafres.

Vingt ans plus tard, en 1880, un millier de Basutos avaient demandé le baptême. Aujourd'hui les baptisés sont au nombre de 65.000 et les catéchumènes de 15.000.



Ancienne porte de Tananarive. Elle était fermée en cas d'alerte par la pierre ronde que l'on voit à droite de l'ouverture.

(Cl. Mission de Madagascar.)

libre d'Orange et à 4.000 dans le Transvaal.

En résumé, à la fin du XIX^e siècle, les missions de l'Afrique méridionale (Cap et Sud-Est compris) ne comptaient pas plus de 23.750 catholiques (11).

Aujourd'hui les missions du Sud Africain comptent 430.000 catholiques, dont les groupes les plus importants se trouvent au Natal, au Basutoland, au Cap et au Transvaal.

MISSION DE MADAGASCAR. — Richelieu avait deviné tout le parti que la France pouvait tirer d'un établissement dans la mer des Indes à proximité de la côte orientale d'Afrique. Il encouragea les entreprises des colons et saint Vincent de Paul envoya à Madagascar plusieurs prêtres de la Mission pour assister les Européens et commencer l'évangélisation des Malgaches.

Mais au bout d'un demi-siècle, il fallut abandonner une entreprise mal conduite

En 1886, un nouveau Vicariat fut établi pour l'Etat libre d'Orange, république indépendante composée surtout des anciens colons hollandais du Cap, connus sous le nom de Boërs, au nombre de 75.000 et une Préfecture apostolique était créée au Transvaal, peuplé de 120.000 Boërs, de 600.000 Cafres et de 180.000 métis.

Les catholiques se chiffraient en 1890, à 5.600 dans l'Etat



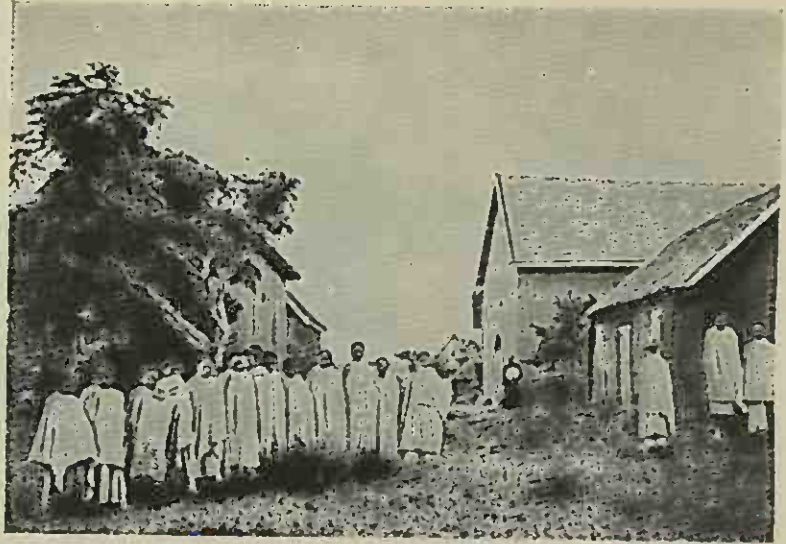
La reine Ranavalona.

(Cl. Mission de Madagascar.)

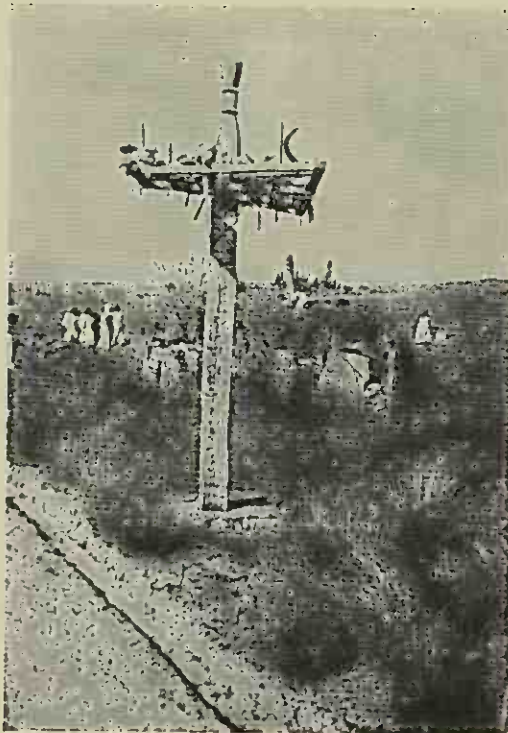
et mal soutenue, et la mission catholique fut entraînée dans la ruine des établissements français.

Ce n'est qu'en 1861, après la mort de la Reine Ranavalona que la grande île fut ouverte aux missionnaires catholiques, par son fils Radama II.

Mais la bienveillance de Radama II envers les catholiques suscita la haine du ministre protestant Ellis qui fomenta



Andrainarivo, poste du P. Berthieu avant le pillage qui n'en laissa rien subsister. (Cl. Mission de Madagascar.)



Un tombeau betsileo. (Cl. Mission de Madagascar.)

une conjuration, laquelle aboutit à l'assassinat du roi.

Pendant vingt ans les missionnaires catholiques subirent les pires vexations. Enfin, en 1885 et en 1890, des traités conclus avec l'Angleterre et le gouvernement malgache reconnaissaient une sorte de protectorat de la France sur Madagascar.

Les Missions catholiques confiées aux Jésuites comptaient alors 23.490 baptisés et 57.415 catéchumènes.

En 1892, le nombre des baptisés s'élevait à 29.267 et celui des catéchumènes à 69.158. Les protestants comptaient un million et demi d'adhérents, et la population de l'île était de cinq millions d'habitants.

Aujourd'hui, l'île de Madagascar, partagée en six Vicariats compte 516.226 baptisés, 58.763 catéchumènes, 31 prêtres, 71 frères et 229 sœurs indigènes.

Les protestants sont au nombre de 350.000 environ.

Quant aux autres îles africaines de l'Océan indien, le progrès de l'évangélisa-

tion y apparaît par les chiffres suivants qui donnent les résultats acquis en 1900 et en 1935 :

La Réunion (ancienne île Bourbon) :	169.000	—	190.000
Île Maurice (ancienne île de France) :	110.000	—	140.000
Petites îles malgaches (Mayotte et Nossi-Bé) :	2.000	—	2.700
Îles Seychelles :	15.000	—	25.000

Conclusion

Quand on pense que l'évangélisation de l'Afrique noire ne compte encore que trois quarts de siècle, on ne peut pas estimer médiocres les résultats acquis.

Résumons-les d'après les plus récentes statistiques (12).

Afrique du Nord	332.961
Afrique occidentale	527.692
Afrique centrale	1.869.201
Afrique orientale	908.710
Afrique méridionale	433.786
Îles africaines	873.315



Le Père Charles de Foucault à Beni-Abbès. -- On ne peut terminer ce chapitre sur les Missions d'Afrique sans évoquer la sainte figure du Père de Foucauld dont l'apostolat en terre d'Islam, longtemps stérile, fut un magnifique poème d'héroïsme et de charité. (Coll. de M. de Blic.)

Soit au total près de 5 millions de catholiques indigènes.

« L'Afrique vient à nous », disait récemment un grand missionnaire africain, Mgr Le Roy ⁽¹⁾.

C'est vrai de l'Afrique centrale et vrai de la grande Ile malgache. Dans cinquante ans, le fétichisme aura vécu dans ces régions. Ailleurs il faut bien reconnaître que le problème de l'évangélisation de l'Afrique se traduit par une course de vitesse entre l'Islam et l'Évangile : il nous faudra, hélas, plus de cinquante ans pour reconquérir le terrain perdu !



Un type de Fort-Dauphin.
(Cl. Mission de Madagascar.)

(1) *Les grands desseins missionnaires de l'abbé Henri de Solages*. C'est le titre du livre émouvant consacré par M. Georges Goyau au précurseur des missions du Pacifique et de Madagascar (Plon, 1933).

(2) G. GOYAU, *op. cit.*, p. 259.

(3) R. P. TAUZIN, *Conférences de l'U.M.C.*, tome I.

(4) *Manuel du monde musulman* de M. MASSIGNON, p. 479.

(5) BAUNARD, *Vie du Cardinal Lavignerie*, tome I, p. 254.

(6) *Op. cit.*, p. 374.

(7) L. MASSIGNON, *Annuaire du monde musulman*. Edition de 1929.

(8) LOUVET, *op. cit.*, p. 379.

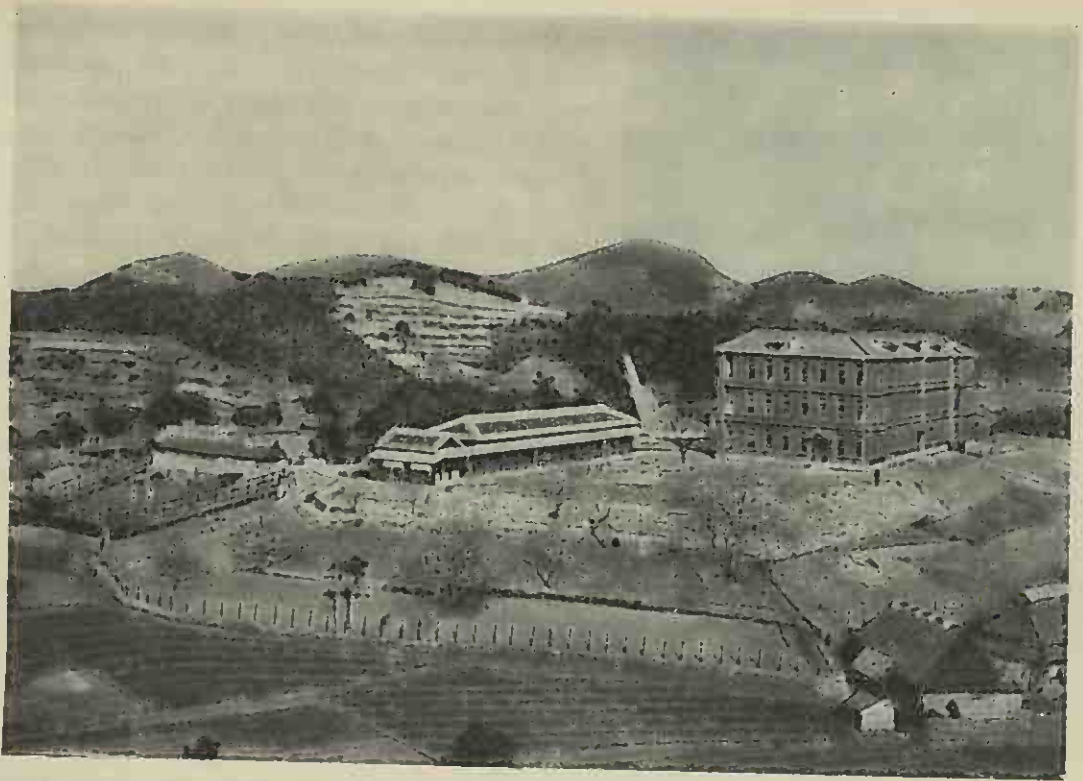
(9) *Bulletin de l'U.M.C. belge*, janvier 1934, pp. 21 et sq.

(10) LOUVET, *op. cit.*, p. 404.

(11) LOUVET, p. 410.

(12) *Guida delle missioni cattoliche*, Rome, 1935.

(13) *Apostolat missionnaire de la France*, tome I, p. 295.



L'Ecole apostolique d'Urakami. — Ils étaient tous d'Urakami ces chrétiens que Mgr Petitjean « découvrait » avec un bonheur indicible dans l'église qu'il avait élevée à Nagasaki aux vingt-six martyrs du XVII^e siècle.

LES NOUVEAUX CHAMPS D'APOSTOLAT (suite)

CHAPITRE III

RENAISSANCE DES MISSIONS DU JAPON

La découverte des anciens chrétiens. — La chrétienté d'Urakami. — La persécution de 1870. — L'apostolat moderne au Japon

La découverte des anciens chrétiens

L'une des joies — et l'un des grands événements — de l'histoire missionnaire au XIX^e siècle fut la nouvelle de la renaissance quasi-miraculeuse de l'antique chrétienté japonaise que l'on pouvait croire, depuis deux siècles, entièrement anéantie. C'est là une merveilleuse aventure.

Depuis le milieu du XVIII^e siècle, le Japon était fermé à l'Europe.

Un tel isolement devait cesser un jour ou l'autre. C'est l'Amérique qui y mit fin



Mgr Petitjean (1829-1884), vicaire apostolique au Japon.

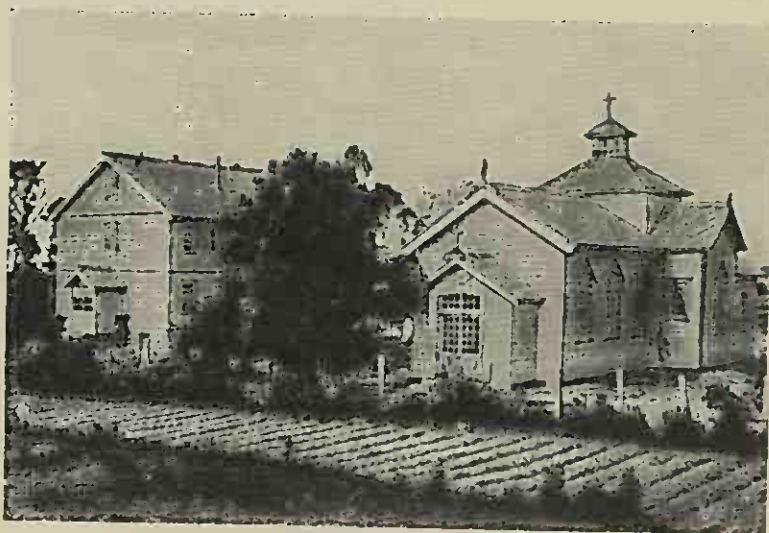
en 1852, en exigeant, sous la menace des canons du commodore Perry, l'ouverture au commerce américain des ports de Simoda et d'Hakodaté.

L'Angleterre et la France ne tardèrent pas à réclamer le même avantage. Le 9 octobre 1858, le Japon ouvrait officiellement à la France les trois ports de Yokohama, Nagasaki et Hakodaté. Aussitôt les missionnaires de la Société des Missions-Etrangères s'empressent d'entrer par la porte entre-bâillée. Au début de l'année 1865, Nagasaki voit s'élever par leurs soins une petite église catholique, en face de la sainte montagne où s'était accompli en 1597 le sacrifice des vingt-six premiers martyrs, que le Pape Pie IX venait de béatifier.

C'est cette providentielle initiative qui provoqua l'heureux événement de la découverte des vieux chrétiens.

« Le vendredi 17 mars 1865, vers midi et demi, raconte Mgr Marnas (1), un groupe de douze à quinze personnes, hommes, femmes et enfants, se tenait à l'entrée de l'église des vingt-six martyrs, avec des allures qui dénotaient autre chose que de la pure curiosité. Le Père Petitjean poussé, dit-il, par son ange gardien, se rendit auprès d'elles. La porte était fermée, il l'ouvre ; puis, suivi de ces visiteurs et appelant intérieurement

sur eux les bénédictions de Dieu, il s'avance vers le sanctuaire. Arrivé devant le Tabernacle, il se met à genoux : « Je conjurais, dit-il, Notre Seigneur de mettre sur mes lèvres des paroles propres à toucher les cœurs et à lui gagner des adorateurs parmi ceux qui m'entouraient. » Mais à peine le temps de réciter un *Pater* s'est-il écoulé, que trois femmes de cinquante



La mission catholique à Hakodaté. — Hakodaté fut l'un des trois ports que le Japon ouvrait aux Français en 1867. Aussitôt les missionnaires pénétraient par la porte entre-bâillée.

à soixante ans viennent s'agenouiller tout près de lui, et que l'une d'elles lui dit, la main sur la poitrine, et à voix basse, comme si elle eût craint que les murs n'entendissent ses paroles : « Notre cœur à nous tous qui sommes ici, est le même que le vôtre. » — « Vraiment, répondit-il ; mais d'où êtes-vous donc ? » — « Nous sommes tous d'Urakami. A Urakami, presque tous ont le même cœur que nous. »

Et aussitôt cette femme lui demande : « Santa Maria, no go zo wa doko ? — Où est l'image de la Vierge Marie ? » M. Petitjean n'a plus de doutes ; il est sûrement en présence de descendants des anciens chrétiens du Japon. Quelle compensation à ses cinq années d'un ministère stérile ! Entouré de ces inconnus d'hier, et pressé par eux comme par des enfants qui ont retrouvé leur Père, il les conduit à l'autel de la Sainte Vierge. A son exemple, tous s'agenouillent et essayent de prier, mais la joie les emporte : « Oui, c'est bien Santa Maria, s'écriaient-ils, voyez sur son bras : *On Ko Jesus Sama*, « son auguste



Une ancienne image de la Vierge, découverte chez des chrétiens du Japon.



Médailles et reliquaires conservés par des chrétiens du Japon et remontant à l'année 1600.

Fils Jésus ».

Puis, avec une touchante confiance, ils pressent le missionnaire de questions sur Dieu, sur Jésus et Marie. La petite statue de Notre-Dame avec l'Enfant Jésus leur rappelle la fête de Noël, qu'ils ont célébrée au onzième mois. « Nous faisons la fête de Notre Seigneur, le 25^e jour du mois des gelées blanches, dit une des personnes présentes. On nous a enseigné que ce jour-là, vers

minuit, il est né dans une étable, puis qu'il a grandi dans la pauvreté et la souffrance, et qu'à trente-trois ans, pour le salut de nos âmes, il est mort sur la croix. En ce moment, nous sommes au temps de la tristesse. Avez-vous aussi ces solennités ? » — « Oui, répondit M. Petitjean, nous sommes aujourd'hui au dix-septième jour de la tristesse. »

Il avait compris que, par ces mots, ils entendaient le Carême.

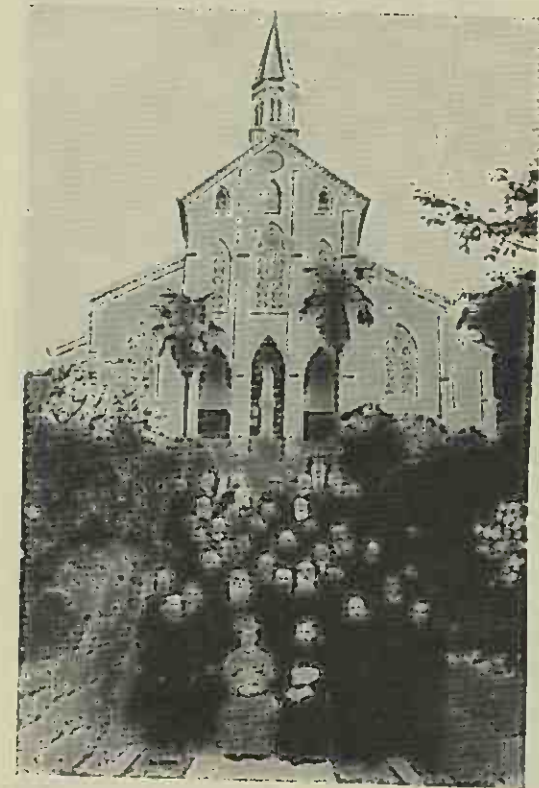
On se sépare à regret, afin de ne pas attirer les soupçons des officiers qui surveillent l'entrée de l'église. Toutefois, en congédiant ceux qu'il appelle déjà les chrétiens d'Urakami, M. Petitjean leur fait promettre de revenir bientôt (*).

La chrétienté d'Urakami

On sait la suite et comment les missionnaires parvinrent à découvrir, dans les environs de Nagasaki, les restes des antiques chrétientés japonaises, dont les survivants se chiffèrent bientôt par 10.000 puis par 20.000.

Comment, depuis bientôt deux cent cinquante ans, avaient-ils pu subsister sans prêtres et résister à un régime de persécutions inouïes ? C'est là que se manifestait l'héroïsme de ces admirables chrétiens japonais.

A côté du chef du village (chokata), fidèle gardien du calendrier, se trouvaient un ou plusieurs baptiseurs (mizukata) chargés spécialement de l'administration du baptême et de nombreux « kikiyaku » chargés de faire connaître aux chrétiens les fêtes et les obligations de chaque semaine. Ces chefs, chacun dans leur quartier, présidaient les réunions du culte quand celles-ci pouvaient avoir lieu, dans une maison privée, ou dans la montagne, de jour ou de nuit. Chaque baptiseur devait avoir auprès de lui un élève appelé à



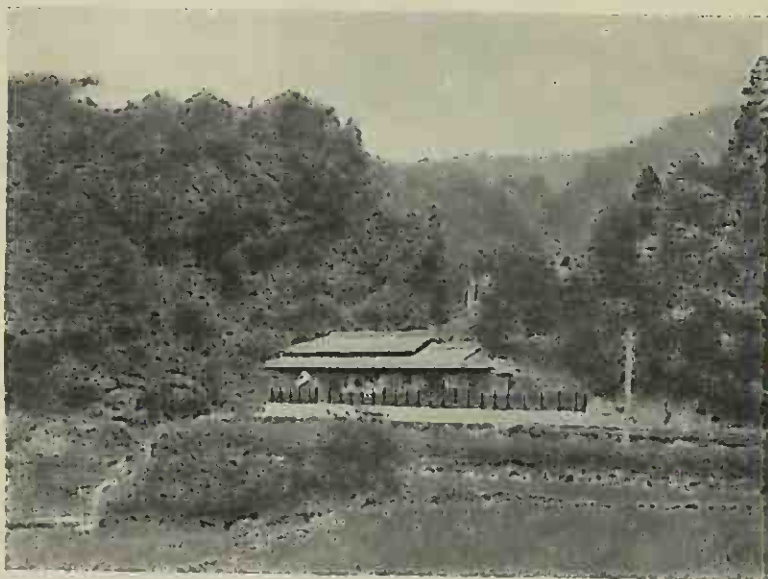
L'église des vingt-six martyrs à Nagasaki. Vue prise le jour de la visite du premier évêque de Nagasaki en 1927.

lui succéder en cas de mort ou quand il prenait sa retraite, car il ne pouvait exercer ses fonctions plus de dix ans. Cet élève, pour devenir lui-même baptiseur en titre, devait avoir régulièrement étudié la formule et le rit du baptême et assisté son chef pendant cinq ans. Les chrétiens possédaient un livre intitulé « Contriçan » (contrition) composé en 1603, et contenant un petit abrégé de la doctrine en dix articles, les prières traduites du rituel pour le moment de la mort, les quinze mystères du Rosaire, les commandements de Dieu, l'acte de contrition, le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, le

Salve Regina. Ils conservaient pieusement les quelques objets religieux transmis par leurs ancêtres, chapelets ou même grains de chapelets, anciennes gravures, médailles, *Agnus Dei* et même des instruments de pénitence.

En outre, ils avaient fidèlement retenu de leurs ancêtres les trois signes auxquels ils pourraient reconnaître un jour — et distinguer des ministres protestants — les suc-

cesseurs authentiques de leurs premiers missionnaires : le célibat ecclésiastique, l'union au Pape de Rome et le culte de la Vierge Marie.



Village de Sendaiji près de Takatsuki où furent retrouvées les reliques conservées chez les anciens chrétiens.



Ancienne pierre tombale avec inscription d'un chrétien du XVII^e siècle.

La persécution de 1870

La bonne nouvelle se propagea d'île en île, excitant partout une généreuse allégresse. Mais bientôt les autorités, mises en éveil, défendent aux Japonais de visiter l'église catholique. Par prudence, les missionnaires arrêtent le concours des fidèles ; chaque nuit, cependant, les principaux chefs de prières ou baptiseurs se réunissent auprès d'eux et s'en vont à leur tour raffermir la foi de leurs frères.

Bientôt le refus des chrétiens de prendre part aux manifestations du culte national les dénonce à la vengeance des bonzes.

Le 22 avril 1868, les anciens édits de proscription sont renouvelés. Le 1^{er} janvier 1870, dans la seule chrétienté d'Urakami, plus de 3.000 fidèles sont arrêtés et sont déportés, c'est-à-dire dispersés à travers les diverses provinces de l'empire. Il n'y a pas de condamnation à mort mais, au début de la persécution en particulier, tout l'appareil des anciens supplices fut mis en œuvre pour vaincre la constance des chrétiens. L'exil dura jusqu'au 14 mars 1873,



Au plus fort des persécutions ce monument fut élevé auprès de l'église catholique de Nagasaki pour célébrer l'extinction du catholicisme. Les persécuteurs furent mauvais prophètes.

jour où, devant la réprobation générale des nations civilisées, le Prince Iwakura, chef de l'ambassade japonaise envoyée en Europe, réclama lui-même la mise en liberté de tous les chrétiens prisonniers.

Sur 8.000 déportés, près de 2.000 fidèles étaient morts en prison ou en exil.

L'apostolat moderne au Japon

Les missionnaires du XIX^e siècle n'eurent donc devant eux que vingt-cinq ans de travail effectif : à peine le temps de prendre pied dans ce nouveau champ de mission, d'y reconnaître et d'y rassembler leurs anciens chrétiens, de jeter les bases d'un clergé japonais, d'esquisser les initiatives de l'avenir.

En 1880, la situation était la suivante : trente missionnaires, dont deux évêques pour 24.000 catholiques.

Dix ans plus tard, en 1891, le nombre des catholiques *regroupés* s'élevait à 45.000. Le pape Léon XIII, en reconnaissance de l'acte de tolérance promulgué en 1889 par l'empereur Mouts' Hito dans la Constitution nouvelle, non moins que des mérites exceptionnels du peuple japonais, établissait au Japon la hiérarchie ecclésiastique avec un

archevêché à Tokio et trois évêchés suffragants à Nagasaki, Osaka et Hakodaté.

Le diocèse de Nagasaki comprenait la majeure partie des éléments catholiques : 29.000 sur 45.000.

Le reste se répartissait comme suit : à Tokio, 10.000 ; à Osaka et à Hakodaté, 3.000.

C'est aussi dans les vieilles familles chrétiennes de Nagasaki que les missionnaires se hâtaient de recruter un clergé indigène. Le 31 décembre 1882, Mgr Petitjean eut le bonheur de conférer le sacerdoce aux trois premiers prêtres de la nouvelle Eglise japonaise.

Dix ans plus tard, ce même diocèse de Nagasaki comptait quinze prêtres indigènes et quarante-sept séminaristes.

Nous n'oublierons pas que ce fut d'abord pour venir en aide à cette Eglise naissante que fut fondée chez nous, en 1889, l'Œuvre de Saint Pierre-Apôtre en faveur des séminaristes des Missions.

L'impulsion était donnée. Le clergé japonais qui comptait dix-neuf prêtres en 1894,

vingt-deux en 1904, trente et un en 1914, en groupe aujourd'hui soixante-treize, dont trente-quatre à Nagasaki et vingt à Tokio (*).

Son premier évêque, Mgr Hayasaka, fut sacré à Rome par le Pape Pie XI en 1927 et préposé à la glorieuse Eglise de Nagasaki.

En même temps, un premier et méritoire effort était tenté

pour la pénétration par l'enseignement des milieux intellectuels du Japon.

En 1887, les Marianistes ouvrent leurs premiers collèges à Tokio, puis à Nagasaki et à Yokohama.

Les Dames de Saint-Maur en font autant pour la jeunesse féminine.

C'est grâce à ces initiatives si méritantes qu'à l'heure actuelle plus de 13.000 élèves des deux sexes fréquentent au Japon des collèges d'enseignement secondaire (*).

Cependant les catholiques du *xx^e* siècle ne peuvent se faire illusion sur l'ampleur, l'urgence et les difficultés de la tâche qui s'impose au Japon à l'apostolat missionnaire.



Le groupe des plus petites élèves de l' « Etoile du Matin » devant la grande salle d'études du Lycée.

Coll. Marianistes.



Le Lycée de l' « Etoile du Matin » à Tokyo, ouvert par les Marianistes en 1887. Un grand nombre d'élèves sortis de ce Lycée occupent une situation élevée dans l'Université, dans l'armée et le gouvernement.

Personne ne doute du rôle de premier plan qui est réservé en Extrême-Orient à ce peuple intelligent, courageux, chevaleresque. Le jour où ses élites apporteraient leur adhésion à l'idéal chrétien, un pas immense serait accompli dans l'œuvre de la christianisation de l'Asie.

Or à l'heure actuelle, dit le Père Charles, nous ne constatons au

Japon « qu'une évangélisation très lente, des conversions rares, isolées, sans grande force contagieuse, et un nombre total de catholiques bien inférieur à ce qu'on eût normalement escompté (*) ».

Les plus récentes statistiques (*) donnent les renseignements suivants : 100.491 catholiques, contre un nombre à peu près égal de protestants. Le développement normal des anciennes chrétientés explique pour les deux tiers ce progrès d'ailleurs modeste.

On compte 55.000 catholiques à Nagasaki et 13.000 à Tokio. Restent donc à l'actif des missions 30.000 conversions en soixante ans !

Les 65 millions de Japonais païens sont, on le voit, à peine touchés par la prédication évangélique.

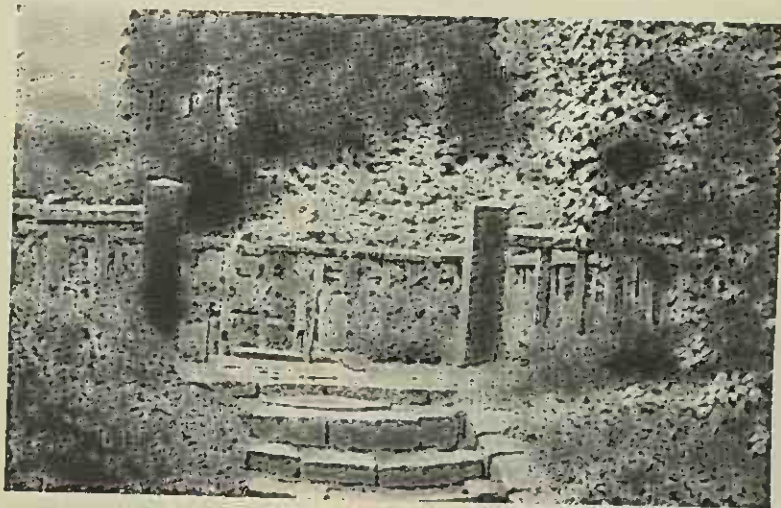
En 1892, le Père Louvet écrivait : « La population du Japon étant de 36.760.000 habitants, la proportion des catholiques est seulement de 1 sur 846. »

Après bientôt un demi-siècle, cette proportion ne s'est pas sensiblement accrue, puisqu'elle ne dépasse guère 1,5 pour mille.

« Un fait demeure, conclut le P. Charles : le Japon, avec les qualités éminentes de sa race ; le Japon, où la religion catholique n'a pas connu depuis cinquante ans de persécution sanglante ni même d'interdiction légale ; le Japon, où l'on ne rencontre ni l'Islam, ni la caste, ni le colon blanc, ces trois grands obstacles si redoutables en d'autres pays de missions ; le Japon... n'a pas encore manifesté le moindre symptôme d'une poussée imposante dans le sens chrétien. »

A quoi tient cette résistance ? A ce que sans doute le christianisme apparaît encore aux Japonais comme un article d'importation étrangère comportant l'asservissement du Japon à l'Europe — ce qui est faux — mais aussi comme une doctrine directement opposée au culte shintoïste et national de l'empereur-Dieu — ce qui est vrai.

Selon la formule orthodoxe, le Souverain, fils du Soleil, incarne en sa personne un principe et des privilèges divins, qui confèrent à son peuple une participation à la gloire des dieux.



A Sendaiji, tombeau de l'ambassadeur Hasekura, qui se rendit à Rome auprès du Pape en 1612-1613.

Sans doute une inéluctable évolution s'opère à cet égard dans les milieux cultivés et, à de multiples indices, les missionnaires observent que des conceptions plus larges s'imposent aux Japonais qui réfléchissent et qui observent.

Aussi est-ce du côté des élites et avec des méthodes adaptées à leurs besoins que,

sans négliger l'apostolat des humbles, les missionnaires sentent de plus en plus la nécessité d'orienter leurs efforts.

Quoi qu'il en soit des apparences, leurs espérances restent fermes. Voici l'impression que rapportait récemment de sa visite au Japon un observateur qualifié (*) :

« En soixante ans, 30.000 conversions ! On pourrait en conclure — et plus d'un l'a fait — que le Japon est une terre stérile, sans espoir pour le christianisme. Mais qui a visité le Japon ces dernières années parlera tout autrement, car il aura été frappé par l'optimisme de ses missionnaires, à peu près sans une exception. Et ceux qui ont vu de près les missionnaires à l'œuvre dans toute l'Asie s'accordent à dire que pour les espoirs de demain la palme revient au Japon.

» Le Japon, me disait Son Exc. Mgr Kinold, O.F.M., Vicaire Apostolique de Sapporo — et d'autres m'ont dit la même chose — le Japon aujourd'hui se trouve dans une condition qui ressemble beaucoup à celle du vieil Empire romain. Il ne faut pas s'attendre, dans un avenir prochain, à beaucoup de conversions parmi les gens de la campagne, les « pagani », selon notre vieux mot latin qui reprend ici son sens originel... Ces gens-là sont attachés aux pratiques du bouddhisme et du shintoïsme, et leur système social les tient enchaînés à leurs croyances.

» Notre espoir réside plutôt dans les villes. Dans les grandes villes on rencontre nombre de gens doués de grandes qualités d'âme, plus libres que jadis de chercher la vérité religieuse, et qui se sentent portés à la rechercher par suite du vide que laisse en eux la poursuite de buts purement matériels. »

Si donc l'on veut apprécier la position du catholicisme au Japon à l'heure présente, on aura bien soin de distinguer les catholiques de Nagasaki de ceux des villes et de ceux des campagnes.

« Les catholiques de Nagasaki ont leur place à part dans la vie de l'Eglise au Japon ; ils forment un groupe compact habitant un coin au sud du pays, et ils ont derrière eux une noble tradition de ténacité et de persévérance : deux cent cinquante ans de fidélité secrète à leur religion, sans prêtres et sans contact avec le reste du monde catholique ! Ils sont aujourd'hui administrés par des prêtres japonais, avec un évêque japonais.

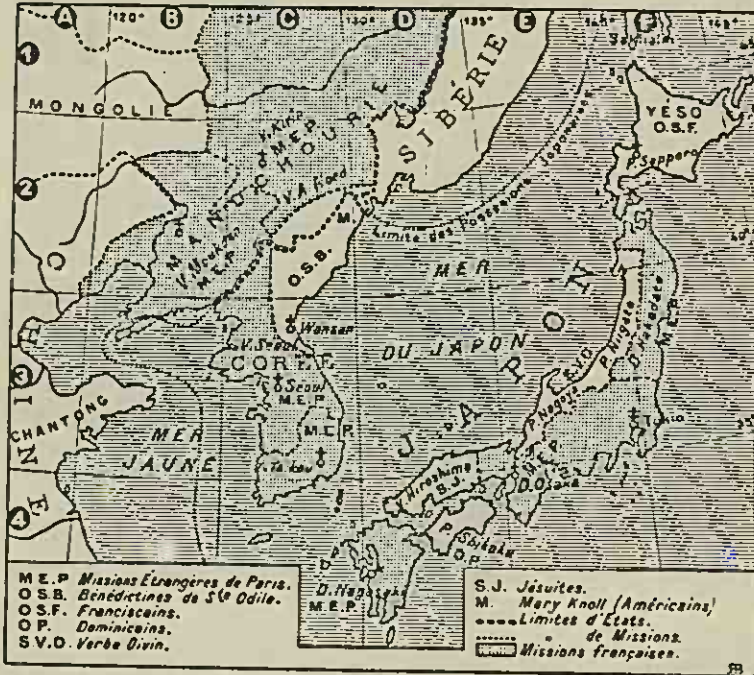


Le paganisme résiste aux efforts des missionnaires loin des grands centres. Ici figure d'une cérémonie pour conjurer le fléau des tremblements de terre... (Cl. Soc. Gén. de la Presse.)

» Mais ce sont de pauvres gens, qu'une persécution séculaire a refoulés au rang des plus humbles classes de la société japonaise et qui semblent plus désireux de vivre à l'écart de leur anciens persécuteurs que de les conquérir à leur idéal.

» Les villes sont donc l'espoir des missions, mais, sauf à Tokio, il n'est pas exagéré de dire qu'elles n'ont pas encore été sérieusement abordées.

» Dieu merci, le catholicisme est bien parti à Tokio ; la ville compte 8.000 fidèles ; les missions y ont de belles écoles, que fréquentent 6.000 enfants, catholiques ou non catholiques.



Missions du Japon, de Corée et de Mandchourie.

rencontré de peuple aussi doué que le peuple japonais. Si nous gagnons le Japon au Christ, nous gagnerons toute l'Asie.»

Ces paroles, prononcées il y a trois cents ans, conservent aujourd'hui toute leur valeur.

Mais elles ne se réaliseront que si le monde catholique consent pour l'avenir de la Mission japonaise des sacrifices qui ne manqueront pas de porter des fruits au centuple.

(1) *La Religion de Jésus ressuscitée au Japon*. 2 volumes (128, rue du Bac).

(2) MARNAS, tome I, p. 487.

(3) *Un jubilé au Japon*. Publication du cinquantenaire (1865-1915).

(4) *Guida delle Missioni cattoliche*.

(5) Xaveriana n° 40. *L'avenir catholique du Japon*.

(6) *Guida delle Missioni cattoliche*, 1935.

(7) Le R. P. CONSIDINE, directeur de l'Agence Fides, *Monde missionnaire*, pp. 509 et sq.

» Une université catholique y débute : de son succès dépend peut-être l'avenir religieux du Japon.»

Ailleurs, nous en sommes encore à la période d'approche. Nombre de grandes villes ne possèdent ni écoles de missions ni missionnaires, tant est grande la pénurie des ressources ! Ainsi s'expliquent des retards dont les conséquences sont si graves.

Saint François-Xavier adressait autrefois ce message à l'Europe : « Dans tous mes voyages, je n'ai jamais



La Mission de Notre-Dame de la Providence dans les solitudes glacées du Mackenzie.
Oblats de Marie Immaculée (Cl. Harlingue).

LES NOUVEAUX CHAMPS D'APOSTOLAT (suite)

CHAPITRE IV

LES MISSIONS D'AMÉRIQUE DU NORD

En 1841, ce qui doit devenir le Canada n'a pas dépassé les rives du Saint-Laurent et des Grands Lacs, et se compose de deux provinces rivales, l'Ontario (anglais), et le Québec (français), auxquelles l'Act d'Union (1840) vient d'imposer l'égalité politique. Tout le reste, un territoire de 4.600.000 kilomètres carrés, appartient à l'*Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson* qui, sous la suzeraineté de l'Angleterre, y exploite jalousement le monopole du commerce des fourrures.

A travers ces immensités errent toujours en liberté et dans l'état de nature des tribus indiennes, toujours en proie à leurs luttes fratricides, et que l'avance de la colonisation va refouler de plus en plus vers les forêts ou les solitudes glacées du Nord.

I. — L'Ouest canadien

Les premiers indigènes rencontrés sont les Indiens de la prairie, descendants de ces Peaux-Rouges dont l'histoire des missions du xvii^e siècle nous a rendus familiers les noms redoutables : Sioux, Hurons, Iroquois, Algonquins.

Depuis la disparition des derniers Jésuites, au xviii^e siècle, il n'est pratiquement plus question de missions indiennes. Quelques prêtres zélés de Québec, dont Mgr Provencher, sont venus, à partir de 1818, au secours des colons de l'Ouest ; mais il faut attendre 1845 et l'arrivée des Oblats de Mgr de Mazenod pour assister à un plan d'évangélisation de ces immenses régions appelées à un si bel avenir.

En moins de cinquante ans, les Oblats ont accompli dans ces régions une œuvre magnifique qui leur mérite l'impérissable reconnaissance de l'Eglise canadienne.

Les colons arrivaient de partout sur ces terres prodigieusement fécondes : Anglais, Allemands, Canadiens-Français, Polonais, Hongrois. Il fallait, ou bien grouper ces nouveaux arrivants en districts homogènes afin de mieux conserver leur langue et surtout leur foi, ou bien les assimiler promptement, en tout cas leur procurer églises et curés. Les Oblats firent venir leurs confrères de diverses nationalités ; puis, une fois les paroisses, les colonies établies sur un pied durable, ils cédèrent la place aux prêtres séculiers, ne gardant pour eux que les réserves indiennes. Ne pourrait-on pas reporter sur tous ces zélés Religieux, l'hommage que Mgr Ireland rendait à leur chef, l'illustre Mgr Taché : « Il fut l'un des plus grands fondateurs d'Eglises au xix^e siècle. Il a fondé, comme fondaient jadis les grands Français, qui taillaient leurs œuvres à la mesure du continent. »

Auprès des Peaux-Rouges, le ministère des Oblats, s'il fut souvent périlleux, ne fut pas totalement infructueux.

La plupart des tribus refoulées par l'avance européenne : Sioux, Cris, Pieds-Noirs, furent sinon converties, du moins touchées par le christianisme. Le P. Lacombe, figure



Deux petits Esquimaux de la Mission des Jésuites dans le nord de l'Alaska.

légendaire et quasi-gigantesque, grand voyageur, à la fois prêtre et diplomate, fut le héros de cet apostolat. Il aimait son peuple de Métis et de Peaux-Rouges ; ceux-ci le lui rendaient bien, qui l'appelaient « l'homme au grand cœur ».

L'introduction du régime des réserves destinées à sauver les restes des populations indigènes devait faciliter grandement leur ministère : dans ces



Vue générale de Peace River. Avant le Grand Nord.

missions stables, écoles, églises, hôpitaux, ont pu être fondés avec le concours de religieuses et les conversions se sont multipliées.

Aujourd'hui, l'ère de l'apostolat missionnaire est close dans ces régions.

II. — Les Missions indiennes du Nord-Ouest

Mais au Nord des territoires cultivables, vivent encore, à l'abri de leurs forêts, 100.000 Indiens, et au milieu de leurs glaces, quinze ou vingt mille Esquimaux, qui ont fourni le champ d'action le plus méritoire, et l'on pourrait presque dire, le plus célèbre des missions modernes.

Des noms d'évêques comme ceux de Mgr Grandin, Faraud, Grouard, Breynat, Turquetil sont justement populaires.

Dans la vie de Mgr Grandin, type de ces héros, et dont la cause de béatification a été introduite en 1914, il y a, dit son biographe, du François-Xavier, du Vincent de Paul, du Pierre Claver, du François de Sales... C'est bien un François-Xavier que ce voyageur géant. On a calculé que si l'on mettait bout à bout toutes ses expéditions sur terre et sur mer, en canot d'écorce, en raquettes ou en traîneau, on ferait huit à neuf fois le tour du globe !... Sa compatissance pour les malades, les pauvres et les orphelins rappelle saint Vincent de Paul. Il leur donna surabondamment le sourire de ses yeux, les paroles de ses lèvres, le travail de ses bras, l'amour de son cœur... Comme pour François de Sales, son charme vainqueur fut la bonté. C'est par le cœur qu'il a vécu, c'est par le



Les igloos de neige qui sont la demeure des missionnaires comme celle des indigènes et qu'on doit reconstruire tous les vingt jours.

zèle, l'héroïsme du sacrifice... Louis Veuillot l'a merveilleusement chanté. Il a dit de lui : « Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle... (1). »

Les efforts de ces vaillants ont été récompensés. Aujourd'hui, d'après les statistiques de la Sacrée Congrégation de la Propagande, les deux tiers des Indiens vivant dans les régions arctiques sont catholiques (85.000).

Plus difficile apparaît l'apostolat chez les Esquimaux, qui cependant exerce un attrait irrésistible parmi les fils de Mgr de Mazenod.

III. — Chez les Esquimaux

Peu d'entreprises missionnaires ont autant ému l'opinion que les tentatives des Oblats de Marie Immaculée pour conquérir au Christ les quelques milliers d'êtres humains que les Peaux-Rouges d'Amérique du Nord ont refoulés et maintenus dans ces immensités stériles (Barren-Land)



La mission de Chesterfield à ses débuts.

Oblats de Marie Immaculée.

sans terre végétale, sans bois et sans feu, qui constituent ce qu'on appelle la région polaire.

Les Esquimaux forment une branche tout à fait à part de la famille humaine, adaptée à une vie qui reste anormale pour le reste des habitants du globe : d'où le nom de mangeurs de viande crue qui leur a été donné par leurs voisins indiens... Leur vie s'est adap-



Famille catholique d'Hobbema.



L'église la plus éloignée du monde dans le Grand Nord Canadien.

(Cl. Serv. Gén. de la Presse.)

tée, en effet, aux conditions d'un pays qui semble refuser à l'homme, comme à la bête, ce qui est nécessaire à sa subsistance : viande séchée ou poisson gelé constituent le fond de leur alimentation ; des huttes de neige (iglous) leur servent de maisons, qu'il faut reconstruire toutes les trois semaines.

« Les dures nécessité de leur existence ont amené dans leur conception de la loi morale des altérations graves. Le vol, le mensonge, le communisme au sein de la tribu, la haine de tribu à tribu, l'infanticide des filles, l'abandon des vieillards... Mais ceux qui les connaissent savent qu'ils ont aussi bien que nous la notion du juste et de l'injuste.

« Ils ont du cœur, et les convertis en développent les richesses sous l'influence de la grâce. Chez eux, c'est la volonté qui domine : supérieurs aux autres indigènes de l'Amérique du Nord, plus intelligents, plus fiers, plus dignes, et cependant



« L'épopée blanche » : Les missionnaires Oblats de Marie-Immaculée en Alaska.
(Cl. Harlingue.)

plus souples, plus inventifs, ils montrent une énergie poussée jusqu'à la ténacité, et selon les circonstances, jusqu'au stoïcisme (*). »

Malheureusement, cette race est en voie de disparition. « Certains disent qu'ils étaient autrefois une centaine de mille... Sont-ils aujourd'hui 20.000 ou 25.000 ? Il est bien difficile de faire un recensement (*). »

Cette considération relève encore la grandeur morale d'un

apostolat qui ne peut en dépit de son héroïsme, envisager que le salut de quelques âmes abandonnées.

LES DÉBUTS. — C'est seulement en 1860 que les Oblats de Marie-Immaculée purent baptiser quelques enfants d'Esquimaux dans la région du lac Caribou.

Les protestants les avaient devancés et la Compagnie de la baie d'Hudson, qui détenait tous les moyens de transport, réservait ses faveurs à leurs ministres.

En 1872, Mgr Clut et le P. Lecorre, suivant les baies septentrionales de l'Alaska, ouvrirent la voie de ce pays aux missionnaires Jésuites qui y pénétrèrent en 1886.

De 1890 à 1897, le P. Lefebvre fit cinq ou six voyages vers la côte et les îles. Il récolta quelques baptêmes d'enfants et de mourants.

Mais en réalité ce n'est qu'au xx^e siècle que les missions du Pôle Nord prirent quelque consistance.

En 1911, Mgr Breynat, vicaire apostolique du Mackenzie, confia aux RR. PP. Rouvière et Le Roux, O. M. I., l'évangélisation des Esquimaux qui habitent au delà du Grand Lac d'Ours, dans le bassin de la rivière Coppermine. C'était la première fois qu'on entreprenait une mission régulière en plein Barren-Land : à l'annonce de ce projet, tous les missionnaires du Vicariat avaient demandé l'honneur d'en affronter les périls.

Le R. P. Rouvière partit d'abord seul. Il rencontra une tribu d'Esquimaux le 15 août 1911 et passa l'hiver avec ses nouvelles ouailles, qui se montrèrent assez sympathiques. L'année suivante, il revint avec le R. P. Le Roux et tous deux parvinrent à l'embouchure de la Coppermine, sur l'Océan Glacial (à 600 km.



Mgr Grouard en déplacement... Mgr Grouard a passé plus de soixante ans dans le Grand Nord Canadien, une cité fondée par lui et le vicariat dont il fut chargé portent aujourd'hui son nom.
Oblats de Marie Immaculée.

de leur point de départ). « Désenchantement, écrivait le P. Rouvière. Nous sommes menacés de famine... » Le désenchantement venait, on l'a su plus tard, de l'attitude des Esquimaux ; la famine, du manque de poisson et de renne. Qu'on essaie de se figurer la situation de ces deux jeunes prêtres (32 et 28 ans), connaissant mal le pays, le climat, les gens, la langue, isolés au milieu de sauvages hostiles, soumis à des conditions de vie tout à fait inconnues.

On n'entendit plus jamais parler d'eux, sauf, trois ans après, par un bruit encore vague, qui courait parmi les tribus indiennes voisines du Grand Lac d'Ours. On fit des recherches et l'interminable silence qui crucifiait les cœurs de l'évêque et des prêtres du Vicariat, prit fin pour faire place à cette douloureuse certitude : entre le 28 octobre et le 2 novembre 1913, les Pères Jean-Baptiste Rouvière et Guillaume Le Roux avaient été massacrés.

Ce n'était pas, on le devine, pour leurs confrères, une raison d'abandonner ces ingrates régions.

Depuis quelques années, le P. Turquetil s'était voué à l'apostolat des Esquimaux.

En 1914, il établit un poste au Fort Churchill, sur le 94° degré de longitude. Les débuts furent désolants : en 1918, il ne comptait que trois familles chrétiennes.

C'est alors que le missionnaire consacre son ingrate mission au Sacré-Cœur et la recommande à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Aussitôt arrivent les demandes d'instruction en vue du baptême : les plus revêches

s'adouciennent, les plus hostiles deviennent respectueux. On compte 16 baptêmes en 1920, une vingtaine en 1921. En 1923, il y avait 50 chrétiens. En 1924, une seconde Mission est inaugurée, au Cap Esquimau (96° longitude, 61°5' latitude) : elle est dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. En 1925, la Propagande érige ces deux Missions en Préfecture apostolique de la Baie d'Hudson, avec juridiction jusqu'au Sud du Fort Churchill le long de la Baie, sur la plus grande partie du Barren-Land, sur les grandes îles jusqu'au Pôle Nord, et sur la partie septentrionale du Labrador.

En 1926, une troisième Mission est fondée, cette fois sur l'île de Southampton (82° longitude, 64° latitude) et dédiée à saint Joseph ; une quatrième en 1927, à Baker Lake, 300 km. au nord-ouest de Chesterfield, dans l'intérieur du Barren-Land.

A l'heure actuelle, six Missions esquimaudes sont fondées et onze missionnaires, appuyées par six frères coadjuteurs s'y partagent l'honneur de poursuivre la conversion de ce peuple encore si peu connu. On peut dire qu'actuellement un millier d'Esquimaux sont déjà de fervents catholiques et qu'un autre millier, d'Aklavik à Cap-Esquimau, se prépare au baptême. »

Voici en résumé l'état présent des Missions d'Amérique septentrionale :

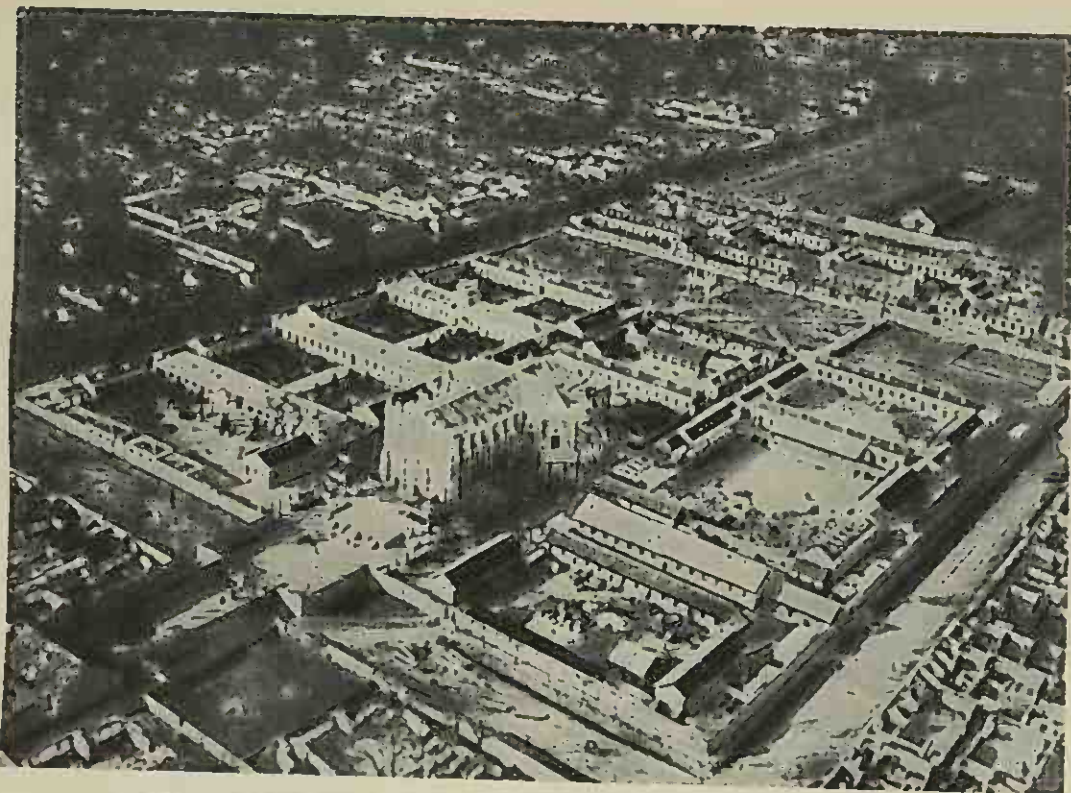
	Catholiques	Protestants	Païens
<i>1° Mission des Jésuites :</i>			
Alaska	11.335	24.777	22.509
<i>2° Missions des Oblats :</i>			
Grouard	16.338	37.281	2.022
Baie d'Hudson	597	2.402	4.370
Keewatin	10.264	12.200	75
Mackenzie	6.073	1.465	1.194
Yukon	8.020	32.832	1.176

(¹) R. P. JONQUET, O. M. I., *Vie de Mgr Grandin*, Montréal, 1903.

(²) *Guida delle Missioni catholice*, pp. 281 et sep.

(³) Nous résumons ici l'étude du R. P. Perbal, O.M.I., publiée dans la collection Xaveriana, n° 46.

(⁴) Les statistiques de la Propagande les estiment à 12.000 (*Guida*, p. 283).



La Mission Catholique de Pékin dans les dernières années du XIX^e siècle.

Coll. Missions Etrangères (Cl. B. G.).

LES ANCIENS CHAMPS D'APOSTOLAT

CHAPITRE PREMIER

MISSIONS DE CHINE

L'Europe et la Chine au XIX^e siècle. — L'ère des proscriptions (1800-1860). — L'ère des missions protégées (1860-1890). — Vision d'avenir

I. — L'Europe et la Chine au XIX^e siècle

A la politique de pénétration pacifique que les missionnaires avaient tentée en Chine ou en Indo-Chine depuis le XVII^e siècle, succède au XIX^e une politique européenne de pénétration à main armée qui va compliquer singulièrement la tâche de l'apostolat.



Le pont de la paix le long des murailles de Cheng-Tou.

Il est bien certain qu'un grand pays comme la Chine ne pouvait pas demeurer indéfiniment en dehors du mouvement économique qui entraîne toutes les nations dans une interdépendance de plus en plus étroite. Le malheur voulut que la faiblesse de la dynastie mandchoue, alors en pleine décadence et incapable de prévoir

les orientations nécessaires, fût exploitée par la politique européenne dans des conditions qui devaient peser lourdement sur l'avenir des relations entre Orientaux et Occidentaux.

1. — Ces relations s'ouvrirent, hélas, en 1840, sous le signe néfaste de la guerre dite de l'opium, qui demeure une des hontes de l'économie libérale qui prévalait alors, laquelle sacrifiait toute considération morale aux intérêts du négoce.

A cette époque, le trafic de l'opium entre les Indes, la Birmanie et la Chine ne faisait l'objet que de transactions restreintes.

Des commerçants anglais qui intensifiaient la culture du pavot aux Indes devinèrent la source de profits que constituerait pour eux le débouché de la Chine et n'hésitèrent pas à en inonder son marché.

Protestation des autorités impériales qui, en 1838, firent jeter à la mer 22.000 caisses d'opium. Des magasins anglais furent incendiés.

L'Angleterre prit le parti de ses commerçants. Une guerre s'ensuivit, qui donna raison au plus fort.

En 1842, le traité de Nankin, en accordant l'îlot de Hong-Kong aux Anglais, ouvrait à leur commerce le marché chinois. Cent quatre-vingt mille caisses d'opium furent débarquées, et un nouveau fléau s'abattait sur le monde.

Aujourd'hui deux millions d'hectares de terre chinoise sont consacrés à la culture du pavot, produisant annuellement 35.000 tonnes d'opium brut.

La contagion ne s'est pas limitée à l'Extrême-Orient (sauf au Japon). Elle est en train de gagner les Etats-Unis et l'Europe. En présence de ses ravages, on comprend le jugement sévère porté sur ce navrant épisode par M. Jacques Maritain :

« Héroïque par ses soldats, mais déshonorée par l'or, l'histoire de la colonisation moderne s'est chargée d'iniquités dont la *guerre de l'opium* n'est qu'une illustration parmi bien d'autres. Tout cela est du domaine des négoce du siècle et se paiera. »

2. — Les relations de la France et de la Chine débutèrent sous de meilleurs auspices, mais ne tardèrent pas aussi à s'envenimer.

En 1846, sur la demande de M. Guizot, le consul français, M. de Lagrenée, obtint de l'empereur le fameux édit qui restituait aux chrétiens leurs anciennes églises et leur accordait toute liberté d'en édifier de nouvelles.

Une courte période de paix suivit, pendant laquelle les Lazaristes Iluc et Gabet purent accomplir leur célèbre voyage en Tartarie et au Thibet.

Mais en 1851, le jeune empereur Hien-Tong informa secrètement ses vice-rois que la convention de Lagrenée pouvait être reniée, et l'ère des attentats contre les chrétiens s'ouvrit à nouveau.

Cette violation du droit des gens provoqua une deuxième guerre conduite par l'expédition anglo-française de 1857. Elle aboutit, le 28 juin 1858, au traité de Tien-Tsin, accordant de nouveaux avantages aux Européens.

3. — Les Chinois ayant refusé d'exécuter certaines clauses du traité, les Anglais et les Français forcèrent, le 21 août 1860, l'entrée de Peïho (fleuve qui conduit à Pékin) et entrèrent en vainqueurs dans la capitale, dont le Palais Impérial fut mis au pillage.

C'est alors, comme nous l'avons dit déjà, que le baron Gros, représentant l'empereur Napoléon III, obtint pour la France le droit de couvrir de son protectorat tous les missionnaires catholiques.

De là dans l'histoire des missions chinoises au XIX^e siècle, deux périodes bien distinctes : l'ère des proscriptions, antérieure à l'accord de 1860, et celle que l'on peut appeler l'ère des missions protégées.

II. — L'ère des proscriptions (1800-1860)

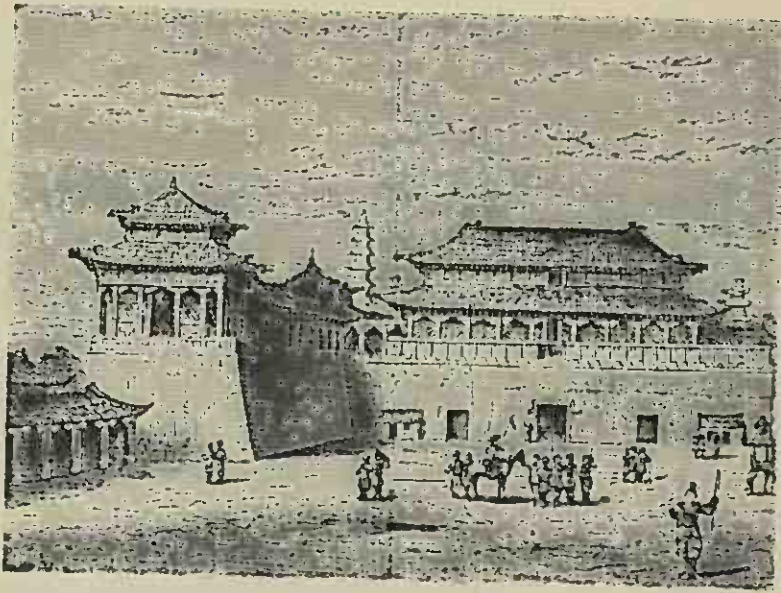
Jusqu'aux traités sino-européens, et pratiquement jusqu'en 1860, date à laquelle la France prend officiellement en main le protectorat des chrétiens, ceux-ci demeurent sous le coup des lois de proscriptions émanées de la dynastie mandchoue agonisante, et par conséquent à la merci des vexations ou des persécutions des vice-rois et des mandarins.

La persécution sévit à l'état endémique d'un bout à l'autre du pays. Il suffit du moindre incident, du moindre caprice d'un mandarin pour la réveiller. Elle ne revêt pas d'ailleurs, il convient de le reconnaître, le caractère d'atrocité qui est fréquent en d'autres pays : pendant les quarante premières années du XIX^e siècle, on

TEXTE CHINOIS DÉFINITIF DE LA CONVENTION

嗣後法國傳教士如入內地置買田地房屋
其契據內寫明立文契人某某
此係賣產
人姓名 賣為
本處天主堂公產字樣不必專列傳教士及
奉教人之名立契之後天主堂照納中國律
例所定各賣契稅契之費多寡無異賣業者
毋庸先報明地方官請示准辦

Texte chinois définitif de la convention
régulant les conditions d'achat de terrains par
les missions catholiques, le 14 avril 1858.
D'après Cordier. B. N.



Le palais impérial de Pékin, d'après une photographie communiquée par Mgr Favier, vicaire apostolique de Pékin. Coll. Missions Etrangères.

ne compte que quatre missionnaires européens martyrisés (et béatifiés) : Mgr Dufresse, des Missions Etrangères (1814), le Franciscain Jean de Triora (1816), les Bienheureux Clet et Perboyre, de la Congrégation de Saint-Lazare, en 1820 et 1840.

En revanche, on ne compte pas les Confesseurs de la foi.

Les Chrétiens sont perpétuellement exposés à la perte de leurs biens et de leur liberté. Un grand nombre

sont soumis à des souffrances physiques et morales épuisantes.

Pourtant, le nombre des apostats est petit. D'ordinaire, comme au xviii^e siècle, les lapsi ont hâte d'obtenir leur réconciliation.

Au contraire, les traits de vertu héroïque abondent.

« Une jeune femme, seule chrétienne de son village, ne sachant pas lire et n'ayant personne pour l'instruire des jours de jeûne et d'abstinence, s'était condamnée à ne jamais manger de viande, afin de ne pas s'exposer à transgresser les lois de l'Eglise.»

Des chrétiennes, à qui le juge offre de les libérer, si elles donnent leur signa-



En Mandchourie, entrée d'un village chrétien.

Coll. Missions Etrangères.

ture à une formule équivoque de rétractation, demandent conseil à leur Evêque et rentrent dans leur prison plutôt que de consentir à un mensonge.

En 1845, treize séminaristes du Hou-Kwang sont emprisonnés. On les entend réciter à haute voix leurs prières, s'encourager à la lutte et même prêcher leur foi aux prisonniers idolâtres.

Leur nombre ne diminue pas après leur procès.

En 1846, ils sont vingt-trois, dont seize à Han-Kow. Ces derniers habitaient une demeure pitoyable ; ils logeaient sous les tuiles, exposés en été à une chaleur excessive, et en hiver à un froid rigoureux. Ils ne disposaient que d'une chambre, servant à la fois de réfectoire, de dortoir et de chapelle.

« Ces pauvres enfants, écrit l'évêque, m'inspirent vraiment compassion ; la sollicitude que j'ai à leur sujet me va beaucoup au cœur et je n'aurai de repos qu'après avoir amélioré autant que possible leur triste sort. » (20 octobre 1846.)

En 1848, nous les retrouverons de nouveau en prison.

On pourrait multiplier indéfiniment de pareils traits dont le récit presque monotone emplit les Annales de la Propagation de la Foi du XIX^e siècle.

Le résultat, c'est que la chrétienté chinoise ne peut faire plus que de se maintenir par le seul progrès des naissances dans les familles chrétiennes. Les 202.000 chrétiens dénombrés en 1800 ne sont que 350.000 en 1860, mais cette chrétienté modeste (par rapport aux 350 millions de

M. Namian dans lequel j'ai le bonheur de vivre, et sur lequel je me base en ce moment en charge de vous présenter les réponses. Vous connaissez son rôle, mais pour connaître sur les succès de ses travaux il faudrait savoir quel état il a l'air de sa mission et dans quel état de la ville il est pour elle. Parmi les Séigneurs. Elle a le besoin d'un homme de son caractère pour la conduire, et d'un homme d'une telle autorité dans la province d'autre part où elle est tenue jusqu'à présent. Sachant que le motif de la lettre vous est d'insister sur les points que vous désirez que l'Empereur lui fasse connaître, ainsi que les autres points que vous désirez que l'Empereur en les autres provinces. Il a été dit dans l'acte d'adhésion qu'il faut en outre mentionner de distinguer au minimum les missionnaires est un grand détail dans presque tous les districts de cette province.

Je prie Dieu qu'il soit bon pour vous et que vous puissiez vous en aller à la fin de l'année, maladie.

Les missionnaires Chinois ont leur petits brins et doivent vivre avec plus de confiance que jamais. J'ai entendu dire que Paris en faisait beaucoup la fête de 20 millions sur l'air pour l'Empereur. C'est sans doute un grand succès à leur rendre. Mais pour que cet ouvrage puisse leur être utile, il faut qu'ils puissent le lire et qu'ils puissent s'en servir. Les propositions sont toutes simples les uns se feraient et que le Dieu soit aussi clair que celui de l'Évangile. Les autres se feraient aussi d'insister sur les points que vous désirez que l'Empereur en les autres provinces. Il a été dit dans l'acte d'adhésion qu'il faut en outre mentionner de distinguer au minimum les missionnaires est un grand détail dans presque tous les districts de cette province.

Je vous prie de continuer de faire agréer à l'Empereur votre dévouement et votre respect, et de lui faire connaître vos sentiments de respect et d'admiration pour lui, et de lui faire connaître vos sentiments de respect et d'admiration pour lui, et de lui faire connaître vos sentiments de respect et d'admiration pour lui.

Le Bienheureux et Bienheureux Confesseur,

Notre très obéissant et respectueux serviteur

J. P. Perboyre, S. J.

Page d'une lettre du Bienheureux Perboyre, de la Congrégation de Saint-Lazare, qui devait subir le martyre en 1840.



Maitre d'école et catéchiste, ce vieux Chinois est un auxiliaire précieux des missionnaires du Kansou (Société du Verbe-Divin).
(Phot. Fides.)

Chinois) s'avère cependant robuste, car le nombre de ses prêtres indigènes dépasse deux cents.

III. — Les missions protégées (1860-1900)

Le traité de Pékin (1860) stipulait la liberté de prêcher et de pratiquer le christianisme ; le droit pour les missionnaires de louer ou d'acheter des terres dans toutes les provinces de l'empire et d'y construire des édifices pour leurs œuvres ; la faculté de circuler librement et partout, moyennant un passeport ; la restitution des anciennes églises et propriétés confisquées durant les persécutions.

« Ce fut certainement, écrit un évêque de Chine (1), un moment psychologique pour les masses païennes. L'échelle des valeurs se modifiait dans leur esprit ; le catholicisme leur apparaissait désormais comme une force : il est respectable puisqu'il se fait respecter. Le ressort des persécutions est brisé, car la religion chrétienne n'est plus hors la loi, ni au ban de l'empire. Après 150 ans de persécution légale, l'Eglise de Chine sort des catacom-

bes. Les larmes et le sang des missionnaires et des chrétiens avaient écrit une glorieuse page dans l'histoire de l'Eglise ; la France, par son traité, l'achève et la paraphé.

« Dorénavant, une époque nouvelle s'ouvre pour les missions de Chine : après les persécutions officielles, c'est la tolérance légale.

» Sans doute, il y aura encore bien des retours offensifs de la haine traditionnelle ; mais celle-ci cesse d'être encouragée par la loi. Ce ne sera plus désormais que l'éternelle lutte de la cité de Satan



Eglise de style chinois bâtie en 1878 par les missionnaires de Scheut à Siao-k'iao-pan, vicariat apostolique de Ningsia.



Vers l'hôpital catholique, c'est le défilé de toutes les misères corporelles.
Missions des Capucins français en Chine (Cl. Fides).

contre la cité de Dieu, lutte qui a été et sera de tout temps et de tous les lieux. »

Les traités en effet ne suffisent pas à assurer la paix. Le 21 juin 1870, des Européens étaient assassinés à Tien-Tsin, la cathédrale incendiée, deux Lazaristes tués avec dix Sœurs de Charité, le consul de France massacré.

La guerre du Tonkin (1884-1885), puis la guerre sino-japonaise (1894) avec le traité de Shimoneski (1895), attisèrent à la fois les convoitises européennes et l'exaspération populaire par le spectacle de la faiblesse impériale. L'Allemagne s'empare de Kiaolcheou pour venger le massacre de deux missionnaires ; la Russie s'installe à Port Arthur ; l'Angleterre à Weï-haï-Weï et à Kowlong ; la France dans le Kwang-tung. On se dispute des concessions de chemin de fer, des postes administratifs ; les publications européennes parlent de « dépecer la Chine » !

Le dernier épisode se joua en deux actes. Devant l'abîme qui s'ouvrait, le parti des réformes saisit le pouvoir et, en trois mois (les Cent jours), une grêle de décrets s'abatit sur la Chine modifiant et modernisant toutes les institutions (1898). Mais en septembre, le parti de la réaction, dirigé par l'impératrice douairière Tseu-Hi et le prince Tuan, recourait à un coup d'Etat, faisait séquestrer l'empereur, le contraignait à abdiquer, décapitait les réformistes et déclenchait, par les sociétés secrètes, le mouvement des Boxers, qui fit d'innombrables victimes parmi les chrétiens (*).



Missions de Chine.

Voilà les conditions dans lesquelles les missionnaires poursuivent leur laborieux apostolat. Si précaire que soit leur condition, ils obtiennent des résultats appréciables.

En trente ans, 1860-1890, le nombre de leurs chrétiens passe de 350.000 à 576.000. Avant la fin du siècle, il atteindra environ 700.000. La chrétienté a doublé en quarante ans.

De même du recrutement du clergé indigène. Le nombre des prêtres chinois qui n'était guère que de 200 à la veille des traités a pu être doublé avant la persécution des Boxers ; il est de 369 en 1890. Cette forte armature explique la résistance des

Eglises chinoises à cette époque et les beaux lendemains auxquels nous assistons.

Un missionnaire qui arrivait en Chine en 1885, Mgr de Guébriant, décrit ainsi le spectacle qu'il lui fut donné d'observer. Le premier trait, dit-il, qui frappe quiconque étudie les positions du catholicisme en Chine, c'est sa diffusion.

Nos frères chrétiens sont dispersés partout. « Là où ils sont le plus nombreux, comme au Tche-Li, ils sont à peine trois pour cent de la population. Ailleurs ils sont dix sur mille, cinq sur mille, trois sur mille. Au Kouang-si, la moins favorisée, la plus difficile des missions, à peine un sur mille. »

Mais aussitôt un deuxième trait apparaît : la persévérance de ces fidèles si dispersés. « Je la regarde comme un miracle de la grâce. Prenez un de leurs groupes, d'effectif moyen. Ils sont une centaine de personnes, peut-être moins, peut-être plus. Le paganisme les enveloppe, les assiège de toutes parts. Ils n'ont pas d'église, pas de prêtre à leur portée, donc pas de culte extérieur. Ils n'ont pas d'école permanente, pas de presse catholique, très peu de lectures. Deux fois par an, pendant cinq ou six jours chaque fois, ils ont la visite du prêtre, missionnaire ou curé indigène. Alors ils peuvent

entendre la sainte messe, s'approcher des sacrements. En cas de maladie grave, ils enverront coûte que coûte chercher le prêtre, et coûte que coûte le prêtre viendra assister le moribond. Hors de là, ils n'ont à compter, pour rester fidèles à Dieu, que sur leur foi soutenue par la grâce.

Et ils persévèrent ! Ils arrivent à recruter de nouveaux enfants à l'Eglise. Et vous, chrétiens d'Europe, vous vous étonnez qu'ils n'aillent pas plus vite en besogne. Comment la Chine, dites-vous, n'est-elle pas encore convertie ? Y pensez-vous sérieusement ? Autant demander pourquoi la goutte d'eau n'a pas encore absorbé l'Océan !

Cette solidité de la chrétienté indigène se manifeste — et s'explique en partie — par l'application des missionnaires à recruter des prêtres du pays.

Ils sont 243 en 1870, 369 en 1890. En 1935, ils seront plus de 1.500.

« Partout l'autorité du Saint-Siège est reconnue et acceptée avec une unanimité qui n'admet ni exception, ni hésitation, ni arrière-pensée. J'en fus émerveillé, je l'avoue simplement, quand chargé d'une visite apostolique des Missions de Chine, j'eus à les parcourir toutes il y a quelques années. »

Cet ensemble est donc admirablement compact et explique comment ce qu'on appelait encore il y a cinquante ans la Mission de Chine a le droit d'être appelé désormais « l'Eglise de Chine ».

IV. — Vision d'avenir

En terminant son étude des missions de Chine, le P. Louvet écrivait :

« Ce que les Chinois redoutent et repoussent dans le christianisme, c'est l'envahissement de l'Europe.

« Le jour où la Chine intelligente sera persuadée qu'on peut être à la fois chinois et chrétien, le jour surtout où elle verra à la tête de l'Eglise en Chine, un clergé indigène, le christianisme obtiendra droit de cité.

« Je crois être aussi patriote qu'un autre, conclut le pieux missionnaire, mais je désire, je l'avoue, voir l'Eglise faire elle-même ses affaires en Chine (*). »



Peinture d'un artiste chinois contemporain. On y voit les thèmes religieux traditionnels mis au goût oriental, la scène ne manque ni de beauté, ni d'émotion.
(Cl. Fides.)

Ce que nous avons dit des interventions européennes en Chine explique cette conclusion, et les événements auxquels nous avons assisté depuis trente ans justifient les pronostics du missionnaire.

Aujourd'hui le souhait du P. Louvet s'est réalisé : un ordre nouveau, en dépit de difficultés inévitables et qui peuvent se prolonger longtemps encore, est en train de se constituer en Chine.

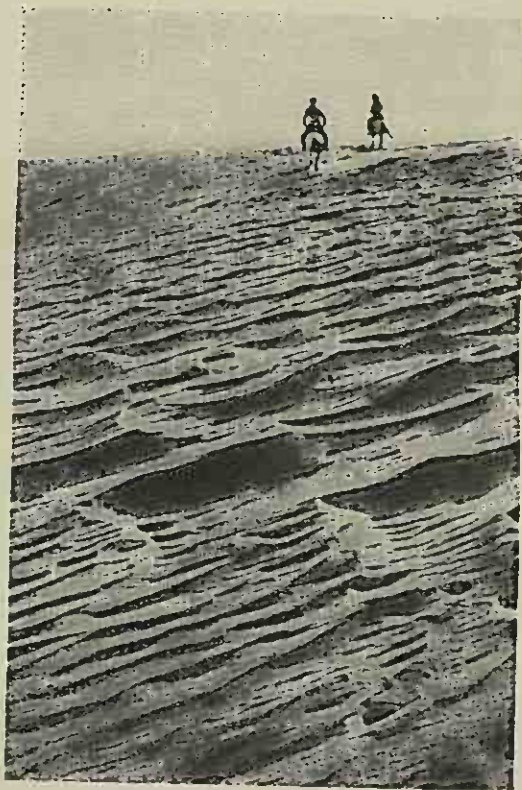
L'Eglise y fait ses affaires elle-même.

Résultat. En 1935, elle y compte près de trois millions de fidèles (2.630.415 baptisés et 388.600 catéchumènes).

Le nombre des prêtres indigènes y est de 1.559. Celui des religieuses chinoises de 3.142.

Vingt missions y sont placées sous le contrôle d'évêques du pays.

Si l'élan auquel nous assistons se poursuit pendant les deux derniers tiers du xx^e siècle, si surtout les missions de Chine peuvent être dotées des œuvres de haut enseignement et des œuvres de presse capables d'é-



clairer la masse et d'influencer les élites intellectuelles du pays, il est permis de penser que l'Eglise chinoise sera dans soixante ans l'une des forces de l'Eglise missionnaire en Extrême-Orient, disons mieux : l'une des plus belles parures de l'Eglise tout court.

Les sables mouvants du Thibet. Dans la première moitié du XIX^e siècle, les Lazaristes Huc et Gabet affrontaient cette région inhospitalière de la Chine récemment ouverte aux Occidentaux.

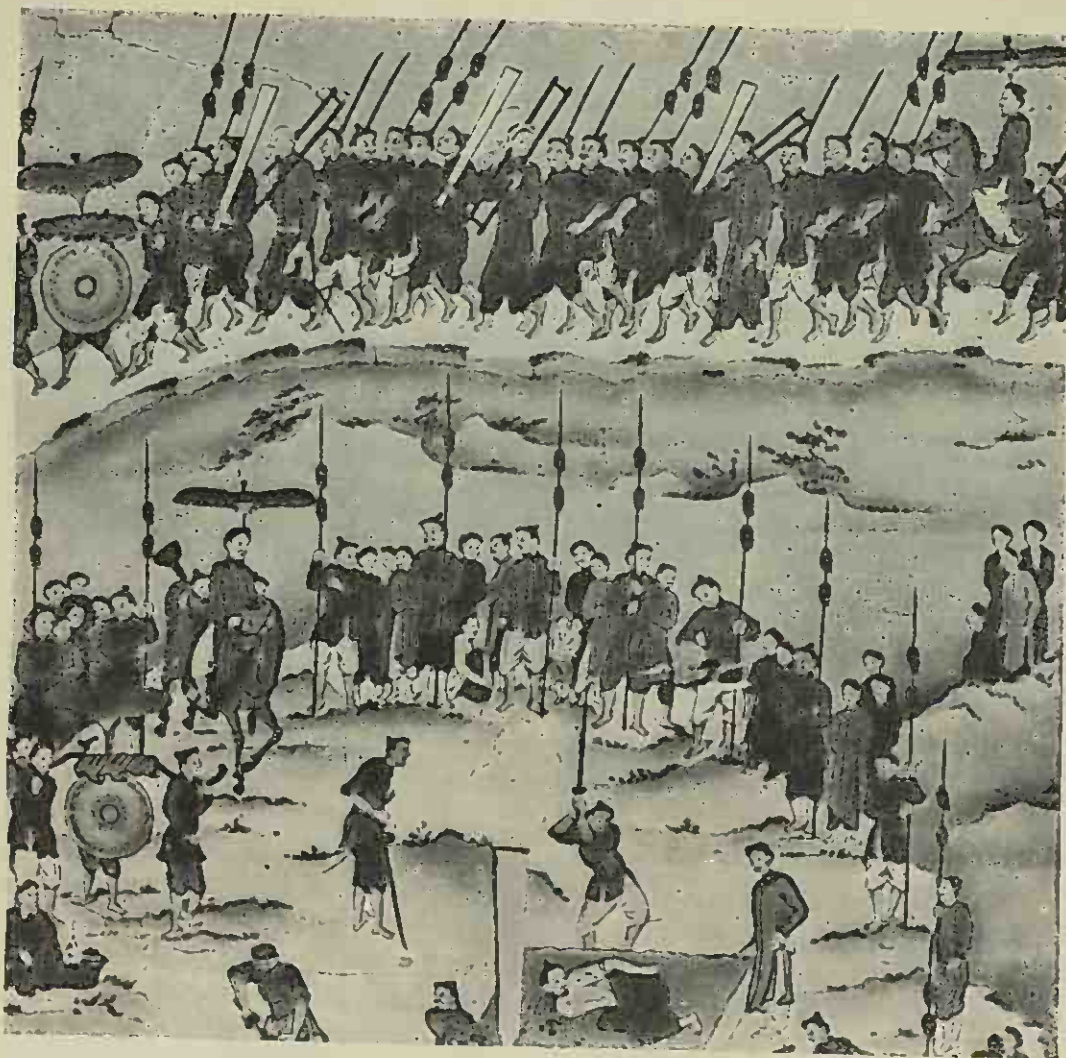
(Cl. Fides.)

(¹) Mgr Noël GUBBELS, Vicaire apostolique actuel de I-Chang, *Trois siècles d'apostolat* (1934), p. 366.

(²) Dossiers d'A.M., n° 93.

(³) Conférence à l'Institut Catholique de Paris. *Apostolat missionnaire de la France*, tome I.

(⁴) *Tableau des Missions catholiques au XIX^e siècle*, pp. 216-217.



Martyre des Bienheureux Paul Khoan, Jean-Baptiste Thanh, Pierre Hiêu. En haut, le cortège des condamnés portant leur cangue. Devant eux un homme porte la planchette sur laquelle a été écrite la sentence de condamnation. Détail d'un tableau conservé aux Missions Etrangères (Cl. B. G.).

LES ANCIENS CHAMPS D'APOSTOLAT (suite)

CHAPITRE II

MISSIONS D'INDO-CHINE

Le règne de Gia-Long (1800-1821) - L'ère des Martyrs (1821-1841) - L'intervention européenne (1847-1885) - La domination française

Pendant la plus grande partie du XIX^e siècle les conditions de l'apostolat en Indo-Chine sont des plus défavorables.



Le Bienheureux Théophile Venard et ses catéchistes tonkinois. Ce croquis, plus curieux sans doute qu'artistique, est accompagné d'une annotation manuscrite du futur martyr.

Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).

Après vingt ans d'accalmie qui coïncidèrent avec le règne de l'empereur Gia-Long, l'Eglise annamite entra dans une période de persécutions qui ne se termina guère qu'en 1885.

Les empereurs Minh-Mang (1820-1840) et Tu-Duc (1817-1887) peuvent compter parmi les plus farouches persécuteurs des chrétiens.

La France intervint alors, et ne pouvant faire entendre raison à Tu-Duc par les voies diplomatiques, envoya en 1858, l'amiral Rigaud de Genouilly bombarder Tourane, port de Hué, la capitale annamite, et s'emparer de Saïgon.

L'amiral Bonnard occupa la Cochinchine, que Tu-Duc dut abandonner à la France en 1863.

Pendant vingt ans, la situation resta aussi confuse que périlleuse.

En 1881, l'Annam est soumis officiellement au protectorat français. En 1884, le Tonkin est occupé, malgré les protestations de la Chine, qui nous inflige à Lang-son (28 mars 1885) un échec partiel qui prend en France les proportions d'un désastre.

Un nouveau traité de Tien-Tsin (9 juin 1885) consacre finalement la situation de la France en Indo-Chine.

I. -- Règne de Gia-Long (1800-1821)

Le royaume d'Annam sort à ce moment d'une période de guerre civile qui, pendant vingt-cinq ans, a promené l'incendie et la dévastation dans tout le pays.

Le roi Gia-Long est remonté sur le trône de ses ancêtres, grâce à Mgr Pigneau de Béhaine, le fameux évêque d'Adran, et au concours de la France.

Mais les missions sont désorganisées : en beaucoup d'endroits les fidèles sont restés pendant plusieurs années abandonnés à eux-mêmes. Cependant on en compte encore 310.000 soutenus, à défaut de missionnaires, qui ne dépassent pas la vingtaine et qui ne se renouvellent pas, par un clergé indigène de 119 prêtres.

Le secret de leur persévérance est là. Ces prêtres indigènes sont pour l'ordinaire de vieux et fidèles catéchistes, dont la foi et le courage se sont montrés à la hauteur de toutes les épreuves.

Une heure de grâce sonnait alors pour le royaume d'Annam ! Au temps de saint Rémi, de saint Augustin de Cantorbéry ou de saint Boniface, pareil événement aurait entraîné la conversion de tout un peuple.

Hélas, il n'en fut rien. Circonvenu par ses lettrés et ses courtisans, Gia-Long demeura païen. Songea-t-il parfois à embrasser le christianisme ? Peut-être, au moins le jour où devant son grand Conseil il déclara : « Les Français nous sont manifestement supérieurs sous tous les rapports : pourquoi seule notre religion vaudrait-elle mieux que la leur ? » Mais ce fut tout. Tant que vécut l'évêque d'Adran, il fut entouré d'honneurs et le catholicisme toléré, mais le roi ne put se résoudre à faire le pas décisif qui eût entraîné le royaume d'Annam dans les voies de la civilisation chrétienne.

Constatons-le avec tristesse. L'Annam, que les missionnaires avaient mis en contact avec la civilisation chrétienne, qui aurait dû grâce à eux, s'élever au premier rang des nations de race jaune, en devenant parmi elles la fille aînée de l'Eglise, l'Annam, par la faute de Gia-Long et par suite de l'aveuglement obstiné de ses successeurs, ne sut pas profiter des circonstances.

La première occasion, ménagée par la Providence à la nation annamite pour devenir une nation chrétienne, avait été manquée.



L'une des façades de la cathédrale de Phat-Diem construite en style indo-chinois par le R. P. Six. Au centre du péristyle, tombeau du P. Six.



Le supplice des cent plaies infligé au Bienheureux Marchand le 30 novembre 1855 en Cochinchine.

Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).

montrent que la chrétienté n'a pas fléchi. Les 310.000 catholiques dénombrés au début du siècle sont devenus 420.000, ce qui prouve que les familles chrétiennes ont tenu bon.

Cette impression est confirmée par la comparaison du nombre des prêtres indigènes, qui est passé dans le même temps de 119 à 144.

Que des familles chrétiennes aient accepté, en de semblables conjonctures, de vouer leurs fils au sacerdoce et au martyre, c'est le plus bel éloge de leur foi et la plus belle justification des espérances que l'Eglise avait cru pouvoir placer en elles (*).

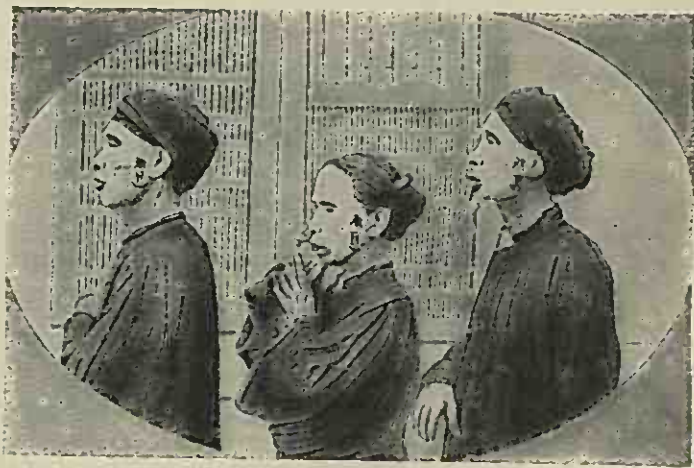
412

II. — L'ère des martyrs (1821-1885)

L'ère des martyrs s'ouvre sous le règne de Minh-Mang (1821-1841), au moment où les renforts missionnaires arrivent d'Europe. De 1833 à 1840, quatre vicaires apostoliques, deux provinciaires, sept missionnaires sont immolés ; le bienheureux Gagnin (17 octobre 1833), le bienheureux Marchand, condamné en 1835 au supplice des cent plaies ; le bienheureux Cornay, coupé en morceaux le 21 septembre 1837, M. Jaccard, étranglé le 21 septembre 1838, après cinq ans de détention ; Mgr Borie décapité le 24 novembre de la même année ; les évêques (Dominicains espagnols), Delgado et Hénarès, massacrés l'année suivante avec leur provinciaire, le P. Fernandez, etc.

« Il faudrait, dit le P. Louvet, l'éloquence et les larmes du Prophète pour redire les douleurs de l'Eglise annamite pendant ces jours de deuil. »

Cependant en 1840 les statistiques dé-



Chrétiens tonkinois, confesseurs de la foi, marqués au visage du stigmate « religion perverse ».

(Cl. de l'auteur.)

L'INTERVENTION EUROPÉENNE. — L'histoire du règne de Tu-Duc, qui s'étend de 1847 à 1887, nous conduira aux mêmes observations et aux mêmes conclusions.

Il est précédé d'une brève accalmie (sous le règne de Thieu-Tri, de 1841 à 1847), motivée par la crainte des interventions européennes.

Le Saint-Siège en profite pour diviser la mission unique d'Annam en quatre Vicariats, dont les titulaires ne peuvent se faire beaucoup d'illusions sur les épreuves qui les attendent. En effet, confondant dans une même haine tous les Européens, Tu-Duc, fils de Thieu-Tri, met à prix (2.400 francs), la tête des missionnaires.

Tout prêtre saisi, étranger ou indigène, est condamné aux plus affreux supplices. Ses édits, hélas ! ne demeurent pas lettre morte ! Cinq vicaires apostoliques martyrisés en quatre ans, de 1857 à 1861, sans parler de Mgr Retord, mourant de privations dans ses forêts ; 116 prêtres indigènes (plus du tiers du clergé annamite) suivant dans la mort les Bienheureux Théophile Vénard, Néron et d'Almato ; environ 40.000 chrétiens morts en exil ou dans les supplices, « voilà, dit le Père Louvet, ce qu'a coûté à nos missions de l'Annam la conquête de la Cochinchine ». — Quant à celle du Tonkin (1882-1885) « elle nous a coûté jusqu'ici une vingtaine de missionnaires, trente prêtres annamites, près de 50.000 chrétiens et des pertes matérielles incalculables ».

Et cependant, on constate qu'en 1890 le nombre des missions et des missionnaires a augmenté : dix évêques et deux cent dix-huit missionnaires.

Le nombre des chrétiens est passé de 450.000 à 628.300.

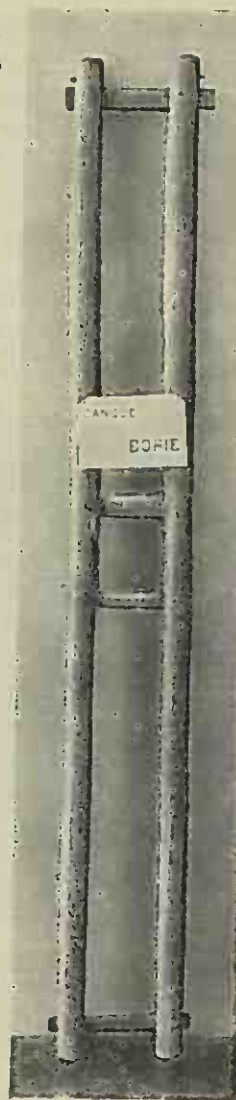
Surtout le nombre des prêtres indigènes a continué de s'accroître dans des proportions extraordinaires : 355 en 1890, au lieu de 144, cinquante ans auparavant.

Que penser de ces résultats ?

« Les missionnaires, se demande Mgr de Guébriant, auraient-ils pu mieux faire ou



Le Bienheureux Théophile Vénard, d'après un daguerréotype de 1851.
Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).



Cangue du Bienheureux Dumoulin-Borie, évêque élu d'Amythe, décapité au Tonkin le 24 novembre 1838.

faire davantage ? Ils l'auraient pu sans doute, car on ne fait jamais si bien qu'on ne puisse faire mieux encore. Cependant pour la période antérieure à l'occupation française, je déclare en conscience ne pas distinguer ce qui aurait pu être fait de plus par des missions en état de continuelle détresse (*). »

III. — La domination française (1885)

A partir de 1885, la situation des Missions ne pouvait manquer de s'améliorer. La christianisation de l'Indo-Chine, sans aucune pression des autorités françaises, cela va sans dire, mais par le simple fait de leur bienveillance, eût dû réaliser des progrès considérables.



Interrogatoire des Bienheureux Auguste Chapdelaine, Laurent Pe-Mou et Agnès Tsao-Kouy. Peinture chinoise de 1856. Ces croquis valent surtout par l'exactitude des détails et le pittoresque — souvent tragique — de la mise en scène : on y voit un condamné avec la cangue, les deux autres sont dans des cages à claire-voie. Coll. Missions Etrangères (Cl. B. G.).

Les Annamites chrétiens l'espéraient, dit Mgr de Guébriant; les autres, hésitant, s'y attendaient.

« Car ces Français qui devenaient les maîtres du pays étaient, on l'assurait, de la même religion que les missionnaires. L'avenir ne pouvait donc plus être qu'au christianisme. Et la clef de cet avenir semblait être aux mains de ces missionnaires si longtemps

traqués, mais toujours et au milieu même des pires dangers fidèles à leur drapeau. Français d'origine et Annamites de cœur, n'étaient-ils pas les intermédiaires désignés des réconciliations nécessaires ? N'était-ce pas le moment de se rallier à leur religion si bonne et si forte, si accueillante aux petits, si ferme devant les puissants, si bienfaisante à tous ? Par centaines de mille les populations de l'Indo-Chine se tournaient vers les missionnaires français.

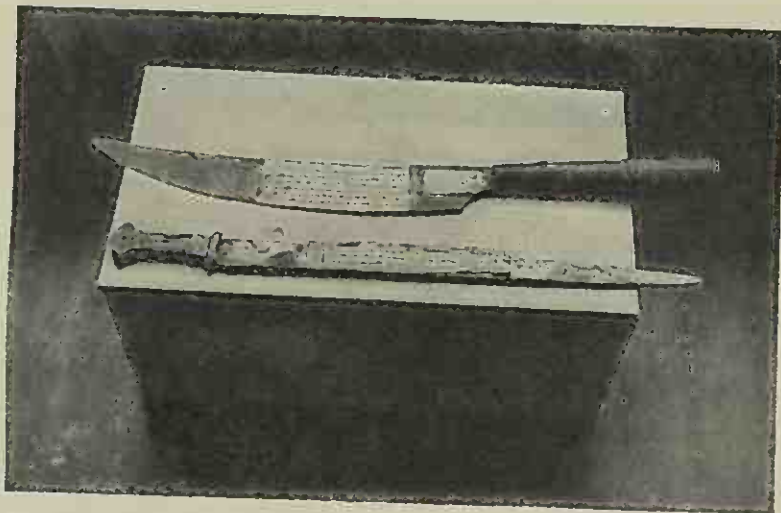
» A cette heure solennelle, le moindre symptôme bienveillant dans l'attitude officielle au regard des missionnaires et de leurs ouailles aurait suffi. En moins de vingt ans le nombre des catholiques en Indochine française aurait doublé, triplé peut-être, peut-être quadruplé. Or il arriva précisément le contraire (*). »

Contre les chrétiens fidèles, l'administration prit le parti des lettrés païens, aussi ennemis de la France que du catholicisme entre lesquels ils ne distinguaient pas.

On cite, comme exemple de ces malentendus, ou plutôt de cette idéologie néfaste, la proclamation de l'amiral Bonnard (7 février 1863), manifestement inspirée par un lettré païen. « Les Français, comme les Annamites, honorent les ancêtres et ne forcent personne à prendre leur religion. Tous les Annamites peuvent donc pratiquer leur religion comme ils l'entendent : le gouvernement ne s'occupe pas de ces questions (*). »

Redisons-le ! Il ne s'agissait pas de forcer les Annamites à changer de religion ! Ce que souhaitaient les missionnaires, c'est tout simplement que les convertis eussent le sentiment d'être protégés et au besoin défendus.

« Or, dit encore Mgr de Guébriant, et il faut bien le répéter après lui, la bienveillance envers les chrétiens et les prêtres fut la chose même dont la France officielle d'alors voulut à tout prix écarter le soupçon. Tous les gestes administratifs, toutes les proclamations, tous les procédés judiciaires tendirent à prouver aux Annamites que la France ignorait le catholicisme et ne connaissait parmi eux que des bouddhistes ou des confucianistes. Pour bien leur faire comprendre que la profession du christianisme n'était pas une recommandation, on alla plus d'une fois jusqu'à l'injustice criante. Je sais telle province d'Annam où, sous l'influence d'un résident supérieur, 20 à 30.000



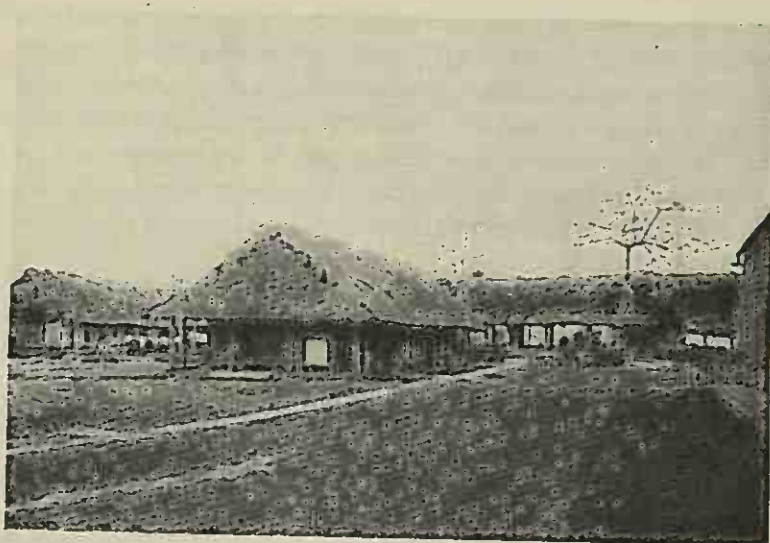
Coutelet annamite qui servit au martyre de M. François Chatelet, missionnaire en Cochinchine, le 26 août 1885.
Sabre tibétain, instrument du supplice de M. J.-B. Brieux, 9 septembre 1881.
Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).

néophytes reculèrent en bloc. L'idéologie sectaire avait prévalu. Mettons le mot sur la chose : la Franc-Maçonnerie avait remporté une de ses plus belles victoires (*). »

Ceci explique que les missionnaires n'aient pu réaliser tout le bien qu'ils souhaitaient et qui eût été possible.

Il aurait fallu multiplier, organiser, perfectionner les écoles : on en fut réduit à assurer aux enfants chrétiens, par les moyens traditionnels, la connaissance du catéchisme.

Il aurait fallu aussi se hâter d'ouvrir des maisons d'enseignement secondaire. Quelques années de retard ont tout compromis, en laissant à une législation néfaste le temps de faire son œuvre, et de détruire le personnel enseignant catholique français indispensable aux missions (*).



L'ancien séminaire de Phat-Diem, tel qu'il était du vivant du P. Six.
Un nouveau bâtiment, très vaste, a été construit depuis.
(Cl. de l'auteur.)

Du moins dans les séminaires, les évêques adoptèrent-ils des méthodes capables de relever le niveau intellectuel du clergé indigène.

Au temps des persécutions, on avait largement usé en Indo-Chine des dispenses qui permettaient d'ordonner à trente-cinq ou quarante ans des catéchistes à peu près ignorants du latin. Mgr Retord en

explique facilement les raisons dans sa correspondance :

« Vu les circonstances du temps de la persécution qui ne nous permet pas d'avoir des maisons solidement établies dans aucun lieu, mais seulement des espèces de tentes qu'on étend et qu'on plie pour les transporter ailleurs, selon que le vent souffle fort ou que le calme se fait ; vu les circonstances de notre pauvreté qui ne nous permet pas d'avoir les livres nécessaires pour tous nos élèves ; vu les circonstances de la pénurie de leurs professeurs, qui ne sont que de pauvres Annamites, parce que les missionnaires peuvent difficilement rester longtemps dans un même lieu, dans ces temps de persécution, ou encore bien d'autres choses qu'il serait trop long de vous énumérer, il arrive que nos élèves ne peuvent prendre que l'instruction suffisante pour le pays.

« Ils connaissent la religion avec les principales preuves, ils étudient une théologie en langue annamite, ils sont plus ou moins instruits dans les caractères chinois, ils connaissent les principales superstitions du pays et les raisons qui les réfutent. Avec cela, ils ne seraient pas fameux pour réfuter les hérétiques, les incrédules et les philosophes d'Europe, mais ils réfutent très bien les gens d'ici, parlent sur la religion et prêchent sans préparation écrite aussi bien et mieux souvent que les meilleurs missionnaires avec toute leur science européenne. »

Mais à la faveur des circonstances nouvelles, les séminaires annamites rentrèrent peu à peu dans le droit commun. L'âge de l'ordination fut avancé, et la préparation des clercs conduite selon les règles posées par le Concile de Trente.

L'expérience a réussi, et le clergé annamite, qui est aujourd'hui de 1.200 prêtres et de deux évêques indigènes, possède des élites qui soutiennent la comparaison avec celles des autres pays.

Quant à la chrétienté annamite, si elle ne réalise pas les effectifs qu'il eût été permis

d'espérer, elle constitue une force imposante par le nombre et par la qualité de ses membres.

Les 600.000 catholiques de 1890, s'ils avaient continué la simple progression *ad intra* de leurs ancêtres, pourraient être aujourd'hui un million. Ils sont en 1935 un million et demi. Le progrès de conquête *ad extra*, semble donc de quatre à cinq cent mille.

« Etant donné que la population totale de l'Indo-Chine approche de 25 millions, il reste à convertir ceux des Indo-chinois qui, dans la proportion de 90 %, sont toujours païens. N'est-ce pas une entreprise chimérique ? Le faible pourcentage des convertis après deux ou trois siècles d'efforts ne prouve-t-il pas que la masse de ces populations est réfractaire au Christianisme ? Je réponds sans hésiter : Non, il y a là, au contraire,



Le Bienheureux Philippe Minh,
décapité le 8 juillet 1858.
Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).



Le premier évêque annamite, Mgr Tong, au tombeau du P. Six en 1934.

(Cl. Fides.)



Missions de l'Indo-Chine.

la preuve que ces peuples sont christianisables, et même qu'ils sont prêts à devenir chrétiens. Deux cents ans après l'arrivée de saint Pierre à Rome, le pourcentage des chrétiens dans la péninsule italique était-il supérieur à 10 % ? Il y a mille raisons de croire le contraire. Et cependant, l'heure de Constantin était proche. Sans avoir besoin d'un Constantin, la nation annamite peut et doit être en majeure partie catholique, avant que s'ouvre le prochain siècle ('). »

(1) A ceux qui voudraient suivre dans le détail l'édifiante histoire de cette magnifique persévérance, je me permets de conseiller de lire l'histoire du Père Six, prêtre annamite connu sous le nom de Curé et Baron de Phat-Diem (chez Bloud et Gay, Paris), histoire que j'ai publiée autrefois.
 (2) Rapport au Premier Congrès de l'U.M.C., 1931.
 (3) *Id.*, *ibid.*
 (4) LOUVER, *La Cochinchine religieuse* (Leroux, 1885), p. 320.
 (5) Mgr DE GUÉBRIANT, Rapport précité.
 (6) *Id.*, *ibid.*
 (7) *Id.*, *ibid.*



Au Maduré, habitations de pariahs près de Dindigul. Quand le feu prend, toute la ligne est incendiée.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).

CHAPITRE VII

LES MISSIONS DE L'INDE

Difficultés propres à cette mission. — Le schisme goanais. Le problème des castes — Les méthodes d'apostolat dans les missions du Sud : le Maduré — La mission du Chota-Nagpore, au nord de l'Inde — Situation présente et espérances d'avenir

I. — Difficultés de l'apostolat aux Indes

Il semble que le XIX^e siècle eût dû être aux Indes une époque privilégiée pour l'apostolat : nous y assistons en effet à une expérience nouvelle de pénétration européenne, tentée par les Anglais, avec des méthodes et des moyens tout différents de ceux de l'ancien Portugal.

S'ils se gardent bien de prendre parti entre les différentes confessions religieuses,

ils laissent au christianisme, sous la forme protestante et sous la forme catholique, une réelle liberté d'action, et même, dans une mesure que les missionnaires se plaisent à reconnaître, ils lui accordent une bienveillance et un appui d'autant plus précieux que l'Angleterre administre directement les 4/5 de la population indienne.

Et cependant les missions indiennes, comme celles du Japon, furent longtemps classées parmi les plus ingrates du monde.

C'est qu'en effet, aux obstacles naturels que leur oppose l'immensité d'un pays aussi grand, aussi peuplé, aussi différencié que l'Europe, s'ajoutent les barrières que dressent parmi les deux tiers de la population (220 millions d'habitants) le système brahmaniques des castes — et parmi les quatre-vingts millions d'Indiens islamisés la loi intransigeante du Coran.

Pour comble de malheur la prédication de l'Évangile est à cette époque entravée aux Indes par les divisions des chrétiens eux-mêmes : rivalité des protestants et des catholiques, et au sein même, hélas ! du catholicisme, hostilité des Eglises dites goanaises, relevant de la juridiction portugaise, contre les Vicaires Apostoliques dépendant de la Propagande.

Il est indispensable de se rendre compte de cette douloureuse situation si l'on veut comprendre les lenteurs de l'évangélisation aux Indes jusqu'à nos jours.

LE SCHISME GOANAI. — Lorsque, entre 1828 et 1835, le gouvernement de Lord Bentick eut instauré aux Indes la liberté religieuse, le Pape Grégoire XVI décida de profiter de ces circonstances favorables pour ajouter aux quatre missions existantes cinq vicariats apostoliques nouveaux : Madras (1832), Calcutta (1834), Ceylan et Pondichéry (1836), Trichinopoly (1846).

Le Portugal, qui cependant avait, en 1833, décrété chez lui l'extinction des Ordres religieux et la confiscation de leurs biens, protesta contre ces mesures au nom des privilèges de l'archevêché de Goa, lequel n'abdiquait aucune de ses prétentions séculaires.

Une rupture diplomatique s'ensuivit, et, en 1838, le Pape proclame la déchéance — provisoire — du Patronat portugais.

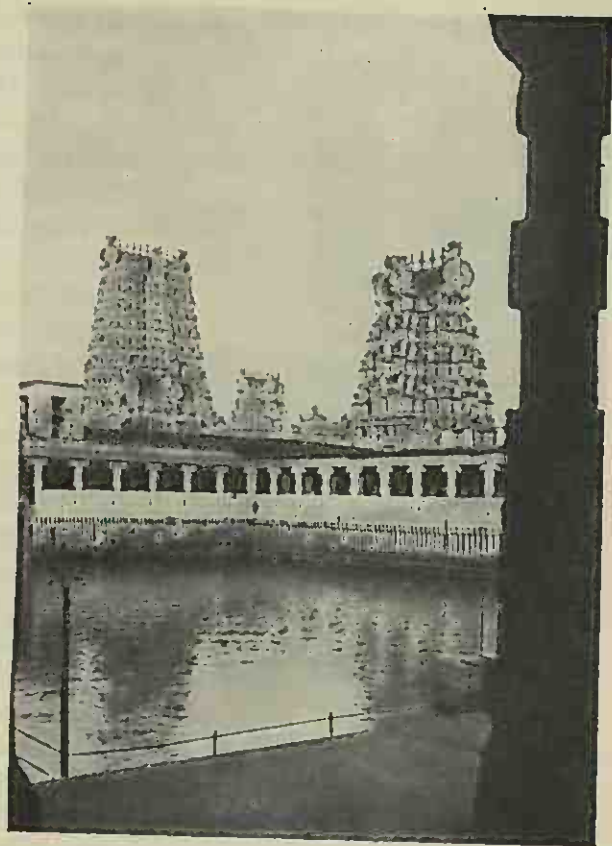
Il fallut bien négocier et les négociations durèrent longtemps.

En 1843, le Portugal demanda au Pape de reconnaître la nomination à Goa de l'archevêque de Silva Torrès, qui en cinq ans (1844-1849) improvisa l'ordination de 294 prêtres indiens. Après lui, en 1853, l'évêque de Macao viendra en ordonner d'un coup 257 nouveaux, qui envahirent les chrétientés du Sud. On devine sans peine ce que pouvait valoir un pareil clergé.

Cependant, en 1857, Rome, désireuse de ménager autant que possible les susceptibilités portugaises, décida de maintenir la juridiction de l'archevêque de Goa sur les chrétientés portugaises existant dans les divers vicariats.

De 1857 à 1886, jusqu'au Concordat établi sous Léon XIII, les missions durent vivre sous ce régime de confusion inextricable, où les prêtres dits goanais, de beaucoup les plus nombreux, discréditaient le clergé catholique au regard de l'opinion indienne et européenne.

Il y a une trentaine d'années, un catholique influent de Bombay, M. d'Aguiar, décrivait ainsi, dans une réunion publique, la situation qu'il avait connue aux environs de 1850 : « Vous ne pouvez vous faire une idée de ce qu'était notre communauté en ce temps-là. J'y avais trouvé les catholiques croupissant dans l'ignorance, la société déchirée par les dissensions religieuses, les pères contre les enfants, les frères contre les sœurs. Le peuple, ai-je dit, était ignorant ; mais la fraternité maçonnique était intelligente, active, infatigable à fomenter ces dissensions, à détruire le peu de foi qui restait et le respect du clergé, à rompre cette unité qui est l'orgueil, la gloire, le signe de tout vrai catholique. Notre communauté était tombée au plus bas degré de l'échelle sociale. Comme corps religieux, elle était méprisée. Personne dans les églises, les offices faits avec un sans-gêne dont vous n'avez pas l'idée. Pas d'éducation. » Et l'orateur rappelait que Mgr Whelan, Vicaire apostolique, Carme, dégoûté, impuissant à mettre l'ordre dans ce chaos, s'était embarqué en 1846, secouant, à la lettre, la poussière de ses sandales (1).



Deux gopourahs de pagodes.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).

LA RELIGION HINDOÛISTE ET LE PROBLÈME DES CASTES. — Et cependant quelle nécessité s'impose aux chrétiens de présenter un front solide et uni contre le bloc formidable des religions établies aux Indes !

Quelques notions précises s'imposent à cet égard en raison des confusions que l'on commet trop souvent en pareille matière.

On peut estimer qu'il existe aux Indes 240 millions d'hindouïstes, 77 millions de musulmans, 13 millions de bouddhistes et environ 10 millions d'animistes primitifs.

Nous ne dirons rien ici des musulmans, dont nous avons assez parlé ailleurs ; rien des bouddhistes indiens, en raison de leur petit nombre.

Mais il faut accorder une mention spéciale aux hindouïstes, en raison des obstacles terribles créés par leur système de la caste.

Hindou et indien ne sont en effet nullement synonymes. L'Hindou appartient au système religieux et social des castes, dit culte brahmanique. On ne saurait donc jamais



Type de pariah, la condition la plus méprisée de l'Inde, au-dessous même des castes inférieures.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).



Type de brahme : une touffe de cheveux rejetée en arrière, le front marqué du signe d'un dieu.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).

parler de chrétiens hindous pas plus que de chrétiens bouddhistes. Il n'y a que des Indiens chrétiens, ou mahométans, ou hindouïstes.

Or, les deux tiers des Indiens sont hindouïstes, c'est-à-dire asservis à la loi d'airain de la caste. De cet esclavage, les siècles seulement auront raison, comme de tous les obstacles qui naissent d'une organisation sociale profondément enracinée et devenue connaturelle pour ainsi dire à une race.

« De père en fils, le balayeur a balayé, le blanchisseur blanchi, le forgeron forgé, le voleur volé (car il existe aussi une caste de voleurs), le pariah retenu son haleine au passage du brahme, et le brahme redit chaque jour la formule sacrée : Je suis Dieu ; il n'est pas d'autre Dieu que moi.

» Au début, il n'y aurait eu que quatre castes, selon ce verset du Rig-Veda : « Les Brahmes sont la bouche, ô divin Brahma, les Kshatrias ton bras, les Vaysias ta cuisse, le Soudra est issu de ton pied. » Aujourd'hui, cette grande division subsiste, mais morcelée à l'infini.

» L'hindou ne peut manger, boire, s'habiller sans consulter la caste. Malheur au Paller ou au Pariah qui laisserait son pagne flotter jusqu'à terre au lieu de le relever à mi-cuisse. Malheur au Sanar qui mettrait son turban à la mode brahmique, et malheur par-dessus tout à quiconque oserait manger du bœuf, car c'est là le privilège dégradant du Pariah. L'Indien, qui est doux comme un agneau, devient forcené quand il s'agit de la caste...

» Souvent, ce qui retient l'Hindou loin du Christ, c'est la crainte de *perdre sa caste*, car perdre sa caste, c'est tomber au-dessous du Pariah, c'est la mort civile, l'avilissement suprême. Aussi ne dit-on pas dans le langage courant, « se convertir au catholicisme », mais *tomber dans le catholicisme*. Comme pour le musulman, la conversion pour l'hindouïste équivaut à la mise au ban de la société (*). »

D'autre part, il faut bien reconnaître que les hindous possèdent, en somme, bien que d'une manière déficiente et purement analogique, tout ce que l'Église catholique peut, à première vue, leur

offrir : une théologie complexe, des règles de vie ascétique et mystique, des saints, des temples, des processions, des pèlerinages, etc., de telle sorte que leur sentiment religieux est pleinement satisfait de ce qu'il possède et ne songe même pas à chercher ailleurs.

L'Incarnation elle-même ne leur est pas étrangère et beaucoup sont disposés à ouvrir les portes de l'hindouïsme au Christ et à l'Evangile, comme à un avatar de Vichnou et à son message. Mais en même temps que l'hindouïsme s'est enrichi de magnifiques spéculations sur l'existence et l'action de Dieu, de subtiles doctrines ascétiques et mystiques, de cérémonies religieuses allégoriques, il s'est pénétré d'une sensualité et d'un orgueil qui éloignent les âmes de la simplicité et de l'humilité de l'idéal évangélique.

II. — Les méthodes de l'apostolat

Dans ces conditions, on devine de quel côté sera amené à se porter spontanément l'apostolat missionnaire : du côté des éléments indiens non encore touchés par l'hindouïsme ou méprisés par lui.

En fait, si nous interrogeons la carte de l'évangélisation des Indes, nous constatons que les éléments christianisés appartiennent, soit à des castes inférieures, soit surtout aux groupements indiens hors-castes, comme les parias, et mieux encore à ceux qui ont échappé à l'hindouïsme, comme les races draviniennes du Sud et les races aborigènes du Nord (Chota-Nagpore).

Pour donner une idée des conditions dans lesquelles s'est exercé l'apostolat aux Indes, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, nous prendrons pour types deux des plus belles missions existantes : au sud, celle du Maduré, « une des rares provinces de l'Inde où les missions modernes ont fait brèche dans l'hindouïsme (*) » ; au nord, celle du Chota-Nagpore, où les conversions ont été opérées parmi les vieilles races aborigènes.

LA MISSION DU MADURÉ. — Lorsque les Jésuites rentrèrent en 1838 au Maduré, dans la vieille mission de saint François-Xavier, il s'y trouvait encore bon nombre de chrétiens, administrés par des prêtres indiens de l'obédience de Goa.

Mais quels chrétiens ! « Leur ignorance était extrême ; les sacrements tombés en désuétude. Le prêtre n'était plus que celui qui accordait les dispenses ; et si en conscience il les refusait, eux répondaient par la menace de passer aux protestants.



Un jeune brahme donne, de loin, à boire à un pariah. La condition antichrétienne, on dirait inhumaine de la société hindoue, veut que l'haleine du pariah soit impure...
Film « L'Inde Sacrée », Fiat-Film.



Un saint bouddhique.
Statuette chinoise de l'époque
Song. Musée Cernuschi.

» Les plus mauvaises têtes étaient les Paravers de la Pêcherie, les enfants de François-Xavier. Le Père Martin, qui s'était fixé à Tuticorin, les montre ne sachant même plus faire le signe de la croix, ivrognes, hommes et femmes concubinaires, superstitieux. Les biens d'églises étaient aux mains des intrigants. Des chefs de caste ou de village s'attribuaient, en matière religieuse, des droits étranges. Il fallait leur autorisation pour que le prêtre bénît les mariages, baptisât, enterrât, admit aux sacrements, les refusât. Le « roi des Paravers », comme on disait, prétendait gouverner les Eglises, et au besoin les piller. Le P. Martin voulut réagir. Toute la caste se souleva, entraînant celle des Sanars. Pour comble d'infortune, les protestants étaient là, pêchant en eau trouble.

» Autre épreuve : les morts. En 1843, sept missionnaires déjà avaient succombé, et quarante-quatre en 1863. C'est que, à toutes les misères d'une lutte sans gloire, s'ajoutait la tâche écrasante de veiller aux besoins des chrétiens, de les visiter sans

relâche, et cela, sous un climat torride, allant de village en village, à pied ou à cheval, mal nourri, mal logé. Cependant, la mission se développa. La perspective d'une vie abrégée n'empêchait pas les recrues de venir d'Europe ; en 1845, la mission comptait 122.000 fidèles contre 36.570 chrétiens du *Padroado* et 38.000 protestants (*). »

Elle fut alors érigée en Vicariat indépendant.

Aujourd'hui, sa population de cinq millions d'habitants, presque tous hindouïstes, est répartie — sans compter les parias — en une douzaine de castes principales qui toutes compte des chrétiens, plusieurs des prêtres et une, celle des Paravers, un évêque.

Les Brahmes mis à part, la plus élevée des castes est celle des Vellages (25.000 baptisés), lesquels sont tenus pour nobles. Ce sont eux qui ont donné le plus de prêtres à la mission.

Vient ensuite celle des cultivateurs de palmiers (Nadars), la plus nombreuse de toutes. Elle compte aujourd'hui 57.000 fidèles. Groupe fortement entamé par les protestants. Ces derniers ont sur les catholiques une influence fâcheuse : aux jours de crise, ils leur feront faire des sottises.

Les Nadars ont peu de sympathie pour les *Paravers*, les pêcheurs de perles (dont 30.000 sont catholiques) et ils en sont payés de retour. Tous, têtes chaudes, malaisés à gouverner. Les *Odéages* (34.000 baptisés) paisibles cultivateurs très attachés au sol, aiment tellement la terre qu'ils regrettent presque ce qu'il en faut abandonner aux sépultures.

Il y a encore les *Vanniyers* (35.000), les *Kammalers* (5.600), les *Maravers* (3.500),



Administration du baptême dans la mission de Tuticorin.

(Cl. Fides.)

les *Idayers* (2.300 catholiques). Chaque groupe a sa spécialité, et il en est d'originales : les *Kallers* sont... ou étaient jadis des voleurs : on a recruté chez eux les agents de police.

En-dessous, et à une distance incommensurable, il y a les *intouchables*, les *Panchamas*, ceux de la cinquième caste, les vils, le rebut des rebus : 25.000 *Pallers*, 44.000 *Parias* (*). »

Pour savoir comment cette mission a triplé ses effectifs depuis 1845 (elle compte aujourd'hui 327.000 chrétiens et 124 prêtres indigènes), « il faudrait la parcourir du nord au sud et voir, dans son labeur quotidien, le *pangou-swami* (*pangou*, cercle, paroisse ; *swami*, prêtre) luttant contre la superstition, l'idolâtrie, le protestantisme, vivant de peu, anémié par la chaleur, toujours en course, cahoté d'un village à l'autre dans son char à brufs, ne trouvant souvent à l'étape du soir rien qui ressemble à un presbytère. Pour tout abri, la chapelle en terre, hantée par les rats, les chauves-souris, les scorpions. Beaucoup d'églises sont encore en torchis, bien que les chrétiens, dont l'éducation est longue à faire, commencent à comprendre qu'ils ont, eux aussi, le devoir d'assurer au culte un cadre décent ».

Le grand instrument d'apostolat, c'est l'école. « L'expérience du Maduré peut se traduire par cet axiome : tant vaut l'école, tant vaut la mission. »

Cependant la mission a connu aussi les *mass conversions*, les poussées de conver-

sions. Par exemple, en 1876, lors d'une grande famine. Dans cette population décimée par la faim et le choléra, les âmes se donnaient à qui sauvait le corps. Avant le fléau, dans son *pangou*, le P. Guhen avait 47.000 chrétiens : après, il en eut 52.000, puis 60.000 en 1886, 68.000 en 1891. Quant aux recrues des protestants, c'est par villages entiers qu'elles passèrent alors aux catholiques.

Autre poussée, vers la fin de 1889, aux environs de Tuticorin. Les villages envoyaient députation sur députation au P. Caussanel. En décembre 1890, le R. P. Verdier, Supérieur, annonçait que six cents personnes demandaient le baptême ; en janvier, le nombre avait décuplé. Ce n'était pas une caste, c'étaient cinq, six castes, Parias, Pallers, Sanar et aussi Maravers, des Vellages, des Nayakers, des Rettis, les uns idolâtres, les autres protestants, qui affluaient.

Pourtant cette fois, il n'y avait pas eu de famine : Dieu seul sait ce qui mettait ainsi les âmes en mouvement.

« Dans l'ensemble, tous sont bons, pieux, d'une dévotion démonstrative. Ils aiment les cérémonies, et bruyantes. Ils ont le culte de la messe : les veilles de fêtes, on suffit mal aux confessions. Avec cela, remuants, révoltés pour une bagatelle, et, dès que la caste est en jeu, d'une susceptibilité invraisemblable. Un des casse-tête de l'administration est de donner à chaque groupe le prêtre qu'il acceptera pour curé. Il y a fort à faire aussi pour leur inspirer le sens de l'égalité chrétienne. Si on les en croyait, il faudrait mettre dans le pays autant d'évêques qu'il y a de castes. Tout pieux qu'ils sont, ils n'auront pas l'idée, souvent, de travailler à la conversion de leurs domestiques parias.

Un exemple : on a beaucoup parlé ces dernières années, d'un conflit qui a divisé les catholiques de Trichinopoly et conduisit à un véritable petit schisme. Les Parias,

jadis résignés à leur humble sort, font campagne aujourd'hui pour supprimer les distinctions de caste. Raison de plus chez les autres pour les maintenir, les accentuer même. Sur quoi des agités prétendirent imposer à l'évêque une mesure radicale : aux Parias leur église, et la leur aux gens de caste. C'était rendre vaines toutes les victoires gagnées sur l'esprit séparatiste, si antichrétien. L'évêque résista, et il



Incinération d'une brahmine sous un feu de galettes faites de bouses de vache sèches.

Film « L'Inde Sacrée », Fiat-Film.



Collège Saint-Joseph à Trichinopoly. Clive's house où habitent 400 élèves païens du collège.
Temple et roc de Siva.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).

y eut révolte. L'agitation se compliqua de nationalisme outrancier et ne s'apaisa que difficilement (*).

Pour étendre leur rayon d'action, les missionnaires ont recours à des œuvres spécialisées.

Au premier rang, il faut placer sans doute celle du *haut enseignement*.

Trop longtemps les missionnaires catholiques se sont laissés devancer sur ce terrain par les protestants. Aujourd'hui encore, contre 37 collèges universitaires soutenus par les missions protestantes, huit seulement sont organisés dans les missions catholiques. Cependant, d'après le rapport officiel de l'Education publié en 1927, sur 2.354 étudiants chrétiens existant dans tous les collèges de l'Inde, plus de la moitié sont catholiques (?).

Le grand collège de Saint-Joseph de Trichinopoly comptait en 1933 dans les cours supérieurs 886 étudiants, dont 212 catholiques, et 1233 élèves des cours secondaires, dont 481 catholiques.

Au total, les Jésuites du Maduré groupent une population scolaire de 33.000 élèves dans l'ensemble de leurs écoles supérieures, secondaires, industrielles, normales, élémentaires — dont un tiers de catholiques, enfants et jeunes gens.

Le bien se fait avant tout chez les chrétiens, cela va de soi. Ceux-là du moins (douze ou treize mille enfants et jeunes gens) n'iront pas se pervertir dans les écoles protestantes, hindouïstes ou neutres. Chez leurs maîtres catholiques, ils prennent une culture



Un curieux pèlerin... coiffé d'un turban fait de ses cheveux.
Film « L'Inde Sacrée », Fiat-Film.

morale et des habitudes religieuses que tous ne perdront pas en entrant dans la vie. Les visiteurs sont frappés par l'intense piété des élèves. Chez eux et chez les anciens se recrutent des catéchistes volontaires, des congréganistes, qui sont les collaborateurs des missionnaires, se partagent les quartiers de Trichinopoly, et enseignent la doctrine à un millier d'enfants. Des associations analogues existent ailleurs à Dindigul, à Tuticorin.

Parmi les catholiques ainsi formés, il n'en manque pas qui arrivent à de hautes situations dans l'Etat. Les trois premiers présidents de l'Assemblée législative de Madras ont été des anciens élèves de Saint-Joseph, tous trois fervents catholiques.

Il en résulte que l'Eglise a gagné en prestige. Saint-Joseph a été la façade dont elle avait besoin pour être estimée. Les succès d'examens ont valu aux collèges de la mission, avec de fortes rentrées, les faveurs que l'Etat réserve aux établissements qui ont fait leurs preuves : des subventions. Certains maîtres ont leur place dans les jurys de concours et même au Conseil de l'Université de Madras. Cela se sait jusque dans la brousse. Le catholicisme n'est donc pas l'Eglise des seuls parias !

Autre gain sérieux. La cloison qui sépare les castes s'amincit. Toutes les castes sont représentées dans les collèges, depuis le Brahme jusqu'au Paria. Jamais, il y a quarante ans, Paravers de la Côte et Soudras de l'intérieur n'eussent consenti à manger dans la même salle, à respirer le même air. Peu à peu les murailles ont été remplacées par des écrans, les écrans par des bancs, les bancs par une ligne morale. Il est vrai que la ligne subsiste. Mais que diraient les missionnaires d'il y a cent ans, s'ils voyaient côte à côte, dans la même classe, Brahmes et Parias recevoir les mêmes leçons ? Lentement, le catholicisme fait son œuvre de charité et d'union. Les païens apprennent à le connaître, et, s'ils ne le connaissent pas, c'est qu'ils ferment les yeux. L'orgueilleuse caste des Brahmes elle-même est atteinte dans ses préjugés.

L'APOSTOLAT DES BRAHMES. — Vers 1890, un missionnaire, dont le nom mérite d'être retenu, le P. Billard, consacra sa vie à cet apostolat.

Il ne s'agissait plus, à la manière du P. de Nobili, d'adopter l'habit, les coutumes, les austérités des pénitents hindous, mais de connaître à fond la langue, les usages du milieu, surtout de s'imposer par la science. Docteur, membre de l'Université, professeur de marque, il acquit un tel ascendant que le monde hindou s'inquiéta. Tout fut mis en œuvre pour écarter de lui la jeunesse brahme. Il redoubla de prières et de prudence.

Un premier Brahme, n'y tenant plus, céda à la grâce, mais s'enfuit à Ceylan cher-

cher la liberté. Un autre, connu pour son acharnement antichrétien, si connu même que les Pères l'évitaient, s'en vint trouver le P. Billard pour parler religion. Le Père se déroba ; Mahadeva insista : il avait des doutes, il lui fallait la lumière... Et le Père se dérobait toujours. Cela dura deux mois. Enfin le missionnaire se demanda si sa défiance n'était pas excessive. L'instruction commença. Un soir, il conduisit son élève devant le tabernacle. Il y eut un moment de lutte intérieure violente : mais le Brahme s'agenouilla. Il se releva vaincu. Un an après, deux autres faisaient ouvertement profession de christianisme.

Immédiatement les persécutions commencèrent. Les anciens de Trichinopoly se rappellent encore Snakaren qui, pendant des semaines, enchaîné sous la véranda de son père, subit l'assaut des prêtres du temple voisin, des lectures du Râmâyana, des incantations magiques. Autour des convertis, ce n'étaient que discussions religieuses. La rue s'en mêla. Il y eut des violences. Les néophytes furent maudits, déshérités, chassés de leur caste. Quant au P. Billard, il est heureux pour lui que la police anglaise l'ait protégé.

D'année en année, le nombre des Brahmes convertis augmenta de quelques unités. Il y eut, hélas ! des retours en arrière. Il y eut des morts, et qui restent mystérieuses. L'hindouïsme fit rage. Le théosophisme s'en mêla et miss Annie Besant vint pérorer à Trichinopoly. Elle en fut pour ses frais de colère.

Actuellement les Brahmes convertis, hommes et femmes, environ deux cents, ont à Trichinopoly, et également à Madras, leur quartier à part. On a cessé de les violenter, mais ils ont beau garder de leur caste tout ce qui n'est pas superstitieux, ils sont tenus par leurs congénères pour des transfuges. Ils en prennent leur parti et quelques-uns délibérément, à l'église, se mêlent aux parias. Plusieurs d'entre eux, entrés dans la Compagnie de Jésus, arrivent au sacerdoce.

III. — La mission du Chota-Nagpore

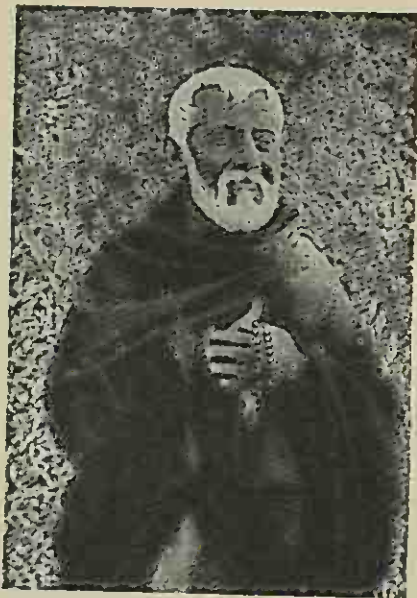
Bien différente est l'histoire comme la situation de la mission du Chota-Nagpore, située au nord-ouest de l'Inde, dans la province de Calcutta, et peuplée d'environ six millions d'Indiens aborigènes, des Mundas et des Karrias.

Ces populations qui ont échappé à l'emprise de l'hindouïsme, ont une religion très pauvre : elles croient en Dieu, aux esprits surtout, et plus particulièrement aux mauvais esprits ; font quelques sacrifices et quelques prières, mais ne possèdent ni



Un brahme avec les insignes de sa dignité : la cordelière en sautoir et le signe sur le front.

Film « L'Inde Sacrée », Fiat-Film.



Brahmane converti au catholicisme.
(Cl. Fides.)

temples, ni littérature religieuse, ni *a fortiori* écoles théologiques ou ascétiques.

Voici en bref l'histoire de leur conversion.

En 1870, il n'y avait rien. C'est vers cette époque qu'un officier anglais signalait à Mgr Steins, archevêque de Calcutta, les aborigènes du Chota-Nagpore, gens simples, droits, qui, disait-il, se convertiraient aisément. Les luthériens qui travaillaient là n'étaient pas mécontents des résultats obtenus.

Les débuts de la mission catholique ne furent pourtant pas encourageants. Le P. Stockman, parti en 1868, n'avait converti, cinq ans plus tard, que quelques familles, à Chaibasa, situé à une centaine de kilomètres de Ranchi, à Sarwada près de Torpa et ailleurs. Cela suffit cependant pour exciter contre lui les luthériens qui allèrent jusqu'à brûler deux des chapelles qu'il avait construites. Pour avoir la paix, le commissaire anglais lui interdit d'en bâtir une troisième ! Le P. Stockman s'en alla en Chine...

Son successeur, le P. Fierens, ne fut pas beaucoup plus heureux que lui... D'autres arrivaient : les PP. De Cock, Sapart, Lachawielz, Müllender... Enfin en 1885, après une bonne quinzaine d'années d'efforts, il y avait 1.837 catholiques au Chota-Nagpore.

C'est alors que paraît le P. Lievens. Tout comme le P. de Nobili, il commence par « étudier la question » avant de se mettre à l'ouvrage et il constate que cette « question », qui était intellectuelle au Maduré, est ici une question agraire. Les propriétaires terriens, hindous et musulmans, exploitent scandaleusement leurs paysans qui ont faim. Le P. Lievens étudie donc le droit coutumier, se fait l'homme de loi des paysans, intente des procès aux propriétaires terriens, les gagne, libère les malheureux paysans des mains avides de leurs oppresseurs et des usuriers, se présente en sauveur, et facilement fait comprendre ce qu'est et qui est le vrai Sauveur. Parce qu'il leur a donné le pain du corps, ses protégés lui donnent en échange toute leur confiance et acceptent de lui le pain de l'âme.

C'est par douzaines de mille que le P. Lievens fait des conversions : 75.000 en cinq ans. Puis une chute... à cause de la réaction violente — à coups de bâton ! — des propriétaires, dont les richesses matérielles sont atteintes, et à cause surtout du manque de prêtres pour instruire les nouveaux chrétiens, pour soutenir leur foi et leur courage. Les supérieurs de la Mission s'aperçoivent du danger, envoient des prêtres et c'est l'ascension en flèche qui monte en cinquante ans jusqu'à 300.000.

Voici un aperçu des progrès réalisés.

En 1887, 10.000 chrétiens ; 50.000 en 1900 ; 100.000 en 1905 ; 150.000 en 1910 ; 250.000 en 1925 ; 300.000 baptisés ou catéchumènes à l'heure actuelle.

Depuis 1928, la mission de Chota-Nagpore est devenue mission autonome, avec

siège épiscopal à Ranchi. Elle a laissé à Calcutta 50.000 catholiques — sur 24 millions d'habitants — et en retient 254.000 sur 6 millions d'indigènes. Les protestants y comptent de leur côté 166.000 adhérents.

Un réseau serré d'œuvres d'enseignement et d'œuvres sociales assure la persévérance et prépare les conquêtes nouvelles de cette méritante Église.



Les Capucins aux Indes. L'une des multiples formes de l'apostolat missionnaire : le soin des malades. (Cl. Fides.)

« Aujourd'hui, écrit l'historiographe de la mission, la mission du Chota-Nagpore ne se conçoit plus sans son admirable système d'œuvres sociales. Chaque année, afin d'en souligner l'importance, l'évêque préside en personne l'assemblée générale qui réunit à Ranchi des centaines de délégués représentant les sections qui couvrent le pays d'un réseau serré. Remarquable vraiment, la transformation qui s'est opérée parmi ces villageois hier encore si frustes et si bornés. A les voir dans les réunions qui précèdent la séance de clôture discuter, comme des vétérans en affaires, les points à l'ordre du jour, croirait-on que ce sont là ces mêmes Oraons, Mundas et Kharias qui, il n'y a pas cinquante ans, s'effondraient dans l'abjecte servitude où les tenait la tourbe d'exploiteurs qui avaient inondé leur patrie (*). »

IV. — Situation présente et espérances d'avenir

A la fin du xviii^e siècle, les chrétientés latines non portugaises de l'Inde relevaient de quatre Missions et de trois Congrégations.

Sur la côte du sud-est, six ou sept prêtres des Missions-Etrangères établis à Pondichéry, groupaient autour d'eux 42.000 fidèles, héritage des anciennes missions de la Compagnie de Jésus.

Sur la côte ouest, les Carmes, encore moins nombreux, qui dirigeaient les antiques et solides chrétientés du Malabar, de rite syriaque, avaient constitué aussi des paroisses de rite latin dont les effectifs ne dépassaient pas cinquante mille, en y comprenant ceux du vicariat annexe de Bombay.

Enfin au Nord, dans cet immense vicariat d'Agra où vit le tiers de la population de

l'Inde, une dizaine de Capucins comptaient autour de leurs postes à peine cinq mille chrétiens (*).

A ce total de cent mille catholiques reconnus, il faut sans doute ajouter un nombre égal de chrétiens ignorés, dispersés par les persécutions ou abandonnés faute de prêtres.

En estimant à 200.000 les effectifs des diocèses portugais de Goa, Cochin, Mylapore — et à 100.000 ceux des chrétientés de rite syro-chaldéen, on peut penser que les débris du catholicisme aux Indes, au début du XIX^e siècle, se chiffraient par 500.000.

Quel a été le fruit du labeur missionnaire accompli depuis lors ?

Le P. Louvet estime que le nombre des chrétiens de l'Inde était passé de 500.000, en 1800, à 986.000 en 1850 et à 1.692.337 en 1890. En 1900, il dépassait certainement les deux millions.

Il est vrai que de ces chiffres, si l'on veut connaître le progrès réel des missions proprement dites, il convient de déduire le total des vieux chrétiens appartenant aux diocèses portugais et de rite syriaque, qui est environ de 370.000 en 1800, de 550.000 en 1850, de 803.000 en 1890, de un million au début du XX^e siècle.

La courbe missionnaire partirait donc de 180.000 au début du siècle, pour monter à 436.000 au milieu du siècle, et à près de un million à la fin du siècle.

C'est encore beaucoup plus que ce que l'on peut attendre du développement normal résultant des excédents de natalité, qui, nous l'avons dit, peuvent être estimés à cent pour cent dans le cours d'un siècle.

Les progrès sont particulièrement sensibles dans les provinces de Pondichéry et de Ceylan, qui, entre 1850 et 1890, auraient vu le nombre de leurs fidèles passer respectivement de 240.000 à 503.000 et de 114.000 à 222.000.

La situation actuelle (1935) est la suivante :

1. — Le nombre total des éléments catholiques aux Indes est, en 1935, de 3.888.707 baptisés — un peu plus élevé que celui des protestants.

Ils se répartissent ainsi : diocèses portugais et vieux chrétiens de rite syriaque : un million et demi. Le reste, deux millions et demi, appartient aux missions proprement dites.

2. — Les deux tiers de ces effectifs se trouvent au sud de l'Inde, dans la région pénétrée depuis le XVII^e siècle, et qui ne comprend d'ailleurs qu'un tiers à peine de la population totale du pays.

Au nord de la ligne qui rejoindrait Goa et Madras on ne trouve plus que 186.000 catholiques dans la région de Bombay, 100.000 dans les provinces septentrionales d'Agra et de Simla, et grâce surtout aux missions du Chota-Nagpore, 400.000 dans la région de Calcutta.

3. — L'avance réalisée pendant le premier tiers du XX^e siècle dépasse donc un million et demi, et le progrès dû à l'excédent des naissances sur les décès n'explique guère que la moitié de ce total.

Le labeur des missionnaires est enfin récompensé.

4. — Parmi les raisons d'espérance, il faut noter en première ligne le développement du clergé indigène qui est presque en état de doubler aujourd'hui l'effort du

clergé étranger (1.158 prêtres indiens, non-goanais ou syriaques, contre 1.350 missionnaires).

Les sœurs indigènes sont au nombre de 4.488, contre 2.468 européennes.

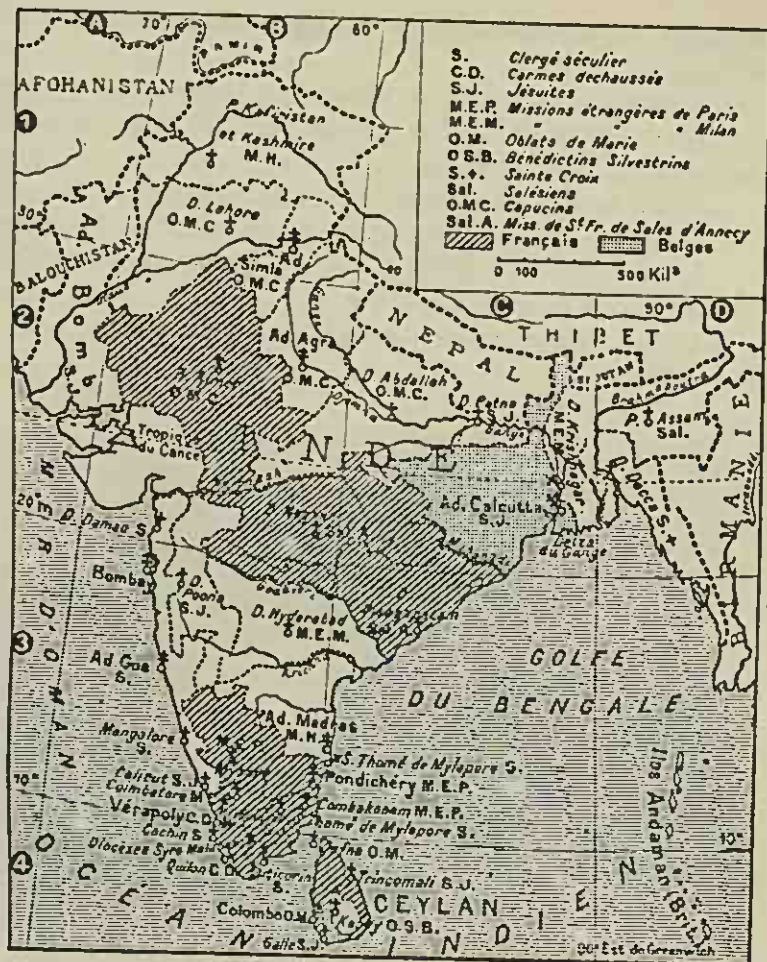
De ces beaux résultats et de ces légitimes espérances, il faut sans doute — pour une large part — faire honneur à l'Encyclique de Léon XIII sur la fondation des Séminaires dans les Indes Orientales, qui aboutit à la fondation du Séminaire papal de Kandy, et qui encouragea si puissamment les débuts de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre (19).

Le 24 juin 1893, résumant la tradition constante de l'Église romaine, le Pape écrivait : « La foi catholique, dans les Indes, n'aura pas un avenir certain, sa propagation ne sera point assurée aussi longtemps qu'il n'existera pas de clergé formé d'indigènes préparés à remplir les fonctions sacerdotales et qui soient capables, non seulement d'aider les missionnaires, mais de remplir eux-mêmes les charges pastorales. »

Sans doute, les missionnaires de l'âge précédent n'avaient pas ignoré la gravité et l'urgence de cette préparation. Mais la terrible question des castes semblait à beaucoup un obstacle insurmontable. D'autre part, l'exemple du clergé goanais, si nombreux, mais si méprisé, leur paraissait confirmer les raisons de prudence.

Des essais réitérés avaient échoué devant la révolte des chrétiens de caste blessés dans leur orgueil : des églises et des collèges s'étaient vidés d'un coup à l'approche de ces parias dans les rangs desquels il eût été si facile de recruter de nombreux séminaristes.

La Société des Missions Étrangères, vouée par tradition à ce recrutement du clergé



Missions de l'Inde.

indigène, n'obtient longtemps que des succès médiocres allant de trois prêtres en 1840 à vingt-sept en 1870.

A partir de cette date, on observe un heureux changement.

Les missions de Ceylan, qui ne possédaient qu'un seul prêtre indigène en 1870, en comptent treize en 1890.

Celles du Maduré passent de cinq à vingt-sept.

Celles des Missions Etrangères, de vingt-sept à cinquante et un.

L'appel du Pape Léon XIII et la fondation du Séminaire Pontifical de Kandy vinrent donc à l'heure opportune.

Depuis, le progrès des ordinations a pris, comme nous l'avons dit, une ampleur merveilleuse.



Paysage du Maduré où l'on compte aujourd'hui vingt-sept missions.
Coll. Missions Jésuites des Indes (Cl. B. G.).

On observe que le mouvement des vocations est particulièrement actif dans les chrétientés de l'ouest (Goa et pays Malayalam). Elles donnent des prêtres à la plupart des missions de l'Inde. Ce sont des chrétientés très solides et florissantes, à la manière de celles de Bretagne en France.

Le recrutement y est si facile qu'il serait quelque jour possible d'y recruter une véritable Société de Missionnaires indiens.

C'est dire tout l'espoir qu'on peut placer dans le clergé indigène pour l'avenir du christianisme aux Indes.

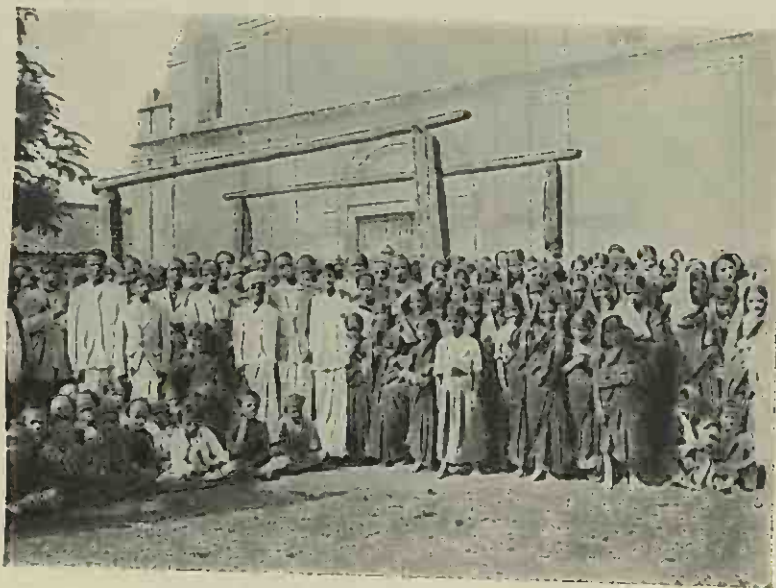
5. — Il n'en reste pas moins que l'évangélisation de cet immense pays doit rester l'un des grands sujets de préoccupation du monde chrétien.

A ces préoccupations, l'évolution politique du pays vient donner un stimulant d'une extrême gravité. Voici, d'après un évêque missionnaire, un aspect de la situation :

« Nous assistons, en ce moment, à la désintégration de cette grande famille des Parias qui compte 50 millions de membres. Les idées nouvelles, apportées par la civilisation occidentale, ont fait fermenter ces esprits simples et ignorants, et éveillé en eux de puissantes aspirations. Ils veulent sortir de l'esclavage où ils ont vécu jusqu'ici et s'élever vers une vie meilleure, sans trop savoir comment. Comme ils ont perdu con-

fiance dans l'hindouïsme, la cause de toutes leurs misères, un mouvement les emporte vers l'islamisme, les sectes déistes issues de l'hindouïsme ou le christianisme, quelle que soit sa forme ou sa croyance. Ces parias sont comme une moisson mûre que de nombreux compétiteurs sont prêts à recueillir. Vers quelle religion se dirigeront-ils ? Car ils ne resteront pas hindous. Qui bénéficiera de leur mouvement ? Réponse difficile à donner pour le moment. Sans prophétiser, on peut cependant conjecturer que la religion qui sera la mieux organisée pour les recevoir, celle qui disposera de plus de moyens pour les secourir — sous tous les rapports —, celle qui saura le mieux harmoniser ses avances avec leurs besoins, court le plus de chances de les voir en masse entrer dans son bercail. Tout considéré, le catholicisme peut espérer faire une riche moisson parmi eux. Il est connu, il est estimé, il a une organisation, une doctrine, un culte qui les attirent. A moyens égaux, ces pauvres esclaves de la société hindoue se donneraient à lui plus volontiers qu'à tout autre.

» Mais si le catholicisme veut que les Parias viennent à lui, s'il veut recevoir ceux qui sont prêts à se donner à lui, il faut qu'il fasse le plus tôt possible un effort suprême pour mobiliser ses ressources en hommes et en argent, et les jeter en masse dans ce qu'on



Le dimanche à la sortie de la messe à Madagonpalli, dans l'Inde.

pourrait appeler les « zones de conversions ». Ces zones existent. Dans beaucoup de diocèses indiens, la population catholique — à part quelques centaines de conversions par-ci, par-là — n'augmente plus que par croissance naturelle. Les positions acquises se sont stabilisées, chrétiens d'un côté et païens de l'autre ; on se regarde sans hostilité, on s'associe même pour les affaires de la vie ordinaire ; mais c'est admis, on ne change plus de religion, on est tombé dans la « zone de l'indifférence ». Les missionnaires travaillent à conserver les chrétiens que leurs prédécesseurs ont gagnés, mais n'en font plus d'autres.

» Par contre, il y a des zones de conversions peu connues pendant de longues années, mais que des articles de journaux — chrétiens ou païens —, des discours de Congrès ont soudainement révélées, mises en pleine lumière. Le public sait maintenant qu'elles existent, ces zones, il connaît où elles sont, dans quels diocèses... Il y en a deux

ou trois dans le nord de l'Inde, le diocèse de Ranchi en possède une de première importance. Dans le sud, de l'avis général, les zones de conversions sont en pays télougou. Elles s'étendent dans les diocèses de Nellore, de Bezwada et de Vizagapatam. Cela veut dire que, dans ces trois diocèses, la population pariète est prête à se donner *en masse* au catholicisme. Il ne manque à celui-ci que les moyens pour la recevoir. Presque chaque semaine apparaissent dans les journaux des lettres où des missionnaires expriment leur douleur de refuser de nombreux villages qui demandent à se faire chrétiens, parce qu'ils n'ont pas les fonds nécessaires pour payer les catéchistes qu'il faudrait leur donner, et bâtir chapelles et écoles que réclament les besoins de ces populations. L'un d'entre eux a même articulé le chiffre d'un million de catéchumènes que, dans sa mission, pourrait amener un immense coup de filet. Notre expérience à Vizagapatam confirme ces pronostics. Si je donnais libre cours au zèle de mes missionnaires, me disant prêt à recevoir tous les villages qu'ils me signalent comme disposés à se convertir, c'est par centaines qu'ils m'en amèneraient chaque année. Ces populations cherchent un appui dans leur désarroi physique et moral, une autorité qui les protège, des prêtres dévoués à leur cause, pour les con-



La croix miraculeuse de saint Thomas à Méliapor.

duire, les défendre et les élever à un niveau social et moral vers lequel elles aspirent, et le catholicisme leur apparaît comme pouvant leur donner cela. Quelle douleur!... quel creve-cœur!... quel malheur!... de ne pouvoir profiter de ce mouvement ⁽¹¹⁾ ? »

(1) Cité par le P. A. Brou, *Cent ans de Missions*, p. 250.

(2) R. P. LACOUAGNE, *Dans l'Inde de Saint François-Xavier* (Louvain, 1929).

(3) A. Brou, *Cent ans de Missions*, p. 229 (Spes, 1935).

(4) A. Brou, *op. cit.*, p. 191.

(5) A. Brou, *op. cit.*, p. 225.

(6) A. Brou, *op. cit.*

(7) Lire dans la Revue *Etudes missionnaires* (janvier-mars 1934) un article du P. Mahé, Recteur du Collège de Trichinopoly, sur le rôle des écoles et des collèges dans la conversion.

(8) H. Josson, *Xaveriana*, n° 132.

(9) Louvet, *op. cit.*, p. 172.

(10) Mgr OLICHON, *Les Origines de l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre* (Bonne Presse, 1929), chapitre III.

(11) Mgr ROSSILON, *Revue de l'Union Missionnaire du Clergé*, juillet 1935.



Le Pape des Missions : S. S. Pie XI. A l'Exposition missionnaire qui se tint au Latran en 1925, S. S. Pie XI détaille un plan en relief d'évangélisation du monde.

EPILOGUE

LES TÂCHES ET LES ESPÉRANCES MISSIONNAIRES DU XX^e SIÈCLE

I. — Un coup d'œil rétrospectif

Parlant aux étudiants de Belgique, le 13 avril 1935, le R. P. Pierre Charles résumait ainsi les sentiments que doit inspirer à un catholique averti la situation de l'Eglise dans le monde :

« J'ai peur parfois que nos chrétiens, même les plus lettrés, même les plus fervents, ne se rendent pas compte de ce que représente, ni de ce que requiert l'effort missionnaire de l'Eglise catholique.

Il est sûr que si l'on prend comme point de comparaison l'année 1820, par exemple, et qu'on mesure le progrès des cent quinze ans qui nous en séparent, on peut aligner, comme pour une parade, des haies de chiffres impressionnants.

En 1820, le Japon était totalement inaccessible ; en 1933, nous y trouvons 251 prêtres missionnaires et 73 prêtres japonais ; 423 religieuses étrangères et 355 sœurs japonaises.

En 1825, pour tout le Siam, il n'y avait plus qu'un seul missionnaire européen, le Vicaire apostolique lui-même, Mgr Florent, déjà vieux et infirme et qui lançait des cris de détresse, suppliant qu'on le secourût. En 1933, il y a au Siam 41 missionnaires européens et 47 prêtres du pays.

En 1825, Madagascar n'avait pas un seul prêtre ; la mission était entièrement abandonnée. Aujourd'hui, il y a dans cette île 183 missionnaires européens ; 31 prêtres malgaches ; 229 religieuses étrangères et 147 sœurs malgaches.

En 1825, il y avait un prêtre dans tout le Sud Africain ; aujourd'hui il y en a 602 blancs et 30 du pays même.

En 1825, l'Afrique centrale était impénétrable ; les archipels du Pacifique n'avaient personne ; l'Australie était une colonie de forçats ; la Corée était hermétiquement close ; la Chine ne tolérait que quelques missionnaires vivant dans l'insécurité et sous le coup d'édits de persécution. Aux Indes, les missions avaient périclité dans les catastrophes de la fin du XVIII^e siècle ; les Missions Etrangères de Paris qui, après l'expulsion et la suppression des Jésuites, avaient été chargées de les remplacer, voyaient leur propre

recrutement tari, et un des leurs, M. Dubois, écrivait que « l'heure de la conversion des Indes était passée » et qu'il n'y avait plus rien à y faire. Le clergé de Goa avait courageusement continué la besogne, sans secours, sans appui.

Au Congo, le Préfet apostolique lui-même suggérait à la Propagande de rapatrier les missionnaires et de sceller la mission dans son tombeau.

Les missions du Paraguay étaient anéanties : les frontons des anciennes églises tombaient en ruines sous les lianes ; les Indiens étaient dispersés à nouveau dans la forêt.

Aujourd'hui, le personnel missionnaire dépendant de la Propagande dépasse 12.600 prêtres blancs ; 5.800 prêtres indigènes ; 6.400 frères missionnaires, 2.300 indigènes ; 32.400 religieuses missionnaires ; 18.000 sœurs indigènes. Il faut y ajouter les prêtres de Goa, de Macao et du Malabar, dépassant largement 2.000, et presque tous indigènes...



Tous les pays, toutes les races... - Un missionnaire capucin en Amérique centrale entre deux guerriers indiens. (Cl. Fides.)

Quand on s'en tient à ces chiffres, on est tenté de conclure que tout est en bonne voie et, comme le voyageur dans son compartiment, on se dit qu'il n'y a qu'à laisser rouler la machine.

A l'examen, cette illusion confortable se dissipe, et la sainte angoisse du Règne de Dieu à établir sur la terre vient nous mordre au cœur.

Car il ne s'agit pas seulement d'entretenir des chrétientés, et de les laisser grandir par le seul excédent biologique des naissances ; il nous faut planter l'Eglise catholique dans toutes les terres, qui constituent son patrimoine et en faire des pays de chrétienté. Or, à y regarder de près, que voyons-nous ?

Devant nous le bloc de l'Islam demeure inentamé. Chaque année, l'Islam s'accroît. En Afrique du Nord, en Egypte, en Turquie, en Perse, chez les Musulmans de l'Inde (et ils sont soixante-treize millions), nous pouvons compter sur nos dix doigts les conversions. La Perse est un archevêché et même une Délégation Apostolique. Cet archevêché d'Ispahan, dont relève la Perse entière avec ses huit millions d'habitants, a 10 prêtres, 4 catéchumènes et seulement 1.100 catholiques. La Perse est cependant un point stratégique de premier ordre.

En Turquie, le prosélytisme catholique est devenu pratiquement impossible et, comme dans la plupart des états totalitaires, l'éducation religieuse libre est exclue.

En Arabie, pour une population de sept millions, nous avons 688 catholiques et cinq prêtres, tous résidant à Aden, sans aucun moyen de passer à l'intérieur.

Le Japon, qui est lui aussi une des clés et peut-être la seule clé de l'Extrême-Orient, compte à peine, si nous défalquons la Corée, 100.000 catholiques, dont les deux tiers sont les descendants des catholiques de l'ancienne mission du xvi^e siècle. Et cela malgré la liberté religieuse garantie par la constitution et la paix absolue dont la mission a pu y jouir pendant cinquante ans.

Il est très vrai que l'Afrique centrale est aujourd'hui une des merveilles de l'apostolat missionnaire, mais les grandes masses démographiques ne sont pas là. Chaque année, par le seul excédent des naissances, le Japon accroît sa population d'un million. Pendant le même laps de temps, nos catholiques y augmentent de 2.000. En 1872, le Japon proprement dit comptait 33 millions d'habitants ; en 1909, il dépassait 50 millions, en 1930, il dépassait 64 millions. Depuis que la mission catholique y a repris pied, elle se trouve donc devant une difficulté deux fois plus grande.



Tous les climats, toutes les races... -
Au Sud Afrique. Missions des Oblats de
Marie-Immaculée. Une jeune maman.



Tous les climats, toutes les races... - Une famille chrétienne en Mandchourie.

Missions Etrangères de Paris.

acquise et grâce à une impulsion moyenne ('). »

C'est à cette virile conclusion qu'il faut s'en tenir, parce que c'est à elle que conduit une histoire du problème missionnaire à travers les âges.

L'établissement de l'Eglise sur la terre ne pourra pas se réaliser en vertu de la vitesse acquise ni grâce à une impulsion moyenne.

Les catholiques du xx^e siècle nous sauront gré, en terminant d'insister sur ce point en mettant en lumière les difficultés auxquelles ont à faire face les missionnaires d'aujourd'hui, mais aussi les ressources nouvelles que leur offre le renouveau missionnaire auquel nous avons la consolation de participer.

Ce n'est là qu'un exemple. On pourrait en trouver à peu près partout d'aussi éloquentes.

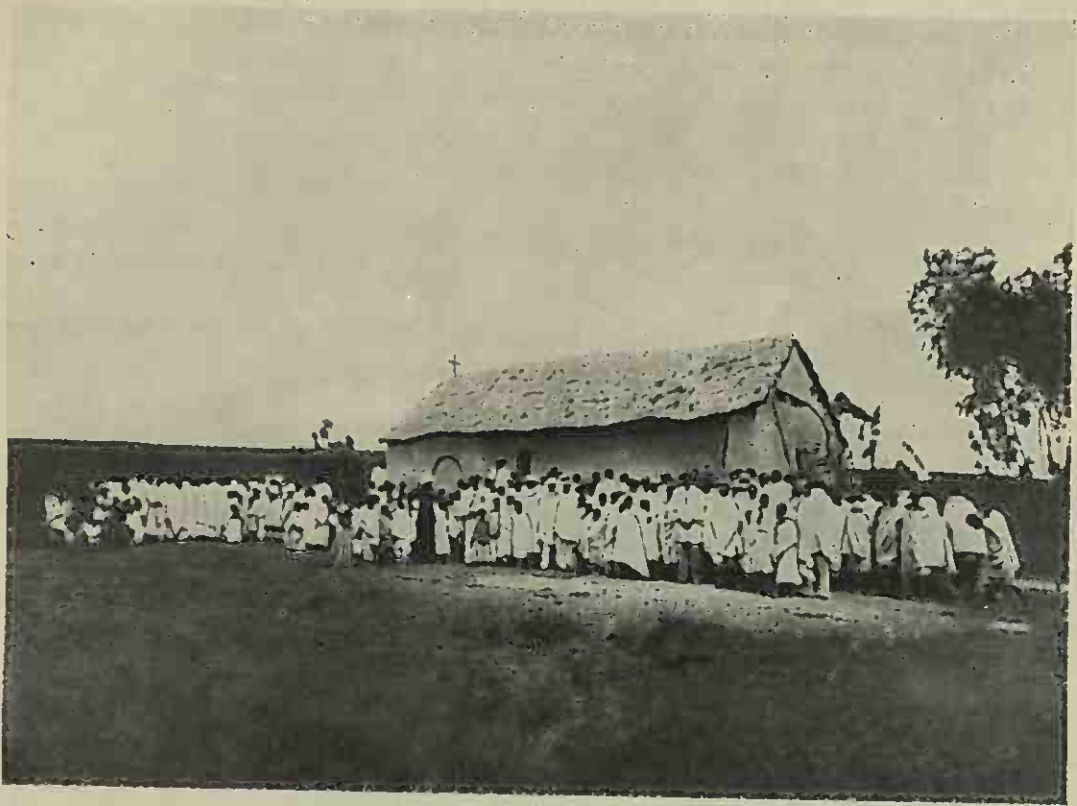
Le problème qui se pose est inéluctable.

... En bref, la situation des missions catholiques est celle-ci : aujourd'hui, l'Eglise est au monde dans la proportion moyenne de un contre cinq. De part et d'autre, on se renforce : mais lorsque nous recevons une unité de supplément pour mener l'action, de l'autre côté il en arrive cinq. Pour équilibrer l'accroissement du monde catholique avec celui du monde non-catholique, nous devrions aligner chaque année 6.500.000 convertis. Nous n'en avons pas 500.000.

Il ne sert à rien de jeter sur cette situation brutale la mousseline de quelques anecdotes touchantes, ni de laisser croire que l'extension de l'Eglise sur la terre pourra se réaliser en vertu de la force



Tous les climats, toutes les races... - En Nouvelle Calédonie, deux chrétiennes de la Mission des Pères Maristes.



Une chrétienté malgache. La modeste petite église semble tout juste assez grande pour contenir cette foule pieuse.

Missions Jésuites de Tananarive (Cl. B. G.).

II. — Les difficultés présentes

Parmi les difficultés auxquelles se heurte l'apostolat, il en est qui sont de tous les temps.

En premier lieu les résistances qui naissent de la perversion de la nature humaine : de son apathie, de ses préjugés, de ses vices.

En second lieu, et ceci n'est pas moins grave, la contrainte que le milieu social exerce sur les individus, et qui peut aller jusqu'à l'asservissement total, lorsque le lien social et le lien religieux se confondent.

La loi de la caste aux Indes, la loi du Coran en terre d'Islam, le culte de l'empereur au Japon, et en général tout état social qui est fondé sur une religion d'Etat, frappent le dissident d'une excommunication qui équivaut à une véritable mise hors la loi.

Ces obstacles sont aussi graves aujourd'hui qu'hier en pays de missions. Mais à ces obstacles, qui sont de tous les temps, s'ajoutent à notre époque des difficultés particulières dont la gravité croissante ne doit pas échapper aux âmes attentives.

Il semble que nous puissions les ramener à quatre ordres de faits :

1. Le pullulement des nations païennes.
2. La transformation intellectuelle et sociale des milieux à christianiser.
3. Le déclin du prestige de l'Occident.
4. La division lamentable des Eglises chrétiennes.

1. LE PULLULEMENT DES NATIONS PAÏENNES. — On n'accorde pas une attention suffisante à ce simple fait démographique qui cependant met le christianisme en état d'infériorité croissante.

Le P. Manna, fondateur de l'Union missionnaire du Clergé, en exprimait en quelques lignes la signification profonde.



Une classe enfantine en Chine... L'histoire que le maître raconte doit être bien belle si l'on en juge par l'expression tendue des jeunes visages.

(Cl. Fides.)

testants) seraient dans cent ans quinze cent millions — au lieu de sept cent millions à l'heure actuelle), les païens seraient deux milliards et demi — au lieu de quinze cent millions (*)..»

Nous demandons à nos lecteurs de réfléchir sur ces données.

Les experts en démographie démontrent que l'accroissement de la population mondiale est de vingt à trente millions d'être humains, tandis que celui de l'Eglise est de quatre millions dont trois millions et demi par accroissement *ad intra* et de 500.000 par voie de conversions (*).

Il s'ensuit que dans le même temps la population non-catholique a augmenté d'au moins seize millions.

Dans cinquante ans, il y aura un milliard d'hommes en plus dans le monde : et, de ce milliard, huit cent millions seront venus renforcer le bloc des non-catholiques.

« Il y a plus de païens aujourd'hui qu'au temps de Jésus-Christ, et au rythme actuel de l'évangélisation, il y en aura de plus en plus, puisque leur multiplication est normalement beaucoup plus rapide que celle des chrétiens. Si le christianisme représente le tiers de la population mondiale, le paganisme en représente les deux tiers. Quand même les chrétiens (catholiques et pro-

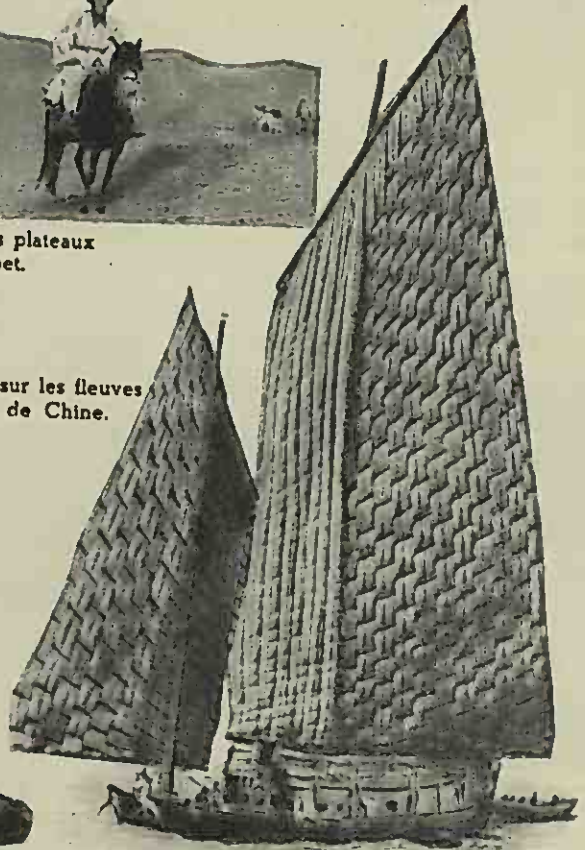
COMMENT VOYAGE LE MISSIONNAIRE



... sur les hauts plateaux
du Thibet.



... sur les fleuves
de Chine.



... en Corée,
par un rude hiver.



Les Filles de la Charité
en Chine.



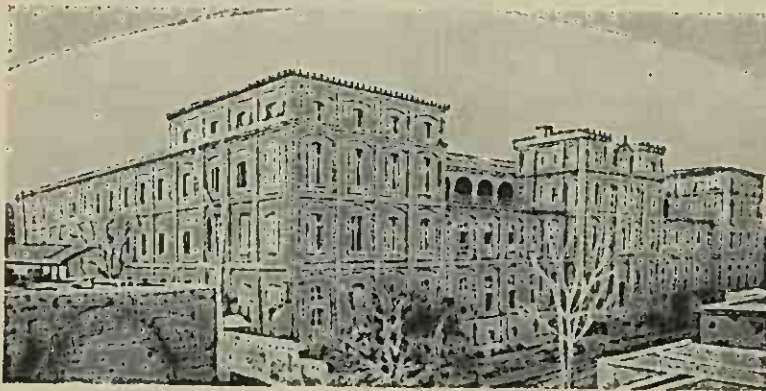
Au Congo, l'équipement pour la tournée
dans la brousse.

De toute nécessité, si nous ne voulons pas que le temps travaille contre nous, il faut viser à augmenter le taux des conversions. Il est d'un demi-million par an. Il faut qu'il s'élève à plusieurs millions : de six à dix, si nous voulons renverser l'équilibre des forces religieuses du monde (*).

2. DEUXIÈME FAIT, D'UNE IMPORTANCE EXTRÊME, POUR LE TRAVAIL DES MISSIONS : LA TRANSFORMATION INTELLECTUELLE ET SOCIALE DES MILIEUX À CHRISTIANISER.

Jusqu'à une époque récente, ces milieux vivaient dans un état de stagnation ou d'immobilité auquel ils tenaient eux-mêmes comme à une des conditions de leur sécurité.

Les retards de l'évangélisation n'empêchaient pas les missionnaires de trouver d'un siècle à l'autre le *statu quo ante*.



L'Université Saint-Joseph à Beyrouth. Fondée en 1875 par les Pères Jésuites, elle comporte un collège universitaire, onze écoles primaires, une Faculté de philosophie et de théologie, une Faculté de médecine et de pharmacie, une école de droit, une école d'ingénieurs, un observatoire... Elle possède en outre une imprimerie et publie une revue et un journal en arabe.

leurs besoins et les mieux outillées pour y répondre.

Cette transformation — et l'exigence qui en résulte au point de vue de l'apostolat — est particulièrement sensible en ce qui concerne le développement de la culture intellectuelle.

Voici par exemple la Chine.

En ces dernières années, la moyenne des étudiants qui fréquentaient les Universités était d'environ 34.000 ; celle des étudiants chinois à l'étranger de 5.000.

L'enseignement primaire a été distribué à 16 millions d'élèves (*), enfants et adultes.

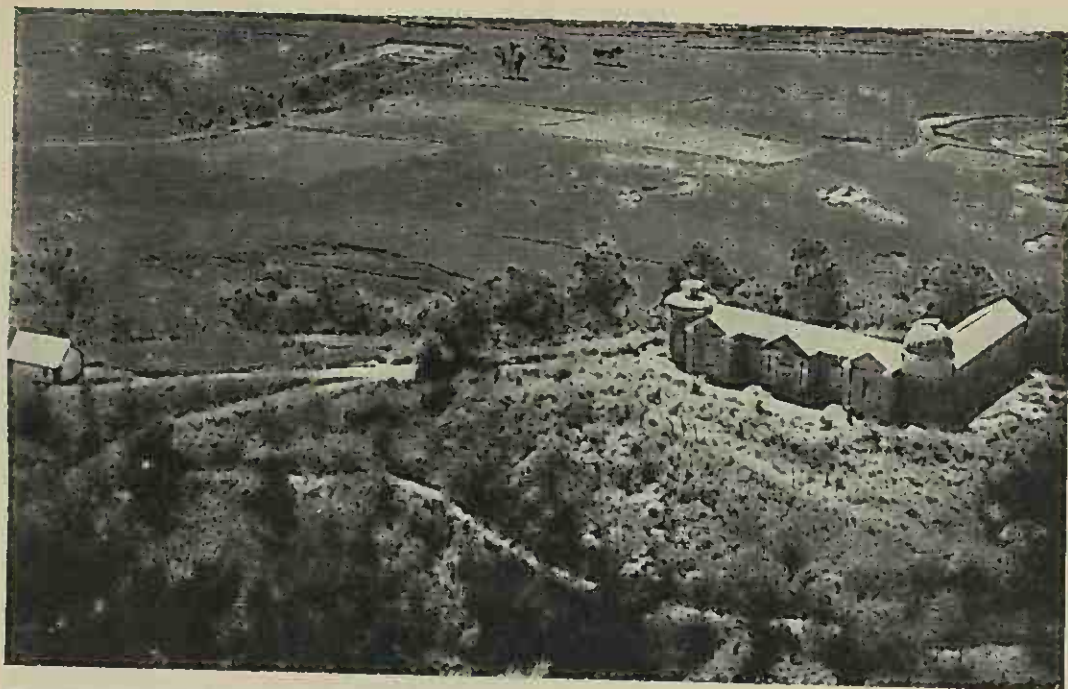
« La Chine qui s'ouvre », telle était, jusqu'à une époque assez récente, la formule employée pour faire entendre que cet immense pays allait cesser de vivre replié sur lui-même. Elle n'est plus de saison. La Chine est ouverte, largement ouverte, à tous les courants intellectuels du dehors. Ce n'est pas toujours malheureusement aux meilleurs. » (Mgr Beaupin.)

Le Japon, pour une population de 65 millions d'habitants, compte dans ses écoles

Il n'en est plus de même aujourd'hui.

Dans le bouleversement de toutes choses auquel nous assistons, les peuples ne peuvent plus vivre isolés les uns des autres : le monde tend à l'unité, au point de vue économique, intellectuel, social.

Les terres en friche — et les âmes — appartiendront bientôt aux organisations les plus intelligentes de



Observatoire de Tananarive (aux Jésuites). Depuis la mort du célèbre P. Colin, l'observatoire est dirigé par le P. Poisson dont les travaux sur les typhons et leur prévision ont fait la réputation. Dans ces régions où les typhons sont fréquents, l'observatoire est d'utilité publique.



L'observatoire de Zi-Ka-Wei en Chine. Dirigé également par les Jésuites qui, depuis des siècles, ont, au pays des mandarins une réputation de science (astronomique surtout) solidement établie.

primaires : 9 millions d'écoliers ; dans ses écoles secondaires : 685.000 élèves ; dans ses universités : 34.000 étudiants (*).

Aux Indes, au recensement de 1921, on comptait 22 millions de personnes sachant lire et écrire, et 293 millions d'illettrés.

Mais en 1924, la population scolaire était déjà la suivante : écoles du 1^{er} degré : 7.500.000 ; écoles du 2^e degré : 1.700.000 ; écoles du 3^e degré : 56.154.

A titre de comparaison, rappelons que la France, pour une population de 40 millions d'habitants, comptait en 1930 : dans ses écoles primaires (publiques et privées) : 10 millions d'enfants ; dans ses collèges secondaires : 320.000 ; dans ses universités : 52.000 étudiants ou étudiantes de nationalité française (').

De ces données, il est facile de conclure qu'à une échéance plus ou moins rapprochée l'apostolat en pays de missions aura à faire face aux mêmes exigences que l'apostolat en pays chrétien.

Certes l'Eglise catholique ne redoute pas les progrès de la culture. L'histoire contemporaine démontre qu'elle est prête non seulement à les suivre, mais à en prendre la tête.

Mais il faut dès lors que les Missions soient équipées de manière à suivre cette évolution sur le terrain des écoles, de la presse et de tous les moyens d'information utiles. *L'opinion* devient la reine des temps modernes. Autrefois, la religion du prince était la religion du peuple. Aujourd'hui, *l'opinion* des élites devient *l'opinion* de la masse. Il est indispensable que la propagande chrétienne soit mise à même de conquérir la faveur des élites !



Une typographie catholique en Chine.
(Cl. Fides.)

3. TROISIÈME FAIT QUI DOMINE LA SITUATION MONDIALE : LE DÉCLIN DU PRESTIGE SPIRITUEL DE L'OCCIDENT.

Le célèbre écrivain américain, Lothrop Stoddard, auteur d'un livre et d'une formule qui ont fait fortune : *La marée montante des races de couleur*, estime que l'année 1900 a marqué la plus haute cote de ce qu'il appelle la *marée blanche*, en progrès continu depuis 400 ans. C'est à ce moment que politiquement et intellectuellement les Blancs ont été au summum de leur prestige.

Aujourd'hui, ce prestige, du point de vue politique, ne cherche plus guère à se défendre.

C'est qu'en effet un nivellement rapide tend à s'établir sur le plan scientifique et positiviste où l'Europe a transporté tout son idéal.

MISSIONNAIRES ET SAVANTS



Mgr LE ROY, ancien supérieur général des Pères du Saint-Esprit, ethnologue.



M. A. LAUNAY, historien des Missions Étrangères de Paris.



Le R. P. MONT ROUSIER, mariste, mort en 1897. Fut un naturaliste réputé.

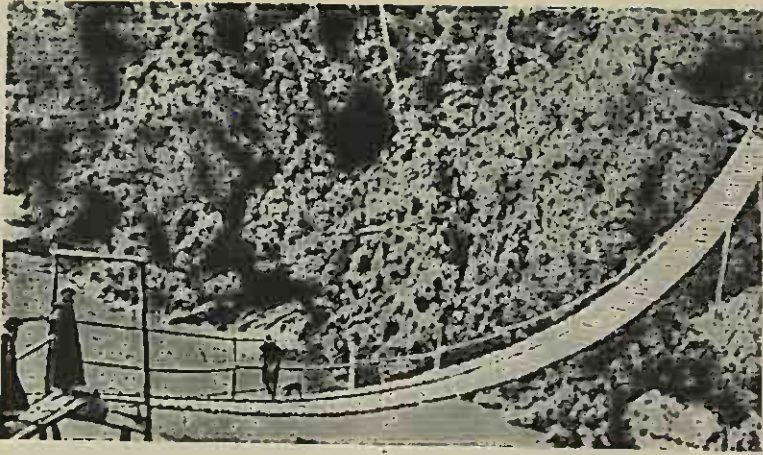


Le P. COLIN (debout) ancien directeur de l'Observatoire de Tananarive et le P. ROBLET, cartographe de Madagascar. (Compagnie de Jésus).



Le P. DELATTRE, des Pères Blancs, photographié sur l'un de ses champs de fouilles à Carthage.

(Cl. Harlingue).



Le missionnaire est avant tout un apôtre, mais on sait tout ce que la civilisation lui doit. Ce pont gigantesque construit par un missionnaire salésien au-dessus d'un fleuve dans la région de l'Amazonie continue une route de 120 km dont l'importance économique est considérable.

Tous les observateurs et tous les philosophes le reconnaissent. « La science, par sa nature même, est essentiellement transmissible ; elle se résout nécessairement en méthodes et en recettes universelles. Les moyens qu'elle donne aux uns, tous les autres peuvent les acquérir... Cette denrée donc se préparera sous des formes de plus en plus mania-

bles et comestibles ; elle se distribuera à une clientèle de plus en plus nombreuse ; elle deviendra chose de commerce, chose enfin qui s'imite et se produit un peu partout (*).

« La civilisation européenne tend à se réduire volontairement à un ensemble de mécaniques perfectionnées. Mais ces mécaniques se transportent. Notre science aussi. Nous avons fourni des professeurs, des techniciens, des officiers instructeurs d'une part, — et d'autre part, hélas ! des propagandistes révolutionnaires, des philosophes matérialistes et sans âme religieuse. Nous allons en subir les conséquences. Le monde jaune, équipé par nous, instruit, excité, provoqué, secoué par nous, est en marche contre nous. Le scientisme avait commencé l'œuvre, le bolchevisme l'a poursuivie (*). »

Les faits confirment ces pronostics.

La Turquie a renoncé au Califat du Commandeur suprême des Croyants ; mais c'est pour substituer à l'idéal de la guerre sainte celui de la guerre à toute idée religieuse. En quelques années l'antique Eglise chrétienne d'Asie-Mineure a été anéantie dans les territoires soumis à Ankharâ, aussi radicalement qu'elle l'avait été au VII^e siècle.

La Chine moderne renonce à persécuter par la force l'idée chrétienne ; mais c'est pour travailler avec une énergie plus grande au triomphe de l'idée laïque.

Un observateur particulièrement averti des problèmes mondiaux, M. Oldham, a pu conclure ainsi une large enquête sur ces questions : « Dans les classes éduquées, presque partout, le rival le plus sérieux du christianisme ne se rencontre pas dans les anciennes religions traditionnelles, mais bien dans ce qu'on pourrait appeler la civilisation laïque. Par là, il faut entendre une conception et une interprétation de la vie n'envisageant que l'ordre naturel des choses, admettant que l'homme est capable, par ses propres efforts, de se sauver lui-même et d'organiser l'ordre social. A un niveau plus bas, cette conception séculière de la vie représente la croyance que le plaisir et le succès matériel sont

les buts véritables de l'existence. Sous cette double forme, pareille conviction devient rapidement la confession de fait de nombreuses classes sociales en tous pays. Une philosophie de l'existence, commune à l'Orient et à l'Occident, est ainsi en train de naître, si elle n'est déjà née (1°). »

Qui ne voit la gravité de cette situation et la nécessité pour l'Europe, si elle veut relever son prestige, de revenir à une conception plus haute de sa mission, disons le mot : de restaurer sa tradition spiritualiste et évangélistrice.

Mais, pour cette restauration indispensable, ce ne serait pas trop de la coalition de toutes les forces spirituelles de la chrétienté.

Hélas — et c'est un dernier aspect de la question, une des difficultés les plus douloureuses du problème qui nous préoccupe — au lieu de cette unanimité de pensée et d'action, parmi les chrétiens eux-mêmes, que voyons-nous ?

4. LA DIVISION DES ÉGLISES CHRÉTIENNES. — Dans les exposés qui précèdent, nous n'avons pas tenu compte de la distinction des chrétiens en catholiques, protestants et schismatiques.

Il est impossible d'exagérer le mal dont cette division a été historiquement et continue d'être la source en pays de missions.



Les Filles de la Charité au dispensaire de Wenchow. Parmi toutes les œuvres de charité corporelle, les missionnaires semblent avoir élu avec prédilection celle-là qui est la plus pénible : le soin des lépreux.



Une ambulance nouveau modèle portant un infirme à l'hôpital. Mission des Franciscains français du Chan-Tong Oriental.

Dans tout le Proche-Orient, les sectes schismatiques sont aussi hostiles aux catholiques que les sectes islamiques.

Qui sait ce que les missions catholiques du XIII^e siècle eussent réalisé aux Indes et en Chine, si elles ne s'étaient heurtées à un nestorianisme dégénéré et haineux ?

Qui dira le mal causé aujourd'hui en Chine et aux Indes par la rivalité du protestantisme et du catholicisme ?

Pendant longtemps, les protestants, paralysés par leur doctrine des Églises nationales et de la confusion des pouvoirs civils et religieux, s'étaient désintéressés de l'apostolat missionnaire.

« Aucun prince n'était disposé à financer, hors de ses états ou de ses colonies, des entreprises apostoliques, et l'Église protestante asservie à l'autorité temporelle, perdait par le fait même tout pouvoir d'extension et toute initiative autonome (11). »

Le P. Charles fait finement remarquer que « le protestantisme n'est devenu missionnaire que dans la mesure où il a réintégré sous une forme quelconque certains des éléments catholiques rejetés par lui à ses débuts. Aussi ce sont les *Dissenters*, les *dissidents* du protestantisme, ceux que les protestants officiels appelaient les *déformateurs* et qu'ils dénonçaient comme *piétistes catholicisants*, ce sont ces groupes qui, les premiers, ont repris à leur compte l'idée et l'activité apostoliques (12). »

Lorsque, le 31 mai 1792, à Nottingham, le fondateur du mouvement baptiste — un humble savetier de trente et un ans, William Carey — dénonça cet égoïsme contraire à l'esprit chrétien, ses coreligionnaires, outrés, l'appelèrent un « misérable illuminé » et lui répétèrent que, de toute évidence, le commandement du Christ ne vise que les apôtres, puisque « s'il en était autrement, tout le monde devrait être missionnaire ».

Force fut bien cependant aux Églises



établies de suivre le mouvement qui entraînait la masse, et d'en revenir à une conception plus *catholique* du christianisme.

Désormais nos missionnaires se heurteront partout à leur propagande appuyée sur un budget hors de proportion avec celui dont ils peuvent eux-mêmes disposer. En 1836, il est déjà de 30 millions de francs, alors que la Propagation de la Foi en recueille à peine deux.

« En 1900, on calculait sur la foi de statistiques sérieuses, que l'ensemble des missions protestantes, avec 558 sociétés, un personnel de 18.164 missionnaires auxquels il faut ajouter plus de 4.000 indigènes, et un total de quatre millions et demi de chrétiens, coûtait annuellement 20 millions de dollars (14). »

Si nous en croyons les chiffres du *World missionary Atlas* publié à New-York en 1933, les protestants seraient en Afrique 2.768.072 (catholiques : 3.347.166) ; en Asie : 3.747.989 (catholiques : 6.329.576).

Le P. Manna, fondateur de l'Union Missionnaire du Clergé, conclut de ces données :

« Une des plus grandes difficultés que rencontre l'apostolat catholique, l'obstacle le plus grave qui s'oppose à la conversion des infidèles, est la division des chrétiens.



Au Zoulouland, visite des malades à domicile. Bénédictins de Sainte-Odile.

(Cl. Fides.)



Une procession en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Mission du Sacré-Cœur au Rajputana (Capucins français).

l'union, ramener tous les frères dissidents dans le sein de l'unique et vraie Eglise, voilà un présupposé que nous croyons indispensable pour accomplir de brillantes conquêtes dans le monde infidèle (14). »

» Il faut avoir été missionnaire pour pouvoir comprendre dans toute sa portée le dommage qu'a causé à la propagation de la foi cette fatale division.

» Il semble que les infidèles aient le droit de dire à tous les prédicateurs chrétiens : nous vous écouterons quand vous serez d'accord.

» Se mettre d'accord, chercher

III. — Motifs d'espérance

Les tâches missionnaires du xx^e siècle sont donc à la fois redoutables et urgentes. Loin de décourager les catholiques et les missionnaires, cette urgence et ces difficultés n'ont fait, comme il fallait s'y attendre, que stimuler le zèle de tous ceux qui ont conscience de porter en leurs mains les destinées du Royaume du Christ.

Une réflexion fondamentale les reconforte, qui ressort



Un atelier de broderie des Sœurs Blanches du Cardinal Lavigerie.

précisément ce que nous venons de dire : c'est que la tradition chrétienne et l'apostolat missionnaire sont seuls capables de réhabiliter l'Europe aux yeux du monde.

« Quelles vertus nous avez-vous apportées ? » demandent aux représentants d'Occident les peuples d'Asie et même d'Afrique. Voilà la question à laquelle il faut répondre.

La civilisation est en péril pour deux

raisons essentielles : parce que l'Europe s'est matérialisée, — parce qu'elle a matérialisé le reste de l'univers, au lieu de l'évangéliser. M. Oldham, cité tout à l'heure, concluait son enquête en disant : « La société moderne a consommé sa rupture avec l'Éternel : science, technique, organisation économique veulent demeurer dans le domaine du

sensible... *L'homme moderne s'installe dans l'humain... » C'est justement de là que vient la déchéance de l'Europe et de la race blanche.*

Elle ne se réhabilitera, elle ne se sauvera qu'en réhabilitant le primat du spirituel sur les temporel.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est toute une philosophie nouvelle à instaurer. Le moment est venu de redire le mot du philosophe Stuart Mill :



L'espoir des Missions : le clergé indigène. On voit ici les élèves qui ont suivi au Séminaire Saint-Sulpice de Hanoi (Tonkin) les cours de l'année scolaire 1934-1935.



Le grand séminaire Saint-Pierre à Tananarive élevé par l'œuvre de Saint-Pierre apôtre.
Missions Jésuites de Tananarive (Cl. B. G.).



Six évêques chinois sont sacrés à Rome, par S. S. Pie XI, le 24 octobre 1926. Pie XI a rappelé nettement et en maintes occasions la tradition de l'Eglise concernant le clergé indigène. (Cl. Felici.)

« Mieux vaut un Socrate mécontent qu'un porc-sau satisfait. » Il nous faut donc passer de la philosophie du « porc-sau satisfait » à celle du « Socrate mécontent ». Socrate aujourd'hui serait ou devrait être un disciple de Jésus-Christ. Le sage de notre temps, c'est *le saint*... Le retour à l'Évangile s'impose dans l'intérêt de l'humanité, mais aussi dans l'intérêt de l'Europe : l'heure présente est plus que jamais celle des missionnaires de l'Évangile.

C'est ce que les Papes, inspirés d'en haut, ont si bien compris en faisant de l'apostolat une des consignes capitales des temps actuels et en définissant, avec une précision qui n'a jamais été dépassée, l'idéal des missions modernes.

Ce que l'on appelle le *renouveau missionnaire* de l'heure actuelle ne se présente pas comme le résultat d'inventions dues aux générations nouvelles, mais bien plutôt comme un effort de réflexion sur la situation présente et une volonté de profiter au mieux des leçons du passé. Cet apostolat se présente en effet avec ces caractéristiques essentielles :

Dans son *esprit*, par le dessein de dégager de plus en plus l'œuvre missionnaire de toute considération temporelle ;



Le premier Concile plénier d'Indochine s'est tenu à Hanoi, du 18 au 25 novembre 1934. Dix-neuf évêques sous la présidence du délégué apostolique S. Ex. Mgr Dreyer, o.f.m., y ont pris part. Les catholiques représentent actuellement le vingtième de la population totale d'Indochine. (Cl. Felici.)

Dans ses *méthodes*, par un sens de l'adaptation missionnaire qui recherche en chaque peuple ce qui le prédispose au christianisme, et qui trouve sa pleine expression dans la constitution des Eglises indigènes ;

Dans ses *moyens*, par un appel à toutes les ressources de la catholicité au service des missions.

1. **RENOUVELLEMENT DE LA MYSTIQUE MISSIONNAIRE.** — Que l'œuvre missionnaire doive apparaître comme dégagée de toute considération temporelle, c'est ce qu'enseigne la doctrine de l'Eglise ; c'est aussi ce que démontre la leçon d'un passé trop souvent douloureux.

Comme le disait le Pape Benoît XV :

« Les peuples évangélisés en viendraient facilement à s'imaginer que le christianisme n'est que la religion de telle nation étrangère ; que se faire chrétien, c'est accepter la tutelle et la domination de cette nation, et renier sa propre patrie (13). »

Plus que jamais, l'Eglise doit apparaître uniquement comme la messagère de



Le Séminaire de S. Gall à Ouidah, au Dahomey, dirigé par les Pères des Missions africaines de Lyon.

l'Évangile qui n'a partie liée avec aucun royaume de ce monde.

« L'Église n'a jamais permis, écrit Pie XI, que ses missions puissent servir d'instrument politique à une puissance terrestre. Comme l'histoire des siècles l'a démontré, l'Église s'adapte à toute nation, à tout gouvernement. Elle a prêché, et elle prêche le respect et l'obéissance aux autorités civiles légitimement consti-

tuées. Elle ne demande pour ses missionnaires et ses fidèles que la liberté, la sécurité et le droit commun (14). »

Ceci ne veut pas dire que nous ne savons pas tout le prix de l'appui moral que les gouvernements européens peuvent apporter à la cause missionnaire par l'estime qu'ils devraient accorder à ses ouvriers.

Mais puisque Dieu a permis que cet appui manquât à son Église au moment où il eût permis de réaliser l'unanimité religieuse du monde, n'est-ce pas le signe qu'il ne veut devoir son triomphe qu'à sa puissance spirituelle, et que de moins en moins l'œuvre de l'évangélisation se montrera dépendante de forces étrangères à l'Évangile lui-même ?

Si nous voulons aller jusqu'au bout de cette doctrine, nous serons amenés à avouer, bien que ceci exige un effort de réflexion auquel jusqu'ici nous n'avons guère été préparés, que notre vie religieuse est liée à un cadre d'habitudes mentales, sociales et nationales que nous ne songeons même pas à discuter, mais qui ne répond pas à l'idéal que les Orientaux se font de la vie.

Le point de vue *euro-péo-centrique* sur le monde doit nécessairement s'élargir, si nous voulons que chrétien et humain puissent coïncider.

Quelle est la voix qu'on écoute aujourd'hui, sinon celle qui dit : « Les temps viennent — ils sont déjà venus — où mettant en commun les ressources de leur génie propre, les hommes vont s'unir dans une grande entreprise qui inaugure une ère nouvelle de l'humanité ? »

Certes le christianisme est merveilleusement apte à réaliser cette communion universelle : mais elle ne se fera pas sans renoncements mutuels et sans le sacrifice de certaines habitudes qui nous sont chères.

RELIGIEUSES MISSIONNAIRES

QUELQUES IMAGES PARMIS CENT AUTRES



Le nombre des religieuses missionnaires indigènes s'accroît au couvent des Sœurs de la Providence de Portieux à Pnom-Penh. Voici un groupe, d'ailleurs charmant, de 316 sœurs indigènes.

(Cl. Fides)

Le groupe de 1934 des religieuses missionnaires de Saint-Dominique (Maryknoll sisters).



Le déjeuner des bébés à l'orphelinat des Sœurs de Saint-Paul de Chartres à Chamulpa en Corée. (Coll. de l'Œuvre de la Propagation de la Foi).

2. — Tel est en effet le sens profond de la doctrine des Eglises indigènes que le Saint-Siège inculque avec tant d'insistance à ses missionnaires et qui explique certaines « lacunes et défauts » que le Pape Benoît XV était amené à dénoncer « dans la méthode usitée jusqu'à ce jour pour la formation du clergé qui se destine aux missions (17) ».

Un historien, dont nous avons eu occasion de louer les remarquables études sur l'évangélisation du Mexique, M. Robert Ricard, analyse avec perspicacité les raisons qui découragèrent les missionnaires d'alors et qui, *mutatis mutandis*, expliquent beaucoup d'autres hésitations et de retards.

Dans l'ensemble, fait-il observer, « les missionnaires du Mexique subirent, au moins sur le plan spirituel, la contagion du parti anti-indigène qui ne tarde guère à se former dans tout pays colonial. En majorité, ils pensèrent que les Indiens, dans l'ordre religieux aussi bien que dans l'ordre politique, devaient, pour longtemps encore, être considérés comme mineurs. Les mêmes fausses raisons qui firent renoncer à former une élite indienne, empêchèrent le Mexique d'avoir le clergé indigène qui seul eût pu achever et consolider l'évangélisation du pays. On se tromperait étrangement, ajoute-t-il, si l'on nous prêtait le dessein de dénigrer leur œuvre, admirable sur tant de points. Mais nous sommes obligé de constater qu'elle recelait des faiblesses, ou plus exactement une seule, mais capitale, c'est qu'elle impliquait *la présence perpétuelle du missionnaire étranger*. Nous disions tout à l'heure que les évangélisateurs du Mexique aimaient passionnément leurs Indiens. Mais ils les aimaient *comme certains parents aiment leurs enfants, sans*

pouvoir se résigner à les voir grandir : les Indiens n'avaient pas droit au titre de gente de rason, réservé aux blancs et aux métis (18) ».

Le savant P. Charles, analysant les raisons de cette attitude, va jusqu'au fond de l'erreur théologique qu'elle présuppose.

Un certain nombre d'excellents missionnaires, dit-il en substance, ne semblaient pas soupçonner, en tout cas ne semblaient pas espérer que la catholicité pût avoir



Statistiques... Le missionnaire inscrit sur les registres les baptêmes de son district. Ceci se passe au Cameroun français, à Bonabéri. (Prêtres du Sacré-Coeur de Saint-Quentin.)

quelque chose d'original à recevoir de l'Inde, de la Chine et du Japon devenus chrétiens. Ils ne concevaient une chrétienté que sur le modèle des chrétientés latines, comme si le catholicisme atteignait sa forme totale et définitive dans le cadre de nos mœurs, de nos conceptions et de nos traditions européennes.

D'où une tendance à considérer surtout, et quelquefois principalement, les peuples qu'ils évangélisent sous l'angle de leurs défauts, ou même de leurs divergences intellectuelles et sociales.

Il y a longtemps que des psychologues avertis — même non chrétiens — ont fait la critique de ce qui peut se glisser d'orgueil et de suffisance dans certaines conceptions de la charité.

Disons-le nettement : la vraie charité n'est pas d'abord à base de compassion, mais à base d'estime, et l'apostolat trouve davantage son réconfort dans la claire vision des possibilités du bien à promouvoir que dans l'obsession du mal à détruire (**).

« Il serait tout à fait erroné, dit encore le même auteur, de prétendre que toute sainteté, toute lumière, toute grâce s'est trouvée d'un seul côté, et que toutes les ténèbres, tous les vices, toutes les damnations sont demeurées pour les Gentils... »

Non seulement « il est sûr que les païens, individuellement, reçoivent des grâces surnaturelles... doctrine admise par toute la théologie catholique, mais on peut admettre avec de nombreux Pères de l'Eglise, que la Providence divine, pour acheminer les hommes à la Vérité définitive et complète du Christ, a disposé des organisations des économies de salut (disent les Pères Grecs), comme des marches vers un sommet unique.

» Ces organisations préparatoires du salut ne sont pas le fait de prophètes inspirés, mais de messagers providentiels, individus ou écoles, qui, n'étant pas inspirés, ne sont point préservés de l'erreur et mêlent au message divin beaucoup d'interprétations humaines et fausses. Néanmoins, soulevant les hommes au-dessus de la simple vie animale, stimulant en eux l'attente d'un sauveur, elles préparent dans le désert les voies de celui qui doit venir. »

Il suit de là, conclut-il, « que le missionnaire ne vient pas détruire un établissement séculaire dont la Providence de Dieu ne se serait jamais occupée ; mais tout



Cloches. — Toutes les missions ne sont pas aussi déshéritées que celle du vicariat d'Es-howe, Afrique du Sud, en plein Zoulouland où le sacristain convie les fidèles aux offices grâce à ce carillon... inattendu. (Cl. Keystone.)



Un délicieux tableau : une grand-mère chinoise apprend à son petit-fils la récitation du chapelet.

(Cl. Fides.)

de prêtres, le problème des missions en pays infidèles se présentait souvent comme une œuvre importante sans doute, mais qui, somme toute, prenait place après beaucoup d'autres, ne fût-ce qu'après le souci, d'ailleurs bien légitime, de maintenir les positions acquises de l'Eglise.

Les Papes, et à leur suite les maîtres de la théologie, se sont appliqués à redresser cet état d'esprit. Ils nous ont rappelé que, pour le Corps mystique du Christ comme pour tous les organismes vivants, la loi de croissance est inséparable de la loi de conservation ; que par conséquent l'œuvre des missions n'est pas seulement une œuvre importante ou même des plus importantes : c'est la raison d'être de l'activité de l'Eglise, ou mieux de son établissement, car, dit Pie XI, « elle n'a pas été fondée pour autre chose que pour étendre dans l'univers le règne du Christ ».

Du haut en bas de la catholicité, on voit en conséquence s'approfondir le sens des responsabilités missionnaires de tous les disciples du Christ.

L'UNION MISSIONNAIRE DU CLERGÉ. — Une des nouveautés de l'époque actuelle.

Tandis qu'au XIX^e siècle, l'œuvre missionnaire cherchait surtout son point d'appui dans le dévouement spontané de quelques laïcs, hommes ou femmes, se faisant les propagandistes bénévoles et les procureurs officieux des missions, c'est désormais l'Eglise

rajeunir et parachever, comme le Saint-Esprit qui, dans notre infirmité humaine, accomplit l'œuvre divine par les six verbes de la liturgie : laver, arroser, guérir, assouplir, réchauffer, redresser... »

Entre le missionnaire du XX^e siècle et celui du XIX^e (comme entre les catholiques de ces deux époques), il y aura d'abord non pas une différence de vertu et de mérite, mais une différence de mentalité et de formation initiale.

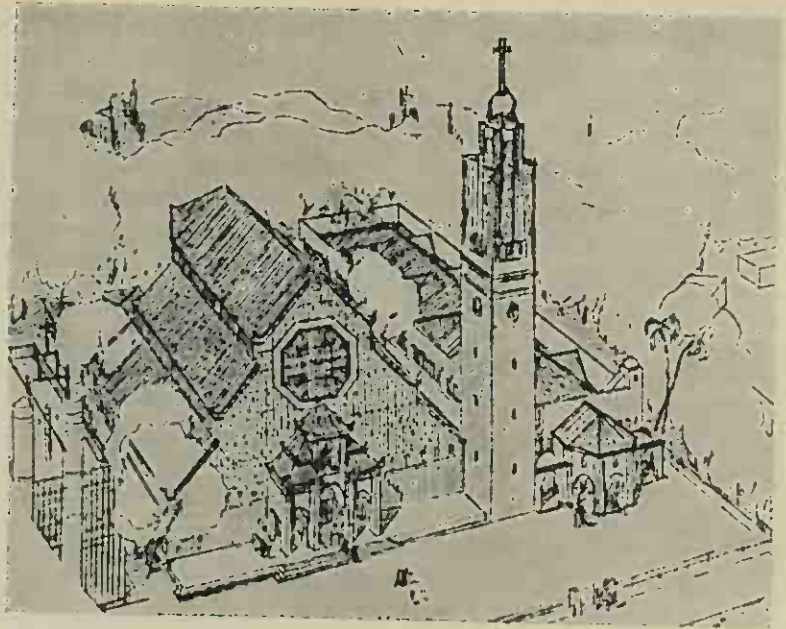
3. — Au service de ces nobles ambitions, et surtout au service de cette doctrine, l'Eglise du XX^e siècle, qui sait ne devoir compter que sur elle-même, mobilise toutes les forces de la chrétienté.

Le renouveau théologique contemporain, qui centre la pensée et l'action catholiques autour de la doctrine du Corps mystique du Christ, sert admirablement ces espérances en ravivant la notion du *devoir missionnaire universel*.

Pour la plupart des chrétiens et, il faut bien l'avouer, pour un trop grand nombre

hiérarchique qui est invitée à prendre officiellement la direction du mouvement.

Les évêques en tête, auxquels le pape Pie XI écrit, dans son encyclique *Rerum Ecclesiae* : « Nous lisons que Jésus-Christ a prescrit, non pas seulement à Pierre dont Nous occupons la chaire, mais à tous les apôtres à la place desquels vous succédez : Allez dans le monde entier, prêchez l'Évangile à toute créature (Marc, XVI, 15). La propa-



Le Pavillon des Missions à l'Exposition Coloniale de Paris en 1931. Il a été depuis remonté à Epinay-sur-Seine et porte le vocable de Notre-Dame des Missions.

gation de la foi est donc une charge qui Nous concerne de telle manière que vous devez, sans aucun doute, vous joindre à Nos travaux et Nous aider, autant que l'exercice de votre propre charge vous le permet. Qu'il ne vous soit donc point pénible de suivre avec piété Nos paternelles exhortations : un jour, Dieu Nous en demandera un compte très sévère. »

Les prêtres ensuite, aussi bien religieux que séculiers, invités par l'Épiscopat à se grouper en une association spéciale dite *Unio cleri* pour se mettre en état de comprendre et de suivre les intentions apostoliques du Vicaire de Jésus-Christ.

L'APOSTOLAT DES LAÏQUES. — Non moins plein de signification, non moins lourd d'espérances, l'appel que le Pape lance aux fidèles du monde entier, ceux des vieux pays chrétiens, ceux des pays de missions.

Il ne s'agit pas seulement d'une contribution financière, mais de toutes les formes de service que l'*Action catholique* bien comprise est appelée à réaliser.

Parlons d'abord des œuvres d'assistance matérielle.

Les anciennes Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance ont vu consacrer leur caractère de catholicité par leur élévation au rang d'Œuvres pontificales.

Depuis lors, leurs ressources (même en tenant compte de la dépréciation de la monnaie), n'ont cessé de s'accroître.

En 1913, les recettes de la Propagation de la Foi étaient d'un peu plus de 16 millions de francs. En 1929, point culminant de leur ascension, elles atteignaient 66 millions, tandis que celles de la Sainte-Enfance approchaient de vingt-huit millions.

Dans le même temps, une œuvre nouvelle était adoptée pour répondre précisément aux besoins des Séminaires indigènes : l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre.

Deux humbles femmes de Caen avaient eu le mérite de comprendre ce que bien peu de catholiques et bien peu de prêtres, hélas, soupçonnaient à cette époque (1899) : l'importance des Séminaires en pays de missions.

S'il est vrai qu'un prêtre ne peut avoir à sa charge plus de 1.000 ou 2.000 chrétiens pratiquants, toute l'activité de nos dix mille missionnaires est accaparée par leurs quinze ou dix-sept millions de chrétiens — et le travail de conquête est rendu pratiquement impossible.

Si nous voulons convertir avant la fin du siècle cent millions de païens, il faut trouver le moyen de leur assurer cinquante ou cent mille prêtres !

C'est à quoi s'emploie l'Œuvre de Saint-Pierre-Apôtre, dont les recettes mondiales se sont progressivement élevées d'année en année jusqu'à atteindre quatorze millions en 1934.

Par ses soins, de nombreux séminaires ont pu être construits et aménagés dans des conditions permettant de donner une formation sérieuse à leurs élèves.

Grâce à ce providentiel appoint, le nombre des grands séminaristes en pays de missions passait de 2.157 en 1918, à 3.944 en 1933 ; et celui des prêtres indigènes, de 3.581 à 5.384.

Mais ceci n'est qu'un aspect de la question qui n'épuise pas les possibilités de l'Action catholique pleinement comprise.



En Abyssinie, un très humble cimetière : c'est là que reposent, leur tâche terrestre achevée, les missionnaires Lazaristes.

(Comm. par M^{me} de Coppet.)



Visite épiscopale à la nouvelle chapelle de Passepenta, Mission de Salur au diocèse de Viragapatam. (Les Missionnaires de Saint-François de Sales aux Indes.)

Cette notion simple et féconde que les responsabilités de l'apostolat ne reposent pas sur les seuls prêtres, mais sont l'honneur de tous les disciples du Christ, est encore loin d'être comprise dans son ampleur et d'avoir porté tous ses fruits.

Nous avons vu que l'idée de la participation des Religieuses au travail missionnaire n'a été acceptée qu'au XIX^e siècle.

De nos jours encore, le missionnaire doit faire face à toutes les tâches, même les plus étrangères au ministère spécifiquement sacerdotal : il doit se faire maître d'école, publiciste, infirmier, architecte... que sais-je encore ?

Une division du travail s'impose, et ce sera l'honneur de l'Action catholique d'y pourvoir. Déjà nous assistons à la formation de Ligues missionnaires dans les milieux spécialisés : professeurs, médecins, infirmières. C'est un commencement plein de promesses : la coopération missionnaire de l'Action catholique en pays chrétien et en pays païen est une des grandes espérances de demain !

Déjà, par exemple, l'Action catholique s'organise, en Chine, dans le milieu même à évangéliser. C'est une nécessité dont on commence seulement à se rendre compte.

« Il est devenu de plus en plus évident, dit le P. Charles, que la prédication est impuissante, dans les conditions de notre vie moderne, à atteindre les foules païennes. Nous n'en sommes plus au temps de saint Paul. Il serait tout aussi impossible de prêcher aux carrefours, à Tokio, à Shanghai ou à Madras, qu'à Bruxelles ou à Paris. »

« La prédication est de plus en plus confinée dans les églises, où elle ne touche

guère que les convertis. Pour déterminer un ébranlement quelconque dans les masses non chrétiennes, il faut qu'on puisse les approcher, les pénétrer, les rencontrer chez elles, et la prédication *par le prêtre* est peut-être le moyen le moins adapté à cette fonction.

» En fait, des 10.000 missionnaires aujourd'hui en exercice dans le monde, il n'y en a sans doute pas la centième partie qui, par la prédication, ait le moyen de s'adresser aux païens... Ce sont les laïcs catholiques qui doivent entraîner jusqu'à la porte du bercail la masse de leurs frères non encore agrégés au royaume de Dieu (21). »

Voilà la vérité de demain — ou mieux celle de toujours, mais trop longtemps oubliée.



Sur quelle conclusion allons-nous terminer cette lecture et fermer notre livre ?

Sur celle que nous découvre un de nos plus éminents paléontologistes, qui est en même temps un génial historien de l'histoire du monde, le Père Theilhard de Chardin.

« Lorsque les hommes, ayant trouvé le moyen d'analyser le passé, eurent, avec une longue patience, collectionné des faits en multitude... ils se trouvèrent stupéfaits quand, de leurs séries savamment ordonnées, ils virent jaillir la figure d'un mouvement où eux et leur science même se trouvaient engagés !... Voici que, vue sur une profondeur suffisante, cette énormité s'ébranlait *dans un sens*... Les rayons qui nous baignent ne divergent pas du passé, mais ils convergent vers l'avenir.

» *Le soleil se lève en avant* (22) ! »

Ce que l'histoire de l'expansion de la vie révèle au savant l'histoire de l'expansion du christianisme le révèle au croyant.

Que nous sommes loin d'avoir épuisé les virtualités du message évangélique !

N'en doutons pas : les grandes journées de la chrétienté ne sont pas derrière nous, elles sont devant nous.

Trois étapes marquent la vocation de tout homme appelé à coopérer à la rédemption de ses frères : après avoir été leur *libérateur* et être devenu leur *protecteur*, il doit aspirer à se faire leur *serviteur*.

Telle est aussi la triple fonction que le peuple chrétien doit remplir dans le monde.

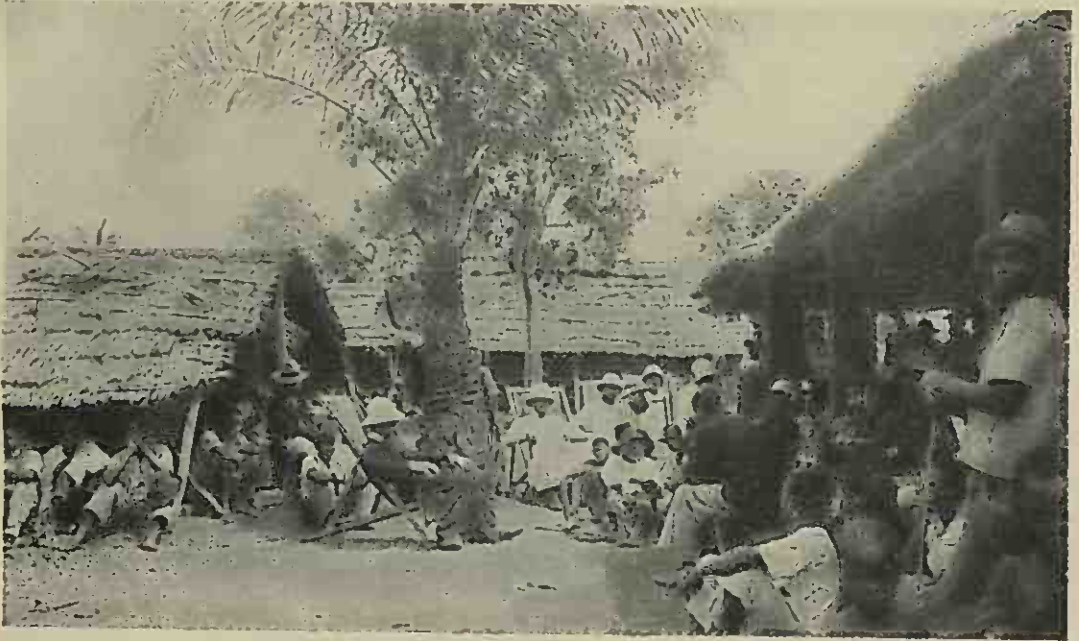
Telle est peut-être la formule qui explique le mieux ses interventions historiques dans le passé et qui annonce le rôle glorieux qui lui est réservé dans l'avenir.

Libérateur, il l'a été à toutes les époques, et c'est peut-être le titre de gloire qu'on est le moins disposé à lui contester.

Protecteur, il devait l'être et il devra l'être encore, aussi longtemps que sera nécessaire l'éducation des races qu'il aura arrachées à leur esclavage et qu'il devra conduire à l'âge adulte.

Mais cette phase de sa mission est la plus délicate à remplir et la plus favorable aux équivoques et aux malentendus de tout genre.

Il ne saurait s'en acquitter avec succès qu'en ayant sans cesse devant les yeux le précepte qui définit le terme de son action rédemptrice et que le Maître a si nettement



Une retraite-mission au Nsona-Mbata. Les chefs et les anciens du village se sont réunis autour du prédicateur et lui exposent leurs différends. (Pères Rédemptoristes.)

formulé à ses Apôtres : « Qu'il n'en soit pas parmi vous comme parmi les nations où les chefs ne songent qu'à commander et à exercer le pouvoir. Quiconque parmi vous veut être le premier devra se faire le serviteur de ses frères. C'est ainsi que le Fils de l'homme est venu, non pour être servi, mais pour servir. » (*Mt.*, XX, 25-28.)

A l'heure où le sens profond de cette doctrine domine de plus en plus l'histoire de l'humanité — à l'heure où des révolutions mondiales voudraient lui faire, sans le Christ, franchir une nouvelle étape de son progrès — il est réconfortant de reconnaître que l'Évangile est loin d'avoir épuisé son programme.

Plus salubre encore de constater que sans le Christ, sans son esprit d'abnégation et de dévouement, ce programme est pratiquement irréalisable.

A nous, comme aux douze pêcheurs de Galilée, il redit : « Confidite, ego vinci mundum » (*Jn.*, XVI, 33). — « Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum » (*Luc*, XVIII, 32).

Les vingt siècles d'histoire que nous venons de parcourir sont le meilleur commentaire de ces paroles de confiance étonnante.

A l'œuvre avec courage. *Le soleil se lève en avant.*

(¹) Rapport au deuxième Congrès de l'Aucam, 1935 (Louvain, 9, rue de Namur).

(²) *Pensiero Missionario*, décembre 1934.

(³) *Guida delle missioni cattoliche*, p. 74.

(⁴) *Pensiero Missionario*, décembre 1934.

(*) Rapport présenté à la Société des Nations par M. Fernand Maurette, Sous-Directeur du Bureau international du Travail.

(*) Statistiques officielles communiquées par le Consulat du Japon.

(*) *Annuaire général de Statistique*, Larousse, 1928.

(*) Paul Valéry.

(*) Cf. André SIEGFRIED, *La crise de l'Europe aux XIX^e et XX^e siècles*. (Citations et commentaires de *l'Ami du Clergé*, 1935, pp. 133 et sq.)

(*) OLIVIAN, *L'offensive séculière : problèmes missionnaires de l'Orient*, dans le *Times* du 30 octobre 1928.

(*) *Dossiers de l'A. M.*, n° 43, 95, 96.

(*) *Histoire comparée des Missions*. Descamps, pp. 695, 701, 706.

(*) A. GRASCO, *L'Œuvre de la Propagation de la Foi*, p. 53. Bloud, 1904.

(*) *Pensiero Missionario*, déc. 1934.

(*) *Encyclique Maximum illud*.

(*) Lettre apostolique *Ab ipsis* aux Supérieurs des Missions de Chine, 15 juin 1926.

(*) *Encyclique Maximum illud*.

(*) *La conquête spirituelle du Mexique*, pp. 340-341.

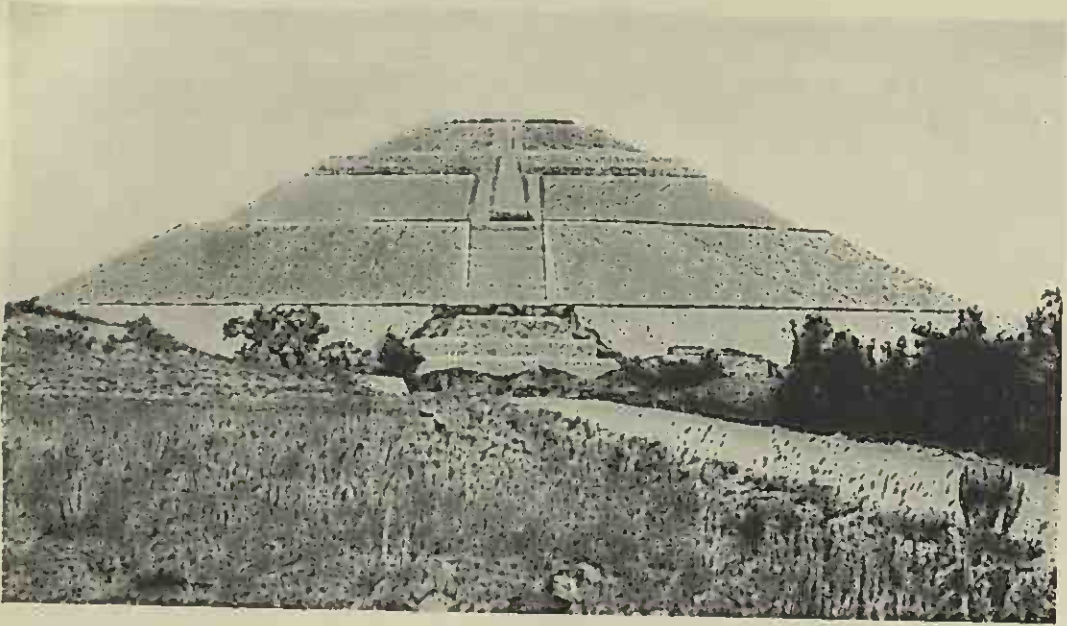
(*) *Dossiers de l'A. M.*, n° 39.

(*) André SIEGFRIED, *La crise de l'Europe aux XIX^e et XX^e siècles*. (*Revue de Paris*, déc. 1934 et janvier 1935).

(*) Rapport déjà cité au 2^e Congrès de l'Aucam (Louvain).

(*) *Etudes*, 20 novembre 1935.





Le temple du Soleil à Cuzco, Mexique.

(Cl. R. Ricard.)

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE ÉPOQUE. — La conquête de l'Empire romain

LETTRE DE SON EM. LE CARDINAL VERDIER, ARCHEVÊQUE DE PARIS	IX
INTRODUCTION	XI
CHAPITRE PREMIER. — LA DÉFECTION DU PEUPLE ÉLU	3
L'élection divine, 4. — L'élection repoussée, 6.	
CHAPITRE II. — DE JÉRUSALEM À ANTIOCHE. — LA BATAILLE POUR LA CATHOLICITÉ	9
Saint Pierre et la consigne de l'apostolat nouveau, 9. — De Jérusalem à Antioche, 14.	
— Saint Paul et le concile de Jérusalem, 17.	
CHAPITRE III. — LES ÉGLISES DE SAINT PAUL	21
L'homme, les méthodes, 21. — La première mission : l'Asie mineure (46-49), 23. —	
Deuxième mission (51-54) : l'Eglise de Grèce, 26. — Troisième mission (55-64) : vers	
Rome, 30. — Quatrième mission : l'Espagne, 33.	
CHAPITRE IV. — LA CONQUÊTE DE L'EMPIRE	37
L'expansion chrétienne au 1 ^{er} siècle, 38. — Le 1 ^{er} siècle, 40. — La crise du 1 ^{er} siècle, 45.	
— La victoire du 1 ^{er} siècle, 51.	
CHAPITRE V. — LES AGENTS DE LA CONQUÊTE	57
Préparations providentielles, 58. — Activité des églises chrétiennes, 61.	
CHAPITRE VI. — PASSONS AUX BARBARES	73
Un tournant de l'histoire de l'Eglise, 74. — Saint Augustin, 77. — Saint Epiphane de	
Pavie. Les évêques des Gaules. Les moines, 79. — Saint Martin de Tours, 80.	

CHAPITRE VII. — ÉVANGÉLISATION DE L'IRLANDE	81
Saint Patrice, apôtre de l'Irlande, 81. — Les moines irlandais, 83.	
CHAPITRE VIII. — CONVERSION DES FRANCS (début du vi ^e siècle)	85
Première évangélisation des Gaules, 85. — Les invasions barbares en Gaule, 86. — Conversion de Clovis, 87.	
CHAPITRE IX. — ÉVANGÉLISATION DE LA GRANDE-BRETAGNE (FIN DU VI ^e SIÈCLE)	89
Saint Grégoire le Grand et les Angles, 89. — La mission de saint Augustin, 89. — Programme d'apostolat, 91.	
DEUXIÈME ÉPOQUE. — La formation de l'Europe chrétienne. Missions impériales et royales	
AVANT-PROPOS. — L'ISLAM ET LE RECUL DE L'ÉVANGÉLISATION AU VII ^e SIÈCLE	95
CHAPITRE PREMIER. — CHARLES MARTEL ET SAINT BONIFACE	105
Caractéristiques de l'action missionnaire sous la dynastie carolingienne, 105. — Apos- tolat de saint Boniface, 107.	
CHAPITRE II. — CHARLEMAGNE ET LES SAXONS	112
Charlemagne et l'idée de chrétienté, 111. — La conquête et la révolte, 112. — Protes- tations de l'autorité religieuse, 113. — La fin du paganisme en Germanie, 114.	
CHAPITRE III. — L'ÉVANGÉLISATION DU DANEMARK ET DE LA NORVÈGE. — SAINT ANSCHAIRE ET LOUIS LE PIEUX	115
CHAPITRE IV. — L'ÉVANGÉLISATION DES BULGARES ET DES MORAVES	118
Le problème des églises slaves, 118. — Rivalités bulgare et byzantine au ix ^e siècle. Conversion des Bulgares, 120. — Les saints Cyrille et Méthode en Moravie, 121.	
CHAPITRE V. — L'EXAMEN DE CONSCIENCE D'UNE GÉNÉRATION	125
La crise politique du x ^e siècle, 126. — Déchéance de l'autorité religieuse, 126. — Orien- tation de la réforme religieuse, 127.	
CHAPITRE VI. — L'ÉVANGÉLISATION DES SCANDINAVES, DES HONGROIS ET DES RUSSES	129
Le Danemark et Canut le Grand, 129. — Missions de Suède, 130. — La Norvège et la pensée royale de saint Olaf, 130. — Saint Etienne de Hongrie, roi apostolique, 132. — Chez les Slaves du Nord, 133.	
TROISIÈME ÉPOQUE. — Les premières tentatives d'expansion hors d'Europe : Missions franciscaines et dominicaines	
AVANT-PROPOS. — LES CROISADES DU XII ^e SIÈCLE	137
Croisades et missions, 137. — La politique religieuse des Croisades, 133. — La première Croisade et la prise de Jérusalem, 138. — La deuxième Croisade et la perte de Jérusa- salem, 140. — La perte de Jérusalem, 141.	
CHAPITRE PREMIER. — LA PENTECÔTE DE 1219	143
Première phase des missions en terre musulmane, 143. — Saint François d'Assise et le sultan d'Égypte, 144. — La mission et les martyrs du Maroc, 146.	
CHAPITRE II. — LA DEUXIÈME ÉPOQUE DES MISSIONS EN TERRE MUSULMANE	148
Le problème musulman, 148. — L'école dominicaine, 149. — L'école franciscaine, 150.	
CHAPITRE III. — LA DÉCOUVERTE DE L'ASIE	152
Gengis-Khan et François d'Assise, 152. — L'établissement de l'empire mongol, 153. — La politique pontificale en Asie, 153. — L'ambassade du Frère Jean de Plan-Carpin, 154. — Guillaume de Rubrouck, ambassadeur de saint Louis, 156.	
CHAPITRE IV. — LA PREMIÈRE MISSION EN CHINE	158
Nicolas IV et Jean de Mont-Corvin, 158. — Jean de Mont-Corvin à Khan-Balik, 159. —	



Missions des Capucins français aux Indes : chez les enfants bihls. Le Père vient de raconter une belle histoire...

Jean de Mont-Corvin, archevêque de Pékin, 160. — Odoric de Pordenone et les missions franciscaines en Extrême-Orient, 161.

CHAPITRE V. — ARRÊT DU MOUVEMENT MISSIONNAIRE AU XIV^e SIÈCLE 163

La Bulle de Jean XXII (1318), 163. — Missions dominicaines : l'Asie Occidentale, 164. — Missions franciscaines : l'Asie Orientale, 164. — La débâcle, 165. — La chrétienté chinoise disparaît avec la dynastie mongole, 165. — La crise religieuse en Occident aux XIV^e et XV^e siècles, 166. — Organisation méthodique de l'apostolat missionnaire autour des Congrégations religieuses, 168. — La leçon d'un échec, 168.

QUATRIÈME ÉPOQUE. — Les Missions coloniales au XVI^e siècle

AVANT-PROPOS. — UNE ÈRE NOUVELLE DANS L'HISTOIRE DES MISSIONS 173

Tristesses de la chrétienté au XV^e siècle, 173. — La chute de l'Empire grec, 174. — Les voies nouvelles du monde, 175. — Les découvreurs portugais, 175. — Les découvreurs espagnols : Christophe Colomb, Cortez, Pizarre, 176. — Premiers essais de colonisation française, 178. — Problèmes nouveaux, missions nouvelles, 178.

CHAPITRE PREMIER. — LES MISSIONS ESPAGNOLIS 181

L'œuvre de la colonisation, 181. — L'œuvre de l'évangélisation, 183. — L'œuvre de Fernand Cortez, 186. — La conquête spirituelle, 187. — Apostolat des masses, 188. — L'apostolat des élites, 192. — La question du clergé indigène, 193.

CHAPITRE II. — LES MISSIONS PORTUGAISES AVANT SAINT FRANÇOIS-XAVIER 193

Le champ des missions portugaises, 198. — La mission congolaise, 200. — La première mission des Indes, 202. — Critique des méthodes d'évangélisation, 203.

CHAPITRE III. — L'APOSTOLAT DE SAINT FRANÇOIS-XAVIER 207

Caractéristiques de l'apostolat de saint François-Xavier, 207. — La mission des Indes (1542-1544), 209. — Mission des Moluques (1546), 210. — Les vraies épreuves du missionnaire, 211. — Mission du Japon (août 1549-septembre 1551), 212. — La mort aux portes de la Chine (décembre 1551), 214. — Ses méthodes d'apostolat, 215. — Les missions des Indes orientales pendant la deuxième moitié du XVI^e siècle, 219.

CHAPITRE IV. — LES MISSIONS FRANÇAISES	221
L'heure de la France, 221. — La politique coloniale de Colbert, 224. — La conception religieuse de la colonisation, 226. — Les missions franciscaines primitives, 229. — Les missions des Jésuites, 230. — Le journal du P. Jogues, 231. — Le témoignage du sang, 232. — Le confesseur de la foi en France, 235. — Nouveaux labeurs, 236. — Le martyr, 238. — Les missions des Jésuites noyées dans le sang, 240. — La mission sulpicienne, 241. — Conclusion, 242.	

CINQUIÈME ÉPOQUE. — L'ère des missions modernes

INTRODUCTION. — LES TEMPS NOUVEAUX	247
Deux grands faits significatifs : institution de la propagande et des vicaires apostoliques, 247. — Consignes nouvelles des temps nouveaux, 253.	
CHAPITRE PREMIER. — LES JÉSUITES AU PARAGUAY, AUX INDES, EN CHINE	260
Les « Réductions » du Paraguay, 263. — Le P. de Nobili aux Indes, 266. — Les premières missions de Chine sous la dynastie des Mings, 271.	
CHAPITRE II. — NOUVEAUX OUVRIERS APOSTOLIQUES : LES PRÊTRES DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS	278
Fondation de la Société des Missions Étrangères, 279. — Règlement et directoire de la Société, 280. — Le séminaire indigène des missions d'Extrême-Orient, 284.	
CHAPITRE III. — LA CRISE MISSIONNAIRE AU XVIII^e SIÈCLE. — LA CRISE INTÉRIEURE	290
Les premiers conflits, 291. — Mort du premier Vicaire apostolique, 291. — Le mandement de Mgr Maigrot, 292. — La querelle des rites, 293. — L'Empereur contre le Pape, 295. — L'ère des persécutions, 296.	
CHAPITRE IV. — LA CRISE MISSIONNAIRE AU XVIII^e SIÈCLE. — LA CRISE EXTÉRIEURE	298
La crise du sentiment religieux en France, 299. — Suppression de la Compagnie de Jésus, 300. — L'œuvre de la Révolution, 303.	
CHAPITRE V. — LE BILAN D'UN SIÈCLE	305
La plainte des pays de missions, 305. — Missions d'Amérique, 307. — Amérique du Sud, 307. — Missions des Indes, 308. — Ile de Ceylan, 309. — Missions de Chine, 310. — Missions d'Indo-Chine, 311. — Un rayon de lumière et d'espoir, 313.	

SIXIÈME ÉPOQUE. — L'ère des missions contemporaines

INTRODUCTION. — LA FRANCE ET LES MISSIONS AU XIX^e SIÈCLE	319
Le réveil de l'idée missionnaire, 322. — La reprise du recrutement missionnaire, 327. — Création des œuvres d'assistance missionnaire, 333. — La France et le protectorat des missions, 336.	
Les nouveaux champs d'apostolat	
CHAPITRE PREMIER. — LES MISSIONS D'OcéANIE	339
Colonisation et évangélisation, 339. — Les Picpuciens en Océanie orientale, 342. — Les Maristes en Océanie centrale et occidentale, 348.	
CHAPITRE II. — LES MISSIONS D'AFRIQUE	355
I. L'ère des pionniers et des martyrs, 355. — L'abbé de Solages à Madagascar, 356. — Premières missions des Pères du Saint-Esprit en Guinée, 358. — Mgr de Marion-Brézillac et les débuts des Missions Africaines de Lyon au Sierra-Leone, 359. — Les débuts de la Société des Pères Blancs en Afrique du Nord et en Afrique équatoriale, 361.	
II. L'ère des défricheurs et l'ère de la moisson, 365. — Les missions en Afrique musulmane, 365. — Les missions en Afrique fétichiste, 371. — Les missions en Afrique méridionale, 375.	
CHAPITRE III. — RENAISSANCE DES MISSIONS DU JAPON	381
La découverte des anciens chrétiens, 381. — La chrétienté d'Urakami, 384. — La persécution de 1870, 385. — L'apostolat moderne du Japon, 386.	

CHAPITRE IV. — LES MISSIONS D'AMÉRIQUE DU NORD	391
L'Ouest Canadien, 391. — Les missions indiennes du Nord-Ouest, 393. — Chez les Esquimaux, 394.	
Les anciens champs d'apostolat	
CHAPITRE PREMIER. — L'EUROPE ET LA CHINE AU XIX ^e SIÈCLE	399
L'ère des proscriptions (1800-1860), 401. — Les missions protégées (1860-1900), 404. — Vision d'avenir, 407.	
CHAPITRE II. — MISSIONS D'INDO-CHINE	409
Le règne de Gai-Long (1800-1821), 411. — L'ère des martyrs (1821-1855), 412. — La domination française (1885), 414.	
CHAPITRE III. — MISSIONS DE L'INDE	419
Difficultés de l'apostolat aux Indes, 419. — Les méthodes de l'apostolat, 423. — La mission de Chola-Nagpore, 429. — Situation présente et espérances d'avenir, 431.	
ÉPILOGUE. — LES TÂCHES ET LES ESPÉRANCES MISSIONNAIRES DU XIX ^e SIÈCLE	437
Un coup d'œil rétrospectif, 437. — Les difficultés présentes, 441. — Motifs d'espérance, 452.	



Sentence de condamnation du Bienheureux Auguste Schoeffler, décapité au Tonkin le 1^{er} mai 1851.
Coll. des Missions Etrangères (Cl. B. G.).

VERIFICAT
1987

VERIFICAT
2007

VERIFICAT

Imp. G. Thone, Liège (Belgique)